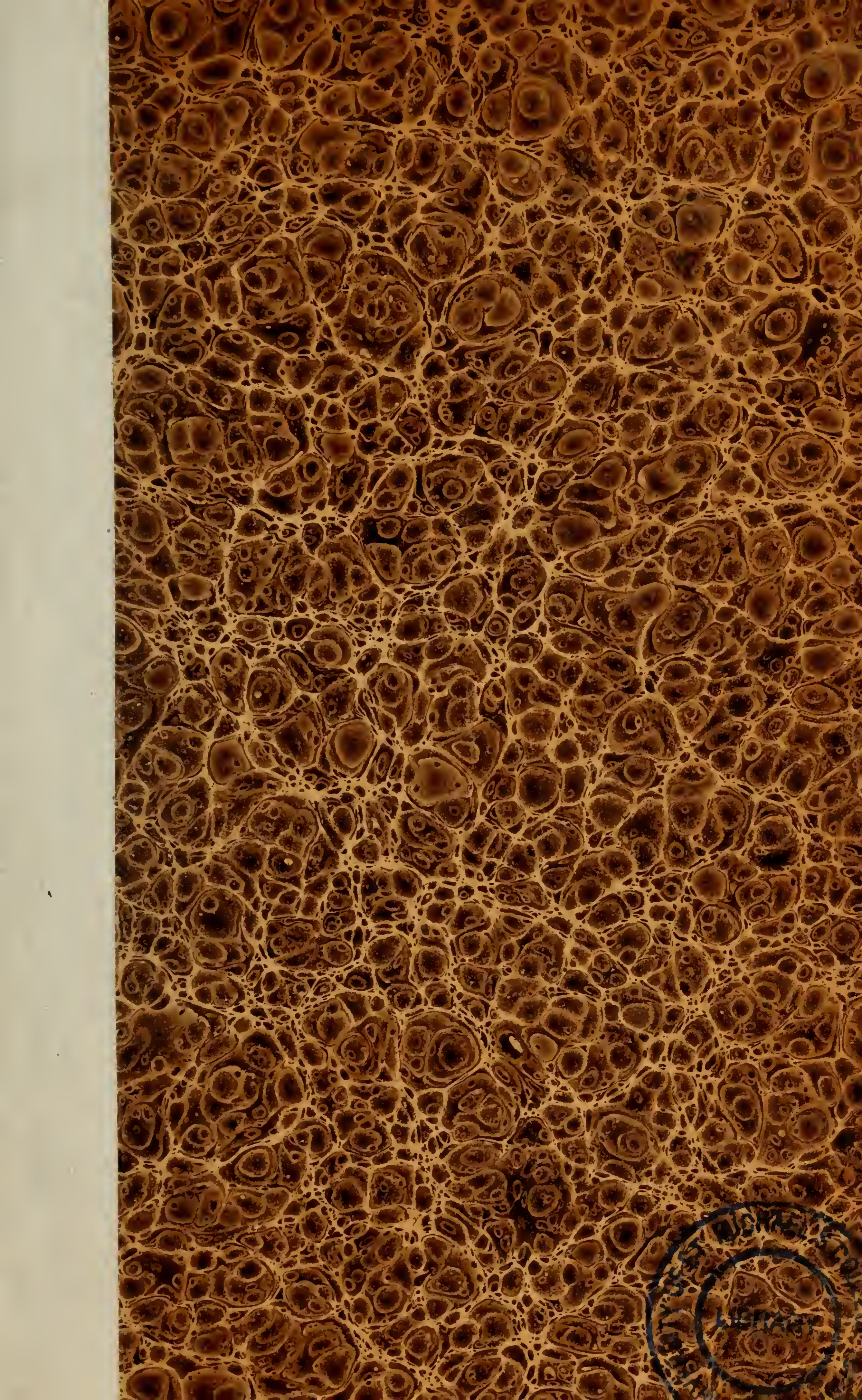

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05515012 2



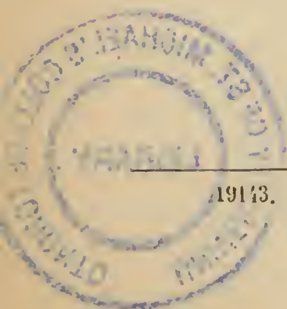
LES ACTES
DES MARTYRS





Tout exemplaire qui ne portera pas la griffe de l'éditeur propriétaire sera réputé contrefait.





19143. — Paris, F. Levé, imprimeur de l'Archevêché, rue Cassette, 17.

LES ACTES
DES MARTYRS

DEPUIS L'ORIGINE DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE

JUSQU'A NOS TEMPS

TRADUITS ET PUBLIÉS

PAR LES RR. PP. BÉNÉDICTINS

DE LA CONGRÉGATION DE FRANCE



****

PARIS

Fortuné WATTELIER, 5, rue du Cherche-Midi. | J. LEDAY et Cie, 10, rue Mézières.

1890



LES ACTES
DES MARTYRS

QUATRIÈME SIÈCLE.

XIV

LE MARTYRE DE SAINT THÉODOTE ET DES SEPT VIERGES.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Cette précieuse narration, l'un des plus intéressants monuments de l'antiquité ecclésiastique, a été insérée par Dom Ruinart dans les *Acta sincera Martyrum.*

Comblé de bienfaits sans nombre par le saint martyr Théodote, c'est un devoir pour moi de consacrer non-seulement ma voix à célébrer son combat, mais encore mes œuvres à répondre à son amour, bien que mes œuvres soient incapables d'ajouter à la gloire d'un martyr, et ma voix impuissante à en parler dignement. Néanmoins, autant que je le pourrai, il est juste que je raconte, dans la mesure de ma faible intelligence, les grâces que j'ai reçues par lui ; ce sera comme les deux oboles que la veuve de l'Évangile mit dans le trésor. Pour l'édification des saints, je pense qu'il est nécessaire de faire connaître non-seulement le glorieux combat de Théodote, mais sa vie tout entière. Je ne ferai donc aucune

difficulté de montrer comment, dès sa première jeunesse, il exerça le métier de cabaretier, et de là parvint enfin à la couronne du martyre. Mais j'ai une crainte, je l'avoue : peut-être avec un discours sans art, peu de science, de l'érudition moins encore, nuirai-je aux combats de notre martyr et à sa généreuse constance ; car j'entreprends un sujet au-dessus de mes forces ; et les plus grandes choses s'amoindriront dans les mains d'un médiocre génie comme le mien, si l'on veut les juger seulement par ce que mon récit aura pu en apprendre. De plus, je sais que plusieurs m'objecteront que le martyr avait embrassé un genre de vie bien commun ; que, loin de s'interdire l'usage des plaisirs, il a choisi de vivre dans les liens du mariage, et même d'exercer la profession de cabaretier pour gagner de l'argent ; mais on peut répondre que sa lutte dans le martyre a rendu célèbre son premier état, sur lequel a semblé se réfléchir la splendeur de son dernier sacrifice. Libre donc à chacun de critiquer mon œuvre ; moi qui, dès le principe, ai vécu avec le martyr, je dirai ce que je sais, ce que mes yeux ont vu ; je raconterai la constance du saint dont j'ai eu le bonheur, pour ma propre instruction, de partager les entretiens et la vie.

Avant de descendre dans l'arène pour le dernier combat du martyre, il avait souvent, en mille occasions diverses, éprouvé sa vertu, comme un athlète qui se prépare à combattre un adversaire puissant. Ce fut contre ses passions qu'il résolut tout d'abord de commencer la guerre ; et par cette lutte il fit de si grands progrès dans la vertu, qu'il n'est personne à qui il n'eût pu servir de maître. Il ne fut jamais l'esclave de la volupté ni d'aucune affection impure ; dès sa plus tendre jeunesse, il montra les fruits éclatants des nobles exercices par lesquels il se formait ; la fin de sa vie devait les perfectionner par l'épreuve. Avant tout il prit pour son bouclier dans les tentations la tempérance, qu'il appelait le principe de tous les biens, persuadé que tout ce qui afflige le corps est une satisfaction pour le chrétien, qui doit mettre ses

richesses et sa gloire à supporter généreusement la pauvreté. Souvent, en effet, j'ai vu les plus grands courages vaincus par la passion, je ne dis pas de l'argent, mais des honneurs ; la sagesse céder à la crainte, et l'homme doux et tranquille s'énerver dans les délices. Il n'y a que le juste qui, comme un maître puissant, tienne toutes ses passions asservies. Aussi Théodote s'aida contre la volupté de l'habitude du jeûne, de la tempérance contre les aises que le corps recherche ; enfin, contre l'aisance que donnent les richesses il eut pour règle de distribuer son avoir aux pauvres. Mais nous développerons plus tard toutes ces choses en détail, et nous montrerons que Théodote a conquis la gloire par l'ignominie, qu'il s'est acquis la richesse, la surabondance même dans les dons de la grâce par une pauvreté réelle ; en un mot, qu'il a acheté le ciel au prix de mille épreuves et de mille blessures.

Il a arraché grand nombre de malheureux au vice, guérissant par des instructions sagement distribuées cette peste cruelle qui les dévorait. Souvent aussi chez des hommes d'une santé vigoureuse, mais dont l'âme gémissait écrasée sous le poids de honteuses pensées, sa prière a ramené la paix. Bien plus, sa science et ses admirables exhortations ont ouvert l'Eglise à grand nombre de païens et de juifs. Par un prodige tout nouveau, la fonction de cabaretier, avec ses dehors si vulgaires, était devenue pour lui comme une charge épiscopale. Il secourait de tout son pouvoir ceux que l'injustice avait accablés, souffrait avec les infirmes, compatissait aux affligés; en un mot, la charité qui remplissait son âme le faisait participer à tous les maux d'autrui. Mais, ce qui est plus merveilleux encore, par l'imposition des mains il guérissait les maladies réputées incurables, et ses prières étaient le remède puissant qu'il appliquait à toutes les misères. Il persuadait la continence aux hommes débauchés, rappelait de leur ivrognerie ceux qui s'adonnaient au vin avec excès. S'il en voyait quelques-uns qui semblaient invinciblement dominés par l'avarice, il les avertissait ; et souvent,

après les avoir amenés à comprendre que la pauvreté est un bien souverainement désirable, il leur faisait distribuer aux pauvres tous leurs biens. Parmi les disciples d'un pareil maître, il y en eut un grand nombre qui affrontèrent pour le Christ non-seulement les coups de fouet, mais encore la mort la plus cruelle. C'est ainsi que ce glorieux athlète de la piété se trouva préparé pour le dernier combat. J'ai à faire un récit plein de merveilles, et je voudrais n'en omettre aucune circonstance. Avec le secours de sa prière pour me soutenir, et de sa main pour dérouler devant moi l'ordre et l'enchaînement des faits, entrons enfin dans le sujet que j'ai entrepris de raconter.

Un certain personnage nommé Théotecne avait obtenu le gouvernement de notre patrie. C'était un homme débauché, brouillon, violent, cruel par instinct, méchant par nature ; il se plaisait dans le carnage et le sang ; en un mot, c'était un apostat, digne à tous égards de l'exécration publique ; et je ne saurais mieux le faire connaître qu'en disant qu'il avait reçu l'administration de cette grande ville en considération de sa méchanceté bien connue. Voyant l'empereur disposé à faire à l'Eglise une guerre sanglante, il lui avait promis, s'il obtenait le gouvernement de notre province, d'amener tous les chrétiens nos frères aux pratiques de l'impiété. Avant même qu'il eût touché nos frontières, le bruit de son arrivée jeta l'épouvante chez tous les fidèles. La vaste étendue de notre Église demeura déserte, les fugitifs remplirent les solitudes et couvrirent les sommets des montagnes. La terreur qu'il inspirait ne peut se décrire ; on eût dit que le ciel montrait suspendue sur nos têtes une plaie cruelle. Il se faisait précéder de courriers qui se succédaient les uns aux autres, et publiaient les desseins sacriléges qu'il avait formés ; et les premiers avaient à peine secoué la poussière de leurs pieds, qu'aussitôt arrivaient les seconds, qui annonçaient à tous les rigueurs implacables de la cruauté et de l'inhumanité de leur maître. A leur tour, les troisièmes se

présentaient porteurs des édits qui donnaient au gouverneur les plus amples pouvoirs, et dont la teneur portait que les églises avec leurs autels seraient démolies, que les prêtres seraient traînés devant les autels des idoles, et les fidèles contraints à sacrifier et à renoncer à leur foi. Tous ceux qui oseraient refuser l'obéissance à ces édits verraient leurs biens confisqués au profit du trésor ; eux et leurs enfauts seraient enfermés dans les prisons et réservés aux supplices que le président voudrait leur imposer ; car on espérait qu'une fois domptés par les coups et sous le poids des chaînes , ils n'apporteraient plus à la torture qui devait suivre qu'un courage à moitié vaincu.

Tandis que la renommée répandait partout ces nouvelles et nous menaçait des plus grands malheurs, l'Église, comme un vaisseau battu par la tempête et où tout semble compromis, put craindre un moment d'être engloutie par les flots de la persécution. Mais l'assemblée des méchants flottait elle-même incertaine au-dessus de l'abime qui allait la dévorer ; ils s'abandonnaient à la bonne chère et à l'ivresse. Incapables de porter l'excès de leur prospérité, égarés par la passion du mal, comme l'ivrogne par les fumées du vin, ces impies faisaient et subissaient en même temps dans leurs personnes tout ce que la fureur et la folie imposent à leurs victimes. Sans daigner se donner même l'apparence d'un prétexte, ils envahissaient les maisons, pillaient ce qui leur tombait sous la main ; personne n'osait résister à leurs violences ; car un seul mot de plainte constituait le crime de révolte et de sédition. C'est dans ces circonstances que les sacriléges édits furent publiés. Les principaux d'entre les frères étaient chargés de chaînes et jetés en prison ; aucun chrétien ne paraissait plus en public ; leurs maisons étaient comme livrées au pillage de la multitude ; les amis trahissaient, et la religion était outragée par la calomnie. Des femmes de condition , de jeunes vierges, étaient honteusement traînées dans les rues par des hommes insolents. Jamais personne, même

les témoins de ces attentats, ne pourra dire les traitements cruels exercés alors contre l'Eglise. La fuite n'avait plus d'asile assuré ; les vestibules des églises étaient déserts, les autels abandonnés par les prêtres. Et parce que les biens des fidèles étaient exposés à l'avidité des impies, ceux d'entre nous qui parvenaient à s'échapper ne tardaient pas à rencontrer les angoisses de la faim, plus terrible que tous les supplices. Réduits à errer dans de vastes solitudes, ou à s'enfermer dans les cavernes et les trous de rocher que chacun avait pu découvrir, il leur était impossible de supporter longtemps la privation de toute nourriture ; aussi en voyait-on un grand nombre se livrer eux-mêmes, dans l'espérance d'un sort moins cruel. La fuite, à elle seule, était donc déjà un supplice, surtout pour les personnes d'un rang distingué, qui se voyaient contraintes à se nourrir d'herbes et de racines, après avoir longtemps vécu dans l'abondance de toutes choses, et sans avoir jamais connu aucune gêne.

Seul au milieu de ces malheurs, Théodote, notre glorieux martyr, combattait généreusement pour la loi de Dieu et s'exposait aux plus grands périls. Ce n'était point pour amasser de l'argent, ou, comme on dit, pour faire fortune, qu'il avait choisi la profession de cabaretier ; mais dans son zèle industrieux il cherchait à faire de son cabaret un asile sûr, ouvert à tous ceux que menaçait la persécution. C'était peu pour lui de sauver les fugitifs ; il avait encore des soins infinis pour consoler les fidèles détenus dans les prisons, et pour ensevelir les corps de ceux que les impies avaient fait mourir. Ces corps que la vie avait abandonnés au milieu d'affreux supplices, étaient jetés en pâture aux chiens ; et si quelqu'un était surpris leur donnant la sépulture, il était condamné à la mort, et à la mort la plus cruelle. Qui eût jamais soupçonné qu'un cabaret servît d'asile à une piété aussi magnanime ? La maison du juste était donc à la fois un cabaret et le port tranquille de la religion, et en même temps un lieu de prière pour tous ceux qui venaient y chercher un abri.

Dissimulant sous le prétexte du gain les occasions que sa profession lui fournissait d'exercer la charité, il put demeurer quelque temps sans exciter les soupçons. Au milieu des victimes de la persécution, suivant le précepte du bienheureux Paul, il se faisait tout à tous : le médecin des indigents, le pourvoyeur et le cuisinier des infirmes, le boulanger et l'échanson des pauvres, comme aussi le maître de tous ceux qu'un saint zèle animait pour la vie parfaite. Il exhortait à supporter les cruelles tortures ceux qu'on emmenait captifs, et jusqu'au pied de l'autel des faux dieux il les encourageait à choisir la mort pour le Christ; en sorte qu'on peut dire avec raison qu'il fut le maître de tous ceux qui à cette époque endurèrent le martyre. Mais je n'ai pas encore fait connaître le trait le plus remarquable dans l'histoire de notre bienheureux. Quoique l'oubli l'ait déjà presque effacé de la mémoire des hommes, il ne doit pas échapper entièrement au souvenir de l'historien.

Le ministre du démon, l'impie Théotecne, avait donné ordre de souiller par des rites idolâtriques tout ce qui peut servir à la nourriture de l'homme, le pain et le vin surtout, afin que les chrétiens ne pussent offrir au Dieu seigneur de toutes choses une hostie sans tache; et par un décret solennel il avait confié l'exécution de ses ordres aux prêtres des faux dieux. Or tous connaissent le devoir qui nous est imposé d'offrir à Dieu l'oblation sainte.

Contre une invention aussi diabolique, notre martyr, que son zèle pour la vertu avait rendu industrieux, eut bientôt trouvé un remède. Il revendait aux chrétiens pour leurs oblations ce qu'il avait auparavant acheté d'eux. Le cabaret de Théodote fut donc pour les fidèles ce que l'arche de Noé avait été au temps du déluge pour ceux que Dieu voulait sauver; car de même que par le déluge la mort avait envahi l'univers, et qu'il n'était pas possible de trouver le salut pour peu qu'on sortît de l'arche, parce que toute la terre était inondée, ainsi dans notre cité aucun chrétien, hors de

la maison du martyr, ne pouvait espérer le salut. La taverne s'était transformée en maison de prière, en hospice pour les voyageurs, en autel sacré où les prêtres venaient offrir le sacrifice. Tous y accouraient en foule, comme des naufragés à la barque qui va les recueillir. Tel était le gain que cherchait le juste dans sa profession de cabaretier ; tels étaient les profits du négoce de notre martyr. Tous les fidèles savaient d'ailleurs que le cabaret de Théodote était pour eux, dans leurs dangers, l'asile le plus assuré. Ces détails préliminaires suffiront ; il est temps de passer à des récits plus importants.

Dans ces jours il arriva qu'un certain Victor, ami du martyr, fut arrêté par les impies pour les motifs que je vais raconter. Quelques-uns des prêtres de Diane l'accusaient d'avoir dit qu'Apollon dans l'île de Délos avait corrompu Diane sa sœur, en face des autels ; que tant d'infamie devrait faire rougir les païens, et que cependant ils honoraient comme dieu un monstre coupable d'un crime que les hommes eux-mêmes n'oseraient pas commettre.

Pendant que l'on accusait ainsi Victor, des païens s'approchèrent de lui, et, joignant les caresses aux prières, lui disaient : « Obéis au préfet, et tu seras comblé d'honneurs. Tu deviendras l'ami des empereurs ; ils multiplieront tes richesses, et tu vivras à la cour dans leur intimité. Mais si tu refuses, sache les malheurs qui te sont réservés : à toi les plus cruels supplices ; à toute ta famille, l'extermination. Tes biens seront confisqués, toute ta race anéantie, et ton corps lui-même, après avoir été déchiré dans les tortures, sera jeté en pâture aux chiens. » Par ces discours et d'autres semblables les impies cherchaient à ébranler Victor. Mais Théodote, le généreux confesseur de la foi, vint le trouver pendant la nuit dans sa prison et fortifia son courage. « Les chrétiens, lui disait-il, n'ont qu'une ambition : c'est de conserver, avec une vie pure et innocente, leur âme inébranlable dans la vraie religion ; car c'est là le précieux trésor difficile à con-

quérir, et qui n'est possédé que par le petit nombre. » Le bienheureux ajoutait encore : « N'écoute pas, je t'en conjure, les discours trompeurs et sacriléges par lesquels les impies veulent te séduire. Rejette leurs conseils avec mépris, et ne nous abandonne pas pour les suivre ; ce serait sacrifier la chasteté à la débauche, la justice au crime, la piété au sacrilége. Non, Victor, non, jamais. Autant les promesses des impies sont caressantes, autant les malheurs qu'ils attirent sur nous sont certains. N'est-ce pas par de semblables promesses que les Juifs séduisirent le traître Judas ? Ce n'était pas lui qui devait profiter des trente pièces d'argent qu'il avait reçues. Elles servirent à payer un champ pour la sépulture des étrangers ; mais lui se pendit, et son corps creva par le milieu, en sorte que le lacet, instrument de sa mort, fut tout le fruit qu'il tira de son argent. N'espère donc rien des méchants ; leurs promesses n'ont d'autre effet que de conduire à la mort éternelle. » Ainsi notre bienheureux fortifiait Victor. Celui-ci d'abord se montra ferme et endura généreusement les premières tortures. Les spectateurs déjà le proclamaient digne de son nom de *Victor*, quand tout à coup il oublia les exhortations de son maître. Presque au terme de la carrière, sur le point de recevoir des mains du Sauveur la couronne de la victoire, il demanda au tyran quelques instants de relâche pour délibérer. En l'entendant, les licteurs cessèrent aussitôt de le frapper, pensant qu'il avait renoncé à sa foi. On le reconduisit en prison, où il mourut de ses blessures, laissant planer le doute sur la fin de son martyre ; en sorte que jusqu'à ce jour sa mémoire inspire des craintes.

Je rapporterai encore ici un événement important de la vie de notre saint. A quarante milles environ d'Ancyre est un bourg nommé Malos. Par une disposition particulière de la providence divine, le bienheureux Théodote y vint au temps de la persécution. On venait de jeter dans les eaux rapides et profondes du fleuve Halys les reliques du saint et glorieux martyr Valentin, que les habitants de Médrion, après l'avoir

éprouvé d'abord par de nombreux supplices, avaient fait périr enfin dans les flammes.

Théodote enleva ces reliques ; et, au lieu de rentrer ensuite dans le village, il vint chercher un refuge un peu plus bas dans une grotte ouverte du côté de l'Orient, et d'où sortait un des affluents de l'Halys, à deux stades environ de Malos. Dieu permit qu'il y rencontrât des frères qui, après l'avoir salué, le comblèrent d'actions de grâces comme le bienfaiteur de tous les affligés. Ils lui rappelaient en détail quelles obligations ils avaient à sa charité, comment leurs parents les avaient dernièrement arrêtés et livrés au préfet, pour avoir renversé un autel à Diane, et comment, avec beaucoup de peines et de dépenses, il les avait enfin délivrés de leurs chaînes. Théodote, regardant cette rencontre comme une heureuse occasion de mérite, les pria de partager son repas avec lui, avant de continuer leur route. Il les fit donc asseoir sur l'herbe ; car il y avait là du gazon et tout alentour des arbres chargés de fruits mêlés aux arbres des forêts. Ajoutez-y le doux parfum de mille fleurs, les joyeux accents du rossignol et de la cigale au lever de l'aurore, et les modulations variées de tous les oiseaux. Il semblait que la nature avait réuni dans ce lieu tout ce qu'elle a de trésors pour embellir une solitude.

Déjà tous étaient assis sur le gazon; le saint envoya au village voisin quelques-uns de ses compagnons pour inviter le prêtre à venir manger avec eux, et à leur procurer le secours des prières que l'Église accorde aux voyageurs; lui d'ailleurs ne prenait jamais son repas sans qu'un prêtre l'eût béni. En entrant dans le village, ceux qu'il avait envoyés rencontrèrent un prêtre qui sortait de l'église, après la prière de l'heure de sexte. Ce prêtre, les voyant harcelés par des chiens, accourut à leur aide, écarta les chiens, salua les étrangers, et les pria, s'ils étaient chrétiens, d'entrer chez lui, afin qu'ils pussent jouir ensemble des douceurs de la charité mutuelle qui les unissait dans le Christ. Ils répon-

dirent : « Nous sommes chrétiens ; et c'est pour nous un grand bonheur de rencontrer des frères. » Alors le prêtre ajouta en souriant : « O Fronton (c'était ainsi qu'il se nommait), les visions qui s'offrent à toi dans le sommeil ne t'ont jamais trompé ; mais combien ce que j'ai vu cette nuit a de quoi te surprendre! J'ai vu deux hommes qui vous étaient parfaitement semblables ; ils m'ont dit qu'ils apportaient un trésor à ce pays. Puisque c'est bien vous que j'ai vu en songe, allons, remettez-moi le trésor. »

Ces hommes répondirent : il est vrai, nous avons avec nous quelque chose de plus précieux que tous les trésors, un homme d'une religion profonde, le saint confesseur Théodote que vous pourrez voir, si vous le désirez. Mais auparavant, père, montrez-nous le prêtre de ce village. » Fronton répondit : « C'est moi-même ; je suis celui que vous cherchez. Mais il vaut mieux amener le saint dans ma maison ; car il ne convient pas, dans un lieu où il y a des chrétiens, qu'on laisse un homme dans les bois. » Puis il vint trouver le saint, le salua par le baiser ainsi que tous les frères, et les pria de venir dans sa maison. Théodote s'en excusa, parce qu'il avait hâte de rentrer dans la métropole de la province. « La carrière, disait-il, est ouverte aux sanglants combats des chrétiens pour leur foi ; c'est un devoir pour moi de secourir des frères dans ces pressants dangers. » Après le repas, l'athlète du Christ dit au prêtre avec un léger sourire : « Que ce lieu me paraît convenable pour y déposer de saintes reliques ! Qui peut vous arrêter ? » Le prêtre répondit : « Chargez-vous de me procurer l'objet du travail que vous m'imposez (il parlait des saintes reliques) ; puis venez ensuite accuser mes retards ; car il faut d'abord les avoir, avant de songer à leur élever un temple. » Le saint leur dit : « J'y songerai, ce sera mon affaire, ou plutôt celle de Dieu de vous fournir des reliques ; mais à vous d'apporter tout votre zèle à la préparation de l'édifice sacré. C'est pourquoi, père, ne laissez point languir ce travail, je vous en conjure.

mais ayez soin de le mener à sa fin le plus tôt possible ; car les reliques vous arriveront bientôt. » En parlant ainsi, il détachait de son doigt un anneau, le remettait au prêtre et lui disait : « Que Dieu nous soit témoin à vous et à moi que bientôt vous recevrez des reliques. » Il faisait comprendre qu'il enverrait quelqu'un, ou qu'il viendrait lui-même en personne ; car il avait hâte de mettre fin à ses glorieux combats. Après avoir fait au prêtre ces recommandations, il s'éloigna et revint à la ville, où il trouva tout renversé par la persécution, comme eût fait un tremblement de terre.

Dans cette ville il y avait sept vierges formées à la vertu dès leur plus tendre enfance. On leur avait appris à chérir la continence plus que tous les biens, et à avoir sans cesse la crainte de Dieu devant les yeux. Le tyran les fit arrêter, et ne put jamais par de longues et nombreuses tortures les faire tomber dans son impiété. Enfin, dans le transport de sa colère, il ordonna qu'on les abandonnât à de jeunes libertins, pour outrager leur pudeur, au mépris de la religion. Conduites devant ces bourreaux d'un nouveau genre, et sur le point d'être soumises à la plus humiliante épreuve qu'on pût leur imposer, elles poussèrent de profonds gémissements. Les mains et les yeux levés au ciel, elles disaient : « Seigneur Jésus-Christ, tant qu'il a été en notre pouvoir de garder intacte notre virginité, vous savez avec quel zèle nous l'avons préservée jusqu'à ce jour ; mais aujourd'hui ces jeunes débauchés ont reçu tout pouvoir sur nos corps. » Pendant qu'elles priaient et pleuraient, celui de la bande qui paraissait le plus impudent prit à part la plus âgée de ces vierges nommée Técusa. Mais Técusa, lui embrassant les pieds et versant un torrent de larmes : « Mon fils, dit-elle, qu'espères-tu gagner avec moi ? Quelle jouissance te flattes-tu de goûter avec une chair déjà morte, consumée, comme tu vois, par la vieillesse, les jeûnes, les maladies et les tourments ? »

Elle avait, en effet, dépassé sa soixante-dixième année, et ses compagnes étaient à peu près du même âge. « Il vous serait

honteux, continuait-elle, d'aimer une chair que la mort, pour ainsi dire, a déjà frappée, et que vous verrez bientôt déchirer par les bêtes sauvages et les oiseaux ; car déjà le gouverneur a prononcé que nous n'étions pas dignes de la sépulture. Mais que dis-je ? à notre place recherchez le Seigneur Jésus-Christ ; il répondra à votre amour par de grandes faveurs. » Ainsi parlait Técusa, en versant des larmes abondantes. Tout à coup elle déchira son voile, et montrant au jeune homme ses cheveux blancs : « Ah ! du moins, mon fils, s'écria-t-elle, respecte l'ornement de ma vieillesse. Toi aussi, peut-être, tu as une mère dont la tête a blanchi sous le poids des années ; que son souvenir auprès de toi nous défende, soit qu'elle vive encore, soit qu'elle ait déjà quitté cette terre. A nous, malheureuses que nous sommes, laisse-nous les larmes et garde pour toi l'espérance assurée que notre Sauveur Jésus-Christ te récompensera par sa grâce ; car ce n'est point vainement qu'on espère en lui. » A ces paroles de Técusa, les jeunes gens oublient aussitôt les emportements de leur passion, et, compatissant à la douleur des vierges, ils se retirent en pleurant.

Théotecne, ayant appris qu'on n'avait point déshonoré leur virginité, ne voulut plus employer contre elles cet infâme moyen de persécution ; mais il ordonna qu'on les fît prêtresses de Diane et de Minerve. En cette qualité, elles devaient laver tous les ans les images de ces déesses dans un étang voisin. On touchait au jour anniversaire de cette purification des dieux. Chaque idole, selon l'usage, devait être portée sur un chariot séparé. Le gouverneur, en tête du cortége, fit conduire à l'étang les sept vierges pour y être lavées de la même manière que les statues. On les avait contraintes à se tenir debout, toutes nues, sur leurs chariots, afin qu'elles fussent plus exposées à l'insolence de la populace. Derrière elles venaient les idoles. Les habitants de la cité se précipitaient en foule à leur suite pour jouir du spectacle. Au milieu de cette multitude, on entendait les sons des flûtes et des cymbales ; on voyait des troupes de femmes courir les che-

veux épars comme des bacchantes. Le bruit confus des pas ébranlait la terre, et se mêlait aux éclats retentissants des instruments de musique. Cependant les idoles s'avançaient, et le peuple accourait en foule pour les voir, quoique le plus grand nombre fussent attirés par le martyre des vierges. Les uns avaient pitié de leur vieillesse; quelques-uns admiraient leur constance, d'autres leur modestie ; tous, en les voyant couvertes de blessures, versaient des larmes. Le gouverneur Théodecne, fruit impie d'une race de vipères, fermait la marche.

Cependant Théodote, le martyr de Dieu, était agité d'une grande inquiétude au sujet des saintes vierges ; il craignait que quelqu'une d'entre elles, par une faiblesse trop ordinaire à son sexe, ne vînt à défaillir dans le combat. Il demandait donc à Dieu dans une ardente prière de vouloir bien les assister à l'heure du danger. A ce dessein il se tint renfermé dans une petite maison près de la Confession des Patriarches, et appartenant à un pauvre homme nommé Théocharis. Polychronius, neveu de la vierge Técusa, Théodote le jeune, fils d'une de ses parentes , et quelques autres chrétiens s'étaient réunis à lui dans ce modeste asile. Ils étaient en prière depuis les premières heures du jour, et l'on était déjà à l'heure de sexte, quand la femme de Théocharis vint leur annoncer que les vierges venaient d'être noyées dans l'étang. A cette nouvelle, le saint se relève un peu sur le pavé où il est prosterné ; puis à genoux, les mains au ciel et le visage inondé de larmes, il s'écrie : « Je vous rends grâces, ô Seigneur, de n'avoir pas voulu que mes larmes fussent inutiles. » Il demanda ensuite à cette femme avec quelles circonstances les vierges avaient été jetées au fond des eaux, et dans quelle partie de l'étang ; si c'était au milieu, ou sur le rivage, qu'avait eu lieu le martyre. La femme de Théocharis qui, elle aussi, était sortie de la ville avec les autres, et s'était trouvée présente au lieu même du supplice, répondit : « Les conseils séducteurs de Théotecne et ses magnifiques promesses ont été inutiles ;

Técusa le repoussait avec des paroles pleines de mépris. A leur tour, les prêtresses de Diane et de Minerve ont voulu leur offrir la couronne et la robe blanche, supposant que ces vierges allaient participer à leur sacerdoce en l'honneur des démons ; elles ont été rejetées de même avec de sanglants reproches. Alors le gouverneur a commandé qu'on attachât des pierres au cou des sept vierges, et les a fait conduire sur une petite barque jusqu'à l'endroit où les eaux de l'étang sont le plus profondes. C'est à deux cents pas environ du bord ; c'est là qu'elles ont été noyées. »

Après avoir recueilli ces renseignements, le saint demeura dans sa retraite jusqu'au soir, délibérant avec Polychronius et Théocharis comment ils pourraient retirer de l'étang ces précieuses reliques. Vers le coucher du soleil, pendant qu'ils délibéraient encore, un jeune homme vint leur dire que Théotecne avait mis des soldats près de l'étang pour garder les corps. Le saint en fut très-affligé ; car il paraissait évident qu'on ne pourrait les recueillir qu'avec beaucoup de difficulté, soit à cause de ces soldats qui les gardaient, soit à cause de la grosseur des pierres, telles, assurait-on, que l'attelage d'un char aurait eu peine à remuer chacune d'elles. Quand la nuit fut venue, Théodote, laissant ses compagnons seuls dans leur retraite, se dirigea vers la Confession des Patriarches ; mais les impies en avaient muré la porte, pour empêcher les chrétiens d'y entrer.

Il se prosterna donc à l'entrée, près de la conque qui sert de fontaine, et il y demeura quelque temps en prière. De là il se rendit à la Confession des Pères, qu'il trouva également murée, et il pria de même humblement prosterné. Mais tout à coup il entend derrière lui un grand bruit ; il croit que ce sont des hommes qui en veulent à sa vie, et il revient à la demeure de Théocharis. Il s'y endormit bientôt ; mais, après quelques instants de sommeil, la bienheureuse Técusa lui apparut et lui dit : « Théodote, mon fils, tu dors, et tu ne sembles pas songer à nous. As-tu donc oublié que c'est moi

dont les exhortations et les soins ont formé ta jeunesse ; moi dont la main a conduit tes pas dans les sentiers de la vertu, contre l'attente de tes parents ? Quand je vivais, tu m'honorais comme ta mère et tu n'omettais aucun des égards d'une tendre affection ; mais aujourd'hui, après ma mort, tu as oublié qu'un fils doit servir sa mère jusqu'à la fin. Ne laisse pas nos corps devenir au fond des eaux de l'étang la proie des poissons, d'autant plus que, toi aussi, dans deux jours tu auras à soutenir un grand combat. Lève-toi donc, et va à l'étang ; mais garde-toi du traître. » A ces mots elle disparut.

Aussitôt Théodote se leva, et raconta sa vision aux frères. Tous partagèrent sa douleur, et demandèrent avec larmes à Dieu de vouloir bien aider le saint à retrouver les corps. Quand le jour parut, ils envoyèrent, pour reconnaître plus exactement les lieux, Théocharis avec le jeune homme qui était venu tout d'abord leur annoncer que des soldats avaient été postés sur les bords de l'étang. Ce jeune homme était chrétien ; les deux envoyés devaient examiner ce que devenaient les soldats ; car on soupçonnait qu'ils s'étaient retirés à cause de la fête de Diane, que les impies célébraient ce jour-là. Théocharis avec Glycérius (c'était le nom du jeune homme) partirent, et revinrent bientôt annoncer que les soldats étaient demeurés à leur poste. C'est pourquoi les chrétiens restèrent encore tout le jour dans leur retraite. Le soir seulement ils sortirent ; tous étaient encore à jeun. Ils étaient armés de faux tranchantes, avec lesquelles, s'avançant au milieu de l'eau, ils devaient couper les cordes qu'on avait attachées au cou des vierges pour les noyer. Les ténèbres étaient profondes ; ni la lune, ni les étoiles ne brillaient au firmament. Cependant ils arrivent au lieu où l'on avait coutume d'exécuter les criminels, lieu d'horreur par où personne n'osait passer après le coucher du soleil. Il était rempli de têtes coupées et fichées sur des pieux, de restes de cadavres consumés par le feu et qui jonchaient la terre. Les chrétiens furent saisis d'une grande frayeur ; mais ils

entendirent une voix qui disait : « Approche sans crainte, Théodote. » A ces mots, leur frayeur redouble, chacun marque son front du signe de la croix. Tout à coup une croix lumineuse leur apparaît, lançant ses rayons en traits de flammes du côté de l'Orient. A cette vue, la joie se mêle à la crainte ; ils tombent à genoux et adorent, tournés vers le lieu où leur apparaissait la croix.

La prière achevée, ils se lèvent et continuent leur route ; mais l'obscurité était si grande qu'ils ne se voyaient pas l'un l'autre. C'était pour l'entreprise une grande difficulté, qu'augmentait encore une pluie abondante ; car sur la terre détrempée et boueuse ils ne trouvaient partout que des sentiers glissants, où ils avaient peine à se soutenir. Ainsi, au milieu des ténèbres, la fatigue n'était pas moindre que la crainte. Ils s'arrêtèrent donc une deuxième fois pour prier ; car ils sentaient le besoin d'implorer le secours de Dieu dans un si pressant danger. Bientôt une lumière éclatante parut à leurs regards et leur indiqua le chemin. En même temps deux hommes revêtus de robes éclatantes, nobles vieillards à la barbe et aux cheveux blancs, se montrèrent et dirent : « Courage, Théodote. Le Seigneur Jésus a écrit ton nom entre les martyrs ; c'est la récompense de la prière que tu lui as faite avec larmes pour recouvrer les saints corps. Il nous a envoyés pour te recevoir ; c'est nous qu'on appelle du nom de Pères. Va donc à l'étang ; tu y trouveras saint Sosandre, qui par l'éclat de son armure épouvantera les gardes. Mais tu ne devais pas amener avec toi un traître. »

Suivant donc la lumière qui se montrait devant eux, ils arrivèrent à l'étang. Ce flambeau ne cessa de les guider jusqu'au moment où ils eurent enlevé les saintes reliques. Or voici comment le fait arriva. Les éclairs se multipliaient, le tonnerre grondait, la pluie tombait par torrents, le vent enfin soufflait avec une telle violence, que les soldats préposés à la garde des corps saints prirent la fuite. Il est vrai que la tempête n'était pas la seule cause de leur fuite. Une vision les

avait saisis d'effroi. Ils avaient vu un homme d'une taille gigantesque et couvert d'une armure terrible ; le bouclier, la cuirasse, le casque et la lance jetaient de tous côtés la flamme. C'était le saint et glorieux martyr Sosandre, qui par son aspect avait épouvanté les gardes, et les avait réduits à chercher un asile sous les cabanes voisines. D'un autre côté, la violence du vent avait repoussé l'eau de l'étang sur le rivage opposé, en sorte que le bassin était à sec et laissait voir les corps des vierges. Avec leurs serpes ils coupèrent les cordes, tirèrent les corps et les mirent sur des chevaux. Ils les portèrent ainsi jusqu'à l'église des Patriarches, près de laquelle ils les ensevelirent. Les noms de ces sept vierges étaient Técusa, Alexandra et Phaine. Les moines revendiquent ces trois premières, comme ayant renoncé à tous leurs biens. Les autres étaient Claudia, Euphrasia, Matrona et Julitta.

Le lendemain, dès la pointe du jour, toute la ville s'agitait avec une vive rumeur, à cause de l'enlèvement des vierges ; car la nouvelle s'en était promptement répandue partout. Cela fut cause que dès qu'un chrétien paraissait, on le traînait à la question. Un grand nombre furent ainsi arrêtés pour être déchirés par la dent cruelle des bêtes sauvages. Le saint en fut à peine instruit, qu'il voulut se livrer lui-même ; les frères l'en empêchèrent. Cependant Polychronius, voulant connaître plus certainement toute la vérité du fait, se déguisa en paysan et vint au Forum. Il fut pris et amené au gouverneur. Battu de verges, menacé de la mort, il ne put soutenir la vue du glaive déjà tiré contre lui, et céda à la crainte. Il avoua que les reliques des vierges avaient été retirées de l'étang par Théodote, et indiqua le lieu où il les avait cachées. Les corps saints furent donc retirés de leur sépulcre et brûlés. C'est ainsi que nous avons connu que Polychronius était le traître, et que c'était de lui que l'apparition avait dit : « Prends garde au traître. » Quelques-uns des nôtres allèrent annoncer à Théodote ce que venait de faire Polychronius, et comment les reliques des vierges avaient été brûlées.

Alors le glorieux martyr du Christ, disant adieu à ses frères, les exhorta à ne point cesser de prier, mais à demander pour lui avec instance la couronne des vainqueurs; en même temps il se prépara aux supplices dont il était menacé. Les frères ne le quittèrent point. Après avoir prié longtemps avec eux, le saint tout à coup s'écria : « Seigneur Jésus-Christ, l'espérance de ceux qui n'ont plus d'espoir, accordez-moi d'achever heureusement cette carrière de combats où je vais entrer, et recevez l'effusion de mon sang comme un sacrifice d'agréable odeur pour le salut de tous ceux qui sont persécutés à cause de votre nom. Allégez le fardeau qui les accable, apaisez la tempête, afin qu'ils jouissent tous du repos et des douceurs de la paix qu'ils ont méritées par leur foi. » Ainsi Théodote priait, et ses larmes se mêlaient à sa prière. En l'entendant, les frères éclataient en sanglots; ils se jetaient à son cou et lui disaient : « Adieu, ô très-douce lumière de l'Église ! Théodote, adieu ! Toi bientôt, après avoir échappé aux douleurs de cette vie, tu vas être reçu au sein de la lumière céleste, au milieu de la gloire des Anges et des Archanges, dans l'immuable clarté de l'Esprit-Saint, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est assis à la droite de son Père ; car ces biens sont la couronne du glorieux et grand combat que le ciel te prépare. Mais pour nous, condamnés à demeurer au milieu des incertitudes de l'avenir, ton départ de cette vie ne nous laisse que les regrets, les gémissements et les larmes. » Ainsi s'exprimait la douleur des frères. Le saint les embrassa tous, et leur recommanda, lorsque le prêtre Fronton viendrait de Malos avec l'anneau en signe de son caractère sacré, de lui donner ses restes, s'ils pouvaient les dérober. En achevant ces mots, il marqua tout son corps du signe de la croix, et s'avança hardiment vers le lieu du combat.

Sur la route il rencontra deux citoyens qui le pressèrent de s'enfuir le plus tôt possible , en lui criant : « Sauve-toi ! » C'étaient des amis du martyr, et ils croyaient lui rendre service, en multipliant leurs instances. « Les prêtresses de Mi-

nerve et de Diane, et avec elles la foule du peuple, lui disaient-ils, t'accusent devant le gouverneur, parce que tu détournes tous les chrétiens d'adorer des pierres inanimées; ils te chargent en outre d'autres crimes sans nombre; Polychronius en particulier dit que tu as furtivement dérobé les corps saints. Puisqu'il en est encore temps, sauve-toi, Théodote; ce serait folie de vouloir te livrer de toi-même aux tourments. » Le martyr leur répondit : « Si vous vous croyez de mes amis, et que vous vouliez me faire plaisir, cessez de m'importuner par vos prières et n'accusez pas mon zèle. Allez plutôt dire aux magistrats : Voici ce Théodote que les prêtresses et la ville entière accusent; il est à la porte. » En parlant ainsi, le saint prenait les devants, et bientôt il se présentait lui-même à ses accusateurs. Devant le tribunal il se tint debout sans trembler, et regarda d'un air souriant les tortures qu'on lui avait préparées : un grand feu, des chaudières bouillantes, des roues et un grand nombre d'instruments de supplice. Loin d'être effrayé de ce spectacle, le martyr laissait voir dans la joie qui éclatait sur son visage la généreuse constance dont il était rempli.

Théotecne, le voyant ainsi disposé, lui dit : « Tu échapperas à tous ces tourments, si tu te laisses persuader par mes conseils. Si tu consens à être sage et à sacrifier, tu seras déchargé des griefs dont la ville entière et les prêtresses t'ont accusé devant nous. Tu jouiras de notre amitié plus qu'aucun autre, et tu seras chéri de nos victorieux empereurs; ils te feront l'honneur de t'écrire et de recevoir tes lettres au besoin. Seulement abjure ce Jésus que Pilate, lorsque ni toi ni moi n'étions encore au monde, a fait crucifier en Judée. N'hésite pas à prendre le conseil que te dicte la sagesse. Tout annonce en toi l'homme prudent et expérimenté; et c'est le propre du sage de tout faire avec prévoyance et maturité; renonce donc à cette folie qui t'égare, et en même temps délivre les autres chrétiens de leur démence. En le faisant, tu deviendras un grand personnage; car je te ferai prêtre d'Apollon, le

plus grand des dieux, à cause des biens qu'il prodigue aux hommes, soit en leur révélant l'avenir par ses oracles, soit en guérissant leurs infirmités par son habileté dans la médecine. C'est toi qui consacreras les prêtres, toi qui nommeras aux différentes charges et dignités, toi qui porteras aux pieds des magistrats les vœux et les prières de la patrie, toi enfin qui, pour les grands intérêts de la cité, enverras des députations aux empereurs. Avec la puissance en main, tu verras venir à toi et les richesses, et les nobles clientelles, et les grands honneurs, avec les splendeurs de la gloire. Veux-tu des trésors? je suis prêt à les répandre sur toi à pleines mains. » A ces paroles du gouverneur, le peuple faisait entendre des acclamations souvent répétées, félicitant Théodote, et le pressant d'accepter les offres qu'on lui faisait.

Mais le saint répondit à Théotecne : « Avant tout je demande au Seigneur Jésus-Christ, mon maître, que tu viens de traiter avec mépris comme un homme vulgaire, la grâce de réfuter tes erreurs sur les dieux, et ensuite de t'exposer en peu de mots les miracles du Seigneur Jésus-Christ et le mystère de son incarnation ; car il est à propos que je prouve, en présence de nombreux témoins, par mes paroles et par mes œuvres, la foi que j'ai mise en lui. Et d'abord, pour les actions de vos dieux, il est honteux de les dire ; je les dirai néanmoins à votre confusion. Celui que vous appelez Jupiter, et que vous honorez comme le principal de vos dieux, a poussé son outrage contre les enfants et les femmes à un tel excès de débauche, qu'il mérite à bon droit d'être regardé comme le principe et la fin de tous les maux. Votre poëte Orphée dit, en effet, que Jupiter tua Saturne. son propre père, épousa Rhéa, sa propre mère, dont il eut une fille, Proserpine, et qu'elle aussi fut l'objet de ses infâmes amours. Il épousa encore sa propre sœur Junon, comme fit aussi Apollon, qui déshonora sa sœur Diane, à Délos, au pied des autels. Mars à son tour s'abandonna aux mêmes fureurs contre Vénus, Vulcain contre Minerve : toujours des sœurs victimes des passions de leurs

frères. Vois maintenant, ô proconsul, quelle est la turpitude des dieux que tu honores. Les lois ne puniraient-elles pas l'homme coupable de pareils excès ? Et cependant vous osez vous glorifier de ces honteux désordres de vos dieux ; vous ne rougissez pas d'adorer des corrupteurs de la jeunesse, des adultères, des empoisonneurs ; et vos poëtes nous redisent leur histoire avec orgueil.

« Mais la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les miracles et le mystère de son incarnation, tout cela a aussi été écrit, et longtemps d'avance, par les Prophètes et par des hommes que l'Esprit-Saint éclairait ; mais on n'y trouve rien qu'on puisse rougir de publier : tout y est chaste et pur. Ces Prophètes sont les témoins de ce que nos temps ont vu s'accomplir : un Dieu descendant du ciel pour apparaître au milieu des hommes, et par de merveilleux prodiges, des miracles ineffables, guérissant les malades, rendant les hommes dignes du royaume des cieux. Sa passion, sa mort et sa résurrection ont été pareillement décrites avec la plus grande exactitude par les mêmes Prophètes. Les Chaldéens, les Mages, les plus sages de la Perse, en sont les témoins, eux qui, instruits par le mouvement des astres, ont connu sa naissance selon la chair, et qui, les premiers, l'ayant reconnu pour Dieu, lui ont offert leurs présents comme à un Dieu. Il a fait d'ailleurs des miracles sans nombre et des plus grands : il a changé l'eau en vin ; avec cinq pains et deux poissons, il a rassasié cinq mille hommes dans le désert ; sa parole guérissait les malades ; il marchait sur les eaux comme il eût fait sur la terre ferme. La nature du feu a reconnu sa puissance ; à sa voix des morts sont ressuscités ; d'une seule parole il a donné la vue à des aveugles de naissance ; il a rendu des boiteux prompts et agiles ; il a rappelé à la vie des morts ensevelis depuis quatre jours. Quelle parole pourrait suffire à raconter tous les prodiges qu'il a faits, et par lesquels il a démontré qu'il était Dieu, et non pas un homme ? »

Pendant ce discours du martyr, toute la multitude des ido-

lâtres s'agitait furieuse comme une mer dont un vent violent a soulevé les flots. Les prêtres déchiraient leurs vêtements ; on les voyait, les cheveux épars, mettre en pièces leurs couronnes. De son côté, le peuple poussait des cris ; il accusait le proconsul lui-même d'oublier les droits de la justice contre un homme qui avait mérité la flagellation et la mort, pour avoir ouvertement blasphémé contre la clémence des dieux, avec l'impudente ostentation d'un rhéteur. On devait sur-le-champ le faire étendre sur le chevalet, et venger par son supplice les dieux outragés. Théotecne, excité de plus en plus par ces clameurs, n'est bientôt plus maître des emportements de sa colère ; il ordonne à ses satellites d'élever le saint sur le chevalet ; lui-même, dans la fureur qui le transporte, s'élance de son tribunal, pour être de ses propres mains le bourreau du martyr. Mais au milieu de cette foule de peuple qui s'agite en tumulte, des exécuteurs qui préparent les ongles de fer, des hérauts qui font entendre leurs cris de mort, l'athlète du Christ seul est calme et tranquille. Debout, sans émotion, sans trouble, on dirait que ce n'est point contre lui, mais contre un étranger que la tempête est soulevée.

Cependant tous les instruments de mort sont mis en usage ; on n'épargne ni le feu, ni le fer avec ses ongles déchirants. De tous côtés à la fois les bourreaux se sont jetés sur Théodote, l'ont dépouillé de ses vêtements ; puis ils l'ont étendu sur le chevalet; après quoi, se partageant en deux bandes, ils lui déchirent les flancs ; chacun y met toute sa force, sans craindre la fatigue. Le martyr, d'un visage joyeux et avec un sourire, les regardait faire. La douleur des tourments arrivait à son âme sans y causer le moindre trouble ; ses traits n'en étaient point altérés, et il ne cherchait pas à se soustraire aux cruautés du tyran ; car il avait pour aide et pour soutien Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cependant les bourreaux s'épuisaient à frapper ; mais quand les uns étaient hors de combat, d'autres les remplaçaient. L'invincible athlète demeurait

immobile , l'âme attachée au Dieu de l'univers ; on eût dit que ce n'était pas son propre corps, mais le corps d'un étranger qu'il avait livré aux bourreaux. Théotecne fit verser sur ses flancs déchirés un vinaigre très-violent, puis il y fit appliquer des lampes ardentes. Le saint, dont le vinaigre irritait les plaies, et auquel arrivait d'ailleurs l'odeur de ses chairs que la flamme avait brûlées, laissa voir à ses narines un léger mouvement. Aussitôt Théotecne, s'élançant de son tribunal : « Eh bien ! Théodote, lui dit-il, qu'est donc devenue l'indomptable fierté de tes discours ? je te vois céder aux tourments avant d'avoir été vaincu. Certes, si tu n'avais pas blasphémé les dieux, si tu avais consenti à adorer la toute-puissance de leurs bras, tu n'aurais pas été soumis à tous ces supplices. C'est bien à toi surtout, simple cabaretier, dans une condition vile et méprisable comme est la tienne, que je dois conseiller de ne plus parler contre les empereurs, qui ont droit sur ta vie ! » Le martyr répondit : « Proconsul, ne te trouble pas d'un mouvement de mes narines; il est dû uniquement à la fumée de mes chairs que tu brûles. Excite plutôt tes satellites à accomplir tes ordres avec moins de mollesse ; car je vois qu'ils n'agissent plus avec la même vigueur. Invente de nouveaux supplices, des machines nouvelles pour la torture, afin d'éprouver ma constance ; ou plutôt reconnais que c'est le Seigneur qui me soutient. Par sa grâce je ne vois en toi qu'un esclave, et je méprise tes sacriléges empereurs : tant est puissante la force dont le Seigneur Christ a rempli mon âme ! Si c'était pour mes crimes que tu m'eusses arrêté, j'aurais pu trembler ; la crainte aurait eu ses droits ; mais aujourd'hui, préparé comme je le suis, à tout souffrir pour la foi du Christ, je ne puis redouter tes menaces. » A ces paroles, Théotecne lui fit battre les mâchoires avec des pierres, afin de lui casser les dents. Le martyr lui disait alors : « Quand tu me ferais couper la langue et tous les organes de la voix, les chrétiens n'ont pas besoin de parler pour que Dieu les exauce. »

Cependant les licteurs s'étaient épuisés à déchirer son corps ;

le gouverneur leur commanda de descendre Théodote du chevalet et de l'enfermer dans la prison, où on le réserverait pour une nouvelle torture. Mais comme on lui faisait traverser le Forum, il montrait ses chairs en lambeaux, et donnait ses blessures comme le signe de sa victoire. Il invitait tous ses concitoyens à venir contempler ce spectacle pour apprendre dans ses souffrances la puissance du Christ. « Voyez tous, leur disait-il, combien est admirable la vertu du Christ ; comment, à ceux qui s'exposent aux tourments pour sa gloire, il sait donner l'impassibilité, rendant même la faiblesse de nos corps inattaquable à la flamme ; il inspire à des hommes de néant le courage de mépriser les menaces des princes et les édits portés par les empereurs contre la piété. Et cette grâce, Dieu, le Seigneur de tous les êtres, la donne sans acception de personnes à tout le monde : aux hommes sans naissance, aux esclaves, aux hommes libres, aux barbares. » En parlant ainsi, il montrait les plaies dont on l'avait couvert, et il ajoutait : « Il est juste que ceux qui croient au Christ lui fassent les sacrifices qu'aujourd'hui j'offre à sa gloire ; car c'est lui qui le premier a souffert pour chacun de nous. »

Cinq jours après, Théotecne fit dresser son tribunal au milieu de la ville, en un lieu exposé aux regards de la foule, et il ordonna qu'on lui amenât le martyr : ce qui fut aussitôt exécuté. En le voyant s'avancer, il lui dit : « Approche-toi plus près de nous, Théodote. Je vois que tu n'as pas été sourd aux leçons qui t'ont été données, que tu es devenu meilleur, et que tu as renoncé à ton premier orgueil. C'est contre toute raison que tu as attiré sur toi de si affreux tourments, quoi que je fisse pour t'y soustraire. Maintenant donc, déposant cette insensibilité d'un cœur opiniâtre, reconnais la souveraine autorité des dieux tout puissants ; et que je puisse enfin te faire jouir des bienfaits que je t'avais promis tout d'abord. Je suis prêt encore à te les accorder, si tu sacrifies. Choisis donc ce qu'il y a pour toi de plus avantageux : tu

vois ici d'un côté des flammes déjà allumées, un glaive aiguisé pour toi et les gueules des bêtes qui s'ouvrent pour te dévorer. Crains de t'y exposer ; ton premier supplice n'est que l'ombre de celui qui se prépare. » Le martyr répondit sans trembler : « Eh quoi ! Théotecne, espères-tu inventer contre moi quelque chose d'assez fort pour résister à la puissance de Jésus-Christ mon maître ? Quoique mon corps ait déjà, comme tu le vois, été mis en lambeaux par les coups dont tu l'as déchiré, fais une nouvelle épreuve de ma constance ; applique ces mêmes membres à de nouveaux supplices, afin de voir jusqu'à quel point, tout brisés qu'ils sont, ils peuvent encore souffrir. »

Alors pour la seconde fois Théotecne fit étendre le saint sur le chevalet ; et des deux côtés les licteurs, comme autant de bêtes sauvages, se mirent à sonder les plaies des anciennes blessures, plongeant plus profondément leurs ongles de fer dans les flancs du martyr. Mais lui, élevant la voix, confessait généreusement sa foi. Le gouverneur, voyant que ses efforts étaient inutiles, que les bourreaux étaient épuisés, le fit descendre du chevalet pour le rouler sur des morceaux de briques rougies au feu. Ces fragments embrasés, pénétrant dans les chairs, causèrent à Théodote une douleur très-aiguë. « Seigneur Jésus-Christ, s'écria-t-il, ô vous l'espérance de ceux qui ont perdu tout espoir, exaucez ma prière et adoucissez-moi ce supplice ; car c'est pour votre saint nom que je souffre. » Théotecne comprit bientôt que l'épreuve des briques enflammées n'aurait pas plus de succès que les précédentes ; il fit remonter le martyr sur le chevalet, et élargir de plus en plus les affreuses plaies dont son corps était sillonné. Mais Théodote était devenu comme insensible ; il lui semblait que les bourreaux n'appliquaient plus sérieusement leurs tortures, que ce n'était qu'un jeu. Cependant de tout son corps la langue seule était restée intacte ; les impies la lui avaient laissée, espérant qu'elle serait l'instrument de son apostasie. Ils ne savaient pas qu'ils lui laissaient bien plutôt le moyen de

rendre un hommage plus éclatant à la vérité ; car cette langue répétait sans cesse les louanges de Dieu.

A la fin, incapable d'inventer de nouveaux supplices, et voyant d'ailleurs ses bourreaux fatigués et impuissants, tandis que la contenance du martyr semblait se fortifier de plus en plus, Théotecne prononça la sentence. Elle était conçue en ces termes : « Théodote, le protecteur des Galiléens, l'ennemi des dieux, a refusé d'obéir aux ordres des invincibles empereurs, et a méprisé ma personne. En vertu de notre pouvoir, nous voulons qu'il subisse la peine du glaive, et que son corps, séparé de sa tête, soit brûlé, de peur que les chrétiens ne le recueillent et ne lui donnent la sépulture. »

Quand cette sentence eut été prononcée, une foule nombreuse d'hommes et de femmes sortirent de la ville avec le martyr, pour voir la fin de ce drame sanglant. Arrivé au lieu du supplice, le martyr commença une prière ; il disait : « Seigneur Jésus-Christ, créateur du ciel et de la terre, qui n'abandonnez jamais ceux qui espèrent en vous, je vous rends grâces d'avoir daigné m'appeler à être le citoyen de votre cité céleste et à participer à votre royaume. Je vous rends grâces de m'avoir accordé de vaincre le dragon et d'écraser sa tête. Donnez enfin le repos à vos serviteurs, arrêtez en moi la violence de vos ennemis. Donnez la paix à votre Église, en l'arrachant à la tyrannie du diable. » Puis quand, finissant sa prière, il eut ajouté *Amen*, il se retourna et vit les frères qui versaient des larmes : « Frères, leur dit-il, ne pleurez pas ; glorifiez plutôt Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui me fait achever heureusement ma course par le triomphe sur l'ennemi. Bientôt au ciel je prierai Dieu pour vous avec confiance. » En disant ces dernières paroles, il reçut avec joie le coup du glaive.

Alors on éleva un vaste bûcher, et les bourreaux y jetèrent le corps du martyr, prenant soin d'y réunir de nombreux aliments pour la flamme. Mais, par un effet de cette providence divine qui veille avec amour sur les hommes, on vit

tout à coup au-dessus du bûcher une lumière qui l'enveloppait d'un si vif éclat, que ceux qui devaient y mettre le feu n'osaient approcher ; ainsi le saint corps resta intact au milieu du bûcher. Des soldats portèrent à Théotecne la nouvelle de ce prodige ; il leur ordonna de rester au lieu où le corps descendu du bûcher avait été placé, afin de le garder. En conséquence, pour l'exécution de cet ordre, ces soldats demeurèrent auprès du corps. Sur ces entrefaites, le prêtre Fronton arriva du bourg de Malos, selon la promesse qu'il en avait faite à Théodote. Il portait avec lui l'anneau que le saint martyr lui avait donné comme un gage pour obtenir des reliques. Il amenait en même temps avec lui un âne chargé de vin vieux ; car le prêtre Fronton avait une vigne qu'il cultivait lui-même. Déjà il approchait de la ville, lorsque, par la permission divine, son ânesse épuisée vint s'abattre au lieu même où était étendu le corps du saint martyr. A cette vue, les gardes accoururent et dirent au prêtre : « Étranger, où vas-tu si tard ? La nuit est déjà profonde. Viens plutôt et demeure avec nous ; ton âne trouvera ici largement de quoi paître ; l'herbe est abondante ; même, si tu veux le laisser aller dans les champs cultivés, il n'y a personne qui puisse t'en empêcher ; quant à toi, tu seras moins mal avec nous que sous le toit peu hospitalier d'un cabaret. »

Cédant à leurs instances, le prêtre détourna son âne de la grande voie, et entra sous une hutte que les soldats s'étaient construite le jour précédent avec des branches de saule fixées en terre et rattachées entre elles par des roseaux. Près de la hutte était le corps du martyr, sur lequel on avait étendu des rameaux et du foin afin de le couvrir. Cependant les chefs des soldats, revenus du bain, se mirent à boire, mollement couchés sur des tapis qu'ils avaient déployés à terre sur un lit de paille. Ils invitèrent le prêtre à boire avec eux. Mais lui, de son côté, après avoir déchargé son âne, demanda un vase, le remplit de son vin et dit aux soldats : « Goûtez et voyez ce que c'est que ce vin ; peut-être ne le trouverez-vous pas mau-

vais. » Il accompagnait ces paroles d'un léger sourire ; en même temps il leur présentait le vase plein de vin. Le parfum, le goût de la liqueur, leur font jeter un cri d'admiration, et ils demandent au vieillard combien ce vin a d'années. « Cinq ans, » répond le vieillard. Les soldats ajoutent : « Permets-nous d'en boire encore ; nous souffrons beaucoup de la soif. » Le vieillard reprit avec gaieté : « Prenez-en largement, autant que vous pourrez en boire. » A ces mots, un des plus jeunes de la troupe, nommé Métrodore, laisse éclater un rire joyeux, et dit : « Des coups pareils ! non, jamais de toute ma vie je ne les oublierai, pas même si l'on me faisait boire le breuvage de l'oubli dans les eaux du Léthé. Les tourments réunis de tous les chrétiens ne sont pas comparables aux coups qu'il m'a fallu endurer l'autre jour, à cause de ces femmes qu'on nous a enlevées de l'étang. Mais toi, généreux étranger, verse largement de cette excellente eau du Maron ; avec elle je boirai l'oubli de mes douleurs. » Fronton reprit : « J'ignore quelles sont les femmes dont tu parles ; quant à la fontaine de Maron, je sais qu'elle est là tout près. — Eh ! Métrodore, reprit un autre soldat nommé Apollonius, prends garde que ces eaux de Maron, comme tu les appelles, ne te causent quelque grand malheur. N'oublie pas que tu as reçu l'ordre de garder cet homme d'airain qui avait enlevé de l'étang les femmes dont tu viens de parler. »

Le prêtre alors dit : « J'ai sans doute mal fait de ne point amener avec moi un interprète pour m'expliquer votre langage. Je ne comprends rien encore à tout ce que vous dites. Quelles sont donc ces femmes arrachées à un étang ? Quel est cet homme d'airain que vous dites garder ? Serait-ce, par hasard, une statue qu'on aurait apportée en ces lieux ? ou vos paroles ne sont-elles que des énigmes par lesquelles vous vous jouez de ma rustique simplicité ? » Métrodore voulait répondre ; mais un troisième, nommé Glaucentius, le prévint et dit : « Étranger, rien de ce que te disent mes camarades ne doit t'étonner. L'expression « homme d'airain » n'est point con-

traire à la vérité ; qu'ils l'appellent, en effet, ou d'airain ou de fer, nous savons que l'homme qu'ils veulent désigner par là est plus dur et plus fort que l'airain, ou le fer, ou toute autre matière. Le fer et l'airain cèdent au feu ; il y a un art pour les mettre en usage ; le diamant, malgré son nom d'indomptable, ne résiste pas à l'industrie ni au génie. Mais nous avons un homme que ni le fer, ni le feu, ni les ongles cruels n'ont pu entamer. — Je ne comprends pas encore clairement, répondit le prêtre, ce que tu veux dire : est-ce un homme ou toute autre chose que tu prétends désigner ainsi ? — Étranger, dit Glaucentius, j'aurais peine à te définir cette nature ; si je dis que c'est un homme, certes je dois convenir que jamais homme n'a soutenu de pareils combats. Cependant tous savent qu'il était notre concitoyen, que nous avons ici sa maison, sa famille, ses possessions. D'autre part les faits nous ont assez montré qu'il n'avait pas la nature humaine. Battu, mis en pièces, brûlé dans tous ses membres, il ne répondait pas une parole à ceux qui le tourmentaient ; mais il demeurait ferme dans sa résolution, comme un rocher immobile au milieu des flots qui le battent de toutes parts. Cet homme s'appelait Théodote ; il était chrétien, et jamais aucun effort n'a pu l'amener à changer la religion qu'il avait embrassée. Sept vierges avaient été noyées dans les eaux de cet étang, et l'ordre était donné d'y laisser leurs cadavres ; Théodote les enleva secrètement et leur donna la sépulture. Mais quand il sut qu'un grand nombre de chrétiens avaient été arrêtés à cette occasion et livrés au magistrat pour être condamnés, il se livra lui-même et avoua tout ce qu'il avait fait. Il ne voulait pas que d'autres souffrissent des supplices qui n'étaient que pour lui, en même temps qu'il craignait que la peur ne les fît renoncer à leur religion. En vain le gouverneur lui offrit des richesses, des dignités, des honneurs, au point de lui promettre la souveraine sacrificature, s'il voulait abjurer la foi des chrétiens et sacrifier aux dieux ; Théodote s'est ri des magistrats et de leurs honneurs, il a insulté les dieux, foulé aux

pieds les lois des empereurs, et n'a pas daigné répondre une seule parole au gouverneur. On l'a flagellé, on l'a soumis à toute espèce de tortures ; sous les coups il paraissait insensible, et lui-même nous affirmait qu'il n'en sentait aucun mal. Il se moquait de ceux qui le frappaient, leur reprochant leur mollesse et leur inertie ; quant au gouverneur lui-même, il le traitait de vil esclave. Tandis que les bourreaux s'épuisaient à le tourmenter, lui, comme si les coups lui eussent donné une nouvelle vigueur, il chantait des hymnes, jusqu'à ce qu'enfin le gouverneur lui ait fait trancher la tête et ait ordonné de brûler son cadavre. Pour nous, déjà malheureux à son occasion, nous craignons beaucoup qu'il ne nous attire encore quelque mésaventure. Quand le bûcher a été allumé, il s'est fait autour des flammes des signes prodigieux qu'aucune parole ne saurait raconter. Nous avons vu une grande lumière défendre les approches du bûcher, et la flamme n'a pu atteindre le corps de Théodote. Alors on nous a donné l'ordre de le garder, de peur des chrétiens. » En achevant ces mots, le jeune soldat montrait au prêtre le lieu où était déposé le cadavre.

Fronton comprit par ce récit que c'était le même saint Théodote qu'il cherchait ; il rendit grâces à Dieu, et pria sa miséricordieuse bonté de l'aider à enlever le corps. Puis, s'abandonnant à la joie dont il était rempli, il offrit encore de son vin aux soldats, les invitant à en puiser eux-mêmes largement et sans crainte, jusqu'à ce qu'enfin ils s'enivrèrent ; un sommeil profond les saisit. Le prêtre se leva alors, prit avec respect le saint corps, le mit sur son âne et dit : « Maintenant, ô martyr, accomplis les promesses que tu m'as faites. » En même temps il lui mit au doigt son anneau ; puis il replaça les branches d'arbre et la paille dans l'état où elles avaient d'abord été mises pour recouvrir le saint, afin que les gardes ne soupçonnassent pas qu'on eût rien déplacé. Au point du jour, le prêtre à peine levé se mit à chercher son ânesse, comme si elle eût été perdue. Il

faisait un grand bruit ; il disait en frappant dans ses mains et en pleurant : « J'ai perdu mon ânesse ! » Les gardes, qui ne savaient ce qui s'était passé, crurent qu'il parlait sérieusement ; et ils étaient d'ailleurs bien persuadés que le cadavre du saint était encore sous la paille. Mais pendant ce temps l'ânesse, conduite par un ange, s'en allait au bourg de Malos par des chemins détournés ; elle s'abattit sous son précieux fardeau dans le lieu où est maintenant la Confession du saint et illustre martyr Théodote. Cependant des chrétiens venus de Malos au-devant du prêtre lui annoncèrent que son ânesse était arrivée seule apportant de saintes reliques, et ils lui indiquèrent le lieu où elle s'était arrêtée. Alors le prêtre, qui jusque-là avait feint de pleurer la perte de son ânesse, revint lui-même à Malos, tandis que les gardes restaient à leur poste, toujours dans la persuasion que les restes du saint étaient encore sous la paille. Ce fut ainsi que les reliques du glorieux martyr furent transportées à Malos. Dieu, voulant glorifier les combats de son serviteur, avait tout conduit de cette manière merveilleuse.

Tous ces détails, Nil, le dernier de vous tous, les a recueillis avec le plus grand soin pour vous les transmettre, mes bien-aimés frères. J'ai été en prison avec lui, et j'ai connu par moi-même chacune des choses que je vous ai racontées. Avant tout j'ai voulu être vrai, afin que, recevant ce récit avec confiance et pleine certitude, vous méritiez d'avoir part avec le saint et glorieux martyr Théodote, et avec tous les saints qui ont combattu pour la piété en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui gloire et puissance avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles ! Amen.

XV

LE MARTYRE DE SAINT GENÈS D'ARLES.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

La rédaction de ces Actes, qui ont été publiés par Dom Ruinart, est attribuée sur un grand nombre de manuscrits à saint Paulin de Nole.

La ville d'Arles réclame le bienheureux martyr Genès comme lui appartenant, fière de l'appeler son fils, parce qu'elle lui a donné le jour, et de l'invoquer comme son patron, à cause de la puissance qu'il s'est acquise par son glorieux trépas. Dès le commencement, le zèle pieux des fidèles et la science lettrée des hommes dévoués à la religion auraient dû célébrer sa mémoire, afin que le souvenir d'un mérite aussi glorieux, toujours vivant dans les ouvrages des écrivains et sur des monuments durables, parvînt pur et intact aux générations à venir, car c'est par de tels moyens que l'admiration conserve aux faits le charme de la nouveauté, en même temps que la vénération consacre l'antiquité de leur gloire. Mais parce que les âges qui se sont succédé durant une période fort longue, ont préféré se transmettre de l'un à l'autre le souvenir des événements, plutôt que de les confier aux lettres, il serait temps enfin de laisser ces récits aux siècles qui nous suivront dans des écrits exacts. Sans doute jusqu'à ce jour la mémoire en est restée si vive, que rien n'a pu en altérer la précision; mais il est à craindre que plus tard le peu de foi de ceux qui les racontent, aussi bien que de ceux qui les entendent, ne les fasse regarder comme des fables.

Saint Genès, dès la première fleur de sa jeunesse, s'était exercé pour remplir la profession d'écrivain. Il avait employé son talent à l'art difficile de suivre par la rapidité des doigts et des signes les paroles des avocats et les sons de la voix.

C'était une image surnaturelle de sa gloire future, un présage de la rapidité avec laquelle il devait saisir les préceptes divins et en tracerait les pieux caractères dans son âme fidèle. Or il arriva que, pendant qu'il remplissait encore la charge de greffier devant le tribunal du juge, on lut des lettres impies et sacriléges qui décrétaient la persécution. L'homme de Dieu refusa de les entendre, et sa main déjà sainte ne voulut jamais les graver sur la cire. Jetant donc ses tablettes aux pieds du juge, il renonça pour toujours à un ministère si cruel pour une âme déjà consacrée à Dieu. En même temps, afin que fussent accomplis à la lettre dans son martyre les préceptes de l'Évangile qui permettent, ordonnent même quelquefois, de fuir le premier choc de la persécution, en changeant de retraite, et même en passant d'une ville dans une autre, parce qu'il est écrit : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible, » il se déroba à la fureur du juge. Mais celui-ci donna aussitôt l'ordre de l'arrêter et de l'amener; et comme il n'était pas facile de découvrir le lieu où il se cachait, les cruels ministres des vengeances du juge avaient ordre de le frapper de mort partout où ils le trouveraient.

Quand le bienheureux Genès l'eut appris, soit par la rumeur publique, soit par de secrets messages, il chercha de nouveaux asiles, non par faiblesse de courage, comme la suite le fit voir, mais pour s'accommoder aux terreurs de la chair. Pendant ce temps-là, quoiqu'il n'en eût pas besoin, il n'oubliait rien pour se fortifier dans la foi qu'il avait reçue du ciel. Mais, comme il n'avait point encore été régénéré dans l'eau par l'Esprit-Saint, il chargea des amis fidèles de demander pour lui à un évêque de l'Église catholique la grâce du baptême. Soit qu'il fût arrêté par la difficulté des circonstances, soit qu'il se défiât de la jeunesse de Genès, l'évêque différa de répondre à ses ardents désirs. Seulement il eut soin de lui faire connaître que la généreuse effusion de son sang pour le Christ lui mériterait la plénitude parfaite des grâces du sacrement. Pour moi, j'estime que cette hési-

tation de l'évêque n'a point eu lieu sans une disposition particulière de la providence divine, afin que la main de l'homme ne parût même pas dans la consécration solennelle de celui à qui Dieu réservait, dans l'eau et le sang sortis du côté du Christ, la double grâce du seul et unique baptême.

En effet, lorsque tout fut prêt pour la victoire, Dieu, dont l'Esprit pénétrait les secrètes pensées du martyr, ne voulut pas lui différer plus longtemps la couronne. Il le livra à ses bourreaux, et l'offrit à l'avidité cruelle d'officiers barbares altérés de son sang. Genès, se voyant surpris, obéit à l'inspiration du Seigneur. Il courut vers le Rhône, et confia ses membres saints au courant du fleuve ; car il fallait que dans ses eaux, comme dans les flots d'un autre Jourdain, une main mystérieuse le purifiât de la lèpre mortelle du péché. Elle devait, par un double prodige, consacrer le corps du bienheureux dans les eaux, en même temps que le contact de ce même corps donnerait à celles-ci une véritable consécration. Tels ont été sans doute les secrets desseins de Dieu, quand il a voulu que le bienheureux Genès traversât le fleuve à la nage, lui qui aurait pu marcher sur la surface des eaux, à l'exemple du bienheureux Pierre, puisqu'il tendait aussi lui vers le Christ. A peine il avait atteint sur l'autre rive le lieu que le Seigneur avait prédestiné pour être arrosé du sang de son glorieux martyr, et où maintenant les fidèles accourent en foule offrir des vœux et des prières que le ciel continue toujours d'exaucer, qu'il fut joint par son bourreau. Assuré qu'il était par les paroles du Christ des récompenses promises au martyre, il se réjouit de voir ses vœux exaucés. Son âme n'aspirait plus que vers Dieu ; un coup du glaive rompit les liens du corps qui la retenaient captive ; et ces deux substances retournant comme d'elles-mêmes à leur première origine, le corps formé de la terre fut laissé à la terre, et l'âme venue du ciel s'envola vers sa patrie. Dès ce temps, les fidèles serviteurs de Dieu ont donné notre martyr pour patron aux deux rives sur lesquelles la ville d'Arles s'étend

comme une double cité. Car au lieu même de sa bienheureuse passion ils ont laissé les traces précieuses de son sang, et ils ont transporté de l'autre côté du fleuve ses restes vénérés. Ainsi d'un côté par son sang, de l'autre par son corps, saint Genès demeure toujours présent sur les deux rives à la fois.

Tel est le récit fidèle de tout ce qui s'est passé, d'après la tradition et les monuments que j'ai pu trouver. Vous qui déjà saviez tout ceci, reconnaissez-le dans toute la joie d'un cœur pieux et dévoué ; et vous qui l'ignoriez , apprenez à le connaître. Tous contemplant des yeux de l'âme la gloire d'un si grand martyr, qui semble encore avoir grandi avec les années, et qui maintenant doit vivre dans les siècles éternels, préparez vos âmes, chacun selon vos forces, à soutenir de pareils combats, si jamais des circonstances pareilles venaient éprouver votre courage ; priant le bienheureux Genès, dont la place est auprès du trône de Dieu jusqu'au jour des vengeances, d'étendre sa protection sur les prêtres, les ministres et tout le clergé, sur vous tous, et en particulier sur celui qui a composé ce récit pour votre instruction. Amen.

XVI

LES ACTES DE SAINT FÉLIX, ÉVÊQUE ET MARTYR.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Dom Ruinart a reproduit ces Actes dans sa collection.

Sous le consulat des Augustes, le huitième de Dioclétien, le septième de Maximien, on publia par toute la terre un édit portant le nom de l'empereur et des césars. Il était adressé dans les colonies et les villes aux magistrats et aux chefs militaires, et ordonnait à chacun d'eux, dans les limites de sa juridiction, de se faire remettre les livres saints par les

évêques et les prêtres. L'édit fut affiché dans la ville de Tibiura, le jour des nones de juin. Aussitôt le curateur Magnilianus voulut qu'on lui amenât les anciens du peuple. Ce jour-là même, l'évêque Félix partait pour Carthage; Magnilianus exigea qu'on lui présentât le prêtre Aper, et les deux lecteurs Gyrus et Vital. Il leur dit : « Vous avez vos livres divins ? » Aper répondit: « Nous les avons. » Le curateur Magnilianus dit : « Donnez-les, afin qu'on les brûle. » Aper répondit : « Notre évêque les a chez lui. » Le curateur Magnilianus dit : « Où est-il ? » Aper répondit : « Je ne le sais pas. » Le curateur Magnilianus dit : « Vous serez sous la garde de mes officiers jusqu'à ce que vous ayez expliqué vos raisons devant le proconsul Anulinus. »

Le lendemain, l'évêque Félix revint de Carthage à Tibiura; le curateur Magnilianus donna l'ordre à un officier de le lui amener. Le curateur Magnilianus dit à l'évêque : « Évêque Félix, remets-moi tous les livres et tous les parchemins qui sont entre tes mains. » L'évêque répondit : « J'en ai ; mais je ne les livre pas. » Le curateur Magnilianus dit : « Ce qu'ont ordonné les empereurs doit passer avant ce que tu peux dire. Donne ces livres, afin qu'on les brûle. L'évêque Félix répondit : « Mieux vaut me brûler moi, que ces écritures divines; car il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. » Le curateur Magnilianus dit : « Je le répète : ce qu'ont ordonné les empereurs doit passer avant ce que tu dis. » L'évêque Félix répondit : « La loi de Dieu passe avant la loi des hommes. » Magnilianus dit : « Penses-y dans ta sagesse. »

Trois jours après, le curateur commanda que l'évêque Félix lui fût amené de nouveau, et lui dit : « Y as-tu pensé ? » L'évêque Félix répondit : « Ce que j'ai dit d'abord, je le répète, et je le redirai encore devant le proconsul. » Le curateur Magnilianus dit : « En conséquence, tu iras devant le proconsul, et tu répondras de ton refus. » Il lui donna, pour le conduire, Vincentius Alsinus, décurion de la ville de Tibiura.

Félix partit de la ville de Tibiura le huitième des calendes de juillet. Il était conduit chargé de chaînes, et à son arrivée, en le jetant en prison, on ne les lui ôta pas. Le lendemain, avant le jour, l'évêque Félix fut présenté au proconsul qui lui dit : « Pourquoi ne veux-tu pas livrer ces écritures inutiles ? » L'évêque Félix répondit : « Je les ai ; mais je ne les livrerai pas. » Alors le proconsul le fit enfermer chargé de chaînes dans le cachot le plus profond de la prison. Au bout de seize jours, l'évêque Félix en fut tiré, à la quatrième heure de la nuit, et amené, toujours avec ses chaînes, devant le proconsul Anulinus. Anulinus lui dit : « Pourquoi ne veux-tu pas livrer ces écritures inutiles ? » L'évêque Félix répondit : « Je ne les livrerai pas. » Alors le proconsul ordonna qu'aux ides de juillet il serait conduit au prétoire devant le préfet. Le préfet le fit jeter dans sa prison particulière, avec des chaînes plus pesantes ; et neuf jours après il ordonna qu'on l'embarquerait pour le présenter aux empereurs.

L'évêque Félix entra dans le vaisseau avec ses lourdes chaînes, et demeura quatre jours au fond de la cale, foulé sous les pieds des chevaux : pendant tout ce temps on lui refusa le pain et l'eau. Il arriva ainsi au port, sans avoir rien pris ; mais, dans la ville d'Agrigente, les frères le reçurent avec de grands honneurs. De là ils allèrent à Catane, où ils furent accueillis de la même manière ; ensuite à Messine, puis à Taurominium, toujours avec les mêmes honneurs. De Taurominium, ils passèrent le détroit, et vinrent toucher un port de Lucanie, nommé Rulo, d'où ils vinrent à Venuse, ville de l'Apulie. Là seulement le préfet fit ôter les chaînes à Félix, et lui dit : « Félix, pourquoi ne livres-tu pas les écritures du Seigneur ? Est-ce que par hasard tu ne les aurais pas ? » Félix répondit : « Je les ai ; mais je ne les donne pas. » Le préfet dit : « Qu'on fasse mourir Félix par le glaive. » L'évêque Félix, élevant la voix, s'écria : « Je vous rends grâces, Seigneur, d'avoir daigné me délivrer. »

On le conduisit au lieu du supplice ; la lune alors parut se changer en sang. C'était le troisième jour des calendes de septembre. L'évêque Félix, élevant les yeux au ciel, dit à haute voix : « O Dieu, je vous rends grâces ; j'ai vécu en ce monde cinquante-six ans ; j'ai gardé la virginité, j'ai conservé les Évangiles, j'ai prêché la foi et la vérité. Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, Jésus-Christ, je baisse la tête pour vous être immolé, à vous qui vivez éternellement, et à qui appartiennent la gloire et la magnificence dans les siècles des siècles. Amen. »

XVII

LE MARTYRE DU DIACRE SAINT VINCENT.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ce récit est emprunté à la collection de Dom Ruinart.

C'est une recommandation glorieuse au martyr Vincent, que l'envie de l'ennemi ait refusé à sa mémoire un acte officiel, monument de sa passion. Sans doute le juge, qui rougissait de se voir vaincu, avait d'excellentes raisons pour ne pas permettre qu'on écrivît les circonstances du jugement. La prudence la plus vulgaire de celui qui fait le mal est de faire taire les témoignages dont la vertu l'accable. A cause de ce silence affecté, nous avons résolu de donner ici nous-même le récit exact de tout ce qui s'est passé. Et d'abord, puisque notre but est de faire connaître aux fidèles le noble triomphe du martyr, il est juste que nous disions quelques mots de la noblesse de sa famille. Il eut pour père Eutycius, qui fut fils du très-noble consul Agressus ; et l'on sait que sa mère Énola était de la ville d'Osca. Dès son enfance, on l'appliqua à l'étude des lettres ; et la providence divine, qui voulait s'en faire un

vase d'élection, permit qu'il obtînt les plus brillants succès, sous la direction du bienheureux Valère, évêque de Saragosse. Bientôt, en récompense de sa sainteté, il reçut les sublimes fonctions du diaconat. Alors l'évêque, dont la langue n'était pas libre dans ses mouvements, se déchargea sur le vénérable Vincent du ministère de la prédication, et se livra tout entier à la prière et à la contemplation divine. Le saint archidiacre remplissait souvent les devoirs de l'évêque, et son zèle était récompensé par de grands fruits dans les âmes.

Des monuments écrits les plus dignes de foi nous apprennent que, dans la ville de Saragosse, un certain président païen et sacrilége nommé Dacien, trouvant dans les ordres de ses maîtres et princes Dioclétien et Maximien l'occasion de sévir contre les chrétiens, et inspiré d'ailleurs par la rage cruelle de son impiété, s'abandonna à l'esprit du mal, et ordonna d'arrêter les évêques, les prêtres et les autres ministres de l'ordre sacré. Aussitôt donc l'évêque Valère et son archidiacre Vincent, appuyés sur leur inébranlable foi et sur l'espérance de remporter la victoire, s'empressèrent d'accourir pour rendre témoignage à la Divinité; car ils savaient que leur bonheur serait d'autant plus grand qu'auraient été plus cruels les supplices dont triompherait leur pieuse constance. Aussi regardaient-ils tout délai mis à leur lutte et à leurs tourments comme une diminution apportée à leur récompense.

Le juge Dacien ordonna d'abord de conduire les saints à Valence, sans leur épargner ni la garde sévère de la prison, ni les épreuves de la faim, ni le bruit des chaînes ; il voulait les épuiser par les fatigues de la marche, espérant, par de telles injustices, venir plus facilement à bout de ceux dont il pensait ne pouvoir triompher que par la douleur. Déjà les mains et le cou des deux victimes avaient fléchi sous un poids immense de fer ; les tortures de la mort semblaient avoir envahi tous leurs membres. Le juge espérait que la longueur de la souffrance aurait épuisé leur courage, et qu'après être restés si longtemps séparés de tout commerce avec les

hommes, l'esprit, aussi bien que le corps, aurait perdu son énergie. Il craignait donc de les voir mourir avant d'avoir pu les appliquer à la torture, et de perdre ainsi la jouissance qu'attendait sa cruauté. C'est pour cette raison qu'il donna ordre qu'on les lui amenât de la prison, bien résolu du reste de ne pas les épargner, même après leur mort, s'ils refusaient d'embrasser le culte des dieux. Mais quand il les vit sains et entiers, en sorte que les mauvais traitements semblaient les avoir rendus plus vigoureux, il fut effrayé, et dit à ses officiers : « Pourquoi leur avez-vous donné si largement le vin et la nourriture ? » L'insensé, il s'étonnait, dans sa fureur aveugle, de trouver plus robustes ceux que Dieu lui-même avait nourris. Bientôt se tournant vers l'évêque : « Et toi, Valère, lui dit-il, que fais-tu ? Pourquoi, sous prétexte de religion, veux-tu agir contre nos princes ? Ne sais-tu pas que mépriser les décrets impériaux, c'est exposer sa vie ? Nos princes, les maîtres de l'univers, vous ont donné l'ordre de sacrifier aux dieux, ne voulant pas laisser dégrader la dignité de l'ancien culte par des institutions nouvelles et inouïes jusqu'aujourd'hui. Reçois donc avec obéissance l'avertissement que nous te donnons ; les inférieurs à ton exemple recevront sans résistance les décrets, s'ils voient que toi, l'évêque de leur religion, tu ne les as pas rejetés. Et toi, Vincent, écoute mes paroles ; elles t'apportent le salut ; la noblesse de ta race, les charmes de ta jeunesse, t'ont rendu cher à tout le monde. Formulez donc ensemble votre résolution définitive. Si vous consentez enfin, vous serez comblés d'honneurs ; mais si vous méprisez mes menaces, vous allez être soumis aux horreurs de la torture. »

L'évêque se taisait ; car il était d'une merveilleuse innocence et d'une rare simplicité. Il était docte cependant ; mais parce qu'il avait la langue embarrassée, comme nous l'avons dit plus haut, Vincent prit la parole : « Père, lui dit-il, si vous l'ordonnez, je me chargerai de répondre au juge. » Le bienheureux Valère lui répondit : « Depuis longtemps, très-cher fils, je t'avais confié la fonction de la divine parole ; et main-

tenant que nous avons à répondre ici de notre foi, je veux que tu le fasses en notre nom. » Alors Vincent, dont l'âme n'aspirait plus qu'à la couronne du ciel, se tourne vers Dacien : « Jusqu'à présent, lui dit-il, tes discours n'ont eu d'autre but que de nous faire renoncer la foi; apprends enfin qu'aux yeux des chrétiens c'est une coupable prudence que celle qui entraîne à blasphémer et à abjurer le culte de Dieu. Je ne veux pas te faire attendre plus longtemps : nous faisons profession de la religion chrétienne, nous sommes les serviteurs et les témoins du Dieu unique et véritable, qui vit dans les siècles des siècles. En son nom, contre les arguments dont s'entoure ta subtile perfidie, nous avons revêtu pour le combat les armes spirituelles. Loin de craindre les menaces et les supplices, nous embrassons avec bonheur la mort pour la vérité; car tes supplices nous préparent à la couronne; la mort nous conduit à la vie. Nous abandonnons au démon et à ses fureurs cette chair qu'il se prépare à faire périr dans les tortures ; mais en nous l'homme intérieur conservera pure et intacte la foi qu'il a reçue de son Créateur. C'est bien, en effet, le serpent au mortel venin, l'homicide toujours insatiable de nouvelles victimes qui vous force à poursuivre l'innocence par les tourments et la mort, lui qui, enviant aux premiers hommes la félicité du paradis, les dépouilla du privilége de l'immortalité, pour les soumettre à une mort misérable. C'est lui qui, par les séductions trompeuses de sa malignité, apprit aux hommes à honorer des idoles au lieu du vrai Dieu, parce qu'il souffrait avec peine de voir que l'homme pût revenir par l'obéissance à l'état d'où l'orgueil l'avait fait tomber. Lui avec ses satellites, nous le chassons du corps des hommes par la seule invocation du nom de notre Dieu ; tandis que vous, vous prodiguez un culte sacrilége aux vaines images sous lesquelles vous le représentez, et par une nouvelle folie d'un genre nouveau, vous préférez la créature au Créateur. Le diable s'est enflammé de fureur contre la foi chrétienne, parce qu'il souffre de se voir abandonné et méprisé. »

A ce discours, le préfet Dacien, dans la colère qui le transporte, n'est plus maître de lui-même : « Qu'on enlève d'ici cet évêque, s'écrie-t-il. Il est juste qu'il subisse l'exil, puisqu'il a méprisé l'édit impérial. Quant à ce rebelle qui vient en public nous outrager, qu'on ait recours à des tortures plus sévères ; contre tant d'animosité, je ne vois d'autre remède que la rigueur des supplices ; d'autant plus que, dans ses rêves, tout ce qu'il aura de châtiments à subir, il s'en fait comme un degré pour arriver à la gloire. Élevez-le sur le chevalet, étendez violemment ses membres et disloquez tout son corps ; ce sera le prélude de ses tortures. » Pendant qu'on exécutait ses ordres, le préfet Dacien criait au martyr : « Que dis-tu, Vincent ? Vois à quel état est réduit ton misérable corps. » Vincent, fortifié par la présence de Dieu, répondit avec un joyeux empressement : « C'est là ce que j'ai toujours désiré ; c'est ce que j'ai ambitionné de tous mes vœux ; je n'ai point d'ami, même parmi les plus chers, qui me veuille plus de bien que toi. Toi seul tu as répondu à mes désirs. Je me sens emporté vers le ciel ; désormais supérieur au monde, je méprise tous tes princes. Surtout ne va pas diminuer ma gloire, ne porte pas atteinte à mon honneur. Serviteur de Dieu, je suis prêt à tout souffrir pour le nom du Sauveur. Lève-toi donc, et livre-toi tout entier à l'inspiration de ta malice. Par la vertu de Dieu, tu me trouveras plus puissant dans les tortures que tu ne peux l'être, toi, dans l'office de bourreau. La cruauté qui t'anime fera ma gloire, lorsque mes supplices auront triomphé d'elle. C'est ainsi que dans mes souffrances je serai vengé, et cette pensée augmente ma joie. »

Dacien se mit alors à crier, et à frapper à coups de bâton et de verges ses propres bourreaux. Les tortures pour un moment furent suspendues ; c'était Dieu qui secourait son serviteur, tandis que le diable tourmentait les siens, je veux dire ceux qu'il tient sous sa dépendance. Vincent prit la parole : « Dacien, dit-il, que t'en semble ? voilà que je suis déjà vengé de la cruauté de tes ministres ; et c'est toi-même, au milieu des

châtiments que tu m'infliges, qui m'as préparé cette vengeance. » A ces mots, le ministre du diable, élevant la voix, pousse des cris féroces, il grince des dents, et tout en déchirant le martyr de Dieu, il se déchirait lui-même. Enfin les bourreaux, que sa fureur avait excités, tombent d'épuisement ; le bras des licteurs est fatigué ; à force de se lever sur le bienheureux martyr, il retombe impuissant et vaincu. Leur visage pâlit ; la vigueur des plus forts s'éteint, des ruisseaux de sueur coulent de leurs membres et les énervent ; leur poitrine fatiguée n'a plus qu'une respiration tremblante et pénible ; vous diriez qu'eux-mêmes subissent la torture à la place du saint martyr. Dacien est pâle de colère ; sa poitrine est haletante, ses yeux sombres et menaçants ; il crie aux soldats : « Que faites-vous ? je ne reconnais plus votre bras. Souvent vous avez vaincu les homicides les plus rebelles ; vous avez triomphé du profond mutisme des magiciens et des parricides. Sous vos coups le voile mystérieux qui couvrait l'adultère a été rompu ; enfin tous ceux qui pouvaient craindre la mort dans la confession de leurs crimes, vous les avez réduits à mourir en les forçant à s'avouer coupables. Et voilà qu'aujourd'hui, vous les soldats de mes princes, vous ne pouvez obtenir qu'au moins par respect pour notre personne, cet homme cesse de vomir des outrages contre nos empereurs. Nous savons forcer les autres à des aveux qui les conduisent à la mort ; et nous sommes impuissants à faire taire ceux qui nous outragent. Mais arrêtez quelques instants vos bras ; reprenez vos forces ; bientôt, soldats renouvelés par un moment de relâche, vous recommencerez avec plus d'énergie le supplice d'un ennemi pervers. Vos ongles de fer, devenus plus incisifs, iront sonder jusqu'aux organes de la vie que les côtes protégent, et la douleur pénétrant profondément en arrachera, non plus des mépris, mais des soupirs. »

Le diacre Vincent répondit avec un nouveau sourire : « C'est là sans doute l'accomplissement de cette parole : « Ils ont des « yeux et ils ne verront pas ; ils entendent et ils ne compren-

« dront pas. » Je confesse que le Christ est le Seigneur, qu'il est le Fils du Très-Haut, Fils unique d'un Dieu unique ; je confesse qu'il est, en unité avec le Père et l'Esprit-Saint, le seul et unique Dieu ; et parce que je rends hommage à la vérité, tu veux me contraindre à la renier. Si je mentais, si j'appelais tes princes du nom de Dieu, c'est alors que tu devrais me torturer. Mais que dis-je ? continue à faire souffrir celui qui confesse sa foi, et n'arrête pas, je t'en conjure, tes violences contre moi ; tu pourras du moins, par un instinct sacrilége sans doute, mais enfin tu pourras faire toi-même l'épreuve de la vérité, et reconnaître que son martyr est invincible. Toi qui veux me contraindre à proclamer dieux des idoles de bois et de pierre, tu leur serviras de témoin ; pontife des morts, tu mourras. Pour moi, je ne sacrifie qu'au Dieu unique et vivant, qui est béni dans les siècles. »

Cependant le préfet s'agite dans les accès d'une aveugle rage ; son visage a perdu les traits de l'homme. Son regard, comme l'éclair, comme la flèche empoisonnée, plonge dans le corps du bienheureux martyr, et se repaît du sang qui coule, non plus des flancs entr'ouverts, mais du corps entier du saint diacre. Car les entrailles avaient été déchirées ; la multitude des tourments avait séparé les nerfs qui rattachent les membres. Dacien ne pouvait plus se plaindre de ses ministres, et il s'étonnait de se voir vaincu. Cependant il criait au martyr : « Vincent, aie pitié de toi. Ne perds pas aujourd'hui la fleur d'une vie encore à son printemps. Ne prodigue pas tes premières années, comme si déjà tu avais trop vécu. Épargne-toi de nouveaux supplices ; quoiqu'il soit tard sans doute, tu peux encore échapper à ceux que te réserve ma vengeance. » Le bienheureux, rempli de l'Esprit-Saint, répondit : « Langue diabolique, que ne sauras-tu pas faire contre moi, quand déjà tu as voulu tenter notre Dieu et Seigneur ? Mais je ne crains aucun des supplices que ta colère voudra m'infliger. Ce qui m'effraie bien plus, c'est la compassion dont tu feins de vouloir m'entourer. Fais apparaître

tous les châtiments ; enfin épuise toutes les tortures : les prestiges, les ressources de ton art perfide, en un mot, tout l'effort de ta malignité ; déploie-le en ce jour ; il faut que tu sois à même de découvrir dans l'âme d'un chrétien, en retour de ton amère cruauté, les douceurs promises à la foi et au courage. Le courage, il nous est donné par celui qui a dit à ses disciples dans son Évangile : « Ne craignez point ceux qui « tuent le corps, mais qui ne peuvent faire aucun mal à « l'âme. » Ne diminue donc en rien les tourments, afin que tu puisses être réduit à t'avouer vaincu sur tous les points. »

Alors Dacien dit : « Qu'on l'applique à la question, telle que la loi l'a voulue, afin qu'il ait parcouru un à un les supplices les plus cruels. Si son âme peut résister jusqu'au bout, que du moins ses membres s'épuisent dans les tourments. Non, jamais cet homme, tant qu'il vivra, ne pourra se vanter de m'avoir vaincu. » Vincent répondit : « Oh ! que je suis heureux ! Tes menaces sont un chemin d'honneur et de gloire que tu ouvres devant moi ; plus sont cruelles les terreurs dont tu veux m'effrayer, plus mon bonheur est grand ; et c'est quand tu crois ta colère plus violente, que tu commences vraiment à comprendre ce que c'est que la bonté que je réclame de toi. » Cependant on enlève du chevalet le diacre Vincent ; on veut le traîner au lit de fer qu'on lui a préparé, mais lui, devançant ses bourreaux, accuse leur lenteur, et court joyeusement vers l'affreux instrument. Par les ordres du cruel officier qui préside l'exécution, le gril de fer était là, dressé sur un amas de charbons ardents, pour rôtir le martyr. L'intrépide athlète du Christ monte de lui-même sur ce fer que le feu a rougi, et là il est en même temps torturé, flagellé, brûlé ; ses membres, rallongés par la violence, sont agrandis pour le supplice. Sur sa poitrine, sur tous ses membres on applique des lames brûlantes, et la graisse de ses chairs en fondant coule le long du fer embrasé, arrose les charbons ardents et s'élève en flammes pétillantes. Ainsi les blessures elles-mêmes créent de nouvelles blessures, les tourments enfantent des tourments. Des grains

de sel qu'on sème sur les charbons ardents rejaillissent en pétillant sur les membres du martyr. Enfin ce ne sont bientôt plus les chairs, ce sont les entrailles même dans leurs profondes retraites que les crochets des ongles de fer vont atteindre. Et quand il ne reste plus une partie du corps que la douleur n'ait entamée, on se plaît à renouveler les premières blessures. Cependant le serviteur de Dieu demeurait immobile, et, les yeux levés au ciel, il invoquait le Seigneur.

Quant au préfet Dacien, sa cruelle sollicitude ne lui laissait point de repos. Aux soldats qui revenaient de l'exécution, il demandait ce que faisait, ce que disait le martyr. Ceux-ci, affligés et presque tristes de l'inutilité de leurs efforts, répondaient qu'il avait parcouru le cercle entier des supplices avec une visage gai et un courage invincible, proclamant avec plus de fermeté que jamais sa première profession de foi, que le Christ est le Seigneur. « Comment ! s'écrie Dacien, nous voilà vaincus. Mais si nous sommes impuissants à fléchir tant d'obstination ; si elle persévère au milieu de tels supplices, il nous reste encore un moyen de dompter l'esprit qui s'obstine. Cherchez donc, en dehors des prisons publiques, un lieu ténébreux sur lequel pèse un toit qui intercepte tous les rayons du jour, un lieu qui, par son éternelle nuit, soit la digne punition d'un si grand forfait; couvrez-en le sol d'une épaisse couche de têts de pots cassés, afin que leurs pointes acérées pénètrent les membres en lambeaux du coupable qu'on y étendra; qu'il ne puisse même changer de côté sans renouveler toutes ses souffrances, rencontrant toujours ce qu'il espérait éviter en se retournant. De plus, étendez-lui violemment les jambes, et fixez ses pieds dans des entraves de bois; les membres écartelés ainsi, qu'il expire, ce malheureux rebelle à la volonté de nos princes. Après l'avoir enfermé, laissez-le dans les ténèbres; que la lumière ne vienne plus consoler ses yeux; qu'aucun homme ne reste avec lui; qu'il n'ait plus même la consolation d'échanger une parole; que tout soit clos et muni de fortes serrures; votre sollicitude

se bornera à épier le moment de sa mort pour me l'annoncer. »

Aussitôt les officiers exécutent les ordres du juge, et enferment dans un horrible cachot le généreux athlète de Dieu. Mais dès que le premier repos de la nuit eut par le sommeil assoupi les gardiens épuisés de fatigue, la peine dont Dacien avait voulu faire l'instrument d'une mort cruelle se changea tout à coup, par la toute-puissance de Dieu, en une gloire éclatante pour son martyr. La nuit du cachot fut éclairée de l'éternelle lumière; elle fut illuminée par des flambeaux plus brillants que le soleil: le bois des entraves s'élargit et tomba, la pointe des têts cassés devint un lit doux et caressant semé de fleurs odorantes, sur lequel l'invincible athlète du Christ eut bientôt repris une force nouvelle. Il tressaillait d'allégresse, et chantait des psaumes et des cantiques. En même temps cette reclusion qu'on avait voulu lui rendre affreuse était consolée par une multitude d'Anges, dont les légions, faisant au martyr un glorieux rempart, l'entouraient de leurs hommages respectueux et le réjouissaient par leurs entretiens. « Vincent, lui disaient-ils, invincible soldat du Christ, n'oublie pas que celui pour le nom duquel tu as fidèlement combattu, après t'avoir fait triompher au milieu des supplices, te réserve une couronne dans les cieux. Sois donc désormais sans crainte de perdre ta récompense; bientôt, déposant le fardeau de la chair, tu seras réuni au collége angélique. » A ces mots leurs voix éclatent en louanges au Seigneur ; les suaves accents de leurs mélodies célestes se répandent au loin. Les gardes en sont troublés et saisis de crainte; dans la stupeur dont ils sont frappés, ils cherchent à s'assurer du prodige. Ils s'approchent des portes qui sont demeurées fermées, et regardant par les fentes, ils voient les ministres de Dieu tout éclatants d'une beauté céleste, et les infernales ténèbres de l'horrible cachot s'illuminant d'une immense splendeur, les aiguillons des têts cassés couverts de roses nombreuses, et le saint martyr de Dieu, libre des fers dont ils l'avaient chargé, se pro-

mener en répétant les sacrés cantiques. Saisis subitement à cette vue d'une terreur divine et touchés de la grâce, ils renoncent aux erreurs de la gentilité pour se donner généreusement à la foi chrétienne. Leurs cœurs étaient changés ; il n'avaient plus d'autre désir que de consacrer leur dévouement au service de celui dont tout à l'heure ils poursuivaient la mort avec fureur. Une multitude de fidèles était accourue des lieux voisins ; longtemps elle avait compati aux supplices du martyr ; aujourd'hui elle commençait à se réjouir de la gloire que le ciel lui avait assurée. Et le bienheureux Vincent leur disait : « Ne craignez rien, et gardez-vous de mépriser ce qui fait la gloire de Dieu ; accourez plutôt, et désormais sans crainte goûtez des yeux les consolations que Dieu m'accorde par le ministère des Anges. Vous qui avez abandonné les ténébres, réjouissez-vous dans la lumière. Tressaillez d'allégresse de voir triompher, au milieu des louanges du vrai Dieu, celui que vous croyiez trouver gémissant au milieu des douleurs. Mes chaînes sont tombées, mes forces se sont renouvelées, un lit très-doux a reçu mon corps et lui a rendu sa vigueur. Livrez vous donc à votre admiration, et proclamez bien haut dans vos cantiques que le Christ est toujours vainqueur dans ses serviteurs. Qu'on annonce à Dacien la lumière dont je jouis. Qu'il y mette le comble, et qu'il ajoute à ma gloire, sans toutefois rien diminuer de mes titres déjà acquis ; qu'il continue à exercer sur moi tout ce que sa fureur lui inspirera. Je ne crains qu'une chose, c'est que sa miséricorde ne veuille pardonner. »

A la nouvelle de ces événements, Dacien, tremblant et tout hors de lui, laissa échapper ces paroles : « Que pouvons-nous faire encore ? nous sommes vaincus ! Qu'on le reporte sur un lit ; que ses membres soient réchauffés et soulagés sur les coussins les plus mollets; non, je ne veux point augmenter sa gloire en le faisant mourir au milieu des tortures. Un peu de repos réparera son corps brisé dans les supplices ; puis, quand les lèvres de ses plaies se seront fermées, il sera soumis à

des tourments nouveaux et plus cruels encore. » Mais tandis que Dacien s'épuisait en de vaines recherches de cruauté, le Christ, dans sa clémence, préparait la couronne de son serviteur. Car le martyr de Dieu eut à peine été déposé par les pieuses mains des saints sur une couche commode, qu'aussitôt une mort précieuse l'enleva, et son âme s'envola au ciel. Alors vous eussiez vu la foule nombreuse qui l'entourait baiser à l'envi les pieds du saint, toucher avec une pieuse curiosité les blessures dont son corps était déchiré, recevoir son sang sur des linges, afin de le transmettre aux âges suivants comme un objet de respect et un gage de salutaire protection.

Quand cette mort fut connue, Dacien, déjà vaincu et couvert de confusion, s'écria : « Si je n'ai pu le vaincre pendant sa vie, je veux du moins le punir après sa mort. Il n'y a plus là d'esprit pour s'opposer à mes desseins, plus d'âme qui me dispute la victoire contre un corps que la vie a quitté ; il n'y a plus de combat. Je veux sévir par de nouveaux supplices contre les membres de ce cadavre où le sang ne circule plus. Je me rassasierai en punissant, si je n'ai pu gagner la victoire. Jetez-le dans un lieu découvert, dont aucun obstacle ne défende les abords, afin que ce cadavre, privé des honneurs de la sépulture, soit dévoré par les oiseaux et les bêtes sauvages et disparaisse entièrement de la terre, de peur que les chrétiens ne viennent enlever ses restes, et ne se fassent gloire de le compter pour un martyr. » Le corps de Vincent fut donc exposé sans défense à cette dernière ignominie, mais les Anges firent la garde autour de lui et l'honorèrent de leur protection. Une main humaine eût pu se laisser corrompre ; elle n'était pas digne de veiller sur un tel dépôt. Cet honneur fut refusé même à la pieuse compassion des saints, pour qui c'eût été une joie de famille de garder un si grand martyr. Je pense que ce fut par un secret dessein de Dieu que tout hommage humain lui fut refusé ; il fallait qu'il parût clairement que

Dieu lui-même veillait sur lui. Un oiseau lent et paresseux de sa nature, un corbeau, vint s'établir auprès du corps. Son noir plumage rappelait le deuil du trépas ; et quand les autres oiseaux venaient à fondre d'un vol rapide sur le cadavre, il les chassait au loin ; même il éloigna un loup cruel qui s'y jetait avec impétuosité. Puis il revenait à son poste ; alors vous l'eussiez vu, la tête penchée, arrêter un regard étonné sur le corps du bienheureux Vincent ; il admirait sans doute les Anges qui veillaient autour du martyr. Par sa fidélité, il nous rappelle l'histoire du Prophète que l'antiquité nous a conservée. Autrefois le corbeau portait dans son bec la nourriture d'Élie ; aujourd'hui il rendait au martyr Vincent les hommages dus à une sainte mort.

Effrayé de ces nouvelles, Dacien dit à l'envoyé : « Je ne puis donc même pas triompher d'un mort ! Plus je le poursuis de châtiments sévères, plus mes rigueurs accroissent sa gloire. Mais si la terre n'a pu le dévorer, qu'il soit englouti dans la mer, et qu'il cesse d'être pour nous chaque jour un objet de confusion aux yeux des hommes. Sa victoire du moins restera ensevelie sous les flots. Que ses membres, violemment repliés sur eux-mêmes, soient cousus dans un sac comme ceux d'un parricide ; qu'on le dépose ensuite dans une corbeille ; des matelots, s'éloignant du rivage et gagnant la haute mer, le précipiteront dans les profonds abîmes, afin que ce qui reste de ce corps en lambeaux devienne la proie des poissons avides, qui achèveront de déchirer ce que la timide lenteur de nos bêtes sauvages n'a pas osé toucher. Que, fidèle à son devoir, le bourreau n'oublie pas d'attacher à sa victime une meule d'un grand poids, de peur que les courants ne portent le cadavre sur des rivages étrangers, et qu'il n'obtienne ainsi la sépulture que nous lui avons refusée. Je veux que, battu par les flots, brisé contre les rochers, il ne puisse pas même trouver le repos dans la mort. »

Voilà donc tes œuvres, cruel Dacien ! Tu veux dans un autre élément faire éclater la gloire de notre martyr. Pour

exécuter ces ordres, le corps du juste est cousu dans un sac, et de lourdes chaînes attachent une meule à son cou. En même temps, un homme au cœur vil et sacrilége, nommé Eumorphe, qui avait promis à Dacien de servir ses fureurs, réunissait dans la ville une troupe de matelots, et pressait la consommation de l'affreux attentat. Fidèle à sa criminelle promesse, il monte sur un vaisseau avec ses complices et les exhorte à gagner le large. Les matelots, dont il excite le zèle, s'empressent d'obéir. Quand les sommets des montagnes se furent dérobés à leurs regards, que tous les points du rivage eurent disparu, ils craignirent en avançant plus loin d'être jetés sur d'autres bords, et ils précipitèrent le martyr au milieu des flots. Après quoi ils revinrent vers Dacien, pleins de joie, comme s'ils rapportaient à leur maître le bonheur qu'il avait perdu. Ces matelots, dans la grossière expansion de leur allégresse, poussaient des cris horribles, répétant que Vincent avait disparu à tous les regards; et ils s'étaient hâtés de revenir, comme des messagers qui tiennent à honneur d'annoncer les premiers une grande nouvelle. Mais le corps du bienheureux martyr, conduit par la main toute-puissante de Dieu, avait dépassé en vitesse les vigoureux rameurs de Dacien. On le croyait au fond des abîmes de la mer, et déjà il avait trouvé sur le rivage son lieu de repos, recevant les honneurs de la sépulture presque avant qu'on eût pu annoncer sa mort; car des miracles éclatants devaient proclamer invincible même après son trépas le soldat du Christ, que les supplices n'avaient pu vaincre, et que la mer n'avait pu engloutir. Preuve nouvelle de cette bonté miséricordieuse du Seigneur, qui ne l'avait point abandonné au jour de son combat, et lui avait donné d'écraser la tête de l'ancien serpent, en combattant pour la loi divine avec une inébranlable fidélité.

Le saint martyr apparut à un frère dans une extase; il lui révéla qu'il avait été jeté par les flots sur le rivage, et lui fit connaître le lieu où il gisait. Cet homme hésita un peu sur cette vision, et il apporta quelque lenteur à préparer

les derniers devoirs à un aussi illustre mort. Sur ces entrefaites, une veuve nommée Jonica, pleine d'années et de vertus, connut elle-même en songe les vrais signes de ces précieuses dépouilles. Les flots, en se repliant, avaient enseveli le saint corps sous un sable fin, qui, en le couvrant d'un haut *tumulus*, lui avait ainsi rendu les honneurs de la sépulture. Ne pouvant douter que la vision ne lui eût été envoyée du ciel, elle la fit connaître sans bruit à plusieurs autres chrétiens, et n'oublia rien pour les porter à l'accompagner dans la mission que Dieu lui avait donnée. Elle vint ensuite vers le lieu indiqué ; et cherchant des yeux les signes que la vision lui avait fait connaître, elle s'y dirigea sans hésitation, en suivant les sinuosités du rivage. Bientôt, sur l'extrême limite où la terre et les eaux semblent confondre leur domaine, les pieux fidèles trouvèrent le corps du bienheureux Vincent, dont Dieu par ses miracles avait manifesté la sainteté sur la terre et sur la mer. La fureur des gentils les empêchait d'accorder au saint corps des honneurs et un tombeau dignes de leur religieuse vénération ; ils le portèrent dans une petite basilique et l'y ensevelirent. Enfin, quand cessèrent les cruelles perfidies des impies, les fidèles, dont le temps avait grandi la dévotion, enlevèrent le corps du bienheureux martyr pour lui donner une sépulture plus honorable. On le transporta avec un grand respect, et on le déposa sous un autel consacré, en dehors des murs de cette même ville de Valence. C'est là qu'il repose en paix, et que Dieu daigne accorder à ses mérites de nombreux bienfaits, pour la gloire et l'honneur du nom du Christ, qui, Dieu avec le Père et l'Esprit-Saint, vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

XVIII

HMYNE DE PRUDENCE SUR LE MARTYRE DE SAINT VINCENT.

Le Chantre des martyrs, après avoir célébré saint Laurent, ne pouvait manquer de consacrer un de ses poëmes à saint Vincent, son compatriote. A l'exemple de Dom Ruinart, nous empruntons ce chant triomphal au *Peri stephanon.*

Bienheureux martyr, rends fortuné ce jour de ton triomphe, dans lequel, pour prix de ton trépas, la couronne, ô Vincent, t'a été donnée.

Pour t'arracher aux ténèbres du siècle, il t'a fait vaincre le juge et le bourreau ; il t'a élevé jusqu'au ciel, et, complétant ton bonheur, il t'a restitué au Christ.

Aujourd'hui, participant au bonheur des Anges, tu brilles avec eux sous cette robe glorieuse que toi-même, invincible témoin, as lavée dans les flots de ton sang.

Lorsque le ministre de l'idole, armé de ses cruelles lois, voulut par le fer et les chaînes te forcer à sacrifier aux dieux des Gentils,

D'abord, par de douces paroles, il te caressait pour te séduire, comme un loup perfide qui, voulant ravir un jeune taureau, commence par l'amuser.

Il disait : « Le souverain roi de l'univers, celui qui tient en sa main le sceptre de Romulus, a ordonné d'observer en tout le culte antique des dieux.

« Approchez donc, vous disciples du Nazaréen, rejetez vos rites barbares. Ces pierres, que le prince honore, apaisez-les par les victimes et par l'encens. »

A cet ordre un cri s'élève; c'était Vincent, lévite de la tribu sainte, ministre de l'autel du vrai Dieu, l'une des sept blanches colonnes qui soutiennent l'Église.

« A toi ces dieux-là pour te conduire; à toi d'honorer et les

pierres et le bois; sois, si tu veux, le pontife mort de ces dieux que la mort a frappés.

« Nous, ô Dacien, nous confesserons le Père auteur de la lumière, et le Christ son Fils, comme le Dieu unique et véritable. »

Alors le juge, plus irrité : « Oses-tu bien, malheureux, lui dit-il, violer ainsi le droit des dieux et des princes par des paroles insultantes,

« Le droit public et sacré auquel obéit le genre humain ? N'es-tu pas ému du danger auquel tu exposes ton ardente jeunesse ?

« Écoute donc le décret: Ou tu vas à l'heure même honorer cet autel par ton encens et tes sacrifices, ou la mort dans ton sang va punir ton impiété. »

Le martyr répondit : « Courage donc ! tout ce que tu as de forces, tout ce que tu as de puissance, déploie-les ; je les défie ouvertement.

« Apprends quel est le cri de notre foi : le Christ est Dieu, et en même temps le Père est Dieu ; nous sommes ses serviteurs et ses témoins; arrache-nous la foi, si tu le peux.

« La torture, la prison, les ongles de fer, la lame qui pétille sous la flamme, que dis-je ? même le dernier des supplices, la mort, n'est qu'un jeu pour les chrétiens.

« Oh ! combien est folle votre vanité ! combien est aveugle le décret de César ! Ils sont à la hauteur de vos pensées, les dieux que vous voulez faire adorer ;

« Des dieux que la main de l'ouvrier a taillés, que l'air chassé de vos vastes soufflets a fait cuire; des dieux qui ne peuvent ni parler ni marcher, immobiles, aveugles et sans langue.

« Pour eux s'élèvent des temples somptueux du marbre le plus éclatant ; pour eux le cou des taureaux qui mugissent est frappé du glaive et tombe.

« Il est vrai que dans ces lieux sont aussi des esprits; mais des esprits qui enseignent le crime, qui vous dérobent le salut, errants, impuissants, hideux.

« Ce sont eux qui en secret vous pressent et vous jettent en toute espèce de crimes : détruire les justes par des massacres, réduire en captivité les hommes pieux.

« Eux aussi connaissent et sentent que le Christ est puissant et qu'il vit, que son règne va bientôt venir plein de terreurs pour les perfides.

« Que dis-je ? ils crient et confessent que c'est la puissance et le nom du Christ qui les chassent du corps des hommes, eux à la fois dieux et démons. »

Ainsi parlait le martyr ; le juge impie ne put le tolérer ; il s'écria : « Fermez-lui la bouche ; qu'il cesse enfin les emportements de sa malice.

« Qu'on étouffe ses paroles, qu'on se hâte d'amener des licteurs accoutumés à se nourrir de la chair des coupables, et dont la main soit sûre.

« Je veux que ce calomniateur sente le droit du préteur ; il ne sera pas impunément fait un jeu de la destruction de nos dieux.

« Quoi donc ! seul tu aurais le privilége de fouler aux pieds les sacrifices de la roche Tarpéienne ! Seul tu oserais anéantir Rome, le sénat et César !

« Qu'on enchaîne ses bras après les avoir violemment repliés derrière le dos ; qu'on l'étende ensuite, jusqu'à ce que la charpente de ses os, arrachée avec effort, se sépare.

« Ensuite, sous des coups qui ouvrent de larges plaies, mettez à nu les mystères que les côtes protégent, jusqu'à ce que, par l'ouverture de ses blessures, on voie palpiter son cœur à découvert. »

Mais le soldat du Christ se riait de ces tourments, et accusait les mains de ses cruels bourreaux, parce que les ongles de fer ne pénétraient pas assez profondément dans les chairs de la victime.

Déjà la force des plus robustes s'était épuisée à lui déchirer les entrailles ; hors d'haleine, après de violents efforts, ils ne pouvaient plus lever leurs bras fatigués.

Quant à Vincent, il est d'autant plus joyeux ; son front serein, qu'aucun nuage ne vient troubler, s'éclaire d'une lumière divine. O Christ ! il te voit présent à son combat.

« Quel est cet éclat qui brille sur son visage? s'écriait Dacien en fureur. O honte ! il se réjouit, il est heureux, il provoque ; dans la torture il est plus fort que ses bourreaux.

« Les tortures qui ont réussi sur tant de coupables n'obtiennent aucun avantage dans cette lutte ; l'art des supplices est en défaut.

« Mais vous, ministres de la prison, couple toujours invincible, suspendez un peu vos coups ; laissez respirer votre vigueur qui s'épuise.

« Laissez reposer ces plaies ; quand elles seront fermées, que le sang se sera refroidi, de nouveau vos mains traceront sur ce corps de larges sillons. »

Le diacre reprit : « Si déjà tu vois languir le courage et la force de tes chiens, à toi maintenant, bourreau ! tu es plus grand qu'eux tous.

« Montre-leur comment ils peuvent fouiller les profondes retraites de la vie ; viens toi-même, dans ce combat, unir tes mains aux leurs ; bois les torrents de ce sang qui bouillonne.

« Cruel ! tu te trompes si tu crois me punir, lorsque ces membres déjà sujets à la mort, tu les déchires avant de les tuer.

« Il en est un autre au-dessus de moi, dont personne ne peut violer le sanctuaire ; libre, tranquille, toujours intact, il ne connaît pas nos tristes douleurs.

« Ce que tu cherches à détruire par de si prodigieux efforts de fureur, ce n'est qu'un vase d'argile qui un jour se brisera, quel que soit le coup qui le doive frapper.

« Essaie donc plutôt, tyran, de diviser et de perdre celui qui, toujours inébranlable au dedans de moi, foule aux pieds tes cruelles folies.

« C'est lui, c'est l'esprit qu'il faut attaquer ; invincible, il

est digne de tes coups ; aucune tempête ne l'abat ; il n'est soumis qu'à Dieu. »

Ainsi parlait le martyr, et l'on entendit aussitôt le bruit strident des ongles de fer déchirer de nouveau ses membres. Ensuite le préteur, dans son langage perfide, lui siffle à l'oreille les discours du serpent :

« Si telle est l'obstination qui t'endurcit le cœur, que tu rejettes comme une souillure de toucher de la main le coussin que nous t'offrons,

« Du moins découvre-moi vos pages mystérieuses, vos livres secrets, afin qu'une secte qui sème le crime soit brûlée dans les flammes qu'elle a méritées. »

A ces paroles le martyr répond : « Le feu dont tu menaces nos Livres sacrés, plus justement toi-même, homme sacrilége, tu en seras la proie.

« Le glaive vengera ces Livres que le ciel nous a donnés ; il dévorera la langue qui ose nous offrir un si mortel poison.

« Tu connais les cendres qui rendent encore témoignage contre les crimes de Gomorrhe, et tu n'as pas oublié la poussière de Sodome, éternel témoin de son châtiment.

« Serpent perfide, c'est là l'image du sort qui t'attend ; bientôt la fumée du soufre, les torrents mêlés du bitume et de la poix t'envelopperont au fond du tartare. »

Frappé de ces menaces, le persécuteur pâlit, rougit, bouillonne ; il roule des yeux égarés par la fureur, grince des dents et vomit l'écume.

Puis, après avoir hésité longtemps, il prononce la dernière sentence : « Le feu, le gril, les lames de fer ! qu'on l'applique à la question. »

Pour Vincent, ce sont des faveurs ; il s'élance d'un pas rapide pour les saisir. Dans la joie qui l'enivre, il prévient les bourreaux.

Une lutte glorieuse va commencer ; le combat s'engage entre l'espérance et la crainte ; le martyr d'un côté, le bourreau de l'autre, se disputent la victoire.

Un lit de fer est dressé; de nombreuses dents de scie le hérissent, et au-dessous un vaste amas de charbon développe une vive chaleur.

Le saint monte de lui-même et sans trembler sur ce bûcher d'un genre nouveau ; on eût dit que, déjà sûr de la couronne, il franchissait les degrés du tribunal suprême.

Au-dessous de lui pétille le sel qu'on répand pour activer la flamme; il éclate en piquant et s'enfonce partout dans les membres du martyr.

Puis on étend la graisse de porc pour baigner la plaie que le feu a creusée. Cette graisse fumante, s'évaporant en rosée, s'infiltre cruellement dans les chairs.

Immobile au milieu de ces supplices, et comme s'il n'eût pas connu la douleur, Vincent lève les yeux au ciel ; car des liens enchaînaient ses bras.

Enfin il est vainqueur ; on l'enlève et on le jette dans un cachot obscur, de peur que le libre usage de la lumière ne vienne ranimer et relever son âme.

Au fond de la prison est un lieu où les ténèbres sont plus épaisses ; c'est là qu'il est resserré sous une voûte étroite et basse.

Une nuit éternelle y règne sous des ombres qu'aucun rayon de l'astre du jour ne visita jamais. Encore cet horrible cachot a, dit-on, son enfer.

C'est dans cet abîme que le cruel tyran a plongé le martyr ; il lui a mis aux pieds des entraves qui tiennent ses jambes violemment écartées.

Bien plus, ingénieux dans son art, il le condamne à une forme du supplice de la croix que jusqu'ici les tyrans n'avaient pas connue, et qu'après lui on ne retrouve pas.

Il fait étendre sous les membres de sa victime des têts de vases brisés, hérissés d'angles aigus.

Le sol tout entier est semé de pointes; ce sont les armes de la douleur, pour percer de mille dards les flancs du martyr, que le sommeil ne doit point approcher.

Telles étaient les inventions sataniques du cruel tyran ; mais le Christ devait détruire tout l'art de Béelzébuth.

Tout à coup l'obscurité de la prison s'illumine d'une vive splendeur ; les pièces de l'entrave où les pieds du martyr sont retenus se brisent, avec la chaîne qui les assemble.

Alors Vincent reconnaît qu'il a obtenu l'objet de son espérance, la récompense de ses longs supplices : le Christ est là, qui lui distribue sa lumière.

Il voit les têts de vases brisés se couvrir d'eux-mêmes de fleurs fraîches et odorantes ; leur douce senteur embaume la prison.

Des Anges en grand nombre sont debout à ses côtés, et lui parlent ; l'un d'eux, plus auguste que les autres, lui adressait ce discours :

« Lève-toi, illustre martyr ! lève-toi sans crainte ; lève-toi, et viens te joindre à nos heureuses légions.

« Assez longtemps tu as parcouru la série des tortures ; il est temps que la mort consomme ta passion par une fin glorieuse.

« Soldat invincible, tu as été brave entre les plus braves ; aujourd'hui les plus cruels tourments redoutent en toi un vainqueur.

« Le Christ-Dieu les a contemplés, et il les récompense par une éternelle vie ; c'est un collègue en sa croix que sa main richement couronne.

« Dépose cette enveloppe caduque dont la terre a formé le tissu, et qui se dénoue en se dissipant. Pour toi, désormais libre, viens au ciel. »

Ainsi parlait l'Ange ; aux rayons de la lumière qui éclaire l'intérieur de la prison, les portes fermées éclatent. Un léger reflet de cette splendeur mystérieuse se trahit par les fentes.

Frappé d'étonnement et de stupeur, le gardien de ce noir cachot, qui veille avec un soin inquiet sur cette demeure de la mort,

Entend les doux accents du martyr. Il chantait des Psau-

mes ; et comme le chanteur jaloux d'imiter un rival, l'écho de la sombre voûte les répétait.

Tout tremblant, le geôlier regarde autant que son regard peut pénétrer les étroites jointures des gonds ; il applique son œil aux portes de la prison.

Il voit se couvrir de mille fleurs les têts des vases brisés qui jonchaient la terre, et le martyr libre de ses fers s'avancer en chantant.

A la nouvelle d'un tel prodige, le préteur se trouble ; il pleure sa défaite, il pousse des gémissements, et dans son cœur s'agitent la colère, la douleur et la honte.

« Qu'on le délivre de la prison, s'écrie-t-il ; que de douces fomentations soient appliquées sur ses blessures, afin qu'il puisse encore, après sa guérison, offrir une proie à la douleur. »

Alors vous eussiez vu de toute la ville se réunir la troupe des fidèles, préparer au martyr un lit plus doux, étancher ses plaies encore saignantes.

L'un couvre de mille baisers les doubles sillons qu'ont tracés les ongles de fer ; l'autre met son bonheur à sécher de ses lèvres la pourpre de sang dont le corps du martyr est couvert.

La plupart recueillent sur des linges le sang qui coule encore ; ce sera pour leurs maisons un gage sacré qu'ils laisseront à leurs descendants.

Une antique tradition rapporte que le geôlier de la prison, celui qui ouvre et resserre les liens des captifs, embrassa tout à coup la foi du Christ.

Il avait vu, les portes étant fermées à la lumière, le noir cachot s'éclairer d'une splendeur céleste.

Cependant le martyr a touché le lit de repos qu'on lui a préparé ; il était épuisé par les ennuis d'une longue attente, dévoré par la soif de mourir ;

Si l'on peut appeler mort ce qui affranchit une âme de la prison du corps, et la rend à Dieu son créateur ;

Une âme surtout que le sang a purifiée, et qui, lavée dans

le bain du martyre, s'est offerte elle-même toute vive pour être immolée au Christ.

A peine a-t-il laissé retomber sa tête sur les coussins moelleux, que l'esprit victorieux abandonne les membres et s'envole vers les cieux.

Un sentier brillant lui trace la voie qui conduit au Père, la voie par laquelle, victime de l'impiété d'un frère, le bienheureux Abel était monté.

Les chœurs des saints, formant autour de lui une blanche couronne, accompagnaient son vol. Jean-Baptiste, jeté comme lui dans une prison, l'appelait.

Cependant l'ennemi du nom chrétien se sentait, mais en vain, dévoré par le fiel et le venin de sa haine, son cœur livide brûlait d'une fureur sauvage.

Vous eussiez dit la rage impuissante d'un serpent dont les dents sont brisées. « Il m'a échappé ! s'écrie-t-il, et il triomphe, le rebelle, et il a remporté la palme.

« Mais une dernière ressource me reste ; je puis encore le frapper même après sa mort, livrer aux bêtes sauvages son cadavre, ou le jeter en pâture aux chiens.

« Ainsi j'aurai fait disparaître jusqu'à ses ossements. Il n'aura pas de sépulcre où la plèbe ignorante puisse porter ses vœux, et élever un Titre au martyr. »

Tels étaient les frémissements de sa rage. Et en même temps, ô sacrilége affreux, l'impie fait jeter nu au milieu des joncs le corps sacré du martyr, lui refusant même un linceul pour l'envelopper.

Mais, malgré la faim qui les irrite, ni les bêtes des champs, ni les oiseaux n'osent souiller de leur contact impur un si glorieux trophée.

Si parfois qnelque oiseau au cri sinistre veut s'abattre sur le cadavre, le vol impétueux d'un autre oiseau plus terrible l'éloigne et le met en fuite.

C'est un corbeau, comme celui qui fut donné autrefois à Élie pour lui porter la nourriture, qui remplit cet office

avec tant de vigilance, et qui veille sans un instant de repos.

Même il a chassé un loup énorme du milieu des broussailles où il se cachait ; le bruit de ses ailes, les coups dont il frappe les yeux de l'animal l'ont mis en fuite.

Qui parmi les infidèles voudra croire qu'un loup ravissant, capable de lutter contre les taureaux, a cédé aux coups d'une plume légère ?

Et cependant le loup, effrayé par le vol de l'oiseau, s'en allait murmurant des menaces ; il a vu et il fuit, poursuivi par la terreur d'un si faible gardien.

A ces nouvelles, ô Dacien, quelles ont été tes pensées ? Tu as gémi ; quel aiguillon cruel a pénétré en secret ton âme et l'a déchirée,

En te voyant vaincu par la vertu d'un cadavre, incapable de résister à des ossements, et plus faible que des membres déjà privés de la vie ?

Que faut-il donc, obstiné tyran, pour déterminer ton esprit impuissant à fléchir ? Est-ce que rien ne pourra te briser ?

« Non, rien ; je ne cesserai jamais. Et si la cruauté des bêtes sauvages s'adoucit, si un instinct de clémence apaise la voracité des corbeaux, je jetterai cette proie dans les flots.

« L'onde, dans ses fureurs insensées, n'épargne jamais les naufragés ; l'abîme qui écume et bouillonne dans ses profondeurs ne sait pas pardonner.

« Ou sans cesse ce cadavre, jouet mobile de la vague incertaine, sera emporté au gré des flots pour servir de pâture aux monstres couverts d'écailles ;

« Ou, sous les rochers qui gémissent et dans leurs âpres retraites, la pointe aiguë des pierres déchirera et brisera sa poitrine.

« Toi, le plus intrépide des hommes, qui que tu sois, qui as appris à diriger une barque et qui sais, à l'aide de la rame, de la voile et des cordages, fendre les flots,

« Arrache du milieu des plantes du marais ce corps qui y

demeure encore intact ; sur ton esquif rapide transporte-le au milieu de la vaste mer.

« Replié sur lui-même, il sera renfermé dans une natte de jonc ; il sera rattaché par une corde à une grosse pierre qui devra l'entraîner avec elle au fond des eaux.

« Hâte-toi de voler sur les ondes à l'aide de ta rame légèrement baignée dans la mer, jusqu'à ce que la plus lointaine portée des yeux ne puisse déjà plus apercevoir le rivage. »

De tels ordres, un soldat, nommé Eumorphius, violent, audacieux et barbare, se présente pour les accomplir.

Dans un tissu de cordes, il enveloppe le cadavre et l'y coud ; puis, après s'être avancé sur la mer loin des rives, il le jette au milien des flots en courroux.

O toute-puissante vertu de Dieu ! vertu créatrice du monde ! autrefois, sous les pas du Christ, la mer malgré ses fureurs s'aplanissait,

Afin qu'il pût, foulant du pied le dos de la plaine liquide, marcher sur ces vastes gouffres sans en éprouver la moindre atteinte.

Cette même puissance ordonna à la mer Rouge de s'ouvrir, et à travers son lit mis à nu le peuple put suivre en sûreté sa route sur un terrain ferme et sans eau.

Aujourd'hui elle commande à la mer de protéger le saint corps, en le conduisant doucement sur le rivage par la pente insensible de ses eaux.

La pierre, grosse et pesante comme la meule d'un moulin, nage sur les eaux comme une blanche écume ; et, gardienne fidèle de son précieux dépôt, la corbeille vogue au gré des ondes.

Les nautoniers s'étonnent de la voir rapidement emportée sur la mer, et suivre sans effort le courant et le souffle qui la pousse.

Ils veulent, disputant de vitesse, la devancer en fendant les flots sur leur léger esquif ; mais bien loin devant eux le corps du martyr court vers les molles sinuosités de la rive.

Enfin la terre l'a reçu, lui donnant son repos et son abri longtemps avant que la barque, en dépit de l'effort des rameurs, ait pu toucher le port.

Heureuse sur ces riants rivages la retraite qui, pour lui donner un tombeau, lui a ouvert son sein et l'a doucement recouvert de ses sables !

Ce fut ainsi que le zèle pieux des saints éleva au milieu des larmes la tombe du martyr, réservant sous ce modeste *tumulus* ses restes sacrés pour une vie meilleure.

Mais bientôt après, lorsque l'ennemi eut été vaincu et la paix rendue aux justes, un autel donna à ces bienheureux ossements l'asile de repos mérité par tant de persécutions.

Déposés sous le marbre sacré, enfouis sous l'autel, ils aspirent les célestes émanations de la sainte victime.

Telle est la gloire du corps ; quant au martyr lui-même, il a été reçu dans la demeure de Dieu ; c'est là qu'il vit avec les frères Machabées, près d'Isaïe, dont la scie a partagé les membres.

Pour eux les supplices n'ont tressé qu'une couronne ; car le coup suprême qui leur a donné la mort a mis fin à leurs maux.

Le bourreau qui a scié le Prophète a-t-il rien osé de pareil aux tourments de Vincent ? Les membres de sa victime que le fer avait détachés, les a-t-il livrés aux bêtes ou jetés à la mer ?

Après avoir arraché la langue aux martyrs Machabées, et leur avoir enlevé la peau de la tête, les a-t-il données en pâture à des oiseaux cruels ?

Toi seul, deux fois vainqueur, ô Vincent ! as mérité deux récompenses ; seul, et d'un seul coup, tu t'es acquis double couronne.

Vainqueur dans une mort cruelle, vainqueur ensuite après la mort, ton corps seul a suffi pour écraser l'impie dans un nouveau triomphe.

Accours donc à nos vœux, écoute les voix suppliantes des

fidèles ; pour détruire nos crimes, ta prière est puissante devant le trône du Père.

En ton nom, et par ce cachot, trophée de ta gloire, par ces chaînes, ces flammes et ces ongles de fer, par le pieu de ta prison où se rivait ta chaîne,

Par ces têts de vases brisés dont chacun ajoute à ta couronne, par ce lit de fer que nous, tes fils, baisons encore après tant d'années avec une respectueuse frayeur ;

Sois touché de nos prières ; apaise pour nous le Christ, afin qu'il prête aux vœux de ses enfants une oreille favorable, et ne nous impute pas tous nos crimes.

Si de cœur et de bouche nous vénérons, comme il convient, ce jour solennel ; si nous nous prosternons avec joie sous tes pieds, daigne t'abaisser aussi jusqu'à nous et nous apporter les faveurs du Christ, afin que nos sens appesantis par le péché éprouvent enfin le soulagement qu'apporte le pardon,

Et qu'ainsi rien ne nous arrête plus longtemps ; que l'esprit reprenne sa noblesse et son empire sur la chair vivifiée et animée d'une nouvelle énergie, et qu'enfin cette chair,

Compagne de nos travaux, après avoir partagé tous nos périls, devienne notre cohéritière en gloire dans les siècles des siècles.

XIX

LES ACTES DE SAINTE CHARITINA, VIERGE.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

La collection des Bollandistes nous a fourni ces Actes.

Il fut un temps où l'impiété, assise sur le trône des Césars, exerçait brutalement son pouvoir tyrannique, et mettait au cœur des princes une implacable fureur contre ceux qui fai-

saient profession du christianisme. Les satellites et les ministres des empereurs avaient l'ordre exprès de rechercher les chrétiens ; et de toutes parts retentissait l'horrible menace des supplices les plus recherchés contre les pieux disciples du Christ. Par suite de ces perquisitions, on découvrit et on dénonça à un certain comte nommé Domitius la généreuse vierge Charitina, parce que non-seulement elle avait en grand honneur les chrétiens, mais elle engageait même beaucoup de personnes à embrasser leur religion ; et quant à ceux qui se rendaient à ses pressantes exhortations, elle leur procurait les moyens de pratiquer leur culte en toute sûreté. Elle vivait seule avec elle même et avec son Dieu dans une maison isolée. Le comte vint aussitôt la trouver, frémissant de colère, la fit d'abord frapper très-rudement, et lui ayant fait mettre un collier de fer, il la conduisit devant le juge consulaire, renommé pour ses injustices.

Celui-ci, étant monté sur son tribunal, fit étaler des instruments de supplice, et dit à la bienheureuse vierge : « Prends pitié de toi avant de faire l'essai des supplices ; laisse-toi guider par la sage raison, et offre un sacrifice aux immortels. En agissant ainsi, tu recueilleras trois avantages très-précieux : d'abord tu te concilieras la puissante protection des dieux, puis la bienveillance des empereurs, et tu n'auras pas le déplaisir de voir flétrir par d'atroces tourments ta florissante beauté. » La sainte martyre, entendant ces paroles, leva les yeux vers le ciel, d'où elle attendait et implorait le secours dont elle avait besoin ; se munissant ensuite du signe de la croix, elle dit : « Je vois bien, ô juge consulaire, que ta conduite n'est pas dictée par la sincérité, et que tu es un homme perfide et rusé ; mais tu ne retireras aucun profit de ta duplicité ; car ni tes flatteries ne sauraient m'éblouir, ni tes menaces m'intimider. Sache aussi que tes conseils ne me feront jamais changer de sentiment, pas plus qu'ils n'ébranleront le ferme désir qui est en moi de souffrir pour le Christ. Je me confie au Dieu seul et véritable, à qui j'ai consacré

toute ma vie. Si tu veux m'en croire, tu auras plutôt pitié de ton erreur. Avise donc pour toi-même à des mesures plus salutaires, et renonce au culte d'idoles sourdes, desquelles un de nos Prophètes dit quelque part : « Périssent les dieux « qui n'ont pas fait le ciel et la terre ! » Et encore : » Les « dieux des nations sont des démons. » Et ailleurs : » Les « idoles des gentils, faites d'or et d'argent, sont l'œuvre de « la main des hommes : que ceux qui les adorent leur res- « semblent ! »

Le juge, l'entendant ainsi parler, frémit de rage, et ordonna de lui raser le sommet de la tête. Cette insulte ignominieuse fut suivie d'un très-grand miracle ; car les cheveux rasés repoussèrent incontinent. Ce prodige toutefois ne fit qu'augmenter la fureur du juge, et, dans son injuste courroux, il donna l'ordre de mettre des charbons ardents sur la tête de la martyre, et d'y verser ensuite du vinaigre, afin de rendre la douleur plus vive. Durant ce supplice, la généreuse vierge priait et disait : « Seigneur Jésus-Christ, qui êtes l'assuré et ferme soutien de ceux qui ont placé en vous leur confiance, vous qui avez conservé sans lésion vos trois saints enfants au milieu des flammes d'une fournaise ardente, secourez-moi aussi à cette heure, et affermissez-moi contre les tourments que j'endure pour vous, de peur que les ennemis de la vérité n'en viennent à dire : « Où est leur Dieu ? » Après cet atroce tourment, elle louait le Seigneur et lui rendait grâces. Le juge, irrité de sa constance, ordonna de lui enfoncer dans les seins des alênes rougies au feu. Durant ce cruel supplice, à mesure que les chairs se consumaient par l'action du feu, le cœur de la martyre s'embrasait de plus en plus d'amour pour le Christ. On approcha ensuite de ses flancs des lampes ardentes ; mais tandis que son corps brûlait, elle n'en persévérait qu'avec plus d'instance dans la ferveur de la prière. Après tous ces supplices, on la pressa plus vivement encore de sacrifier aux dieux.

Mais comme son cœur et sa bouche étaient immuables dans

la confession du Nom du Seigneur, le juge, qui, obstiné dans le mal, était aussi ferme pour lui infliger ces tourments qu'elle l'était elle-même pour les supporter, commanda de lui attacher une pierre au cou et de la précipiter au fond de la mer. Pendant qu'on exécutait cet ordre, la généreuse vierge s'écriait : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce qu'il vous a plu me faire passer par les eaux de la mer pour votre saint Nom, afin que je sois trouvée pure au jour de la résurrection ; mais faites éclater vos miracles en ma personne en ce moment, comme vous faites toujours, afin que votre grand Nom en soit plus glorifié dans les siècles des siècles. Amen. » Après qu'elle eut ainsi prié, les liens qui la retenaient se rompirent, et la pierre seule tomba au fond de l'eau. Mais pour elle, ô prodige ! on la vit marcher d'un pas ferme et assuré sur la surface de la mer, comme sur une terre ferme, et diriger ses pas vers le rivage. Apercevant ensuite le juge qui attendait tranquillement l'issue de l'exécution de ses ordres, elle lui dit : « Salut, juge consulaire ! Eh bien ! comprends-tu maintenant la puissance du Christ qui opère en moi ? Veux-tu encore t'aveugler et résister à la vérité ? Crois-moi : si, sortant des ténèbres, tu recherches sincèrement la vraie lumière, tu parviendras au salut ; si, au contraire, tu veux persévérer dans tes dispositions premières, tu me procureras, il est vrai, de grands biens, mais aussi tu attireras sur ton âme la mort. » Cet homme exécrable, ne pouvant supporter la liberté avec laquelle elle lui parlait, et en même temps stupéfait du miracle qui venait d'avoir lieu, tomba en défaillance, et ne put proférer une parole.

Lorsqu'il fut enfin revenu à lui, il ne voulut rien comprendre ; il dit cependant : « Ce qui est arrivé démontre la grande puissance du Galiléen ; mais je prouverai qu'il faut plutôt l'attribuer à des prestiges. » Et, jetant ses regards sur ceux qui l'entouraient, il ordonna de dépouiller la sainte, de lui attacher les mains derrière le dos, de la lier sur une roue, de placer dessous des charbons avec des instruments de fer

tranchant, et de faire tourner vivement la roue, afin que, les membres de la martyre étant ainsi tranchés et mis en pièces, elle expirât dans cet atroce supplice. La machine fut bientôt préparée ; mais le secours d'en haut vint encore déjouer la barbarie du tyran. Un Ange, descendant du ciel, éteignit la flamme du brasier, et débilita tellement les bras des bourreaux, qu'ils ne purent faire tourner la roue. Le président, ne sachant plus que faire, s'ingéniait à inventer de nouveaux genres de supplices. Enfin, après de longues perplexités, il se décida à lui faire arracher les ongles des pieds et des mains. Tandis que les bourreaux exécutaient cet ordre atroce, la sainte martyre ne faisait pas plus d'état de ce tourment que si on l'eût fait subir à un autre. Le juge, exaspéré du peu de succès de ses efforts sanguinaires, ordonna alors de lui arracher les dents. Mais s'il ne se lassait pas d'ajouter de nouveaux supplices aux premiers, la sainte, de son côté, montrait une constance, une fermeté à toute épreuve, et rien ne pouvait fatiguer sa patience.

Le président, le plus scélérat des hommes, forma alors le dessein de couvrir d'opprobres le corps si pur de la martyre; et, se tournant vers les satellites, il leur dit : « Prenez-la, conduisez-la en quelque lieu élevé et découvert, et que les crieurs publics parcourent la contrée pour engager la tourbe des impudiques à venir l'outrager. Après qu'on l'aura ainsi déshonorée, ramenez-la à mon tribunal, afin que je surajoute ce qui resterait d'incomplet. » La martyre du Christ lui répondit : « J'ai pour moi le Christ, qui, par sa seule volonté, sait rompre tous les desseins des hommes ; aujourd'hui même il recevra mon âme sans qu'elle ait été souillée d'aucune tache ; car tous tes stratagèmes, ô profane, seront dissipés et anéantis. » Et levant vers le ciel ses mains, ses yeux et son esprit, elle pria le Seigneur, qu'elle désirait posséder. Après qu'elle eut terminé sa prière, elle rendit paisiblement son âme à Dieu, offrant en sacrifice son corps très-pur et son esprit à Celui pour l'amour duquel elle regardait toutes choses comme

un néant, préférant mourir plutôt que de perdre la virginité, même malgré elle.

Mais le juge, qui, encore après la mort de la sainte martyre, nourrissait contre elle une insatiable frénésie, donna l'ordre de renfermer son corps dans un sac rempli de sable et de le jeter au fond de la mer, croyant ainsi assouvir sa haine féroce contre elle aussi bien que contre les chrétiens, en privant ceux-ci des glorieuses et précieuses reliques de la sainte vierge martyre. Les ordres du juge furent immédiatement mis à exécution, et le corps de la martyre fut précipité dans les flots. Mais, ô Charitina, même en cette circonstance tu ne fus pas oubliée de Dieu, qui glorifie à son tour ceux qui l'ont glorifié; car alors, ainsi qu'il en agit d'ordinaire, il fit éclater les magnificences de sa puissance souveraine. Durant trois jours entiers la mer garda le corps de la Sainte intact et sans la plus légère corruption : après quoi Dieu rendit à la terre du rivage ce même corps qui l'avait servi dans le respect et la crainte. Un homme de mœurs douces et simples, nommé Claude, qui avait élevé la vierge depuis son enfance, enleva le saint corps, et après l'avoir enseveli avec honneur, le déposa en un lieu vénérable, sur lequel il construisit à la hâte un tombeau, peu digne, à la vérité, d'une telle martyre ; mais le malheur des temps et la crainte des dominateurs de l'époque ne lui permirent pas d'ériger un plus riche mausolée.

Ainsi termina son martyre, le cinq du mois d'octobre, la vierge Charitina, en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soit gloire et puissance dans les siècles des siècles. Amen.

XX

LE MARTYRE DES SAINTS JUSTE ET PASTEUR.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

Nous empruntons ces Actes au recueil des Bollandistes.

En ce temps-là le très-cruel Dacien, cédant aux inspirations du perfide serpent, se mit à parcourir comme un furieux toute la contrée pour livrer aux supplices les chrétiens qu'il pourrait découvrir, et dont la sainte vie lui serait révélée. Il voulait, par ce moyen, soumettre toutes les populations de la province au culte sacrilége de ses dieux. A peine fut-il arrivé à Complute, qui se trouvait sur son passage, que toute la ville fut mise en émoi par la terrible renommée qui précédait toujours sa marche. Deux pieux enfants, Juste et Pasteur, ayant appris son arrivée, laissèrent aussitôt de côté les tablettes de l'école, où étaient tracées ces premières lettres qu'on apprend à leur âge ; et sans vouloir suivre davantage les enseignements d'un maître terrestre, ils coururent avec une sainte ardeur, ainsi que des disciples éprouvés du Christ, pour être comme les spectateurs de leur propre martyre. Arrivés devant Dacien, ils examinaient attentivement ce qu'allait entreprendre sa cruelle fureur, lorsqu'on lui annonça que ces deux petits enfants qui venaient de se présenter, étaient chrétiens et fils de chrétiens. « Ils sont accourus, ajouta-t-on, afin que, si votre clémence fait rechercher les chrétiens, ils puissent s'offrir aussitôt pour subir les supplices que vous réservez aux gens de cette secte. »

En entendant ces paroles, le féroce Dacien se livra au plus violent accès de rage, et commanda qu'ils fussent saisis sur-le-champ, et livrés, sans qu'on écoutât leur défense, à la grande

torture. Il craignait, en effet, qu'en les faisant comparaître devant son tribunal, leur constance dans les tourments ne raffermît tous les assistants dans la confession du nom chrétien, et il disait aussi que s'il ne pouvait triompher de leur résistance, il aurait la honte de se voir vaincu par deux jeunes enfants. Les bienheureux martyrs furent donc enchaînés, et, comme on se préparait à les faire souffrir, ils s'encourageaient joyeusement l'un l'autre, soutenus par l'Ange de Dieu, qui leur inspirait une sainte confiance. Juste disait à son petit compagnon : « Ne crains pas, frère Pasteur, ces tourments de courte durée qu'on nous prépare ; n'aie pas peur des coups que l'on va faire pleuvoir sur tes tendres épaules, ni du glaive qui menacera ta vie; car si, par la grâce du Seigneur Jésus-Christ, nous parvenons à son glorieux royaume, nous y obtiendrons une grandeur et une force merveilleuses de Celui qui n'a pas dédaigné notre petitesse, mais a bien voulu nous faire partager les palmes des martyrs et les couronnes des Anges. » Le très-saint enfant Pasteur lui répondit : « Tu parles bien, frère Juste, et comme il te convenait de le faire pour acquérir avec ton ami Pasteur cette justice dont tu portes le nom. N'hésitons plus maintenant ; abandonnons au fer des bourreaux nos faibles corps sans défense; répandons avec joie tout notre sang pour confesser le nom du Christ, afin qu'il nous soit permis d'adorer son corps divin et son précieux sang dans le céleste sanctuaire des cieux. Que l'affection pour nos parents et pour nos proches ne nous arrête pas dans le chemin du martyre ; ne pleurons pas notre jeune âge qui passe si promptement, mais hâtons-nous de monter au paradis, où nous mériterons d'obtenir grâce pour nos propres fautes, comme pour les péchés de tous ceux que nous aimons. »

Les soldats qui avaient été envoyés pour saisir les deux enfants, les entendant parler de la sorte, rapportèrent à Dacien ces paroles d'encouragement au martyre que Juste et Pasteur s'adressaient l'un à l'autre. Le gouverneur, très-étonné, dit alors : « Il n'est pas possible que nous les admettions en notre

présence ; car si des enfants qui méprisent ainsi le culte des dieux immortels et qui n'ont aucun égard pour la tendresse de leur âge, arrivent à l'âge d'homme, que seront-ils alors? » Aussitôt donc il commanda de les mettre à mort loin de la ville. Ils furent sur l'heure conduits au champ dit *de la Louange*, où ils souffrirent pour le nom du Christ un glorieux martyre, sans que personne s'y opposât. A l'instant les portes du ciel s'ouvrirent, et leurs âmes, accueillies par les chœurs triomphants des Anges et des martyrs, furent reçues par le Sauveur dans l'éternel repos et mises en possession de siéges glorieux. L'exécrable Dacien s'étant promptement retiré après leur mort, les chrétiens vinrent ensevelir honorablement leurs précieuses dépouilles, dans le lieu même où ils avaient souffert. Une basilique protége chacun de leurs corps, et des autels y ont été dédiés à leur mémoire. Notre-Seigneur Jésus-Christ a tellement rempli de la majesté de sa puissance ces lieux saints et sacrés, que tous ceux qui viennent y implorer les bienheureux martyrs avec une foi vive et une ardente dévotion obtiennent, quelle que soit leur infirmité ou l'obsession dont les démons les tourmentent, une entière et pleine délivrance. Aussi devons-nous, dans les jours de leurs fêtes, faire retentir en leur honneur des paroles de louange mêlées au chant des Psaumes, et dire tout d'une voix : « Ames justes, réjouissez-vous dans le Seigneur ; c'est vous que l'on doit louer, vous que l'on doit bénir ; et puisque vous avez répandu votre sang pour le royaume des cieux et pour notre salut, il est de notre devoir, en ce jour, de glorifier le Très-Haut, en lui offrant nos dons pour la grâce du martyre dont il vous a honorés. Que son nom soit béni dans tous les siècles ! Amen. »

XXI

SAINT SAVIN ÉVÊQUE.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

Nous sommes redevables de ces Actes à Baluze, qui les a publiés dans ses *Miscellanea.*

L'empereur Maximien Auguste ayant vaincu la faction vénète, à la sixième borne, dans le grand cirque, le xv des calendes de mai, la foule du peuple s'écria : « Mort aux chrétiens, et vive la joie ! » Ils dirent ensuite douze fois : « Par la tête d'Auguste, que les chrétiens soient anéantis ! » Puis, apercevant Hermogénien, préfet de la ville, ils crièrent dix fois : « Toujours victoire à Auguste ! Que le préfet tienne note de nos cris ! » Le préfet de la ville rapporta, en effet, à l'empereur les souhaits de la multitude.

Dans le même temps l'empereur Maximien ordonna que tous se réunissent au Capitole, et, le dix des calendes de mai, il y eut en ce lieu une assemblée nombreuse. L'empereur prit alors la parole et dit : « Citoyens, que je vois réunis autour de nous et qui honorez la religion de notre temps, il nous a semblé juste et opportun que par vos soins cette même religion se consolide et s'accroisse. C'est dans ce dessein, pères conscrits, que je promulgue cette ordonnance : « Partout où l'on trouvera des chrétiens, qu'ils soient arrêtés par notre préfet de la ville ou par ses officiers, et qu'ils sacrifient aux dieux. » Après ce discours, l'assemblée fut dissoute, et tous s'écrièrent unanimement : « Sois toujours vainqueur, ô Auguste ! et partage la félicité des dieux. »

Lorsque la nouvelle du décret impérial eut circulé dans le public, quelqu'un vint trouver le préfet de la ville, nommé Hermogénien, et lui dit : « Je connais un certain évêque qui

journellement tient des assemblées avec les chrétiens, et leur explique certains livres pour séduire le peuple. » Hermogénien, entendant ces paroles, alla aussitôt en faire part à l'empereur Maximien : « Il y a, dit-il, un certain évêque qui éloigne le peuple des sacrifices dus à nos dieux. » L'empereur, rempli de joie à cette nouvelle, fit adresser la missive suivante à un certain Vénustien, augustal de la Toscane : « Sache que nous avons pris en grande considération un avis de notre père Hermogénien, préfet de la ville, parce qu'une pétition juste ne doit pas demeurer comme non avenue, afin que notre règne et nos décrets ne reçoivent aucune atteinte. C'est pourquoi nous voulons, et nous t'en donnons avis, que, partout où le nom de chrétien viendra à tes oreilles, ceux qui professent cette superstititon, ou soient contraints de sacrifier aux dieux, ou périssent dans les supplices : qu'on les dépouille de leurs biens, qui seront donnés au fisc avec leurs revenus. » En conséquence de ces ordres, Vénustien, augustal de Toscane, fit faire de minutieuses perquisitions, afin de pouvoir trouver quelque part des chrétiens. On eut bientôt découvert l'évêque Savin. C'était un homme fort éloquent, célèbre par la pureté de son langage, et dans toutes ses divines instructions on sentait qu'il était rempli de la grâce du Seigneur Jésus-Christ. Vénustien envoya donc des soldats pour le prendre et le conduire dans la ville d'Assise, où il fut mis en prison avec deux diacres, Exupérance et Marcel, et un grand nombre de clercs avec eux. Il n'arrivèrent à Assise que le lendemain.

Le jour suivant, le clarissime Vénustien donna l'ordre de préparer son tribunal au milieu du Forum. Quand il y eut pris place, on lui présenta l'évêque Savin avec ses deux diacres. Vénustien l'interrogea en ces termes : « Dis-nous ton nom. » L'évêque lui répondit : « Je me nomme le pécheur Savin, rempli de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Vénustien : « Dis-moi, es-tu libre ou esclave ? » Saint Savin : « Je suis serviteur de Jésus-Christ, délivré de

l'esclavage du diable. » Vénustien : « Quelle est la fonction que tu exerces ? » Saint Savin : « Quoique pécheur et sans aucun mérite de notre part, nous sommes revêtu de la dignité qu'on appelle l'épiscopat. » Vénustien : « Et ces deux hommes, quel est leur office ? » Saint Savin : « Ce sont mes diacres. » Vénustien, prenant un ton plus élevé, lui dit : « Quelle autorité t'es-tu donc arrogée pour oser clandestinement enseigner tes doctrines, et apprendre au peuple à quitter les dieux pour suivre un homme mort ? » Saint Savin : « Tu crois donc que Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort ? » Vénustien : « Et il a été vraiment mis à mort, puis enseveli. » Saint Savin : « Ne sais-tu pas aussi qu'il est ressuscité le troisième jour ? Tu dois certainement savoir aussi cela. » Vénustien : « Maintenant, je te propose deux partis à ton choix : ou sacrifie aux dieux et continue de vivre, sinon sois sûr que tu perdras la vie dans les tourments que tu mérites : ensuite tu pourras ressusciter comme le Christ, ton Seigneur. » Saint Savin : « Et c'est précisément ce que je désire, d'être tué et de mourir, afin de ressusciter comme mon Seigneur Jésus-Christ. » Vénustien : « Consulte tes vrais intérêts, promets de sacrifier aux dieux, et jouis de la vie. » Saint Savin : « Si tu connaissais la vérité, ta bouche ne proférerait pas de blasphèmes, mais tu t'humilierais devant Dieu le Père tout-puissant, et le Christ Jésus son Fils, et le Saint-Esprit. Ce Jésus a réduit la mort en captivité et donné la vie ; il a marché sur la mer et lui a commandé avec empire, et les flots de la tempête à sa voix se sont apaisés : enfin, ceux qui croient en lui, il les ressuscitera au grand et terrible jour de son avénement. Dis-moi s'il est juste que j'abandonne le Créateur du ciel et de la terre, pour adorer du bois, des pierres, de l'airain, de l'or ou de l'argent, des idoles sourdes et muettes qui ne peuvent secourir ni elles-mêmes ni personne, mais qui jettent plutôt dans la perdition ceux qui ont confiance en elles. Les idoles, ce sont les démons ; elles sont vaines et sourdes, muettes et

sans aucun sentiment ni sensation. » Vénustien : « Les dieux ne gouvernent donc pas la république ? » Saint Savin : « Ce ne sont pas des dieux, mais des démons, qui détruisent votre république. Mais afin que tu saches qu'il n'y a aucun bien à honorer les démons, qu'on apporte ici ton dieu. »

Alors Vénustien, qui avait dans son logement, partout où il se trouvait, une statue de Jupiter en marbre blanc, artistement sculptée, et dont les vêtements étaient dorés, donna l'ordre de la poser sur son tribunal. Après que ses gens l'eurent apportée, tenant des lampes à la main et chantant des hymnes, il dit : « Voilà notre protecteur. » Le saint évêque Savin dit en souriant : « Oh ! quelle vanité, quel aveuglement, d'abandonner le Dieu créateur de toutes choses pour adorer une pierre sordide ! » Vénustien : « Ce ne sont donc pas des dieux que nous honorons ? » Saint Savin : « Non ; mais afin que tu saches à n'en point douter que ce ne sont pas des dieux, laisse-moi faire ce que j'ai en vue, et tu verras. » Vénustien : « Puisque tu as tant de présomption, fais ce que tu voudras. » Le bienheureux Savin, prenant alors la statue de Jupiter, pria quelques instants, et la jeta ensuite sur le pavé, brisant ainsi le dieu Jupiter. A cette vue, le clarissime Vénustien fronça le sourcil de fureur et dit : « J'ordonne que le sacrilége Savin qui, dans son impudente audace, a brisé notre dieu Jupiter, soit mutilé devant tout le monde. » Au même moment les bourreaux lui coupèrent les deux mains. Ce que voyant Exupérance et Marcel, diacres de saint Savin, ils commencèrent à craindre et à trembler. Mais le bienheureux évêque, malgré ses cuisantes blessures, les consola et leur fit reprendre courage, leur disant : « Mes frères, mes très-chers fils, ne craignez point les menaces du diable; mais ayez confiance au Seigneur Jésus-Christ, qui donne à ses fidèles la couronne et la vie éternelle. » Exupérance et Marcel, ayant ainsi repris courage et confiance, s'écrièrent tout d'une voix : « Périssent les dieux des démons ! que le cœur de ceux qui cherchent le Seigneur soit dans la joie ! » Vénustien recueillit dans des linges les

fragments de son dieu Jupiter, les plaça dans une boîte d'argent et les fit reporter à son logis.

Faisant alors éclater toute sa colère, il ordonna de suspendre au chevalet Exupérance et Marcel en présence du saint évêque Savin, et leur dit : « Sacrifiez aux dieux, ou vous périrez certainement dans les supplices. » Saint Savin dit alors à ses diacres : « Soyez fermes et constants de cœur et d'esprit, mes enfants, et ne faites aucun cas des terreurs de l'ennemi. » Marcel répondit : « Nous nous sommes déjà offerts en sacrifice à Dieu, et nous ne pouvons répondre autre chose, sinon que nous prions Dieu de nous pardonner nos péchés, parce que, dans les tourments que nous souffrons, nous ne donnons rien au diable et nous ne lui obéissons pas ; car il est trompeur, et il donne, non pas la vie, mais la mort. » Vénustien dit alors : « Fustigez-les durement en présence de Savin, qui de ses mains souillées a brisé notre dieu Jupiter. » Pendant qu'on leur infligeait ce supplice, ils disaient à haute voix : « Gloire à vous, ô bon Seigneur Jésus ! car c'est ainsi que nous aurons le bonheur d'entrer dans votre repos. » Et comme ils continuaient longtemps de parler ainsi, Vénustien leur dit : « Il est temps de renoncer enfin à vos dispositions sacriléges et d'adorer les dieux, si vous voulez ne pas périr. » Les martyrs répondirent : « Nous avons été renouvelés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Vénustien leur dit : » Et moi aussi je vais vous renouveler. » Et il donna l'ordre de leur déchirer les flancs avec des ongles de fer. Les saints diacres expirèrent tous deux subitement durant ce supplice, et on jeta leurs corps dans la rivière par ordre du juge. On enferma ensuite dans la prison l'évêque Savin, mutilé comme il était. Quant aux corps des deux martyrs, un prêtre et un pêcheur les retirèrent de l'eau, et les ensevelirent près de la voie, la veille des calendes de juin.

A cette époque vivait à Spolète une matrone nommée Sérène, qui était veuve depuis trente-un ans. Elle menait une vie fort chrétienne dans la crainte de Dieu, s'appliquant

à la prière et aux jeûnes, et faisant d'abondantes aumônes. Six jours après le martyre des saints diacres Exupérance et Marcel, apprenant ce qui était arrivé au saint évêque Savin, elle venait le trouver la nuit et prenait soin de lui, se jetant à ses pieds pour les baiser. Elle trouva moyen de se procurer les mains qu'on avait coupées au saint martyr : elle les emporta chez elle, les plaça dans un petit tonneau de verre, et les y embauma avec des aromates ; le jour et la nuit elle les prenait et les mettait sur ses yeux. Or cette dame avait un neveu aveugle, qu'elle aimait uniquement, et les médecins avaient employé inutilement pour le guérir toutes les ressources de leur art. Sérène, se confiant en Dieu, présenta son neveu au saint évêque Savin et lui dit : « Mon seigneur, je vous conjure par le Christ en qui vous croyez (et moi aussi, je crois à sa puissance) de placer vos bras sur votre serviteur, et de prier pour lui le Dieu du ciel et de la terre, créateur de toutes choses ; et j'ai confiance qu'il recouvrera la vue. » L'évêque Savin posa donc ses bras tronqués sur les yeux de l'aveugle et fit cette prière avec larmes : « Seigneur Dieu, créateur de toutes choses, vous qui êtes plein de miséricorde, montrez votre bonne volonté envers ceux qui vous craignent. » Et fléchissant le genou, il disait : « Seigneur Dieu, soyez propice à moi pauvre pécheur qui vous invoque ; vous qui êtes la vraie lumière, éclairez ceux qui espèrent en vous ; car pour nous qui sommes restés dans les liens de nos péchés, nous ne méritons rien. Vos serviteurs espèrent en vous ; éclairez nos ténèbres ; car vous êtes la lumière de la vérité et de la vie. Et vous avez dit, Seigneur : « Quelque chose que vous demandiez en mon « nom, vous l'obtiendrez. » Nous vous en supplions par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par le Saint-Esprit, qui avec vous vit et règne dans les siècles des siècles. » Après qu'on eut répondu Amen, saint Savin posa ses bras mutilés sur les yeux de l'aveugle et dit : « Que celui qui a ouvert la mer et fait passer Israël au milieu de ses flots suspendus, t'ouvre les yeux ; qu'il ramène la lumière dans tes paupières, lui qui a dessillé

les yeux de l'aveugle-né, afin que tous les gentils sachent qu'il est le créateur de toutes les choses visibles et invisibles. » Cette prière était à peine terminée, que les yeux de Priscien, neveu de Sérène, recouvrèrent la vue. Tous ceux qui se trouvaient dans la prison furent témoins des merveilles de Dieu que le Seigneur Jésus-Christ opéra par saint Savin, et aussitôt ils se jetèrent aux pieds du saint évêque, le conjurant de les baptiser ; et ils furent baptisés le même jour au nombre de onze. Cet événement ne put demeurer secret, et l'on sut bientôt dans la ville que le saint évêque Savin avait rendu la vue à un aveugle.

Trente-trois jours après, le clarissime Vénustien, gouverneur de Toscane, fut atteint d'un mal d'yeux. La douleur était si violente qu'il ne pouvait prendre ni nourriture ni sommeil, et aucun des médecins ne pouvait même en diminuer l'intensité. On lui dit alors que le saint évêque Savin avait guéri un aveugle. Ravi de cette nouvelle, il envoya, en grande pompe, sa femme et ses deux fils, prier le saint de le venir trouver. Arrivés à la prison, lorsqu'ils l'eurent informé des désirs de Vénustien, le saint évêque s'écria : « Gloire à vous, Seigneur, de ce que vous avez daigné m'appeler parmi vos serviteurs ! » Et il se rendit à la maison de Vénustien. Lorsqu'il y fut entré, les serviteurs du gouverneur se placèrent aux pieds du saint évêque. Dès que saint Savin aperçut Vénustien, il dit à haute voix, versant des larmes : « Que le Christ qui a donné la vue à l'aveugle-né t'éclaire aussi toi-même. » Vénustien, avec son épouse et ses enfants, répondirent d'une voix lamentable : « Nous avons péché en ce monde. » Saint Savin lui dit : « Si tu crois de tout ton cœur, et si tu fais pénitence, tout sera accordé à ta foi. Qu'on apporte ici les fragments de la statue. » Après qu'on les eut mis sous ses yeux, il donna l'ordre de les mettre en mille pièces et de les jeter dans la rivière.

Cependant Vénustien n'éprouvait aucun soulagement, et ses douleurs étaient toujours intolérables. Saint Savin lui dit :

« Crois-tu de tout ton cœur ? » Vénustien lui répondit : « Je crois fermement ; mais le péché que j'ai commis en te tourmentant si cruellement me cause un amer chagrin. » Saint Savin lui dit : « Ce sont mes péchés qui m'ont fait cela : pour toi, tu deviendras pur et innocent ; c'est pour cela que je t'exhorte à te repentir, à croire au Seigneur Jésus-Christ, et à recevoir le baptême : car c'est ainsi que tu seras sauvé et que tu parviendras à la vie éternelle. » Vénustien répondit : « Baptise-moi au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que je reçoive l'effet de tes promesses. » Saint Savin se mit alors à genoux pour prier ; puis, après l'avoir catéchisé avec sa femme et ses fils, il prit de l'eau et les baptisa, disant : « Crois-tu en Dieu le Père tout-puissant ? » Vénustien : « Je crois. » Saint Savin : « Et en Jésus-Christ son Fils ? » Vénustien : « Je crois. » Saint Savin : « Et au Saint-Esprit ? » Vénustien ; « Je crois. » Saint Savin : « Et en celui qui est monté aux cieux, et doit venir de nouveau pour juger les vivants et les morts, et le monde par le feu ? » Vénustien : « Je crois. » Saint Savin : « Et en son avénement, en son règne, la rémission des péchés et la résurrection de la chair ? » Vénustien : « Je crois au Christ, Fils de Dieu, lequel daigne m'éclairer. » Au moment même où on le levait du bassin, ses yeux furent ouverts, de sorte que depuis son baptême il n'éprouva plus aucune douleur. Se jetant alors aux pieds de saint Savin, il les arrosait de ses larmes et lui disait : « Prie Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il me pardonne le mal que je t'ai fait. » Saint Savin lui répondit: « Pour moi, mon fils, si j'ai souffert, c'est à cause du malheur de mes péchés, et tu n'as point péché contre moi. » Le saint évêque fixa sa demeure dans la maison de Vénustien.

L'empereur Maximien ne fut pas longtemps sans apprendre que Vénustien avait reçu le baptême. Outré de dépit à cette nouvelle, il envoya son tribun avec un ordre signé de sa main, par lequel il était prescrit de condamner Savin et de couper la tête à Vénustien. Le tribun Lucius se rendit

aussitôt à Assise, et, sans faire la moindre enquête, il mit à mort l'augustale Vénustien avec sa femme et ses enfants. Les chrétiens cachèrent leurs corps, qui n'ont pu être retrouvés. Il s'empara ensuite de la personne du saint évêque Savin, le conduisit dans la ville de Spolète, et là, sans aucune information, le fit frapper de verges jusqu'à ce qu'il expirât. La matrone Séréna recueillit le corps du saint martyr et l'ensevelit, en y ajoutant les mains qu'elle avait déjà recouvrées, à deux milles environ de la ville de Spolète, le sept des ides de décembre. En ce lieu les bienfaits de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ se manifestent avec profusion : les aveugles sont illuminés, les malades guéris, les démons mis en fuite, pour la gloire et l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui donne toujours à ses fidèles la palme de la gloire. A lui appartiennent l'empire, l'honneur et le règne dans les siècles des siècles. Amen.

XXII

LES ACTES DES SAINTS MARTYRS CYPRIEN ET JUSTINE.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

Nous empruntons aux Bollandistes ces Actes si célèbres dans l'antiquité ecclésiastique, si populaires au moyen âge et si dignes d'être sauvés de l'oubli.

La lumière de Notre-Seigneur Jésus-Christ était descendue du ciel sur le monde, les oracles des Prophètes s'accomplissaient ; partout la parole de Dieu multipliait les fidèles, et tous ceux qui croyaient en Dieu le Père, et en Jésus-Christ notre Seigneur et au Saint-Esprit, étaient baptisés. Au nombre de ces nouvelles conquêtes de la foi, il faut compter la vierge Justine, dont le père nommé Édusius habitait la ville d'Antioche, près du lieu appelé Daphnis. Un jour elle avait en-

tendu les prédications du diacre Praulius; de sa fenêtre, où elle était assise, elle avait pu suivre le récit des merveilles du Très-Haut. Praulius racontait comment Dieu notre Sauveur avait pris la nature humaine; comment, selon les Prophètes, il était né d'une vierge nommée Marie; et comment les Mages l'avaient adoré. Puis il disait l'apparition de l'étoile, les chants de gloire des Anges à son berceau, la puissance des signes et des prodiges qu'il avait opérés, la vertu de sa croix, sa résurrection d'entre les morts, sa manifestation aux disciples, son ascension au ciel où il est assis à la droite du Père, enfin son règne à jamais immortel. La bienheureuse vierge, en entendant ces prédications du diacre, ne pouvait soutenir la flamme de l'Esprit-Saint qui la consumait ; elle aurait voulu voir face à face celui qui l'instruisait, et, dans l'ardeur qui dévorait son âme, elle dit à sa mère : « Mère, écoute-moi et crois aux paroles de ta fille. Ces dieux que nous adorons tous les jours, ce n'est rien. De l'argent peut-être, ou de l'or, ou du fer, ou de l'airain, ou du plomb, ou de la pierre, ou du bois, ou même des os de morts : voilà nos idoles. Vienne seulement un Galiléen ; même avant d'y avoir touché du doigt, il les brisera toutes ensemble par une seule parole de sa bouche. »

La mère lui répondit : « Tais-toi et prends garde que ton père n'entende de pareils discours. » La fille continua : « O ma mère, il est temps que mon père, ainsi que toi, vous sachiez que j'adore le Christ, celui que le diacre Praulius m'a appris à connaître, pendant les quelques jours que j'ai pu l'écouter à la fenêtre nous racontant toutes les merveilles que Dieu a opérées. Or ce Dieu assiste toujours, par le signe de la croix, ceux qui le craignent; car les chrétiens disent qu'il n'y a pas d'autre Dieu par lequel nous puissions être sauvés. » Après avoir ainsi parlé, elle se rendit à l'église pour prier. La mère, montant aussitôt à la chambre de son époux, lui raconta tout ce que sa fille venait de lui dire. Ils prolongèrent leur entretien longtemps dans la nuit, jusqu'à ce qu'enfin le sommeil vînt les surprendre. Mais pendant leur som-

meil Édusius et son épouse virent en songe l'armée des Anges, et au milieu des Anges le Christ qui disait : « Venez à moi, et je vous donnerai le royaume des cieux. » Le matin, à leur réveil, pleins d'admiration et de stupeur à cause de cette vision, ils prirent avec eux leur fille et se présentèrent à la maison de Dieu. Le diacre Praulius les introduisit ; ils lui demandèrent de les mener à l'évêque Optatus. Ce que le diacre ayant fait, ils se prosternèrent aux pieds de l'évêque, et le supplièrent de leur donner le caractère du Christ.

Mais l'évêque n'y voulut consentir que lorsque les deux époux lui eurent fait connaître la vision dans laquelle le Christ s'était manifesté à eux. En même temps ils lui exprimèrent le désir qu'avait leur fille de se consacrer à Dieu. Édusius fit tomber sa barbe et sa longue chevelure (car il était prêtre des idoles) ; puis tous trois, prosternés aux pieds de l'évêque, reçurent le caractère du Christ. Après un an et six mois de préparation, Édusius mérita l'honneur du Sacerdoce et renonça au monde. Quant à la jeune vierge, son bonheur était de venir souvent à l'église de Dieu. Or un jeune avocat de la cité, nommé Aglaïdas, qui la voyait souvent s'y rendre, conçut un vif désir de l'épouser. Il la fit demander par un grand nombre de personnes de tout rang ; mais la vierge répondait toujours : « J'ai été fiancée au Christ, l'époux céleste ; il me gardera pure et sans tache jusqu'au jour de son avénement. » Alors, réunissant une multitude d'hommes vendus à sa passion, Aglaïdas se mit en embuscade, et observa le moment où la vierge irait à l'église, dans le dessein de l'enlever par violence. A la vue du danger, les femmes et les jeunes filles qui l'accompagnaient poussèrent des cris et jetèrent l'alarme dans la maison d'Édusius. Promptement on s'arma de glaives et de bâtons, et les ravisseurs furent mis en fuite. La vierge continua de fréquenter l'église et de vaquer à la prière ; et elle triomphait toujours des entreprises nombreuses dont elle était l'objet, en imprimant sur son front le signe de la croix. Aglaïdas eut donc recours à un habile ma-

gicien nommé Cyprien, et lui promit deux talents d'or, si par ses maléfices il pouvait lui gagner le cœur de la vierge Justine. Il ignorait, le malheureux, que la puissance du Christ est invincible. Cyprien entra aisément dans les desseins d'Aglaïdas; bientôt même il partagea sa passion pour Justine, et résolut d'agir en son propre nom.

Au moyen des secrets de son art magique, il évoqua un démon. Ce démon, répondant à son appel, lui dit : « Pourquoi m'as-tu appelé ? » Cyprien lui dit : « J'aime une vierge de la secte des Galiléens ; peux-tu me gagner son cœur et lui persuader de m'épouser ? » Le démon, malgré son impuissance, promit tout. Et Cyprien lui dit : « Montre-moi tes œuvres, et je croirai à ton pouvoir sur la vierge Justine. » Le démon répondit : « J'ai déserté l'étendard de Dieu ; pour obéir à mon père, j'ai jeté le trouble parmi les hommes, et du ciel j'ai arraché des Anges. C'est moi qui ai séduit Ève et enlevé Adam du paradis ; c'est moi qui ai induit Caïn à tuer son frère, et persuadé aux Juifs de crucifier le Christ. J'ai renversé des cités, j'ai ébranlé des murailles, j'ai sapé des palais ; et ce ne sont là que les moindres effets de ma puissance ; une jeune fille n'en triomphera pas. Prends donc les mixtures que tu connais, et va les répandre autour de la maison de la vierge à l'extérieur ; alors je viendrai à ton secours, je lui inspirerai les vrais sentiments de mon père, et à l'heure même elle m'obéira. »

On était au milieu de la nuit ; or, la troisième heure étant venue, la vierge de Dieu se leva pour rendre au Seigneur l'hommage de sa prière. Tout à coup elle sentit l'attaque impétueuse du démon ; aussitôt elle fit sur elle et sur toute la maison le signe de la croix, demandant à Dieu de mettre en fuite son ennemi. « Dieu tout-puissant, disait-elle, Fils unique du Père, vous qui avez étendu les cieux et établi la terre sur les eaux, vous avez créé l'homme à votre image et à votre ressemblance, et formé Ève de la côte d'Adam ; vous leur avez donné à tous deux de jouir innocemment de toute créature ; et lorsque,

obéissant aux séductions du serpent, ils eurent mérité la mort, vous avez eu pitié de leur misère, leur accordant, avec la rémission des péchés, la résurrection de la chair. O Seigneur ! toute créature sortie de vos mains vous glorifie comme le vrai Dieu Seigneur Dieu rédempteur, aidez-moi et fortifiez votre servante, rendez-moi digne de vous; car Satan veut en ce moment tenter mon âme. » Sa prière étant finie, elle forma de nouveau sur tout son corps le signe de la croix et souffla sur le démon. Alors le démon s'éloigna d'elle et retourna vers Cyprien, devant lequel il se présenta.

Cyprien lui dit : « Eh bien; pourquoi ne m'as-tu pas amené cette vierge? » Le démon lui dit : « Ne me force pas d'avouer ce que je ne puis dire ; j'ai vu un signe, et j'ai tremblé. » Cyprien rit de sa faiblesse et le renvoya ; puis ayant recours une seconde fois aux secrets de sa magie, il évoqua un autre démon plus puissant. Celui-ci, comme le premier, se glorifiait dans sa force, et disait à Cyprien : « J'ai entendu tes volontés, et j'ai vu l'impuissance de celui que tu as appelé avant moi. Reprends donc les préparations de ton art, et va les répandre autour de la maison de la jeune fille ; je viendrai ensuite, et je me charge de la gagner. » Cyprien fit ce que le démon lui avait dit. Au milieu de la nuit, la vierge Justine s'était levée, selon sa coutume, pour prier. Elle disait dans la ferveur de sa prière : « Au milieu de la nuit je me lève pour chanter vos louanges, à cause des jugements de votre justice, ô Dieu de toute créature, Seigneur de miséricorde; car c'est vous, souverain dominateur du ciel et de la terre, qui avez confondu le diable et donné aux hommes le pouvoir de fouler aux pieds la vertu de l'ennemi; c'est vous qui avez arraché le saint prophète Daniel de la fosse aux lions et détruit Bel avec son dragon; vous avez éclairé nos ténèbres et rendu les morts à la vie ; vouz avez confondu la mort et donné aux hommes la résurrection. Tendre Père, ne me rejetez pas ; pardonnez à votre servante, ô roi tout-puissant ! Seigneur, conservez-moi dans la chasteté et gardez vous-même ma lampe, de peur qu'elle

ne s'éteigne, afin que je puisse entrer avec vous dans le repos, ô mon Sauveur, Dieu de la sainteté et de la pureté ! A vous soit la gloire avec Dieu le Père dans l'unité du Saint-Esprit. Amen. »

Elle dit, et imprimant sur elle le signe de la croix, au nom de Jésus-Christ, elle souffla sur le démon ; le démon aussitôt la quitta et revint auprès de Cyprien. Tout couvert de confusion, il se tenait devant lui debout et en silence. Cyprien lui dit : « Où est la vierge à laquelle je t'avais envoyé ? » Le démon répondit : « J'ai été vaincu ; je crains de répondre à ta question ; car j'ai vu un signe qui m'a rempli de terreur. » Cyprien donc le renvoya en insultant à sa faiblesse ; et recourant pour la troisième fois aux secrets de son art, il évoqua le diable en personne, celui que les démons appelent leur père, et il lui dit : « Quelle est cette impuissance à laquelle vous êtes condamnés? Une vierge a triomphé à elle seule de toute ta puissance. » Le diable lui répondit : « Je me flatte, moi de te l'amener tout à l'heure ; seulement, tiens-toi prêt. » Cyprien dit au diable : » Dis-moi quel est l'instrument et le signe de ta victoire ? » Le diable lui répondit : « Je vais allumer contre elle la rage des furies ; par des illusions et des fantômes, j'embraserai son corps de la passion du mal, et je la préparerai comme une victime pour tes désirs infâmes. » A ces mots, le diable se manifesta sous les traits d'une jeune fille à la vierge de Dieu. Entré dans sa chambre, il s'assit sur son lit, et lui dit : « J'ai été envoyé aujourd'hui vers toi par le Christ, afin d'apprendre à vivre comme toi dans la chasteté. Mais dis-moi d'abord quelle est la récompense des combats que tu as à soutenir pour garder ta virginité ? je te vois épuisée par l'abstinence. » La sainte vierge Justine répondit : « La récompense est immense, et la peine légère. »

Le diable lui dit : « Au commencement Dieu a béni Adam et Ève, et leur a dit : « Croissez, multipliez-vous et remplissez « la terre. » Il me semble que, si nous persévérons dans la virginité, nous aurons méprisé la parole de Dieu, et mérité d'être

traitées à son jugement comme des rebelles, qui dédaignent les ordres de leur Maître et refusent de lui obéir. » A ces paroles, la vierge sentit son cœur embrasé, comme si le serpent y eût distillé un venin mortel. Dans son trouble, elle se leva et voulut sortir, tant étaient violentes les pensées qui s'agitaient dans son âme ; mais Dieu, qui ne permet jamais que ses serviteurs soient tentés au-dessus de leurs forces, révéla, par son Esprit-Saint, à la vierge que c'était le diable qui lui parlait ainsi. Aussitôt elle forma sur elle-même le signe de la croix, fit une prière, et en même temps souffla sur l'esprit infernal. Le diable s'évanouit à ses regards, comme la cire qui se fond à l'approche du feu, et il ne reparut plus. La vierge alors revint de son trouble : la flamme qui la brûlait dans sa chair s'était subitement éteinte.

Elle s'écria : « Gloire à vous, ô Christ, Fils de Dieu, notre Sauveur ! Dans les périls où vos serviteurs sont sur le point de sombrer, vous les sauvez et les ramenez à la lumière; ils couraient après une volonté étrangère, et vous leur faites embrasser votre volonté pour guide. Seigneur, mon Dieu, ne permettez pas que votre servante soit vaincue par Satan, le prince du mal ; que le serpent jaloux ne souille point la pureté de votre colombe ; conservez-moi sans tache pour votre divine sainteté ; pénétrez ma chair de l'aiguillon de votre crainte. »

Le diable confondu apparut de nouveau à Cyprien, et Cyprien lui dit : « Et toi aussi, comme je le vois, tu as été vaincu ! Comment se fait-il qu'une vierge chrétienne toute seule ait suffi pour vous dompter ? Dis-moi quelle est la cause de sa victoire. » Le diable lui répondit : « Je ne puis te le dire ; mais j'ai vu un signe terrible et j'ai tremblé ; aussitôt j'ai fui, et la forme que j'avais prise s'est dissipée comme la fumée. Tu veux savoir quelle vertu mystérieuse a donné la victoire à cette jeune fille ; je te demande un serment ; fais-le, et je te répondrai. » Cyprien lui dit : « Par qui veux-tu que je jure ? » Le diable lui répondit : « Jure par mes prodiges et

ma puissance, qui demeurent intacts, que tu ne te sépareras jamais de moi. » Cyprien dit : « Je le jure par tes prodiges et ta grande puissance, jamais je ne me séparerai de toi. » Le diable, plein de confiance dans cette parole, répondit : « J'ai vu le signe du Crucifié, et aussitôt l'effroi m'a saisi ; j'ai senti tout mon être s'écouler comme la cire, en la présence de Dieu. » Cyprien lui dit : « Le Crucifié est donc plus grand que toi ? Artisan de mensonge, pourquoi tendais-tu un piége à mon âme, quand tu avais la conscience de ta faiblesse ? Si l'ombre seule du Christ suffit pour te vaincre, que feras-tu quand il viendra lui-même en personne ? Son nom, le signe de sa Passion, te frappent d'impuissance ; pourras-tu nous arracher de ses mains, lorsqu'il viendra pour punir ? Fuis donc loin de moi, cruel ennemi de la vérité et de la piété! trop longtemps j'ai été le jouet de tes impostures. » A ces mots, le diable se jeta sur lui pour l'étouffer. Cyprien, sur le point de succomber sous la violence de ses étreintes, se rappela le signe dont la vierge s'était servie, et il s'écria : « Dieu de Justine, secourez-moi. » A ce mot, il retrouva ses forces ; sa main était redevenue libre, il fit le signe la croix. Le diable alors le quitta, mais en lançant contre lui les malédictions et les menaces. Cyprien, répétant sur lui-même le signe du Christ, n'en fut point effrayé. Il vint trouver l'évêque, se jeta à ses pieds et lui dit : « Serviteur du Très-Haut, marque-moi du signe sacré et catéchise-moi, afin que je connaisse le Christ. »

Mais le bienheureux évêque Anthime, craignant qu'il ne fût venu pour entraîner l'Église dans ses erreurs, le chassa en disant : « Contente-toi, Cyprien, de ceux qui sont dehors ; tu ne peux rien contre l'Église de Dieu ; car la vertu du Christ est invincible. — Je le sais aussi, moi, répondit Cyprien, que la vertu du Christ est invincible. Cette nuit même j'ai envoyé deux démons et le diable lui-même à la sainte vierge Justine, pour la séduire ; mais et les démons et le diable ont été mis en fuite par la vertu de la croix. C'est pourquoi je te conjure

d'avoir pitié de moi et de sauver mon âme. » L'évêque rendit grâces à Dieu, le bénit et lui promit de l'accueillir au rang des catéchumènes, en disant : « Hâte-toi, mon fils, d'aller à l'église de Dieu, et ne cesse point d'offrir tes prières au Seigneur. » Cyprien, de retour à sa maison, brisa toutes ses idoles; il passa le reste de la nuit en prières et en larmes : « Comment, s'écriait-il, oserai-je apparaître devant la vertu du Christ, après avoir commis tant de forfaits? Comment mes lèvres pourront-elles le bénir, après avoir invoqué si souvent les démons impurs et mangé des viandes souillées dans leurs sacrifices ? O Dieu, j'implore votre miséricorde ; ayez pitié de moi ! » Le lendemain, qui était le jour du grand Samedi, il se rendit à l'église, faisant dans son cœur cette prière à Dieu : « Seigneur Jésus-Christ, si je suis digne d'être appelé votre serviteur, daignez me le faire entendre par la voix de votre Esprit-Saint. » Son désir était de recevoir, dans la lecture des saintes Écritures, une parole de consolation.

Or, au moment où il touchait au seuil sacré de l'église, il entendit les fidèles qui exécutaient à haute voix le chant des psaumes et disaient : « Sauvez votre serviteur ; car il espère en vous; » puis, dans la lecture du Prophète : « Voilà que mon serviteur a reçu l'intelligence ; il sera exalté et comblé de gloire; et encore dans le psaume : « Vous avez vu. Seigneur, ne gardez plus le silence ; Seigneur, ne vous éloignez pas de moi ; » ensuite ces paroles de l'Apôtre : « Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi ; » enfin dans le saint Évangile : « C'est mon fils ; il était mort et je l'ai retrouvé. » Cependant le diacre, élevant la voix, dit : « Catéchumènes, retirez-vous. » Cyprien demeurait assis. Le diacre Astérius lui dit : « Cyprien, lève-toi et sors. » Cyprien lui répondit : « Je suis devenu serviteur du Christ, et tu me chasses dehors ! » Le diacre lui dit : « Es-tu devenu parfait serviteur de Dieu ? » Cyprien répondit : « Vive le Christ qui a confondu les démons, a sauvé la vierge et a eu pitié de moi ! je ne sortirai pas avant d'être devenu un serviteur parfait du Christ. » Le diacre

fit connaître cette réponse à l'évêque. Celui-ci fit venir Cyprien, et, selon la coutume de l'Église, il lui demanda ce qu'il voulait ; il lui fit faire ensuite devant tous les fidèles le récit des événements qui l'avaient amené à demander le baptême ; enfin, après l'avoir catéchisé, il le baptisa.

Quelque temps après, Cyprien fut fait diacre des saints mystères du Christ ; la grâce lui fut donnée contre les démons, avec le pouvoir de guérir toutes les maladies, et il convertit un grand nombre des gentils à la foi chrétienne. Il était irrépréhensible dans sa vie, et ses mœurs étaient pures et sans tache. Au bout d'une année, il fut promu au sacerdoce, dont il exerça les saintes fonctions pendant seize ans. Mais à la fin le bienheureux Anthyme, prévoyant sa mort prochaine, convoqua une réunion d'évêques, et consacra Cyprien pour son successeur ; presque aussitôt après, rendant son âme à Dieu, il s'endormait dans la paix du Christ. Cyprien, devenu évêque, fit entrer la vierge Justine dans un monastère dont elle fut abbesse et mère, avec autorité sur un grand nombre d'autres saintes congrégations de vierges; car Cyprien éclairait les âmes par la parole du Christ et les convertissait, multipliant chaque jour d'une manière merveilleuse le troupeau qui lui avait été confié.

Cependant l'ivraie s'était mêlée avec la bonne semence dans le champ du père de famille, et la persécution ne tarda pas à éclater. Le peuple fidèle fut dispersé, le loup dissipa le troupeau du Christ. Au milieu de ces dangers, Cyprien confirma par ses lettres tous les frères, non-seulement dans la ville, mais encore dans toute la contrée, et il parvint à en arracher un grand nombre à la dent cruelle du loup. Mais le serpent, envieux de ces succès, suggéra à Eutolmius, comte d'Orient, que Cyprien, le docteur des chrétiens, ruinait la gloire des dieux ; que, de concert avec une certaine vierge, il pervertissait les âmes par ses prestiges, en même temps que par ses lettres il soulevait l'Orient et l'univers entier. Le comte, plein de colère à cette révélation, fit enchaîner les deux accusés et

donna l'ordre aux préfets de les faire conduire, sous bonne escorte, à Damas. Quand ils y furent arrivés, le comte les interrogea : « N'es-tu pas ce docteur des chrétiens qui as réuni autrefois, sous la puissance des dieux, de nombreux adorateurs, mais qui aujourd'hui trompes les hommes par le signe d'un Crucifié, flattes leurs oreilles par une nouvelle doctrine, et leur apprends à préférer aux dieux immortels un homme pendu à une croix. — Et toi-même, répondit Cyprien, dis-moi comment tu oses ainsi t'élever dans le faste d'un vain orgueil, et te livrer à cette démence diabolique ? Autrefois j'étais, comme tu l'es aujourd'hui, enchaîné par l'ennemi et aveuglé par la sagesse des gentils. J'ai fait périr un grand nombre d'âmes ; à un grand nombre j'ai appris les infamies du vice; mais le Christ m'a sauvé par la sainteté d'une vierge. Un avocat, nommé Aglaïdas, de la famille de Claudius, l'aimait passionnément, et aurait voulu l'épouser. Ses démarches ayant été inutiles il était venu me demander pour elle une préparation magique qui pût triompher de ses résitances. Moi, confiant dans les secrets de mes livres, j'ai évoqué un démon, et l'ai envoyé vers elle ; mais la vierge a su le rendre impuissant par le signe du Christ. J'ai recommencé jusqu'à trois fois ; et la troisième fois je lui ai envoyé le prince des démons, le diable. Toujours avec le même signe, la vierge a triomphé. Alors j'ai voulu connaître quelle était la vertu de ce signe ; j'ai adjuré le diable, et le diable m'a tout découvert. Aussitôt, touché de repentir, je suis allé trouver l'évêque, celui qui m'a précédé dans cette ville ; je lui ai apporté mes livres de magie ; et en présence des principaux de la cité, je les ai déchirés de mes propres mains et jetés au feu. Je te conjure donc de renoncer, comme je l'ai fait, aux vaines folies des idoles, et de venir avec moi dans la maison du Seigneur. C'est là que le vrai Dieu est glorifié dans la vérité et la piété ; c'est là que tu apprendras à connaître l'invincible puissance du Christ. »

Le comte, tout bouillant de colère et pour étouffer les cris

d'une conscience coupable, ordonna de suspendre le martyr et le fit déchirer avec des ongles de fer. Quant à la vierge, il la fit fouetter avec de dures courroies par deux bourreaux qui se relevaient tour à tour. Pendant ce supplice, Justine chantait ces paroles : « Gloire à vous, ô Dieu ! qui, malgré mon indignité, m'avez choisie selon votre plaisir, et m'avez admise à l'honneur de souffrir ces supplices pour la gloire de votre nom. » A la fin, les forces des bourreaux s'épuisaient, et la sainte redisait sans cesse son hymne au Seigneur. Le préfet dut ordonner de suspendre la cruelle torture. De son côté, Cyprien, pendant qu'on le déchirait de la manière la plus brutale, ne songeait pas même à se plaindre. Le comte lui dit : « Pourquoi tant de folie et d'imprévoyance sur ton sort ? » Le bienheureux Cyprien répondit : « C'est toi qui as fait preuve d'imprévoyance et de folie, en devenant un apostat, un transfuge de la foi du Christ ; car, pour ce qui est de moi, le divin Pasteur aujourd'hui me connaît, et j'ai hâte d'arriver dans les palais des cieux, afin de jouir des biens éternels que tes supplices m'auront fait mériter. »

A ces paroles, le tyran devenu plus furieux s'écria : « Si les tourments te font mériter le royaume des cieux, je veux en ajouter d'autres plus cruels encore. » Cependant, lorsqu'il vit le martyr sur le point d'expirer sous les tortures, il le fit jeter en prison. Quant à la vierge, elle fut confiée à Térentius, qui devait la garder dans sa maison. Cette maison, lorsque la bienheureuse y entra, fut tout entière illuminée de la grâce du Christ. Au bout de quelques jours, le comte se fit de nouveau présenter les saints, et il dit à Cyprien : « J'ai voulu vous conseiller de ne point vous obstiner à mourir pour un homme mort, dont vous subissez les prestiges et la magie. » Le bienheureux Cyprien répondit : « Une pareille mort donne à ceux qui l'ont désirée la vie éternelle. » Alors le comte, après un moment de délibération, fit allumer un grand feu sous une vaste chaudière, qu'il fit remplir de poix, de cire et de graisse ; puis il ordonna d'y

jeter les saints martyrs. Le feu respecta le bienheureux Cyprien ; pour la vierge, au moment où elle s'approchait pour y entrer, l'ennemi de tout bien, le diable, lui inspira quelque frayeur. Alors le bienheureux Cyprien lui dit : « Viens à moi, tendre brebis du Christ ; n'est-ce pas toi qui m'as ouvert les portes des cieux et manifesté la gloire du Seigneur, toi qui as vaincu les démons et réduit à néant leur prince, le diable, par la vertu du signe de la croix ? »

A ces mots la sainte, faisant sur elle-même le signe de la croix, s'élança dans la chaudière. Mais bientôt, au milieu de l'ardeur des flammes, tous deux sentirent comme une douce rosée qui rafraîchissait leurs membres et leur donnait une nouvelle vigueur. Alors Cyprien, commençant un cantique d'action de grâces, s'écria : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! car depuis que le diable a été renversé de son trône, la paix a rempli le monde. Le Christ étant venu sur la terre a enchaîné le diable, et par la vertu toute-puissante de la croix il a miséricordieusement délivré le monde. C'est pourquoi je vous rends grâces, ô Dieu, Seigneur de miséricorde, d'avoir daigné me faire endurer ces tourments pour la gloire de votre nom, et je vous supplie de recevoir ces deux victimes que nous vous offrons, comme un holocauste d'agréable odeur. » Le comte s'écria en entendant cette prière : « Je veux aujourd'hui vous convaincre d'imposture et faire connaître à tous les vaines fraudes de votre magie. » En même temps un certain Athanase, qui, autrefois prêtre des idoles, était devenu l'assesseur et l'ami du comte, lui dit : « Que ta Puissance m'ordonne de me tenir au milieu des feux de la chaudière ; je veux au nom des dieux triompher du prétendu pouvoir du Christ. » Le comte aussitôt par un signe permit à Athanase, qui s'approcha de la chaudière, en disant : « Hercule, ton nom est grand parmi des dieux ; Esculape, tu es appelé leur père, et c'est toi qui donnes la santé aux hommes. » Mais à peine était-il à quelques pas de la flamme, que le feu l'enve-

loppa, son ventre se rompit, ses entrailles se répandirent à terre, et ses os furent en un moment dévorés ; tandis que le bienheureux Cyprien demeurait avec la vierge au milieu des flammes, sans en souffrir la plus légère atteinte, et glorifiait le Seigneur.

A cette vue, le comte s'écria : « Elle est donc invincible la puissance du Christ ! Mais ce qui m'afflige profondément, c'est qu'il ait fait mourir un prêtre des dieux, le seul ami que j'eusse ici-bas. » Il fit donc venir un de ses parents nommé Térentius, et lui dit : « Que dois-je faire à ces malfaiteurs ? » Térentius lui répondit : « Garde-toi de rien entreprendre contre les saints, et n'essaie pas de résister à la vérité ; car le Dieu des chrétiens est invincible ; mais envoie-les à l'empereur, avec un rapport de tout ce qui est arrivé. » Le comte fit, en effet, le rapport ; il était conçu en ces termes : « Au puissant empereur qui domine sur le monde, à Dioclétien, salut. Selon la loi de ton empire, j'ai fait arrêter Cyprien, le docteur des chrétiens, et en même temps une vierge nommée Justine, comme tu l'apprendras par les actes que je t'envoie. Ils ont refusé d'obéir, malgré les effrayantes tortures auxquelles je les ai soumis ; c'est pourquoi j'ai dû les renvoyer devant ta Majesté. » L'empereur parcourut les actes des saints martyrs, et s'étonna qu'ils eussent pu résister à de pareils tourments. Ayant ensuite pris conseil, il prononça la sentence : « Cyprien, y était-il dit, le docteur des habitants d'Antioche, et avec lui la vierge Justine, ont suivi la secte insensée des chrétiens et méprisé la vie ; à nos dieux ils ont préféré leur Christ ; c'est pourquoi j'ordonne qu'ils aient la tête tranchée par le glaive. »

On les conduisit sur les bords du fleuve qui traverse la ville de Nicomédie. Là ils obtinrent du bourreau quelques instants pour prier et recommander à Dieu toutes les églises et tous les fidèles. Puis le bienheureux Cyprien, ayant fait le signe du Seigneur, mit à sa droite la bienheureuse vierge ; car il jugeait convenable qu'elle fût exécutée la première.

Quand elle fut tombée sous le glaive, le bienheureux Cyprien s'écria : « Gloire à vous, ô Christ ! » En ce moment Théoctiste vint à passer sur le lieu de l'exécution ; il aperçut Cyprien et l'embrassa avec tendresse. L'assesseur Phuléanus, témoin de cette scène touchante, entra dans une grande fureur ; il fit arrêter Théoctiste, et lui fit trancher la tête, en même temps qu'au bienheureux Cyprien. Par son ordre, les corps des martyrs furent jetés à la voirie, au nord de la ville. Ils restèrent ainsi exposés aux bêtes durant plusieurs jours ; à la fin, au bout de six jours, des fidèles de Rome, matelots de profession, ayant appris que Cyprien était mort dans la foi de leur Église, parvinrent à tromper tous les gardes, et enlevèrent les corps des martyrs, avec les signes qui devaient en constater l'authenticité. Ils s'empressèrent ensuite de regagner leurs barques et de retourner vers Rome, heureux de posséder ce riche trésor. A leur arrivée, ils le déposèrent aux pieds de Rufine, vierge romaine, dont la famille se rattachait aux noms les plus illustres. Rufine fit placer ces saintes reliques dans un lieu honorable, où tous ceux qui les visitent reçoivent la guérison de leurs infirmités et bénissent le Seigneur. Ce triple martyre eut lieu sous le consulat de Dioclétien, dans la célèbre ville de Nicomédie, alors que Notre Seigneur Jésus-Christ étendait son empire. A lui honneur et gloire dans les siècles des siècles ! Amen.

XXIII

LES ACTES DE SAINT SOZON.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

Ces Actes sont empruntés à la collection des Bollandistes.

Lorsque Maximien était préfet de la Cilicie, et que le culte immonde des idoles était dans toute sa vigueur, ce prince fré-

quentait les temples des faux dieux à Pompéiopolis, où il avait établi sa résidence, et y offrait des sacrifices. Il fit même ériger dans la ville une idole d'or, de concert avec tous les insensés adorateurs des démons ; et pour honorer convenablement cette nouvelle divinité, ils lui offraient des libations accompagnées de certains rites.

Il y avait en ce temps-là un jeune berger originaire de la Lycaonie, nommé Taraise, mais auquel on avait imposé au baptême le nom de Sozon. Comme il parcourait diverses contrées pour paître ses brebis, s'occupant avec ardeur du salut de son âme, et enseignant en même temps à un grand nombre de personnes à craindre Dieu, il arriva en un lieu où se trouvait une source d'eau limpide ombragée par un grand chêne ; la beauté du site l'invita à y prendre un peu de repos. Durant son sommeil, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même s'approcha de lui, et dit : « Laisse en ce lieu trois de tes flèches avec ton arc ; ce sera plus tard un souvenir ; car le Saint-Esprit va te couvrir de son ombre en ce même lieu, et tu recevras beaucoup de dons spirituels au nom de mon Père ; et je guérirai ici ceux qui s'adresseront à moi avec foi, et ta mémoire vivra dans les générations futures. » Le bienheureux Sozon s'étant éveillé, exécuta ce que le Seigneur lui avait commandé, et posa ses armes de pasteur sur une pierre. Il se mit ensuite en prières, et supplia le Seigneur de bénir ce lieu et de guérir les malades qui s'y réfugieraient ; puis il se rendit à Pompéiolis.

En y arrivant, il aperçut la statue qu'on avait récement érigée, et s'en approchant clandestinement, poussé par une inspiration céleste, il lui enleva la main droite, qu'il vendit et dont il distribua le prix aux indigents. Le lendemain matin, lorsqu'on s'aperçut que la statue d'or avait été mutilée, il se fit un grand tumulte dans la ville. On saisit quelques-uns des habitants dont les maisons avoisinaient la place où était située la statue, et on les conduisit en prison, d'où on devait les tirer trois jours après, pour les appliquer à la

question au sujet du délit qui avait été commis. Le bienheureux Sozon, voyant les satellites conduire ces hommes, leur dit : « Pourquoi les menez-vous en prison ? C'est moi qui ai pris la main de votre exécrable divinité, et j'en ai donné le prix aux pauvres. » Comme il parlait encore, on courut en donner avis au préfet, qui savait déjà que Sozon était chrétien, et qui donna l'ordre de l'amener à son tribunal.

Lorsque Sozon parut devant le préfet, celui-ci lui dit : « Quel est ton nom ? » Sozon répondit : « Si tu veux savoir mon nom commun, on m'appelle Taraise ; si tu t'enquiers de mon nom véritable, dans le saint baptême j'ai reçu le nom de Sozon, en qualité de chrétien. » Maximien : « En quel lieu es-tu né ? » Sozon : « Je suis né au bourg de Midarzée. » Maximien : « Quel intérêt avais-tu à venir ici ? » Sozon : « Comme je suis berger, je conduis mes brebis, selon les saisons, dans les lieux où je trouve de plus abondants pâturages. » Maximien : « Et comment as-tu osé commettre une telle impiété ? » Sozon : « J'ai voulu prouver que je suis chrétien, et vous convaincre tous d'impiété, en enlevant cette main. Du reste, ton dieu semble attester lui-même qu'en cette action il n'y a ni audace ni péché : car tu vois qu'il ne s'en met pas en peine, et qu'il est absolument insensible à cette injure. S'il jouissait de la parole, loin de me reprendre, ce serait plutôt vous autres qu'il accuserait, et à qui il ferait de sanglants reproches de ce que, renonçant au Créateur de tout ce qui existe, vous prenez une matière quelconque et la déclarez dieu, vous montrant ainsi insensibles et ingrats envers votre souverain bienfaiteur. » Maximien : « Adore les dieux, afin qu'on te pardonne ta première audace. » Sozon : « Tu veux que j'adore un dieu qui n'a pas même la vie ? J'ai honte de profaner ce nom sacré en l'appliquant à des idoles. En effet, quel est ce dieu qui n'a pu se secourir lui-même ? »

Maximien dit alors aux bourreaux : « Tourmentez-le dans ses membres supérieurs. » Sozon s'écria : « Seigneur Jésus-Christ ! venez au secours de votre serviteur. » Maximien lui

dit : « Reconnais nos dieux, offre-leur un sacrifice, et délivre-toi ainsi des supplices. » Sozon répondit: « Fou et insensé que tu es, tu ne te souviens donc plus que j'ai mutilé ta statue, afin de montrer que je suis un vrai chrétien et un généreux athlète du Christ ? Lorsque j'ai enlevé la main de cette idole impure, je ne redoutais nullement les tourments qui m'attendaient ; et comment veux-tu que je lui offre maintenant des sacrifices ? Maximien dit aux bourreaux : « Enfoncez des clous bien aigus dans sa chaussure, mettez-la-lui aux pieds et faites-le marcher ainsi chaussé, en lui disant : « Il faut que tu marches avec ces souliers. » Saint Sozon se mit aussitôt non-seulement à marcher, mais à courir ; et voyant son sang ruisseler de ses pieds, il lui semblait qu'il s'en exhalait des parfums : les cruelles dérisions que lui jettaient le tyran et ceux qui l'entouraient, il les recevait comme d'autres reçoivent des éloges ; puis il dit au président Maximien : « J'en atteste l'espérance qui me soutient, la brillante chlamyde dont tu es revêtu n'est rien auprès de l'honneur que me vaut cette chaussure. Je m'y trouve tout à fait à l'aise et dans un parfait repos ; et tes clous ne me causent pas autant de douleur que la patience me procure de profit. » Maximien lui dit : « Malheureux ! Ton sang s'écoule par ruisseaux, et tu ne sens pas les supplices ? » Sozon lui répondit : « Parce que je crois en mon Christ, je ne sens point tes tourments. » Maximien : « Lorsque la déesse sortira, chante-lui quelques strophes, et je te délivrerai ; j'en prends mes dieux à témoin. » Sozon : « Tu mets tout en œuvre, Satan, pour me molester : retire-toi d'auprès de moi, ouvrier d'iniquité ! Oui, j'ai souvent joué sur la flûte en paissant mes brebis : maintenant je chante au Seigneur un cantique nouveau sur la cithare, sur le psaltérion à dix cordes. »

Maximien, de plus en plus irrité contre le saint martyr, prononça contre lui des peines plus atroces encore que les premières. Sozon lui dit : « Tant miex ! car j'ai hâte d'aller vers le Christ, et d'être délivré de tes regards impudents. »

Les bourreaux, s'étant mis à l'œuvre, le déchirèrent horriblement, de telle sorte que tous ses membres étaient brisés, ses nerfs disloqués, et que ses intestins s'écoulaient comme de l'eau. On alluma ensuite un grand brasier ; car le juge avait ordonné de tourmenter par le feu les parties de son corps qui n'auraient pas été atteintes par les autres tortures, afin qu'on ne pût lui donner même la sépulture. Le saint martyr, en montant sur le bûcher, fit cette prière : « Souverain Seigneur Jésus-Christ, exaucez votre serviteur, et faites, par votre nom trois fois saint, que quiconque aura invoqué mon nom, soit dans sa maison, soit sur mer, ou dans un péril ou en quelque nécessité, et aussi celui qui célébrera ma mémoire, soient délivrés et préservés de tous maux, ainsi que vous me l'avez promis. » Et une voix du ciel lui répondit : « Aie confiance, mon martyr Sozon, ta prière est exaucée. »

Au moment où le saint martyr rendait son âme à Dieu, un épouvantable tonnerre se fit entendre du bûcher, et une pluie abondante, accompagnée de grêle, inonda le pays : tous ceux qui étaient présents s'enfuirent et laissèrent le corps du saint. Lorsque la nuit fut venue, les frères résolurent de l'enlever ; mais ils en furent empêchés par les épaisses ténèbres qui succédèrent à la tempête. Cependant, quelques instants après, ils virent une éclatante lumière qui dura tout le temps qu'il leur fallait pour ensevelir les restes du glorieux martyr, après quoi elle disparut. Les frères rendirent grâces à Dieu qui favorise ainsi ceux qui le craignent, et qui garde ceux qui confessent avec foi le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Maintenant tous ceux qui vont prier au tombeau du saint martyr Sozon y trouvent la grâce, la joie et le royaume des cieux.

Saint Taraise, surnommé Sozon, mourut au mois de septembre, selon le calendrier des Romains, et selon notre usage. le dix-sept du douzième mois. Il est maintenant notre avocat pour nos péchés auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à

qui soit gloire et puissance avec son Père éternel et le Saint-Esprit vivificateur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Amen.

XXIV

LES ACTES DE SAINT JULIEN DE BRIOUDE

(L'an de Jésus-Christ 304.)

La collection des Bollandistes nous a fourni ces Actes.

Saint Julien, bien qu'originaire de la ville de Vienne, fut destiné de Dieu pour être le martyr de l'Auvergne. Sa conduite exemplaire, non moins que son illustre naissance, excitait l'admiration et la vénération de tous ; mais il se distinguait bien plus encore par l'ardent amour de Dieu dont son âme était embrasée.

Or en ce temps-là, et sous le gouvernement du consulaire Crispin, le bienheureux Ferréol, déjà soldat du Christ, mais en secret seulement jusqu'à cette heure, remplissait en ladite ville de Vienne l'office de tribun, du moins extérieurement et avec les insignes de cette dignité ; car son cœur n'y avait aucune attache. Mais la divine providence permit qu'il trouvât en ce monde une puissante consolation auprès de Julien, parvenu dès lors à l'adolescence, et qui devait bientôt lui être associé dans le bienheureux séjour. En effet, engagés tous deux dans l'état militaire, leur mutuelle affection s'était formée bien plus par leurs communes études de la doctrine chrétienne, que par la profession de l'art de la guerre ; et au milieu de leurs occupations journalières, une sainte amitié les unissait par des liens forts et durables, depuis qu'il étaient entrés dans la société des saints. A cette époque la fureur des gentils s'était armée de toute sa rage contre le peuple chrétien si cher

à Dieu, lui suscitant des persécutions incessantes; et la main de l'ennemi, en opposition constante avec le céleste vigneron, s'efforçait de détruire jusqu'à la racine les ceps de sa vigne jeune encore, et dont les rejetons se propageaient avec une exubérance toujours croissante. La rage des impies promenait ainsi, dans les diverses parties du monde, son glaive perfide et insatiable, lorsqu'on apprit qu'elle menaçait la ville de Vienne.

Lorsque le bruit de cette nouvelle se fut confirmé, tout le monde s'accorda à dire que l'on ne pourrait jamais obliger à se cacher le célèbre adorateur du Christ Julien, tout brûlant du désir du martyre. C'est pourquoi saint Ferréol mit tout en œuvre pour l'engager à se retirer secrètement en un autre lieu, avant que la rage des persécuteurs fût parvenue jusque dans cette cité, lui représentant qu'il était à propos qu'il se dérobât momentanément à la première impétuosité de la persécution, afin qu'après y avoir échappé il pût ensuite procurer secours et consolation à ceux qu'elle aurait épargnés. Pour le décider plus sûrement à cette démarche, il ne négligea ni prières ni conseils. Julien, qui savait se vaincre et se renoncer, sacrifiant l'extrême désir qu'il nourrisait depuis longtemps des valeureux combats du martyre, se laissa persuader par les paroles de son ami, et se disposa à quitter la ville. Au reste, il savait qu'en prenant ce parti il accomplissait un précepte divin, d'autant qu'en ce moment la persécution avait déjà commencé de sévir dans la ville de Vienne ; car il connaissait ce commandement du Seigneur : « S'ils vous persécutent en une cité, fuyez dans une autre. » Il craignait en outre que s'il s'engageait dans l'arène du martyre, ses parents n'y vinssent mettre obstacle, et qu'ainsi lui, soldat dévoué du Christ, ne fût exposé à perdre la couronne de gloire s'il ne combattait pas un bon combat. Ayant donc mûrement considéré tous ces motifs, il abandonna tout ce qu'il possédait, et l'amour du Christ lui faisant mépriser les affections terrestres, suivant le conseil du bienheureux Ferréol, il s'enfuit

secrètement, se retira sur le territoire des Arvernes, et résolut de se tenir caché dans le bourg de Brioude, où les folies de la gentilité étaient fort en horreur. De tout ce qui précède il résulte que ce ne fut point la crainte de la mort qui lui fit quitter sa ville natale, mais plutôt le double motif d'accomplir le précepte du Chriet en fuyant de ville en ville, et, d'autre part, de pouvoir courir plus librement dans la lice du martyre dont il avait soif, n'ayant plus à s'occuper ni de ses parents ni de ses biens.

Le consulaire Crispin ne fut pas longtemps sans apprendre que le saint homme s'était enfui dans le pays des Arvernes. Irrité de ce départ clandestin, il donna ordre à ses satellites de le poursuivre et de le mettre à mort en quelque lieu qu'on le découvrît. Voilà donc la sentence qu'une fureur insensée dictait à cet homme qui ne respirait que le sang des saints; mais, par une secrète providence, tout se disposait de telle sorte que cet homme impie mît le comble à sa damnation, et que le glorieux martyr du Christ allât promptement jouir de sa présence, comme il le souhaitait depuis longtemps. Les licteurs, s'étant mis aussitôt en devoir d'exécuter les ordres qu'ils avaient reçus, arrivèrent en un lieu nommé Vincelle, où leurs regards se rencontrèrent bientôt avec ceux de Julien, mais sans le reconnaître. Celui-ci, cédant aux instances de quelques vieillards, entra en leur logis, où ils voulaient le cacher. Mais sentant en lui-même que c'était par une permission de Dieu qu'on le poursuivait, et qu'ainsi il ne lui était plus permis de différer de prendre la voie qui devait le conduire au ciel où le Seigneur l'appelait, il déclara hautement et au même instant qu'il ne voulait pas demeurer caché. Les vieillards eurent beau rivaliser de zèle pour le retenir : ils ne purent le persuader.

Cependant les satellites, qui se doutaient que leur proie était, pour ainsi dire, sous leurs mains, firent d'horribles menaces aux vieillards s'ils refusaient de leur ouvrir la porte. Le saint martyr, voyant le danger qui menaçait ses hôtes. sortit pré-

cipitamment de la maison et s'écria : « Qui demandez-vous? qui cherchez-vous? Si c'est moi, me voici : tournez sur moi la pointe de vos glaives, faites-moi endurer les tourments que je désire, exercez sur moi les tortures qui vous sont commandées ; mais que l'effusion d'un sang innocent ne vienne pas augmenter le crime de votre infidélité. » Les licteurs, stupéfaits de l'héroïque fermeté de Julien, ne savaient quel parti prendre, Mais le saint martyr, de plus en plus fort et courageux, leur dit : « Je ne veux plus demeurer en cette vie ; car un désir brûlant me presse de m'unir à Jésus-Christ. Aussi vous voyez que je me présente de moi-même à vous, je vous offre ma tête avec intrépidité : que désirez-vous davantage ? J'appelle vos coups ; ne me les épargnez pas, et remplissez mes désirs et vos ordres. » C'est avec cette ferveur de dévouement que le saint homme se préparait à consacrer son âme par le martyre ; après quoi il la recommanda au Christ par une ardente prière. Mais la barbare cruauté des satellites, ni leur soif sanguinaire, ne furent point apaisées à la vue de tant de courage et d'une si admirable fermeté dans le sacrifice de sa vie ; et rien ne put les empêcher de répandre le sang innocent : brandissant donc leur framée, ils l'abattirent sur sa tête.

Après qu'ils eurent ainsi séparé la tête du tronc, ils la lavèrent dans une fontaine voisine ; et parce que, même après la mort de leurs victimes, les persécuteurs, gens au cœur dur et toujours bouillonnant de fureur, ne sont pas encore satisfaits, les licteurs, abandonnant le corps tronqué, portèrent au consulaire Crispin la tête que leurs mains parricides avaient nettoyée ; et celui-ci l'envoya à Ferréol, afin qu'il ne doutât pas que son ami était vraiment mort, lui dont il voyait la tête séparée du tronc, et qu'il éprouverait lui-même un sort pareil à celui que ses regards lui révélaient dans le corps du saint.

Tout cela fut accompli selon les décrets divins par les bourreaux, sans qu'ils en eussent conscience : en effet, la fontaine

qui avait reçu un sang si précieux devait être pour un grand nombre une source de guérisons, et de plus, le même tombeau devait contenir les deux saints de Dieu qu'avait déjà unis la profession militaire; car, si leurs âmes n'ont point une récompense différente dans le ciel, ici-bas le corps entier de l'un est réuni dans le même sépulcre à la partie principale du corps de l'autre. Oh ! Avec quel bonheur, avec quelle célérité ce saint homme est parvenu à la région céleste ! avec quels rapides progrès ce soldat novice, en combattant courageusement pour le Christ, est devenu un vétéran émérite ! Ce que de vaillants compagnons d'armes n'obtiennent qu'après un travail assidu et un long espace de temps, la récompense promise aux vainqueurs, celui-ci, comme un valeureux athlète, l'a gagnée au premier choc ; et comme il devait recevoir la solde de l'immortalité sans avoir fait l'apprentissage des combats, son courage et sa constance l'ont égalé aux mérites des saints.

Tout étant donc ainsi accompli, soit de la part du saint martyr par sa patience, soit du côté des persécuteurs par leur impie cruauté, le glorieux soldat du Christ fut, pour ainsi dire, divisé en trois parts : sa tête fut portée à Vienne ; son corps, retiré du lieu où il avait été mis à mort, devint la possession de l'église de Brioude ; et sa bienheureuse âme s'envola dans le sein du Christ son créateur. Les saints vieillards susdits, qui, poussés par une inspiration d'en haut, avaient donné la sépulture au corps du saint martyr, reprirent tout à coup une telle vigueur que, malgré leur âge caduc, on les eût pris pour des hommes florissants de jeunesse. C'est donc en ce lieu que le confesseur et témoin du Christ repose glorieusement, c'est là que journellement la confiante dévotion des fidèles l'honore et le révère ; et certes avec raison, car il s'y opère sans cesse tant de guérisons et d'autres prodiges, qu'une langue humaine ne pourrait suffire à les énumérer.

Au lieu même où le saint martyr fut décapité existe une fontaine splendidement décorée, qui laisse couler des eaux

abondantes et limpides : c'est la fontaine où fut lavée la tête du martyr. Ces eaux guérissent une multitude d'infirmes: des aveugles y ont recouvré la vue; des personnes atteintes de fièvres tierces ou quartes y ont été guéries après en avoir bu; l'ardeur qui les dévorait a disparu aussi promptement qu'on voit un incendie s'éteindre lorsqu'on y jette de l'eau. En un mot, tous ceux qui, affligés d'infirmités même très-graves, recourent au saint martyr et boivent des eaux de cette source, reprennent incontinent santé et vigueur. Le peuple ne cesse de vénérer joyeusement un tel patron et de lui rendre grâces de ses bienfaits: car ceux qui viennent en ce lieu tristes et souffrants, s'en retournent soulagés et dans la plus vive allégresse. Sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Chrit, à qui soit honneur et gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles ! Amen.

XXV

LES ACTES DE SAINT GRÉGOIRE DE SPOLÈTE, PRÊTRE.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

Surius a publié ces Actes dans sa collection des Vies des Saints.

Sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, toute l'Italie regorgeait de sacriléges païens qui étaient transportés d'une telle fureur contre les chrétiens, que partout on apercevait un redoublement de zèle pour le culte des idoles; et si quelqu'un refusait de les adorer et de leur sacrifier, il était aussitôt soumis à divers genres de torture.

Il y avait alors un homme très-impie nommé Flaccus, que l'empereur Maximien avait député pour ranimer le culte de tous les faux dieux. Lorsqu'il fut arrivé dans la ville de Spolète, il fit dresser son tribunal et envoya les crieurs pu-

blics annoncer, dans tous les carrefours de la ville, que tous les citoyens eussent à se réunir au Forum en sa présence. Tout le peuple s'étant assemblé, Flaccus dit à Tircan : « Tous ces gens-là honorent-ils nos dieux ? » Tircan lui répondit : « Tous ceux que Ta Piété aperçoit ici adorent les dieux Jupiter, Minerve et Asclépius, dieux immortels, qui se montrent favorables au monde entier. » Flaccus fut ravi de joie en entendant ces paroles ; puis il donna l'ordre de dissoudre l'assemblée.

Il y avait alors dans la ville de Spolète un homme du nom de Grégoire, qui jour et nuit s'appliquait au jeûne et à l'oraison. Par ses prières il rendait la santé à un grand nombre d'infirmes, il chassait les esprits immondes, guérissait ceux que la maladie retenait sur leur couche, purifiait les lépreux, rendait la vue aux aveugles, et convertissait au Seigneur Jésus-Christ les cœurs de beaucoup de païens : son zèle le porta aussi à renverser les temples des idoles et leurs simulacres. Tircan ayant appris toutes ces choses, en fut outré de colère, et il alla en faire son rapport à Flaccus. « Il y a dans la ville, lui dit-il, un nommé Grégoire, qui, non content de mépriser les dieux, séduit les esprits et ne fait aucun cas de tes ordres. » Flaccus, à cette nouvelle, fut saisi par le démon de la colère, et aussitôt il donna l'ordre à quarante soldats de lui amener enchaîné le bienheureux Grégoire. Les satellites, obtempérant à l'injonction de leur maître, lui présentèrent bientôt le captif qu'ils avaient cherché.

Flaccus s'étant assis sur son tribunal avec Tircan, et regardant fixement le bienheureux Grégoire, lui parla en ces termes : « Tu es Grégoire de Spolète ? » Grégoire répondit : « Je le suis. » Flaccus : « Est-il vrai que tu méprises les dieux, et que tu ne tiens nul compte des ordres des princes ? » Grégoire : « Si tu veux savoir le vrai, je te dirai que depuis mon enfance je n'ai jamais abandonné mon Dieu, qui m'a formé du limon de la terre. » Flaccus : « Et qui est ce Dieu-là ? » Grégoire : « C'est celui qui a fait l'homme à son image

et ressemblance : c'est le Dieu fort, le Dieu immortel, qui rend à chacun selon ses œuvres. » Flaccus : « Point tant de paroles ; mais fais ce que je t'ordonne. » Grégoire : « Je sais quels sont tes ordres ; pour moi, je fais ce que je dois faire. » Flaccus : « Si donc tu agis ainsi pour ton salut, entre dans ce temple auguste, et sacrifie à nos grands dieux Jupiter, Minerve et le vénérable Asclépius : par là tu mériteras de recevoir de grands biens de nos invincibles princes, et tu seras notre ami. » Grégoire : « Je n'envie nullement votre amitié ; je ne sacrifie donc point aux démons, mais à mon Dieu Jésus-Christ. » Flaccus : « Quelle folie te possède, misérable Grégoire ? Sache bien que tu attireras ainsi sur ta tête les peines les plus sévères. » Grégoire : « Je n'ai jamais été atteint de folie : c'est toi plutôt, qui ne reconnais pas ton Créateur, le Seigneur Jésus-Christ ; car il est manifeste que Jupiter, Minerve et Asclépius dont tu parles, sont des démons. »

Flaccus dit alors : « Brisez-lui les mâchoires en le souffletant, et lui disant : « Cesse tes blasphèmes contre les dieux, « et ne sois plus opiniâtre ». Grégoire répondit : « Je n'ai jamais été opiniâtre : vous autres, vous êtes les ministres de Satan, puisque vous faites sa volonté. » Tircan lui dit : « Grégoire, je t'engage à sacrifier avant que ton corps soit mis en pièces. » Grégoire lui repartit : « Il m'est plus avantageux que mon corps soit perdu que mon âme : faites ce que vous voudrez. » Flaccus et Tircan lui dirent : « Allons, sacrifie aux dieux, avant que nous en venions aux tourments. » Grégoire répondit : « Je te l'ai déjà dit, et je le répète : je ne sacrifie point à vos démons, mais à mon Seigneur Jésus-Christ, qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent. » Flaccus dit alors : « Apportez des bâtons noueux, et brisez-lui les os, en lui disant : « Voilà ce que méritent ceux « qui méconnaissent les dieux et méprisent les princes. » Grégoire dit au président : « Je veux que tu saches, Flaccus, que pour les tortures que tu exerces sur mon corps, je re-

cevrai au ciel une double récompense. » Flaccus dit aux bourreaux: « Tournez-le sur le dos, et frappez le sur le ventre avec vos bâtons. » Grégoire levant alors les yeux au ciel, priait ainsi : « Ayez pitié de votre serviteur, ô Dieu, vous le Saint d'Israël ; délivrez mon âme de la crainte de l'ennemi. » Flaccus et Tircan lui dirent : « Aie pitié de toi-même avant de mourir : c'est un conseil d'ami que nous te donnons. » Grégoire répondit: « Retire-toi de moi, ministre de Satan ; va faire tes oblations. Le Seigneur Jésus-Christ m'assiste pour me fortifier au milieu de mes blessures. » Flaccus lui dit : « C'est donc encore une de tes folies, malheureux, qui ne te permet pas de prolonger ton existence. » Grégoire répondit : « Mets, si tu veux, tout mon corps en pièces; le Seigneur protége mon âme et la vivifie. »

Flaccus désespérant de vaincre sa constance, dit alors aux bourreaux : « Liez-lui les pieds et les mains, étendez-le sur le gril embrasé et disposez du bois par-dessous. » Les ministres firent ce qui leur avait été commandé et préparèrent le feu. Le bienheureux Grégoire s'écriait au milieu du brasier, et disait au Seigneur : « Seigneur Jésus-Christ, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, Dieu de nos pères, qui ne rejetez point les prières de vos serviteurs, qui êtes entré, avec les trois enfants, dans la fournaise, secourez-moi, votre serviteur, au milieu des tribulations que j'endure en ce moment. » Comme il parlait encore, un grand tremblement de terre retentit dans la ville de Spolète, et toute une région de la cité s'écroula, couvrant de ses ruines plus de quatre cent cinquante personnes, toutes païennes et adonnées au culte des idoles. A ce spectacle, Flaccus rugit comme un lion, et, cédant à la terreur, il s'enfuit. Mais Tircan dit aux satellites: « Apportez des chaînes de fer pour le lier, enfermez-le dans la prison, et faites-le garder soigneusement par les soldats. » Le bienheureux Grégoire étant entré dans la prison, l'Ange du Seigneur apparut à lui et lui dit : « La paix soit avec toi, Grégoire ! ne crains rien. » Au même instant ses chaînes

se brisèrent, et il fut environné de la clarté du Seigneur. A cette vue, il se jeta à terre et adressa au Seigneur cette prière : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, qui avez envoyé votre saint Ange pour fortifier mon âme : je vous loue de tout mon cœur et je glorifierai éternellement votre nom, parce que vous m'avez fait miséricorde ; oui, vous êtes le Dieu unique. » L'Ange lui dit : « Courage, bon et fidèle serviteur ; puisque tu as été fidèle en de petites choses, je t'établirai sur de plus grandes : entre dans la joie de ton Maître. » Et en disant ces paroles, il disparut à sa vue. Le bienheureux Grégoire, se levant aussitôt, se mit à louer et à bénir Dieu.

Le jour suivant, Flaccus ordonna de dresser son tribunal au milieu du Forum et de lui présenter le bienheureux Grégoire. Lorsqu'il fut arrivé, Flaccus lui dit : « Maintenant donc quitte ta folie, et viens sacrifier à nos grands dieux, que tu as niés jusqu'à présent. » Grégoire répondit : « Jamais je n'ai sacrifié aux démons, ni ne sacrifierai, si ce n'est à mon Seigneur, qui a daigné me faire parvenir à cette couronne de justice. » Flaccus dit alors : « Apportez les peignes de fer, et frappez-en ses genoux de toutes vos forces, afin qu'au moins par ce moyen nous puissions le guérir de sa sottise. » Grégoire lui répondit : « Vois pourtant ce que tu es, toi qui sers les démons et qui adores des idoles sorties des mains des hommes. Car si tu connaissais ton Créateur le Seigneur Jésus-Christ, tu l'adorerais, lui devant qui tremblent tous les Anges. » Flaccus : « Moi, je sers les démons, scélérat ! » Grégoire : « On voit bien que tu es aveuglé par eux. » Flaccus : « Apportez les lampes ardentes, et brûlez-lui les flancs, en lui disant : « Ne sois pas superbe. » Grégoire : « Quand tu ferais de mon corps entier une seule plaie, près de moi est mon médecin, le Seigneur Jésus-Christ, qui me guérit et me fortifie, en sorte que tous ces maux que tu parais me faire endurer, je les regarde comme rien. » Flaccus : « Approche, maudit, et tâche de te concilier la faveur des dieux

immortels avant que je te livre à la mort. » Grégoire: « Maudits sont tous ceux qui se confient aux idoles ! » Flaccus, entendant ces paroles, s'enflamma comme une fournaise et s'écria : « Appelez vite Tircan. — Me voici, » répondit celui-ci. Et aussitôt l'impie Flaccus donna l'ordre de traîner le bienheureux Grégoire au milieu de l'amphithéâtre et de le décapiter.

Grégoire, étant arrivé à l'amphithéâtre, fit au Seigneur cette prière : « Béni soyez-vous, Seigneur, mon Dieu et mon Roi, mon aide et mon libérateur, qui avez daigné, en ce jour, m'appeler de ce monde pour aller à vous ! » Et levant les yeux au ciel, il entendit une grande voix qui lui disait : « Voici que tu vas être couronné, ô Grégoire ! Tu es inscrit au nombre de mes saints: viens à moi, béni du Seigneur ! Ta demeure au ciel est préparée. » L'Ange parlait encore, que le satellite Aquilin trancha la tête au martyr. Tircan commanda de lâcher les bêtes fauves, afin qu'elles dévorassent son corps ; mais ces animaux furieux baissèrent leurs têtes devant ces précieux restes, comme s'ils les eussent adorés. La foule, témoin de ce prodige, s'écria à haute voix : « Il est vraiment grand, le Dieu des chrétiens ! » Et bon nombre d'entre eux crurent au Seigneur. Ce même jour Flaccus, frappé par un Ange, expira en rendant ses entrailles par la bouche.

Cependant le corps du bienheureux Grégoire gisait étendu au milieu de l'amphithéâtre. Une femme chrétienne, nommée Abondantia, alla trouver Tircan pour lui demander l'autorisation d'enlever le corps du saint martyr. Tircan lui dit : « Donne-moi trente-cinq pièces d'or, et prends-le. » Abondantia lui répondit : « Je donnerai volontiers la somme que tu demandes ; seulement je te prie de me livrer le corps sans délai. » Tircan lui dit : « Apporte-moi ce que je t'ai dit, et enlève le corps. » Cette femme lui ayant compté les trente-cinq pièces d'or, fit enlever le corps, pleine de joie, bénissant Dieu, et disant : « Béni soit le Seigneur, qui n'a point dédaigné ma prière ni éloigné de moi sa miséricorde ! » Elle

couvrit ensuite le corps saint de baume, de nard et d'aromates de prix, et l'ensevelit près du pont de pierre, sur le bord du ruisseau qu'on nomme Sanguinaire, non loin des murs de la ville, le neuf des calendes de janvier, en chantant des hymnes et des cantiques, et disant : » Le Seigneur est admirable en ses saints : le Dieu d'Iraël donnera lui-même la vertu et la force à son peuple ; Dieu soit béni ! Le Seigneur est juste en ses paroles et saint en toutes ses œuvres : c'est lui qui donne les pieux désirs et qui bénit les années du juste. » A lui soit honneur et gloire, louange et empire dans les siècles des siècles. Amen.

XXVI

LE MARTYRE DE SAINT CALLIOPIUS.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ces Actes font partie de la collection des Bollandistes.

Une femme pieuse du nom de Théoclia, qui craignait le Seigneur, ainsi que toute sa famille, faisait de grandes aumônes aux pauvres, et menait en toute chose une vie irréprochable. Unie depuis longues années à son époux issu lui-même d'une race sénatoriale, elle n'avait pas d'enfants, parce qu'elle était stérile. Plus tard cependant elle conçut, selon la promesse qui lui avait été faite ; mais elle vint à perdre son époux pendant qu'elle portait encore son enfant, et demeura seule, en possession de grandes richesses. Bientôt elle mit au monde un fils qu'elle appela Calliopius, et qu'elle fit instruire très-soigneusement dans les divines Écritures ; car il était par sa naissance patricien de la ville de Perge en Pamphylie. Or en ces temps-là l'erreur de l'idolâtrie était si générale, qu'elle obscurcissait la vérité elle-même ; et la foule était bien grande

de ceux qui offraient des libations aux faux dieux. Quant au bienheureux Calliopius, il passait toutes ses journées dans la prière et le jeûne.

Bientôt on vint dénoncer ce jeune homme au juge, en disant qu'il était chrétien. La vénérable Théoclia donna alors à son fils de l'or, des vêtements, des serviteurs, et le fit embarquer sur l'heure, afin qu'il échappât aux poursuites du tribunal de Perge. Calliopius navigua ainsi jusqu'à Pompéiopolis de Cilicie. L'impur Maxime y célébrait à cette époque les fêtes de ses dieux immondes, par des orgies infâmes et des danses superstitieuses. Le saint adolescent, étant témoin de ces abominations, se demandait ce que cela pouvait être ; car il ne connaissait que le jeûne et la prière. Il interrogea les assistants, et leur dit : « Qu'est-ce que tout cela ? » Ils lui répondirent : « C'est la grande fête des dieux ; viens avec nous, et participe à la joie de nos festins. » Il leur dit : « Je suis chrétien, et c'est par les jeûnes que je fête le Christ ; il est donc impossible à une bouche consacrée à la louange du Christ de participer aux libations de vos dieux immondes. »

Ces paroles de Calliopius furent rapportées au préfet Maxime, qui, rempli de fureur, ordonna de l'arrêter. Quand on l'amena devant son tribunal, Maxime lui dit : « Quel est ton nom ? » Calliopius répondit : « Je suis chrétien, et l'on m'appelle Calliopius. » Le préfet Maxime reprit : « Comment, lorsque tout l'univers célèbre par des festins la grande solennité de nos dieux. peut-tu persister dans de semblables folies ? » Calliopius répondit : « C'est vous qui êtes dans l'erreur et dans les ténèbres : car vous avez abandonné le Dieu vivant, le créateur du ciel et de la terre, celui qui a fait toutes choses d'une seule parole, pour adorer un bois insensible, une pierre polie, que vos mains ont façonnés. » Le préfet Maxime dit : « L'ardeur de la jeunesse te rend insolent, et demande que l'on te fasse subir des tourments peu ordinaires. Dis-moi donc quelle est ta famille et ta patrie ? » Calliopius répondit : « Je suis né dans la Pamphylie, de race sénatoriale et patricienne ; mais je

porte un titre, le plus noble de tous, le titre de chrétien. » Maxime dit : « Réponds à ma demande : As-tu encore tes parents ? » Calliopius répondit : « Ma mère vit encore ; mais mon père est mort depuis longtemps. » Le préfet Maxime dit : « Si tu veux sacrifier aux dieux et te montrer religieux à leur égard, je le jure par le grand Apollon et par tous les dieux, je te donnerai en mariage ma fille unique. » Calliopius répondit : « Si je voulais me marier, ce serait un honneur pour moi d'épouser ta fille ; ce que je ne ferais cependant pas avant d'avoir obtenu le consentement et l'approbation de ma mère ; mais sache que je me suis donné au Christ si entièrement, que je veux présenter vierge et sans souillure à son tribunal suprême ce corps terrestre que Dieu a formé à son image ; fais donc ce qui te plaira ; car pour moi, je suis chrétien. »

Maxime dit : « Scélérat, tu veux donc par ces paroles insolentes exciter ma colère, afin que je te fasse périr plus tôt dans un prompt supplice ? Eh bien ! je ne le ferai pas ; mais après avoir torturé toutes les parties de ton corps, je le livrerai aux flammes. » Calliopius répondit : « Plus les tourments que tu me prépares seront longs et violents, plus aussi la couronne qui récompensera ma constance sera riche et précieuse ; car, comme parle l'Écriture, nul ne sera couronné s'il n'a généreusement combattu. » Le préfet Maxime dit : « Étendez-le, et brisez tous ses os avec des lanières garnies de plomb, puisqu'il semble se donner de grands airs et affecter un langage solennel. » Pendant qu'on le frappait, Calliopius s'écriait : « O Christ ! je vous rends grâces, de ce que vous m'avez jugé digne d'être flagellé pour la gloire de votre nom. » Le préfet Maxime dit : « Crois-moi, sacrifie aux dieux, afin de retourner dans ta patrie et de conserver tes richesses ; tu vois bien que l'on te tourmente horriblement. » Calliopius répondit : « Je pressens déjà la suavité du repos que le Christ me prépare, selon sa promesse ; et la torture ne fait aucune impression dans mon corps. Quoique je sois encore sur la terre de mon pèlerinage, je sais cependant que le Seigneur est le maître de cet univers et de

tout ce qu'il renferme. Je vois même d'ici ma mère et ma patrie ; car ma mère, c'est l'Église orthodoxe du Christ ; ma patrie, c'est la Jérusalem céleste, puisque, comme parle l'Apôtre, notre vie est dans le ciel. Tu m'as rappelé que j'ai aussi une mère selon la chair ; mais il a été dit : « Celui « qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne « de me servir. Pour les richesses, je les méprise, et je préfère « souffrir avec le Christ crucifié, plutôt que d'obtenir par le « péché les jouissances de ce monde trompeur. »

Le préfet Maxime dit aux bourreaux : « Maintenant qu'il est étendu, frappez-le sur le ventre avec des nerfs de bœuf en lui criant : « Impie, ne dit pas une chose pour une autre, mais réponds à ce que l'on te demande. » Calliopius repartit : « Homme insensé et plus cruel que les bêtes féroces, étranger aux affections célestes et chrétiennes, je te découvre la vérité ; et toi, fermant les yeux de l'esprit et les oreilles de l'entendement pour ne pas voir ni ouïr la parole du Seigneur, tu ne crains pas de me traiter comme un homicide, contre toutes les règles de la justice ! « Le préfet Maxime dit : « Dressez le chevalet, placez au-dessous un feu ardent, et tournez fortement la roue jusqu'à rompre ses membres. » Le bienheureux adolescent, en proie aux atroces douleurs causées par ce supplice, s'écria : « O Christ ! venez à mon secours, afin que votre nom soit glorifié dans votre serviteur jusqu'à son dernier soupir, et que tous apprennent que ceux qui espèrent en vous ne seront pas confondus. » Aussitôt l'Ange du Seigneur parut à ses côtés, éteignit les charbons ardents, et rendit inutiles les efforts des bourreaux qui voulaient tourner encore la roue du chevalet ; mais les membres délicats du jeune martyr, déchirés et tout couverts de sang, pendaient çà et là, montrant leurs os à découvert ; car la roue était armée de tout côté de fers à deux tranchants, qui la faisaient ressembler à une scie d'énorme dimension.

Le préfet ordonna alors de l'enlever du chevalet ; et il gisait à terre dans un état si pitoyable, que tous les assistants

criaient : « O le juge inique ! o le pauvre jeune homme, comme il périt misérablement ! » Le préfet Maxime disait de son côté : « Ne t'avais-je pas annoncé que ta jeunesse te rendait trop insolent, et qu'elle t'attirerait de terribles supplices ? » Calliopius répondit : « Chien impudent, oses-tu bien me parler ainsi, comme si tes tourments me faisaient peur ? » Maxime dit : « Malheureux, crois-tu donc par ces injures obtenir la mort ? Cela n'arrivera pas. Ainsi donc, approche de l'autel pour sacrifier aux dieux, et tu éviteras les tortures que tu as encore à subir. » Calliopius répondit : « Je me confie en mon Christ ; il ne permettra pas que tu parviennes à souiller la pureté de ma résolution ; mon corps est dans tes mains, tourmente-le à ton gré ; Dieu se charge au jour du jugement de te rendre la pareille : car tu seras mesuré de la même manière que tu as mesuré les autres. » Le préfet Maxime dit : « Enchaînez-le, et jetez-le ensuite dans la prison intérieure ; et que personne ne vienne le soigner ; écartez tous ses amis profanes et ennemis des dieux, qui ne manqueraient pas d'appeler bienheureux cet impie, cet adversaire de nos divinités, à cause de la résistance qu'il nous a opposée et de sa constance à souffrir. » Aussitôt les soldats chargèrent le bienheureux Calliopius de chaînes de fer, et le jetèrent dans le cachot le plus profond de la prison.

Dès que sa mère Théoclia eut appris tout ce qui était arrivé, elle dressa son testament, gratifia de la liberté deux cent cinquante esclaves, auxquels elle laissa leur pécule, et ayant distribué aux pauvres tout ce qu'elle avait d'or, d'argent, de vêtements précieux, elle fit don à la sainte Église de toutes ses autres possessions, et vint trouver en Cilicie son bien-aimé fils Calliopius. Étant entrée dans le lieu où il était enchaîné, elle se prosterna à ses pieds par vénération, et se mit à panser ses plaies encore ouvertes. Le saint martyr ne put se lever et aller à la rencontre de sa mère, à cause de ses chaines, et parce que tout son corps était brisé par la torture ; il se contenta de lui dire : « Mère, sois la bien

venue ; car tu seras témoin de la passion du Christ en moi. » Théoclia, voyant le corps de son fils tout déchiré, lui dit : « Bienheureuse suis-je aujourd'hui ! Bienheureux est le fruit de mes entrailles, puisqu'il m'a été donné de te consacrer au Seigneur comme un trésor de grand prix, ainsi que la vénérable Anne son fils Samuel ; puisque j'ai pu t'offrir à Dieu en holocauste d'un agréable parfum, comme Sara son enfant Isaac ! » Elle demeura ainsi la nuit tout entière aux pieds de son fils, et tous deux ils priaient et glorifiaient le Très-Haut. Vers le milieu de cette nuit, une vive clarté illumina tout à coup l'obscur cachot, et une voix se fit entendre qui disait : « Vous qui avez abandonné votre patrie et vos richesses pour souffrir avec le Christ, vous êtes les élus du Seigneur, les confesseurs de Jésus-Christ, les vainqueurs des idoles. »

Quand le jour fut venu, le préfet assis sur son tribunal dit : « Que l'on appelle Calliopius, qui observe les rites des chrétiens. » Le centurion Démétrius répondit : « Il est présent. » Le préfet lui dit : « Je te prie de me faire savoir si tu as résolu d'abandonner ces folies, et d'obéir aux édits des Augustes, en sacrifiant aux dieux, ou si, te sacrifiant toi-même, tu préfères périr misérablement par le même supplice que ton maître ? » Calliopius répondit : « Ton impudence m'étonne. Comment ! tu as déjà plusieurs fois entendu de ma bouche ces paroles : « Je suis chrétien, je mourrai chrétien, je vivrai toujours « dans le Christ ; » et tu ne crains pas de combattre encore la vérité de mes sentiments ! Maintenant, je te le dis, j'ai hâte de mourir du supplice de mon maître. » Le préfet, entendant cette réponse, comprit qu'il ne pourrait changer l'invincible résolution du martyr, et ordonna qu'il fût crucifié le cinquième jour avant le samedi de la Pâque. Sa mère, voyant ce qui allait arriver, donna cinq pièces d'argent aux bourreaux qui devaient mettre son fils en croix, afin qu'il y fût attaché d'une autre manière que notre Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire la tête en bas. Le bienheureux Calliopius fut donc crucifié le cinquième jour avant le samedi de Pâques, et rendit

l'âme le jour de la Parascève, à la troisième heure. A ce moment une voix du ciel se fit entendre ; elle disait : « Viens habiter avec Jésus-Christ, et partager l'héritage des Anges. » La vénérable mère du martyr, recevant ensuite son corps entre ses bras, l'embrassa par trois fois très-étroitement, en glorifiant le Seigneur, et aussitôt elle rendit l'âme. Les frères vinrent alors, emportèrent ces corps sacrés, et les déposèrent dans un lieu convenable, en chantant les louanges du Père, du Fils et du Saint-Esprit, à qui appartiennent la gloire et la puissance dans tous les siècles. Amen.

XXVII

LES ACTES DES SAINTS MARCELLIN, PRÊTRE, PIERRE, EXORCISTE, ET LEURS COMPAGNONS.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

Nous avons pris ces Actes dans la collection des Bollandistes.

Telle est la généreuse bonté de notre Sauveur, clairement démontrée par la persévérance des martyrs, que non-seulement elle couronne les amis de la foi, mais qu'elle daigne même arracher leurs ennemis des gouffres de l'enfer. Les faits qui vont suivre en fourniront une nouvelle démonstration.

Lorsque Rome était au pouvoir des païens, ils firent saisir Pierre, qui exerçait l'office d'exorciste. Après qu'on l'eut battu de verges à plusieurs reprises, on le jeta dans une obscure prison chargé de chaînes de fer, dont le poids énorme le contraignait à une complète immobilité. Or le gardien de la prison, nommé Arthémius, avait une fille unique, vierge, qui portait le nom de Pauline, et qu'il aimait uniquement ; mais elle était obsédée par le démon. Comme il se lamentait journellement de ce malheur, l'homme de Dieu, l'exorciste

Pierre, lui dit : « Écoute mes conseils, Arthémius, et crois au Fils unique du Dieu vivant, le Seigneur Jésus-Christ, qui est le libérateur de tous ceux qui croient en lui : si tu crois sincèrement, ta fille sera bientôt délivrée. » Arthémius lui répondit : « J'admire la sagesse de tes conseils ! Ton Dieu ne peut te délivrer, bien que tu croies en lui, et que chaque jour tu sois couvert de plaies et chargé de chaînes pour son nom ; comment pourra-t-il délivrer ma fille, si je crois en lui ? » Pierre lui repartit : « Mon Seigneur est assez puissant pour me délivrer de ces chaînes et de toutes sortes de tourments ; mais il ne veut pas me priver de ma couronne ; il veut, au contraire, que j'achève ma course par des souffrances temporelles, afin que je parvienne ainsi à la gloire éternelle. » Arthémius lui dit : « Si tu veux que je croie en ton Dieu, je vais, aujourd'hui même, ajouter au poids de tes chaînes, te renfermer seul dans le lieu le plus obscur de la prison, dont je fortifierai toutes les issues ; et si après cela ton Dieu te délivre, alors je croirai en lui : ce que je ne ferai toutefois qu'après que j'aurai vu la délivrance de ma fille. » Le bienheureux Pierre lui répondit en souriant : « La faiblesse de ta foi pourra être guérie, si tu fais cela même que tu viens de dire. » Arthémius : « Oui, je croirai en lui s'il te délivre de tes liens. » Pierre : « Va dans ta maison, et prépare-moi un logement ; car, sans que tu m'ouvres la porte de la prison, sans que tu m'ôtes ces chaînes, ni que tu diriges mes pas, j'irai te trouver chez toi au nom de mon Seigneur Jésus-Christ. Mais lorsque je serai dans ta maison, tes mains me toucheront, tes yeux me reconnaîtront, et je te parlerai comme je te parle ici : si alors tu crois, ta fille sera sauvée. Et cela arrivera ainsi, non point pour satisfaire tes idées un peu capricieuses, mais pour attester la divinité de mon Seigneur Jésus-Christ. » Artémius, branlant la tête, dit en lui-même : « Cet homme-là parle comme un fou ; ce qu'il faut sans doute attribuer aux supplices qu'il a endurés. » Puis il se retira.

De retour en sa maison, il se mit à raconter à sa femme,

nommée Candide, tout ce qui venait de se passer dans la prison. A quoi Candide répondit : « J'admire comment tu appelles insensé celui qui te promet la santé, et comment tu te moques de la sincérité d'un homme qui assure pouvoir procurer la délivrance de notre fille. A-t-il fixé un terme bien long ? » Arthémius lui dit : « C'est aujourd'hui même qu'il prétend venir. » Candide répondit : « S'il le fait réellement, qui pourrait, après cela, douter que le Christ en qui il croit ne soit le vrai Dieu ? » Arthémius repartit : « Comme tu es folle, toi aussi ! quand les dieux eux-mêmes descendraient du ciel, ils ne sauraient le délivrer ; Jupiter en personne n'aurait pas le pouvoir de le tirer de là. » Candide lui répondit : « Et c'est en quoi le Dieu de cet homme en sera plus glorifié; et certainement il faudra bien croire en lui, s'il fait ce que, selon toi, Jupiter lui-même ne pourrait faire. » Comme ils parlaient de la sorte, après le coucher du soleil, et lorsque déjà la sombre nuit laissait scintiller les étoiles au firmament, soudain l'homme de Dieu, Pierre, se présente devant Arthemius et Candide, couvert de vêtements blancs et portant à la main le signe triomphal de la croix. Dès qu'ils l'aperçurent, ils se jetèrent à ses pieds et s'écrièrent : « Véritablement il n'y a qu'un Dieu, et Jésus-Christ est vraiment le Seigneur. » Au même moment, leur fille, la vierge Pauline tourmentée par l'esprit immonde, confessa le Seigneur ; et se jetant aux pieds de l'homme de Dieu, elle fut délivrée. Et le démon criait dans l'air en s'enfuyant : « La vertu du Christ, qui est en toi, ô Pierre, me chasse et m'éloigne du corps virginal de Pauline. » A la vue de tels prodiges, tous ceux qui étaient dans la maison d'Arthémius crurent en Dieu et furent baptisés.

La nouvelle de ces événements se répandit aussitôt dans le voisinage, et chacun accourut à la maison d'Arthémius, en sorte que dans l'assemblée on compta plus de trois cents hommes ; quant aux femmes, elles étaient plus nombreuses encore ; et toute cette multitude s'écriait à l'envi : Il n'y a

point d'autre Dieu tout-puissant que le Christ ! » Car en leur présence les possédés du démon étaient délivrés, et tous les malades recouvraient la santé. Et comme ceux qui étaient réunis dans la maison d'Arthémius désiraient tous se faire chrétiens. l'homme de Dieu Pierre alla trouver le prêtre saint Marcellin, et l'amena au logis d'Arthémius. Après qu'on les eut instruits de la foi chrétienne, Marcellin leur conféra le baptême. Sur ces entrefaites, Arthémius se rendit près des autres prisonniers dont il avait la garde, et leur dit : « Si quelqu'un d'entre vous veut croire au Christ, qu'il laisse là ses chaînes, et qu'il vienne dans ma maison. pour embrasser la foi chrétienne. » Tous les prisonniers promirent unanimement d'embrasser la foi du Christ ; et lorsqu'ils furent dans la maison d'Arthémius, le prêtre Marcellin les baptisa, et leur donna le pain consacré. A la même époque le détestable juge Sérénus tomba malade : ce qui donna loisir aux nouveaux baptisés de s'affermir dans la foi, durant quarante jours et au delà, grâce aux instructions qu'ils recevaient journellement de Pierre et de Marcellin.

Le juge Sérénus ayant recouvré la santé, ses officiers envoyèrent dire à Arthémius de se tenir prêt, la nuit suivante avec les personnes qui étaient détenues dans sa prison. Quand ce message fut connu, tous ceux qui avaient été baptisés d'abord leur baisaient les mains, et leur disaient : « Que ceux qui veulent venir au martyre viennent avec intrépidité ; quant aux autres, qu'ils se retirent librement où ils voudront. » Le jour suivant, dès le chant du coq, le juge Sérénus s'assit sur son tribunal, et donna l'ordre d'introduire les personnes qui devaient être interrogées. Arthémius se présenta d'abord et dit : « Pierre, l'exorciste des chrétiens, que tu avais laissé à demi-mort après l'avoir fait battre de verges, a brisé les liens de tous les prisonniers au nom de son Dieu, et leur a ouvert les portes de la prison : puis, après en avoir fait autant de chrétiens, il leur a donné la liberté. Qnand à lui-même et au prêtre Marcellin, ils n'ont pas usé de la même faculté, et toutes

les fois que j'ai voulu les réintégrer dans leur prison, ils ne m'ont opposé aucune résistance. »

Ce discours alluma la colère du juge Sérénus, et dans sa fureur il ordonna de lui amener le prêtre Marcellin et l'exorciste Pierre, pour les interroger. Lorsqu'ils furent en sa présence, il leur dit : « Les bourreaux vous tourmenteraient moins cruellement, si vous renonciez à votre religion sacrilége ; mais j'apprends que vous avez fait sortir de prison des gens nuisibles et criminels. » Le prêtre Marcellin lui dit : « Un criminel demeure dans son crime tant qu'il ne croit pas au Seigneur Jésus-Christ ; mais dès qu'il a reçu la foi, après qu'il a été purifié de toutes ses fautes, il devient le fils du Dieu souverain. » Comme le prêtre Marcellin lui tenait ce discours et d'autres semblables, le juge le fit battre à coups de poing ; puis il ordonna de le séparer de Pierre, de le renfermer nu et enchaîné en un lieu couvert de fragments de vases de verre, et de lui refuser l'eau et la lumière. Pierre l'exorciste, se tournant vers Sérénus, lui dit : « Quoique tu sois serein de nom, tes actions te rendent tout nuageux et ténébreux ; et bien que tu ne sois qu'un homme mortel, tu menaces de punir, t'imaginant déconcerter par les menaces et la terreur la foi immortelle qui règne dans les cœurs chrétiens. Quant au prêtre Marcellin, sacrificateur du Dieu suprême, que tu devais supplier de prier pour toi, afin que tu fusses absous des crimes de ton incrédulité, tu l'as fait battre à coups de poing, puis jeter dans une horrible prison. Il s'en glorifie et s'en réjouit ; mais toi, tu seras condamné à un supplice sans fin et à des larmes éternelles. » Sérénus commanda alors à ses satellites de reconduire Pierre dans les chaînes et de lui mettre aux pieds des entraves très-serrées.

Tandis que les saints martyrs étaient ainsi dans des prisons séparées, que le prêtre Marcellin gisait étendu sur un tas de verres brisés, et l'exorciste Pierre chargé de chaînes et les pieds dans les ceps, un Ange du Seigneur apparut au bienheureux Marcellin, qui était alors en prière, le revêtit de ses

habits, et lui dit : « Suis-moi. » Le saint martyr se leva aussitôt et entra avec lui au lieu où Pierre était détenu ; et l'Ange l'ayant délié, dit aux deux martyrs : « Suivez-moi. » Et ils arrivèrent ainsi dans la maison où se trouvaient réunis pour prier tous ceux qui avaient reçu le baptême. L'Ange leur fit alors la recommandation d'affermir, pendant sept jours, ceux du peuple qui avaient reçu la foi, et après ce temps de s'aller présenter au juge Sérénus.

Le lendemain de l'emprisonnement des saints martyrs, les satellites s'étant présentés à la prison, ils n'y trouvèrent ni Pierre ni Marcellin. Le juge en étant informé, envoya chercher Arthémius, son épouse Candide et leur fille, la vierge Pauline. Lorsqu'ils furent arrivés devant lui, il voulut les contraindre à sacrifier aux dieux. Mais Arthémius et sa femme, avec leur fille, répondirent : « Nous confessons le Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant ; rien au monde ne pourra nous forcer à nous souiller par les rites des sacrifices. » Sérénus, voyant leur constance, donna l'ordre de les conduire sur la voie Aurélienne, et là de jeter sur eux un gros tas de décombres. Comme on les conduisait en ce lieu, tous les chrétiens qui s'y trouvaient vinrent au-devant d'eux : les satellites, apercevant cette grande multitude, prirent la fuite. Les plus jeunes chrétiens, les voyant fuir, coururent après eux, et les ayant rejoints ils les exhortaient par de douces paroles à embrasser la foi : et comme ils refusaient de se rendre à leurs exhortations, le peuple les retint jusqu'à ce que le prêtre Marcellin eût célébré la messe dans la crypte même où ils devaient subir la mort. Quand le sacrifice fut achevé, tout le peuple se retira.

Marcellin dit alors aux satellites : « Vous voyez qu'il n'a dépendu que de nous de vous faire un mauvais parti ; mais nous ne l'avons pas voulu : nous pouvions aussi vous enlever Arthémius, avec son épouse et sa fille ; nous ne nous le sommes pas permis : nous-mêmes nous pouvions ensuite vous échapper, et Dieu semblait favoriser notre fuite ; nous avons négligé cette facile occasion. Que dites-vous à cela ? » Les

satellites, exaspérés par tous ces contre-temps, frappèrent Arthémius de leurs glaives, puis ils précipitèrent Candide et Pauline par la pente de la crypte et les accablèrent de pierres. Saisissant ensuite le prêtre Marcellin et l'exorciste Pierre, ils leur lièrent les mains derrière le dos et les attachèrent à un arbre : quelques-uns d'entre eux restèrent pour les garder, tandis que d'autres allaient trouver le juge Sérénus.

Celui-ci, ayant été informé de tout ce qui s'était passé sur la voie Aurélienne, donna l'ordre de conduire les deux martyrs dans la Forêt-Noire (que présentement, en leur honneur, on nomme la Forêt-Blanche) et de les y décapiter. Lorsqu'on fut arrivé au milieu de la forêt, Pierre et Marcellin arrachèrent de leur propres mains les ronces qui jonchaient le terrain ; puis, s'y étant mis en prière, ils se donnèrent le baiser de paix et reçurent le coup de la mort. Ceux qui les avaient décapités attestèrent ensuite qu'ils avaient vu leurs âmes sortir de leurs corps comme de blanches vierges ornées d'or et de pierreries, et vêtues de robes éclatantes, ils avaient vu en même temps des Anges qui les soulevaient et les emportaient toutes joyeuses dans les cieux.

A la même époque vivaient deux femmes chrétiennes, nommées Lucile et Firmine ; elles étaient parentes du martyr saint Tirbuce, dont la noblesse était ici-bas des plus distinguées parmi les sénateurs, mais dont la gloire reluit avec magnificence au ciel parmi les martyrs. L'amour et la vénération qu'elles avaient pour le saint martyr leur parent ne leur permettaient pas de quitter son tombeau ; elles avaient même construit auprès un petit édifice où elles passaient les jours et les nuits. Un jour saint Tiburce apparut à elles accompagné de nos deux saints martyrs, et les instruisit comme elles devaient faire pour enlever leurs corps de la Forêt-Noire, et les placer près du sien dans la partie inférieure de la crypte : ce qu'elles exécutèrent ponctuellement, aidées de deux acolytes de l'Église de Rome.

Saint Damase, qui était alors licteur et tout enfant, apprit

tous ces faits de la bouche de celui qui avait décapité les saints martyrs ; et, quand il fut évêque (de Rome), il les consigna dans ces vers dont il orna leur tombeau :

« Je connais vos triomphes, ô Marcellin ! ô Pierre ! Moi Damase, je les ais appris, étant enfant, de celui-là même qui vous donna la mort. Le bourreau inhumain voulut vous ôter la vie au milieu des buissons de la forêt, afin que votre sépulture demeurât inconnue. Il vous vit nettoyer joyeusement le lieu destiné à votre sépulture. Mais après que vous eûtes reposé secrètement dans un autre, Lucile avertie par votre bienveillance plaça ici vos très-saints-corps. »

Or celui qui avait mis à mort les martyrs, nommé Dorothée, se convertit et fit une pénitence publique sous le pontificat de Jules : il racontait à tout le peuple ce dont il avait été témoin. Il fut baptisé dans sa vieillesse ; et, grâce aux aveux sincères qu'il avait faits, il parvint à la miséricorde du Sauveur, à qui est l'honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen.

XXVIII

LES ACTES DE SAINT SERGIUS.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

Nous avons pris ces Actes dans la collection des Bollandistes.

La vingtième année de l'empire de Dioclétien et de Maximien, on publia par tout l'univers des édits sanguinaires contre les chrétiens, et on les adressa aussitôt aux juges des diverses provinces, qui les reçurent avec un respect mêlé de terreur ; car ils devaient les exécuter sous peine de la vie. Les édits portaient que tous ceux qu'on découvrirait adonnés au culte de la religion chrétienne devaient périr par divers genres de tourments. Lorsque ces ordres inhumains furent connus

en Orient, il s'éleva aussitôt une horrible persécution ; et dans les deux provinces de l'Asie, tous ceux qui furent reconnus pour chrétiens furent mis à mort au milieu d'affreux tourments. Peu de temps après, par une disposition particulière de la divine providence, les deux empereurs, désirant mener une vie paisible et retirée, déposèrent la pourpre, l'un à Nicomédie, et l'autre à Milan. Et c'est ainsi que le Seigneur procura un peu de repos aux saintes Églises et aux adorateurs de son Christ.

A la même époque, l'Arménie et la Cappadoce étaient silmultanément gouvernées par un nommé Saprice, originaire de Malte. Comme il avait dessein de se rendre en Arménie, en traversant la Cappadoce, il s'arrêta à Césarée. Durant son séjour en cette ville, il fit rechercher les chrétiens, et ordonna à ses satellites de lui amener tous ceux qu'on trouverait. Deux hommes, ennemis du nom chrétien et adorateurs des profanes idoles, l'assurèrent qu'il y avait dans la ville un grand nombre de chrétiens. Le président donna aussitôt l'ordre de les lui présenter. Sa barbare férocité fit d'abord tourmenter et périr la vierge Dorothée, Barlaam et d'autres encore. Ce méchant homme fit ensuite publier par toute la Cappadoce les édits impies des exécrables Dioclétien et Maximien, et il ajouta de lui-même que, si l'on trouvait des chrétiens en quelque lieu que ce fût, il fallait les tourmenter jusqu'à la mort par des supplices raffinés. Lors donc que les édits des princes et les ordres du juge furent connus à Césarée, métropole de la Cappadoce, les chrétiens de cette ville, qui étaient en petit nombre, ne furent point effrayés de la teneur de ces ordonnances, ni de la menace des atroces supplices qu'on leur destinait : ils furent même consolés par le grand nombre de païens qui, chaque jour, se réunissaient à eux pour embrasser la foi ; et Dieu leur préparait au ciel des couronnes de justice.

Au milieu de ces terreurs arriva le jour des sacrifices qu'on avait coutume de faire annuellement, dans le Capitole, situé

près de la basilique du président, à l'infâme Jupiter, que les gentils regardent comme le prince des profanes idoles. Des troupes de sacriléges adorateurs y accouraient avec d'immondes victimes ; d'autre s'y rendaient par la voie Saurée, d'après l'usage, avec des taureaux blancs couronnés de lauriers, qu'on devait sacrifier aux démons ; et tous faisaient éclater la joie la plus bruyante en allant célébrer l'exécrable fête d'un vain simulacre.

En ce temps-là demeurait non loin de la ville un saint moine nommé Sergius. Il avait été imbu par ses parents des dogmes et des préceptes du christianisme, et il s'était toujours montré un fidèle serviteur de Dieu. Il avait d'abord exercé la magistrature sous les princes de l'empire ; mais, redoutant les agitations d'un monde sacrilège, et se souciant peu du vain bruit de la gloire humaine, il quitta tout, distribua ses biens aux pauvres et se retira dans une vaste caverne au pied d'une montagne voisine, pour suivre dans ce dénument Jésus-Christ pauvre. Couvert d'un habit rude et d'un cilice, il s'adonnait aux jeûnes et à la prière, s'efforçant ainsi de plaire à Jésus-Christ. Le jour de la fête annuelle de Jupiter, par une inspiration d'en haut, il se rendit dans la ville et se mêla à la foule des païens, attendant comme eux les apprêts du sacrifice.

Au moment où le prêtre des idoles conjurait les grands dieux par certaines paroles magiques, Sergius se mit à prier Dieu dans son cœur de faire éclater aux yeux des ces peuples infidèles la grandeur de ses merveilles, en faisant évanouir l'action sacrilège du sacrificateur. Et la chose arriva ainsi : le malheureux ministre des idoles ne put recevoir aucune réponse de ses dieux. Irrité de l'inanité de ses rites, il prit l'oblation dans ses mains, et prononça diverses paroles mystérieuse de son invention, ajoutant à haute voix que ses dieux étaient exaspérés à cause de la liberté qu'on laissait aux chrétiens. A ces mots Sergius, transporté de zèle, s'écrie du milieu de la foule : « Pourquoi, sacrificateur sacrilège, oses-tu feindre la colère de tes dieux ? puisque c'est mon Seigneur Jésus-Christ.

qui sait rendre disertes les langues des enfants, et qui, pour la gloire de son nom, fait quelquefois taire les langues des démons. C'est lui scélérat, qui, après avoir entendu la prière de moi son serviteur dans sa clémente bonté, a retenu la bouche mensongère de ce démon : c'est lui, ô homme superstitieux, qui m'a choisi pour son indigne ministre en cette circonstance, afin que je pusse manifester ton erreur et celle de tout ce peuple, et publier avec intrépidité, devant tout le monde, la vérité de ma religion. » Le sacrificateur fut stupéfait d'un tel langage. Il se saisit aussitôt de Sergius, et assembla autour de lui tous ceux qu'il avait convoqués pour le sacrifice, lesquels conduisirent le saint solitaire au gouverneur en le maltraitant.

Le président, ayant été informé par les flamines de tout ce qui s'était passé, dit à Sergius : « Qui es-tu, pour oser appeler nos dieux des démons, et nos empereurs des adorateurs des démons ? » Sergius lui répondit : « Je suis serviteur de mon Seigneur Jésus-Christ, par la vertu duquel les idoles ont été devant moi comme si elles n'existaient pas, et les menteuses statues des empereurs, bien que pourvues de bouches, sont demeurées muettes. » Le président : « Tous les chrétiens se glorifient de ces arts magiques, et cependant jamais votre Dieu ne vous délivre de la mort. » Sergius : « Il est décrété que tout homme doit mourir une fois. Malheur à vous, qui, après cette vie temporelle subirez une mort éternelle, si vous ne croyez pas au Christ mon Dieu. Pour nous, nous subissons une mort temporelle, parce que Dieu l'a ainsi ordonné ; mais après nous entrons en jouissance d'une vie glorieuse et sans fin. » Le président sourit, puis il ajouta : « Je vois bien que tu n'as point de jugement, ou plutôt tu parais atteint de folie. Cependant sache bien que, par tous les dieux, si tu ne sacrifies, loin de défendre ta tête de la sentence capitale, je vais te faire enlever la vie par le glaive, afin que tu fasses l'expérience mensongère de ta vie glorieuse. » Sergius lui répondit : « Je rends grâces à mon

Seigneur Jésus-Christ de ce qu'il daigne me délivrer de beaucoup de souillures et de la puissance du démon, afin que je ne m'égare plus. Fais-moi donc endurer tous les supplices que tu voudras ; je suis prêt ; car je ne sacrifierai point aux idoles. » Le juge prononça alors contre lui cette sentence: « Nous ordonnons que Sergius, qui blasphème nos dieux et désobéit à nos empereurs, soit frappé du glaive, et que ses biens soient acquis au trésor public. » Les satellites se saisirent aussitôt du saint solitaire et lui tranchèrent la tête. La nuit suivante, les chrétiens recueillirent son corps et l'ensevelirent dans la maison d'une pieuse matrone. Il souffrit le martyre le six des calendes de mars.

Dans la suite des temps, les reliques du saint ermite martyr furent transportées en Espagne, où elles reposent honorablement près de la ville de Bétulon, bien qu'aujourd'hui on ne connaisse plus le lieu précis où elles se trouvent.

XXIX

LE MARTYRE DES SAINTS ZÉNON ET ZÉNAS.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

Ces Actes sont empruntés aux Bollandistes.

La première année du règne de l'empereur Maximien, le huit du mois de juin, Maxime, gouverneur de l'Arabie, se trouvant dans la ville de Philadelphie, appelée Emman dans l'Écriture, y donna le spectacle d'une très-grande cruauté. Ce Maxime, homme impie, méprisait le juste et l'honnête, et il avait la persuasion que verser le sang humain était le seul moyen d'honorer les dieux et de rendre plus glorieuse la république romaine. Or en ce même temps se trouvait aussi, parmi les troupes qui séjournaient à Philadelphie, un soldat

courageux nommé Zénon, qui était continuellement adonné à la méditation des choses saintes, et tout rempli d'un ardent amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont la pensée servait comme de bouclier à son âme. Ne pouvant supporter la vue des jeux cruels de l'amphithéâtre et du culte insensé que l'on rendait aux faux dieux, il sentait souvent l'indignation s'emparer de son esprit, et se trouvait ainsi disposé déjà au martyre, avant d'en avoir affronté les tourments.

Il s'éloigna donc de la multitude des impies, et donna la liberté à tous ses esclaves ; car il ne voulait pas qu'ils eussent à souffrir après lui de maîtres sévères ou cruels, et pensait qu'il était juste de leur rendre ce que la nature, ce que Dieu, créateur des hommes, leur avait donné en naissant comme à lui-même. Parmi ces esclaves se trouvait un adolescent du nom de Zénas, bien jeune encore, mais déjà comme un vieillard par sa sagesse et sa force d'âme, qui l'ornaient mieux que n'eussent fait les cheveux blancs ; son maître l'affectionnait aussi plus que tous les autres. Zénas demanda alors à Zénon avec beaucoup d'instances de ne pas être renvoyé libre comme les autres esclaves, mais qu'il lui fût permis de reprendre son service, afin que, continuant auprès de son maître terrestre à se perfectionner dans la doctrine spirituelle, il pût obtenir de l'empereur Jésus-Christ, avec la liberté céleste, le parfait repos de l'éternité bienheureuse. Le noble Zénon, admirant cette résolution généreuse de son esclave, lui accorda une affection plus grande encore, et ne cessait dès lors de l'exhorter à persévérer dans ces sentiments magnanimes, et à chercher avant toutes choses cette liberté du ciel où il n'y a plus ni libre, ni esclave, ni serviteur craintif en présence de son maître, comme s'exprime le bienheureux Job. Zénas, devenu ainsi possesseur de la liberté du Christ, s'efforçait d'imiter en toute chose sont bienheureux maître Zénon, persuadé de la vérité de ces paroles du Sauveur : « Il suffit au serviteur d'être semblable à son seigneur, et au disciple de se conformer à son maître. »

Mais un jour que le gouverneur Maxime traitait devant le peuple des affaires publiques, il voulut, l'impie, que l'on offrît de l'encens à des idoles qu'il avait fait lui-même façonner. Le bienheureux Zénon, ne pouvant supporter ces hommages superstitieux, s'élança du milieu de la foule, et, le cœur plein d'une sainte colère, dit à Maxime : « Homme impie, véritable héritier du feu éternel, où tu vas brûler bientôt avec le diable ton père, comment oses-tu ordonner que l'on adore ces statues inanimées et faites de main d'homme? Pourquoi préfères-tu par une lâche complaisance suivre les erreurs des Augustes, tes maîtres, plutôt que d'obéir au Dieu vivant? Tu amasses sur ta tête un trésor de colère, et tu te prépares des supplices qui ne finiront jamais. » Maxime, qui se faisait gloire de cette impiété, se sentit transporté de colère en entendant ces paroles, et ordonna aussitôt aux soldats qui l'entouraient de se saisir du bienheureux Zénon, de le dépouiller de ses vêtements somptueux et de l'amener devant le tribunal.

Quand il fut en sa présence, Maxime lui demanda, en qualité de juge, son nom, sa patrie et son rang dans le monde. Il se mit ensuite à lui reprocher vivement la hardiesse téméraire de ses paroles. Le bienheureux Zénon répondit : « Je suis né de parents gentils, mais je suis chrétien ; si tu veux savoir dans quelle milice je suis engagé, apprends que je suis attaché au Christ empereur, dont j'espère devenir le glorieux soldat. Je m'appelle Zénon, et je crois que ce nom m'est justement appliqué; car ceux qui croient en Jésus-Christ vivent véritablement. J'habite dans une place forte de la Palestine nommée Zozion, et j'y occupe dans l'armée un rang assez honorable. » Maxime répondit : « Malgré ton grade élevé dans les troupes, ne crois pas cependant que tu puisses résister à la puissance des empereurs; d'ailleurs cette distinction ne te donnait pas le droit de me parler avec tant d'insolence que tu l'as fait. Nous avons aussi, de par les empereurs, le pouvoir de punir les contumaces ; mais nous vou-

lons avant tout obéir avec soumission à ceux qui nous ont élevés à la dignité que nous occupons, et observer le culte de la religion de nos maîtres. » Le bienheureux Zénon, étonné de ce langage, répondit avec beaucoup de justesse : « Vous dites que vous obéissez, vous autres, aux princes mortels de ce monde, et nous c'est à la toute-puissance du Dieu de l'univers que nous soumettons nos volontés ; pour moi, ce n'est pas afin de te complaire ou pour t'imiter que j'obéis aux puissances terrestres ; loin de là, je fais profession d'avouer avec Paul, le très-saint docteur de l'Église, qu'il nous faut être soumis au prince ; car ce n'est pas de lui que vient son empire, mais du Père des lumières ; c'est à ce Père que nous devons obéir, et nous le ferons toujours, malgré tous tes blasphèmes contre le Dieu vivant. »

Maxime répondit : « Il faut d'abord obéir à celui qui t'a donné le rang que tu occupes dans l'armée, et montrer ta religion en sacrifiant aux dieux, selon son commandement. » Le bienheureux Zénon répondit : « Je suis chrétien, serviteur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; c'est à lui que je sacrifie, c'est lui que j'adore. Vous autres, vous êtes dans l'erreur la plus profonde ; on vous trompe, et vous ne le voyez pas ; pour nous qui croyons, nous nous confions au Seigneur qui a dit par la bouche de Paul : « Celui en qui le Christ réside est mort au « péché quant au corps, mais l'esprit vit en lui par la justice ; « et si l'Esprit qui a ressuscité Jésus d'entre les morts vit en « nous, il vivifiera nos corps mortels, lui qui suscite le Christ, « dont l'Esprit habite dans nos âmes. C'est pour cela que nous « souffrons et que nous combattons : car nous sommes les « fils de Dieu ; et comme les fils héritent de leurs pères, nous « devenons les héritiers de Dieu et les cohéritiers du Christ, « pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin d'être « glorifiés avec lui ; et les souffrances de ce temps ne peuvent « être mises en comparaison avec la gloire future qui nous « sera révélée. »

Ces paroles du saint martyr ne purent amener Maxime

à la pénitence; au contraire, il les méprisa, et s'efforça par des flatteries de détacher Zénon de la foi des chrétiens. Comme celui-ci persévérait toujours courageusement dans son attachement au Christ, il ordonna aux bourreaux de le frapper sur la bouche, en lui disant : « Réponds aux demandes du gouverneur. » Maxime lui dit ensuite : « Tu as mérité la mort par ton arrogance et ton obstination. Écoute-moi encore cependant, et adore les dieux ; tu seras alors comblé d'honneurs et de prérogatives par nos empereurs, dont l'admirable bienveillance s'étend à tout l'univers. » Le bienheureux Zénon répondit : « Tu appelles bienveillants ceux qui pervertissent tant d'hommes, et qui les entraînent à la fin dans les filets du démon. »

Cette réponse indigna si fortement le gouverneur Maxime, qu'il ordonna d'étendre à terre le saint martyr et de le frapper à coups de nerfs de bœuf. Pendant ce supplice il lui criait par intervalles : « Sacrifie aux dieux. » Quant au bienheureux Zénon, il disait : « Je sacrifie à celui qui habite dans les cieux, non avec le sang des victimes, dont il n'a que faire, mais par la pureté du cœur. »

Maxime commanda alors de le traîner de force et malgré sa résistance devant l'autel, afin qu'il fût obligé, malgré lui, d'adorer l'idole qui s'y trouvait placée. Le bienheureux martyr, animé par l'Esprit-Saint, donna de son pied droit un coup violent à l'autel et le renversa. Le gouverneur commanda aussitôt de l'étendre sur le chevalet et de lui labourer les flancs avec les ongles de fer. Quand il eut ainsi tout le corps horriblement déchiré, on versa sur ces chairs ouvertes et sanglantes une grande quantité de vinaigre. Le vaillant athlète du Christ, les yeux dirigés vers le ciel, disait pendant ce supplice : « O mon Dieu, mon Sauveur, c'est vous que j'implore, car vous avez dit : « Celui qui perdra sa vie pour mon « nom, la retrouvera. » J'ai entendu encore cette promesse que vous avez faite à vos disciples, et j'y ai cru : « Ne crai« gnez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent

« rien contre l'âme ; craignez seulement celui qui a le pou-
« voir de perdre et le corps et l'âme dans les enfers. » Maxime le fit alors détacher du chevalet et charger de lourdes chaînes ; il ordonna ensuite de le jeter encore dans la prison, et d'étendre ses jambes dans les ceps jusqu'au quatrième trou.

Après de si longues tortures, Zénon, enfermé dans son cachot, se mit à psalmodier, et il disait : « O Dieu, venez à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » Cependant son serviteur Zénas vint le visiter lorsqu'il se trouvait ainsi dans les fers ; il se mit à baiser respectueusement ses chaînes, demandant à son maître de ne pas l'abandonner, mais bien plutôt de l'associer à son martyre. Le bienheureux Zénon exhortait alors Zénas à mépriser les tourments et tout ce qui peut affliger le corps. Il lui disait : « Ne crois pas qu'ils m'aient fait autant souffrir qu'ils le désiraient ; pendant qu'ils me torturaient, le Seigneur, selon sa promesse, me rendait ces souffrances beaucoup plus légères et plus supportables qu'elles ne semblaient l'être réellement. Ainsi donc, bon courage, mon fils Zénas ; car j'ai la confiance que le Dieu tout-puissant t'a choisi également pour que tu lui rendes témoignage. »

Le gardien de la prison, ayant entendu ces propos, se rendit chez le gouverneur, et lui rapporta que Zénon non-seulement résistait à l'édit des empereurs, mais qu'il cherchait encore à séduire son esclave, et l'engageait à confesser, lui aussi, le nom du Christ. Maxime ordonna au geôlier d'enfermer cet esclave dans la prison, et de l'amener le lendemain devant son propre tribunal. Le jour suivant, Maxime, s'étant assis sur son siége, commanda de faire comparaître Zénon et Zénas en sa présence. Quand on les eut amenés, le gouverneur se mit à injurier l'admirable martyr du Christ. Il lui dit : « As-tu donc retiré de si grands avantages des tortures que l'on t'a fait subir, pour faire abandonner à ton esclave le culte des dieux, et l'exposer ainsi aux mêmes supplices que tu as soufferts ? » Le bienheureux Zénon répondit :

« Ce n'est pas moi qui ai instruit cet esclave, mais l'Esprit-Saint qui habite en lui. J'avais plusieurs autres esclaves, et je leur ai accordé à tous la liberté ; pour lui, il a mieux aimé une liberté plus réelle en s'attachant au Seigneur Jésus-Christ, qui lui donnera aussi, pour prix de son service, un repos plus délicieux que tout ce que l'on peut espérer en ce monde. »

Maxime, s'adressant alors au jeune esclave, s'efforça par des paroles mielleuses et pleines d'artifice de le séduire. Il lui disait : « N'imite pas la folie de ton maître, et sacrifie aux dieux. Si tu fais cela, je te donnerai la dignité que je viens d'enlever à ton maître. De plus j'aurai soin que nos empereurs t'accordent de brillantes distinctions ; mais si tu refuses de m'écouter, sache que les tourments les plus épouvantables te sont réservés. « L'esclave Zénas répondit au gouverneur : « Tu veux donc que j'aille me prosterner devant cet autel vénérable et sacré, comme si tu n'avais pas vu de quelle manière mon maître l'a renversé d'un coup de pied. Dis-moi maintenant de quel respect est digne un autel qui a pu être renversé par le pied d'un seul homme, affaibli pourtant par de si cruelles tortures. » Le bienheureux Zénon, entendant cette réponse, se réjouissait que de si belles paroles pussent sortir de la bouche de son esclave, qui était encore dans un âge si tendre.

Cependant l'impie Maxime chercha de nouveau, par des promesses encore plus flatteuses et des paroles encore plus douces, à changer la résolution de Zénas ; mais celui-ci répondit courageusement en ces termes : « Je ne veux pas parler beaucoup en présence de mon maître ; mais je promets une chose, c'est de ne jamais abandonner la milice où il s'est lui-même engagé. » Transporté de colère en entendant ces paroles, le gouverneur commanda de l'étendre sur le chevalet, afin que cette torture le fît changer de sentiment, et le forçât à abjurer la foi du Christ. Zénas fit alors cette demande à son maître : « Priez Dieu qu'il me donne des forces, et qu'il

vienne à mon aide. » Le bienheureux Zénon lui répondit : « Courage, mon fils ! ne crains pas les tourments de cet impie gouverneur ; ils finiront bientôt, et tu auras pour héritage la vie éternelle. » Par l'ordre de Maxime, les bourreaux se mirent alors à flageller si cruellement le dos du jeune esclave, que bientôt ses chairs furent mises en lambeaux ; mais Zénas, pendant toute la durée de ce supplice, ne fit pas entendre une seule plainte. On le détacha ensuite du chevalet, et comme il ne pouvait se soutenir sur ses pieds, à cause de ses horribles blessures, le gouverneur dit à Zénon : « Eh bien, qu'as-tu gagné ? tu t'es perdu, et tu fais périr avec toi ton esclave. » Le bienheureux martyr répondit : « Je ne le fais pas périr ; je le sauve plutôt, s'il croit en Jésus-Christ. » Entendant cette réponse, le gouverneur fit étendre Zénon pour qu'il fût battu de verges sur le ventre et sur les flancs, pendant qu'on le tourmentait à la poitrine avec des alènes rougies au feu. Enfin, comme les bourreaux étaient lassés, Maxime donna l'ordre de jeter les deux martyrs en prison, voulant inventer contre eux de nouveaux supplices.

Quelques jours après, Zénon et Zénas étant toujours emprisonnés, il arriva à Philadelphie un préfet militaire que les Romains nomment Maître de la milice, et qui s'appelait Bogus. Maxime s'étant rendu auprès de lui par honneur, l'entretint, aussitôt après l'avoir salué, de tout ce qui concernait le bienheureux Zénon. « Cet officier chrétien, dit-il, m'a été amené avec son esclave ; j'ai cherché d'abord à les gagner par des paroles flatteuses et de séduisantes promesses ; ensuite j'ai voulu les terrifier par les plus cruels supplices, mais ils ont résisté à tout, et se sont montrés plus que jamais attachés au Christ. Si tu peux amener ces hommes, par crainte ou par persuasion, à changer de sentiment, tu auras fait une grande œuvre. » Et il ordonna que l'on amenât les deux captifs devant le tribunal, au lieu nommé Hippicus. Bogus et Maxime y prirent place l'un à côté de l'autre. Le maître de la milice chercha alors, tantôt par des flatteries,

tantôt par d'agréables reproches, à détourner les bienheureux Zénon et Zénas de la vraie foi ; mais ils répondirent avec fermeté : « Tous les beaux discours que tu nous fais ne pourront changer notre résolution ; car si nous avions pu être persuadés par des paroles, pour quel motif aurions-nous supporté de si cruels tourments ? »

Bogus aussitôt ordonna de les suspendre à des poteaux, en les liant fortement sous les aisselles avec des courroies, et d'attacher à leurs pieds de lourdes pierres, pendant qu'on allumerait au-dessous un feu violent. Enfin, comme s'il manquait encore quelque chose à tous ces raffinements de cruauté, quatre bourreaux devaient encore les battre de verges au milieu de cette torture. Les bienheureux martyrs supportèrent courageusement tous ces affreux supplices, sans daigner même adresser une parole à leurs cruels tyrans, qui, toujours plus irrités, commandèrent de creuser sur les lieux deux fosses profondes, y firent jeter Zénon et Zénas, et après eux une masse de bois arrosé d'huile, afin de prêter plus d'activité à la flamme qui devait les dévorer. Alors arriva un grand prodige ; car ce que l'Écriture raconte des trois jeunes hommes de Babylone se produisit devant tous les spectateurs, en faveur des bienheureux martyrs. De même qu'alors le feu avait fui les corps des saints, il refusa cette fois encore d'approcher des membres de Zénon et de son esclave, qui sortirent sains et saufs de leurs fosses ; et l'immense multitude qui avait été témoin de cette merveille se convertit à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Alors Bogus, en qualité de chef de la milice, donna sur l'heure au gouverneur le pouvoir de condamner Zénon ; car il appartenait à l'armée. Maxime prononça la sentence, et dit qu'ils auraient l'un et l'autre la tête tranchée devant le tribunal même. Les bienheureux martyrs montrèrent leur constance jusqu'à ce dernier moment, et ayant fait sur leurs fronts le signe de la croix toute-puissante du Christ, ils présentèrent eux-mêmes la gorge à l'épée des bourreaux, et

consommèrent ainsi leur martyre. Quelques vierges pieuses et craignant Dieu s'approchèrent furtivement, enlevèrent les corps des saints et les placèrent dans un sépulcre. Après tant de combats, ces bienheureux furent ainsi reçus dans les chœurs des saints martyrs, où ils reçurent la noble couronne qu'ils avaient remportée dans la ville de Philadelphie, sous le gouverneur Maxime, le vingt-troisième jour du mois de juin.

Quand la persécution contre les chrétiens eut cessé, des compatriotes des bienheureux Zénon et Zénas arrivèrent pour emporter leurs précieuses dépouilles. Ils trouvèrent les saints corps entiers, sans corruption et comme vivants, et les transportèrent dans leur patrie, où ils leur donnèrent une honorable sépulture. Le Seigneur opéra, par le moyen de ces restes sacrés, de nombreux et éclatants prodiges, dans tout le cours de la route qu'ils parcoururent, et dans le lieu où ils furent déposés. O trois et quatre fois heureux êtes-vous, glorieux martyrs, dans le royaume du Christ, parés de l'éclat de vos vertus, plus brillant que celui de l'or et des pierres précieuses ! Vous avez échangé pour une vie céleste et tout angélique, les travaux et les souffrances de cette vie mortelle ; vous jouissez, selon les promesses de Dieu qui vous a appelés, de ces biens ineffables que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, et dont le désir n'a jamais pénétré dans le cœur de l'homme, de ces biens que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment. A lui donc soient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles ! Amen.

XXX

LES ACTES DE SAINT SATURNIN, DE SAINT DATIVUS ET D'UN GRAND NOMBRE D'AUTRES EN AFRIQUE.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

Ces Actes font partie de la collection de Dom Ruinart.

Ici commencent la Confession et les Actes des martyrs Saturnin, prêtre, Félix, Dativus, Ampélius, et des autres dont les noms sont donnés plus bas. A cause des Collectes et des Écritures divines, sous Aurélius, alors proconsul d'Afrique, la veille des ides de février, dans la ville de Carthage, ils ont confessé le Seigneur, puis dans divers lieux et à des jours différents ils ont répandu leur sang bienheureux pour la défense de leur foi.

Aux jours de Dioclétien et de Maximien, le diable dirigea contre les chrétiens une nouvelle guerre. Il recherchait, pour les brûler, les saints mystères et les divines Écritures, renversait les basiliques du Seigneur, et défendait de célébrer les rites sacrés et les saintes Collectes ou assemblées. Mais l'armée du Seigneur ne pouvait tolérer un commandement aussi injuste; remplie d'horreur pour ces ordres sacriléges, elle saisit aussitôt les armes de la foi et descendit au combat, moins pour lutter contre les hommes que contre le démon. Il est vrai que plusieurs tombèrent détachés de la foi qui faisait leur appui, en livrant aux gentils, pour être brûlés par eux, les Écritures divines et les saints mystères ; le plus grand nombre cependant sut mourir en les conservant avec courage, et en répandant volontiers son sang pour les défendre. Pleins du Dieu qui les animait, après avoir vaincu et terrassé le diable, ces martyrs ont conquis dans leurs souffrances la palme de la victoire, et écrit de leur sang, contre les traditeurs et leurs

consorts, la sentence par laquelle l'Église les rejetait de sa communion, parce qu'il n'était pas permis qu'il y eût à la fois dans l'Église de Dieu des martyrs et des traditeurs.

Ainsi l'on voyait de toutes parts accourir au lieu du combat d'innombrables légions de confesseurs; et partout où chacun d'eux trouvait un adversaire, il y dressait le camp du Seigneur. Dans la ville d'Abitina, dans la maison d'Octave Félix, quand les éclats de la trompette guerrière eurent retenti, de glorieux martyrs élevèrent l'étendard de leur roi. Et pendant qu'ils célébraient, selon la coutume, les mystères sacrés, ils furent arrêtés par les magistrats de la colonie, assistés des soldats stationnaires. C'étaient le prêtre Saturnin avec ses quatre enfants, Saturnin le jeune et Félix, tous deux lecteurs, Marie, vierge consacrée au Seigneur, et Hilarion, encore enfant. Avec eux, le sénateur Dativus, Félix, un autre Félix, Éméritus, Ampélius, Rogatien, Quintus, Maximien, Rogatien, Rogatus, Januarius, Cassien, Victorien, Vincent, Cécilien, Restituta, Prima, Ève, Rogatien, Givalius, Rogatus, Pomponia, Secunda, Januaria, Saturnine, Martin, Dantus, Félix, Marguerite, Major, Honorat, Régiola, Victorin, Peluse, Fauste, Dacien, Matrona, Cécile, Victoria, Hérectina, Secunda, une autre Matrona et une autre Januaria. Tous, joyeux de leurs chaînes, furent conduits au Forum.

A ce premier champ de bataille, Dativus marchait le premier, Dativus que des parents pieux avaient engendré pour porter un jour la blanche robe des sénateurs dans la cour céleste. Après lui venait le prêtre Saturnin, entouré de ses quatre enfants ; la moitié devait partager avec lui le martyre, et il laissait l'autre à l'Église, comme un gage destiné à rappeler son nom et son dévouement. L'armée entière des soldats du Seigneur les suivait, avec l'éclat et la splendeur des armes célestes, le bouclier de la foi, la cuirasse de la justice, le casque du salut et le glaive à deux tranchants de la parole sainte. Invincibles sous une telle armure, ils donnaient aux frères l'assurance de leur prochaine victoire. Enfin ils arri-

vèrent sur le forum de la ville. C'est là qu'ils livrèrent leur premier combat, dans lequel, au jugement même des magistrats, ils enlevèrent la palme d'une glorieuse confession. Sur ce même forum le ciel avait combattu pour les Écritures divines, lorsque l'évêque de la cité, Fundanus, avait consenti à les livrer pour être brûlées. Déjà le sacrilége magistrat les avait jetées sur la flamme, quand tout à coup, par un ciel sans nuages, une pluie abondante avait éteint les feux, tandis que la grêle sévissait d'une manière terrible, et les éléments déchaînés ravageaient au loin le pays, après avoir respecté les Écritures du Seigneur.

Ce fut donc dans cette ville que les martyrs du Christ reçurent leurs premières chaînes, qu'ils avaient tant désirées. De là on les dirigea sur Carthage, et pendant toute la route, dans les élans d'une vive allégresse, ils chantaient au Seigneur des hymnes et des cantiques. Quand ils furent arrivés au tribunal d'Anulinus, alors proconsul, ils gardèrent les rangs de leur sainte milice avec courage et fermeté ; et les cruelles attaques du démon vinrent se briser contre la constance que le Seigneur leur inspirait.

Mais parce que tous ces soldats du Christ se trouvant réunis étaient trop forts contre la rage du diable, il voulut les appeler l'un après l'autre à des combats singuliers. Ce n'est pas de moi-même, c'est avec les paroles des martyrs que je veux vous tracer le récit de ces combats, afin qu'on apprenne à connaître l'audacieuse cruauté de l'ennemi, dans les supplices qui furent inventés et dans ses attaques sacriléges, et qu'en même temps on loue dans la patience des martyrs et dans leur confession la vertu toute-puissante du Christ notre Seigneur.

L'officier, en les présentant au proconsul, les annonçait comme étant des chrétiens que les magistrats des Abytiniens lui avaient envoyés, parce que contre les édits des Empereurs et des Césars ils avaient tenu leurs Collectes et célébré les mystères du Seigneur. Le proconsul demanda d'abord à Dativus quelle était sa condition dans le monde, et s'il avait tenu

des Collectes. Dativus confessa qu'il était chrétien, et qu'il avait assisté à des Collectes. Le proconsul insista pour savoir quel était l'auteur de ces réunions saintes, et en même temps il ordonna à l'officier d'étendre Dativus sur le chevalet, et de le déchirer avec les ongles de fer. Les bourreaux exécutèrent ces ordres avec un cruel empressement ; déjà les flancs du martyr étaient mis à nu et préparés pour la torture ; les ongles de fer se dressaient au-dessus de la victime, quand tout à coup le généreux martyr Thélica fendit la foule, et vint se présenter aux supplices. Il criait à haute voix : « Nous aussi nous sommes chrétiens, nous avons fait des réunions. » A ces mots, la fureur du proconsul s'enflamme ; il pousse un soupir, et profondément blessé par le trait qui lui déchire le cœur, il fait d'abord frapper de coups vigoureux le martyr du Christ, puis il l'étend sur le chevalet, où les ongles de fer mettent ses membres en lambeaux. Mais au milieu de la rage de ses bourreaux, le glorieux martyr Thélica répandait en ces termes devant le Seigneur ses prières, avec l'hommage de sa reconnaissance : « Grâces soient rendues à Dieu ! En votre nom, Christ, Fils de Dieu, délivrez vos serviteurs. »

Le proconsul, interrompant cette prière, lui demanda : « Qui donc a été avec toi l'auteur de vos réunions ? » Et le martyr, sans s'émouvoir, au milieu des fureurs de plus en plus cruelles du bourreau, répondit à haute voix : « Le prêtre Saturnin, et nous tous avec lui. » Généreux martyr ! Il donne à tous le premier rang ! Il n'a point nommé le prêtre à l'exclusion des frères ; mais au prêtre, il a associé les frères dans les honneurs d'une confession commune. Le proconsul demanda alors Saturnin ; le martyr le lui montra. Ce n'était pas le trahir, puisqu'il le voyait déjà combattre à ses côtés avec lui contre le diable ; mais il voulait prouver au proconsul qu'il avait assisté à une Collecte solennelle des chrétiens, puisqu'un prêtre était avec eux. Cependant le martyr unissait ses prières à son sang ; et, fidèle aux préceptes de l'Évangile, il demandait pardon pour des ennemis qui mettaient ses chairs

en lambeaux. Au milieu des plus cruels supplices, il reprochait à ses bourreaux et au proconsul leur impiété. « Malheureux, s'écriait-il, vous êtes des injustes ; vous agissez contre Dieu. O Dieu très-haut, vous punirez leurs crimes. Malheureux ! vous péchez, vous agissez contre Dieu. Gardez les préceptes du Dieu très-haut ! Malheureux ! vous commettez l'injustice, vous déchirez des innocents ; car nous ne sommes pas des homicides, nous n'avons commis aucune fraude. O Dieu ! ayez pitié. Je vous rends grâces, Seigneur ! accordez-moi de souffrir pour la gloire de votre nom. Délivrez vos serviteurs de la captivité de ce monde. Je vous rends grâces, et je me sens incapable de vous témoigner ma reconnaissance. » Cependant les ongles de fer plus fortement appliqués, imprimaient sur les membres du martyr de plus profonds sillons ; des flots de sang s'échappaient en bouillonnant des mille sources qui leur étaient ouvertes.

A ce moment le proconsul s'écria : « Tu vas enfin commencer à éprouver ce qu'il vous faudra souffrir. » Thélica, qui l'entendit, ajouta sur-le-champ : « Oui, ce qu'il nous faudra souffrir pour arriver à la gloire. Je rends grâces au Dieu des empires. Je le vois, l'empire éternel, l'empire incorruptible. Seigneur Jésus-Christ, nous sommes chrétiens ; c'est vous que nous servons ; vous êtes notre espérance; vous êtes l'espérance des chrétiens ; Dieu très-saint ! Dieu très-haut ! Dieu tout-puissant ! Pour la gloire de votre nom, nous vous offrons le tribut de nos louanges. Seigneur Dieu tout-puissant ! » Au milieu de cette prière, le diable, par la voix du juge, lui ayant dit : « Tu devais garder l'ordre des Empereurs et des Césars ; » Thélica, malgré l'épuisement de son corps, lui répondit avec le courage et la constance d'une âme qui se sent victorieuse : « Je n'ai appris qu'une loi, la loi de Dieu ; que m'importent toutes les autres ? C'est elle que je veux garder, pour elle je veux mourir, dans elle je consommerai mon sacrifice ; car en dehors de cette loi il n'y en a pas d'autre. » Ces paroles du glorieux martyr, au milieu de ses supplices, étaient

pour Anulinus la plus cruelle des tortures. Enfin, quand i eut assouvi sa rage et sa férocité, il cria : « Arrêtez ! » Puis faisant renfermer le martyr dans une étroite prison, il le réserva à des souffrances plus dignes de lui et de son courage.

Après lui, le Seigneur appela au combat Dativus, qui, du chevalet sur lequel il était resté étendu, avait contemplé de près le généreux combat de Thélica. Comme il répétait souvent et à haute voix qu'il était chrétien, et qu'il avait fait une réunion, on vit tout à coup sortir de la foule Fortunatien, le frère de la très-sainte martyre Victoire. C'était un grand personnage, revêtu des honneurs de la toge, mais qui jusqu'alors était demeuré l'ennemi de la religion chrétienne. Il n'avait cessé d'attaquer par des paroles impies le martyr étendu sur le chevalet : « Seigneur, disait-il au proconsul, c'est lui qui, profitant de l'absence de notre père, et lorsque nous-mêmes nous étions retenus ici pour nos études, c'est lui qui a séduit notre sœur Victoire, et qui l'a entraînée avec lui loin des splendeurs de Carthage, jusqu'à la colonie d'Abitina, accompagnée des deux vierges Restituta et Seconde. Jamais il n'était entré dans notre demeure, si ce n'est quand, par de perfides insinuations, il avait cherché à corrompre l'esprit de ces jeunes filles. » Mais l'illustre martyre du Seigneur, la grande Victoire, ne put souffrir qu'un serviteur de Dieu, son collègue et son compagnon de martyre, fût injustement accusé. Aussitôt elle fend la foule, et avec une liberté toute chrétienne : « Aucun conseil, dit-elle, n'a décidé mon départ, et je ne suis point venue avec lui dans Abitina. Je puis le prouver par le témoignage des habitants. J'ai tout fait de moi-même et en toute liberté. J'ai célébré les mystères du Seigneur avec les frères, parce que je suis chrétienne. » Alors l'impudent avocat se mit à entasser sur le martyr les plus infâmes accusations ; mias du haut de son chevalet le généreux athlète les détruisait par la force de la vérité.

Cependant Anulinus, enflammé de colère, ordonne qu'on ait recours une seconde fois aux ongles de fer. Aussitôt les bour-

reaux mettent à nu les flancs de leur victime ; et, quand ils les ont préparés pour leurs ongles de fer, ils commencent à sévir par de sanglantes blessures. Leurs cruelles mains semblent voler plus rapides que la voix emportée qui les commande. Ils déchirent la peau, arrachent les entrailles, et, par une atroce barbarie, ils mettent à découvert les mystères du cœur que la poitrine recèle. Au milieu de ces tortures, l'âme du martyr demeurait immobile, ses membres se rompaient, ses entrailles étaient répandues, ses flancs s'épuisaient en lambeaux, mais son cœur demeurait entier et inébranlable. Dativus, autrefois sénateur, se souvient de sa dignité, et sous les coups d'un bourreau furieux il adresse à Dieu cette prière : « O Seigneur, ô Christ, que je ne sois pas confondu ! » Le bienheureux martyr mérita d'être exaucé, et l'effet fut aussi prompt que la prière avait été courte.

Bientôt le proconsul, violemment ému, s'écrie: « Épargnez! » et il s'élance de son tribunal. Aussitôt les bourreaux ont cessé ; il n'était pas juste que le martyr du Christ fût puni dans une cause qui regardait la seule Victoire, sa compagne dans le martyre. Cependant un cruel délateur, Pompéianus, apporte contre lui d'infâmes soupçons ; il ajoute à la cause du martyr d'odieuses calomnies ; mais le bienheureux, le repoussant avec mépris : « Démon, lui dit-il, que viens-tu faire en ces lieux ? Quels nouveaux efforts viens-tu tenter contre les martyrs du Christ ? » L'autorité du sénateur, la puissance du martyr triomphèrent de l'influence et des fureurs de l'avocat. Mais il fallait que l'illustre athlète fût une seconde foi soumis à la torture pour le Christ. On l'interrogea s'il avait assisté à la réunion ; il répondit constamment qu'il était survenu pendant que la réunion se faisait, qu'il avait en conséquence célébré les mystères du Seigneur dans la société de ses frères, avec le zèle que la religion exige, mais que du reste il n'avait pas été la cause unique de la réunion. Cette réponse excita plus violemment que jamais la colère du proconsul. Dans cette recrudescence de barbarie, les ongles de fer du

bourreau se chargèrent d'imprimer sur le corps du martyr le double caractère de sa gloire. Mais Dativus, au milieu de ces nouveaux supplices, plus terribles que jamais, répétait son ancienne prière : « Je vous le demande, ô Christ, disait-il, que je ne sois pas confondu. Qu'ai-je fait? Saturnin est notre frère. »

Tandis que, sans autre guide que leur rage, des bourreaux durs et impitoyables lui déchiraient les flancs, on appelle au combat le prêtre Saturnin. Ravi dans la contemplation du royaume céleste, il n'avait considéré les tourments de ses frères que comme quelque chose de léger et de peu effrayant. C'est dans ces dispositions qu'il commença la lutte. Le proconsul lui dit : « Contre les ordres des empereurs et des Césars, tu n'as pas craint de réunir tous ces hommes. » Le prêtre Saturnin, avec l'inspiration de l'Esprit-Saint, répondit : « Nous avons célébré les mystères du Seigneur en toute aisance. » Le proconsul dit : « Pourquoi ? » Saturnin : « Parce qu'il n'est pas permis de suspendre les mystères du Seigneur. » A peine eut-il achevé, que le proconsul le fit aussitôt attacher à côté de Dativus. Cependant Dativus voyait voler les lambeaux de sa chair, plutôt comme un spectateur que comme une victime capable de plaintes. L'esprit et le cœur appliqués au Seigneur, il ne comptait pour rien les douleurs du corps. Seulement il adressait cette prière à Dieu : « Venez à mon aide, je vous en conjure, ô Christ ! ayez compassion de vos enfants. Sauvez mon âme; gardez mon esprit, et que je ne sois pas confondu. Je vous le demande, ô Christ ! donnez-moi de souffrir. » Puis le proconsul lui ayant dit : « Dans cette grande cité, vous deviez user de votre influence pour rappeler les hommes à des sentiments meilleurs, et ne pas violer sans raison l'édit des empereurs et des Césars. » Mais Saturnin criait avec plus de force et de constance : « Je suis chrétien. » A ces paroles, le diable demeura vaincu ; le proconsul dit : « Épargnez ! » En même temps il le fit jeter en prison, et réserver pour un martyre plus digne de son courage.

Cependant le prêtre Saturnin, que le sang des martyrs avait baigné jusque sur le chevalet où il était suspendu, se sentait fortifié dans la foi de ceux dont le sang l'inondait encore. Interrogé donc s'il était l'auteur de la réunion, si lui-même l'avait formée, il répondit : « Oui, j'étais présent à cette réunion. » Alors le lecteur Éméritus s'élance au combat pour combattre avec son prêtre. « C'est moi, dit-il, qui suis le coupable; c'est dans ma maison que se sont faites les réunions. » Le proconsul, déjà tant de fois vaincu, trembla devant l'impétueuse ardeur d'Éméritus; cependant il eut la force de se tourner vers le prêtre, et il lui dit : « Pourquoi agissais-tu contre le décret de l'empereur ? » Saturnin répondit : « Le jour du Seigneur ne doit jamais s'omettre; ainsi le veut la loi. » Le proconsul continua : « Cependant tu ne devais pas mépriser la défense des empereurs ; il fallait l'observer et ne rien faire contre leurs ordres. » La sentence contre les martyrs était arrêtée depuis longtemps ; il donna l'ordre aux bourreaux de sévir, et fut obéi sur-le-champ avec un empressement cruel. Tous ensemble se ruèrent sur le corps d'un vieillard, d'un prêtre.

Bientôt, dans leur rage qui grandit toujours, ils ont brisé tous ses nerfs; ils déchirent alors ses membres dans d'affreux supplices d'un genre nouveau, et que la barbarie a pu seule inventer contre le prêtre de Dieu. Vous eussiez vu ces bourreaux se jeter sur leur victime comme sur une proie livrée à l'insatiable faim qui les provoque à multiplier les blessures. Ils mettent à nu ses entrailles, et la foule voit paraître avec horreur les os du martyr au milieu des flots d'un sang vermeil. Alors le prêtre craignit lui-même qu'au milieu des longs retards de la torture, son âme ne vînt à abandonner son corps pendant la suspension des supplices, et il fit à Dieu cette prière : « Je vous en conjure, ô Christ, exaucez-moi. Je vous rends grâces, ô mon Dieu ! ordonnez que j'aie la tête tranchée. Je vous en conjure, ô Christ, ayez pitié de moi. Fils de Dieu, secourez-moi. » Mais le proconsul qui l'avait entendu lui disait : « Pourquoi agis-

sais-tu contre l'édit ? » Et le prêtre répondait : « La loi le veut ainsi ; c'est ainsi que la loi l'ordonne. » O réponse admirable et vraiment divine d'un prêtre et d'un docteur digne de toutes nos louanges ! même au milieu des tourments, il proclame la sainteté de la loi divine, et pour elle il affronte tous les supplices. Le nom de la loi a effrayé Anulinus : « Épargnez ! » crie-t-il aux bourreaux. Et il le relègue dans le cachot de la prison, le réservant au supplice qu'il ambitionnait.

Alors il fit approcher Éméritus, et lui dit : « Est-ce bien dans ta maison que se sont faites les réunions contre les édits des empereurs ? » Éméritus, tout inondé des grâces de l'Esprit-Saint, répondit : « Oui, c'est dans ma maison que nous « avons célébré le jour du Seigneur. » Le proconsul continua : « Pourquoi leur permettais-tu d'entrer ? » Eméritus répondit : « Parce que ce sont mes frères, et que je ne pouvais les empêcher.— Cependant tu le devais, dit le proconsul. — Je ne le pouvais pas, répondit le martyr, parce que nous ne pouvons pas vivre sans célébrer le jour du Seigneur. » Le proconsul aussitôt le fit étendre sur le chevalet, puis soumettre à une cruelle torture. On avait renouvelé les bourreaux pour que les atteintes fussent plus vigoureuses. Quant à Éméritus, il priait ainsi : « Je vous en conjure, ô Christ, secourez-moi. Malheureux, vous agissez contre les préceptes du Seigneur. » Mais le proconsul en l'interrompant disait : « Tu ne devais pas les recevoir. » Le martyr répondit : « Je ne pouvais pas ne point recevoir mes frères. » Le proconsul impie répliqua : « L'ordre des empereurs et des Césars était antérieur. » Le très-saint martyr dit : « Dieu est plus grand que les empereurs. Je vous prie, ô Christ ! je vous paie mon tribut de louanges, ô Seigneur, ô Christ ! donnez-moi de souffrir. » Au milieu de sa prière, le proconsul lui jeta cette question : « Tu as donc quelques Écritures dans ta maison ? » Le martyr répondit : « Oui, je les ai, mais dans mon cœur. » Le proconsul : « Les as-tu dans ta maison, oui ou non ? » Le martyr Éméritus répondit : « C'est dans mon cœur que je les ai. Je vous prie, ô Christ ! à

vous mes louanges ! délivrez-moi, ô Christ ! c'est pour votre nom que je souffre. Je souffre pour un moment, je souffre de bon cœur ; ô Seigneur, ô Christ, que je ne sois pas confondu ! » Noble martyr, tu t'es rappelé l'Apôtre qui conservait la loi du Seigneur écrite, non avec l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant, sur les tables d'un cœur de chair, et non plus sur des tables de pierre. O martyr, tu as connu et glorifié la loi sainte ; tu as été ce gardien vigilant qui, plein d'horreur pour le crime des traditeurs, et pour ne pas perdre les Écritures divines, les a placées dans le secret de son cœur. Aux paroles du saint confesseur, le proconsul dit : « Épargnez ! » et il rédigea un mémoire sur la profession de foi du martyr, ainsi que sur celle de ses compagnons, ajoutant : « Vous serez punis tous selon vos mérites, et selon la profession de foi que vous aurez faite. »

Cependant déjà la rage du monstre, rassasiée par les tourments des martyrs, commençait à s'apaiser, quand un chrétien nommé Félix, qui tout à l'heure allait trouver dans les supplices la vérité de son nom, se présenta pour le combat. La légion entière des soldats du Seigneur était là, toujours inattaquable, toujours invincible. Le tyran, le cœur abattu, la voix sans énergie, l'âme et le corps sans vigueur, leur dit à tous : « J'espère que vous du moins vous serez assez sages pour choisir la vie, en observant les édits. » Les confesseurs du Seigneur, les invincibles martyrs du Christ, lui dirent tout d'une voix : « Nous sommes chrétiens ; nous ne pouvons pas ne pas garder la loi sainte du Seigneur, jusqu'à l'effusion de tout notre sang. »

Le cruel proconsul, frappé de cette réponse, dit à Félix : « Je ne te demande pas si tu es chrétien, mais si tu as fait des réunions, ou si tu as quelques Écritures. » O demande pleine de ridicule et de folie : « Si tu es chrétien, garde-toi de le dire ! » Et après cela il ajoute : « Si tu as assisté à une réunion, réponds-moi. » Comme si l'on pouvait être chrétien sans les mystères du Seigneur, ou célébrer les mystères du

Seigneur sans être chrétien ! Est-ce que tu ne sais pas encore, Satan, que l'idée du mystère du Seigneur renferme celle de chrétien, de même que l'idée de chrétien suppose l'idée du mystère du Seigneur, de telle sorte que l'une ne peut pas être sans l'autre ? Quand tu entendras le nom de chrétien, sache donc qu'il y a réunion pour les mystères du Seigneur ; et aussi, quand tu entendras le nom de Collecte, rappelle-toi le nom de chrétien. Enfin le martyr va te connaître et te livrer à la risée. Écoute la réponse qui va te confondre : « La reunion, dit-il, nous l'avons célébrée solennellement ; nous nous réunissons toujours aux mystères du Seigneur, pour y lire les divines Écritures. » Anulinus. confondu par cette simple parole, le fit frapper à coups de bâton ; et bientôt le martyr, achevant sa passion glorieuse au milieu du supplice, rendit l'âme et s'envola vers le tribunal du grand Roi, pour se réunir aux chœurs des bienheureux. Mais Félix est immédiatement suivi d'un autre Félix qui devait lui être en tout semblable, et par le nom, et par la profession de sa foi, et par le martyre. Descendu dans la lice avec le même courage, il fut brisé comme lui sous le bâton ; comme lui il exhala son âme dans les supplices, et mérita ainsi de partager la gloire des premiers martyrs..

Après lui la lutte fut continuée par Ampélius, le gardien de la loi, le conservateur très-fidèle des divines Écritures. Le proconsul lui ayant demandé s'il avait assisté à la réunion, il répondit avec joie, sans crainte et d'une voix assurée : « Oui, j'ai assisté aux réunions avec mes frères. j'ai célébré le jour du Seigneur, et je conserve avec moi les Écritures, mais gravées dans mon cœur. O Christ, je vous rends grâces ; exaucez-moi, ô Christ ! » A peine avait-il achevé, qu'on le frappa à la tête, et on le fit reconduire en prison avec les autres frères. Il s'y rendit avec joie, comme si on l'eût introduit dans le tabernacle du Seigneur. Vint ensuite Rogatien, qui, ayant, lui aussi, confessé le nom du Seigneur, fut réuni aux frères dont nous venons de parler, sans passer auparavant par aucune tor-

ture. Puis Quintus, qui rendit un noble et glorieux témoignage au nom du Seigneur. Après avoir été frappé à coups de bâton, il fut jeté en prison et réservé pour un martyre plus digne de son courage. Maximien le suivait; généreux comme lui dans sa confession, il partagea sa gloire dans les combats, et mérita comme lui les triomphes de la victoire. Après lu vint Félix le jeune, qui proclamait à haute voix que les mystères du Seigneur sont l'espérance et le salut des chrétiens. Et tandis qu'on le frappait, ainsi que les autres, à coups de bâton, il disait : « J'ai de toute la ferveur de mon âme célébré les mystères du Seigneur ; j'ai assisté aux réunions avec les frères, parce que je suis chrétien. » Par cette confession il mérita d'être réuni aux autres frères.

Cependant le jeune Saturnin, digne rejeton du saint martyr le prêtre Saturnin, s'avance avec empressement pour le combat qu'il ambitionne ; il est noblement impatient d'égaler les glorieuses vertus de son père. Le proconsul en fureur, et cédant au démon qui l'inspire, lui dit : « Et toi aussi, Saturnin, tu as assisté aux réunions? » Saturnin répondit : « Je suis chrétien. — Ce n'est pas ce que je te demande, dit le proconsul ; mais si tu as pris part aux mystères du Seigneur. » Saturnin répondit : « Oui, j'ai pris part à ces mystères ; car le Christ est mon Sauveur. » A ce nom de Sauveur, Anulinus s'enflamma et fit relever pour le fils le chevalet du père. Quand on y eut étendu Saturnin : « Eh bien ! maintenant, lui disait Anulinus, quelle est ta foi ? Tu vois en quel état tu es réduit. As-tu les Écritures ? » Saturnin répondit : « Je suis chrétien. » Le proconsul lui dit : « Je te demande si tu as assisté à vos réunions, si tu conserves les Écritures ? » Saturnin répondit : « Je suis chrétien. Il n'y a pas, après le nom du Christ, un autre que nous devons honorer comme saint. » Le diable, enflammé de colère à cette réponse généreuse, lui dit : « Puisque tu persévères dans ton obstination, il faut que tu sois soumis à la torture. Réponds, as-tu quelques-unes des Écritures? » Puis il dit aux bourreaux: « Frappez-le ! » Ceux-ci.

déjà lassés des coups dont ils avaient déchiré le père, se jetèrent cependant avec rage sur les flancs de ce jeune adolescent, et ils mêlèrent le sang du fils au sang du père, encore humide sur leurs ongles cruels. Alors vous eussiez vu, le long des profondes blessures qui ouvraient les flancs du jeune Saturnin, couler les flots d'un sang qui ne démentait pas son origine; mais celui du père se confondait avec celui du fils sur les instruments de la torture. Dans ce mélange sacré, le jeune martyr sembla recouvrer de nouvelles forces ; il sentait moins la douleur ; le sang de son père était un remède à ses blessures. Alors d'une voix puissante on l'entendit s'écrier : « Je conserve les Écritures du Seigneur, mais dans mon cœur. Je vous en conjure, ô Christ! donnez-moi la patience; mon espérance est en vous. » Analinus dit : « Pourquoi agissiez-vous contre l'édit? » Le martyr répondit : « C'est parce que je suis chrétien. » Le proconsul, entendant cette parole, dit aux bourreaux : « Épargnez! » Aussitôt on suspendit la torture; et Saturnin fut conduit dans la compagnie de son père.

Cependant la nuit précipitait les heures, et le jour tendait à son déclin. La torture dut cesser avec le soleil; la sombre rage des bourreaux était tombée; elle languissait, comme avait langui la cruauté du juge. Mais les autres soldats du Seigneur, sur lesquels le Christ faisait luire dans son éclat divin l'éternelle lumière, s'élançaient toujours avec plus de courage et de constance. Alors l'ennemi de Dieu se sent vaincu par les glorieux combats de tant de martyrs ; toutes ses attaques si terribles ne lui ont préparé que des défaites ; le jour l'abandonne, la nuit le saisit, la rage de ses bourreaux cède elle-même à la fatigue qui l'épuise; il n'a plus la force de recommencer avec chacun des athlètes une lutte trop inégale; il essaiera donc d'interpeller à la fois l'armée entière des martyrs, et de mettre leur dévouement à l'épreuve d'un nouvel interrogatoire. « Vous avez vu, leur dit-il, ce qu'ont eu à souffrir ceux qui ont persévéré, et ce qu'il leur faudra souffrir encore, s'ils s'obstinent dans leur profession de foi. Tous

ceux donc, parmi vous, qui veulent mériter leur pardon et être conservés, doivent renoncer hautement à leur foi. » A ces paroles, les confesseurs du Christ, les glorieux martyrs du Seigneur, sont saisis d'un joyeux transport. Ce ne sont point les promesses du proconsul qui les animent, c'est l'Esprit-Saint qui leur a montré la victoire dans les souffrances. Ils élèvent la voix avec plus d'énergie que jamais, et s'écrient tous ensemble : « Nous sommes chrétiens. » Ces seuls mots ont terrassé le diable; Anulinus est ébranlé dans sa résolution ; il est confondu, et fait jeter en prison les bienheureux confesseurs; c'est là qu'ils attendront le martyre.

Les femmes, toujours avides de sacrifice et de dévouement, le glorieux chœur des vierges saintes ne devaient pas être privés des honneurs de ce grand combat; toutes, avec l'aide du Christ, ont combattu dans notre Victoire et triomphé avec elle. Victoire, en effet, la plus sainte des femmes, la fleur des vierges, l'honneur et la gloire des confesseurs, grande par sa naissance, plus grande encore par sa religion et sa sainteté, le modèle de la tempérance, en qui les grâces de la nature étaient relevées par l'éclat de la pudeur, et chez qui s'alliaient à la beauté du corps la vraie beauté de l'âme, la foi et la perfection de la sainteté ; Victoire se réjouissait de trouver dans le martyre la seconde palme que son cœur ambitionnait. Dès son enfance on avait vu briller en elle les signes éclatants de la pureté; dans les années de l'inexpérience, on avait admiré chez elle les chastes rigueurs d'une âme généreuse, unies d'avance à cette majesté que donne le martyre. Enfin, lorsqu'elle eut atteint l'âge où la virginité reçoit sa perfection, et que ses parents voulaient malgré ses refus et ses résistances lui donner un époux, afin d'échapper aux mains des ravisseurs, la jeune fille s'était réfugiée dans les profondeurs de la terre; mais le souffle de l'Esprit-Saint la protégeait, et la terre lui donna asile. Elle n'eût jamais souffert pour le Christ son maître, si elle fût morte dans cette circonstance, par le seul motif de sauver sa pudeur.

Ainsi délivrée des flambeaux de l'hymen, après avoir déjoué les piéges de ses parents et de son fiancé, au milieu, pour ainsi dire, d'un nombreux concours réuni pour ses noces, vierge pure et sans tache, elle s'était envolée vers la demeure de la chasteté, vers le port de la pudeur, l'Église. Là, elle avait consacré à Dieu son corps dans une perpétuelle virginité, et lui avait dédié en témoignage sa chevelure, comme l'offrande sainte d'une pudeur que rien ne devait ébranler.

Elle accourait donc aujourd'hui au martyre, tenant dans sa main la palme du triomphe unie à la fleur de la chasteté. Interrogée par le proconsul quelle était sa foi, elle répondit d'une voix claire : « Je suis chrétienne. » Son frère Fortunatien, personnage revêtu de la toge romaine, se portait pour son défenseur, et cherchait à montrer par de vains arguments que sa sœur avait perdu l'esprit. Victoire répondit : « Mon esprit n'est point altéré ; jamais je n'ai changé. » Le proconsul lui dit : « Veux-tu retourner avec Fortunatien ton frère ? » Elle répondit : « Non, je ne le veux pas ; je suis chrétienne. Mes frères, ce sont ces hommes qui gardent les préceptes de Dieu. » O jeune fille, que tu es établie solidement sur l'autorité de la loi divine ! ô glorieuse vierge, que tu as été sage en te consacrant au Roi éternel ! ô bienheureuse martyre, que tu es grande dans la profession que tu fais de l'Évangile ! » Elle répond par la parole du Maître : « Mes frères, ce sont ceux qui gardent les préceptes de Dieu. » En entendant cette réponse, Anulinus déposa son autorité de juge, pour descendre auprès de cette jeune fille à des tentatives de persuasion. « Songe à toi, lui disait-il ; tu vois la sollicitude de ton frère pour te sauver. » La martyre du Christ lui répondit encore : « Non, mon esprit n'est point altéré ; jamais je n'ai changé. J'ai assisté à nos réunions, j'ai célébré le jour du Seigneur avec les frères, parce que je suis chrétienne. » A ces paroles, Anulinus entra en fureur ; il fit reléguer en prison, avec tous les autres, la très-sainte martyre du Christ, et leur réserva à tous l'honneur des mêmes souffrances que leur maître.

Cependant Hilarien restait seul ; c'était un des enfants du prêtre martyr Saturnin, qui devançait, par les ardeurs de sa dévotion, la faiblesse de son âge. Empressé de partager les triomphes de son père et de ses frères, non-seulement il ne trembla pas devant les cruelles menaces du proconsul ; il sut encore les confondre et les réduire à néant. Comme on lui disait : « As-tu suivi ton père et tes frères ? » aussitôt de ce petit corps sortit une voix déjà pleine d'énergie. La poitrine de l'enfant s'était dilatée tout entière pour laisser échapper cette noble réponse : « Je suis chrétien, et c'est de moi-même et de ma libre volonté que j'ai assisté à nos réunions avec mon père et mon frère. » C'était encore la voix du père, du martyr Saturnin qui retentissait par la bouche de son tendre fils ; c'était la langue d'un frère animé par l'exemple de son frère, et qui rendait hommage au Christ notre Seigneur. Mais l'aveugle proconsul ne comprenait pas qu'il avait contre lui non plus des hommes, mais Dieu lui-même qui combattait dans ses martyrs ; il ne sentait pas, dans l'âge tendre d'un enfant, le courage surhumain qui l'animait. C'est pourquoi il se flattait d'épouvanter Hilarien par les châtiments réservés à son âge. « Je couperai ta chevelure, lui disait-il, et le nez et le bout des oreilles, et je te renverrai ainsi mutilé. » A ces menaces, le jeune Hilarien, saintement fier des vertus de son père et de ses frères, et qui déjà avait appris de ses ancêtres à mépriser les tourments, s'écria en élevant la voix : « Fais tout ce que tu voudras, je suis chrétien. » Aussitôt l'ordre fut donné de le jeter en prison, et l'on entendit la voix d'Hilarien s'écrier, au comble de la joie : « Grâces soient rendues à Dieu ! » C'est donc là, dans cette prison, que s'acheva la lutte du grand combat, là que le diable fut terrassé et vaincu, là que les martyrs commencèrent à se réjouir dans d'éternelles actions de grâces, en songeant à la gloire qu'allaient leur procurer les souffrances du Christ.

XXXI

LES ACTES DES SAINTES AGAPE, CHIONIA ET IRÈNE.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ces Actes ont été admis dans le recueil de Dom Ruinart.

Si, depuis l'avénement et le séjour en ce monde de Jésus-Christ notre Sauveur et notre maître, la grâce s'est répandue plus abondamment qu'autrefois sur le genre humain, les victoires des saints ont été aussi plus glorieuses. Au lieu de ces ennemis que les yeux du corps savent reconnaître, on commença à triompher de ceux que le sens de la vue ne peut apercevoir. Les démons invisibles de leur nature furent vaincus et livrés aux flammes par de simples femmes chastes et pures, que l'Esprit-Saint remplissait de sa vertu. Telles furent trois saintes, originaires de Thessalonique, cette ville que le très-sage apôtre Paul a célébrée, et dont il a loué la foi et la charité, lorsqu'il a dit : « En tous lieux votre foi au vrai Dieu est connue ; » et ailleurs : Pour la charité qui doit unir les frères, je n'ai pas eu besoin de vous en écrire ; car vous-mêmes vous avez appris de Dieu à vous aimer les uns les autres. »

Dans la persécution soulevée par l'empereur Maximien contre les chrétiens, ces femmes qui avaient enrichi leurs âmes de toutes les vertus, obéissant aux lois de l'Évangile, avaient imité par un généreux amour de Dieu, et dans l'espérance des biens célestes, l'exemple du patriarche Abraham ; elles avaient abandonné leur patrie, leur famille et leurs biens. Pour échapper aux persécuteurs, selon les préceptes du Christ, elles s'étaient retirées sur une haute montagne, et là elles vaquaient aux saintes prières ; mais si leur corps

trouvait un asile au sommet d'une roche escarpée, c'était au ciel que leur âme habitait sanscesse. Ayant été arrêtées dans leur retraite, elles furent conduites au magistrat, qui avait dirigé cette persécution, la Providence voulant leur donner l'occasion d'accomplir jusqu'au bout les préceptes divins, je veux dire de garder inviolable jusqu'à la mort leur amour envers le Christ, et mériter ainsi la couronne d'immortalité. Une des trois possédait la perfection de la loi, puisqu'elle aimait Dieu de tout son cœur et son prochain comme elle-même, le saint Apôtre ayant dit : « La charité est la fin de la loi. » Aussi on l'appelait Agape, nom par lequel les Grecs désignent la charité. Une autre avait conservé brillante et sans tache la splendeur de son baptême, en sorte qu'on aurait pu lui attribuer la parole du Prophète : « Vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que la neige. » On la nommait Chionia, d'un mot qui signifie neige. Enfin la troisième avait en elle la paix qui est le don spécial du Dieu notre Sauveur, selon la parole du Seigneur lui-même : « Je vous donne ma paix ; » c'est pourquoi elle se nommait Irène, mot qui signifie la paix. Ces trois femmes furent amenées au magistrat, qui, les voyant dans la résolution de ne pas sacrifier aux dieux, les condamna à être brûlées. Ainsi elles allaient, dans un feu qui ne devait durer qu'un instant, triompher de tous les habitants des flammes éternelles, du diable, de la foule des démons, et de la nombreuse armée que Satan a sur la terre ; elles allaient conquérir une couronne incorruptible de gloire, et mériter de louer éternellement avec les Anges le Dieu qui leur avait fait tant de grâces. Nous dirons en abrégé leurs derniers combats.

Le président Dulcétius étant assis sur son tribunal, Artémius son greffier dit : « Voici le rapport sur les accusés présents devant toi ; il nous est envoyé par le stationnaire ; si tu l'ordonnes, j'en ferai la lecture.— Je t'ordonne de le lire, » répondit le président Dulcétius.

Aussitôt le greffier dit : « Je lirai de suite et par ordre à

mon maître tout ce qui est écrit. Voici ce qu'écrit Cassandre le bénéficiaire : « Sache, maître et seigneur, qu'Agathon, Agape, Chionia, Irène, Cassia, Philippa et Eutychia ne veulent point manger des victimes immolées aux dieux. C'est pourquoi je les ai fait conduire devant ton Excellence. » Alors le président Dulcétius dit aux accusés : « Quelle est cette folie qui vous pousse à refuser d'obéir aux ordres très-saints de nos empereurs et de nos Césars ? » Puis à Agathon il dit : « Comment toi, qui venais enfin de sacrifier comme ont coutume de faire ceux qui sont consacrés aux dieux, n'as-tu pas voulu sacrifier avec nous ? » Agathon répondit : « Je suis chrétien. » Dulcétius reprit : « Est-ce que même encore aujourd'hui tu veux persévérer dans ta résolution ? — De plus en plus, » répondit Agathon.

Dulcétius continua : « Et toi, Agape, que dis-tu ? » Elle répondit : « Moi, je crois au Dieu vivant, et je ne veux pas perdre le témoignage de ma conscience dans le bien que j'ai pu faire. » Alors le président reprit : « Et toi, Chionia, que dis-tu à toutes ces choses ? » Chionia répondit : « Parce que je crois au Dieu vivant, je n'ai pas voulu faire ce que tu dis. » Le président se tourna vers Irène, et lui dit : « Et toi, à ton tour, que dis-tu de ces choses ? Pourquoi n'as-tu pas obéi à l'ordre si religieux de nos empereurs et de nos Césars ? — Parce que je craignais Dieu, » répondit Irène. Le président continua : « Et toi, Cassia ? » Cassia répondit : « Je veux sauver mon âme. » Le président reprit : « Est-ce que tu ne veux pas participer à nos sacrifices ? — Non, jamais, » répondit-elle. Alors le président à Philippa : « Et toi, Philippa, que dis-tu ? » Elle répondit : « Moi aussi, je dis la même chose. » Le président dit : « Quelle est cette même chose que tu veux dire ? » Philippa lui répondit : « J'aime mieux mourir que de goûter aux chairs de vos sacrifices. » Enfin le président à Eutychia : » Et toi, Eutychia, que dis-tu ? » Elle répondit : » Moi aussi je ferai la même réponse ; j'aime mieux mourir que de faire ce que tu ordonnes. » Le président lui dit : « N'as-tu pas un mari ? —

Il est mort, » dit Eutychia. « Depuis combien de temps ? » reprit le président. « Depuis environ sept mois, » dit Eutychia. » Le président insista : « De qui es-tu enceinte ? — Du mari que Dieu m'avait donné, » dit Eutychia. Le président reprit : « Je t'exhorte, Eutychia, à renoncer à cette folie, et à reprendre des pensées plus humaines. — Que dis-tu ? — Ne veux-tu pas obéir à l'édit de l'empereur ? — Non, répondit Eutychia, je ne veux pas lui obéir ; car je suis chrétienne, servante du Dieu tout-puissant. » Alors le président prononça : « Puisque Eutychia est enceinte, qu'on attende et qu'on la garde en prison. »

Puis il ajouta : « Et toi, Agape, que dis-tu ? Veux-tu consentir à faire tout ce que nous, en sujets fidèles, nous faisons pour obéir aux empereurs et aux Césars nos maîtres ? — Jamais, répondit Agape ; je ne connais pas le dévouement à Satan. Mon cœur ne se laisse point entraîner par tes paroles ; Dieu l'a fait inexpugnable à tes coups. » Alors le président dit : « Et toi, Chionia, que dis-tu de ces choses ? — Personne, dit Chionia, ne pourra pervertir mon âme. » Le président reprit : « Avez-vous les Écritures impies des chrétiens, leurs parchemins ou leurs livres ? » Chionia répondit : « Président, nous n'avons plus rien ; les empereurs qui règnent aujourd'hui nous ont tout enlevé. » Le président reprit : « Qui vous a inspiré de pareilles pensées ? — Le Dieu tout-puissant, répondit-elle. — Mais, ajouta le président, quels sont ceux qui les premiers vous ont jetées dans une semblable folie ? — Le Dieu tout-puissant, répondit encore Chionia, et avec lui son Fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Dulcétius dit : « Il est évident que vous devez aux empereurs et aux Césars, nos puissants seigneurs, l'obéissance et le dévouement. Mais puisque depuis si longtemps, après des avertissements et des édits sans nombre, après les menaces les plus terribles, la témérité et l'audace vous emportent encore jusqu'à mépriser les justes lois des empereurs et des Césars ; puisque, jusqu'à ce jour obstinément attachées à l'odieux nom des chrétiens, vous

n'avez opposé qu'un refus à l'ordre que vous donnaient les stationnaires et les premiers officiers de faire une abjuration écrite de la foi du Christ, recevez donc le juste châtiment de votre crime. » Et aussitôt après ces paroles il lut la sentence dont voici la teneur : « Agape et Chionia, égarées par la perversion de leur cœur et l'impiété de leurs pensées, ont violé l'édit des Augustes et des Césars nos maîtres ; maintenant encore elles pratiquent une religion téméraire et vaine, la religion des chrétiens, objet de l'exécration de tous les hommes pieux ; qu'elles soient brûlées vives. » Puis il ajouta : « Quant à Agathon, Casia, Philippa et Irène, qu'on les garde en prison, jusqu'à ce qu'il me plaise d'en disposer autrement. »

Lorsque le feu eut consumé les saintes femmes, on amena de nouveau la bienheureuse Irène devant le président Dulcétius, qui lui parla en ces termes : « Ta folie éclate au grand jour dans tout ce que tu fais. Comment! jusqu'à ce jour tu as voulu garder chez toi les parchemins, les livres, les tablettes, les recueils de tout genre, où sont inscrites les Écritures de la secte impie des chrétiens! Quand on les a apportées ici devant toi, tu les as reconnues, quoique toujours jusque-là tu eusses nié les avoir en ta possession ! N'est-ce donc point assez pour toi du châtiment dont tu as vu frapper tes sœurs ? N'as-tu pas crainte de la mort, quand tu la vois devant les yeux ? C'est donc une nécessité pour moi de te punir ; mais je veux essayer encore de la douceur ; je puis te pardonner, si tu consens du moins à reconnaître les dieux ; tu peux sortir d'ici non-seulement impunie et à l'abri pour l'avenir de tout châtiment et de tout danger, mais entièrement libre. Que réponds-tu à ces promesses ? Vas-tu faire ce que t'ordonnent nos empereurs et nos Césars ? Es-tu disposée à manger avec nous les victimes saintes, et à immoler à nos dieux ? — Non jamais, répondit Irène, jamais, par le Dieu tout-puissant, qui a créé le ciel et la terre, et la mer, et tout ce qu'ils renferment. Un châtiment épouvantable, le feu éternel, attend ceux qui auront renié Jésus, le Verbe de Dieu. »

Dulcétius dit : Qui donc t'a engagée à te faire jusqu'aujourd'hui la dépositaire de ces parchemins et de ces Écritures ? » Irène répondit : « C'est le Dieu tout-puissant ; il nous a ordonné de l'aimer jusqu'à la mort, et nous n'avons pas osé le trahir ; nous avons mieux aimé être brûlées vives ou souffrir tout autre supplice, que de livrer de semblables écrits. » Le président dit : « Y avait-il dans cette maison où tu habitais quelqu'un qui sût ton secret ? » Irène répondit : « Le Dieu tout-puissant qui voit tout l'a su, mais personne après lui. Nous regardions nos maris comme plus à craindre que nos ennemis les plus cruels ; ils auraient pu nous dénoncer. Nous n'avons donc montré nos livres à personne. — L'année dernière, dit le président, lorsque pour la première fois la piété de nos empereurs et de nos Césars publia un édit semblable à celui qui vous amène aujourd'hui devant moi, où vous étiez-vous cachées ? « Irène répondit : « Nous nous cachions là où nous conduisait la volonté de Dieu ; sur les montagnes, Dieu le sait, où nous n'avions d'autre abri que le ciel. » Le président insista : « Chez qui viviez-vous ? — En plein air, répondit Irène, tantôt sur une montagne et tantôt sur une autre. — Mais, dit le président, qui vous donnait du pain ? » Irène répondit : « Le Dieu qui donne la nourriture à tous les êtres. — Votre père, dit le président, était-il instruit de toutes ces choses ? » Irène répondit : « Non, je l'affirme au nom du Dieu tout-puissant, notre père ne savait absolument rien de tout cela. — Et parmi vos voisins, dit le président, qui donc en avait connaissance ? — Nos voisins, répondit Irène, interroge-les, parcours toi-même le voisinage, et demande qui sont ceux qui ont connu le lieu de notre retraite. — Et à votre retour de la montagne, dit le président, lisiez-vous les Écritures en présence de quelqu'un ? « Irène répondit : » Elles étaient dans notre maison, et nous n'osions pas les en tirer. C'était pour nous une grande cause de tristesse de ne pouvoir nous y appliquer jour et nuit, comme nous avions toujours eu coutume de faire, depuis le commencement jusqu'à l'année

dernière, que nous avons dû les cacher. » Le président Dulcétius reprit : « Tes sœurs par notre ordre ont subi la juste peine que portent les décrets ; mais toi, je ne veux pas, comme à elles et tout d'un coup, t'arracher la vie ; j'ordonne à mes satellites et à Zozine, le bourreau public, de t'enfermer nue dans un lieu de prostitution ; chaque jour on t'apportera du palais un pain ; les satellites auront l'ordre de ne pas te laisser sortir. »

Lors donc que les satellites avec Zozime, le bourreau public, se furent présentés devant le tribunal, le président leur dit : « Je veux que vous sachiez que, si l'on vient à m'apprendre que cette femme est sortie, ne fût-ce que pour un moment, du lieu où j'ordonne qu'elle soit retenue, vous en serez punis par le dernier supplice. En même temps qu'on arrache les Écritures des coffrets qui les contiennent, et qu'on me les apporte. » Irène fut donc traînée au lupanar public, comme le président l'avait ordonné ; mais, par la grâce de l'Esprit-Saint, qui la protégeait et la gardait pour être offerte comme une victime intacte et pure au Seigneur Dieu de l'univers, personne n'osa s'approcher d'elle, ni tenter une action ou une parole qui eût alarmé sa modestie. Le président Dulcétius l'ayant su, rappela cette très-sainte femme, et la fit présenter devant son tribunal : « Est-ce que tu persévères encore, lui dit-il, dans ta première témérité ? — Non, dit Irène, ce n'est pas la témérité, c'est la piété envers Dieu dans laquelle je veux persévérer. » Le président Dulcétius lui dit : « Ta première réponse a montré manifestement que tu ne voulais pas obéir à l'ordre des empereurs ; et maintenant encore je te vois persister dans la même arrogance. C'est pourquoi tu subiras le juste châtiment de ton crime. » Aussitôt il demanda une carte, et il y écrivit la sentence suivante : « Irène a refusé d'obéir aux ordres des empereurs et de sacrifier aux dieux ; même encore aujourd'hui elle persévère dans le culte et la société des chrétiens ; c'est pourquoi j'ordonne qu'elle soit, comme ses deux sœurs, brûlée vive. »

Quand la sentence eut été lue par le président, des soldat s'emparèrent d'Irène et la conduisirent sur un lieu élevé, où ses sœurs avaient auparavant souffert le martyre. Là ils allumèrent un grand bûcher et ordonnèrent à leur victime d'y monter d'elle-même. Aussitôt Irène, en chantant des psaumes et en célébrant la gloire de Dieu, se jeta dans le bûcher. Ce fut ainsi que cette vierge illustre, sous le neuvième consulat de Dioclétien Auguste, et le huitième de Maximien Auguste, consomma son martyre, aux calendes d'avril, Jésus-Christ notre Seigneur régnant en maître sur le monde. A lui avec le Père et l'Esprit-Saint, gloire dans les siècles des siècles! Amen.

XXXII

LES ACTES DES SAINTS DIDYME ET THÉODORA

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Dom Ruinart a fait entrer ces Actes dans sa collection.

Dans la ville d'Antioche, Proculus s'étant assis sur son tribunal, dit : « Qu'on amène la vierge Théodora. » Un huissier répondit : « Voici Théodora. » Le juge dit : « De quelle condition es-tu ? « Théodora répondit : « Je suis chrétienne. » Le juge dit : « Es-tu libre ou esclave ? » Théodora répondit : « Je t'ai déjà dit que je suis chrétienne ; le Christ par sa venue sur la terre m'a affranchie; d'ailleurs je suis née de parents nobles. » Le juge dit : « Appelez le procureur de la cité. » Quand celui-ci eut comparu, le juge lui dit : « Fais-nous connaître ce que tu sais de la vierge Théodora. » Le procureur, qui se nommait Lucius, dit : « Par son illustre naissance, elle est libre et même noble: elle est issue d'une famille très-honorée. » Le juge dit à Théodora : « Si tu es libre, pourque ne veux-tu pas te marier ? « Théodora répondit : « Pour l'amour du Christ. Par son incarnation et sa venue en ce

monde, il nous a délivrés de la corruption et nous a mérité la vie éternelle. Ayant embrassé sa foi, je crois qu'il est bon pour moi de demeurer vierge. » Le juge dit : « Les empereurs ont ordonné que les vierges eussent à choisir, ou de sacrifier aux dieux, ou d'être livrées à la prostitution. » Théodora répondit : « Je pense que tu n'ignores pas que Dieu voit nos cœurs ; ce que Dieu considère en nons, c'est la ferme volonté conçue dans notre âme de garder la chasteté. Si tu me forces à subir un outrage, ce n'est pas une faute volontaire que je commets, c'est une violence à laquelle je ne puis me soustraire. »

Le juge dit : « Connaissant la noblesse de ta naissance et touché de compassion pour ta beauté, j'ai pitié de toi. Je t'avertis de ne pas me mépriser ; car, par tous les dieux, tu n'y gagneras rien. Je te le répéte : les empereurs ont ordonné que les vierges auraient à choisir entre le sacrifice et la prostitution. » Théodora répondit : « Et moi je te répète que Dieu ne considère que notre volonté. Il voit toutes nos pensées et les pénètre d'avance. Si donc on me fait subir malgré moi cette indignité, je n'aurai pas à rougir devant mon Dieu comme celle qui s'est volontairement abandonnée au crime. De même, si tu coupes ma tête, ma main, mon pied, si tu déchires tout mon corps, ce sera l'effet de la violence, et non d'une cruauté que j'aurais exercée librement sur moi-même. Ma volonté est de rester constamment fidèle à Dieu ; car ses promesses sont attachées au vœu qui j'ai formé : la virginité et le martyre sont des résolutions inspirées par lui et qui lui plaisent. Comme il est le souverain Seigneur, il sait bien prendre les moyens de conserver sa grâce dans ceux qui s'attachent à lui. » Le juge dit : « Prends garde de couvrir de honte ta famille, et d'être à jamais pour tes parents un sujet d'opprobre, puisque, selon le témoignage que t'a rendu le procureur de la ville, tu es noble et de race illustre. » Théodora répondit : « Avant tout, rien ne m'empêchera de confesser le Seigneur Jésus-Christ, qui m'a donné la vraie liberté et la

vraie noblesse : il sait par quels moyens sauver sa colombe. » Le juge dit : « Pourquoi persévérer dans une erreur aussi grossière, et mettre ta confiance en un homme crucifié ? Crois-tu donc que, lorsqu'on t'aura conduite aux lieux infâmes, tu en sortiras sans tache ? Tout le monde voit bien que tu déraisonnes. » Théodora répondit : « Je crois au Christ, qui a souffert sous Ponce-Pilate : il me délivrera des mains de mes ennemis ; si je persévère dans la foi, il me conservera sans tache ; et, à cause de cela, je ne le renie pas. »

Le juge dit : « Jusqu'ici j'ai supporté tes discours, et je ne t'ai pas fait encore sentir les tourments ; si tu continues à désobéir, je vais te faire traiter comme une esclave. Il est à propos que je fasse exécuter les ordres des empereurs nos maîtres, afin que ton exemple serve à instruire les autres femmes. » Théodora répondit : « Je suis prête à livrer mon corps, sur lequel la puissance t'a été donnée : pour mon âme, Dieu seul a pouvoir sur elle. » Le juge dit : « Donnez-lui deux soufflets, et dites-lui : Ne sois pas insensée, mais approche et sacrifie aux dieux. » Théodora répondit : « Par le saint nom de Dieu, je ne sacrifie pas : le Seigneur est mon appui. » Le juge dit : « Insensée, tu m'as réduit à te maltraiter malgré la noblesse de ton rang, et cela devant toute cette foule qui n'attend plus que ta condamnation. » Théodora répondit : « Ce n'est pas un acte de folie que de confesser le Seigneur. Cette injure que tu m'as faite sera devant lui ma gloire et mon bonheur à jamais. » Le juge dit : « Je ne te souffrirai pas plus longtemps ; je vais accomplir les ordres des empereurs nos maîtres. J'ai pris patience, croyant que je parviendrais enfin à te désabuser ; mais si je continuais à te traiter d'une manière aussi indulgente, je n'exécuterais pas comme je le dois les ordres des empereurs. » Théodora répondit : « C'est bien, mais cette crainte que tu exprimes, et ton empressement à exécuter les ordres que tu as reçus, doivent te faire comprendre pourquoi je m'empresse, de mon côté, de rendre à Dieu ce que je lui dois en refusant de le renier ; car je crains

aussi moi de déplaire au roi véritable. » Le juge dit : « Tu résistes avec mépris aux ordres de nos immortels empereurs, et tu me regardes comme un insensé? Prends garde que tu ne commences à sentir le poids de ma colère. Je te donne trois jours pour réfléchir ; après cela, par les dieux ! si tu ne consens à ce que je te demande, je te ferai conduire aux lieux infâmes, afin que toutes les femmes voient cet exemple, et que ton châtiment serve à les corriger. » Théodora répondit : « Penses-tu qu'après trois jours Dieu, qui est éternel, ne sera plus là pour me protéger ? Il ne permettra pas que je sois séparée de lui ; aussi je suis prête à t'abandonner mon corps ; car pour moi ces trois jours sont déjà comme écoulés. Fais ce qu'il te plaira ; je te demande seulement de me préserver de toute insulte jusqu'à ce que tu aies rendu ta sentence. » Le juge dit : « J'ordonne que Théodora soit tenue sous bonne garde d'ici trois jours, afin que nous voyions si elle ne se repentira pas et ne sortira pas d'une obstination si grande. Mais qu'on ne lui fasse aucune violence, parce qu'elle est de condition libre. »

Trois jours après, le juge, s'étant assis de nouveau sur son tribunal, donna l'ordre que l'on fît venir Théodora. Le juge dit : Si tu es corrigée , sacrifie et retire-toi ; car , je te l'assure, si tu persistes dans ta désobéissance , tu ne conserveras pas ton honneur. » Théodora répondit : « Je te l'ai déjà dit, et je ne refuse pas de te le dire encore : le Christ a promis de récompenser et de préserver la chasteté ; la gloire de la virginité et celle de confesser son nom m'ont été accordées par lui ; il trouvera bien le moyen de sauver sa brebis fidèle. » Le juge dit : « Par tous les dieux ! la crainte des empereurs m'oblige à prononcer la sentence. de peur que, si j'épargne davantage ton entêtement, je ne sois trouvé moi-même coupable de désobéissance. Puisque tu as voulu toi-même te livrer à la prostitution, quand tu as refusé de sacrifier aux dieux, tu vas avoir à l'instant ce que tu as cherché. Nous allons voir si le Christ te gardera, lui pour qui tu as fait paraître une si folle

obstination. » Théodora répondit : « Dieu, qui connait les secrets des cœurs et qui pénètre d'avance les choses futures, qui m'a conservée sans tache jusqu'à ce jour, saura bien me défendre contre les hommes méchants et pervers qui voudraient m'outrager. »

On conduisit donc la servante de Dieu aux lieux infâmes. En y entrant, elle leva les yeux au ciel, et dit : « Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, aidez-moi et délivrez-moi du péril où je me trouve maintenant. Vous qui avez secouru Pierre dans sa prison, et l'en avez fait sortir sans qu'il eût souffert aucun mal, tirez-moi d'ici sans que je perde mon honneur, afin que tous voient que je suis votre servante. » Une foule nombreuse entourait la porte; ils étaient là comme des loups affamés, se disputant à qui outragerait le premier la brebis de Dieu, comme des vautours qui vont se jeter sur une colombe timide. Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ ne l'abandonna pas; il pourvut à lui envoyer sans retard un libérateur. Un des frères craignant Dieu, instruit de la voie qui conduit au ciel, se revêtit d'un habit de soldat et se disposa ainsi à mériter une double palme. Il entra le premier, feignant d'être le plus empressé aux yeux de ces vils scélérats qui se proposaient d'insulter la vierge du Christ. Celle-ci, le voyant entrer avec cet habit étranger, se mit à courir avec effroi, et se réfugia toute tremblante dans un recoin de la prison. Mais le prétendu soldat étant parvenu à la joindre et à se faire entendre d'elle, lui dit tout aussitôt : « Je ne suis pas ce que cet habit semble indiquer : extérieurement je parais un loup, mais en réalité je suis un agneau. Ne prends pas garde à ce vêtement qui t'effraie : je suis ton frère dans la foi et dans la volonté de servir Dieu. Si je suis entré ici sous le costume des serviteurs du démon, c'est afin de pouvoir te délivrer. Je suis venu pour chercher et sauver le trésor de mon Dieu; car tu es la servante fidèle et la colombe chérie de mon Seigneur. Ton sexe t'expose au danger : mais je n'ai pu voir sans indignation le sort qu'on te réservait : Viens : échangeons

nos habits, et sors d'ici sous la garde de Dieu, couverte de ce même vêtement qui t'a d'abord effrayée ; je n'ai point oublié la parole de l'Apôtre : « Soyez comme moi. » Théodora, ayant entendu ces paroles, consentit à ce qu'il lui proposait ; elle reconnut que Celui qui envoya son Ange pour fermer la gueule des lions de Daniel venait d'envoyer pareillement, sous cet habit de soldat, un libérateur à sa brebis fidèle.

S'étant donc revêtue de ce costume militaire, elle enfonça sur sa tête un large chapeau que ce généreux chrétien avait apporté, comme pour cacher sa honte en sortant du lieu infâme où il n'avait pas craint d'entrer le premier. Il conseilla à la vierge de baisser les yeux quand elle sortirait et de ne parler à personne, mais de marcher en silence vers Celui qui est la véritable porte par laquelle ceux qui entrent sont sauvés. Étant donc sortie, elle éleva vers le ciel les ailes de sa prière, se voyant délivrée des serres du vautour et de la gueule du lion. Celui qui l'avait délivrée demeurait assis dans la prison, la tête couverte du voile de la vierge, ceint de sa ceinture, ayant déjà sa couronne assurée par la charité qu'il avait montrée envers une sœur. Au bout d'un certain temps, un de ces débauchés pénétra à son tour dans ce réduit, et y trouvant un homme au lieu d'une jeune fille, il fut saisi d'étonnement et dit en lui-même : « Est-ce que Jésus change aussi les femmes en hommes ? Celui qui était entré est bien sorti. » Puis élevant la voix, il dit : « Qui est assis là ? Où est la vierge que l'on avait enfermée ici ? J'avais bien entendu dire que Jésus avait changé l'eau en vin, et je croyais que c'était une fable ; maintenant je vois quelque chose de bien plus surprenant ; et puisqu'il a changé cette femme en homme, j'ai peur qu'à mon tour il ne me change en femme. » Le libérateur de la vierge prit alors la parole et dit : « Non, le changement que tu supposes n'a pas eu lieu, mais Dieu a voulu favoriser à la fois et la vierge et le soldat. Celle que vous teniez vous a échappé : prenez à sa place celui qui demeure entre vos mains. Vous me ferez mériter ainsi une double palme :

l'une, pour avoir sauvé une vierge innocente; l'autre, pour être devenu moi-même l'athlète du Christ. »

Cet homme qui était entré et avait découvert l'évasion de Théodora, alla faire son rapport au juge, qui, connaissant ainsi ce qui s'était passé, se fit amener aussitôt le courageux chrétien, et commençant sans délai l'interrogatoire, lui dit : « Quel est ton nom ? » Le chrétien répondit : « Je m'appelle Didyme. » Le proconsul dit : « Qui t'a envoyé pour faire ce que tu as fait ? — C'est Dieu, répondit Didyme, qui m'a inspiré ce dessein. « Le juge dit : » Confesse tout, avant que j'aie recours aux tortures. Où est Théodora ? » Didyme répondit : « Par Jésus-Christ Fils de Dieu, je ne sais où elle est. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est fidèle à Dieu, et qu'après avoir confessé le Christ, elle est demeurée pure ; car le Seigneur l'a préservée de toute souillure. Ce n'est pas à moi que j'attribue ce qui s'est fait, mais à Dieu qui a récompensé sa foi, comme tu le sais toi-même, quoique tu ne veuilles pas l'avouer. » Le juge dit : « Quelle est ta condition ? » Didyme répondit : « Je suis chrétien : le Christ m'a rendu libre. » Le juge dit : « On te fera subir un double supplice : l'un à cause de ta foi, l'autre à cause de ton audacieuse action. » Didyme répondit : « Je te supplie de faire sans retard ce qui t'est commandé par les empereurs. » Le juge dit : « Par les dieux, sache que si tu ne sacrifies, tu vas subir à l'instant un double supplice, et pour ton refus d'obéissance, et pour le coup que tu as osé faire. » Didyme répondit : « Je veux te montrer que je suis vraiment le soldat de Dieu, et que je suis prêt à souffrir pour la foi qu'il nous a donnée. C'est pour cela que j'ai résolu, et de sauver l'honneur de cette vierge, et de confesser publiquement la foi ; tant que je conserverai cette foi, les tourments ne pourront me nuire. Fais donc promptement ce qu'il te plaira ; car je ne sacrifierai pas aux démons, quand même tu me ferais livrer aux flammes. » Le juge dit : « A cause de l'audace si grande que tu as fait paraître, on te coupera la tête, et parce que tu n'as pas obéi aux ordres de nos

maîtres les empereurs, le reste de ton corps sera brûlé. » Didyme répondit : « Soyez béni, ô Dieu, Père de mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné bénir et faire réussir ma résolution. Vous avez sauvé votre servante Théodora, et par cette double sentence rendue contre moi, vous m'avez assuré une double couronne. » Le jugement ayant donc été ainsi rendu, on l'exécuta en lui tranchant la tête et en brûlant le reste de son corps. Et ainsi il consomma son martyre, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est honneur, gloire et puissance dans tous les siècles des siècles. Amen.

XXXIII

LE MARTYRE DE SAINT IRÉNÉE, ÉVÊQUE DE SIRMIUM.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ces Actes sont aussi empruntés au recueil de Dom Ruinart.

Sous la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien, les chrétiens, au milieu de combats qui se multipliaient sans nombre, soutenaient pour la gloire du Seigneur, avec dévouement et courage, les supplices dont la main des tyrans les frappait, conquérant ainsi les récompenses éternelles. Tel fut entre autres le martyre du serviteur de Dieu, Irénée, évêque de Sirmium, dont je veux aujourd'hui vous raconter au long la lutte et la victoire. La modestie qui semblait être le fond de sa nature, avec la crainte divine qui inspirait et dirigeait tous ses actes, l'avaient rendu digne de son nom.

Quant on l'eut arrêté, on le présenta à Probus, président de la Pannonie. Le président Probus lui dit : « Obéis aux préceptes divins, sacrifie aux dieux. » L'évêque Irénée répondit : « Celui qui ne sacrifie pas à Dieu, mais aux dieux, sera comme la plante qu'on déracine et qu'on rejette. » Le président Probus

dit : « Nos très-cléments princes ont déclaré que l'on sacrifierait, ou que l'on périrait dans les tortures. » Irénée répondit : « Pour moi, j'ai un précepte : il m'oblige à subir toutes les tortures plutôt que de renier mon Dieu et de sacrifier aux démons. » Le président Probus dit : « Ou sacrifie, ou je te livre aux supplices. » Irénée répondit : « Ce sera un grand bonheur pour moi, si tu me procures la grâce de participer aux souffrances de mon Maître. » Probus ordonna qu'on le soumît à la torture. Or, pendant qu'il subissait ce cruel supplice, Probus lui dit : « Irénée, que dis-tu ? Sacrifie. » Irénée répondit : « Je sacrifie à mon Dieu, par une confession généreuse et publique ; à lui seul j'ai toujours sacrifié. »

Ses parents arrivent ; et le voyant au milieu des tortures, ils le priaient d'épargner ces chagrins à leur vieillesse. Ses enfants de leur côté embrassaient ses pieds, et disaient : « Aie pitié de nous, père ! aie pitié de nous ! » En même temps sa femme se livrait aux sanglots, et se lamentait sur ce visage aimé qu'elle ne pourrait plus contempler, sur cette vie si chère qui allait lui être enlevée. Parents, domestiques, voisins et amis, tous confondaient leurs gémissements et leurs larmes ; dans l'excès de leur douleur ils lui criaient : « Prends pitié de ta jeunesse ! »

Mais un désir plus noble, comme nous l'avons dit, avait enchaîné l'âme d'Irénée ; il avait devant les yeux cette parole du Seigneur : « Si quelqu'un me renie devant les hommes, moi, à mon tour, je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux. » S'élevant donc au-dessus de ces craintes humaines dont on voulait l'entourer, il ne daigna pas faire une seule réponse. Il avait hâte d'atteindre le but suprême de l'espérance où l'appelait la vocation divine. Le président Probus lui dit : « Que vas-tu répondre ? Laisse fléchir ta folie par les larmes de ce peuple ; épargne ta jeunesse, sacrifie. » Irénée répondit : « En ne sacrifiant pas, j'assure mes intérêts éternels. » Probus le fit reconduire en prison. Il y resta enfermé plusieurs jours, et fut soumis encore à divers supplices.

Enfin, au milieu de la nuit, le président Probus s'étant transporté à son tribunal, le bienheureux martyr Irénée lui fut présenté. Probus lui dit : « Irénée, sacrifie et arrache-toi aux supplices qui t'attendent. » Irénée répondit : « Exécute les ordres qu'on t'a donnés ; mais n'attends rien de moi. » Probus indigné le fit battre à coups de bâton. Irénée répondit : « Mon Dieu, j'ai appris à l'aimer dès ma plus tendre enfance ; c'est lui que j'adore, lui qui reçoit mes sacrifices ; il est ma force dans tous mes dangers ; mais vos dieux, que la main de l'homme a faits, je ne puis les adorer. » Probus dit : « Arrache-toi du moins à la mort ; qu'il te suffise des tourments que tu as soufferts jusqu'à cette heure. » Irénée répondit : « A chaque moment je m'assure contre la mort. Tu penses m'infliger des supplices ; je ne les sens pas ; et en retour Dieu m'accorde la vie éternelle. » Probus dit : « Tu as une épouse ? » Irénée répondit : « Je n'en ai point. » Probus dit : « Tu as des parents. » Irénée répondit : « Je n'en ai point. » Et qui sont donc ceux qui pleuraient à la dernière séance ? » Irénée répondit : « Il y a un précepte de Jésus-Christ qui dit : » Celui qui « aime son père, ou sa mère, ou son épouse, ou ses enfants, « ou ses frères, ou ses parents, plus que moi, n'est pas digne « de moi. »

C'est dans ces pensées que le bienheureux confesseur, les yeux attachés au ciel vers son Dieu, et le cœur rempli de ses promesses, dédaignait toute créature, et répétait qu'il ne connaissait personne ici-bas que Dieu. Probus dit : « Du moins par amour pour cette foule qui pleure, sacrifie. » Irénée répondit : « Mes enfants ont le même Dieu que moi : il saura les sauver ; mais toi, accomplis l'ordre qu'on t'a donné. » Probus dit : « Jeune homme, aie pitié de toi et sacrifie à nos dieux, pour que je ne sois pas réduit à sacrifier ta vie dans les supplices. » Irénée répondit : « Fais ce que tu veux faire ; et tu verras quelle force le Seigneur Jésus-Christ m'a donnée pour souffrir les perfides inventions de ta cruauté. » Probus dit : « Je vais prononcer contre toi la sentence. » Irénée

répondit : « Je serai heureux si tu le fais. » Probus alors lut la sentence et dit : « Irénée a désobéi aux préceptes des empereurs ; j'ordonne qu'on le précipite dans le fleuve. » Irénée répondit : « Je m'attendais qu'après tant de menaces tu multiplierais sur moi les tourments, afin de me frapper ensuite par le glaive ; mais tu n'en as rien fait. Je te conjure de changer de résolution ; tu apprendras comment les chrétiens, pour la foi qu'ils ont en leur Dieu, savent affronter la mort. »

Probus, irrité de la généreuse confiance du bienheureux confesseur, ordonne de le frapper du glaive. Le saint martyr de Dieu, comme si c'eût été une seconde couronne offerte à son courage, rendit grâces et dit : « Je vous remercie, Seigneur Jésus-Christ, d'avoir soutenu ma patience au milieu des supplices de la torture, et de daigner aujourd'hui me rendre participant de l'éternelle gloire. » Quand il fut arrivé au pont nommé Bazentis, il se dépouilla de ses vêtements, éleva ses mains vers le ciel et fit cette prière : « Seigneur Jésus-Christ qui avez daigné souffrir pour le salut du monde, que vos cieux s'ouvrent devant moi, et que vos Anges reçoivent l'âme de votre serviteur Irénée, qui souffre aujourd'hui pour votre nom et pour votre Église catholique de Sirmium. Je vous en supplie, Seigneur, en implorant votre miséricorde, recevez-moi, et ceux-ci, daignez les affermir dans votre foi. » En achevant cette prière, il fut frappé du glaive par les bourreaux, qui jetèrent son corps dans la Save.

Ainsi fut martyrisé le serviteur de Dieu saint Irénée, évêque de la ville de Sirmium, le huit des ides d'avril, sous l'empereur Dioclétien et par les ordres du président Probus, Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant sur le monde. A lui soit la gloire dans les siècles des siècles !

XXXIV

LE MARTYRE DE SAINT POLLION ET DE PLUSIEURS AUTRES.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ces Actes font partie de la collection de Dom Ruinart.

Les empereurs Dioclétien et Maximien avaient ordonné que dans la persécution tous les chrétiens seraient mis à mort, ou qu'ils renonceraient à leur foi. Aussitôt que cet ordre fut arrivé dans la ville de Sirmium, le président Probus se hâta de l'exécuter en commençant par les clercs. Il fit arrêter Montanus, saint prêtre de l'église de Singidunum, qui avait longtemps vécu dans la pratique des vertus chrétiennes, et le fit mettre à mort. Par une semblable sentence, il appela aux palmes du ciel l'évêque de l'Église de Sirmium, Irénée, qui combattait généreusement pour défendre la foi et fortifier le peuple confié à sa sollicitude. Ayant entendu le glorieux athlète détester les idoles et rejeter avec mépris ses volontés sacriléges, il le fit soumettre à toutes les épreuves de la torture ; après quoi il l'introduisit par une mort d'un instant dans l'éternelle vie. Mais ce n'était pas assez pour rassasier sa cruauté ; il crut qu'il devait parcourir les villes voisines. C'est pourquoi, sous le prétexte des besoins les plus impérieux de l'État, il se rendit à la ville de Cibalis. C'est là que naquit, comme on sait, le très-chrétien empereur Valentinien. Dans la persécution précédente, le vénérable évêque de cette même ville, Eusèbe, avait, en mourant pour la gloire du Christ, triomphé de la mort et du diable. Or il arriva que, le jour même de l'arrivée du président, le premier des lecteurs, dont tout le monde connaissait l'ardente foi, Pollion, fut par la miséricordieuse providence de Dieu arrêté et présenté au tribunal. Les ministres

de la cruauté du président l'accusaient en disant : « Il s'est emporté à un tel degré d'orgueil, qu'il ne cesse de blasphémer nos dieux et nos princes. »

Le président Probus, en le voyant, lui dit : « Quel est ton nom ? » L'accusé répondit : « Pollion. » Le président Probus dit : « Es-tu chrétien ? » Pollion répondit : « Je suis chrétien. » Le président Probus dit : « Quel est ton emploi ? » Pollion répondit : « Je suis le premier des lecteurs. » Le président Probus dit : « De quels lecteurs ? » Pollion répondit : « De ceux qui ont coutume de lire au peuple les paroles divines. » Le président Probus dit : « De ces hommes qui pervertissent les femmes faibles et légères en leur défendant de se marier, et en leur persuadant une chasteté inutile et vaine ? » Pollion répondit : « Tu pourras aujourd'hui même t'assurer combien nous sommes vains et légers. » Probus dit : « Comment ? » Pollion répondit : « Ils sont vains et légers, les hommes qui abandonnent leur Créateur pour embrasser vos superstitions; au contraire, ceux-là font preuve de dévouement et de constance dans leur fidélité au Roi éternel ; qui, ayant lu les ordres de leur prince, savent les accomplir, même au milieu des tourments. » Le président Probus dit : « Quelles sont ces lois dont la lecture vous oblige, et quel est ce prince dont tu parles ? » Pollion répondit : « Ce Roi, c'est le Christ ; et ses lois sont la piété et la sainteté qu'il commande. » Le président Probus dit : « Que disent ces lois ? » Pollion répondit : « Elles nous apprennent qu'il n'y a qu'un seul Dieu, celui qui fait gronder au ciel son tonnerre, mais qu'on ne peut appeler Dieu ni la pierre, ni le bois ; elles punissent les fautes et les corrigent ; elles fortifient l'innocence, et l'animent à persévérer dans la pratique de la vertu ; elles enseignent aux vierges la voie pour atteindre la perfection de leur chasteté, aux épouses les règles de la continence et de la pudeur dans le mariage ; elles persuadent aux maîtres de commander à leurs esclaves plutôt avec une miséricordieuse tendresse que dans les emportements de la fureur, en leur montrant que nous sommes

tous d'une même condition ; aux esclaves, d'accomplir la tâche de leur servitude plutôt par amour que par crainte ; elles font un devoir d'obéir aux rois quand ils commandent la justice, de se soumettre aux puissances quand elles nous dirigent dans le bien ; elles font rendre aux parents l'honneur qui leur est dû, aux amis les devoirs de l'amitié, aux ennemis le pardon, à des concitoyens une affection tendre, à des hôtes les prévenances délicates de l'hospitalité, aux pauvres la compassion, à tous la charité ; elles nous apprennent à ne faire de mal à persone, à recevoir patiemment les injustices, mais à n'en faire jamais ; à renoncer à nos biens, et à n'avoir pas même un regard d'envie pour celui d'autrui ; enfin elles promettent la vie éternelle à celui qui pour la foi aura méprisé la mort, cette mort d'un moment qu'il est en votre pouvoir de nous donner. Si de pareils enseignements te déplaisent, tu peux maintenant par ta sentence y déroger en parfaite connaissance de cause. »

Le président Probus dit : « Et quel bien pourra donc attendre l'homme qui meurt, que la lumière de cette vie abandonne et qui perd d'un seul coup tous les biens du corps ? » Pollion répondit : « La lumière éternelle est mille fois préférable à la lumière de cette vie qui passe, et des biens qui demeurent sont plus doux à posséder que des biens périssables. Il n'est pas de la prudence de sacrifier l'éternité à des choses caduques et promptement flétries. » Le président Probus dit : « Que signifie cela ? Obéis aux ordres des empereurs. » Pollion répondit : « Quels ordres ? » Probus dit : « L'ordre de sacrifier. » Pollion répondit : « Fais ce qu'on t'a commandé. Pour moi, je ne puis t'obéir ; car il est écrit : « Celui qui ne sa-« crifie pas, à Dieu, mais aux démons, sera arraché de la terre « comme la plante qu'on déracine. » Probus dit : « Si tu ne sa-« crifies pas, tu seras frappé du glaive. » Pollion répondit : « Fais ce qu'on t'a commandé. Pour moi qui ai reçu les enseignements des évêques, des prêtres et de tous nos pères, je dois suivre en toute vérité les sentiers où ils nous ont précédés. C'est pourquoi ce qu'il plaira à ta cruauté de me faire

souffrir, je l'accepte avec allégresse. » Alors le président Probus lut la sentence qui condamnait le martyr à être brûlé vif. Aussitôt les ministres du diable l'enlèvent, et le conduisent à un mille de la cité. C'est là que l'intrépide martyr consomma son sacrifice, en louant, bénissant et glorifiant le Seigneur, qui daignait par sa providence l'appeler à la céleste patrie, le même jour qu'il avait appelé, quelques années auparavant, le saint martyr Eusèbe, évêque de cette même ville. Aujourd'hui que nous célébrons avec joie la fête de ces deux athlètes du Christ, nous supplions la divine Puissance de daigner nous rendre participants de leurs mérites. Ces deux martyres ont eu lieu dans la ville de Cibalis, le cinq des calendes de mai, par l'ordre des empereurs Dioclétien et Maximien, Notre-Seigneur Jésus-Christ tenant le sceptre du monde pour les siècles des siècles. Amen

XXXV

LES ACTES DE SAINT EUPLIUS, DIACRE.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Dom Ruinart a inséré ces Actes dans son recueil.

Sous le neuvième consulat de Dioclétien et le huitième de Maximien, la veille des ides d'août, dans la ville de Catane, le diacre Euplius, devant le voile qui fermait le secrétariat du consulaire, criait à haute voix : « Je suis chrétien, je veux mourir pour le nom du Christ. » Le consulaire Calvisianus, l'ayant entendu, dit : « Qu'on fasse entrer cet homme qui a crié. » Euplius fut introduit dans le secrétariat du consulaire ; il portait dans ses mains le livre des Évangiles. Un des amis de Calvisianus, nommé Maxime, dit en le voyant : « Le livre que cet homme tient à la main est un outrage aux dé-

crets de nos empereurs, » Calvisianus dit à Euplius : « Où l'as tu pris? Est-il sorti de chez toi ? » Euplius répondit : « Je n'ai point de chez moi , Jésus-Christ mon maître en est témoin. » Le consulaire Calvisianus dit : « Est-ce toi qui as apporté ce livre ici ? » Euplius dit : « Oui, c'est moi : tu le vois bien ; je l'avais en main quand on m'a arrêté. » Calvisianus dit : « Lis-moi quelques passages de ce livre ? » Euplius l'ouvrit et lut : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. » Puis dans un autre endroit : « Que celui qui veut venir après moi prenne sa croix et me suive. » A ces passages il en ajoutait d'autres, lorsque le consulaire Calvisianus lui dit : « Qu'est-ce que cela? » Euplius répondit : « C'est la loi de mon Maître, telle qu'elle m'a été donnée. » Le consulaire Calvisianus dit : « Donnée par qui ? » Euplius répondit : « Par Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant. » Le consulaire Calvisianus dit en l'interrompant : « Maintenant que nous avons sa confession, qu'on l'interroge dans la torture , et qu'on le remette aux mains des bourreaux. » A peine leur eut-il été livré, que la seconde interrogation, l'interrogation par la torture, commença.

Sous le neuvième consulat de Dioclétien et le huitième de Maximien, la veille des ides d'août, le consulaire Calvisianus dit à Euplius pendant qu'on l'appliquait à la question : « Tu viens tout à l'heure de confesser ta foi devant nous ; qu'en penses-tu maintenant ? » Euplius, se signant le front de la main qu'on lui avait laissée libre, dit : « Ce que j'ai confessé, je le confesse encore ; je suis chrétien, et je lis les Écritures divines. » Calvisianus dit : « Pourquoi gardais-tu ces livres, et ne les remettais-tu pas aux juges? Les empereurs l'avaient ordonné. » Euplius répondit : « Parce que je suis chrétien, et qu'il ne m'était pas permis d'être traditeur. Plutôt mourir que d'être traditeur. La vie éternelle est dans la mort ; au contraire, le traditeur perd la vie éternelle. C'est pour ne pas la perdre que je donne ma vie. » Calvisianus l'interrompit et

dit : « Euplius, contre l'édit de nos princes, n'a pas livré les Écritures, mais il les a lues au peuple; que le bourreau continue la torture. » Pendant le supplice, Euplius disait : « Je vous rends grâces, ô Christ ! défendez-moi ; c'est pour vous que je souffre ces tourments. » Le consulaire lui dit : « Renonce, Euplius, à tant de folie. Adore les dieux, et je te rendrai la liberté. » Euplius répondit : « J'adore le Christ, j'ai les démons en horreur ; achève ce que tu veux faire ; je suis chrétien ; il y a longtemps que j'ambitionne ce bonheur ; encore une fois achève ce que tu veux faire, ajoute de nouvelles tortures : je suis chrétien. »

La torture, en effet, continua longtemps; à la fin les bourreaux reçurent l'ordre de suspendre quelques instants. Alors Calvisianus dit : « Malheureux ! adore nos divinités ; rends tes hommages à Mars, à Apollon et à Esculape. » Euplius dit : « J'adore le Père, le Fils et le Saint-Esprit. J'adore la sainte Trinité ; il n'y a pas d'autre Dieu qu'elle. Périssent des dieux qui n'ont fait ni le ciel, ni la terre, ni rien de qu'ils renferment ! Je suis chrétien. » Le préfet Calvisianus dit : « Si tu veux être délivré, sacrifie. » Euplius répondit : « Je me sacrifie maintenant au Christ notre Seigneur, et je ne sais ce que je pourrais faire de plus. Tes efforts sont inutiles; je suis chrétien. » Calvisianus ordonna qu'on recommençât la torture plus cruelle que la première fois. Euplius, du milieu des supplices, disait encore : « Je vous rends grâces, ô Christ ! Christ, secourez-moi ; c'est pour vous, Christ, que je souffre ces tourments. » Il répétait souvent cette prière, et lorsque ses forces s'épuisaient, ses lèvres défaillantes la redisaient encore ou plusieurs autres pareilles.

Alors Calvisianus, rentrant derrière le voile, dicta la sentence et revint aussitôt ; il tenait dans ses mains la tablette et lut : « Le chrétien Euplius a méprisé les édits des princes, il a blasphémé nos dieux et refuse de se repentir ; j'ordonne qu'il ait la tête tranchée par le glaive. Emmenez-le. » On suspendit au cou d'Euplius l'Évangile qu'il portait quand on

l'avait arrêté; devant lui un héraut criait : « Euplius chrétien, ennemi des dieux et des empereurs. » Mais Euplius, dont les vœux étaient comblés. répétait sans cesse : « Grâces au Christ-Dieu ! » Arrivé au lieu du supplice, il éleva ses mains étendues vers le ciel et dit : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que votre puissance m'a soutenu ; vous n'avez pas laissé périr mon âme avec les impies, et vous m'avez donné la grâce de confesser votre nom. Confirmez à cette heure ce que vous même avez opéré en moi, et que l'audace de votre ennemi soit confondue. » Puis, abaissant ses regards sur le peuple, il continua : « Frères bien-aimés, écoutez mes dernières paroles ; priez Dieu et craignez-le de tout votre cœur ; car au moment de la mort il se souvient de ceux qui le craignent ; et quand ils seront sortis de ce monde, les Anges viendront au-devant d'eux et les conduiront dans la cité du Seigneur, à la sainte Jérusalem. »

En achevant ces paroles, le bienheureux Euplius se mit à genoux et présenta sa tête au bourreau, qui l'abattit d'un seul coup. Aussitôt il alla recevoir la couronne éternelle, récompense de sa foi ; les nombreuses légions des Anges et des saints martyrs l'introduisirent en triomphe devant le trône de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ. Quand à son corps, les chrétiens l'enlevèrent, l'embaumèrent avec respect, et le déposèrent dans un lieu vénéré, où Notre-Seigneur Jésus-Christ se plaît encore chaque jour à multiplier les miracles, et à guérir les nombreux malades qui viennent y prier.

XXXVI

LES ACTES DE SAINTE AGNÈS, VIERGE ROMAINE.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ces Actes de la plus haute antiquité ; longtemps ils ont été attribués à saint Ambroise, mais à tort ; toutefois leur autorité est fort grande, et l'Église leur en a emprunté la plupart des Antiennes et des Répons de l'Office de sainte Agnès.

Un jour que la vierge Agnès revenait des écoles, le fils du préfet de Rome se sentit épris pour elle d'un ardent amour. Il fit rechercher aussitôt les parents de la jeune fille. Quand il les eut trouvés, il leur envoya des présents nombreux et magnifiques, et leur en promit de plus opulents encore. Puis il vint lui-même, apportant pour Agnès les plus riches parures ; mais la bienheureuse vierge les repoussa avec horreur, comme on repouse de sales ordures. Ce refus ne fit qu'enfoncer plus avant le trait de la passion dans le cœur du jeune homme. Il pensa qu'elle ne trouvait pas ses cadeaux assez magnifiques, et il se procura pour elle des joyaux du plus grand prix. En même temps par lui-même, par ses amis, par ses parents, par tous ses proches, il essaya d'incliner à ses désirs l'oreille de la jeune fille. Richesses, palais, terres et familles d'esclaves, avec les délices du monde, il promit tout, si elle ne refusait pas de consentir à l'épouser.

La renommée nous a appris qu'à ces promesses la bienheureuse Agnès répondit, en s'adressant au jeune homme : « Retire-toi, source de péché, aliment du crime, pâture de la mort. Retire-toi ; un autre avant toi m'a prévenue et entourée de son amour. Il m'a offert des ornements plus beaux que les tiens, et pour gage de sa foi il m'a donné cet anneau. Par sa naissance et sa dignité il est plus noble que toi. Il a

orné de pierres précieuses et mon cou et ma main ; il a mis à mes oreilles des joyaux inestimables, et il m'a toute parée de perles fines et éclatantes. Il a imprimé sa marque sur mon visage, afin que je n'admette pas d'autre amant que lui. Il m'a revêtue d'une longue robe tissue d'or, et m'a ornée d'un riche collier. En même temps, il m'a montré des trésors incomparables dont il m'a promis la possession, si je lui demeure fidèle Pourrais-je donc, au mépris de mon premier amant, lever seulement les yeux sur un autre, et abandonner celui auquel j'ai été unie par les liens de la divine charité ? Sa noblesse est plus haute, sa puissance est plus grande, son aspect est plus beau, son amour est plus suave ; la grâce n'a rien de plus ravissant. Déjà pour moi il a préparé le lit nuptial, et fait retentir à mes oreilles d'harmonieux accords ; les vierges ses filles répètent pour moi ses doux accents. Déjà j'ai aspiré le lait et le miel sur ses lèvres ; il m'a reçue dans ses chastes embrassements. Déjà, par l'aliment céleste, sa chair a été unie à la mienne et son sang colore mes joues. Sa Mère est vierge, son Père l'a engendré spirituellement. Les Anges le servent, le soleil et la lune admirent sa beauté. A l'odeur de ses parfums, les morts ressuscitent ; au contact de sa chair sacrée, les malades sont guéris ; ses richesses jamais ne s'épuisent, jamais ses trésors ne décroissent. C'est là l'Époux à qui je garde ma foi ; c'est à lui que je m'abandonne et me dévoue tout entière. En l'aimant, je suis chaste ; en le touchant, je suis pure ; en le recevant, je suis vierge. Et cette union aura aussi ses fruits, mais des fruits qui ne seront pas enfantés dans la douleur ; une heureuse fécondité chaque jour multiplie ses joies. »

En entendant ce discours, le malheureux jeune homme s'éprit d'un amour plus aveugle que jamais. Au milieu des angoisses dont son âme et son corps étaient agités, il respirait péniblement, sa poitrine était haletante. On l'étendit sur un lit ; et bientôt, par de profonds soupirs, il découvrit aux médecins son amour. Les médecins firent connaître au père la

cause du mal, dès qu'ils l'eurent connue ; et le père, pour obtenir le consentement de la vierge, renouvela auprès d'elle toutes les instances de son fils. La bienheureuse Agnès persista dans ses refus, disant qu'elle ne pouvait en aucune manière violer l'alliance qu'elle avait formée avec son premier Époux. Le père répondit qu'il avait, avec les faisceaux consulaires, la préfecture de la ville, et qu'en conséquence elle ne pouvait lui préférer aucun citoyen, quelque illustre qu'il fût. En même temps il demanda, non sans l'emportement d'un orgueil blessé, quel était cet époux dont la puissance inspirait à la vierge tant de fierté. Un des parasites de sa cour se trouva là pour lui répondre qu'elle était chrétienne depuis son enfance, et qu'elle s'était laissé séduire par les artifices de la magie, au point de dire que le Christ était son époux.

Le préfet apprit cette nouvelle avec joie. Aussitôt il envoya ses appariteurs, et fit amener la jeune fille avec un grand éclat devant son tribunal. Et d'abord, dans un interrogatoire secret, il essaya de la vaincre par des discours pleins de caresses et de flatteries. Il l'attaqua ensuite par la terreur ; mais la vierge du Christ ne se laissa ni séduire par les caresses, ni ébranler par la crainte. Avec ce visage que rien n'altère, ce cœur que rien n'émeut, elle se riait tranquillement des flatteries et des menaces de son juge. Le préfet Symphronius voyant une si grande énergie dans une enfant si jeune, s'adressa à ses parents. Comme ils étaient nobles, et qu'il ne pouvait user de violence à leur égard, il mit en avant contre eux le titre de chrétien. Il se fit donc amener Agnès le jour suivant, et lui répéta ce qu'il lui avait déjà dit au sujet de son fils et de la passion que celui-ci avait pour elle ; mais tout fut inutile, et ses discours demeurèrent sans effet. Il la fit comparaître une troisième fois devant son tribunal et lui dit : « Si l'on ne t'arrache pas à la superstition des chrétiens, dont les arts magiques ont nourri ton orgueil, tu ne pourras rejeter de ton cœur la folie, ni donner ton consentement aux plus sages conseils ; il est donc nécessaire que tu t'empresses

de courir aux autels de la déesse Vesta, afin que, s'il te plaît de garder la virginité, tu la consacres du moins à célébrer jour et nuit d'augustes sacrifices en son honneur. »

Agnès répondit : « Si j'ai refusé ton fils qui, bien que tourmenté d'un amour insensé, n'en est pas moins un homme vivant, un homme capable de raison, qui peut voir et entendre, sentir et marcher, qui peut jouir avec les bons de la clarté du jour ; si, dis-je, pour l'amour du Christ, rien n'a pu me persuader de lui donner seulement un regard, comment pourrais-je honorer une idole sourde et muette, dépourvue de sentiment et de vie ? Comment ferais-je au Dieu suprême l'injure d'incliner mon front devant une vile pierre ? » Ayant entendu ce discours, le préfet Symphronius dit : « Je veux avoir égard à ta grande jeunesse ; j'ose tolérer tes blaphèmes contre les dieux, parce que je vois que ton âge n'est pas encore celui de la raison ; mais ne pousse pas le mépris de toi-même jusqu'à provoquer la colère des dieux. » La bienheureuse Agnès répondit : « Cesse de mépriser en moi ce que tu appelles les membres d'une enfant, et ne crois pas que je veuille à ce titre exciter ta pitié. Ce n'est pas dans les années, c'est dans le cœur que l'on porte sa foi ; aussi le Dieu tout-puissant considère les cœurs et non les années. Quant à vos dieux, dont vous craignez de me voir encourir l'indignation, laissez-les se livrer à leur colère. Qu'ils parlent ; qu'ils me donnent eux-mêmes leurs ordres ; qu'ils commandent qu'on les vénère ; qu'ils ordonnent qu'on les adore. Mais parce que je te vois poursuivre un but que tu ne pourras jamais atteindre, exécute sans crainte ce que tu as résolu de faire. »

Le préfet Symphronius dit : « Choisis de deux choses l'une : ou sacrifier à Vesta, avec le chœur des vierges de la déesse ; ou, réunie à la société de femmes perdues, te voir réduite à la condition de prostituée dans un lieu de débauche. Tu n'auras pas alors avec toi les chrétiens qui t'ont initiée aux artifices de la magie, et par le secours desquels tu as espéré

pouvoir supporter d'un cœur intrépide les malheurs qui te menacent. Je te le répète donc, pour l'honneur de ta famille, sacrifie à la déesse Vesta ; ou, à la honte de tes parents, tu vas devenir une prostituée, l'objet de l'opprobre public. » La bienheureuse Agnès répondit avec une grande fermeté : « Si tu savais quel est mon Dieu, ta bouche ne répéterait pas ces menaces. Moi, je les méprise, parce que je connais la puissance de Jésus-Christ mon maître, étant bien assurée que je ne sacrifierai pas aux idoles, et que je ne serai pas souillée par les infamies de la débauche. Car j'ai avec moi, pour gardien de la pureté de mon corps, un Ange du Seigneur ; bien plus, le Fils unique du Dieu que tu ignores est lui-même pour moi un impénétrable rempart, un gardien qui ne dort jamais, un défenseur qui jamais ne m'abandonnera. Tes dieux à toi, c'est de l'airain, qu'on eût mieux fait de convertir en larges vases pour l'usage de la cuisine, ou bien ce sont des pierres qui auraient servi plus utilement à paver nos places publiques pour nous faire éviter la boue. Non, la divinité n'habite pas dans une pierre insensible, mais dans les cieux ; ce n'est pas dans l'airain ni dans tout autre métal qu'elle a fixé sa demeure ; c'est dans le royaume du ciel qu'est son empire. Toi donc et tes semblables, si vous ne quittez pas le culte de pareils dieux, vous êtes destinés à partager leur sort. De même qu'on les a soumis au feu pour être fondus et façonnés, ainsi vous-mêmes et tous ceux qui les honorent, vous brûlerez dans les flammes éternelles, non pour y être fondus, mais plutôt pour y être confondus et périr à jamais. »

A ces paroles, le juge fit dépouiller la vierge de ses vêtements, et ordonna qu'on la conduisît nue jusqu'au lupanar, précédée d'un héraut qui crierait à haute voix : « Agnès, vierge sacrilége, qui a vomi des blasphèmes contre les dieux, est livrée pour être prostituée au lupanar. » Mais aussitôt qu'on lui eut enlevé ses vêtements, ses cheveux se dénouèrent, et Dieu, par une grâce merveilleuse, les rendit tout à coup

si épais et si longs, que la pudeur de la vierge en parut mieux défendue qu'elle ne l'était par ses vêtements. A son entrée dans le lieu d'infamie, elle y trouva l'Ange du Seigneur qui l'attendait pour l'envelopper dans un fleuve de lumière dont l'éclat ne devait permettre à personne de l'approcher, ni même de la regarder. Le lieu où elle était resplendissait comme le soleil dans toute la splendeur de ses feux, et plus l'œil curieux voulait y pénétrer, plus le regard était blessé et obscurci. Cependant Agnès s'était prosternée devant le Seigneur pour prier. Elle vit alors devant ses yeux une robe d'une éclatante blancheur. Elle la prit et s'en revêtit, en disant : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, qui m'avez reçue au nombre de vos servantes et m'avez fait apporter ce vêtement. » Cette robe, en effet, s'ajustait si parfaitement à la taille délicate de la jeune vierge, et l'éclat de sa blancheur était si extraordinaire, que personne ne douta qu'elle ne lui eût été préparée par les mains des Anges.

Le lupanar était ainsi devenu un lieu de prière. Tous en y entrant étaient saisis de respect ; ils vénéraient et adoraient cette immense lumière, et sortaient plus purs qu'ils n'étaient entrés. Sur ces entrefaits, le premier auteur de cette criminelle exécution, le fils du préfet vint lui-même au rendez-vous de la débauche pour insulter à la vertu d'Agnès. Il amenait ses amis, jeunes gens de son âge, et avec eux il espérait pouvoir faire de la jeune vierge le jouet de sa passion coupable. Voyant que les jeunes gens qui avaient pénétré dans le lupanar avant lui, avec tout l'emportement de la débauche, sortaient remplis d'admiration et de respect, il ascusait leur lâcheté, et les traitait d'hommes insignifiants et sans cœur. Puis, se riant de leur faiblesse, il pénétra lui-même dans le lieu où priait la jeune vierge. A la vue de cette vive lumière qui l'environnait, il ne rendit point honneur à Dieu ; il osa franchir le pas ; mais, avant d'avoir pu toucher la vierge, il tombait la face contre terre, et expirait étouffé par le diable.

Ses compagnons, voyant qu'il tardait à sortir, supposèrent qu'il assouvissait ses infâmes désirs ; et l'un d'entre eux, son ami le plus familier, entra pour le féliciter de son triomphe. Il le trouva mort. Aussitôt il jeta un grand cri : « Pieux Romains, accourez ! la prostituée, par les artifices de sa magie, a tué le fils du préfet. »

En ce moment il se fit un grand concours de peuple dans le cirque ; du milieu de cette multitude furieuse s'élevaient mille clameurs contraires. Les uns disaient : « C'est une magicienne ; » d'autres : « Elle est innocente ; » d'autres enfin réunissaient leurs cris pour l'appeler sacrilége. Cependant le préfet, à la nouvelle que son fils était mort, vint au cirque avec un grand tumulte et tout l'appareil d'un grand deuil. Il entra dans le lieu où gisait étendu sans mouvement le corps de son fils ; puis, élevant la voix, il dit à la bienheureuse vierge : « O la plus cruelle des femmes ! tu as voulu nous donner dans mon fils la preuve de ton pouvoir sacrilége ! » Dans sa douleur il répétait ces paroles et d'autres semblables. En même temps il la pressait vivement de lui révéler comment elle avait donné la mort à son fils.

Agnès lui répondit : « Il voulait suivre les inspirations du diable, et le diable a reçu toute puissance contre lui. Pourquoi tous les autres qui sont venus vers moi n'ont-ils rien eu à souffrir ? C'est parce que tous ont rendu honneur à Dieu, qui m'a envoyé son Ange pour me donner ce vêtement de miséricorde, et se faire le gardien de ce corps qui dès le berceau a été offert et consacré au Christ. A la vue de cette splendeur angélique, tous adoraient, et se retiraient ensuite sans avoir éprouvé aucun mal, Mais lui, ce jeune impudent, ne fut pas plutôt entré, qu'il s'abandonna à sa violence ; même il se préparait à porter la main sur moi, lorsque l'Ange du Seigneur l'a jeté dans cette mort de réprouvé dont tu le vois frappé. » Le préfet lui dit : « Je croirai que cette mort n'est pas l'effet de tes opérations magiques,

si tes prières obtiennent de ton Ange qu'il me rende mon fils sain et sauf. » Agnès répondit : « Bien que votre foi ne mérite pas d'obtenir du Seigneur ce miracle, cependant, parce que l'heure est venue où la vertu divine de Jésus-Christ, notre Maître, doit être manifestée au monde, sortez tous de ce lieu : je veux lui offrir ma prière accoutumée.

Quand tous furent sortis, elle se prosterna la face contre terre, et demanda au Seigneur avec beaucoup de larmes de rendre ce jeune homme à la vie. Or, pendant qu'elle priait, l'Ange du Seigneur la releva, et consola ses larmes. Il ressuscita le jeune homme, qui sortit en criant à haute voix : « Il n'y a qu'un Dieu au ciel, sur la terre et sur la mer ; c'est le Dieu des chrétiens. Tous nos temples ne sont que vanité : vanité tous les dieux qu'on y honore. Ils sont absolument incapables de se secourir eux-mêmes, encore moins de secourir les autres. » A cette parole, les aruspices et les pontifes des temples se troublèrent. Ils soulevèrent une sédition, la plus terrible qu'on eût vue. Ils criaient d'une commune voix : « Enlevez-nous cette magicienne, faites disparaître cette sorcière qui bouleverse les esprits et pervertit les âmes. » La vue de tant de merveilles avait saisi le préfet de stupeur. Mais craignant pour lui-même la proscription s'il agissait contre les pontifes des temples et défendait Agnès, malgré les sentences qu'il avait lui-même rendues, il laissa à son lieutenant tout pouvoir pour arrêter la sédition.

Quant à lui, il se retira plein de tristesse de n'avoir pu délivrer celle qui avait ressuscité son fils. Le lieutenant du préfet, nommé Aspasius, fit aussitôt allumer un grand feu devant tout le peuple rassemblé, et donna l'ordre de jeter la jeune vierge au milieu des flammes. Mais à peine l'eut-on fait que les flammes, se divisant en deux, dévorèrent les séditieux qui entouraient le bûcher, tandis que la bienheureuse Agnès n'en éprouvait aucune atteinte. Le peuple, au lieu d'attribuer ce miracle à la vertu divine, n'y vit que l'effet d'un maléfice ; il frémissait de rage et poussait des cris

confus vers le ciel. Alors la bienheureuse Agnès, au milieu des flammes étendit les bras, et fit à Dieu cette prière : « Dieu tout-puissant, à vous seul l'adoration, l'honneur, la crainte respectueuse. Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous bénis de m'avoir fait échapper par votre Fils unique aux menaces des hommes impies et fait traverser sans souillure les impuretés du diable. Voilà que maintenant, par votre Esprit-Saint, je suis inondée de la rosée céleste. Le feu autour de moi ne s'éteint pas ; mais la flamme se divise, et ses ardeurs s'en vont dévorer ceux qui devaient l'alimenter. Je vous bénis, Père digne de toute louange, qui me permettez d'aller jusqu'à vous, sans trembler, à travers les flammes. Ce que j'ai cru, aujourd'hui je le vois ; ce que j'ai espéré, je le tiens ; ce que j'ai désiré, je le serre dans mes bras. Mes lèvres vous confessent avec ardeur, et du fond de mon cœur j'aspire à vous. Je viens à vous, ô Dieu unique et véritable, qui, avec votre Fils Jésus-Christ notre Seigneur, vivez et régnez, en l'unité de l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Amen. »

Quand elle acheva sa prière, la flamme du bûcher était entièrement éteinte, au point que ses débris ne conservaient pas même un reste de chaleur. Enfin le lieutenant de la ville, Aspasius, ne pouvant plus maîtriser la fureur du peuple, ordonna d'immoler Agnès par le glaive. Le corps de la jeune vierge fut inondé des flots d'un sang pur et vermeil ; c'était la consécration par laquelle le Christ se donnait une épouse et une martyre.

Les parents d'Agnès, loin de s'affliger de la mort de leur fille, enlevèrent son corps avec une sainte joie, et le déposèrent dans un petit domaine qu'il possédaient près de la ville, sur la voie Nomentane. Les chrétiens s'y portèrent en grand nombre, mais ils y furent poursuivis par les embûches des païens. A la vue de ces infidèles qui accouraient en armes, ils prirent tous la fuite, et plusieurs n'échappèrent qu'après avoir été blessés à coups de pierre. Émérentienne, sœur de lait d'Agnès, vierge très-sainte, quoique catéchumène encore,

se tenait debout devant eux ; intrépide et immobile, elle leur adressait ces reproches : « Superstitieux, misérables, vous n'avez la vie que pour un jour, et vous vous montrez atroces dans vos fureurs ! Des hommes qui adorent le Dieu tout-puissant, vous les faites mourir ; et pour défendre des pierres, vous égorgez des innocents ! » Ce discours et d'autres semblables provoquaient les colères d'une multitude déjà furieuse. La vierge fut accablée sous les pierres ; cependant elle put encore se traîner jusqu'au tombeau de la bienheureuse, et y répandre une dernière prière ; puis elle y rendit son âme à Dieu. Nous ne pouvons douter qu'Émérentienne n'ait été baptisée dans son sang, puisqu'elle a supporté la mort avec constance pour la défense de la justice.

A la même heure éclatait un tremblement de terre ; et malgré la très-grande sérénité du ciel, les éclairs, les foudres et les tonnerres furent terribles. Il y eut de nombreuses victimes parmi ce peuple insensé ; et depuis ce moment personne ne vint plus au tombeau des saints pour y exciter des troubles. La nuit suivante, les parents de la bienheureuse Agnès vinrent avec des prêtres, et enlevèrent le corps de la sainte vierge Émérentienne. Ils l'ensevelirent à la limite d'un petit champ, là même où reposait déjà la bienheureuse vierge leur fille.

Or, les parents de la bienheureuse Agnès veillaient assidûment pendant les nuits auprès de son tombeau. Il arriva qu'une nuit, au milieu du silence, ils virent une troupe nombreuse de vierges, qui, toutes revêtues de robes tissues d'or, s'avançaient environnées d'une grande lumière. Ils reconnurent parmi elles la bienheureuse Agnès. Son vêtement, comme celui de ses compagnes, brillait d'un vif éclat, et à sa droite se tenait un agneau plus blanc que la neige. A cette vue les parents d'Agnès et ceux qui les accompagnaient demeurèrent frappés de stupeur. Mais la sainte, après avoir prié les bienheureuses vierges de suspendre un moment leur marche, s'arrêta devant ses parents, et leur dit : « Ne pleurez

pas ma mort, mais plutôt réjouissez-vous avec moi et me félicitez, parce que j'ai eu le bonheur de recevoir, avec toutes ces vierges, un trône brillant au ciel, où je suis unie à Celui qui sur la terre a eu tout mon amour. »

Cette vision fut bientôt connue ; chaque jour ceux qui en avaient été les témoins se plaisaient à la raconter. C'est ainsi que, quelques années après, l'un d'eux en fit le récit à Constance, fille de l'empereur Constantin. La princesse Constance était une vierge très-sage ; mais elle était couverte d'ulcères, et depuis les pieds jusqu'à la tête il n'était pas en elle un seul membre qui n'en fût atteint. Ayant reçu avec joie le pieux conseil qui lui était donné, elle conçut l'espérance de recouvrer la santé, et elle se rendit une nuit au tombeau de la martyre. Toute païenne qu'elle était, elle épancha son âme dans des prières pleines de confiance et de foi. Or, tandis qu'elle priait, un doux sommeil vint tout à coup la surprendre ; elle vit en songe la bienheureuse Agnès qui l'encourageait par ces paroles : « Sois constante, ô Constance ! crois que le Seigneur Jésus-Christ est le Fils de Dieu ; crois qu'il est le Sauveur par qui tu vas à l'instant être guérie des douleurs que tu souffres dans ton corps. » A cette voix, Constance s'éveilla si parfaitement guérie, qu'il ne resta pas sur elle la moindre cicatrice de ses ulcères.

Son retour au palais après ce miracle causa une grande joie à l'empereur son père et aux princes ses frères. Ce fut comme un jour de triomphe pour la ville tout entière ; les soldats comme les particuliers, en un mot, tous ceux qui apprirent cette nouvelle firent éclater leur allégresse. L'infidélité des gentils était confondue ; la foi du Seigneur triomphait. Cependant la princesse demanda à son père et à ses frères d'élever une basilique à l'honneur de la bienheureuse Agnès ; et elle y fit préparer son tombeau. C'est encore une croyance très-répandue que tous ceux qui viennent avec foi visiter le tombeau d'Agnès recouvrent la santé, quelle que soit la maladie qui les afflige ; et personne ne peut douter que le Christ

ne lui ait conservé le même privilége jusqu'à nos jours. Constance, fille de l'empereur Constantin, voulut vivre et mourir vierge. Animées par son exemple, un grand nombre de jeunes filles, non-seulement des rangs inférieurs, mais encore des plus illustres et des plus nobles familles, voulurent recevoir de sa main le voile sacré. Et parce que la foi ne souffre pas les atteintes de la mort, un grand nombre de vierges romaines ont continué jusqu'aujourd'hui à honorer la bienheureuse Agnès, comme si elle était encore présente au milieu d'elles. Son exemple les anime, et elles persévèrent avec courage dans les combats de la virginité, assurées qu'elles sont par la foi que leur fidélité leur méritera la palme de l'éternelle victoire.

XXXVII

ÉLOGE DE SAINTE AGNÈS PAR SAINT AMBROISE.

Il ne nous serait pas permis d'omettre ici le célèbre passage de saint Ambroise, dans son livre *de Virginibus*, sur le glorieux martyre de saint Agnès. Dom Ruinart l'a donné aussi dans son recueil.

Le nom d'Agnès est un titre de pureté : j'ai donc à la célébrer et comme martyre et comme vierge. C'est une louange abondante que celle que l'on n'a pas besoin de chercher et qui subsiste par elle-même. Que le rhéteur se retire, que l'éloquence se taise ; un seul mot, son seul nom, loue Agnès. Que les vieillards, que les jeunes gens, que les enfants la chantent. Tous les hommes célèbrent cette martyre ; car ils ne peuvent dire son nom sans la louer.

On rapporte qu'elle avait treize ans quand elle souffrit le martyre. Cruauté détestable du tyran, qui n'épargna pas un âge si tendre ; mais plus encore, merveilleuse puissance de la foi, qui trouve des témoins de cet âge ! Y avait-il place en un si petit corps pour les blessures ? A peine l'épée trouvait-

elle sur cette enfant un lieu où frapper ; et cependant Agnès avait en elle de quoi vaincre l'épée.

A cet âge, la jeune fille tremble au regard irrité de sa mère ; une piqûre d'aiguille lui arrache des larmes, comme ferait une blessure. Agnès, intrépide entre les mains sanglantes des bourreaux, se tient immobile sous le fracas des lourdes chaînes qui l'écrasent ; ignorante encore de la mort, mais prête à mourir, elle présente tout son corps à la pointe du glaive d'un soldat furieux. La traîne-t-on, malgré elle, aux autels, elle tend les bras au Christ à travers les feux du sacrifice, et sa main forme, jusque sur les flammes sacriléges, ce signe qui est le trophée du Seigneur victorieux. Son cou, ses deux mains, elle les passe dans les fers qu'on lui présente ; mais on n'en trouve pas qui puissent serrer des membres encore si petits.

Nouveau genre de martyre ! La vierge n'a pas l'âge du supplice, et déjà elle est mûre pour la victoire ; elle n'est pas mûre pour le combat, et déjà elle est maîtresse en fait de courage. L'épouse ne marche pas vers le lit nuptial avec autant d'empressement que cette vierge qui s'avance, pleine de joie, d'un pas dégagé, vers le lieu de son supplice, parée, non d'une chevelure artificieusement disposée, mais du Christ ; couronnée, non de fleurs, mais de pureté.

Tous étaient en pleurs ; elle seule ne pleure pas. On s'étonne qu'elle prodigue si volontiers une vie qu'elle n'a pas encore goûtée ; qu'elle la sacrifie, comme si elle l'eût épuisée. Tous admirent qu'elle soit déjà le témoin de la Divinité, à un âge où elle ne pourrait encore disposer d'elle-même. Sa parole n'aurait pas de valeur dans la cause d'un mortel : on la croit aujourd'hui dans le témoignage qu'elle rend à Dieu. Et en effet, une force qui est au-dessus de la nature ne saurait venir que de l'Auteur de la nature.

Quelles terreurs n'employa pas le juge pour l'intimider ! que de caresses pour la gagner ! Combien d'hommes la demandèrent pour épouse ! Elle s'écrie : « La fiancée fait

injure à l'époux, si elle se fait attendre. Celui-là m'aura seul, qui le premier m'a choisie. Que tardes-tu, bourreau ? Périsse ce corps que peuvent aimer des yeux que je n'agrée pas ! »

Elle se présente, elle prie, elle courbe la tête. Vous eussiez vu trembler le bourreau, comme si lui-même eût été condamné ; sa main était agitée, son visage était pâle sur le danger d'un autre, pendant que la jeune fille voyait sans crainte son propre péril. Voici donc dans une seule victime un double martyre : l'un de chasteté, l'autre de religion. Agnès demeura vierge, et elle obtint le martyre.

XXXVIII

HYMNE DE PRUDENCE SUR LE MARTYRE DE SAINTE AGNÈS.

C'est une heureuse fortune pour le lecteur, lorsque nous pouvons le faire jouir de quelqu'un des délicieux chants que Prudence a consacrés aux martyrs. Nous n'avons donc garde d'omettre ici la belle hymne dans laquelle il a célébré sainte Agnès.

La ville de Romulus possède le tombeau d'Agnès, jeune fille héroïque, illustre martyre. De sa demeure, située en face des remparts, la vierge veille au salut des fils de Quirinus, Elle daigne même étendre sa protection sur l'étranger qui vient, d'un cœur pur et fidèle, prier dans son sanctuaire.

Une double couronne ceint le front de la martyre : la virginité conservée inviolable, le trépas glorieux qu'elle affronta sans crainte.

La jeune fille abordait à peine à l'âge nubile, et dès ses plus tendres années, l'amour du Christ enflammait son cœur ; intrépide, elle résista aux ordres impies qui voulaient la contraindre à servir les idoles, à détester la foi sainte.

On tenta son courage par plus d'un artifice; le juge essaya de la séduire par de caressantes paroles, le bourreau, de

l'émouvoir par l'appareil des tourments ; la vierge au cœur invincible se tenait inébranlable ; elle offrait son corps aux plus cruelles tortures, et la mort ne l'étonnait pas.

« Tu braves les supplices, lui dit le tyran farouche ; tu es capable de surmonter la souffrance ; la vie n'est pour toi qu'une chose méprisable ; mais à une vierge sacrée la pudeur est chère.

« Je puis ordonner de traîner celle-ci dans un lupanar destiné au public, si elle refuse encore d'incliner sa tête devant l'autel, et d'implorer le pardon de Minerve, vierge aussi, et que cette vierge insolente persiste à mépriser. Elle verra alors toute la jeunesse se précipiter vers cet asile de honte, pour y chercher la proie nouvelle offerte à ses passions. »

« Le Christ, répond Agnès, n'oublie pas à ce point ceux qui sont à lui : il ne sacrifie point le trésor de leur pureté. Loin de nous abandonner, il assiste ceux qui sont pudiques, et ne souffre pas que leur intégrité soit souillée. Libre à toi de rougir ton glaive de mon sang ; mais tu ne saurais profaner mon corps par la luxure. »

Ainsi parle Agnès. Le juge ordonne qu'on la dépouille, et que la vierge soit ainsi conduite dans le repaire secret du cirque. La foule détourne ses regards à cet aspect ; un sentiment de pudeur qu'elle ne connaissait pas semble la maîtriser tout à coup.

Un seul homme a osé arrêter son œil hardi et profane sur la vierge sacrée ; mais soudain un Ange prompt comme la foudre l'a frappé de son glaive étincelant. Le coupable a perdu la lumière de ses yeux ; il roule sur la poussière, et s'agite convulsivement. Ses compagnons l'enlèvent demi-mort, et déjà prononcent sur lui l'adieu suprême.

La vierge s'avançait triomphante, adressant à Dieu le Père et au Christ un cantique sacré. Délivrée du péril, elle rendait grâces au pouvoir céleste, qui pour elle avait fait du lupanar un lieu chaste, et conservé sans atteinte l'honneur de la virginité.

Il en est même qui racontent qu'elle adressa ses supplications au Christ, pour qu'il daignât rendre la lumière au coupable humilié jusqu'à terre, et que le jeune homme recouvra le souffle de sa poitrine et l'usage de ses yeux.

Agnès a conquis un premier degré dans la céleste cour ; une nouvelle victoire va lui en assurer un second. Le tyran sanguinaire s'enflamme de fureur à la nouvelle qu'il reçoit. « Serais-je donc vaincu ? dit-il avec émotion. Soldat, tire ton glaive, et accomplis les ordres de l'autorité souveraine. »

La vierge aperçoit cet homme farouche, qui tient son glaive pour l'immoler ; dans les transports de sa joie, elle s'écrie : « Que j'aime ce guerrier, qui vient fondre sur moi avec fureur ! Combien je le préfère à ce jeune homme plein de mollesse, exhalant autour de lui l'odeur des parfums, pour tendre un piége mortel à ma fidélité.

« Voici l'amant auquel j'aspire ; au-devant de lui je m'élance ; je n'arrête plus l'ardeur de mes désirs. Qu'il plonge tout entier son fer dans mon sein ; que je sente avec transport ce glaive pénétrer ma poitrine ; alors, épouse du Christ, mon âme, franchissant la région des ténèbres, va s'élever au plus haut des cieux.

« Roi éternel, daigne ouvrir les portes de ton céleste palais si longtemps fermées aux habitants de la terre. O Christ ! appelle à toi cette âme, qui n'aspire qu'à te rejoindre ; elle est vierge, et on l'immole à la gloire de ton Père. »

Elle dit, et inclinant la tête, elle adore humblement le Christ, offrant avec ardeur son cou au glaive qui se lève au-dessus d'elle. Le bras du bourreau accomplit à l'instant l'espoir de la vierge ; d'un seul coup il abat la tête innocente d'Agnès ; trépas rapide, qui à peine laisse place à la souffrance.

L'âme brillante et affranchie s'élance libre à travers les airs ; un groupe d'Anges l'accompagne sur le sentier lumineux.

Dans son vol, elle voit au-dessous d'elle le globe de la terre et les ténèbres qui l'environnent ; mais elle dédaigne cette

région inférieure que le soleil visite dans son cours, tout ce que le monde entraîne et confond dans sa marche, tout ce qui vit au sein du noir tourbillon, tout ce que la vaine mobilité du temps emporte avec elle.

Elle domine maintenant de son regard les rois, les tyrans, les empires, les dignités publiques ; les honneurs et les pompes, qui enflent d'orgueil les mortels insensés ; l'argent et l'or si puissants, dont ils ont une soif ardente, et qu'ils recherchent par toute sorte de crimes ; les palais construits avec splendeur, la vanité des parures brillantes ; la colère, les craintes, les désirs, les dangers partout ; les joies si rapides, les chagrins si longs à s'épuiser ; les torches de l'envie, qui souillent de leur noire fumée l'espérance des hommes et leurs succès ; enfin le plus affreux de tous les maux, le nuage honteux de l'idolâtrie planant sur le monde.

Dans son attitude triomphante, Agnès foule et domine tous ces vains objets ; de son pied elle écrase la tête du cruel dragon, qui infecte de son venin les habitants de la terre et les entraîne avec lui aux enfers. Maintenant, dompté sous le pied de la jeune vierge, il abaisse honteusement sa crête enflammée ; vaincu, il n'ose plus relever la tête.

En même temps le Dieu du ciel ceint de deux couronnes le front de la chaste martyre ; l'une porte en traits de lumière le nombre mystérieux de soixante ; sur l'autre le centenaire exprime les mérites qu'Agnès a conquis.

Heureuse vierge, illustration nouvelle, noble, habitante de la cité céleste, daigne incliner vers nos misères ta tête ceinte du double diadème. A toi seule le Dieu suprême donna la puissance de rendre chaste un jour le lieu même du crime.

Un regard de ta bonté dirigé vers moi me rendra pur, en inondant mon cœur de sa lumière ; tout ce que ton œil daigne fixer, comme autrefois tout ce que ton noble pied toucha, participe aussitôt à la pureté qui réside en toi.

XXXIX

SAINT AGATHOPE, DIACRE, ET SAINT THÉODULE, LECTEUR.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ces Actes font partie de la collection des Bollandistes.

On a toujours vu le diable faire tous ses efforts pour détruire, par d'insidieuses suggestions, la piété qui se porte vers Dieu : néanmoins il ne peut rien obtenir des vaillants soldats du Christ ; et ceux-là seuls succombent à ses attaques qui embrassent la foi d'un cœur lâche et sans énergie. En effet, de même que, dans les jours où la guerre s'étend sur un pays qui a joui d'une longue paix, l'homme courageux s'expose bien des fois aux coups et à la mort, afin de recevoir la couronne des vainqueurs, tandis que le lâche et le pusillanime cèdent facilement à l'ennemi, préférant à la gloire la conservation de leur vie ; de même aussi, lorsque les satellites du dragon infernal commencent à persécuter les disciples du Christ, vous voyez l'un de ceux-ci, dont la foi est moins ferme, céder aux tourments et abandonner ses premières résolutions ; et un autre, au contraire, qui s'est armé de la parole du Christ, garder inviolablement le culte du vrai Dieu, sans se laisser vaincre par la barbare cruauté de la tyrannie.

Tel, et plus admirable encore, se montre à nous Théodule, cet homme d'un cœur supérieur aux tourments, qui, avec Agathope, le généreux compagnon de sa confiance en Dieu, par sa constance et sa présence d'esprit, dissipe cette grande bourrasque d'impiété et cette furieuse tempête de l'idolâtrie délirante, qui ébranla l'univers entier au temps du César Maximien. Alors, en effet, des courriers parcouraient les provinces de l'empire, portant des décrets qui faisaient une

loi aux peuples de renoncer au culte du Créateur de toutes choses, et ordonnaient aux gouverneurs d'employer tous leurs efforts et toute leur industrie pour détruire la divine religion. Ces décrets impies, qui menaçaient de mort quiconque refuserait de sacrifier aux idoles, produisirent sur les âmes deux effets opposés : les uns, regardant comme un avantage inestimable la courte jouissance de la vie présente, mangeaient des viandes offertes aux idoles, et pour une satisfaction momentanée, se préparaient une mort et une perte éternelles : d'autres, au contraire, qui jugeaient des choses plus sainement, et dont la foi était plus affermie, ne pouvaient consentir à renoncer au vrai Dieu, et ils se montraient disposés à subir les tourments.

Donc, tandis que le diable, l'auteur de cette persécution, tressaillait d'aise d'avoir surmonté les faibles que la peur avait saisis, Théodule et Agathope, consacrant tous leurs moments au jeûne et à la prière dans la maison de Dieu, conjuraient le Seigneur de détruire l'impiété. Les soldats et leurs chefs, ainsi que le préfet du trésor public, ne pouvant s'empêcher d'admirer la constance que ces saints faisaient paraître, en ce que, au moment où les chrétiens cherchaient à se cacher, eux seuls continuaient d'annoncer intrépidement la parole de Dieu, les amenèrent au lieu du combat. Lorsqu'ils furent chargés de chaînes, leur visage apparut plus gracieux qu'auparavant : celui de Théodule, jeune homme d'une modestie virginale, était florissant d'adolescence. Ses parents résidaient dans la ville de Thessalonique : il avait pour frères Capiton, Métrodore et Philostorge, jeunes comme lui, et comme lui aussi doués d'une parfaite piété envers Dieu : leurs mœurs et leur caractère cadraient parfaitement avec ceux du martyr. Celui-ci, quelque temps auparavant, avait reçu du ciel les arrhes du combat qu'il devait soutenir. L'impie décret de persécution n'avait pas encore été promulgé, qu'une nuit, pendant son sommeil, il sentit qu'on lui mettait quelque chose à la main. S'étant éveillé aussitôt, il regarde

et aperçoit un anneau d'une matière inconnue, qui avait au chaton un sceau. Je présume que le Maître de l'univers voulait par là lui indiquer que c'était un présent de Celui qui commande aux quatre éléments ; car s'il survenait une maladie grave ou même désespérée, la seule présence de cet anneau suffisait pour la guérir.

Tel était, comme nous l'avons dit, le jeune Théodule. Agathope, qui partageait ses sentiments, était un homme âgé, que la blancheur de sa chevelure rendait vénérable, et qui persévéra constamment jusqu'à la fin dans la sainteté de vie qu'il avait d'abord embrassée. C'étaient donc deux fidèles et chastes ministres de la religion ; car, méprisant les voluptés charnelles, ils n'envisageaient assidûment que Dieu et Jésus son Verbe. Agathope, en qualité de diacre, administrait aux fidèles les choses qui regardent le salut ; Théodule, qui était lecteur, confirmait la foi des fidèles par la lecture qu'il leur faisait des écrits des Apôtres et des Prophètes. Lorsque les démons cherchaient à pervertir la nature, soit dans les âmes, soit dans les corps des hommes, il les conjurait par sa seule parole ; et fort du signe de la croix, leur enjoignait de ne pas souiller l'œuvre de Dieu même ; les démons lui obéissaient et se retiraient en vociférant, et en confessant la puissance de Celui qui par Théodule exerçait contre eux sa divine autorité.

Faustin était alors gouverneur de Thessalonique. S'étant fait amener Théodule et Agathope devant son tribunal, lorsqu'il les vit, le visage rayonnant, proférer de concert la même parole : « Nous sommes chrétiens, » et se donner la main comme étant parfaitement unis dans la même pensée, il fut effrayé de la manière ingénue et tranquille, mais libre, dont ils parlaient, comme s'il eût prévu que ceux-ci, bien que seuls et sans soutien, prévaudraient contre lui par la générosité de leurs sentiments et par l'illustration de leur mort. Dans le dessein de gagner Théodule par la persuasion, il fit retirer tout le monde ; puis, feignant d'être son ami, il lui adressa des paroles, croyait-il, pleines de bienveillance :

« Laisse-toi enfin persuader, jeune homme, lui disait-il, de peur que, persévérant dans ton illusion, tu ne te prives toi-même de la vie. » Théodule lui répondit d'un visage calme et avec un sourire : « Il est vrai que je me suis déjà délivré de toute erreur et de toute imposture ; mais je crains que, dans ton zèle excessif pour de vaines idoles, tu ne te précipites toi-même dans une mort éternelle. » Comme le président, insensible à ces paroles, continuait de le flatter en lui promettant des présents et des honneurs, afin de le déterminer à sacrifier, un certain Xénus, prêtre de Jupiter, lui dit : « Si la promesse des hommes ne peut te décider au sacrifice exigé, les supplices t'y contraindront infailliblement ; et ainsi tu accompliras les ordres des empereurs. » Le martyr répondit : « La crainte de tout ce qu'on pourrait me faire me touche si peu, qu'elle ne saurait me faire fléchir en quoi que ce soit. »

Le président l'exhorta de nouveau à bien examiner quelle différence il y a entre une vie passée dans les honneurs et une mort subie dans les tourments. Mais Théodule lui dit : « Oui, certes, j'ai considéré tout cela : c'est pourquoi je suis résolûment décidé à mépriser les jours si courts et si misérables de la vie présente, afin de participer aux biens célestes. Livre donc ce corps au feu, et tu connaîtras, par ce que tu lui feras souffrir, qu'il est sujet à la destruction ; mais quant à l'âme raisonnable, qui est invulnérable de toute part, étant ainsi plus promptement délivrée des choses terrestres et des misères présentes, elle trouvera en cela de grands sujets de joie. » Le président Faustin lui dit alors : « Et quel est, je te prie, ce personnage qui procure un si grand bien, et pour l'amour duquel tu es aujourd'hui résolu à mépriser les tourments et la mort ? » Théodule lui répondit : « C'est Dieu et son Fils Jésus-Christ, le Verbe du Père. Dès l'enfance j'ai été marqué du sceau de sa croix, et jusqu'à la fin de ma vie je conserverai ce signe salutaire ; toi et tous les tyrans ennemis de la religion, vous me feriez plutôt perdre

ce corps que d'effacer ce cachet indélébile. » Faustin, dans le dessein de réfuter ses paroles, lui dit : « Très-bien, jeune homme ! Tu as sans doute inventé cette barrière, ce sceau de ton Dieu ? — Non certes, répliqua Théodule ; je suis un infidèle ministre du culte divin, mais contre lequel tu ne pourras jamais rien, ni par le fer, ni par le feu. Tu peux m'insulter quand je veux prêcher le Christ Dieu ; mais tu ne saurais briser cette barrière dont la raison et la foi garantissent la solidité. »

Faustin, admirant la constance de cet adolescent, ordonna qu'on introduisît Agathope, après avoir fait emmener bien loin Théodule. Lorsque Agathope fut devant son tribunal, il lui dit : « Sacrifie, Agathope ; Théodule, qui avait d'abord été induit en erreur, vient de promettre d'offrir le sacrifice exigé. » Agathope, découvrant aisément le mensonge, répondit : « Et moi aussi j'offrirai sans retard et bien volontiers un sacrifice à Dieu et à son Fils Jésus-Christ, selon sa parole ; et c'est là le sacrifice de suave odeur que Théodule a promis d'offrir. » Faustin lui dit : « Non, ce n'est pas à ceux que tu appelles Dieu, que Théodule a promis de sacrifier ; mais c'est à nos douze grands dieux qui veillent à la conservation de cet univers. » Agathope, branlant doucement la tête, lui répondit : « Tu appelles dieux des objets matériels et corruptibles, auxquels l'industrie de l'ouvrier a donné une figure humaine ? Ce sont des dieux, ces statues que les hommes ont fabriquées de leurs mains, et se sont proposé d'honorer, comme si elles étaient meilleures et plus excellentes qu'eux-mêmes ? Les beaux dieux, vraiment, qui ne peuvent se défendre de ceux qui veulent les renverser ; qui ne peuvent se servir ni de leurs yeux, ni de leurs pieds ; car ils n'ont aucun sentiment ! Si, ainsi que l'a cru l'antiquité, ils ont été autrefois animés de la vie comme les autres hommes, on sait à quelles infamies, même contre nature, ils se sont livrés. Maintenant les marchands vendent leurs simulacres pour quatre oboles : tu veux que j'offre un sacrifice,

dû au seul Tout-Puissant, à une créature indigne que tu appelles dieu, afin qu'elle te regarde avec ses yeux sculptés ; ou que je lui chante un hymne agréable, afin que, recevant le son par ses oreilles d'or ou d'argent, elle me mette en possession de choses auxquelles elle ne peut pas même prendre part ! »

Tandis qu'Agathope discourait ainsi, les assesseurs du président craignirent que les autres qui devaient subir l'interrogatoire n'en fussent encouragés à garder plus fortement leur foi : ils ordonnèrent donc de le reconduire immédiatement en prison avee Théodule. La foule nombreuse qui était présente les suivit en les affligeant de diverses manières. Tandis que les uns, touchés de l'âge tendre de Théodule, tâchaient de le faire renoncer au dessein qu'avait formé son âme inflexible, d'autres, admirant les vénérables cheveux blancs d'Agathope, lui disaient : « Et toi aussi, Agathope, comme un jeune homme inexpérimenté, tu ne sais pas ce qui t'est avantageux ! » Mais les martyrs, qui avaient hâte d'arriver à ce qu'il y a de meilleur pour l'âme, et qui n'envisageaient que la religion, cette conseillère des plus salutaires résolutions, ne firent aucune réponse ; et après qu'ils furent entrés dans la prison, ils se répandirent silencieusement en prières ; puis ils se livrèrent au sommeil, durant lequel ils furent divinement affermis dans la foi. Au milieu de la nuit ils se levèrent pleins de joie, et ils invoquèrent Jésus-Christ le Sauveur de tous. S'étant ensuite lavé les mains, ils se prosternèrent à terre, et adressèrent à Dieu, comme à l'envi, cette prière :

« O Dieu, Créateur de toutes choses, vous qui savez tout, qui avez tiré du chaos ce monde visible, réglant ce bel ordre du ciel, qui jamais n'est troublé, où vous avez placé le soleil pour éclairer durant le jour, et la lune pour dissiper par sa clarté les ténèbres de la nuit, afin que tous deux, conjointement avec les autres astres, contribuassent à la végétation des plantes que produit la terre ; vous qui avez assigné ce globe terrestre pour demeure aux animaux, de même que

l'air aux oiseaux, et la mer aux poissons, afin que la mer servît l'homme que vous avez créé, par les richesses qu'elle renferme en son sein ; que l'air, par le ravissant ramage des oiseaux qui l'habitent, vous chantât un cantique qui vous fût agréable, et que la terre, produisant de son sein fertile des fruits de tout genre pour l'usage du genre humain, vous rendît par l'homme, ô Maître de l'univers, un hymne de louanges et les plus vives actions de grâces; dans votre bonté, vous n'avez pas voulu que notre race pérît entièrement, bien qu'elle fût couverte de crimes, ayant horreur de vos commandements et se livrant impudemment à la crapule et à la luxure. Vous n'avez pas permis au diable d'aveugler et de précipiter dans le Tartare une créature douée de raison ; mais, mettant en oubli les péchés qu'elle avait commis contre vous, vous avez envoyé du ciel aux hommes votre Fils unique, dont les entrailles sont toutes de miséricorde, afin que, revêtant la nature humaine, il adjoignît à notre mortalité son essence immortelle, et que ce Verbe divin, toujours uni à vous et par qui toutes choses ont été faites, fît rentrer dans la voie droite de la vraie religion ceux qui s'égaraient dans les nombreux sentiers de l'injustice. En effet, ô Dieu clément, vous avec le Fils, et le Fils avec vous dans l'unité du Saint-Esprit, parcourant du regard le globe terrestre, vous avez par vos merveilles attiré les impies à la foi. C'est vous qui, par votre seule parole, brisant des liens humainement indissolubles, et faisant céder la loi de la nature et la puissance de la mort, avez rappelé du tombeau Lazare qui avait subi la commune loi de l'humanité, et qui depuis quatre jours reposait inanimé dans le sépulcre. C'est vous aussi, Seigneur, qui, mettant de la boue sur les yeux d'un homme privé de la vue et de la faculté de contempler le soleil que vous avez donné au monde, lui avez rendu la jouissance du regard. De même aussi, une femme sujette à un flux de sang recouvra la santé par le seul contact du bord de votre vêtement. Et c'est encore ainsi qu'il vous plut d'ordonner à

un paralytique d'emporter le grabat sur lequel on le portait. Maintenant donc, ô Dieu, qu'il vous plaise aussi de nous faire la grâce, à nous qui sommes ici réunis pour votre nom, de surmonter généreusement les tourments que les impies nous destinent, afin que nous puissions parvenir au royaume céleste. »

Tandis que les saints Agathope et Théodule priaient ainsi, tous ceux qui étaient détenus dans la même prison pour crimes d'homicide ou d'adultère, déposant soudain toute crainte de la mort, se prosternèrent aux pieds des bienheureux martyrs, implorant avec instances le pardon de leurs péchés ; et la foule qui se tenait dehors, ayant brisé les portes de la prison, ne se lassait point d'admirer les paroles qui sortaient de leur bouche. Un certain Urbain, surnommé Eupséphius, questeur de Thessalonique et ministre impie de la superstition diabolique, voyant ce qui se passait, courut en prévenir le président, criant à tue-tête que si l'on ne se pressait de faire mourir les serviteurs de Dieu, il y en aurait un grand nombre qui refuseraient de sacrifier aux dieux. Faustin irrité d'apprendre surtout que la foule avait fait irruption dans la prison, donna ordre de lui amener sans délai le jeune homme avec le vieillard ; et ceux qui les entendaient prêcher la parole de Dieu d'un air si joyeux et si énergique, étaient stupéfaits de les voir aussi se congratuler mutuellement du supplice imminent qui les attendait, comme si on les eût emmenés pour recevoir les honneurs du triomphe ou pour jouir d'une partie de plaisir.

Lorsque les martyrs furent arrivés devant le tribunal, le président Faustin dit à Théodule : « Quel est ton nom ? » Il répondit : « Je me nomme Théodule. » Faustin : « Ne sais-tu pas encore qu'il est juste et équitable d'obtempérer aux ordres de Maximien, le maître de nous tous ? » Théodule : « J'ai appris à observer soigneusement ce qu'ordonne le Seigneur du ciel et de la terre : quant à ce que commande Maximien, si c'est une chose juste, je pense qu'il faut lui obéir, et si elle est

injuste refuser absolument l'obéissance. — Apprends-moi, dit Faustin, quel est celui qui a fait le ciel. — C'est le Dieu tout puissant, répondit Théodule, et son Fils Jésus-Christ, qui est le Verbe du Père. » Faustin : « N'est-ce pas celui que les Juifs ont crucifié, après lui avoir fait endurer les plus cruels tourments ? — C'est celui-là même, repartit Théodule, qui a été crucifié par les Juifs (ce qu'il voulut bien souffrir pour l'amour de nous) ; celui-là même qui, peu après, revint à la vie ; celui-là même que les Juifs virent monter au ciel, par la vertu de l'Esprit, afin que, par sa victoire sur la mort, il pût convaincre l'esprit réfractaire des incrédules. — Pourquoi, lui dit Faustin, penses-tu qu'il ne vaudrait pas mieux sacrifier à nos dieux ? — Parce que, répondit Théodule, il vaut infiniment mieux honorer celui qui donne la beauté et l'élégance aux simulacres, que les simulacres mêmes, qui n'existent que pour le plaisir des yeux et la subversion des âmes : en effet, l'ouvrier est sans doute plus excellent que son ouvrage. »

Faustin, voyant qu'il n'obtenait rien par les paroles, prit le parti d'en venir aux tourments. Il ordonna donc de dépouiler le jeune homme. Comme les satellites lui arrachaient ses vêtements avec violence, pendant que le crieur public lui disait : « Sacrifie, et on te laissera aller ; » Théodule dit au président : « Tu peux dépouiller mon corps de ses vêtements ; mais jamais il ne sera en ton pouvoir de m'enlever la foi que mon âme a en Dieu. » Faustin, voyant qu'il continuait de parler ainsi avec une grande liberté, méprisant les tourments dont on le menaçait et appelant Maximien un tyran, donna l'ordre de faire sacrifier en sa présence quelques chrétiens qui avaient cédé aux tourments. Mais Théodule lui dit : « Ces supplices sont peu de chose ; ils sont même ridicules. Tu n'as qu'à en inventer de plus âpres contre nous, afin que tu voies combien est parfaite notre union en Dieu, laquelle fait que nous sommes tout disposés à subir toutes les tortures que l'on voudra pour notre sainte religion. — Il faut, lui dit

Faustin, que tu m'apportes ici ce que les chrétiens appellent les saintes Écritures. — Si tu viens à résipiscence, répondit Théodule, si tu connais la vanité des idoles, et si alors tu demandes les écrits des Apôtres et des Prophètes dans le dessein d'affermir ton âme dans la vraie religion, je te les apporterai avec un grand plaisir : si tu as d'autres pensées, ne crois pas que je sois disposé à te livrer le don de Dieu. — Eh bien, sache donc, jeune adolescent, lui dit Faustin, que je n'épargnerai point ton corps : je le ferai mutiler, je l'exposerai à la dent des bêtes féroces, si tu ne consens à obéir tout de suite à mes ordres. » Théodule répondit : « Il t'est permis présentement de sévir selon tes caprices sur mon corps ; mais quand bien même, dans ta téméraire et imprudente cruauté, tu me ferais subir des tourments encore plus acerbes que ceux dont tu me menaces, jamais je ne consentirai à ce qui est injuste. »

Après qu'ils eurent passé beaucoup de temps dans ces débats, sans que Théodule pût être amené à livrer les Écritures, diverses personnes s'approchèrent de lui dans le dessein de le gagner par des paroles flatteuses et de trompeuses promesses, ou de l'effrayer par des menaces. Mais Théodule, comme un mur d'airain, demeurait inébranlable et méprisait et les promesses et les menaces. Alors le président, pour l'intimider, rendit contre lui une sentence capitale, faisant toutefois aux licteurs un signe négatif. Lorsqu'on fut arrivé au lieu destiné à l'exécution des criminels, Théodule, voyant le bourreau dégaîner son glaive, lui tendit aussitôt la tête, invoquant le Seigneur par ces paroles : « Gloire à vous, Père de mon Seigneur qui a voulu subir la mort pour nous ; car voici que je vais être avec vous, à cause de la confiance que j'ai placée en vous, et par la grâce de Celui qui a foulé aux pieds la mort. » Faustin, comprenant que Théodule avait volontairement tendu la tête au glaive, comme étant sur le point de recevoir la couronne, le fit ramener à son tribunal et interrogea ensuite Agathope.

« Quel est ton nom ? » lui dit le président. « Agathope, »

répondit le martyr. « Quelle est ta profession ? — La même que Théodule. » Faustin : « Comment s'est formée cette union qui existe entre vous ? Quelle parenté, quelle sympathie ont fait naître ces tendres sentiments réciproques ? » Agathope : « Aucun lieu naturel ne nous unit ; c'est uniquement la conformité de mœurs et de sentiments qui a formé et qui entretient notre mutuelle affection ; et autant nous différons par l'âge, autant nous sommes unis par l'Esprit. » Le président : « Ainsi donc, comme l'indiquent tes paroles, vous courez tous deux au même supplice. » Agathope : « Si nous sortons de cette vie de la même manière, nous recevrons de Dieu la même récompense. » Faustin : « N'est-il pas honteux pour toi, avec tes cheveux blancs, de te laisser ainsi abuser comme cet adolescent, et de courir à ta perte ? » Agathope : « Je ne m'abuse nullement, en plaçant dans le Christ toute mon espérance : plus je suis âgé, plus je m'efforce de me rendre agréable à Dieu par les dispositions de mon âme ; et je loue Théodule d'agir si vaillamment dans la première fleur de la jeunesse. »

Faustin s'adressant à Théodule : » Prends garde, lui dit-il, toi qui es encore dans l'adolescence, à ne pas te laisser illusionner par les discours de ce radoteur, de peur que tu ne tombes par ta témérité sous le tranchant du glaive : comme il est vieux, il n'est pas étonnant qu'il se hâte de terminer sa carrière ; mais toi, rien ne saurait t'affermir dans ce dessein, ni les ennuis de la vie, ni quoi que ce soit. » Théodule repartit vivement : « Je ne m'estime pas assez pusillanime pour consentir à ce qu'un vieillard soit plus courageux que moi, avec mon jeune âge, quand il s'agit de supporter des tourments en vue de la religion. » Comme ils parlaient ainsi, et qu'ils invoquaient le Christ, les satellites les en reprirent, et après les avoir enchaînés, ils les reconduisirent en prison : pour eux, ils louaient Dieu, et le remerciaient de leur avoir prêté secours pour vaincre le diable. Durant le trajet, quelques amis et familiers les abordèrent les larmes aux yeux : Théo-

dule les apercevant leur dit : « Que signifient ce concours et ces pleurs ? — C'est votre malheur que nous déplorons, » lui répondirent-ils. Théodule, souriant, leur dit avec un visage serein : « Il n'y a pas lieu de vous apitoyer sur nous qui courons vers un meilleur sort, tandis que vous-mêmes êtes insensibles à vos propres malheurs. » Comme il parlait ainsi, un soldat s'approcha d'eux, les chargea de chaînes et les relégua dans le fond de la prison, où la foule ne pouvait pénétrer. Dès que la nuit fut venue, les martyrs se mirent à louer Dieu, le suppliant de les maintenir fermes et constants dans la religion : après quoi il se livrèrent au sommeil.

Le Christ, qui veille toujours sur ses saints, fit connaître à ceux-ci qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, par une même vision, ce qui devait leur arriver, selon leur prière. Il leur semblait qu'ils étaient montés sur un vaisseau battu en pleine mer par la violence des vents et par la tempête ; les rames et tous les agrès s'étaient brisés par la furie des vagues ; le bâtiment ballotté çà et là commençait à s'entr'ouvrir : parmi les passagers, les uns étaient engloutis par les flots, les autres allaient se briser contre des écueils. Pour eux, il étaient arrachés au péril par l'habileté du pilote ; puis ayant revêtu un vêtement de couleur éclatante, ils gravissaient une montagne délicieuse, du sommet de laquelle ils étaient emportés daus les cieux. Après avoir contemplé simultanément cette vision, ils s'éveillèrent subitement, et chacun d'eux s'empressa de raconter à l'autre ce qu'il avait vu, comme s'il l'eût ignoré. S'apercevant alors que le Christ les avait favorisés de la même grâce, ils sentirent s'affermir leur espérance, et s'étant prosternés par terre, ils chantèrent des louanges au Christ pour la faveur qu'il venait de leur octroyer, disant : « Qui eût jamais pu s'attendre à un bienfait pareil à celui que vous venez de nous départir, ô Dieu, par la bonté de votre Fils Jésus ? Quel est celui, si dur et inhumain qu'il soit, qu'une telle munificence ne toucherait pas, et qui ne préférerait le service de Dieu à toutes les joies

du monde? Quel homme fut jamais enclin à la bienfaisance comme votre Fils, qui, même avant la récompense, nous donne de si assurés témoignages de sa grâce dans une vision, et qui, nous montrant la couronne avant le combat, nous rend ainsi plus forts et plus constants dans l'arène? »

Comme ils priaient de la sorte, les gardiens entrèrent dans la prison, pour annoncer que le président demandait Théodule et Agathope. Les martyrs, imprimant sur leur front le signe du Christ, suivirent les satellites, enchaînés comme ils étaient. Lorsqu'ils parurent, leurs amis parmi les gentils éclatèrent en sanglots et versèrent beaucoup de larmes, en songeant à la mort généreuse qui allait les séparer de leur aimable société. Théodule leur dit d'un visage gai : « Si c'est l'amitié qui vous fait verser des pleurs, vous êtes dans l'erreur : vous devriez plutôt nous congratuler de nous voir soumis à de telles épreuves pour une cause aussi belle ; si c'est par envie, pleurez plutôt sur le malheur des autres. En effet, la même lice pour les combats de la religion est ouverte à tous, et tous y sont invités également par la prédication de la foi : mais il y en a peu qui remportent la couronne de ces combats, et ce sont ceux qui ne sont pas enchaînés par l'amour des richesses ni des voluptés. » Tandis qu'il parlait ainsi, le président Faustin, s'étant assis sur son tribunal, les interrogea pour la troisième fois. Et comme ils ne répondaient autre chose, sinon : « Nous sommes chrétiens, et nous sommes résolus à tout souffrir pour le nom du Christ, » il rendit d'un visage triste la sentence de mort, qui portait que Théodule et Agathope seraient jetés dans la mer pour n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux.

Les satellites saisissant aussitôt les bienheureux, leur lièrent les mains par derrière, et leur attachèrent au cou et le long du dos un assemblage de pièces de bois auxquelles ils adaptèrent des pierres, destinées par leur poids à les entraîner au fond de la mer. Pendant qu'on faisait ces apprêts, on voyait çà et là sur la mer des barques remplies des amis

des deux martyrs : les uns pleuraient à chaudes larmes à cause de l'affection qu'ils leur portaient ; les autres célébraient par des chants les généreux combats des saints athlètes contre le dragon infernal, et le genre de mort qu'ils allaient subir si courageusement pour la religion du Christ. Au moment où la nacelle qui portait les martyrs allait toucher au lieu destiné à leur supplice, quelques païens, quittant leur barque, allèrent adresser au président Faustin des paroles capables, pensaient-ils, de fléchir son âme obstinée. En quoi ils ne se trompaient pas ; car cédant à leurs prières, il députa vers les martyrs Fulvius, homme illustre, pour les conjurer de renoncer à Dieu, en offrant seulement un grain d'encens. Mais la grâce de Dieu les avait confirmés dans la foi, et ils se bornèrent à invoquer Jésus-Christ.

Enfin, un long temps s'étant écoulé dans ces entrefaites, les satellittes se disposèrent à submerger Agathope. Celui-ci levant la tête vers le ciel, s'écria d'une voix plus forte qu'il n'avait coutume : « C'est par ce second baptême que nous voulons laver les moindres restes du péché, et que nous nous hâtons d'aller au Christ Jésus avec des âmes pures. » Dès qu'il eut cessé de parler, les soldats le précipitèrent dans les flots avec Théodule, ainsi décoré de la couronne de la victoire pour la défense de la religion. La mer les ayant reçus dans son sein, brisa les liens qui retenaient les pierres, et rendit à leurs amis leurs corps doués d'une beauté sans pareille. Peu de temps après, Théodule apparut couvert d'une robe éclatante, et fit distribuer, par parties égales, tous ses biens aux veuves et aux orphelins, pour les soulager. Par là il voulait, après sa sortie de cette vie, non-seulement pourvoir aux besoins des indigents, mais encore exciter ses proches à imiter cet exemple de charité.

C'est donc avec raison que nous nous assemblons chaque année pour célébrer la mémoire de ces saints : il est, en effet, juste et équitable que nous offrions nos prières, après leur mort, à ceux qui ont agi si vaillamment pour la vérité, et

que nous nous efforcions de tout notre pouvoir d'imiter leur foi.

Théodule et Agathope furent martyrisés la veille des nones d'avril, par la grâce du Père et du Fils et du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

XL

LES ACTES DE SAINT TATIEN DULAS.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Nous avons pris ces Actes dans le recueil des Bollandistes.

Maxime était gouverneur de Cilicie, en ces jours où Satan recevait les hommages de ceux qui étaient dignes de lui, et que le faux culte des idoles, avec ses superstitions, était professé publiquement. On lui dénonça un jour, comme faisant profession de la foi chrétienne, un homme juste et craignant Dieu, nommé Tatien et surnommé Dulas. Tout le pays rendait témoignage à sa piété et à son amour pour la justice en toutes choses. Comme il était détenu en prison, le greffier de la geôle alla trouver le président et lui dit : « En exécution de tes ordres, les chefs de satellites, en faisant leurs perquisitions dans toute la contrée jusqu'à la ville des Zéphyrites, ont saisi un sectateur de l'impie religion des chrétiens : je suis prêt à le présenter à ton illustre et intègre tribunal. » Le président Maxime lui dit : « Lorsque je ferai ma visite en chaque ville, je donnerai l'ordre de m'amener tous ceux qui sont dans les prisons. » Lors donc qu'il fut entré dans cette ville, et qu'il eut pris place sur son tribunal, il se fit d'abord présenter le prisonnier Dulas, dont nous avons parlé. Au moment où il se vit en présence du juge, Dulas fit à Dieu cette prière : « O Christ Fils de Dieu, qui êtes plein de miséricorde, vous

avez dit par l'organe de David : « Ouvre ta bouche, et je la remplirai ; » et dans les Évangiles : « Ne vous mettez point en peine de ce que vous aurez à dire, ni de la manière de l'énoncer. » Maintenant donc, Seigneur Jésus-Christ, envoyez votre Ange et mettez dans ma bouche les paroles convenables, afin qu'en présence de ce pervers Maxime, je réfute son impiété. Quant aux tourments, je ne les crains point, puisque je vous ai présent devant les yeux, et j'abandonnerai volontiers mon corps à la colère du président ; car, si je ne livre mon corps même aux flammes, de quels biens pourrai-je recevoir la récompense ? Quelles cicatrices aurai-je à offrir à mon Seigneur Jésus-Christ, afin qu'en les voyant il use de bonté envers moi et me remette mes péchés ? » Après qu'il eut ainsi prié, les soldats lui ôtèrent son manteau, et le présentèrent enchaîné au président.

Maxime l'interrogeant lui dit : « Eh bien, dis-moi brièvement comment tu t'appelles. » Dulas répondit : « Je suis serviteur du Christ. » Maxime : « Comme ce titre ne peut t'être d'aucun avantage, dis-moi ton propre nom. » Dulas : « Ne te l'ai-je pas fait connaître? Quant à mon nom propre, c'est Tatien, et celui que les hommes m'ont imposé est Dulas : ainsi nommé, je suis serviteur du Christ. » Maxime : « Tu n'as pas encore éprouvé la terreur du jugement. Dis-moi maintenant à quelle nation tu appartiens, quelle est ta famille, quel est le lieu de ta naissance. » Dulas : « Je suis de la province de Cilicie, né dans le bourg de Prétoriade, d'une illustre famille. » Le président Maxime : « Puisque tu as une illustre origine, obéis aux invincibles empereurs ; approche-toi des dieux et offre-leur paisiblement un sacrifice, afin que nous t'accordions des honneurs, et que tu deviennes grand et célèbre dans la cour de nos augustes princes. » Dulas : « Garde pour toi et pour tous ceux qui ne connaissent pas Dieu tes honneurs et les faveurs des empereurs. Dieu me préserve d'avoir d'autre avancement que dans la foi de notre Seigneur Jésus-Christ ! »

Le président Maxime, connaissant alors ses sentiments, dit aux bourreaux : « Étendez-le par terre et frappez-le de verges, en lui disant de renoncer à sa folie. » Dulas, pendant ce supplice, disait : « Je vous rends grâces, ô Christ, de ce que vous m'avez jugé digne de souffrir pour la confession de votre nom. » Maxime, ayant entendu ces paroles, se mit à se moquer de lui : « A quoi te sert ton Christ, lui disait-il, à présent que tu es couvert de plaies ? Es-tu encore dans les mêmes sentiments, homme insensé ? » Dulas : « Quoi ! le bienheureux apôtre Paul ne disait-il pas : « Personne n'est couronné s'il n'a « combattu vaillamment? » —Maxime : « Tu crois donc recevoir la couronne pour avoir été battu de verges ? » Dulas : « Je soutiens aujourd'hui un combat contre le diable ton frère : si donc je triomphe des armes de Satan, je veux dire toi, qui es son ministre, je recevrai au ciel la couronne. » Maxime : « Pourquoi te laisser ainsi asservir par l'erreur, en mettant ta confiance et ta foi dans un homme qui a été crucifié ? » Dulas : « Je voudrais que tu me disses lequel vaut mieux de placer sa confiance en un homme crucifié, c'est-à-dire le Dieu vivant et véritable, ou bien dans des pierres, ou du bois, qui sont l'œuvre des hommes. — Maudit impie ! s'écria Maxime, est-ce que ce grand dieu Apollon te semble un ouvrage humain ? » Dulas : « Tu as donné son vrai nom à cet Apollon : si tu lui prêtes une âme, tu perds la tienne et celle de tous ceux à qui tu persuaderas de l'adorer. Or sache bien que Dieu te redemandera les âmes que tu auras contraintes à se perdre. Du reste, quant à cet impie Apollon, je vais te dire ce qu'il était. D'abord il était, comme tu l'es toi-même, un impudique. S'étant épris des charmes de Daphné, il lui donna beaucoup d'argent ; mais il ne put obtenir l'effet des promesses qu'elle lui avait faites. Qu'est-ce donc, je te prie, que ce dieu, qui, blessé d'amour, n'eut pas le pouvoir d'atteindre celle qu'il aimait? Dès lors, comment peux-tu toi-même espérer obtenir quelque chose par lui ? Vraiment, tout ce que vous publiez de ce fameux dieu est digne de risée ; je dirai

mieux, digne de larmes. Et tu adores comme une divinité ce même Apollon qui fut dédaigné, méprisé par une courtisane souillée de toutes les impudicités, laquelle lui cracha même au visage ! Vois comme votre impiété est déplorable. »

Maxime, outré de dépit, dit alors aux bourreaux : « Tournez-le sur le dos, et frappez-le sur le ventre. » Le secrétaire Athanase s'approchant de Dulas lui dit : « Obéis donc au président : ne vois-tu pas tes intestins s'échapper de ton ventre ? » Dulas lui dit : « Retire-toi, conseiller et ministre du diable ; va plutôt, avec ton président, persuader à Daphné de vouloir bien condescendre aux désirs de votre dieu Apollon, de peur qu'il ne périsse consumé par les feux de son amour : quant à moi, j'ai pour conseiller mon Seigneur Jésus-Christ. » Maxime dit aux bourreaux : « Apportez le gril, chauffez-le à blanc, et mettez dessus cet impudent qui médit de nos dieux. » Dulas lui dit : « Du fond de l'enfer ton Apollon te rend grâces de ce que tu vas augmenter le feu qui le consume éternellement ; un jour il te fera aussi la grâce d'être jeté avec lui dans ces ténèbres extérieures : alors je pourrai, à mon tour, rire de toi, impie défenseur d'Apollon ! » Le corps du martyr fut brûlé presque tout entier. Mais ce tourment fut inutile, et on ne put persuader au serviteur de Dieu de renoncer à la foi du Christ. Maxime, le président, commanda alors aux soldats de le jeter dans la prison intérieure, et défendit de lui donner aucun soin, « de peur, ajouta-t-il, que des hommes impies ne le proclament bienheureux, parce qu'il a souffert ces tourments pour avoir insulté nos dieux. » Le saint martyr gisait ainsi dans la prison chargé de chaînes ; mais il ne cessait de célébrer la gloire de Dieu, et le priait de consommer heureusement son martyre.

Cinq jours après, Maxime, assis sur son tribunal, s'informa si ce scélérat, ce sectateur de l'impie religion des chrétiens, vivait encore. Le corniculaire Athanase répondit au préfet : « Cet homme est si bien portant, que sur tout son corps il n'y a pas même trace de cicatrices ; mais il est

constant dans sa résolution et tout prêt à défendre sa religion. » Maxime l'ayant fait amener à son tribunal, et le voyant garfaitement sain et la joie peinte sur les traits, s'écria : « O le plus scélérat des satellites ! Ne t'avais-je pas recommandé de ne lui donner aucun soin ? » Pégase, le chef des geôliers de la prison, lui répondit : « J'en jure par ta grandeur, cet homme a été étroitement gardé dans la prison intérieure, portant au cou l'image d'Hercule, laquelle pèse trois cents livres : comment a-t-il été guéri, aucun de nous ne le sait. » Dulas prit alors la parole et dit : « Juge insensé, c'est mon Christ qui m'a guéri, rendant ainsi mon corps plus apte à recevoir de toi de nouvelles blessures, afin que tu saches que Dieu est notre médecin, qui a coutume de guérir d'une manière admirable les hommes qui placent en lui leur espérance ; et en même temps afin que je reçoive une double couronne de martyre, et que toi, tu endures doublement les peines éternelles. Si tu avais subi pour le nom de ton Apollon les tortures que tu m'as infligées, ce même Apollon, que tu appelles ton dieu, aurait été à même d'opérer ta guérison comme mon Christ m'a rendu une parfaite santé. »

Maxime dit aux bourreaux : « Puisque cet homme ne cesse de lancer des médisances contre nos dieux, enduisez-lui toute la tête avec de l'huile, puis mettez-y des charbons ardents. » Dulas lui dit : «Quand tu auras brûlé mon cerveau, qu'en résultera-t-il, impie président ? Invente, si tu veux, d'autres supplices. » Maxime dit : « Remplissez-lui les narines de moutarde. » Dulas : « Je me ris de tous tes tourments. » Maxime : « Piquez-lui le dos avec un fer acéré, et jetez dans ses plaies le plus fort vinaigre, puis râclez-lui tout le dos avec des têts de pots cassés les plus aigus. » Pendant qu'on exécutait ces ordres, le saint martyr disait : « Jésus-Christ, secourez votre serviteur ; car voici que les pécheurs opèrent sur mon dos, prolongeant leur iniquité. » Maxime lui dit : « Maintenant, sans doute, te voilà con-

vaincu, et tu reconnais nos dieux. » Dulas répondit : « C'est-à-dire que tes dieux t'aident dans ta méchanceté, notamment Diane et Vénus. Si cela te fait envie, je nommerai tes autres déesses, et je raconterai leurs crimes honteux. » Maxime aux bourreaux : « Brisez-lui la mâchoire, afin qu'il n'insulte plus nos dieux ; brisez-lui encore les jambes, et mettez-le en tel état qu'il ne puisse plus proférer une parole. » Dulas lui dit : « Tu me frappes, juge inique, moi qui dis la vérité, en racontant que Vénus et les autres déesses découvrirent leurs membres lorsque, disputant entre elles sur des matières infâmes, elles établirent le berger Pâris juge de leurs altercations, afin qu'il éprouvât par lui-même laquelle savait le mieux pécher. Pourquoi te fâches-tu quand je te convaincs des turpitudes de tes exécrables déesses ? Mon Dieu est le vrai Dieu, qui a voulu se faire homme ; qui, après avoir été crucifié, puis enseveli, est ressuscité le troisième jour et siége maintenant à la droite du Père, d'où il doit venir pour perdre tes dieux par le feu. »

A ces paroles, Maxime lui dit : « Tu vois, scélérat, que tu as aussi deux dieux. » Dulas lui répondit : « Tu pèches et tu te trompes en disant deux dieux ; c'est la Trinité que nous adorons. — Donc tu as trois dieux, répliqua Maxime. — Je te dis, reprit Dulas, que je confesse et adore la Trinité. Je crois au Père, je confesse le Fils, j'adore le Saint-Esprit. » Le président lui dit : « Explique-moi donc comment, tout en croyant en un seul Dieu, tu en prêches trois. » Dulas répondit : « L'homme animal n'entend rien aux choses de l'Esprit de Dieu. Je vais cependant expliquer ce mystère en faveur de ceux qui sont présents. De même que toi, qui es homme, tu as une parole, ainsi Dieu le Père tout-puissant a son Verbe de la même substance que lui, et son Esprit très-saint. Ce Dieu que nous adorons, lorsqu'il forma le premier homme, l'honora de son image et lui souffla un esprit de vie, puis il le plaça dans le paradis. Plus tard, lorsque Satan, qui présentement accomplit par toi-

même ses volontés, fit tous ses efforts pour porter le premier homme à enfreindre le commandement de Dieu, comme il fait maintenant encore par ton moyen, il ne réussit que trop, le misérable, et priva ainsi l'homme de l'union avec Dieu. Mais le Seigneur ne voulut pas laisser périr éternellement l'œuvre qu'il avait faite. Lors donc qu'il lui plut de relever l'homme déchu et de le ramener dans la voie dont il s'était écarté, il envoya son propre Fils, c'est-à-dire son Verbe, sur la terre. Le Verbe de Dieu s'étant incarné dans le sein de la Vierge sainte, il en naquit au bout de neuf mois; et c'est par lui que le Père a opéré le salut du monde. »

Maxime lui dit alors : « C'est donc une parole qui engendre un homme ? » Dulas répondit : « Tu n'entends rien du tout au mystère de Dieu ; mais si tu connaissais la vertu du Dieu tout-puissant, tu pourrais apprendre que Celui qui a créé l'homme d'un peu de poussière, qui a affermi la terre au-dessus des eaux, qui a fait le céleste firmament, qui, en un mot, est l'auteur de la nature entière, c'est le Christ lui-même. Comme la condition présente de l'homme ne saurait lui permettre de voir Dieu, le Verbe, qui aime si tendrement le genre humain, s'est fait homme, et a daigné revêtir notre humaine bassesse ; afin que, comme la mort est entrée dans le monde par un homme, le premier qui fut créé, de même la résurrection des morts y fût introduite par un homme, Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Maxime : « Qu'est-ce que tu dis? Est-ce qu'il y a une résurrection des morts ? — Certainement, répondit Dulas. Autrement, comment Dieu jugera-t-il le monde, si les morts ne ressuscitent pas? » Maxime : « Je ne veux plus entendre tes discours artificieux : quand nous serons morts, laisse-nous gésir comme de vrais morts. — Tu dis vrai, repartit Dulas ; vous êtes déjà morts, tous tant que vous êtes qui avez foi en des idoles mortes, et jamais vous ne parviendrez à la résurrection de la vie, mais vous arriverez à une ignominie, à un supplice éternels. Or il faut de nécessité que tous les hommes soient présentés de-

vant le tribunal du Christ pour y rendre compte de leurs actions. » Le président Maxime dit alors à ses satellites : « Liez cet homme avec des chaînes de fer, et reconduisez-le en prison. »

Le jour suivant, dès le matin, le président Maxime se fit amener Dulas, et lui dit : « Quels avantages as-tu retirés, misérable, de ton impiété envers nos dieux ? » Dulas lui répondit : « J'en reçois de très-grands auprès de Dieu, lorsque je réprouve ceux qui ne sont pas dieux : pour toi, le Christ te punira même dès cette vie. » Maxime dit aux bourreaux : « Enfoncez dans sa bouche de la chair des victimes et du vin des libations. » Dulas lui dit : « Quand tu jetterais dans ma bouche toutes les ablutions de ton autel profane, un serviteur du Christ n'en serait nullement souillé. » Maxime : « Voilà que tu as enfin goûté des viandes de nos autels, impie sacrilége ! » Dulas : « Tout cela ne me cause aucun dommage, exécrable et stupide président : et à quoi m'aurait servi d'endurer les tourments que tu m'as fait subir, si la chose était comme tu le dis ? Mais, par la grâce de Dieu, il en est autrement : le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. Pour toi, vois ce que tu as à faire. » Maxime donna l'ordre de le suspendre à un poteau, et de lui lacérer les chairs jusqu'aux intestins, ensuite de lui briser les mâchoires et le menton. » Dulas lui dit : « Est-ce que tu ignores, insensé, que c'est ton père Satan qui t'ordonne de commettre ces atrocités ? » Quand ses entrailles furent mises à nu et ses mâchoires disloquées, le président le fit reconduire en prison.

Maxime ayant voulu retourner à Tarse, ville de la Cilicie, donna l'ordre d'y conduire les chrétiens captifs. Mais, lorsqu'on fut arrivé à la vingtième borne, le bienheureux Dulas, se munissant du signe du Christ, rendit son âme à Dieu. Comme les satellites étaient encore éloignés de quatorze milles de la ville de Tarse, le secrétaire annonça au président que Dulas, cet impie ennemi des dieux, était mort, et qu'on avait apporté jusque-là son cadavre, et il lui demanda

ce qu'il en fallait faire. Le président répondit : « Jetez-le dans quelque vallée, afin qu'il soit privé de la sépulture. » Les satellites jetèrent donc le corps du martyr dans le torrent qui court vers Zéphyre. Des chiens de berger ayant flairé les restes du saint martyr, l'un se coucha auprès du vénérable corps, et ne permettait à aucun oiseau d'en approcher, tandis que l'autre courut vers le berger, et le tirant par son manteau, le conduisit auprès du corps saint. Le berger ayant répandu cette nouvelle dans le bourg, les habitants vinrent recueillir les précieux restes du martyr, louant Dieu de ne les avoir pas privés de ce trésor, et se réjouissant de ce que ce corps revînt couronné du martyre au lieu où il avait reçu la vie. Ils l'ensevelirent donc avec grande vénération, chantant des louanges à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit dans les siècles éternels. Amen.

XLI

LE MARTYRE DE SAINT CLÉMENT, ÉVÊQUE D'ANCYRE.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Les Bollandistes ont édité ces Actes.

L'année deux cent cinquantième depuis l'incarnation de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, Roi de l'univers, la douzième de l'empire de Valérien, et sous le consulat de Valérien, il y avait à Ancyre, métropole de la province de Galatie, une femme du nom d'Euphrosyne, issue de parents nobles et chrétiens, et dont les vertus faisaient assez connaître l'origine, de même que le fruit d'un arbre en fait estimer la bonté. Cette excellente chrétienne, qui retraçait dans ses mœurs toute la piété de ses parents, fut donnée en mariage, contre son gré, à un mari païen, qui cherchait souvent à la

détourner de la religion du Christ, pour lui faire adorerer les idoles. Mais Euphrosyne, animée d'une énergie virile, résistait courageusement à son époux qu'elle cherchait même à convertir, et suppliait nuit et jour le Christ de l'aider à mieux porter son aimable joug, en unissant à elle dans l'esprit celui qui déjà lui était attaché par les liens de la chair. Mais ce mari païen mourut dans son impiété, lui laissant un enfant encore à la mamelle, qu'elle nourrit plus encore de sa piété que de son lait. Elle voulut même, comme si elle eût conçu cet enfant sans le concours d'un homme, l'offrir au Christ, afin qu'il devînt un ouvrier admirable et un lutteur invincible dans l'Église de Dieu. Elle lui donna, inspirée sans doute d'un esprit prophétique, le nom de Clément, qui en grec signifie rameau, afin qu'étant devenu un véritable rameau du Christ, qui est lui-même la Vigne, il produisît dans les âmes des fruits abondants, et se couvrît, comme de magnifiques grappes, des vertus de ceux qu'il devait sauver un jour. C'est ce rameau béni que les tyrans, vignerons inhabiles, voulurent couper, et qu'ils ne purent jamais détacher du tronc de la vérité.

Clément venait d'atteindre sa douzième année, lorsque sa sainte mère, qui prévoyait la fin de son séjour sur la terre, l'appela auprès d'elle, et après l'avoir tendrement embrassé, lui fit en ces termes le testament de sa piété : « Mon fils, c'est moi qui t'ai donné la vie naturelle, qui passe si promptement ; mais c'est le Christ qui t'a régénéré pour la vie éternelle, et en lui seul est notre salut. Quiconque, en effet, croit au Seigneur Jésus-Christ, qui est venu du ciel en terre, qui a détruit l'erreur des idoles, celui-là triomphera du démon et de ses artifices ; celui-là méprisera les plus cruels supplices, et brisera la puissance de tous ses ennemis. Maintenant donc, mon fils, que les temps sont mauvais et que les impies ont le pouvoir de tourmenter les hommes pieux, l'occasion de combattre va bientôt se présenter. Et il ne s'agit pas d'une lutte frivole, d'une course ordinaire, d'un combat sans gloire ;

c'est le royaume des cieux, c'est la couronne de justice, c'est la vie incorruptible et éternelle qu'il faut conquérir. C'est pourquoi, ô mon fils, je t'exhorte vivement, je te prie, du plus profond de mon cœur, d'être ferme dans tes résolutions avec le secours de la grâce, et de confesser courageusement le Christ, afin que, selon sa promesse, tu sois conduit, pour son nom, devant les juges et les gouverneurs. J'espère par le Christ qu'en toi, mon fils, qui es le fruit de mes entrailles, fleurira la couronne du martyre, pour ma propre gloire et le salut d'un grand nombre d'âmes. Prépare donc ton esprit pour le moment de l'épreuve ; car le combat est utile : pour une souffrance temporaire, on y gagne une récompense éternelle ; pour des douleurs passagères, des jouissances infinies ; pour un peu de déshonneur, une gloire perpétuelle au sein de Dieu. Les menaces, les châtiments qu'infligent les gouverneurs et les princes de ce monde, ne durent qu'un temps ; leur colère, on peut la mépriser ; leur puissance, elle s'évanouit ; leurs brasiers s'éteignent, leur épée se rouille, et tout leur pouvoir a bientôt disparu. Que rien de tout cela ne te sépare du Christ, ou n'arrête ta marche vers le ciel où il règne. C'est de lui que tu dois attendre une récompense précieuse, abondante, éternelle ; son trône doit être l'unique objet de tes respects ; tremble à la pensée de son tribunal et de sa présence redoutable. Ceux qui l'auront renié brûleront pendant l'éternité, et leur ver ne mourra jamais ; ceux, au contraire, qui l'auront reconnu et qui auront aimé sa gloire, recevront dans la société des saints le bonheur et la joie dans tous les siècles des siècles.

« Que ce soit là, mon fils, le prix des douleurs que j'ai souffertes pour toi. Fais en sorte que mon sein ait véritablement porté un confesseur du Christ, et que je puisse me dire la mère d'un martyr du Seigneur. Hâte-toi donc de te sacrifier pour celui qui a donné sa vie pour te sauver, et tu jouiras d'un bonheur sans limites. Moi-même, je l'espère, j'obtiendrai par tes mérites d'être reçue dans la compagnie des saints ; car,

mon fils bien-aimé, je suis déjà sur le bord du tombeau, et le beau soleil de demain ne brillera plus pour moi. C'est toi qui seras désormais ma lumière dans le Christ, et ma vie dans le Seigneur. Je t'en supplie, ô mon doux enfant, ne me frustre pas de l'espérance que j'ai conçue. Jadis une femme juive offrit à Dieu ses sept fils martyrs, et quoique torturée dans son âme par le supplice sept fois répété de ses enfants, elle ne fut pas vaincue par la douleur. Toi, mon fils chéri, quoique seul, tu suffiras à ma gloire, si tu combats avec courage pour la foi. Voilà que je te précède ; la vie du corps va s'échapper aujourd'hui ; mais mon âme, pour toujours unie à la tienne, l'accompagnera avec confiance jusqu'au tribunal du Christ, où elle sera couronnée et glorifiée par ton martyre. La racine qui est sous terre se sent rafraîchie par la rosée qui s'écoule du rameau encore debout sur le sol. » Et pendant toute cette journée la pieuse mère ne cessait d'embrasser son fils. Elle baisait religieusement ses yeux, sa bouche, ses mains et ses autres membres, disant avec des larmes de joie : « Heureuse suis-je aujourd'hui de pouvoir embrasser encore les membres d'un martyr ! » C'est en tenant de pareils discours et en exhortant sans cesse son fils bien-aimé, qu'elle rendit son âme au Seigneur, et reposa dans la paix.

Le bienheureux Clément ensevelit honorablement sa sainte mère, dont il était l'unique enfant, et quoique bien jeune encore, se livra avec ardeur à la pratique de la vertu. Il n'avait alors que douze ans ; mais prudent et discret, il semblait déjà à ceux qui l'approchaient un vieillard plein de sagesse. Aussitôt après la mort de la bienheureuse Euphrosyne. Il embrassa la vie solitaire ; et comme il était orphelin et sans parents, Dieu voulut lui servir de père et lui redonner aussi une très-digne mère. Une pieuse matrone, appelée Sophie, de la famille Anicia, se livrait jour et nuit à la prière, et, quoique fort riche, il lui manquait un bien qu'elle avait désiré plus que tous les autres, car elle était privée d'enfants ; mais il lui fut donné de voir se réaliser

ce vœu de son cœur. Ce fut en adoptant le pieux adolescent pour son fils ; et elle devint ainsi comme l'héritière de la bienheureuse Euphrosyne en servant de mère dévouée au jeune Clément. Elle l'entoura dès lors d'une si tendre affection, qu'elle souffrait à peine qu'il pleurât sa première mère, puisqu'il l'avait, pour ainsi dire, retrouvée en Sophie. Cette digne chrétienne, suivant la belle signification de son nom, faisait avancer le bienheureux Clément dans l'étude et l'amour de la divine sagesse, au point qu'il dépassait, par l'éclat de son intelligence et la bonté de son cœur, tous les jeunes gens de son âge qui habitaient la même province.

Une grande famine étant survenue à cette époque, le fils adoptif de Sophie recueillit beaucoup d'enfants de parents gentils ou autres que le fléau avait rendus orphelins, et qui erraient sans asile ; il les fit élever près de lui, partageant la même nourriture et les mêmes vêtements, ainsi que les leçons de la foi chrétienne. Ces pauvres petits abandonnés se firent les imitateurs de la piété et de la sagesse que Clément leur enseignait par ses exemples et ses paroles ; et Sophie, qui jadis était sans enfants, se vit bientôt entourée d'une nombreuse famille, qu'elle élevait avec soin dans sa maison, comme dans une petite ville peuplée de chrétiens. Quant à Clément, il ne se nourrissait que de légumes, se souvenant de ces trois jeunes hommes qui, usant de semblables aliments, dépassèrent tous leurs compagnons en science et en dignités.

Le nombre des chrétiens n'étant pas considérable à Ancyre, le bienheureux Clément semblait à tous les membres de l'Église une lumière brillante, destinée à éclairer beaucoup d'infidèles des rayons de la vérité divine. Bientôt la grâce et la providence de notre Seigneur Jésus-Christ permirent qu'il fût élevé par les suffrages des fidèles à la dignité de lecteur de la sainte Église ; peu après il fut ordonné diacre, et enfin prêtre du Seigneur. Deux ans plus tard, il fut trouvé digne d'occuper le siége épiscopal, étant âgé à peine de vingt

ans. Il augmenta alors le nombre des orphelins qu'il élevait, travaillant avec ardeur à préparer moyennant toutes sortes de soins ce nouveau peuple de Dieu. En même temps qu'il les nourrissait dans l'étude des lettres, il les préparait à recevoir le baptême, et promettait même de hautes distinctions à ceux qui s'en montreraient dignes. Aussi de toutes les régions voisines on amenait au bienheureux martyr de jeunes enfants qu'il instruisait comme ses fils, leur apprenant à ne reconnaître qu'un seul Dieu, et à rejeter toute erreur idolâtrique. Ceux-ci, croissant en âge, s'avançaient toujours plus dans la connaissance de la foi chrétienne et dans la science de Dieu le Père, de notre Seigneur Jésus-Christ et de l'Esprit-Saint.

Cependant Dioclétien, en prenant l'empire, s'était appliqué dès la première année avec une ardeur extraordinaire à relever le culte des dieux, qu'il entourait d'honneurs et de sacrifices, ordonnant que dans toutes les provinces on poursuivît les chrétiens jusqu'à leur entière destruction. Les préfets, les maîtres de la milice, les vicaires, les proconsuls devaient, selon l'édit, livrer eux-mêmes les fidèles aux plus affreux supplices. Alors dans tout l'empire, dans les provinces, dans les villes, une foule d'impies s'appliquèrent, pour complaire à l'empereur, à la recherche des chrétiens, afin de les déférer aux tribunaux. Dans ces circonstances, les ministres zélés du cruel César en Galatie, ayant appris tout ce que faisait le bienheureux martyr du Christ Clément, l'accusèrent auprès d'un certain Domitien, qui avait la qualité de vicaire et qui se trouvait alors dans la province. Ils reprochaient à Clément d'attirer auprès de lui un grand nombre d'enfants, qu'il offrait, disaient-ils, à celui qu'on appelle Christ, en sorte que le culte des grands dieux en était comme aboli. « Il fait venir, ajoutaient-ils, ces jeunes garçons, il leur enseigne que ce Christ est le Dieu vivant, et que l'on doit mépriser nos grandes divinités Mars et Diane. C'est ainsi qu'il élève nos enfants, et qu'il les amène au Nazaréen. » Domitien, ayant appris ces faits, ordonna que Clément serait enfermé dans la demeure de

l'un de ceux qui étaient le plus acharnés à la poursuite des saints.

Le bienheureux Clément fut ensuite conduit enchaîné devant le tribunal du vicaire. Domitien lui adressa alors ces paroles : « Tout ce que je vois en ta personne me paraît bien différent de ce que l'on nous a rapporté sur ton compte. Ton maintien et l'honnêteté de mœurs qui brille dans les traits de ton visage annoncent la prudence et la discrétion, tandis que ce dont on t'accuse montrerait dans ta conduite une ignorance puérile des devoirs de la société. Explique-toi maintenant devant nous ; on te permet de plaider ta propre cause. » Le bienheureux martyr répondit : « Toute notre sagesse et notre prudence résident dans le Christ, Fils de Dieu, Verbe et Sagesse du Père, et dont la gloire éclate dans l'œuvre tout entière de cet univers. » Le vicaire dit alors : « Tu me fais de la peine de plaisanter ainsi dans un sujet si grave. Cesse donc ces discours insensés et approche avec révérence des dieux, dont la félicité est éternelle, et qui, penses-y bien, punissent avec autant de rigueur ceux qui les méprisent, qu'ils comblent de plus grands honneurs ceux qui leur rendent le culte dû à leur divinité. Nous-mêmes nous accordons nos faveurs à ceux qui se montrent religieux à leur égard. » Le magnanime évêque Clément se mit à rire en entendant ces paroles et dit : « Pour ce qui est de nous, nous avons appris à mépriser ces biens que vous estimez tant, ainsi que la mort dont vous nous menacez. Ne crois donc pas que tu puisses par des promesses ou par des terreurs me détourner de la vérité. Je ne crains pas du tout cette mort qui m'attend ; je la désire plutôt, parce qu'elle m'introduira dans la vie éternelle. Je ne convoite pas les richesses, puisqu'il faut un jour les abandonner à d'autres ; les dignités, le pouvoir n'excitent pas davantage mon ambition, car leur durée est courte. Je n'aspire qu'au royaume céleste, parce qu'il n'aura jamais de fin. »

Domitien dit alors : « Je t'ai rendu intraitable parce que j'ai

commencé avec toi par des flatteries et non par des ordres. Il est évident aussi qu'habitué à gouverner les enfants, comme tu l'avoues, tu dois avoir quelque chose de leur caractère. Ainsi donc, je te dis maintenant que si tu ne veux pas honorer les dieux par des libations et me rendre à moi les honneurs consulaires, tu seras toi-même la cause de ta perte. » Le bienheureux Clément répondit : « Il est vrai que je m'efforce d'inculquer aux enfants des vérités que vos sages et vos savants ne sont pas dignes de connaître ; car Dieu les a cachées à vos sages et à vos savants, et il les a révélées aux petits. Vos sages ont fait leurs dieux de matières inertes et insensibles, et pour cela ils leur sont devenus semblables. Aussi mon désir est d'offrir à Dieu des libations raisonnables, et non la fumée et l'odeur des victimes animales. Je dois lui donner ma vie, puisqu'il m'a racheté lui-même par l'effusion de son sang précieux. »

Domitien lui dit alors : « Si tu ne veux pas obéir de bon gré à mes sages conseils, tu seras obligé de le faire par la force des tourments. Mais avant d'être livré au supplice, et de devenir, pour tous les spectateurs un objet de risée, lorsque tu accompliras par crainte du châtiment, ce que tu refusais à mes paroles amies, fais ce que je te demande : renie le Christ. » Le bienheureux Clément répondit : « J'espère que le Christ viendra à mon secours, et cet espoir ne sera pas frustré. Ainsi donc ne diffère plus mon supplice ; car le Christ, pour qui je vais souffrir ces tourments, gages des biens éternels, me soulagera aussitôt. » Domitien dit : « Ne crois pas recevoir une mort prompte qui abrégerait tes souffrances ; je veux, au contraire, te faire passer par tous les tourments, afin d'apprendre par ton exemple à tous ceux de ta secte à ne pas mépriser les édits impériaux. » Le bienheureux Clément répondit : « On m'a toujours appris à rendre à chacun ce qui lui est dû ; je ne méprise personne, et suis plein de respect pour les empereurs ; aussi n'est-ce pas pour un crime que je suis accusé devant ton tribunal ; mais je ne puis me séparer du Christ, le seul véri-

table Fils de Dieu. » Le vicaire dit : « Suspendez-le pour le déchirer avec les peignes de fer, afin qu'il apprenne, conformément aux édits impériaux, à ne pas nous répéter toujours la même réponse. » Le bienheureux martyr, longtemps tourmenté par les ongles de fer qui mettaient à nu ses os, ne changea pas même de visage, ne poussa pas une plainte; mais, regardant le ciel, il disait d'un air joyeux devant la foule qui admirait sa constance: « Gloire à vous, ô Christ, qui êtes ma lumière, ma vie, le souffle de ma poitrine, la joie de mon âme! Grâces vous soient rendues, ô vous qui m'avez donné l'être, et qui daignez aujourd'hui me sauver! Déjà mon âme tressaille d'allégresse dans la voie de vos commandements. Toute souffrance m'est chère, par le désir que j'ai de vous posséder. Gloire à vous qui m'avez affermi dans la patience, qui avez étendu la main vers moi, misérable et pécheur, pour me délivrer de la fureur de ce juge et des mains cruelles des bourreaux! Vous êtes vous seul le refuge de tous ceux qui souffrent et qui sont dans l'affliction. » Quand il eut achevé cette prière, ceux qui le tourmentaient se sentirent tout à coup privés de leur force; mais le vicaire, pensant que les bourreaux étaient seulement fatigués, attaqua de nouveau le bienheureux Clément par ces paroles : « Penses-tu m'avoir déjà vaincu par ta résistance, parce que tu as lassé pendant une heure les licteurs? » Le martyr répondit : « Ce n'est pas ma pensée ; mais j'ai cru et j'espère que le Christ, qui est en moi, a lui-même triomphé, triomphe maintenant et triomphera encore; car ce n'est pas un être incorporel qui a subi ces affreux supplices que tous les assistants regardaient avec horreur. » Le vicaire ordonna alors de faire approcher d'autres bourreaux, et de déchirer le corps du martyr, au point de ne pas laisser de chair sur les os. Mais ceux-ci ainsi que les autres tombèrent sans force et comme morts.

Le tyran, honteux enfin de l'ardeur que montrait le bienheureux Clément et de la faiblesse de ses licteurs, voyant même que ces derniers étaient en proie à d'horribles souf-

frances, ordonna de détacher le serviteur de Dieu. Le corps du martyr, dont on voyait tous les os, était tellement défiguré et couvert de sang que les bourreaux n'osaient y toucher. Le vicaire lui dit : « Tes richesses t'avaient donné de l'orgueil ; la nature avait aussi mis en toi le désir de vaincre ; c'est là ce qui va te perdre, et t'attirer les derniers malheurs, au lieu des grandes charges et des dignités éminentes que tu aurais reçues, si tu avais voulu écouter nos conseils. Aie donc maintenant pitié de ton pauvre corps ; et, pour la misérable gloire d'une résistance opiniâtre, ne te perds pas à jamais. » Le bienheureux Clément répondit : « Je procure à mon corps l'incorruptibilité, à mon âme l'immortalité, par ces tourments que j'endure et cette mort que tu veux me faire souffrir. » Le vicaire dit : « Voilà bien les folies que vous apprenez, vous autres chrétiens, et qui vous persuadent d'abandonner la lumière que les dieux ont créée pour l'agrément des hommes, les brillantes splendeurs du soleil qui nous éclaire, et de terminer votre vie ignoble dans les plus cruels supplices. Mais si tu persistes dans ton opiniâtre résolution, je t'acorderai quelque répit, afin que ton corps reprenant un peu de force, tu puisses jusqu'au dernier souffle ressentir toute l'horreur des tortures. » Le bienheureux Clément répondit : « Tes menaces soutiennent mon attente et mes désirs, comme tu vois. Tu penses me faire perdre cette confiance de mon cœur, qui s'appuie en Dieu seul ; mais ne comprends-tu pas enfin quels sont mes véritables sentiments ? Ainsi donc mets en œuvre contre moi tout ce que pourront t'inspirer ta malice et ta cruauté. »

Domitien, irrité par ces paroles du martyr, dit alors : « Par les dieux immortels ! l'homme est un être bien avide de la victoire et du triomphe ; » et s'adressant aux bourreaux, il ajouta : « Frappez-le maintenant sur la bouche et sur les joues. C'est la seule partie de son corps qui n'ait pas été tourmentée ; voilà peut-être ce qui le rend si insolent. Qu'on ne ménage point les coups sur la face, afin qu'elle n'ait rien à en-

vier au reste du corps. » Parmi les licteurs, quelques-uns, émus de compassion ou craignant qu'il ne leur arrivât les mêmes accidents qu'aux premiers bourreaux du bienheureux Clément, le frappaient seulement avec la main ; d'autres plus méchants se servaient de pierres, pendant que leurs compagnons soutenaient le martyr, que ses anciennes plaies avaient entièrement affaibli. Pour lui, il disait : « Vous ne me tourmentez pas : au contraire, vous me comblez d'honneur ; car on a frappé aussi sur le visage du Christ, mon Seigneur ; et je me vois, moi indigne, appelé à subir le même traitement que lui. Étienne, le protomartyr, a été mis à mort à coups de pierres, et j'ai la gloire d'être aussi lapidé. Cette similitude dans les supplices diminue mes souffrances ; cette participation aux outrages et aux tourments des âmes les plus saintes adoucit toutes mes douleurs. » Et levant les yeux au ciel, il ajouta : « Gloire vous soit rendue, Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné me faire partager ce que vous avez souffert, vous et votre saint diacre, le protomartyr ! » Le vicaire, frappé de stupeur en voyant la constance du bienheureux martyr, ordonna à des bourreaux de le prendre de chaque côté, car ses blessures ne lui permettaient pas de se tenir debout, et de le ramener en prison, pour qu'il y prît quelque repos jusqu'à son retour. Mais le bienheureux Clément, repoussant ceux qui voulaient le soutenir, s'avança d'un pas ferme en récitant ces paroles : « Ne répandez pas sur ma tête l'huile des pécheurs. »

Le vicaire, le regardant s'éloigner, dit à ceux qui se trouvaient auprès de lui : « Vraiment il a montré une constance à toute épreuve. C'est de pareils soldats qu'il faudrait à l'empereur pour porter la terreur dans les bataillons ennemis. Il ne convient plus de l'appeler à notre tribunal ; nous l'enverrons à Dioclétien Auguste. Lui seul pourra vaincre sa résistance ; car il a toujours été grand ordonnateur de supplices, et souvent encore il commande des massacres de ces gens-là, afin que Rome entière tremble à la lecture de

ses édits. Qu'on l'y conduise donc, et que l'on porte avec lui les actes de tout ce qu'on a fait ici par mon ordre. » Ceux qui reçurent ce commandement firent sortir aussitôt d'Ancyre le bienheureux Clément. En sortant de cette ville le martyr du Christ se mit à prier, disant : « O Dieu, ô roi du ciel, de la terre et des enfers, qui seul remplissez de votre être l'immensité des mondes, et qui êtes présent en tout lieu, je laisse entre vos mains cette ville. Gardez-la, ainsi que les âmes de ceux qui l'habitent et qui croient en vous. Maintenez inviolable l'Église d'Ancyre. Que les chiens et les loups ne dispersent pas ce petit troupeau qui est à vous. Ne souffrez pas qu'il éprouve jamais ni perte, ni diminution ; mais faites, au contraire, qu'il augmente et qu'il se multiplie pour la gloire de votre Nom. Ne nous séparez pas nous-même à jamais de cette ville, mais venez à notre aide dans l'exil, dans ce nouveau combat, et ramenez-nous un jour dans ces murs; vous qui avez reconduit Jacob dans la maison de son père, après qu'il eut été délivré par votre secours des mains de son frère Ésaü ; vous qui avez enjoint à votre peuple de rapporter de l'Égypte les ossements de Joseph, pour les placer dans le tombeau de ses aïeux ; vous enfin qui devez, à cause de ces bienfaits, être glorifié dans tous les siècles des siècles. »

Les envoyés du vicaire, ayant donc conduit le très-saint Clément à Rome (car Dioclétien y faisait alors sa demeure), rapportèrent à l'empereur ce qu'avait fait Domitien, et lui firent connaître tous les actes de la procédure. Dioclétien ordonna d'amener le confesseur du Christ devant son tribunal, et le voyant avec un visage frais et souriant, et ne paraissant pas avoir ressenti jamais la moindre fatigue, il doutait en lui-même de la vérité des faits rapportés par les appariteurs du vicaire Domitien. Il dit au saint évêque : « Tu es donc ce Clément qui s'est rendu célèbre par sa constance invincible. Je désirerais ne pas te voir séduit par les artifices d'une secte perverse et trompeuse. Les dieux sont doux et bienveillants pour tous les hommes ; ils reçoivent volontiers à

résipiscence ceux qui les avaient méconnus, mais qui reviennent à eux après une meilleure instruction, et cela afin qu'ils ne périssent pas dans leur impiété. Quant à ceux qui s'obstinent dans l'erreur, ils leur réservent des supplices éternels, afin que les hommes religieux en deviennent plus sages. Nous-même qui devons un culte tout particulier aux dieux immortels, parce qu'ils ont daigné nous revêtir de la pourpre et nous donner l'empire de l'univers, nous faisons volontiers partager ces biens et ces honneurs à ceux qui leur rendent la même vénération. »

L'empereur ordonna en même temps d'apporter devant lui de grandes sommes d'or et d'argent, des brevets de plusieurs dignités et préfectures, des objets précieux, de riches habits, et tout ce que peuvent désirer l'ambition et l'avidité humaines; d'un autre côté, il fit étaler divers instruments de torture, des peignes de fer, des couteaux affilés, des lits en métal pour être placés sur le feu, des chaudières, des poêles à frire, des charbons ardents, des casques rougis à la flamme, de longues alènes, des roues et de lourdes chaînes, enfin tout ce que la cruauté des bourreaux a pu inventer pour tourmenter les malheureux condamnés. L'empereur, jetant alors un regard sévère sur le martyr, dit en lui montrant les richesses accumulées devant ses yeux : « Les dieux t'offrent tous ces biens, si tu veux les reconnaître et les adorer. » Le bienheureux Clément détourna la tête, comme si on lui eût montré des objets vils, méprisables, indignes de ses regards, et répondit en poussant un soupir : « Que toutes ces richesses périssent avec eux ! » Dioclétien reprit en montrant les instruments de supplice : « Ceci est destiné aux incrédules. » Mais le généreux soldat du Christ répondit : « Si vos tourments sont terribles, comme vous le dites, combien plus affreux doivent être ceux qu'inflige le seul vrai Dieu qui règne au ciel ? Et si vos richesses paraissent si délectables aux hommes qui ne pensent qu'aux biens terrestres, combien plus magnifiques et plus excellents ne seront-ils pas, ces biens futurs que le Dieu éternel et immortel

a préparés à ceux qui l'aiment ; ces biens que l'œil n'a jamais vus, que l'oreille n'a jamais ouïs, et dont la pensée ne pourrait entrer dans le cœur de l'homme ? Vos splendides vêtements sont l'œuvre des vers, ou ont été arrachés à la toison des animaux pour devenir un jour la proie des teignes et des souris ; leur couleur éclatante vient des obscurs coquillages de l'Océan. Ceux qui les fabriquent sont plus admirables que vous : car ils transforment par leur habileté la matière brute en quelque chose de meilleur. Et cependant ces ouvriers sont méprisés comme des personnes viles, tandis que ceux qui se revêtent des étoffes qu'ils ont préparées, se pavanent et se glorifient de la splendeur qu'ils doivent à des animaux sans raison. Au contraire, les biens que nous accorde notre Dieu très-bon et très-puissant, sont indépendants des créatures et immuables ; ils subsistent par sa seule volonté et non par l'industrie des hommes. Le temps ne peut les altérer, les vers ne peuvent les détruire ; ils sont immortels. »

Dioclétien dit : « Tu parles bien, mais tu penses mal ; c'est pour cela que je m'efforce de te ramener au culte des dieux, et que je t'engage par des paroles bienveillantes à ne point mettre tes espérances dans un homme mortel. Ce Christ que vous adorez, vous autres, a subi les plus indignes traitements de la part des Juifs, qui l'ont fait enfin mourir. Nos dieux, au contraire, jouissent de l'immortalité, et jamais ils n'ont souffert rien de fâcheux. » Le bienheureux Clément répondit : « Tu dis vrai, empereur, quant à ce qui regarde l'immortalité et l'absence de douleur. Comment, en effet, pourraient-ils mourir ou souffrir, eux qui n'ont jamais eu ni l'existence ni le sentiment ? Mais tu n'ignores pas, César, que pour devenir ce qu'ils sont, il leur a fallu subir bien des injures et des coups. Car tous ceux qui sont faits de pierre ont reçu du ciseau de l'artiste des milliers de chocs ; forgés ou fondus, en or, en argent ou en airain, ils ont souffert les atteintes du feu le plus ardent, et n'ont pas été plus épargnés par l'ouvrier que ses autres ouvrages ; comme eux aussi ils sont demeurés

sans mouvement et sans rien sentir. Oui, ils sont immortels, car ils n'ont pas de vie qu'ils puissent perdre : on les brise, comme s'ils n'avaient jamais existé. Quant à mon Seigneur et mon Dieu, Jésus-Christ, s'il a voulu mourir selon la chair pour sauver le monde et triompher de la mort elle-même, il ressuscita trois jours après, et nous donna ainsi la vie qui est en lui. »

Dioclétien, offensé de la liberté des paroles du martyr, ordonna de l'attacher à la roue, et de le frapper avec des bâtons, pendant qu'on le ferait tourner avec violence. La roue, étant mise en mouvement, éleva en l'air le corps du bienheureux qu'elle présenta aux coups des licteurs, et puis en s'abaissant brisa tous ses os avec un grand bruit. Il fut ainsi roulé et torturé pendant plusieurs heures, et il disait sans cesse : « Seigneur Jésus-Christ, venez à mon aide, rendez-moi légère la douleur que me fait éprouver cet instrument de supplice ; car c'est en me confiant à vous que je me suis livré aux tourments. Secourez-moi, comme jadis vous avez secouru Paul : voyez mon corps tout couvert de blessures. Je désire être guéri afin de faire éclater la gloire de votre nom, afin de pouvoir souffrir de nouvelles tortures qui couvriront les impies de honte et de confusion. Fortifiez-moi par la puissance de votre nom ; car j'ai espéré en vous qui êtes mon créateur. » Quand il eut fait cette prière, la roue cessa aussitôt de tourner ; ceux qui la mettaient en mouvement tombaient eux-mêmes de lassitude. En même temps, et avant que personne se fût approché du bienheureux, il se trouva délivré de ses liens, et ses membres et ses os parurent sains et saufs.

Un grand nombre de Romains qui avaient été attirés par ce spectacle, admirant cette constance dans les supplices, se disaient les uns aux autres : « Personne n'aurait pu supporter tous les tourments qu'il a endurés, même en appelant tous les dieux à son secours ; et lui, en se confiant dans le nom du Christ, en l'appelant à son aide, il a méprisé toutes les tortures. Ce Dieu des chrétiens paraît vraiment un Dieu

très-puissant. » Alors le bienheureux Clément, ce rameau précieux du Christ, connaissant en esprit les grappes spirituelles qui devaient naître au Seigneur du fruit de ses travaux, se mit à prier à haute voix en disant : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, vous qui m'avez accordé de souffrir dans cette grande et superbe ville pour le nom de votre Fils notre Seigneur, dont Pierre a prêché la foi, que Paul a annoncé par toute la terre, que Clément mon homonyme a enseignée, qu' Onésime enfin a confirmée ; ce Jésus-Christ auquel ceux qui sont morts pour son nom, plus encore que ses serviteurs vivants, attirent tous les hommes ; car ils sont eux-mêmes vénérés par les peuples ; ils jouissent d'une gloire bien supérieure à celle de tous les rois, et bientôt même ils recevront des empereurs pieux un culte solennel. Alors toutes les nations que vous avez faites, Seigneur, viendront à vous et vous offriront leurs hommages. » Dioclétien, entendant ces paroles, fut saisi d'une grande colère, et ordonna de frapper avec des clous de fer la bouche du martyr, qui semblait vouloir encore haranguer la foule immense réunie autour du tribunal. Pendant qu'on le battait ainsi, et que ses dents sautaient par la violence des coups qui ébranlaient sa mâchoire, saint Clément ne cessait de parler, quoique les licteurs lui criassent sans cesse : « Veux-tu donc te taire ? » Mais plus ils le frappaient, plus la voix du bienheureux devenait retentissante, comme l'airain sonore qui rend des sons toujours plus éclatants à mesure que l'on redouble les coups qui excitent ses vibrations.

L'empereur ordonne alors d'enfermer le martyr dans la prison publique, et de l'y attacher par des chaînes pesantes. Cependant tous ceux qui avaient assisté à son combat et admiré sa miraculeuse constance dans les tourments, les hommes comme les femmes, confessèrent hautement que le Dieu des chrétiens était puissant. Ils se réunirent tous ensemble après l'heure du repas du soir, et se rendirent d'un commun accord à la prison. Étant tous entrés, ils se jetèrent aux pieds du

bienheureux Clément et lui dirent : « Nous vous en supplions, serviteur de Dieu, donnez-nous la connaissance de la foi, afin que, délivrés de nos péchés, nous puissions partager votre espérance dans le Christ. » Le saint martyr du Christ, se tenant debout, se mit à prier le Seigneur, selon la coutume des chrétiens, et lui rendit grâces de ce qu'il daignait, même au milieu des persécutions et des supplices, augmenter le nombre des fidèles. Quand il eut enseigné à cette foule les mystères de la foi, il se disposa à administrer le baptême. Or il y avait dans la prison beaucoup d'eau ; il répandit sur le front de tous les assistants, et même des petits enfants, cette eau salutaire, et chanta avec eux ces paroles : « Bienheureux sont ceux dont les iniquités ont été remises et les péchés effacés, » et beaucoup d'autres Psaumes.

Au milieu de la nuit une lumière éclatante brilla tout à coup dans la prison, et ceux qui la contemplaient virent une forme humaine d'une beauté ravissante, couverte d'un vêtement splendide et soutenue sur de grandes ailes. L'Ange s'approcha du martyr, lui donna du pain et un calice, et à l'instant disparut à tous les yeux. Les nouveaux chrétiens demeuraient dans la stupeur, lorsque le bienheureux Clément, tenant dans ses mains ce qu'on lui avait apporté, se mit à réciter les prières convenables, et communia avec le précieux mystère du corps et du sang tous ceux qui avaient été baptisés, et qui venaient d'être témoins de ces événements. Eux-mêmes prirent l'habitude de venir chaque jour voir le saint martyr ; ils y conduisirent d'autres personnes, et bientôt la multitude des fidèles fut si grande qu'elle remplissait toute la prison. Quelques-uns des gardiens vinrent rapporter à l'empereur tout ce qui s'y passait. Dès que Dioclétien en fut instruit, il ordonna que l'on saisît tous ceux qui se rassemblaient de la sorte, et qu'après les avoir interrogés, on les mît à mort. Les soldats s'étant donc emparés de ces personnes, les conduisirent hors de Rome, et les interrogèrent séparément, pour savoir s'ils voulaient abjurer la religion chrétienne.

Ayant tous répondu qu'ils n'en feraient rien, ils furent massacrés avec leurs enfants, comme des brebis qui s'offrent à la mort. Un seul parmi eux s'échappa en fuyant, au plutôt fut réservé pour de plus grands combats.

Quelque temps après, Dioclétien se ressouvint du bienheureux martyr Clément, le fit comparaître devant lui, et sembla vouloir par des paroles flatteuses lui persuader de sacrifier aux dieux immortels. Mais le saint martyr de Dieu s'écria d'une voix haute : « J'adore le Dieu du ciel et de la terre, et je confesse le nom de son Fils Jésus-Christ. » Un certain Amphion, officier de l'empereur, dit alors à Dioclétien : « Éloignez d'ici cet infâme scélérat ; car il soulève le peuple romain en prêchant le Dieu de Pierre et de Paul. Avez-vous oublié, prince, quelle foule de gens on a mis à mort dans la prison à cause de lui ? » L'empereur aussitôt commanda à plusieurs bourreaux de le battre à coups de nerfs jusqu'à ce que son corps fût mis en pièces. On le frappa ainsi pendant plus d'une heure, et il nageait déjà dans son sang, sans qu'il parût que les coups s'adressassent à lui, lorsque Dioclétien lui dit : « Tout ton corps fait horreur à voir, mais ton esprit est toujours plus opiniâtre. Je ne souffrirai pas cependant que tu résistes aussi orgueilleusement aux édits. On va faire jouer les ongles de fer. Peut-être es-tu toi-même de fer, ou insensible ; eh bien ! dans ce cas je te réveillerai ; car tu sembles dormir profondément. » Le martyr répondit : « Tu parles très-bien, empereur ; car je dors toujours pendant que l'on me tourmente pour le Christ. Ma confiance en mon Dieu est si grande, que les supplices me tiennent assoupi, et ne me réveillent que pour confesser son nom. » L'empereur donna ordre aux licteurs de cesser de le battre avec les nerfs de bœuf, et leur enjoignit de le suspendre à un poteau, et de le déchirer avec des ongles de fer jusqu'à faire paraître ses os. Le bienheureux Clément se regardant lui-même, et se tournant ensuite vers l'empereur, lui dit : « Ce n'est point sur mon corps que s'exerce ta fureur. Je suis assuré, ô empereur, de supporter

autant qu'il le faudra cette torture. Déjà on avait déchiré tous mes membres au point qu'ils tombaient en lambeaux, lorsque le Christ les a réparés et guéris, en revêtant d'une nouvelle chair et d'une peau toute fraîche cet assemblage d'ossements qui n'avait plus aucune forme. Il le fera encore une fois, car il le peut ; le potier n'a-t-il pas toujours assez d'argile ? » Après avoir ainsi parlé, il se tut ; et l'empereur commanda d'approcher des flancs du martyr les torches ardentes ; mais le bienheureux Clément ne fit pas un mouvement ; il semblait, au contraire, reposer en paix sans craindre l'approche de la flamme.

Dioclétien, étonné de cette invincible constance, dit à ceux qui l'entouraient : « J'ai fait subir toutes sortes de supplices à plusieurs de ces misérables chrétiens ; mais je n'ai jamais rencontré un esprit plus opiniâtre, ni un corps plus insensible aux tourments. Je l'enverrai donc à Nicomédie, pour le montrer comme un être prodigieux à Maximien Auguste ; car je ne crois pas que l'on puisse trouver un homme qui ait la chair aussi dure. » Il ordonna donc que l'on conduisît par mer et enchaîné jusqu'à Nicomédie le soldat du Christ, afin qu'il y fût jugé par l'empereur Maximien. Dioclétien écrivit même pour lui faire connaître tous les tourments qu'il avait infligés au bienheureux Clément, lui faisant savoir en outre que s'il pouvait fléchir sa volonté, il le renvoyât à Rome, sinon qu'il l'exposât aux bêtes ou le livrât au dernier supplice, pour qu'il fût enfin retranché du nombre des vivants. Le saint martyr du Christ fut conduit hors de Rome, accompagné d'une foule de fidèles qui versaient des larmes. En s'éloignant il pria en ces termes en faveur de la grande ville : « Que Dieu, dit-il, augmente dans ton enceinte la religion chrétienne, qu'il t'accorde des empereurs qui le révèrent, qu'il te donne le premier rang parmi les villes du monde ; pour vous, mes frères, que le Christ vous permette d'achever heureusement le cours de vos combats, en conservant la patience dans l'épreuve et en édifiant les fidèles. Seigneur mon Dieu, apaisez la persécution que souffrent vos serviteurs, et accordez à votre sainte

religion la liberté, afin que votre nom soit glorifié dans tous les siècles des siècles. Amen. »

Les soldats ayant alors jeté le bienheureux Clément sur un navire qui devait partir pour Nicomédie, mirent à la voile au port de Rome. Or, parmi les habitants de cette ville qui avaient été initiés à la foi dans la prison, se trouvait un certain Agathange, qui avait pu se soustraire par la fuite au massacre général. S'étant informé du navire qui devait transporter le martyr, il s'aboucha avec les mariniers, et se cacha, avant l'arrivée des gardes, dans l'intérieur du vaisseau. Cet Agathange avait reçu le premier le baptême parmi ceux qui furent plus tard immolés à Rome. Quand on fut éloigné de deux cents stades du rivage, voyant que le bienheureux Clément était en prières et célébrait les louanges du Seigneur, et que les soldats se livraient à diverses occupations, il s'approcha secrètement du saint évêque, et, se jetant à ses pieds, lui exposa comment il avait échappé au supplice et de quelle manière Dieu l'avait sauvé. Le martyr reconnut Agathange, et, l'ayant embrassé tendrement, il rendit grâces au ciel en ces termes : « Soyez béni, Seigneur mon Dieu, vous qui êtes ma consolation et ma défense ; car vous n'avez pas voulu me laisser seul, m'abandonner ni sur la terre, ni sur la mer ; mais dans toutes mes peines vous êtes venu le premier vers moi pour donner aide et secours à votre serviteur. Voilà, en effet, que vous vous montrez à moi, au milieu de la mer, dans la personne de ce bon Agathange, mon fidèle frère selon l'esprit, et dont le nom lui-même semble pour moi un présage de la protection dont vous me couvrirez. Donnez-lui aussi, Seigneur, une volonté ferme et invincible, et qu'il s'illustre par une glorieuse confession. » Ils passèrent ainsi le jour et la nuit en prières, mais sans prendre de nourriture, car ils n'avaient pas de provisions. Le bienheureux Clément ne s'en inquiétait pas et disait : « Pourvu que je porte dans mon cœur le pain céleste, je ne souffrirai pas de la faim, et pourvu que je puisse boire l'eau de la vie, je n'aurai plus soif

pendant toute l'éternité. » Cependant les soldats, s'apercevant que ni l'un ni l'autre ne prenait aucun aliment, et voyant leur extrême détresse, en eurent pitié et leur offrirent des vivres. Les serviteurs de Dieu acceptèrent avec reconnaissance cette marque d'intérêt, mais refusèrent ce qu'on leur présentait, en disant : « Nous recevons de Jésus-Christ lui-même notre Dieu et notre Sauveur des aliments ; c'est lui qui nous nourrit et qui vivifie toute chair. » En effet, à la troisième heure de la nuit, ils reçurent des mains d'un Ange une nourriture qui leur rendit toute leur première vigueur.

Après plusieurs jours de navigation, ils découvrirent l'île de Rhodes, et vinrent y aborder. Un grand nombre de matelots descendirent à terre pour acheter des provisions. Les bienheureux prièrent ceux qui étaient demeurés dans le navire de leur indiquer l'église : car ils désiraient recevoir le corps et le sang du Christ. C'était un jour de dimanche, et le petit nombre de chrétiens qui vivaient dans l'île s'étaient tous rassemblés. Ils avaient une petite église, où ils se réunissaient assidûment pour chanter les louanges du Seigneur. L'évêque de Rhodes, Photin, pontife toujours rempli de l'amour de Dieu, ayant appris l'arrivée des saints personnages et connu leur dévouement pour le Christ, ainsi que les souffrances qu'ils avaient endurées pour la gloire de son nom, se rendit, accompagné des chrétiens, au lieu du rivage où ils avaient abordé , et fit tant par ses prières auprès de ceux qui les gardaient, qu'ils les déchargèrent de leurs chaînes. L'évêque Photin les conduisit alors au chant des Psaumes dans l'église. On prit ensuite le livre des saintes Écritures, et le lecteur lut ces paroles dans les sacrés Évangiles : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent faire périr l'âme. » Toute la foule des chrétiens qui considérait les saints martyrs versa d'abondantes larmes, en les voyant prier avec une si grande ferveur ; chacun désirait être jugé digne de partager leurs tourments.

L'évêque engagea ensuite le bienheureux Clément à célé-

brer les mystères de l'oblation sainte et immaculée. Lorsqu'ils furent accomplis, tous se livrèrent à l'ardeur de leur dévotion, et pendant que le martyr du Christ prolongeait son oraison, quelques-uns des clercs et des laïques présents aperçurent sur la table sainte du sacrifice comme un charbon ardent d'une très-grande dimension, qui jetait les plus vives flammes ; tout autour et au-dessus se pressait une multitude d'Anges au blanc vêtement. Les spectateurs de ce prodige se prosternèrent la face contre terre, et n'osaient plus regarder. Quand tout fut terminé, l'évêque Photin offrit un grand repas à Clément et à tout le peuple dans la sainte demeure, se réjouissant avec les saints martyrs, et rendant avec eux grâces au Seigneur. Alors Clément, l'athlète du Christ, se mit à les instruire, et dit : « Conservez, mes frères, la foi de Jésus-Christ, et avec elle l'espérance, la charité et la patience ; confessez hardiment le nom du Christ, et il vous protégera contre tous les maux ; il vous sauvera, et vous fera participer à son royaume céleste. » Cependant un grand nombre de Gentils crurent au Seigneur dans cette ville, quand ils virent les prodiges opérés par les serviteurs de Dieu, et reçurent le baptême, eux, leurs femmes et leurs enfants. Tous ceux, en effet, qui étaient atteints de maladie ou d'infirmités incurables n'avaient qu'à se jeter aux pieds des martyrs ; ceux-ci priaient sur eux, leur imposaient les mains, et ils étaient guéris aussitôt ; les aveugles recouvraient la vue, les boiteux se mettaient à courir. Bientôt aussi une foule immense se rassembla de tous côtés, apportant des malades et des infirmes, et après l'imposition des mains tous étaient rendus à la santé.

Mais les gardes et les soldats, avertis de ce concours de peuple, craignirent qu'on ne leur enlevât le bienheureux Clément ; ils l'enchaînèrent donc de nouveau et le jetèrent dans le vaisseau. Agathange, les ayant devancés, monta sur le navire. Tous les chrétiens, tant ceux qui venaient d'être baptisés que les anciens, les accompagnaient en versant des larmes ; mais, pleins d'une joie spirituelle, ils chantaient aussi

des cantiques. Ils partirent donc, et bientôt, secondé par un vent favorable, le navire arriva à Nicomédie. On annonça à Maximien la venue des martyrs du Christ, et on lui remit les lettres de Dioclétien. L'empereur, les ayant lues, comprit que ce Clément était d'une magnanimité de caractère au-dessus de toute crainte, et ne voulut pas lui-même, comme s'il se trouvait trop occupé par les soins de la guerre et l'administration de l'empire, le faire comparaître devant son tribunal ; il commit donc toute l'affaire à Agrippinus, préfet de la ville. Celui-ci le fit venir en sa présence, et lui dit: « Es-tu Clément ? » Le martyr répondit : « Je suis le serviteur du Christ. » Le préfet, en colère, commanda aux soldats de lui donner des soufflets, en lui demandant : « Dis-nous si tu es aussi le serviteur des empereurs. » Le martyr répondit : « Les empereurs devraient eux-mêmes être les serviteurs du Christ mon maître, pour que leur trône se maintînt dans la paix et la tranquillité, et que toutes les nations leur fussent soumises. »

Agrippinus, cessant de le regarder et frémissant de rage, s'adressa à Agathange et lui dit : « Et toi, qui es-tu ? car on ne fait pas mention de ta personne dans les actes du procès. » Agathange, levant les yeux au ciel et se tournant ensuite vers le bienheureux évêque, répondit : « Et moi aussi, je suis chrétien ; Dieu m'a appelé à cet honneur par son serviteur Clément. » Agrippinus lui dit : « Eh bien ! ce qui a causé ton erreur causera aussi ta mort. » Et il donna ordre de suspendre le bienheureux Clément à un poteau, pour lui faire des incisions avec l'épée, et commanda aux licteurs de battre Agathange à coups de nerfs de bœuf. Le bienheureux Clément, suspendu au poteau et le corps tout déchiré par ces incisions, leva les yeux au ciel et dit : « Seigneur Jésus-Christ, Dieu tout-puissant, qui avez montré au fidèle larron, attaché comme vous à la croix, le bonheur du paradis, et qui avez appelé au pardon les publicains et les pécheurs, donnez-moi la patience. Donnez aussi à votre serviteur Agathange la constance dans les tourments, puisqu'il a été jugé digne de

l'honneur de confesser votre nom, afin qu'il triomphe de ses ennemis, et que le diable ne puisse prévaloir contre lui. Faites, par votre grâce, que nous puissions arriver bientôt à votre royaume et régner avec tous vos saints. »

Agrippinus, entendant ces paroles, donna ordre de détacher Clément du poteau et de le jeter en prison avec Agathange ; il commanda ensuite à ses gardes d'amener pour le lendemain à l'amphithéâtre un grand nombre de bêtes féroces. Les saints martyrs, dans leur prison, se livraient à la prière et bénissaient le Seigneur. Tous ceux qui étaient enfermés pour différents motifs dans le même cachot, voyant la continuité de leurs oraisons et les Anges du ciel qui venaient les consoler, se sentirent très-émus et furent trouvés dignes d'entendre de la bouche des martyrs le nom du Christ, et de savoir quelle a été sa mission sur la terre. Leurs entretiens durèrent ainsi jusqu'au milieu de la nuit, et les prisonniers se trouvèrent alors tellement changés et fortifiés dans leur foi, que, se jetant aux pieds du bienheureux Clément et de son compagnon, ils leur demandèrent avec grande abondance de larmes le baptême, qui leur fut conféré. Le martyr de Jésus-Christ les baptisa, et leur fit connaître tous les mystères de la religion chrétienne. Il rendit ensuite grâces à Dieu, en disant : « Gloire vous soit rendue, ô Christ, qui délivrez les prisonniers par le moyen de nos chaînes, qui guérissez les malades par nos infirmités, qui, dans nos marches forcées, ramenez les brebis perdues à votre bercail, afin qu'elles ne deviennent pas la proie des loups ou des hommes ravisseurs. » Pendant qu'il priait ainsi, les portes de la prison s'ouvrirent d'elles-mêmes, et les bienheureux en firent sortir les prisonniers en leur disant : « Éloignez-vous, mes enfants, et sauvez votre vie ; que le Seigneur Jésus vous accompagne. » Chacun d'eux répondit : « Amen ; » et tous sortirent du cachot, où les deux saints confesseurs demeurèrent seuls en prière.

Agrippinus, ayant appris ce qui s'était passé, ordonna dès le matin de traîner à l'amphithéâtre le bienheureux Clément

et son compagnon; et rugissant lui-même de colère plus que les lions enfermés dans leurs loges, il commanda de les jeter tous deux aux bêtes. Celles-ci, s'avançant aussitôt, vinrent se coucher aux pieds des martyrs, et comme des chiens caressants auprès de leurs maîtres se mirent à les lécher en faisant mille démonstrations de tendresse. Eux, debout au milieu des lions et des tigres, priaient Dieu en disant : « Gloire à vous, ô Christ, qui avez adouci pour nous les bêtes féroces elles-mêmes ! Vous avez voulu montrer en nous, les derniers des hommes, combien était digne de foi ce que l'Écriture rapporte de votre prophète Daniel ; car voici les lions et les animaux les plus cruels lâchés contre nous et devenus subitement doux et caressants ; c'est que vous êtes avec nous, ô vous le Dieu de Daniel. »

Agrippinus, voyant qu'il ne gagnait rien, et que la multitude du peuple commençait déjà à s'agiter, se mit dans une violente colère contre les bienheureux martyrs, et commanda de faire rougir au feu des alènes, et de les leur enfoncer entre les doigts jusques aux coudes. Ces instruments embrasés, en pénétrant dans les chairs, s'éteignaient dans le sang : ce qui produisait un sifflement que tous les spectateurs entendirent avec tant d'horreur, qu'ils détournaient la tête en vociférant contre la barbarie du juge, et lui criant : « Lâche-les, et cesse de les tourmenter. » Ces cris du peuple, qui durèrent plusieurs heures, augmentèrent encore la rage du préfet, qui commanda d'enfoncer de nouveau des alènes rougies au feu dans l'aîne des martyrs, et de les faire pénétrer jusqu'aux épaules. Ces alènes, qui jetaient des étincelles quand on les enfonçait dans les chairs, en ressortaient éteintes et rougies par le sang. Le peuple, ne pouvant supporter davantage cette horrible cruauté, attaqua avec plus de fureur le juge inique sur son tribunal, et lui jetant des pierres, criait à haute voix : « Il est grand, le Dieu des chrétiens ! » Au milieu de ce tumulte qui allait toujours croissant, et qui obligea le préfet à prendre la fuite, les saints confesseurs purent s'éloigner ; car personne n'osait les retenir.

Ils se retirèrent sur une montagne nommée Pyramis, où les païens offraient leurs sacrifices, et se cachèrent dans un temple d'idoles.

Cependant le préfet, animé contre eux du plus cruel ressentiment, fit faire pendant plusieurs jours de très-ardentes recherches par la cohorte qu'il avait à ses ordres, et les ayant enfin découverts dans le lieu de leur retraite, il donna l'ordre à tous ceux qui devaient sacrifier aux idoles de se réunir sur la montagne. Il y vint lui-même, et, s'étant assis sur son tribunal, il se fit amener les saints et leur dit : « Pourquoi excitez-vous tout le peuple par vos maléfices à blasphémer les dieux tout-puissants et à mépriser leur culte? » Ils répondirent : « Nous n'excitons aucun trouble dans le peuple ; c'est de lui-même qu'il a reconnu le Seigneur et qu'il a proclamé sa divinité. Si tu veux nous punir comme chrétiens, hâte-toi de le faire. Le Christ est assez puissant pour nous rendre victorieux de ton affreuse barbarie, et pour nous délivrer de tes mains. » Alors cet homme sanguinaire commanda de les attacher à un rocher qui se trouvait sur le sommet de la montagne, et de les frapper avec des bâtons noueux. Quand leur corps ne fut plus qu'une plaie, il les fit coudre dans des sacs chargés de pierres et précipiter du haut de la montagne dans la mer. Les païens, les voyant rouler ainsi dans les abîmes, pensaient bien qu'ils étaient perdus pour jamais. Cependant quelques hommes pieux qui se tenaient sur le rivage au moment où les bienheureux martyrs s'enfonçaient dans les ondes, afin de recueillir, s'ils le pouvaient, quelques restes de ces corps consacrés à Dieu par le saint baptême, aperçurent bientôt flottants sur les vagues les deux sacs qui les renfermaient. A l'instant ils montent sur des barques, s'approchent de ces sacs, et les prenant avec eux, s'aperçoivent que Clément et son compagnon étaient encore pleins de vie. Tous alors rendent à Dieu de vives actions de grâces pour un si grand bienfait. Vers le milieu de la nuit, une splendeur divine vint aussi les entourer, et l'on vit les Anges du Seigneur qui conduisaient

eux-mêmes au rivage les martyrs du Christ, et leur présentaient des aliments pour leur donner de nouvelles forces. Les saints cependant entrèrent dans la ville, racontant aux ignorants et aux incrédules les merveilles de Dieu, et levant les mains au ciel, ils disaient : « Nous vous remercions, Seigneur Jésus-Christ, vous qui n'abandonnez jamais ceux qui vous cherchent, qui les délivrez des plus cruels tourments, et les faites triompher de leurs ennemis pour la gloire de votre nom. »

Sous un portique voisin du lieu où se trouvaient le bienheureux Clément et son compagnon, gisaient en ce moment deux aveugles et un homme qui avait la main desséchée et entièrement percluse. Les saints, les ayant vus, en eurent pitié, et leur imposant les mains, ils les guérirent. Alors une grande foule s'assembla autour d'eux ; ils délivrèrent plusieurs malades de leurs infirmités et chassèrent le démon du corps de quelques possédés. Dieu appela à lui par ces miracles un grand nombre de Gentils, hommes et femmes, qui crurent en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le préfet, instruit de tout ce qui se passait, le rapporta à Maximien, ajoutant que les serviteurs de Dieu étaient natifs d'Ancyre, métropole de la Galatie. Maximien répondit : « Puisque cette terre les a engendrés, qu'elle les nourrisse, qu'elle les entretienne et qu'elle les punisse. » Et aussitôt il les adressa à un certain Curicius, gouverneur de cette cité. Les licteurs sur l'heure même firent sortir les saints de Nicomédie, pour les traîner à Ancyre.

Lorsque le saint martyr du Christ, Clément, y fut arrivé, il salua, la joie dans le cœur, sa ville natale, et fit avec le bienheureux Agathange cette prière : « Gloire vous soit rendue, ô mon Dieu, qui exaucez en tout lieu mes humbles demandes ! Gloire à vous aussi, ô Christ ! car il m'est donné de revoir la terre qui m'a engendré, le sépulcre de mes ancêtres, où je serai réuni à ma mère avec votre serviteur Agathange. » Cependant ceux qui les conduisaient, les gardèrent en prison,

jusqu'au jour où ils devaient les faire comparaître devant le gouverneur. Curicius étant, en effet, monté sur son tribunal, non loin du lieu appelé la Crypte, où se trouvait une petite église, cherchait à persuader les deux confesseurs du Christ, en leur disant : « J'ai appris les longues courses que l'on vous a fait faire, les tourments que vous avez endurés, et combien de fois vous avez été exposés à une mort cruelle : aussi j'ai pitié de vous. Si l'on n'a pu dans aucun lieu vaincre votre résistance, c'est que vous ne vouliez honorer les dieux que dans votre ville natale. Faites-le donc maintenant et offrez-leur un sacrifice ; ce sera à la gloire de cette cité ; j'en serai honoré moi-même, et tous vos concitoyens vous feront grande fête. » Les martyrs répondirent : « Nous ne sommes nullement à plaindre ; ces tribulations que nous avons souffertes font, au contraire, notre joie ; c'est quand nous les endurons que les Anges viennent nous consoler. Mais vous autres, qui ne voulez pas reconnaître le seul vrai Dieu, combien vous êtes dignes de compassion ! »

Curicius dit alors : « Puisque vous acceptez votre malheureux sort, et que les tourments ne vous effraient pas, je contenterai vos désirs. » Il ordonne en même temps au bourreau d'appliquer aux aisselles du bienheureux Clément des lames rougies au feu, de lui réunir les coudes et de le pendre ainsi à un poteau planté en terre. Agathange, que l'on avait suspendu à une poutre, était tourmenté avec des peignes de fer qui lui déchiraient les flancs et les parties charnues des jambes. Le préfet leur dit alors : « Comment vous trouvez-vous de votre mépris pour les dieux ? Laisserez-vous périr dans les tourments, comme si vous étiez insensibles, la fleur de votre brillante jeunesse ? » Le bienheureux Clément répondit : « L'homme extérieur peut bien être détruit, et il fallait d'ailleurs que, d'une manière ou d'une autre, il arrivât à cette extrémité ; mais pour l'homme intérieur, il est entièrement renouvelé. » Curicius commanda alors de placer sur la tête du martyr un casque de fer rougi au feu. Aussitôt

il sortit une fumée épaisse par les narines et par les oreilles du martyr, et poussant un profond gémissement, le bienheureux Clément s'écria, au milieu de ces douleurs intolérables : « O Seigneur, mon Dieu, source inépuisable, eau vivifiante, pluie salutaire, soulagez-moi par votre bienfaisante rosée ; car ces impies veulent brûler avec leurs fers embrasés le sanctuaire de mon âme. » Au même moment tous ces maudits engins rougis au feu se refroidirent, et les bourreaux qui déchiraient le corps du bienheureux Agathange se sentirent énervés. Curicius, voyant ce qui se passait, ne put se contenir davantage, et tremblant de fureur dans tous ses membres, il ordonna de jeter les martyrs en prison.

La vénérable Sophie, qui avait élevé Clément, qui aimait si tendrement les martyrs, et cherchait toujours à les soulager, versa bien des larmes de joie, en voyant que Dieu lui rendait enfin son fils exempt de toute souillure. Elle vint la nuit dans le cachot, se mit à essuyer avec des linges le sang et la pourriture qui se trouvaient dans les plaies des martyrs, et leur baisait les mains qu'elle approchait de ses yeux. Elle offrit ensuite au bienheureux Clément son repas ordinaire de légumes, dont il faisait depuis l'enfance sa seule nourriture, et présenta au bienheureux Agathange des mets plus délicats. Les serviteurs de Dieu demeurèrent fort longtemps dans les chaînes, et la vénérable Sophie continuait de les servir avec grande joie. Cependant un grand nombre de personnes furent converties par leurs soins à la religion du Christ. Curicius, ayant informé Maximien de ce qui se passait, reçut de l'empereur l'ordre de faire conduire les saints à Amysie, devant le vicaire Domitius.

Dès que la servante du Christ, Sophie, eut appris ce commandement, elle se mit à suivre toute joyeuse Clément et Agathange avec les jeunes enfants élevés chez elle. On en fit un rapport immédiat à Maximien, qui répondit : « Si ces enfants consentent à se séparer de Clément, et à renoncer à sa doctrine, qu'on les laisse se retirer en liberté ; mais s'ils refu-

sent, qu'on les fasse périr par le glaive. » Les soldats qui conduisaient les deux martyrs s'efforcèrent alors de renvoyer les enfants ; mais eux, se jetant à terre, embrassaient les pieds des bienheureux et ne leur permettaient plus d'avancer, jusqu'à ce que les épées des gardes les ayant écartés, ils furent obligés de s'arracher d'entre les bras des martyrs, versant des torrents de larmes, comme si on leur enlevait leurs propres parents. Les saints martyrs eux-mêmes, profondément émus, firent en pleurant cette prière au Seigneur : « Recevez, ô Christ, cette jeune et nouvelle famille, et introduisez dans votre paradis ce petit troupeau. Placez parmi les anciens confesseurs de votre foi ces jeunes martyrs, et récompensez dignement votre servante Sophie de l'éducation sainte qu'elle leur a donnée. » Ces petits enfants entraînés par les satellites eurent, en effet, chacun la tête tranchée dans le lieu appelé le Champ Sophie, pleine de l'amour de Dieu, s'approcha alors en disant : « J'espère, mes enfants, vous revoir encore une seconde fois. » Et les ayant fait ensevelir avec honneur, elle retourna comblée de joie dans sa villa appelée le Lycius.

Quand les bienheureux martyrs du Christ, Clément et Agathange, furent arrivés à la ville d'Amysie, les soldats les conduisirent devant le vicaire Domitius. C'était le cinquième jour de leur voyage. Ils le trouvèrent qui interrogeait des chrétiens et les soumettait à divers supplices. Les saints, se sentant remplis dans ce lieu de la plus vive joie, dirent : « Gloire vous soit rendue, ô Christ, qui appelez tous les hommes à confesser votre nom ! » Et pendant deux heures ils demeurèrent à genoux, baignant la terre de leurs larmes. Quand ils eurent achevé leurs prières, on les présenta au vicaire avec le décret de l'empereur, et la relation de tout ce qu'on leur avait fait subir. Domitius commanda de les amener le lendemain devant son tribunal, pour leur faire souffrir des tourments plus affreux que les précédents. Les serviteurs de Dieu comparurent donc le jour suivant devant le vicaire de l'empereur, et comme ils étaient tous remplis de l'Esprit divin

et de la sagesse d'en haut, ils commencèrent à l'exhorter d'abandonner le culte des fausses divinités pour adhérer à la vérité chrétienne. Ils lui parlèrent de leur espoir d'immortalité et du royaume céleste, pour lequel ils allaient joyeusement supporter les plus cruels supplices. Le bienheureux Clément exhortait Domitius par des paroles si sublimes, que saint Agathange lui-même, ravi d'admiration en entendant cette doctrine merveilleuse, se jeta aux pieds de son compagnon. Celui-ci s'empressa de le relever, et ils se serrèrent l'un l'autre dans un étroit embrassement. Le vicaire de l'empereur, témoin de cette scène, les fit séparer et leur dit : « Imposteurs, ennemis des dieux immortels, ne croyez pas que vous pourrez ici faire réussir vos arts magiques. Je connais déjà, par la relation qui m'en a été faite, toutes vos actions ; jusqu'à présent vous avez bien pu échapper à la mort, mais il n'en sera pas de même devant mon tribunal. Ainsi donc, ou revenez à de meilleurs sentiments et consentez à adorer les dieux ; ou, si vous ne voulez pas obéir, on inventera pour vous de tels supplices, que vous y laisserez enfin la vie. » Le bienheureux Clément répondit : « Nous ne nous servons jamais de paroles vaines et légères, et tous nos efforts tendent uniquement à conquérir les demeures célestes et éternelles. »

Le vicaire, transporté de fureur, commanda de les jeter dans de la chaux vive, et de placer des gardes tout autour, « afin, disait-il, que l'on ne vienne pas la nuit les en retirer. » Ils furent donc, le jour de la Parascève , sur les deux heures, précipités dans la chaux vive, et ils se mirent aussitôt à louer et à bénir le Seigneur, pendant qu'une grande lumière brillait sur eux durant toute la nuit. Bien plus, deux des soldats qui les gardaient, ayant aperçu cette clarté merveilleuse, sautèrent eux aussi dans la chaux vive. Le lendemain, c'est-à-dire le samedi, le vicaire ordonna à la troisième heure de retirer les martyrs de la chaux ; car il les croyait morts et consumés. Les soldats vinrent et les trouvèrent sains et saufs, le visage intact, et occupés l'un et l'autre à la prière. Les ayant donc

retirés de la fosse avec les deux gardiens, ils les ramenèrent tous bien portants. Le vi aire ayant alors appris que les deux soldats croyaient aussi en Jésus-Christ, commanda de les mettre en croix. C'est ainsi qu'ils achevèrent leur confession, le samedi septième de décembre. Leurs noms étaient Phengon et Eucarpius.

Domitius fit ensuite approcher de son tribunal Clément et Agathange, et se mit à leur promettre de grands honneurs. Le bienheureux Clément lui dit : « Nous avons méprisé comme choses périssables tous les biens que le monde renferme, afin de gagner le Christ. » Enflammé de colère, le vicaire ordonna aussitôt de leur arracher des épaules deux lanières de chair, et de les frapper à coups de bâton. Ils furent frappés si longtemps que l'on voyait leurs os à découvert; mais ils supportaient ce supplice avec un courage invincible. Clément, le martyr du Christ, élevant la voix, s'écria : « Créateur de tout ce qui a vie, vous que l'armée angélique célèbre sans cesse par des louanges magnifiques, venez remplir de force et de consolation les corps brisés de vos serviteurs ; car c'est vous qui les avez créés de rien, c'est vous qui souvent les avez guéris de leurs profondes blessures. O Roi invincible! vous combattez vous-même avec nous, vous nous soutenez au milieu des tortures que l'on nous fait subir, afin que notre faible corps, triomphant de tous les supplices, montre dans notre infirmité votre toute-puissance. » Le vicaire ordonna de nouveau de faire rougir au feu des lits de fer et d'y étendre séparément les deux martyrs ; il fit ensuite placer au-dessous des charbons ardents, et répandre de l'huile, de la poix et du soufre par-dessus. Lorsque la foule vit la fumée monter en tourbillons et entendit les pétillements de la flamme, elle crut les serviteurs de Dieu étouffés et interpella vivement le vicaire de l'empereur. Lui-même, se glorifiant de les avoir enfin fait périr, dit aux bourreaux d'arrêter le feu et de jeter les corps dans le fleuve. Mais pendant ce temps les bienheureux martyrs, saisis d'un très-doux som-

meil, eurent l'un et l'autre la même vision. Ils aperçurent le Christ qui venait à eux avec une armée d'Anges et qui leur dit : « Ne craignez rien, je suis avec vous. » S'étant alors réveillés, ils se racontèrent l'un à l'autre leur vision, et se trouvèrent singulièrement consolés et fortifiés dans leur résolution. Le vicaire ordonna de les conduire en prison, où ils demeurèrent longtempe enfermés ; enfin ayant appris que l'empereur Maximien approchait (ce prince était alors à Tarse), il lui envoya ses prisonniers. Les soldats les conduisirent donc d'Amysie à Ancyre.

Les saints martyrs Clément et Agathange se mirent ainsi en route, sous la garde d'une nombreuse troupe de satellites, et accompagnés d'une grande foule de chrétiens. Après une longue marche, accablés de lassitude, pressés par la chaleur et par une soif ardente, ils arrivèrent dans une vaste plaine, où il n'y avait pas la moindre trace d'eau. Voyant donc que tous les gens de la troupe, ainsi que leurs compagnons, ne pouvaient plus se soutenir, les serviteurs de Dieu se mirent à genoux, et, arrosant la terre de leurs larmes, ils firent à Dieu cette prière : « O Seigneur tout-puissant, auteur de la nature, voyez à quelle nécessité sont réduits vos serviteurs ; bien que ce lieu soit désert et dépourvu d'eau, il ne vous est pas difficile de leur accorder l'objet de leur demande. Au gré de votre volonté la mer se durcit un jour comme le rocher, et des flancs d'une montagne aride l'eau s'échappa en abondance ; car vous avez fait toutes choses en les tirant du néant. Donnez quelque soulagement à la soif ardente que nous éprouvons, nous vos serviteurs ; car nos âmes ont eu soif de vous, Seigneur, et nous avons couru parmi les lieux arides et desséchés sous le poids de la chaleur. » A peine s'étaient-ils relevés et avaient-ils regardé vers le ciel, que l'on trouva aussitôt dans ce même lieu un ruisseau qui semblait sortir de sa source ; tous les voyageurs y burent et furent parfaitement soulagés. Le bruit de ce prodige s'étant promptement répandu de tous côtés, les gens du pays accoururent

en grand nombre, hommes et femmes, conduisant leurs infirmes, qui reçurent tous la santé par les prières des bienheureux. Le très-saint martyr Clément dit alors : « Seigneur Jésus-Christ, Roi des siècles, accordez-moi, quoique je sois un pécheur, de souffrir pour vous jusqu'à la mort, de supporter pour votre nom toutes les peines et toutes les tortures, afin de gagner à votre foi un plus grand nombre d'âmes et de recevoir avec vos élus la récompense éternelle. Amen. » Il vint alors une voix du ciel qui disait : « Les choses que tu demandes te sont déjà accordées ; prends courage et ranime tes forces pour achever les derniers moments de ta vie. Ta course ici-bas, avec les temps déjà écoulés, sera, comme tu l'as demandé, de vingt-huit années. »

Lorsque les soldats arrivèrent à Ancyre, ayant appris que l'empereur Maximien se trouvait encore à Tarse, ils y conduisirent les bienheureux martyrs et les lui présentèrent. Maximien les ayant regardés d'un air méprisant, leur dit : « On vous a envoyés vers nous, parce que vous vous êtes montrés si opiniâtres devant les magistrats, qu'ils n'ont pu triompher de votre obstination. Souvent, en effet, la majesté impériale change les sentiments des esprits les plus pervers. J'ai daigné, en conséquence, vous admettre en ma présence. Ecoutez-moi, vous éprouverez les effets de ma bonté et de ma bienveillance, si vous voulez adorer les dieux. » Les serviteurs du Christ répondirent : « Nous souhaitons, nous aussi, ô empereur, que vous puissiez jouir de la présence de notre Dieu, et ressentir également les marques de sa bonté et de sa bienveillance. Il est le Roi des rois, et il domine sur toutes les nations au moyen de votre empire romain, qui est appelé la verge de fer, selon ce qui est écrit : « Tu les gouver- « neras avec une verge de fer. » Maximien leur dit : « Scélérats dignes de la mort ! quels livres du destin avez-vous donc lus ? » Le bienheureux Clément répondit : « Non des livres du destin, Dieu nous en préserve ! mais des livres des Prophètes, dans lesquels il est écrit : « Le Seigneur dans les derniers

« temps suscitera des princes pieux. » Maximien dit : « C'est de nous qu'ils parlent, sans aucun doute. Nous observons, en effet, une si grande religion à l'égard des dieux, que nous punissons sévèrement et frappons du glaive ceux qui ne veulent pas les honorer. » Le bienheureux Clément répondit : « On pourrait affirmer de quelque manière la vérité de ce que vous dites, si l'impiété avait elle-même quelque peu diminué depuis l'époque où fut prononcé cet oracle jusqu'à nos jours; mais si la superstition est aussi forte aujourd'hui qu'elle l'était alors, le temps de ces empereurs religieux n'est pas encore venu. »

Maximien, bouillonnant de colère, commanda d'allumer un très-grand feu dans une fournaise, et y fit jeter les martyrs du Christ. Ils y demeurèrent un jour et une nuit tout entière, et pendant ce temps il en sortait des sons d'une harmonie ravissante, et la fumée elle-même exhalait les plus suaves odeurs. On rapporta à l'empereur ce qui se passait; il fit ouvrir la fournaise, et les martyrs furent trouvés vivants. Ils tenaient les mains levées au ciel et bénissaient le Seigneur. Maximien les ayant fait approcher, leur dit : « Expliquez-vous devant moi, et faites connaître par quels enchantements vous arrêtez l'action du feu. » Les saints martyrs répondirent : « La violence du feu n'est pas amortie par des enchantements, mais par la promesse de celui qui a dit : « Lors « même que tu passerais à travers les flammes, elles ne te « nuiront pas. » L'empereur ordonna alors de les emmener. Toute la ville avait été témoin des tourments injustes qu'on leur faisait subir et de leur invincible constance : ce qui fut cause que plusieurs d'entre les Gentils furent par leur influence amenés au Christ. On avait entraîné les martyrs jusqu'au palais ; Maximien donna l'ordre de les enchaîner et de les jeter en prison pour quatre années. « Peut-être, dit-il, après cette longue détention, leur résolution sera-t-elle ébranlée. »

Lorsque ce temps fut écoulé, Maximien se souvint d'eux, et

ayant été informé de leur persistance dans les mêmes sentiments, il en demeura étonné et disait lui-même : « A qui pourrons-nous les envoyer? Des hommes vils et profanes ne peuvent être traduits de nouveau devant le tribunal de l'empereur. » En ce temps-là plusieurs chefs et gouverneurs de province étaient arrivés à la cour pour divers motifs. L'un d'entre eux, nommé Sacerdon, qui venait depuis quelques jours d'être nommé gouverneur de la Galatie, avait la réputation d'un homme tout dévoué au culte des faux dieux, et passait pour avoir fait périr déjà bon nombre de chrétiens dans les tourments. Maximien lui donna l'ordre d'interroger lui-même les saints martyrs Clément et Agathange. Sacerdon, comme pour faire montre de son impiété, s'assit gravement sur son tribunal, et ayant fait comparaître les serviteurs de Dieu, il s'efforça par de longs discours et par de grandes promesses de les détourner de leur pieuse résolution. Tantôt par des menaces, tantôt par des paroles caressantes, il cherchait à triompher de leur divine sagesse. « Écoutez Sacerdon, disait-il ; aucun des chrétiens qui habitent le Pont et la Galatie n'a pu lui échapper ; il en a ramené plusieurs au culte des dieux, et a livré à la mort tous les opiniâtres qui ont osé lui résister. Obéissez-lui maintenant, sacrifiez, et il vous comblera d'honneurs et de biens ; car voilà longtemps déjà que vous êtes exposés à toutes sortes de tourments, pour n'avoir pas voulu offrir de l'encens aux dieux. »

Les martyrs répondirent : « Celui qui nous sauvera, celui qui nous accordera de la gloire et des honneurs, c'est le Christ, et ses richesses sont si considérables, ses dons sont si précieux, que toutes les souffrances de cette vie ne peuvent se comparer à la gloire immense qu'il nous prépare. » Le gouverneur Sacerdon, entendant ces paroles, ordonna aux bourreaux de déchirer les épaules des martyrs jusqu'à ce qu'on vît paraître les os ; remarquant ensuite que leur courage n'était pas ébranlé, il leur fit de nouveau labourer le dos avec les ongles de fer, de telle sorte que l'on pouvait compter une à une toutes

leurs vertèbres. A la fin Sacerdon, frappé d'épouvante à la vue de cette merveilleuse constance et presque sans voix, donna le signal de détacher les martyrs des poteaux et de les reconduire en prison ; lui-même fut emporté par les siens déjà sans mouvement et rendant l'âme. Les saints martyrs se retirèrent, le corps si affreusement maltraité, qu'ils étaient un objet d'horreur pour tous les passants ; car leurs chairs tombaient en lambeaux, et le sang ruisselait sur tous leurs membres; les fidèles mêmes le recueillaient religieusement, quoique déjà mêlé à la poussière.

L'empereur Maximien, apprenant ce qui s'était passé, poussa un bruyant éclat de rire, en s'écriant : « C'est donc là ce Sacerdon, sur qui chacun racontait tant de merveilles ! » Alors un de ceux qui étaient présents, nommé Maxime, lui aussi gouverneur de province, dit : « Je conjure Votre Majesté de me permettre de m'essayer avec ces hommes, et j'espère bien avec l'assistance des dieux tout-puissants triompher de leurs esprits rebelles, ou les faire périr. » L'empereur le lui accorda. Maxime se tint quelque temps en repos, sans employer la violence, comme un homme qui prend conseil. Quelques jours après, il fit amener auprès de lui les serviteurs de Dieu afin seulement, dit-il, de les voir, et il leur donna des consolations comme à des amis, en les comblant d'éloges. « Soyez les bienvenus, leur disait-il, ô vous dont les dieux invincibles prennent un si grand soin. Souvent, en effet, ils m'ont parlé dans des oracles, et apparu en songe pour me détourner de la pensée de vous mettre à mort ; car ils savent que de vous-mêmes vous avez pris une résolution nouvelle. Vous allez bientôt retourner à leur culte, comme le grand Bacchus me l'a déclaré la nuit dernière, en disant : « Amène-moi ces « hommes. » Voici donc des autels ornés convenablement, les libations sont préparées ; approchez maintenant pour accomplir les rites sacrés. » Les martyrs répondirent : « Tu as menti audacieusement. Quelles sont ces révélations que tes dieux auraient faites la nuit comme le jour ? Quel est ce Bacchus

qui t'a adressé ces paroles? Est-il fait de pierre ou d'airain ? S'il est de pierre, on le taillera pour servir dans un édifice, ou on le brûlera pour en faire de la chaux; s'il est d'airain, on en fabriquera tout au plus des ustensiles de ménage. »

Entendant ces paroles, le gouverneur Maxime ordonna de planter en terre de petits obélisques à piédestaux, dont la pointe était fort aiguë, et fit placer au-dessus le bienheureux Clément couché sur le dos, en enjoignant aux bourreaux de le frapper avec des bâtons noueux. A mesure que le martyr recevait les coups, les pointes des obélisques pénétraient par les épaules jusqu'à la poitrine, par les reins jusqu'au ventre, et même par les cuisses jusqu'aux parties les plus sensibles du corps. Quant au bienheureux Agathange, on lui versait du plomb fondu sur la tête. Malgré ces affreux tourments, les saints martyrs n'avaient à la bouche que le nom du Christ; aussi le gouverneur donna-t-il l'ordre de retirer Clément de cette torture. Les bourreaux eurent grand'peine à dégager son corps, qui était percé comme un vêtement en lambeaux, au point que Maxime lui-même le considérait avec un étonnement mêlé d'effroi. Le martyr lui dit alors: « Reconnais-tu enfin que ce n'est pas notre corps qui combat de la sorte, mais celui qui jusqu'à présent retient dans cette fragile enveloppe notre âme depuis longtemps prête à l'abandonner ? » Maxime commanda de les porter en prison sur les épaules des bourreaux. L'empereur Maximien, instruit de ce qui s'était passé, dit lui-même de les laisser dans les fers jusqu'au moment où ils périraient.

Quelque temps après, un certain Aphrodisius, Perse de nation, et qui avait inventé des supplices très-raffinés contre les chrétiens, ayant appris tout ce que l'on aavit fait souffrir aux serviteurs de Dieu, demanda à l'empereur de vouloir bien les lui livrer. Il obtint ce qu'il demandait, et fit aussitôt préparer dans sa maison un magnifique festin, auquel il invita les bienheureux Clément et Agathange. Mais les martyrs du Christ

gardant leur abstinence ordinaire, et ne prenant d'autre nourriture que le corps et le sang du Seigneur et quelque peu de légumes, ne touchaient en aucune façon aux mets délicats placés devant eux. Et comme Aphrodisius, qui était un préfet, les pressait d'en manger avec lui, ils lui dirent : « Nous sommes nourris par des aliments célestes, et ceux qui y participent ne sentent plus la faim, mais vivent éternellement. C'est au ciel que nous est préparée une table d'autant plus magnifiquement servie, que nous demeurons exposés ici plus longtemps aux douleurs de la torture. » Le préfet, devenu furieux, les renvoya en prison, en leur disant : « Ce repas que vous espérez, ce sera la cruelle mort, que demain je vous ferai longuement savourer. » Le jour suivant au matin, il fit apporter deux meules de moulin, les leur fit attacher sur les épaules, et les livra ainsi à la populace, qui les traîna dans toutes les rues de la ville, en les accablant de coups de pierres. Pendant ce temps, un héraut criait : « Celui qui ne voudra pas obéir aux empereurs, ni sacrifier aux dieux, subira le même supplice. » Les saints martyrs, au milieu de ces tourments, confessaient toujours hautement le nom du Christ, et on les vit à la fin, comme s'ils étaient immortels, reprendre en un moment, par le secours de Dieu, leurs forces et leur première vigueur.

Un grand nombre de Gentils, remarquant l'ardeur de leur foi et leur constance dans ces tortures, crurent eux-mêmes au Christ. On l'annonça à l'empereur Maximien qui , à cette nouvelle, désespérant une seconde fois de les vaincre, commanda de les laisser en prison. Ils devaient y rester jusqu'à ce que le Très-Haut mît un terme à leur confession. Cependant ils y avaient fait déjà un long séjour, et un grand nombre de martyrs qui n'y étaient entrés que beaucoup plus tard venaient de consommer leur sacrifice, lorsque les geôliers dirent à l'empereur : « Que voulez-vous que nous fassions de ces hommes que l'on ne peut faire mourir, et qui cependant ne sont pas immortels ? » Ils s'exprimaient ainsi à

cause des nombreux supplices que les martyrs avaient soufferts. Maximien, blasphémant par le nom de ses dieux, leur demanda : « D'où sont-ils? le savez-vous ? » Ils répondirent : « Nous trouvons dans les actes antérieurs de leur procès qu'ils sont originaires de la Galatie, et citoyens de la ville d'Ancyre. » Maximien, entendant cette réponse, ordonna aussitôt de les conduire au duc Lucius, alors gouverneur de cette province. Les saints martyrs éprouvèrent une grande joie en entendant cet ordre, et glorifiant le Seigneur, ils disaient : « Gloire vous soit rendue, ô notre Dieu ! car vous n'avez pas voulu nous frustrer de notre espérance ; vous ne souffrez pas que nous soyons à jamais exilés de notre patrie ; après avoir été montrés dans un si grand nombre de villes, où tant de souffrances nous furent prodiguées, vous nous reconduisez enfin dans la demeure de notre repos. » Pendant qu'ils rendaient ainsi leurs actions de grâces au Très-Haut, on les fit partir pour Tarse.

Les saints martyrs du Christ, Clément et Agathange, furent donc amenés à Ancyre, devant le tribunal du gouverneur Lucius. Celui-ci les fit jeter dans un cachot, où on les attacha à une pierre énorme qui les empêchait de se mouvoir. Le lendemain, il commanda de faire comparaître devant son tribunal Agathange seul, et lui dit : « J'ai compris que ton caractère était doux et facile, et que tu avais été trompé par ce Clément. Je sais, en effet, combien une mauvaise société nous donne, avec le temps, comme une nouvelle nature ; car, ainsi que s'exprime un Sage, « la goutte d'eau qui tombe sans « cesse perce la pierre elle-même. » Tu viens donc nous annoncer une bonne nouvelle, en nous apprenant ta conversion. Tu verras d'ailleurs Clément, fier de sa noble origine dans sa patrie, venir lui-même adorer les dieux. » Agathange répondit : « Le Christ m'a appelé à sa foi par son serviteur Clément ; je n'ai pas été induit dans l'erreur, mais retiré de l'erreur, et je désire en être préservé jusqu'à la mort, afin de pouvoir me réunir au Christ. » Alors Lucius commanda de lui enfoncer dans les oreilles de grandes aiguilles de fer rougies

au feu, et de lui brûler les flancs avec des torches enflammées. Comme le bienheureux martyr ressentait de vives douleurs dans le cerveau par ces cruelles brûlures, il s'écria : « Seigneur Jésus-Christ, ne me privez pas de vos biens infinis et de la jouissance de la lumière de vie ; donnez-moi la patience, et ensuite la victoire ; accordez-moi d'achever dignement le combat et de compléter ma confession en me joignant à votre serviteur Clément, et à tous ceux qui ont généreusement combattu pour votre nom ; enfin, permettez que je vienne maintenant à vous : car mon corps défaille, et mon âme espère en vous seul. » Le gouverneur, voyant qu'il ne pouvait triompher de lui, commanda de le frapper avec le glaive. Les bourreaux le prirent alors, et l'ayant conduit dans un lieu appelé la Crypte, ils lui tranchèrent la tête. Le saint martyr du Christ fut immolé le cinq du mois de novembre. La pieuse Sophie recueillit ses saintes dépouilles, les enveloppa avec des parfums dans un linceul, et les déposa dans cette même Crypte, en un profond sépulcre placée sous les degrés qui conduisent à la petite église. Le bienheureux Agathange acheva son martyre sous les empereurs Dioclétien et Maximien et sous les gouverneurs Agrippinus , Curicius , Domitien, Sacerdon, Maxime, Aphrodisius et Lucius.

Clément, l'athlète du Christ, ayant appris que le bienheureux Agathange avait achevé son glorieux combat, se prosterna sur la pierre à laquelle il était attaché, et fit à Dieu cette prière : « Père saint, je vous rends les plus vives actions de grâces. Seigneur très-juste et très-débonnaire, je veux célébrer votre gloire ; car vous avez daigné faire d'Agathange, votre serviteur, le cohéritier de ceux qui ont confessé votre nom. O Christ, je vous bénis , parce que vous n'avez pas dédaigné ma prière. Que l'on vous loue à jamais, puisque vous avez fait descendre du ciel, dans l'âme d'Agathange, la force, la patience, le courage, qui lui ont permis de triompher des assauts du démon, devenu, par votre permission, le jouet de notre faiblesse et le trophée de votre triomphe. Maintenant,

accordez à tous la paix et la félicité. » Cependant le gouverneur Lucius ordonna de battre de verges le bienheureux Clément, toujours attaché à son énorme pierre, et de lui donner, chaque jour, cent cinquante coups de bâton sur la tête et sur le visage. Le sang du martyr coulait avec tant d'abondance, qu'il couvrait non-seulement toute la pierre, mais qu'il inondait encore le sol de la prison. La nuit, une splendeur céleste se répandait autour du saint prisonnier, dont les Anges guérissaient les blessures.

Le martyr languissait déjà depuis longtemps dans les fers, et supportait avec une patience invincible ces tortures, lorsque arriva la solennité sacrée de la Théophanie. Tout ce qu'il y avait de chrétiens dans la ville, ainsi que la vénérable Sophie, la servante des martyrs, avec ses domestiques et la troupe des enfants qu'elle élevait chez elle, garçons et filles, se rendirent en masse à la prison, et ayant détaché les chaînes de l'athlète de Jésus-Christ, ils le firent sortir de ce cachot. La vénérable Sophie le revêtit alors d'un blanc vêtement, et ayant attaché sur ses épaules le manteau épiscopal, elle lui mit dans les mains le saint Évangile. Les chrétiens placèrent ensuite le saint évêque au milieu de leurs rangs, et le conduisirent, avec des parfums et des cierges allumés, dans leur petite église.

Pendant qu'ils s'avançaient ainsi en grande pompe, l'élu du Christ, l'évêque et martyr Clément, levant les mains au ciel, dit à haute voix : « Seigneur Jésus-Christ, qui, la nuit de votre résurrection, avez apparu aux saintes femmes, annonçant par elles à vos disciples que vous étiez ressuscité, exaucez-moi à cette heure ; accordez à votre troupeau fidèle, après mon trépas, les grâces de votre miséricorde, et le pardon de tous les péchés ; donnez surtout à votre servante Sophie le salut qui fait l'objet de toutes ses demandes, et le bonheur de vous posséder un jour, dans la compagnie des cinq vierges sages. Voilà qu'en effet, depuis sa jeunesse, elle a soutenu de grands travaux et beaucoup de persécutions pour votre

gloire et à cause de moi, ainsi que de ces enfants qui ont été égorgés par haine de votre saint nom. Seigneur, récompensez largement cette mère des martyrs, qui les nourrissait et pansait leurs blessures ; accordez les mêmes faveurs à ceux qui viennent, à son imitation, honorer la déposition de mon corps, à ceux qui suivront un jour l'exemple de ses bienfaits et en transmettront la mémoire à la postérité. Je sais, en effet, que son œuvre ne doit pas périr ; je sais encore que vous nous ferez paraître de nouveau, comme vivants, sous des empereurs et sous des gouverneurs pleins de piété. Oui, de même qu'à cette heure et pendant notre vie vous nous livrez à des princes impies, afin de faire éclater votre puissance dans nos faibles corps; de même, après notre mort vous découvrirez nos restes à des empereurs chrétiens, à des gouverneurs religieux, afin que les peuples obtiennent de vous tout ce qu'ils vous demanderont par ces corps broyés dans les tortures, afin qu'il soit démontré à tous que les fidèles qui ont péri pour la défense de votre nom vivent éternellement.

« Que ceux donc, ô Seigneur, qui auront conservé ma dépouille terrestre, que ceux qui m'ont fait quelque bien reçoivent le centuple, comme vous l'avez promis. Répandez aussi une paix abondante dans les maisons, les villes et les royaumes que nos ossements iront visiter ; comblez de vos bénédictions tous ceux qui élèveront des oratoires pour conserver les restes de votre serviteur qui est mort pour vous, après de longs tourments ; qu'ils reçoivent une recompense proportionnée au zèle qu'ils mettront à entourer d'honneur et de gloire son corps mutilé. Accordez encore à ceux qui viendront vous implorer auprès de mon tombeau, pour un objet juste et raisonnable, les demandes qu'ils vous adresseront par mon intercession; enfin, faites part, ô mon Dieu, de vos richesses inestimables à tous ceux qui, à cause de votre nom, célébreront ma mémoire. O vous, le dominateur de l'univers, écoutez ma prière : apaisez la persécution qui sévit contre vos enfants ; chassez les loups qui désolent votre troupeau; faites resplen-

dir la loi chrétienne par le moyen de vos élus, afin que, rendus à la liberté, ceux qui vous glorifient soient glorifiés, et qu'ils vous adorent et vous louent, vous qui seul méritez la gloire et les louanges, dans les siècles des siècles. Amen. »

La vénérable Sophie, cette amie empressée des martyrs, marchait vêtue d'une longue robe blanche, à la gauche du bienheureux Clément, dont elle soutenait la marche. Étant entrés l'un et l'autre dans l'église avec tous les assistants, on ferma les portes pour arrêter les incursions des impies, et pendant la nuit tout entière les fidèles du Christ se livrèrent à la psalmodie angélique. Au matin, ils célébrèrent avec joie et grande pompe les rites sacrés de la fête. Le divin sacrifice et les cérémonies qui l'accompagnent étant achevés, le bienheureux Clément s'assit sur son siége, et quand les portiers furent placés à leurs portes pour observer si les Gentils ne feraient pas une soudaine invasion, il commença à parler, comme sous l'inspiration de l'Esprit-Saint; car il prévoyait que son heure était proche : « Mes frères, dit-il aux chrétiens assemblés, ne craignez pas; car pas un d'entre vous ne périra, et le loup n'emportera pas une seule brebis de ce troupeau. Moi qui ne suis que le serviteur préposé à votre garde, je me présenterai pour vous. Le pasteur suprême a donné sa vie pour ses brebis spirituelles; il convient que nous aussi nous donnions notre vie pour sauver notre troupeau. Ne craignez donc rien. L'impiété a eu son triomphe; maintenant elle va être vaincue. Bientôt les barbares empereurs vont disparaître, et leur fureur aveugle sera anéantie; bientôt le Christ donnera la paix à ses ouailles; il fera naître une Rome nouvelle, et l'ancienne reconnaîtra sa loi. Toutes les cités, tous les royaumes arriveront à le connaître, et il régnera avec les princes de la terre; les églises se rempliront en toute liberté de la foule des fidèles, et celles qui maintenant sont fermées ouvriront leurs portes; les temples des Gentils seront abandonnés, et ceux qui venaient y sacrifier prendront la fuite. Les impies qui maintenant portent la terreur dans vos âmes, trembleront à leur

tour ; leur fureur impuissante se brisera contre nous ; enfin, plusieurs parmi ceux qui m'écoutent verront persécutés ceux qui maintenant vous poursuivent. »

Quand il eut fini ces paroles, Sophie, la servante du Christ, invita tous ceux qui étaient présents, riches et pauvres, veuves et orphelins, de s'asseoir sur le sol de l'église pour prendre de la nourriture. Toute la foule du peuple était distribuée en groupes de dix personnes. Elle apporta alors, avec l'aide de ses serviteurs, du pain, des mets cuits et du vin, et durant douze jours elle fournit avec joie ces repas aux chrétiens, aux veuves et aux orphelins, en l'honneur du saint martyr Clément. Cependant la fin de la vie du bienheureux évêque, le terme de sa course, que le Christ avait déterminé, approchait. Un dimanche, pendant le saint sacrifice, tandis que, debout à l'autel, il présidait à la célébration des sacrés mystères, auxquels les fidèles participaient, et que les dons divins étaient encore placés sur la table sainte, entra un préfet du nom d'Alexandre, avec une troupe de soldats. Muni des pleins pouvoirs de l'empereur, il s'avança et pendant que le saint évêque et martyr avait la tête inclinée sur l'autel, il ordonna à un de ses satellites de la lui trancher. Il fit ensuite jeter sous les pieds des soldats l'hostie immaculée qui venait d'être offerte. Ceux qui étaient présents s'éloignèrent, non sans verser d'abondantes larmes. Deux des lévites qui exerçaient leur ministère dans le sacrifice sans tache, et qui se nommaient Christophe et Chariton, se tenaient en ce moment debout, auprès de la table sacrée, et pleins du désir de la vie éternelle, ils pleuraient amèrement sur ce qui venait d'arriver. Le préfet ordonna de les faire périr à leur tour et de renverser aussi l'autel.

La fidèle Sophie vint plus tard, avec les chrétiens, pour relever le corps du saint évêque et martyr, honoré des marques de tant de victoires ; elle l'enveloppa dans un blanc linceul, avec des aromates, et le déposa, au chant des hymnes et à la lueur de mille flambeaux, dans le lieu de l'église appelé la

Crypte. S'adressant ensuite à ces restes vénérés, elle dit : « Je vous ai déposés dans la crypte, c'est-à-dire dans un endroit caché ; mais le Christ, pour le nom duquel vous avez enduré de si grandes souffrances, vous placera en un lieu public et élevé, lorsque, dans une nouvelle translation, il vous donnera une demeure digne de vous. Pour moi, ô bienheureux Clément, mon seigneur et mon fils, pour moi qui vous ai nourri et élevé, je ne vous abandonnerai pas ; désormais ce ne sera plus en secret, mais publiquement et en toute liberté, sous des princes et des magistrats chrétiens que je pourrai vous rendre mes hommages. Heureuse serais-je de participer à la gloire qui vous attend dans ce monde ! Mon âge avancé m'appelle déjà vers vous ; car je n'ai été conservée jusqu'à ce jour que pour prendre soin de votre sépulture. Priez donc maintenant pour que je mérite de partager votre repos. »

En disant ces paroles, la vénérable Sophie arrosait de ses larmes le sépulcre du bienheureux évêque, où avait été déposé auparavant le saint martyr Agathange. Déjà elle avait entouré ce tombeau d'une balustrade qui le défendait des approches de la foule. Près des degrés qui conduisaient à la crypte se trouvait aussi une cellule que le bienheureux Clément, pendant sa vie, habitait fréquemment. La pieuse matrone plaça les corps des diacres tout auprès des deux illustres martyrs. Le combat du généreux et très-vaillant martyr Clément fut consommé le vingt-troisième jour de janvier. Il confessa courageusement le nom du Christ sous les empereurs Dioclétien et Maximien, et devant les gouverneurs Domitien, Agrippinus, Curicius, Domitius, Sacerdon, Maxime, Aphrodisius, Lucius et Alexandre. Il était âgé de vingt-huit ans quand il donna sa vie pour la gloire de notre grand Dieu et sauveur Jésus-Christ, à qui soient l'honneur, la louage et l'empire dans tous les siècles des siècles ! Amen.

XLII

LES ACTES DE SAINT MENNAS.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ces Actes ont été publiés dans la collection de Surius.

Lorsque Dioclétien et Maximien, ces ennemis acharnés du véritable roi, tenaient les rênes de l'empire, ils envoyèrent dans l'univers entier des édits par lesquels il était enjoint de pratiquer leur religion impie, et de mettre à mort ceux qui refuseraient d'obtempérer, en ne renonçant pas à la foi de Jésus-Christ. Dès lors, que n'eurent pas à souffrir ceux qui aimaient le Seigneur ? Les prisons n'étaient plus assez spacieuses pour contenir la multitude de ceux qu'on y amenait journellement : des maisons qui naguère regorgeaient d'habitants, étaient alors désertes, tandis que les lieux déserts se transformaient soudainement en cités, vu la multitude de ceux qui y cherchaient un refuge. Les amis de la vérité étaient livrés aux supplices, comme d'insignes malfaiteurs : on pillait leurs biens. Les lois mêmes de la nature étaient foulées aux pieds : on voyait le père livrer son fils à la mort, le fils dénoncer son père pour le faire condamner. De profondes ténèbres semblaient envelopper tous les esprits ; car si, d'une part, les fidèles étaient partout traqués ou mis en fuite ; de l'autre, les prôneurs et les adeptes de l'impiété trouvaient en tout lieu applaudissements et assurance : l'air même était empesté de sang humain, et les plus robustes poitrines étaient suffoquées par l'odeur nauséabonde qui s'exhalait des sacrifices.

A cette époque vivait en Égypte, sa patrie, Mennas, homme admirable et doué d'une vertu éclatante, d'autant plus digne

d'éloges que son père et ses aïeux ne demeurèrent pas stables dans la piété chrétienne, mais au contraire se montrèrent faibles à soutenir ce qu'il y a de plus ferme et de plus solide. Mennas avait embrassé l'état militaire sous Firmilien, tribun de la milice. Peu de temps après, il fut nommé préfet de la cohorte des Rutiliaques, qu'il surpassait tous par sa présence d'esprit, par sa grandeur d'âme, par sa belle taille et par tous les autres avantages du cœur et du corps qui rendent un homme accompli. Comme il se trouvait dans la métropole des Cotyens, étant un jour allé chez le tribun, il prit connaissance de l'édit impie des empereurs. Aussitôt il jette sa ceinture militaire et s'enfuit en un lieu désert, préférant vivre avec les bêtes féroces plutôt qu'avec les adorateurs de vains simulacres. Là il s'adonnait aux jeûnes, aux veilles et à la méditation des oracles divins. Après avoir ainsi purifié ses sens, éclairé son âme et pénétré dans les mystères de la vraie piété, il connut par une révélation que le temps était arrivé d'accomplir le projet qu'il méditait depuis longtemps.

Sachant donc que ce jour-là la ville des Cotyens célébrait une fête solennelle, accompagnée du spectacle d'un combat équestre, il descend de la montagne où il demeurait, et entre dans la ville. Au moment où le peuple composé de juifs, de gentils et de chrétiens, regardait avidement le combat, Mennas se présente au milieu de l'amphithéâtre, traverse la foule assemblée dans l'arène, monte sur un lieu élevé, d'où il puisse être aperçu par les spectateurs, et s'écrie d'une voix retentissante : « J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas ; je me suis présenté ouvertement à ceux qui ne m'interrogeaient pas. » Voulant dire par là que ce n'était point par contrainte, mais de son plein gré qu'il venait affronter le combat. A ces paroles, tout le monde fixe ses regards sur Mennas : on ne songe plus au spectacle, on oublie le combat équestre ; la seule chose qui aborde l'attention commune, c'est la présence de cet homme capable de tant d'audace. Ceux qui partageaient avec lui les mêmes sentiments religieux

admiraient sa hardiesse de langage, et la vive allégresse qu'ils en ressentaient les faisait tressaillir d'aise ; ceux, au contraire, qui étaient ennemis du christianisme, incitaient le juge à le faire mourir. Après que le héraut d'armes eut fait faire silence, on saisit aussitôt Mennas, et on le conduisit devant le président Pyrrhus, qui était assis à la place d'honneur, au-dessus des spectateurs. Lorsqu'il vit Mennas devant lui, il lui adressa des paroles calmes et pleines d'une feinte douceur, et il lui demanda, avec le même ton de bonté, qui il était et d'où il venait. Dès que le martyr lui eut fait connaître sa patrie, sa famille, son état militaire, et l'exil auquel il s'était condamné, faisant valoir au-dessus de tout sa qualité de serviteur de Jésus-Christ, le juge, oubliant sa mansuétude simulée, revint à la colère impétueuse qui lui était naturelle. Cependant il remit au jour suivant un peu plus ample informé, et ordonna d'enchaîner le captif et de le mettre en prison ; puis on continua le spectacle jusqu'à la nuit.

Le lendemain, on reprit la procédure, après avoir ajourné les autres affaires. Le juge, toujours exaspéré de l'événement de la veille, reprochait à Mennas son audace tumultueuse et insensée ; mais ce qui excitait le plus sa fureur, c'était la pensée qu'une présomptueuse arrogance le couvrait lui-même de mépris. Mennas, qui s'applaudissait de sa hardiesse de la veille, lui répondit avec encore plus d'audace : « C'est ainsi qu'il convient de confesser le nom de Dieu ; car il est lumière, et en lui il n'y a point de ténèbres. Et c'est ce que Paul nous enseigne par ces paroles : « On croit du cœur pour la justice, « et on confesse de la bouche pour le salut. » Le juge fut stupéfait de la liberté de plus en plus téméraire qu'il se donnait. Néanmoins il dissimula encore son courroux et reprit son air de douceur, espérant que la hardiesse du martyr finirait par céder à des procédés bienveillants. « Ne perds donc pas, lui dit-il, ô Mennas, cette vie si pleine d'attraits, et ne va pas échanger contre une mort prématurée cette lumière si douce à tous les hommes ; mais plutôt suis nos conseils ; car alors tu

mèneras une vie heureuse et fortunée, les empereurs te combleront d'honneurs et de présents, et tu obtiendras de tels succès qu'ils seront un sujet d'envie pour les autres. » Le martyr ne put retenir un doux sourire à ces propositions qu'il regardait comme de misérables bagatelles, dignes d'amuser des enfants et non de satisfaire des sages ; puis du bon trésor de son cœur, il tira ces paroles : « A mon avis, il n'est rien absolument qu'on puisse mettre en parallèle avec le royaume des cieux ; et le monde entier, apprécié à sa plus juste valeur, ne vaut pas une seule âme. Du reste, si tu tiens à me gratifier, fais-moi plutôt faire l'expérience de tes faveurs par les supplices ; car c'est par là que tu me procureras le bonheur véritable. »

Pyrrhus, entendant ce discours, ne put se contenir plus longtemps, et résolut d'en venir aux tortures. Regardant donc les licteurs d'un air sévère, il ordonna à quatre d'entre eux d'étendre le martyr, et de le frapper vivement avec des nerfs de bœuf. Tandis que Mennas subissait de si âpres tourments, et que le sang qui s'échappait de ses blessures rougissait la terre, un de ceux qui étaient présents, nommé Pégase, et surnommé le Prince, lui dit, simulant la compassion : « Tu vois, malheureux, combien il est périlleux de désobéir ; crois-moi, avant que ta chair ait entièrement disparu sous les coups , songe à ce qui convient au temps où nous sommes, et sacrifie ; car comme tu endures des supplices intolérables, ton Dieu te pardonnera peut-être cette action à cause de cela. » Après qu'il eut ainsi parlé, le martyr, le regardant d'un air indigné, et plus ému de son langage que des rudes coups qu'il recevait, s'écria d'une voix forte : « Retirez-vous de moi, vous tous ouvriers d'iniquité. Pour moi, j'ai sacrifié à mon Dieu, et je lui offrirai encore un sacrifice de louanges; car il me prête son secours, et il fait en sorte que tous vos coups sont pour moi des délices plutôt que des tourments. »

Le juge, voyant que Mennas persévérait dans son invincible patience, et qu'il continuait à parler librement et diserte-

ment, recourut à un autre genre de supplice : il le fit élever sur le chevalet, et ordonna de lui déchirer le corps avec les ongles de fer. Pendant ce supplice, le juge plaisantait le martyr, et lui disait ironiquement : « Eh bien, Mennas, sens-tu à présent quelque douleur ? Veux-tu que nous te procurions une sensation encore plus agréable, au moyen de quelque autre torture ? » Le martyr, malgré ses horribles blessures, lui répondit : « Qu'attends-tu ? Crois-tu donc pouvoir m'épouvanter par des tourments de courte durée, ou faire chanceler la citadelle de ma foi qui, en moi, est immuable ? » A ces mots, le président commanda de le torturer encore plus rudement, et lui défendit de confesser nul autre roi que l'empereur qui, selon lui, était le véritable monarque. Mais le martyr lui répondit : « Comme tu ne sais point quel est ce roi que je confesse, tu le blasphèmes et tu déchaînes contre lui ta méchante langue ; tu oses lui assimiler des hommes sujets à la mort et sortis de la terre, à lui qui leur a donné lui-même l'empire ! car il est le Seigneur et maître de toute chair et de tout esprit. » Le juge, non point pour s'instruire, mais simulant l'ignorance, lui dit : « Qui est celui qui donne la puissance aux monarques, et qui est le Seigneur de toutes choses ? — C'est Jésus, répondit Mennas, le Fils de Dieu, toujours vivant, à qui toutes choses sont soumises au ciel et sur la terre. » Le tyran répliqua : « Tu ne sais donc pas que les rois, à cause de cela même que tu affirmes, s'indignant contre le nom du Christ, ont donné des ordres pour vous faire subir des tourments ? » Le martyr repartit : « S'ils s'indignent, qu'ils s'indignent ; cela ne me regarde pas, moi qui suis serviteur du Christ ; ce que je désire avant tout et de toute mon âme, c'est de persévérer jusqu'à la mort dans cette belle confession, afin d'être trouvé digne des couronnes qu'elle procure ; car il est écrit : « Qui nous sé-
« parera de la charité qui est dans le Christ Jésus ? Sera-ce
« l'affliction, l'angoisse, la faim, la persécution, le péril ou le
« glaive ? »

Le président, s'apercevant que le souvenir de celui qui a

été crucifié rendait la vigueur aux membres du martyr, que tant et de si cruels tourments avaient affaiblis et brisés, donna l'ordre de frotter fortement ses chairs dénudées et meurtries avec des brosses faites de poils rudes. Pendant ce supplice, le martyr disait : « Aujourd'hui, je quitte ma tunique de peau pour prendre le vêtement du salut. » Le juge lui fit ensuite appliquer les torches ardentes ; mais au souvenir du feu éternel, elles lui semblaient n'avoir presque aucune chaleur, et, par la vertu du Christ, le martyr paraissait mépriser tous les supplices qu'on lui infligeait. On l'entendait dire hardiment à ceux qui le tourmentaient : « Mon Seigneur et mon roi m'a appris à ne pas craindre ceux qui tuent le corps, et qui ne peuvent tuer l'âme, mais plutôt à redouter celui qui peut perdre dans la géhenne éternelle et l'âme et le corps. »

Le président Pyrrhus, de plus en plus convaincu de l'admirable et invincible patience du martyr, et repassant dans son esprit ses réponses pleines de justesse et d'à-propos, fit cesser les tourments et en revint aux paroles. Il lui dit donc: « Dis-moi, homme étonnant, d'où te vient cette précieuse facilité d'allocution ; car tu n'es qu'un soldat, et c'est à peine si tu as consacré quelques jours aux lettres humaines ; la guerre et les exercices militaires faisaient, pour ainsi dire, ton unique occupation. » Le martyr lui répondit que ses paroles étaient les paroles mêmes du Christ, qui a dit : « Quand vous serez amenés devant les rois et les princes à cause de moi, ne pensez point à ce que vous aurez à dire ni à la manière de l'énoncer ; car on vous donnera à l'heure même ce que vous devrez dire. » Le président dit alors : « Votre Christ a donc prévu que vous auriez des tourments à endurer pour son nom ? » Le martyr répondit : « Puisqu'il est le vrai Dieu il doit évidemment savoir d'avance ce qui arrivera dans la suite des temps. Il est, en effet, le créateur et la cause première de tout ce qui existe, et avant de rien créer il connaissait parfaitement toutes choses. » Pyrrhus, ne sachant que répondre à des discours si

sensés, lui dit : « Mettons fin à toutes ces paroles superflues, si raisonnables qu'elles soient ; il vaut mieux en venir au fait. Je veux donc que tu choisisses de deux choses l'une : ou de vivre comme nous et avec nous, et c'est ce que tu as de mieux à faire ; ou de te déclarer nettement pour le Christ. » Le martyr lui ayant répondu, avec une noble indépendance : « J'ai toujours été avec mon Christ, j'y suis toujours, et toujours j'y serai ; » le président lui dit qu'il voulait bien se montrer envers lui doux et patient, et il ordonna de lui donner du temps pour réfléchir. Comme il ne pouvait se lasser d'admirer tout à la fois son courage et sa vive intelligence, il faisait tous ses efforts pour l'attirer à ses propres sentiments ; car il ne voulait pas qu'un tel homme fût perdu pour les païens.

Mais le martyr demeura inébranlable ; il n'en devint même que plus hardi dans ses discours, disant ouvertement que le Christ est Dieu, et appelant profanes démons les dieux qu'adorait le président. Celui-ci, outré de colère, ordonne aussitôt de semer par terre des morceaux de fer pointus, et de traîner dessus le martyr pieds et poings liés. Mennas, se sentant aussi à l'aise que si on l'eût traîné doucement sur une prairie émaillée de fleurs, ne cessait d'invectiver contre les dieux et les démons du président. Pyrrhus, ne pouvant plus se contenir, ordonna de le frapper sur le cou et sur les joues, en lui disant : « C'est pour t'apprendre à ne pas mépriser les dieux, et t'empêcher de vomir impudemment contre eux de sanglants outrages. » On le frappa ainsi durant plusieurs heures.

Le juge, voyant, d'un côté, le ferme courage du martyr, et de l'autre, l'inutilité de tout ce qu'on pouvait dire ou faire pour l'amener à changer de sentiment, s'occupa enfin de la sentence qu'il devait rendre. Après s'être brièvement consulté avec ses assesseurs qui partageaient son impiété, il prononça contre le martyr la sentence capitale ; puis il ordonna au licteur de se tenir prêt avec son épée nue, et dé-

signa un lieu hors de la ville où devait être exécutée la sentence. Lorsqu'ils furent arrivés en ce lieu, cette nouvelle arène parut au martyr plus agréable que la première. Il s'entretint ensuite quelques instants avec des personnes de sa connaissance, joignant d'instantes prières aux paroles qu'il leur adressait ; puis, rempli d'une sainte allégresse, comme étant sur le point d'aller jouir de la béatitude qui l'attendait, voulant arriver par l'action de grâces à ce bonheur suprême, il s'écria : « Seigneur Dieu, vous avez daigné m'associer à votre mort précieuse, et vous ne m'avez point laissé dévorer par les bêtes sauvages ; je vous en rends grâces, mais plus encore de ce que vous m'avez soutenu pour conserver pure et intacte la foi que j'ai en vous. » Après cette prière, il se mit à genoux et tendit le cou au bourreau ; on jeta ensuite son corps dans le feu. Et c'est ainsi que fut détruit ce qu'il y avait de mortel en ce saint martyr ; quant à l'âme, elle fut introduite par les Anges dans son bienheureux héritage.

Immédiatement après le supplice de Mennas, des hommes pieux s'empressèrent de retirer du brasier ses précieux ossements, afin de les déposer en des lieux honorables. Quand ils les eurent réunis, ils les enveloppèrent dans des linges de prix, les embaumèrent avec des parfums et des aromates, et leur rendirent saintement les derniers devoirs. Quelque temps après, on les reporta dans sa patrie, comme le saint martyr l'avait recommandé avant de mourir. En effet, il fallait que celle qui l'avait produit et nourri, le reçût et le conservât, après qu'il eut été illustré par le martyre, et il ne convenait pas qu'un autre lieu jouît de la présence de ses précieux restes. Et tout ceci fut accompli par la providence du Christ, à qui revient toute gloire, honneur, puissance, majesté et magnificence, maintenant et dans les siècles des siècles. Amen.

XLIII

LES ACTES DE SAINT CHRYSOGONE, DE SAINTE ANASTASIE ET DE SAINTE THÉODOTA.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ces Actes sont empruntés à la collection de Surius.

Anastasie, qui fut si célèbre par sa grande beauté, avait reçu le jour dans la puissante ville de Rome. La splendeur de sa race, les charmes de sa personne, les qualités de son esprit, et surtout la dignité de toute sa conduite, lui avaient acquis une éclatante renommée. Elle était la fille du noble Prétextat, et avait reçu les divins enseignements de la bouche d'un vénérable personnage appelé Chrysogone, qui fut honoré de la couronne du martyre, comme nous le dirons plus loin, sous l'empire de Dioclétien.

Quand elle eut reconnu, après de nombreux entretiens avec Chrysogone, la fausseté des opinions religieuses des gentils, elle crut fermement que le Christ était le seul vrai Dieu, et que tous les autres qui portaient ce nom n'avaient qu'une vaine apparence de la divinité. Mais elle ne put se livrer librement aux actes de sa piété ; car malgré elle son père la donna en mariage à un gentil nommé Publius, voulant unir ainsi ce qui était si contraire ; car Anastasie désirait avant toute chose conserver intacte sa virginité, et détestait tellement la religion de son nouvel époux, qu'elle ne pouvait même s'arrêter à la pensée de cohabiter avec lui. Afin donc d'approcher du Christ pure et chaste, et de ne transgresser aucun de ses commandements, elle méditait nuit et jour sur sa loi, qu'elle avait toujours présente à l'esprit. Souvent aussi elle quittait les splendides vêtements propres à sa condition,

et prenant un manteau de couleur sombre qui la déguisait entièrement, elle allait, suivie d'une servante, dans les prisons publiques dont elle achetait l'entrée à prix d'argent, pour y soigner avec les plus grandes démonstrations de respect et d'amour ceux qui s'y trouvaient enchaînés à cause du Christ. Elle leur lavait les pieds et les mains, nettoyait leurs plaies, bandait leurs blessures qu'elle baisait avec une sainte affection, purifiait et coupait leurs cheveux et leurs barbes négligés par un long séjour dans les cachots, et leur apportait des aliments avec tout ce qui pouvait être nécessaire à de pauvres prisonniers.

Mais ces saintes pratiques, renouvelées à plusieurs reprises, ne pouvaient être ignorées de son mari. Bientôt, en effet, Publius en fut complétement instruit, et par son ordre de nombreux gardiens furent donnés à Anastasie pour l'empêcher de sortir de sa demeure, et surtout pour lui interdire tout rapport avec ceux qui, selon le dire des gentils, corrompaient ses mœurs, et lui persuadaient de s'abstenir de tout commerce avec Publius. Ce fut pour la noble matrone une cruelle épreuve de ne plus voir ceux qu'elle avait coutume de visiter et de soigner dans les prisons ; mais ce qui lui était surtout pénible et ce qui l'affligeait jusqu'au plus profond de l'âme, c'était de ne pouvoir plus entretenir son maître dans le Christ, Chrysogone, qui était depuis deux ans dans les fers par l'ordre de Dioclétien, après avoir subi de grands tourments pour la foi chrétienne. Elle le visitait souvent dans son cachot quand elle était libre ; mais désormais gardée, pour ainsi dire, à vue, elle n'eut d'autre ressource que de lui écrire, et lui fit parvenir par une vieille servante la lettre qui suit :

« Au saint confesseur du Christ Chrysogone, Anastasie. — Quoique mon père se soit toujours livré au culte des faux dieux, ma mère Fausta vécut cependant avec la piété et la pureté d'une généreuse chrétienne. C'est elle qui, dès le berceau, m'instruisit dans la foi du Christ, et me fit admettre parmi les chrétiens. Après sa mort, je dus accepter pour époux un

païen sacrilége ; mais, par la miséricorde divine, j'ai pu éviter par une maladie simulée toute cohabitation avec lui, et je m'attache maintenant nuit et jour à suivre les traces du Seigneur Jésus-Christ. Mon mari néanmoins ne cesse de dépenser tous les revenus de mon patrimoine, qui lui a donné un rang très-honorable dans la cité, avec des idolâtres perdus de mœurs. Il n'a même pas craint de m'enfermer comme une magicienne, et de me placer sous une surveillance si rigoureuse, que je prévois déjà ma fin prochaine. Le cruel traitement que l'on me fait subir amènera certainement ma mort ; et quoique je me réjouisse déjà de périr en confessant le nom du Christ, cependant je ne puis voir sans amertume toutes mes richesses, que j'avais consacrées au Seigneur, dissipées ainsi par des idolâtres impies et libertins. C'est pourquoi je te conjure, homme de Dieu, de prier le Seigneur afin que si Publius, mon époux, doit un jour arriver à la connaissance de la foi, sa vie soit prolongée, ou que s'il doit mourir dans son incrédulité, la divine providence ordonne que sa présence ne puisse plus nuire aux adorateurs du Christ. Il vaut mieux, en effet, même pour lui, être enlevé de cette vie, que de mépriser le Fils de Dieu et de persécuter ceux qui lui rendent leur culte. Si je suis délivrée, le Christ m'en est témoin, je ne cesserai de visiter ses serviteurs et de leur donner tous mes soins, comme je le faisais autrefois. Salut, ô serviteur du Très-Haut ; je t'en supplie, daigne te souvenir encore de moi devant Dieu. »

Le bienheureux Chrysogone adressa à la noble matrone la réponse suivante :

« Chrysogone à Anastasie. — Tu es agitée par la tempête, au milieu des flots tumultueux de ce monde ; mais le Christ va bientôt arriver marchant sur les ondes courroucées, et d'une seule de ses paroles il apaisera la tourmente que le diable, ton ennemi, avait excitée pour te perdre. Conserve donc la patience au milieu des tourbillons de cette mer en furie, crois fermement que le Christ viendra à ton aide, et rentrant au

dedans de toi-même, dis avec le Prophète : « Pourquoi, ô « mon âme, es-tu livrée à la tristesse ? D'où vient le trouble « dont tu me remplis ? » Espère donc en Dieu, et adresse-lui ces paroles : « Je confesserai encore votre nom, ô Seigneur ; car « vous êtes mon salut et ma vie. » Tu éprouveras dans peu que le ciel te réserve une double faveur, quand il t'aura accordé, avec les biens temporels, les joies spirituelles, et s'il fait acheter ses dons par quelques souffrances, c'est qu'il veut en relever le prix. Ne te laisse donc pas abattre de ce que l'adversité ne respecte pas même ceux qui vivent pieusement. Ce n'est pas un piége, c'est une épreuve qui t'est préparée. Et ne pense pas que tu doives compter sur la protection des hommes ; ils ne peuvent rien pour nous ; car, comme l'atteste l'Écriture, « maudit est celui qui se confie « dans les hommes, et béni, au contraire, celui qui place « son espérance en Dieu seul. » Veille attentivement à éviter les moindres fautes, et cherche dans le Seigneur, dont tu gardes les commandements, les véritables consolations de ton cœur. Bientôt, tu l'éprouveras toi-même, le calme succédera à la tempête, et après les ténèbres d'une nuit affreuse, après les glaces et les frimas d'un hiver rigoureux, tu reverras enfin les rayons brillants du jour, tu sentiras la douce haleine du printemps. Il te sera donné alors de prodiguer, comme autrefois, tes soins à tous ceux qui souffrent pour le nom du Christ, et de mériter par là les joies éternelles. Je te salue dans la paix du Seigneur, et te demande de prier pour moi. »

Ces saintes exhortations donnèrent du courage à Anastasie, et elle commença à considérer la cruauté de son mari à son égard et la rigueur de la clôture à laquelle on la soumettait, comme des événements heureux et qui devaient lui apporter plus de joie que de tristesse. Ceux néanmoins qui la gardaient si étroitement, et surtout Codissius, leur chef, homme méchant et sans entrailles, ne lui permettaient pas même de sortir de sa chambre et de respirer au dehors ; et cela d'après

l'ordre formel qu'ils avaient reçu de Publius au moment de son départ. Ce dernier espérait bien, en effet, grâce à cette réclusion forcée, ne plus retrouver Anastasie à son retour ; car il ne voulait plus d'une épouse qui, selon lui, avait dédaigné l'alliance conjugale, et il pensait devenir ainsi le maître de ses immenses possessions. La noble matrone, sentant que ses forces s'épuisaient dans sa nouvelle prison, et croyant qu'elle y mourrait bientôt, écrivit cette lettre au bienheureux Chrysogone :

« Au confesseur du Christ Chrysogone, Anastasie. — Le terme de ma vie approche ; souviens-toi de moi dans tes prières, afin que mon âme à la sortie du corps soit reçue par celui dont l'amour seul peut me faire supporter tant de maux. La vieille servante qui t'apportera cette lettre, t'apprendra tout ce que je souffre. »

Le bienheureux Chrysogone lui répondit en ces termes :

« Chrysogone à Anastasie. — La lumière est toujours précédée des ténèbres ; de même aussi la santé ne revient qu'après la maladie, et la vie éternelle n'est promise qu'après la mort. Les biens comme les maux de ce monde ont tous la même fin, pour que ni les malheureux ne puissent être tentés de désespoir, ni les heureux emportés par le vent de la superbe. C'est dans l'immensité de la même mer que naviguent les nacelles de nos corps, dont nos âmes tiennent, pour ainsi dire, le gouvernail. Les unes, pourvues d'une solide carène, bravent sans peine dans leur course rapide toute la furie des flots agités ; les autres, plus faiblement construites, périssent en vue du port, au sein même des eaux les plus paisibles. Pour toi, servante fidèle du Seigneur, embrasse avec une amoureuse et forte résolution le trophée de la croix du Christ, et prépare ton âme à l'œuvre de Dieu ; car à peine tu l'auras entreprise, selon tes désirs, que tu y rencontreras la palme du martyre qui doit enfin t'unir au Christ. »

Peu de temps après avoir reçu cette lettre, Anastasie ap-

prit la nouvelle de la mort de Publius. Il avait trouvé dans son voyage une fin digne de sa perversité. Ainsi celui qui mettait toutes ses espérances dans la perte de son épouse, fut le premier enlevé de cette terre par un juste jugement de Dieu, et laissa Anastasie dans un veuvage qui lui apportait plus de joie que de tristesse. Délivrée dès lors de son étroite captivité et de la garde de ces chiens (car c'est le nom que méritaient ses geôliers) qui ne lui laissaient pas un moment de liberté, elle se hâta de retourner à ses occupations pieuses et favorites. Couverte de vêtements modestes, on la vit encore parcourir les prisons, et prodiguer les soins les plus tendres aux confesseurs du Christ, dont elle pansait elle-même les blessures. Elle les encourageait aussi par des paroles ardentes à soutenir avec courage leurs derniers combats. La fin de cette illustre matrone, que nous raconterons plus tard, nous montrera quels fruits elle retira de cette charitable conduite.

En ce temps-là, l'impie Dioclétien résidait dans la ville d'Aquilée. Parmi les soins de l'empire, aucun ne l'occupait plus activement que la poursuite des chrétiens, qu'il voulait exterminer. On vint alors lui apprendre de Rome que l'immense multitude de disciples du Christ que l'on avait jetés dans les cachots et livrés à de nombreux tourments, refusait encore d'abandonner ses superstitions, et qu'un nommé Chrysogone était comme son chef et son maître ; que par ses discours il tenait tous ces hommes suspendus, pour ainsi dire, à ses lèvres. L'empereur ordonna aussitôt de les mettre à la torture, et même de les faire mourir, s'ils ne changeaient pas de résolution. Pour Chrysogone, on devait le lui envoyer ; car il disait en lui-même : « Si je puis triompher de cet homme, aucun de ses disciples n'osera me résister. » Anastasie accompagna l'athlète du Christ que l'on conduisait à César, et ne cessait de l'encourager par des paroles pleines d'une ardente charité, montrant ainsi que la grandeur de son esprit et sa force d'âme triomphaient de la faiblesse de son sexe.

Lorsque l'on eut amené Chrysogone devant l'empereur, Dioclétien lui adressa aussitôt ces paroles pleines de ménagement : « Écoute-moi, Chrysogone, et laisse-toi persuader de vivre comme nous en honorant les dieux. Ne dois- tu pas préférer les joies et les biens de ce monde à des folies inutiles et qui amèneraient ta porte ? Sache, en effet, que non-seulement nous voulons t'épargner les tourments et te laisser jouir du bonheur de la vie, mais encore que nous avons résolu de te nommer préfet de la grande ville de Rome. » Le serviteur de Dieu, nullement intimidé par l'éclat de la puissance impériale, ni séduit par ces offres magnifiques, répondit librement : « Je n'ai jamais connu qu'un seul Dieu, dont la pensée est plus douce à mon cœur que toutes joies de la vie, plus agréable à mes yeux que l'aimable lumière des cieux, dont la possession vaut toutes les richesses. Je lui rends dans mon âme un culte intérieur, mes lèvres publient ses louanges, et je l'adore à genoux devant tout le peuple. Quant à ces divinités si nombreuses, à ces démons, à ces fables extravagantes, loin de les vénérer, je crois, selon le sentiment de Socrate, qu'il faut les rejeter et les fuir, car tout cela n'est bon qu'à tromper les hommes et à perdre les âmes. Les honneurs et les richesses que tu me promets ne me paraissent aussi que des vanités et des ombres, et je n'en fais aucune estime. »

L'empereur ne put souffrir cette liberté de langage et, se voyant comme vaincu dès le premier choc, il laissa la colère s'emparer de son esprit, et ordonna sur l'heure de conduire Chrysogone dans un lieu désert, pour qu'il y eût la tête tranchée. C'est ainsi que, contre sa propre volonté, Dioclétien combla les vœux du saint martyr, bien mieux qu'en lui faisant de si grandes promesses pour l'amener à sacrifier aux faux dieux. L'ordre qu'il avait donné s'exécuta, et le corps du martyr fut jeté sur le rivage de la mer, non loin du lieu où habitaient, avec un prêtre pieux du nom de Zoïle, trois sœurs unies entre elles par les liens de l'amour de Dieu. Leurs noms étaient Agape, Chionie et Irène. Le prêtre Zoïle, averti

par une révélation d'en haut, avait recueilli précieusement les restes du martyr Chrysogone, et les ayant déposés avec la plus grande vénération dans un cercueil, il les cacha dans sa propre demeure. Trente jours déjà s'étaient écoulés, lorsque le martyr Chrysogone, apparaissant au prêtre Zoïle, lui adressa ces paroles : « Sache, lui dit-il, que l'impie Dioclétien, dès qu'il sera informé de la conduite de ces servantes du Christ, les trois sœurs Irène, Agape et Chionie, voudra les punir, et que dans neuf jours il les fera enchaîner. Avertis aussitôt Anastasie, fidèle servante du Seigneur, afin qu'elle les entoure de ses soins, et les encourage au combat qu'elles doivent soutenir, jusqu'à ce qu'elles reçoivent la couronne du martyre. Pour toi, sois assuré que tu recevras bientôt une très-douce récompense de tes travaux ; car dans un temps qui n'est pas éloigné, tu seras délivré des labeurs et des souffrances de cette vie, et conduit auprès du Christ avec ceux qui auront confessé son saint nom. »

Une révélation semblable fut faite à la vénérable Anastasie, et, poussée par l'esprit divin, elle se rendit directement à la petite maison située sur le rivage de la mer, quoiqu'elle ne l'eût jamais remarquée, et demanda aussitôt au prêtre Zoïle à voir ces sœurs, qui lui avaient été montrées pendant son sommeil. Lorsqu'elle les eut connues et qu'on lui eut désigné le lieu où reposaient les restes du bienheureux Chrysogone, elle se prosterna devant ces saintes dépouilles et les vénéra avec une profonde affection. Elle passa ensuite la nuit entière avec les pieuses sœurs, les félicitant du sort qui leur était réservé, et les exhortant à combattre courageusement pour la gloire du Christ ; peu après, elle partit, se dirigeant vers la ville d'Aquilée. Elle savait que ces jeunes vierges devaient subir le martyre avec un grand nombre de personnes, et que la Providence lui ménagerait dans la même circonstance l'occasion de souffrir elle-même pour la foi. Après son départ, ce qui avait été prédit au prêtre Zoïle lui arriva ; il mourut, comme Dieu l'avait annoncé par son mar-

tyr. Quant à Chionie, Irène et Agape, la parole du bienheureux Chrysogone s'accomplit aussi en elles ; car Dioclétien, ce prince qui surpassait tous les autres en cruauté, ayant découvert qui elles étaient, les fit arrêter et conduire devant son tribunal.

Cependant la vénérable Anastasie, qui avant l'interrogatoire avait exhorté les jeunes vierges par de généreuses paroles, ne cessa point, lorsqu'elles eurent été reconduites en prison, de les encourager hardiment au combat, et de subvenir à leurs nécessités corporelles. Ce n'étaient pas elles seules d'ailleurs et les autres prisonniers du Christ qui étaient les objets de ses soins assidus ; mais tous les indigents qui avaient embrassé la religion chrétienne recevaient d'elle de très-grandes largesses. Aux uns elle fournissait des vêtements, aux autres elle donnait une nourriture abondante, à d'autres encore tous ces secours à la fois, et pour ces bienfaits elle ne leur demandait qu'une seule récompense : c'est qu'ils obtinssent pour elle, par leurs prières, ce joyau inestimable qu'elle appelait la couronne du martyre. La suite de ce récit nous montrera qu'elle ne fut pas déçue dans sa sainte espérance.

Agape et Chionie ayant été mises à mort par le feu, Anastasie, l'amante des martyrs, vint recueillir ces précieuses dépouilles, les ensevelit avec des prières, des parfums et des aromates, et les déposa respectueusement dans un sarcophage de grand prix, désirant participer à la gloire de leur martyre. Elle fit de même pour les restes d'Irène, lorsqu'elle eut à son tour enduré le martyre, et elle l'ensevelit auprès de ses sœurs, qui avaient comme elle souffert pour le Seigneur.

Peu de temps après, on présenta devant l'empereur Dioclétien la martyre Théodota, qui était de Nicée, ville de Bithynie, et pratiquait avec une grande ferveur les œuvres de la religion chrétienne. Elle avait habité en Macédoine une même maison avec la noble Anastasie et les trois jeunes vier-

ges. Lorsqu'on l'eut amenée au tribunal, un certain Leucadius, épris de ses charmes (car elle était d'une grande beauté), fit auprès de l'empereur de très-vives instances pour qu'il eût pitié de cette jeune femme si attrayante et ne la fît point périr à la fleur de son âge. Dioclétien, voyant qu'elle était demandée en mariage, l'accorda volontiers à celui qui désirait si vivement devenir son époux; car il espérait qu'à la suite de cette union elle abandonnerait la loi du Christ. Leucadius ayant donc reçu Théodota, on ne saurait dire par combien de paroles aimables et de flatteries de toutes sortes il s'efforça de lui persuader de renoncer au Christ et à la virginité, pour adopter le culte des dieux et contracter un noble mariage.

Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il écrivait sur l'eau, pour ainsi dire, et qu'il chantait en vain tous ses plus beaux airs; car Théodota répondait à toutes ses avances par ces paroles : « Si ce sont mes richesses que tu désires, et si c'est pour les acquérir que tu veux m'épouser, je te les abandonne entièrement, ne me réservant de tous ces trésors que le seul Jésus-Christ; si c'est la beauté extérieure que tu aimes, sache que tes désirs ne seront jamais accomplis, et tu détruirais plutôt mon corps, même en employant le fer et le feu, que la résolution de mon cœur. » Leucadius, ayant entendu cette déclaration, jugea à propos de laisser Théodota dans sa demeure; car il devait accompagner l'empereur dans un voyage, et se réserva de continuer ses poursuites en temps plus opportun. Dès que Théodota se vit libre, elle se réunit à la vénérable Anastasie; et animées toutes deux du même zèle et de la même charité, elles se mirent à parcourir activement les prisons publiques où étaient renfermés des chrétiens, pansant leurs blessures, fournissant à toutes leurs nécessités, les consolant dans leurs souffrances et les animant aussi d'un grand courage pour les combats qu'ils auraient encore à soutenir. Telle était la conduite de ces dignes chrétiennes.

Cependant Dioclétien, voyant les prisons regorger de chré-

tiens retenus dans les fers pour avoir confessé le nom du Christ, et considérant que tous les tourments n'avaient pu les faire changer de résolution, ordonna de les faire périr par divers supplices et de débarrasser ainsi promptement les cachots. On devait saisir ensuite un grand nombre de personnes qui professaient le même culte, les jeter dans les fers et les livrer à la mort, si l'on ne pouvait leur persuader d'abjurer la religion du Christ : tant était grande la fureur de cet impie contre les serviteurs de Dieu, excitée encore par le tyran secret des hommes, le diable, cet ennemi mortel des chrétiens ! Alors les saints furent livrés aux plus affreux tourments, et dans une seule nuit ils périrent tous, les uns par le feu, les autres par le glaive, d'autres encore par des supplices jusqu'alors inouïs.

Mais la grande amante des martyrs, Anastasie, qui devait bientôt elle-même remporter la palme, étant venue le matin dans les prisons selon la coutume, apprit ce qui s'était passé, et, trouvant tous les cachots vides, elle remplit l'air de ses gémissements, et versa des torrents de larmes. Comme on lui demandait quelle était la cause de sa douleur, elle répondit ouvertement; car elle ne voulait pas être une disciple cachée de Jésus-Christ, et craignait, au contraire, de n'avoir pas l'occasion de souffrir pour sa gloire : « Je cherche les serviteurs de mon Dieu qui naguère étaient en prison. » Aussitôt ceux qui l'entouraient, ayant reconnu qu'elle était chrétienne, se saisirent d'elle, et la menèrent devant Florus, préfet de l'Illyrie, en lui disant : « Nous avons trouvé cette femme qui se lamentait devant les prisons ; nous avons compris qu'elle était chrétienne, et qu'elle pleurait sur la mort des chrétiens ; aussi l'avons-nous amenée devant ton tribunal. » Le préfet très-étonné lui dit : « Tu es donc chrétienne ? » Anastasie répondit avec hardiesse : « Certainement je suis chrétienne, et cette qualité que tu crois un déshonneur est mon plus beau titre de gloire. »

Lorsque Florus eut appris quelles étaient la condition, la

patrie et la famille de cette noble matrone, quand il sut qu'elle était née à Rome et qu'elle descendait d'une grande race, il lui dit : « Quel motif a pu te persuader de quitter Rome pour venir jusqu'ici ? » La martyre répondit : « Aucun, si ce n'est la voix de mon Dieu qui m'appelait. C'est pour la suivre qu'abandonnant mes parents, mes amis, ma fortune, et jusqu'au sol chéri de ma patrie, j'ai pris la croix de mon Christ et l'ai suivi avec ardeur et allégresse. » Le préfet dit : « Où est-il ce Christ dont tu parles ? — Partout, répondit la martyre ; il n'est pas de lieu qui soit privé de sa présence. Il est au ciel, sur la terre et sur la mer. Il est encore dans tous ceux qui l'invoquent et le craignent, et faisant en eux sa demeure, il les remplit de clartés divines. » Florus reprit : « Dis-nous où se trouvent ces hommes dont tu parles, afin que nous les connaissions. » Elle répondit : « Jusqu'à présent ils demeuraient parmi nous en corps et en âme ; mais maintenant ils ont abandonné la terre, et nous contemplent du haut des cieux. La mort qu'ils ont soufferte pour le Christ les y a conduits. Mon vœu le plus ardent est d'être comptée parmi eux, et de suivre la route qu'ils ont déjà parcourue. »

Le préfet, comprenant alors que la martyre voulait parler des chétiens qui avaient été mis à mort dans les prisons, lui dit : « Je crois bien qu'il faudra te soumettre aussi à la torture ; ta conduite me fait, en effet, soupçonner que tu es la cause de leur trépas ; car c'est toi sans doute qui les exhortais à résister à nos ordres et à mépriser les édits des empereurs. Mais tu n'as pu te cacher de nos dieux, qui voient tout ; ce sont eux qui ont obscurci ton esprit, au point que, sans songer à ta propre sûreté, tu es venue, pour ainsi dire, te livrer entre nos mains. » Cependant, comme la noble matrone descendait d'une race illustre, le préfet ne pouvait la punir avant que l'empereur eût pris connaissance de l'affaire ; il s'empressa donc de l'informer de tout ce qui s'était passé. Dioclétien, ayant appris d'autre part qu'Anastasie avait distribué aux pauvres les richesses immenses de son héritage

maternel, ordonna de l'enfermer en un lieu sûr, jusqu'à son arrivée. Quand il eut fait son entrée dans la ville, on amena devant son tribunal la bienheureuse servante du Christ, et il voulut aussitôt savoir ce qu'étaient devenues ses richesses ; car il leur portait un bien plus grand amour qu'à ses dieux. « Où sont, dit-il, les trésors que ton père t'a laissés ? » Elle répondit hardiment et avec un grand courage : « S'il y avait eu encore en ma pessession quelque partie de ces trésors qui m'aidaient à soulager les confesseurs du Christ, je ne me serais pas livrée à ceux qui me cherchaient. Mais quand toutes mes richesses ont été distribuées, comme il convenait, à tous ces hommes de bien, et qu'il ne me restait plus que mon corps, j'ai résolu de l'offrir aussi au Christ, mon Seigneur. » L'empereur, ayant entendu ces sages et fortes paroles, feignit de mépriser celle qui n'était à ses yeux qu'une faible femme, jeune encore ; car il craignait en réalité d'être couvert de honte, non plus seulement par les paroles, mais surtout par l'énergique résistance de la noble Anastasie, s'il la soumettait à la torture ; disant donc à haute voix qu'il ne lui convenait pas de disputer avec une femme devenue folle, il mit fin subitement aux débats, et chargea le préfet de continuer le procès de la bienheureuse martyre.

Celui-ci, revêtant aussitôt la peau du renard, s'efforça par des paroles doucereuses de convaincre la servante du Christ : « Pourquoi donc, ô femme, lui dit-il, refuser d'offrir aux dieux des sacrifices comme ton père lui-même le faisait ? Tu les as abandonnés pour adorer ce Christ, qui est né, tu l'ignores sans doute, chez les Juifs, et qui a été mis à mort par ses compatriotes comme magicien. » Anastasie répondit : « Jadis je rendais un culte à ceux que tu appelles des dieux et des déesses ; mais ensuite, obéissant à des pensées plus sages, je les ai livrés au feu, les débarrassant ainsi des injures que leur faisaient sans cesse les araignées et les oiseaux qui se plaçaient sur leurs têtes, ainsi que les mouches qui habitaient sur leurs corps ; en les convertissant en monnaie, j'ai même

pu soulager un grand nombre de pauvres et donner du pain à ceux qui étaient affamés. J'ai rendu de la sorte très-utiles ces dieux et ces déesses, qui ne faisaient rien et ne servaient à aucun usage. » Le préfet, rempli de fureur à ces paroles, dit : « Je ne souffrirai pas que l'on entende même le récit d'un si horrible sacrilége. » La martyre souriant répondit : « J'admire vraiment, ô juge, la finesse de ton esprit, quand tu appelles ce que j'ai fait un sacrilége. Dis-moi donc, s'il y avait dans ces statues inanimées la moindre puissance ou le moindre souffle de vie, qui les empêcherait, lorsqu'on les brise et qu'on les réduit en poussière, d'opposer quelque résistance, de se venger de ceux qui leur font éprouver ces honteux traitements, ou du moins d'appeler un secours étranger et de demander votre protection? Elles ne savent pas même ce qu'elles souffrent, ni si elles souffrent. »

Le préfet, interrompant alors la servante du Christ, dit : « Le très-divin empereur ne m'a ordonné qu'une seule chose, c'est de t'amener à sacrifier aux dieux; si tu refuses, tu périras dans des tourments affreux. » Mais la martyre lui ayant répondu que mourir pour le Christ, c'était acquérir la vie éternelle, il chercha de nouveau par beaucoup de paroles à lui montrer le danger qu'elle courait; il n'épargna pas non plus les menaces, et lui dit de nouveau que la mort punirait ses refus; mais tout fut inutile, et le préfet, voyant qu'Anastasie ne faisait que rire de ses pressantes sollicitations, alla rapporter à l'empereur que tous ses efforts auprès de la noble matrone étaient demeurés stériles. Celui-ci en conçut une irritation plus grande encore et ne savait quel parti prendre, lorsqu'une des personnes de sa cour, cherchant à se rendre agréable à ses yeux, lui dit : « Tu devrais, ô empereur, livrer cette Romaine à Ulpien, pontife du Capitole. Puisqu'il est le ministre des dieux, il mettra tous ses soins à lui persuader d'abandonner sa folie, et s'il n'y réussit pas, il saura du moins la faire périr dans les supplices; quant à ses biens, s'il lui en reste, on pourra les dédier à Jupiter Capitolin. »

Ce projet plut à l'empereur; il fit appeler Ulpien, et lui livra Anastasie. Le pontife résolut tout d'abord de ne point imiter la sévérité de Dioclétien, et, persuadé qu'il obtiendrait tout par l'adresse et la persuasion, il fit conduire avec honneur la servante du Christ dans sa propre demeure.

Ulpien s'efforça donc de répandre par d'artificieux discours le poison de sa doctrine dans le cœur de la bienheureuse martyre. Ensuite il voulut la tenter méchamment par l'aspect des objets les plus propres, dans sa pensée, à la séduire, et plaçait avec malice devant elle les choses les plus contraires. D'un côté il lui offrait de magnifiques parures, et de l'autre il étalait tous les instruments de la torture; ici des joyaux de grand prix et des pierreries éclatantes, là des épées et des glaives tranchants; plus loin des lits somptueux incrustés d'argent et ornés de tentures élégantes, et en face des chaînes, des fouets et des lanières garnies de plomb. Quel était le but de cet homme astucieux en mêlant ainsi ce qu'il y a de plus affreux dans les prisons, avec les produits du luxe le plus raffiné? Il voulait par les objets gracieux attirer la noble Anastasie, ou par les instruments de supplice l'effrayer et affaiblir son courage. Mais sa méchanceté le trompa lui-même, comme dit David le prophète inspiré; car ses inventions artificieuses ne produisirent aucun effet sur l'esprit de la martyre. Elle dit au préfet en conservant la modestie de son maintien, mais d'une voix ferme et assurée : « Garde pour toi seul tous ces objets, fils du diable; car tu périras avec eux. Si tu me condamnes à être battue de verges, si tu me charges les épaules de ce collier de fer, il servira comme d'ornement à mon cou, et je pourrai me présenter ainsi parée devant le Christ, qui se complaira dans ma beauté; car c'est lui qui est mon défenseur, et c'est en lui que mon cœur espère. »

Ulpien se sentit rempli d'admiration pour la grandeur d'âme de cette Romaine; persuadé néanmoins qu'avec le temps sa résistance s'affaiblirait, il voulut retarder la sen-

tence jusqu'au troisième jour; mais la martyre, ne pouvant supporter un si long délai, lui dit : « Regarde ces trois jours comme écoulés, et écoute ce que je vais te dire; car ce sont les mêmes sentiments que je t'aurais exprimés après cette discussion. Je n'adore pas tes dieux, et je ne veux pas obéir au commandement de ton empereur ; mais j'offre un sacrifice de louanges au Christ, roi des siècles, mon seul Dieu, très-saint et immortel. Je suis prête à donner ma vie, à souffrir tous les tourments que tu me prépares pour le gagner lui seul; car il est la vie éternelle. » Le pontife répondit : « Je savais bien que dans ta folie tu choisirais le même genre de mort que ton Christ. » Anastasie, l'entendant ainsi parler, sentit la joie inonder son âme, et s'écria : « Amen ! amen ! Qu'il me soit ainsi fait, ô Christ, mon époux et mon roi ! » Le pontife du Capitole lui demanda aussitôt : « Que signifie cet Amen ? » La martyre répondit : « Tu n'es pas digne de l'apprendre; car il n'est pas un homme sage qui veuille déposer un parfum précieux dans un vase immonde. » Cependant Ulpien fit comme il l'avait résolu, et accorda à la noble Anastasie un délai de trois jours. Il voulut qu'elle fût confiée pendant ce temps à la garde de plusieurs dames romaines de sa qualité; car il pensait que leurs entretiens finiraient par vaincre son opiniâtre résistance. Pour elle, qui voulait accroître plutôt que diminuer l'amour qu'elle portait au Christ, son Seigneur, elle méprisa les discours de ces femmes, qui semblaient un vain bruit à ses oreilles, et levant les mains et le cœur vers le ciel, elle implorait le secours du Christ dans ce nouveau combat, et refusa pendant ces trois jours de prendre aucune nourriture.

Ulpien vint donc à l'expiration du délai our se saisir en quelque sorte de sa proie; car il avait pleine confiance dans ses artifices. Mais lorsqu'il eut interrogé Anastasie, et qu'il vit par lui-même qu'elle s'était confirmée davantage dans sa résolution par ce laps de temps, qu'elle était au-dessus des promesses flatteuses comme de la crainte des tourments, qu'elle

avait même vaincu la nature en se privant si longtemps de nourriture, il s'élança comme un furieux de son tribunal, et saisissant avec violence la servante du Christ, il voulut lui faire outrage ; mais aussitôt le ciel le frappa cruellement, et privé de la lumière de ses yeux, il errait çà et là, ne pouvant plus distinguer les objets. Il éprouvait même dans les organes de la vue des douleurs atroces, et vaincu par la souffrance, le malheureux allait criant et demandant à ses dieux de venir à son secours. La providence de Dieu avait eu son dessein dans ce terrible événement ; en effet, les cris d'Ulpien attirèrent les passants, qui accouruent pour venir à son aide, et la punition envoyée du ciel au pontife de Jupiter devint manifeste à leurs yeux, sans qu'il pût leur cacher la vérité, ou attribuer son mal à toute autre cause. On le conduisit donc par la main à sa demeure, puisqu'il n'y voyait plus ; mais les douleurs toujours plus vives qu'il éprouvait dans les yeux lui firent désirer d'être transporté au temple de ses abominables divinités ; car il espérait trouver auprès des dieux qu'il avait toujours honorés quelque soulagement à son mal. Il y reçut, en effet, une récompense digne de toute sa vie et du culte impie qu'il rendait aux idoles ; car ses souffrances redoublant d'intensité, il rendit l'âme en y entrant.

Anastasie fut alors rendue à la liberté ; elle put même s'éloigner de ces lieux, et se rendit aussitôt auprès de Théodota, qui habitait, comme nous l'avons dit, la maison du comte Leucadius. Elle lui raconta en secret tout ce qu'elle avait souffert, et ce que Dieu avait fait avec elle et par elle. Peu de jours après le comte Leucadius revint de Bithynie, et recommença ses poursuites auprès de Théodota, cherchant toujours à la faire consentir à un mariage. Mais quand il vit qu'il parlait à une muraille, qu'il discourait, pour ainsi dire, avec le vent, et qu'il apprit le retour d'Anastasie auprès d'elle, sa fureur ne connut plus de bornes. Il livra aussitôt la noble matrone au tribunal criminel, après l'avoir fait charger de chaînes. Pour Théodota, qui le méprisait encore davantage depuis

ses dernières sollicitations, il l'envoya au proconsul de Bithynie, l'instruisant par lettres, aussitôt qu'il le put, de tout ce qui la concernait.

Dès son arrivée dans cette province, Théodota fut amenée devant le tribunal du proconsul, qui lui dit : « Voyons, Théodota, veux-tu obéir aux ordres de l'empereur et sacrifier aux dieux ? Tu pourras alors vivre pour tes enfants et jouir de toute sorte de prospérités ; et quoique tu le fasses surtout en leur considération, il est juste néanmoins que tu consultes aussi ton intérêt. » Pendant que le proconsul parlait ainsi à Théodota, le plus âgé des fils de la martyre, nommé Évodius, interrompant le magistrat, lui dit : « Nous autres, ô proconsul, nous ne craignons nullement les supplices que les hommes peuvent infliger, et qui rendent nos corps incorruptibles, en même temps que nos âmes sont immortelles ; ils nous inspirent même si peu de frayeur, que nous y accourons avec autant de joie qu'à un festin. Mais nous y redoutons celui qui a le pouvoir de punir nos âmes et nos corps dans la géhenne du feu. » Le proconsul, jetant les yeux sur cet enfant, lui dit : « Je m'étonne, en te voyant si jeune encore, que tu saches ces choses, et je me demande qui a pu te les apprendre ; car à peine si l'on trouve quelques personnes qui aient pu arriver, après beaucoup de temps et de longs jours, à de si hautes pensées. » L'enfant lui répondit avec une grande sagesse : « C'est notre Sauveur et maître Jésus-Christ qui a dit lui-même : « Lorsque vous serez conduits « devant les rois et les gouverneurs, ne pensez pas à ce que « vous allez dire ; car il vous sera donné, dans l'heure même « où l'on vous interrogera, ce que vous devrez répondre. » Ainsi donc ces paroles ne m'appartiennent pas ; ce n'est pas la prudence humaine qui me les a inspirées ; et quoique ma langue les ait prononcées, c'est Dieu seul qui les avait mises dans ma bouche. »

Le juge, renonçant alors à tenter davantage la mère et le fils aîné, s'adressa aux deux autres enfants, dont l'âge plus

tendre ne semblait pas devoir lui opposer une longue résistance. Mais ces jeunes rameaux furent aussi forts que la généreuse tige qui les avait portés; ils se montrèrent les dignes fils de leur mère et les courageux émules de leur frère. Le président, voyant qu'il ne gagnait rien avec eux, s'adressa à Théodota et à son fils aîné : « Montrez enfin quelque sentiment de pitié; épargnez au moins ces jeunes enfants, que vous allez voir périr sous vos yeux. » Ces paroles, et beaucoup d'autres encore qu'il leur disait, étant inutiles, il ordonna de frapper rudement de verges le fils devant sa mère. Mais la généreuse chrétienne, loin de montrer aucune faiblesse, parut joyeuse des coups que recevait son premier-né, et l'excitant du geste et de la voix, elle lui dit : « Mon enfant, ne te laisse point abattre, résiste courageusement; des honneurs célestes et une couronne éternelle seront la récompense de ces souffrances que tu endures pour le Christ. » Le proconsul, transporté de fureur en l'entendant ainsi parler, conçut un projet que le démon seul pouvait lui inspirer; il livra cette matrone digne de tant de respect aux outrages d'un homme impudique; mais la joie de cet insolent fut de courte durée.

A peine, en effet, Hyrtacus (c'était son nom) eut-il porté la main sur elle, qu'il parut défaillir, et il ne pouvait plus regarder la martyre sans un effroi qui se peignait sur son visage. Il se mit à pousser des cris, et déclara au proconsul que, dès qu'il avait voulu s'approcher de Théodota, il avait vu à ses côtés un jeune homme d'une beauté merveilleuse, revêtu d'habits magnifiques, qui lui avait donné un si vigoureux soufflet, que ses narines étaient comme écrasées et répandaient beaucoup de sang. Le stupide proconsul, aveuglé par la colère, ne comprit rien de ce qui se passait; l'évidence du miracle ne lui fit même aucune impression, et il continua à presser la servante du Christ d'obéir à l'empereur. L'ayant fait de nouveau approcher de son tribunal, il la menaça des plus terribles châtiments, et lui dit : « Si tu ne veux pas ado-

rer les dieux immortels, tes fils seront massacrés en ta présence. » Théodota répondit : « Mais c'est ce que je désire depuis longtemps ; car lorsque j'aurai envoyé au Christ mes fils devant moi, et que je les saurai arrivés heureusement dans le port, je pourrai suivre leurs traces, et dire en toute vérité ces paroles : « Me voici, moi et les fils que vous m'avez donnés, ô mon Dieu ! » Le proconsul, ne pouvant plus maîtriser sa colère, ordonna de livrer au feu Théodota avec ses enfants. Le bûcher fut bientôt allumé, et ils y montèrent avec autant de joie que s'ils fussent entrés dans une source d'eau ive. La mère bénissait le Seigneur, ses enfants s'unissaient à elle dans leur chant de triomphe, et ils rendirent ainsi heureux et consolés leurs âmes au Créateur. Telle fut la bienheureuse fin de cette famille chrétienne.

Cependant la martyre du Christ, Anastasie, était toujours gardée à vue dans la maison du préfet d'Illyrie. Celui-ci, s'étant informé avec soin de sa condition antérieure, avait appris qu'elle descendait d'une race illustre, et que ses parents lui avaient laissé d'immenses possessions. Enflammé d'un désir cupide, et dominé par l'amour de l'argent, il ordonna de la faire venir en sa présence et lui dit : « O femme, je sais que tu es très-opulente ; maintenant donc décide-toi à obéir à ton époux, qui, par une disposition dernière et conforme à la loi, a voulu que tu fisses l'abandon de ces richesses : cède-moi ces biens, ces possessions, en un mot, toute ta fortune, et tu y trouveras deux avantages : le premier sera d'accomplir la loi, et le second de te délivrer de nos mains. Dorénavant tu pourras vivre comme il te plaira, et sacrifier au Dieu que tu adores. »

Anastasie, entendant ces paroles, ranima son courage, et, remplie de la sagesse d'en haut, répondit : « O juge, le Christ, mon maître, dit quelque part dans les Évangiles : « Vendez « tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous ac- « querrez ainsi un trésor dans le ciel. » Mais, puisque tu es déjà riche, quel besoin as-tu de cette fortune ? Quelle est,

en effet, la personne assez insensée qui, voulant secourir les pauvres et les indigents, donnerait le bien qui leur est destiné à celui qui nage dans les délices ? Si je te voyais ayant faim et soif, sans vêtement, malade ou plongé dans un cachot, je pourrais alors, selon la parole du Christ, te donner à manger et à boire, te vêtir, te visiter et t'accorder tous les soins qui te seraient nécessaires. Loin de là, tu es, selon la chair et le monde, riche et puissant, et tu ne demandes pas ce qui pourtant te manque véritablement, ce dont tu as un besoin si pressant. » Le préfet l'interrompit pour lui demander : « Quelles sont ces choses dont je manque, et qui me font si grand défaut ? » Anastasie répondit : « Oui, ta misère est très-grande, et tu n'as pas ce qui surpasse tous les autres biens : la foi, la connaissance des mystères cachés, la vérité. »

Le préfet, voulant alors, ce semble, faire montre de la finesse de son esprit, s'empara de cette réponse et s'adressa ainsi à la martyre : « Puisque tu es si riche en foi, dis donc à cette montagne : « Transporte-toi là-bas ; » si elle s'y transporte, nous croirons aussitôt à tout ce que ton maître t'a promis. » Anastasie, qui possédait la doctrine, répondit : « Notre foi peut s'élever jusqu'à faire de tels prodiges et de bien plus grands encore. J'en prends pour témoin Moïse, qui non-seulement opérait des miracles sur la terre, mais encore divisait les eaux de la mer et les réunissait de nouveau ; Josué, qui arrêtait le soleil, placé si haut sur nos têtes ; Élie, qui fermait le ciel et suspendait les pluies. Et que serait-ce, si je parlais des disciples du Christ, dont les vêtemens et l'ombre seule guérissaient les malades, et chassaient les démons qui habitent parmi vous ? Je ne vous rappellerai pas non plus les merveilles qui tous les jours sont produites sous vos yeux par ceux qui combattent pour le Christ, quoique votre malice et votre aveuglement vous empêchent d'en retirer les enseignements qu'elles contiennent. Mais ce n'est pas au moment qu'il vous plaira de choisir que cette puissance divine doit

être invoquée par les chrétiens ; ils sembleraient alors chercher l'approbation de leurs persécuteurs. Il est écrit que vous autres infidèles, vous cherchez tantôt les prodiges et tantôt la sagesse ; tandis que, nous chrétiens, nous prêchons Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. — Ce qui m'étonne, dit alors le juge, c'est qu'il ait été crucifié. Comment, en effet, votre Christ, qui est Dieu, d'après ce que vous dites, comment a-t-il pu être suspendu à une croix, et recevoir ensuite un coup de lance dans le côté ? On ne dira pas que Jupiter, qui est le plus grand et le plus puissant de nos dieux, ait jamais souffert un pareil traitement. Pourquoi donc ne pas l'adorer de préférence et ne pas rejeter le crucifié ? » La martyre répondit : « C'est que cette croix et cette mort sont pour le Christ et pour tous les chrétiens un vrai titre de gloire ; car par elles le Christ leur a donné, et ils ont eux-mêmes reçu l'immortalité et le bonheur san fin. Que ton Jupiter garde pour lui ses œuvres, je ne veux pas y participer. Cherche, si tu le veux, à imiter ce dieu que tu dis si puissant ; mais laisse-moi marcher sur les traces de mon maître Jésus-Christ. »

Le président fut très-irrité de ces réponses, et il ordonna de jeter Anastasie dans une prison obscure. Il voulut qu'on fît passer sous ses yeux tous les instruments de torture, afin qu'après les avoir vus, l'horreur qu'elle en aurait parvînt à ébranler sa constance, ou que du moins, si son courage la mettait au-dessus de ces craintes, elle eût d'avance un avant-goût des tourments, aussi cruels que variés, qu'elle aurait à subir. Cependant il commanda de lui apporter quelque peu de nourriture, mais seulement après le coucher du soleil. La martyre, ayant reçu ces aliments, ne voulut pas y toucher ; elle était tout entière occupée de son amour pour le Christ, qui était la véritable nourriture de son âme et la lumière splendide dont les reflets illuminaient son cachot. Chaque nuit d'ailleurs Théodota, la compagne de ses combats, lui apparaissait, et par ses paroles remplissait son cœur de joie,

en même temps qu'elle l'animait à continuer généreusement la lutte. Anastasie, la voyant ainsi venir à diverses reprises, lui demanda, car elle voulait savoir la cause de ce prodige, comment elle pouvait apparaître en ces lieux après sa mort; elle répondit : « C'est que Dieu accorde aux âmes des martyrs, lorsqu'elles sont sorties de ce monde, d'y revenir auprès de ceux qu'elles aiment, et de les consoler par leurs paroles et par leur vue. »

Le trentième jour étant arrivé, le préfet pensa que la martyre devait être sur le point de succomber aux privations et aux souffrances de la prison, et que sa résistance en serait affaiblie. Il la fit donc amener devant son tribunal ; mais la voyant pleine de vie et parlant avec plus de liberté que jamais, il fut profondément irrité contre les gardes, comme s'ils lui avaient frauduleusement apporté de la nourriture. Il les accusa de s'être laissés aller à une fausse compassion, et leur enlevant la garde de la prison, il voulût qu'elle fût confiée à d'autres soldats qu'il savait disposés à exécuter tous ses ordres. Les ayant donc placés dans ce poste, en leur recommandant de veiller avec soin pendant trente jours encore, il s'éloigna après avoir mis son sceau sur les portes. Anastasie, malgré ce cruel traitement, ne cessa point de se livrer à ses occupations accoutumées ; elle priait avec ardeur, et passait les nuits en oraison et les bras étendus en forme de croix. Enfin le préfet, l'ayant fait sortir de ce cachot, la condamna, ainsi que plusieurs accusés, à être précipitée dans la mer. Parmi eux se trouvait un homme pieux, appelé Eutychianus, qui, privé de ses biens parce qu'il avait confessé le nom du Christ, devait aussi périr dans les flots.

Lorsque le navire qui portait les condamnés fut arrivé en pleine mer, les gardes montèrent sur une barque, et ayant fait de tout côté des ouvertures au vaisseau que montaient Anastasie, Eutychianus et les autres condamnés, ils l'abandonnèrent à la fureur des vagues, et se dirigèrent eux-mêmes vers le rivage. Déjà les flots de la mer couvraient le navire,

lorsque la martyre Théodota, envoyée de Dieu pour secourir ses serviteurs, parut assise auprès de la voile; elle saisit en main le gouvernail, et conduisit très-heureusement le navire jusqu'à terre. Elle annonça ensuite à haute voix qu'Eutychianus avait mérité d'être mis au nombre des martyrs du Christ. Alors tous ceux qui avaient été condamnés à périr dans les flots de la mer, pleins d'admiration à la vue de ce prodige, se jetèrent aux pieds d'Eutychianus et de la martyre Anastasie, et les supplièrent de vouloir bien leur enseigner les principes de la foi. Ayant obtenu ce qu'ils demandaient, ils furent pendant quelque temps initiés, comme il convenait, aux actes de la piété chrétienne, et enfin réunis au troupeau du Christ. Leur nombre montait à cent vingt personnes.

Trois jours après, la nouvelle de cet événement parvint au préfet. Il s'empressa de faire saisir aussitôt cette troupe nouvellement enrôlée dans l'armée du Christ, et ordonna de les amener devant son tribunal. Pensant qu'ils n'avaient pas entièrement abandonné leur premier culte, il leur fit distribuer de l'or et de l'argent, et leur promit les plus grands avantages, s'ils voulaient quitter cette nouvelle religion et adorer de nouveau les dieux des gentils. Mais il fut trompé dans son attente, et ne pouvant douter de la force et de l'ardeur de leur résolution, il fit alors placer devant leurs yeux des épées nues, des brasiers ardents et de grandes poêles destinées à être mises sur le feu. « Si vous refusez encore, leur dit-il, voilà qui vous décidera, même malgré vous, à sacrifier. » Mais lorsqu'il vit que les confesseurs regardaient du même œil les instruments de torture et les richesses qu'on leur promettait, il leur fit subir un grand nombre de tourments, et les condamna enfin, contre toute justice, à périr par le glaive. Quant à la généreuse martyre du Christ, il commanda de l'attacher par les membres à trois poteaux, et d'allumer autour un grand feu, afin d'en finir avec elle. Cet ordre fut promptement exécuté, et la bienheureuse mar-

tyre rendit ainsi son âme à Dieu, le vingt-cinquième jour de décembre.

Une dame de grande qualité, nommée Apollonie, vint prier la femme du préfet de lui accorder les restes de la martyre; et les ayant reçus, elle les ensevelit avec honneur, comme il convenait, et les déposa dans le jardin attenant à sa demeure. Plus tard, elle y fit élever un sanctuaire magnifique à la gloire d'Anastasie, dont elle célébrait toujours la fête anniversaire. Après un grand nombre d'années, Constantinople, cette noble et très-heureuse cité, reçut dans ses murs les saintes dépouilles de la martyre, qui furent déposées dans une basilique d'une grande beauté et digne de la bienheureuse Anastasie. On y conserve encore ce trésor précieux, qui est comme une source de miracles et un parfait soulagement pour les âmes et pour les corps. Gloire en soit rendue au Père, au Fils et à l'Esprit-Saint, qui sont un dans la divinité et dans l'empire; à eux appartiennent l'honneur, la majesté, la magnificence, maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Amen.

XLIV

LES ACTES DES SAINTS FIRMUS ET RUSTICUS.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ces Actes ont été découverts et publiés au siècle dernier par Scipion Maffei.

Sous le règne de l'impie Maximien, il s'éleva dans la cité de Milan une violente persécution contre les chrétiens, et beaucoup de fidèles ayant subi un glorieux martyre pour le nom du Seigneur, montèrent couronnés dans le royaume des cieux. En ce temps-là vivait un homme de noble race, du nom de Firmus; il était citoyen de Bergame, et l'empe-

reur, qui le connaissait très-particulièrement, lui était favorable. Sa fortune était grande, et il passait ses jours dans la prière et le jeûne, donnait largement de son bien aux pauvres, auxquels il faisait des distributions journalières, et exerçait surtout une généreuse hospitalité envers ceux qui souffraient pour le Christ. Les pontifes des temples d'idoles annoncèrent alors à l'empereur que Firmus s'était fait chrétien, et qu'il blasphémait contre les dieux, en les appelant des démons. L'empereur, ayant entendu ce rapport, envoya aussitôt son questeur avec des soldats pour se saisir du coupable. Ceux-ci se rendirent à la demeure du bienheureux Firmus, qu'ils trouvèrent assis dans un bosquet de ses jardins, et lisant le passage de l'Évangile où le Seigneur dit : « Si quelqu'un abandonne sa maison, ses champs, ses richesses, ou son épouse, ou ses enfants, ou ses parents, pour la gloire de mon nom, il recevra le centuple, et ensuite la vie éternelle. »

Les soldats l'entendant lire ces paroles, se jetèrent en même temps sur sa personne, et le maltraitant de coups, ils le chargèrent de chaînes, et le firent sortir de sa maison pour le conduire à Milan. A peine avaient-ils quitté ensemble la ville qu'ils rencontrèrent un homme appelé Rusticus, parent lui-même du bienheureux Firmus et chrétien plein de zèle. Voyant les chaînes qui chargeaient les mains et le cou de Firmus, il se mit à pleurer en s'écriant : « O mon très-cher Firmus, je veux mourir aussi avec toi ! » Et il suivait la troupe en répétant souvent ces paroles. Les soldats lui dirent : « Es-tu donc adonné à ces mêmes arts magiques, toi qui cries ainsi après nous ? » Il répondit : « Non, je ne suis pas magicien, comme vous le dites, mais chrétien, et tout disposé à me laisser enchaîner ainsi que Firmus pour la gloire du nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a souffert pour le monde entier. » Le questeur demanda : « Quel est celui qui a souffert pour vous ? » Ils répondirent tous deux : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, et dont

nous sommes les serviteurs. » Le questeur dit: « Nous verrons bientôt si votre Christ pourra vous délivrer des mains de l'empereur. » Et il les fit enchaîner l'un et l'autre, commandant en outre d'imposer une lourde charge sur leurs épaules. Le bienheureux Firmus dit alors : « Confirmez, Seigneur, ce que vous avez commencé en nous. » Ils allaient cependant l'un et l'autre psalmodiant et disant : « Seigneur, conduisez nos pas dans la voie de vos commandements, afin que nous marchions toujours dans votre vérité ; » et encore : « Qu'il est doux, qu'il est agréable à des frères d'habiter ensemble dans l'union ! »

Le lendemain ils arrivèrent à Milan, et aussitôt le chef de la troupe fit connaître à l'empereur qu'il avait amené celui qu'ils devaient saisir, et avec lui un certain homme appelé Rusticus, qui se disait chrétien et prêt à mourir avec joie pour le Christ. L'empereur ordonna qu'ils fussent l'un et l'autre emprisonnés, et mis sous la garde de son conseiller Anulinus. Le jour suivant, ayant fait dresser son tribunal dans l'hippodrome du cirque, il se fit amener les serviteurs de Dieu Firmus et Rusticus. Quand ils furent en sa présence, il leur demanda: « Combien avez-vous de dieux? » Ils répondirent : « Nous n'avons pas plusieurs dieux ; car il n'y a qu'un seul Dieu qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent; c'est à lui que, nous chrétiens, nous adressons nos hommages. » L'empereur dit : « Écoutez-moi ; sacrifiez aux dieux Saturne et Apollon, afin d'échapper aux tourments, et de recevoir des honneurs, comme tous les autres membres de vos nobles familles ; car je le jure par les dieux immortels, par mon propre salut et par la prospérité de la république romaine, si vous refusez de sacrifier, je ferai de vous un exemple terrible. » Les bienheureux martyrs répondirent tout d'une voix : « Fais ce que tu voudras, et sache que jamais nous n'adorerons des statues travaillées de main d'homme, sourdes et muettes, qui ne voient pas, qui ne sentent pas et ne peuvent pas même se mouvoir. Nous ne

craignons par tes menaces, qui passeront comme ton règne terrestre et périssable. Nous avons dans les cieux un Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; c'est lui que nous vénérons, c'est lui que nous adorons, c'est à lui seul que nous offrons le sacrifice de nos louanges. »

L'empereur, transporté de colère en entendant cette réponse, commanda d'apporter des verges. Il fit étendre par terre les bienheureux martyrs, après qu'on les eut dépouillés, et ordonna à six bourreaux de passer sur eux et de les frapper en disant : « Sacrifiez aux dieux que l'empereur adore. » Pendant ce supplice, Firmus et Rusticus répétaient ces paroles : « O Dieu, notre Sauveur, venez à notre aide ; Seigneur, délivrez-nous pour rendre gloire à votre nom, afin que les nations ne disent pas : « Où donc est leur Dieu ? » Après qu'on les eut cruellement battus, Maximien les fit relever, et leur dit : « Écoutez-moi ; je suis disposé à vous accorder tout ce que vous me demanderez ; vous serez les premiers dans l'empire ; renoncez seulement à cette vaine superstition, sacrifiez aux dieux immortels que nos pères ont adorés de tout temps. » Les bienheureux martyrs répondirent : « Nous refusons tes offres et tes promesses ; car nous attendons la couronne éternelle qui nous est réservée dans les cieux. Ces dieux devant lesquels, pauvres misérables, vous courbez honteusement la tête, ne sont que des démons, et tous ceux qui leur offrent des sacrifices iront brûler avec eux dans le feu éternel. » L'empereur indigné commanda de les jeter dans les cachots, et de mettre leurs pieds dans les ceps. Son grand conseiller Anulinus, étant sur le point de partir pour le pays des Vénètes, envoya dire ces paroles à Firmus et à Rusticus dans leur prison : « Hommes insensés et pervers, vous êtes pourtant de noble race ; songez donc à sauver votre existence. Si vous refusez encore de sacrifier, je le jure par les grands dieux et par la tête de l'empereur, vous allez être soumis aux plus horribles tourments. » Les bienheureux martyrs répondirent au messager d'Anulinus : « Va, et rap-

porte à ton maître cette réponse : « Les supplices que tu nous prépares sont passagers ; Jésus-Christ notre Seigneur t'en réserve de bien plus terribles au jour suprême du jugement de Dieu. »

Anulinus se rendit alors auprès de l'empereur, et lui dit : « Ordonnez que ces hommes sacriléges me soient livrés, et je saurai bien les forcer à sacrifier aux dieux. » L'empereur commanda aussitôt de les tirer de la prison, et quand ils furent en sa présence, il leur dit : « Qu'avez-vous résolu de faire pour sauver votre vie » ? Les bienheureux martyrs répondirent : « Le Christ est notre salut et notre vie : son Esprit nous anime. » L'empereur alors les fit livrer au conseiller Anulinus, en disant : « S'ils ne veulent pas sacrifier aux dieux, qu'on les fasse périr dans les tourments. » Anulinus qui devait, comme nous l'avons dit, partir pour la Vénétie, ordonna d'enchaîner les serviteurs de Dieu, et de les conduire à la ville de Vérone, sans leur donner ni pain ni eau pendant le voyage. Lorsqu'ils y furent arrivés, le troisième jour, on les livra à un officier nommé Caïus Ancharius, vicaire de cette ville, qui devait les garder jusqu'au retour d'Anulinus. Ancharius les reçut dans sa demeure, et les fit enfermer dans une salle basse. Vers le milieu de la nuit, on sentit dans la maison un tremblement de terre, et des voix se firent entendre, qui psalmodiaient et disaient : « Seigneur, faites éclater sur nous votre puissance, afin que ceux qui nous persécutent voient ces prodiges et soient confondus. » Caïus Ancharius accourut aussitôt, et apercevant dans la salle une lumière resplendissante, et les saints martyrs assis à une table couverte de mets délicieux, il tomba comme mort. Le bienheureux Firmus s'approchant de lui, le toucha et lui dit : « Lève-toi ; ne crains rien. » Ancharius se leva sur l'heure et demanda à ses prisonniers comment il se faisait qu'ils se trouvassent déchargés de leurs chaînes. Les bienheureux martyrs lui ayant dit que le Christ, pour lequel ils souffraient, les avait ainsi délivrés, et qu'il leur pro-

mettait encore des biens éternels, Caïus Ancharius tomba à leurs genoux et crut, ainsi que toute sa famille.

Six jours après, Anulinus rentrait dans la ville de Vérone, et faisait convoquer par des hérauts tout le peuple au spectacle. Le bienheureux évêque Proculus, qui, par crainte des gentils, se tenait caché avec quelques chrétiens dans un oratoire ignoré, non loin des murs de la ville, ayant appris le retour d'Anulinus, et son intention d'interroger les deux vaillants soldats du Christ, passa toute la nuit dans la prière, suppliant le Seigneur de daigner l'admettre lui-même au nombre de ses martyrs. Se levant donc dès l'aurore, il annonça aux chrétiens qu'il voulait aller à Vérone, et visiter les saints martyrs de Dieu. Arrivé à la maison de Caïus Ancharius, où ils se trouvaient encore, il les embrassa avec joie, en disant : « Vous êtes les bienvenus, mes frères ; mettez votre confiance dans le Seigneur Jésus-Christ, et daignez me recevoir comme un compagnon de vos combats ; car je désire en les partageant n'avoir plus avec vous qu'une seule intention, subir la même épreuve pour le Seigneur, et mériter comme vous d'entrer dans sa gloire, où nous célébrerons éternellement ses louanges. » Firmus et Rusticus répondirent : « Amen ! »

Cependant Anulinus ordonna à ses officiers de faire comparaître les bienheureux martyrs devant son tribunal. Ils coururent aussitôt à la maison d'Ancharius, et, trouvant l'évêque Proculus assis avec eux, ils dirent en se moquant de lui : « Que fait ici ce vieux avec des criminels que l'on va condamner ? » Le bienheureux évêque Proculus répondit : « Ils ne seront point condamnés, mais couronnés par Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et plût au ciel que je fusse digne d'être compté parmi eux ! car moi aussi je suis chrétien ! » Et en disant ces paroles, il présentait ses mains aux soldats pour être enchaîné. Ceux-ci le lièrent aussitôt. Cependant Anulinus s'était assis sur son tribunal, entouré d'une foule nombreuse de peuple. On lui amena alors Firmus et Rusticus, que précédait l'évêque Proculus, les mains attachées derrière

le dos. Quand ils furent en sa présence, il demanda d'abord quel était ce vieillard qui précédait les deux autres prisonniers. Les soldats répondirent : « Il s'est présenté lui-même à nous pour être enchaîné et conduit ici. » Anulinus dit : « Ne voyez-vous pas que son grand âge le fait extravaguer ? » Alors les soldats détachèrent les liens de Proculus, et après l'avoir injurié et maltraité de coups sur le visage, ils le jetèrent hors de la ville. Pour lui il s'éloigna bien triste, parce qu'on le séparait des bienheureux martyrs, et se rendant auprès des siens, il leur raconta tout ce qui était arrivé. Après qu'on eut chassé l'évêque, Anulinus regardant Firmus et Rusticus, leur dit : « Voulez-vous enfin sacrifier aux dieux immortels, à Jupiter, à Junon, à Saturne, à Apollon, que tous les hommes révèrent, devant qui l'empereur lui-même fléchit le genou, ou bien préférez-vous mourir ? » Les bienheureux martyrs répondirent : « Nous ne sacrifions pas aux démons ; car il est écrit : « Qu'ils leur deviennent semblables, ceux qui fa-« briquent les idoles ou qui mettent en elles leur confiance ! »

Alors Anulinus commanda de semer par terre des cailloux et des fragments de briques pour y rouler les corps des serviteurs de Dieu. Pendant qu'on les tourmentait ainsi, un nuage vint les couvrir, et de ces pierres sortirent des flammes, comme d'une fournaise ardente, qui semblèrent aux bourreaux s'élancer sur leurs têtes ; ce qui répandit l'effroi parmi tous les païens. Les bienheureux martyrs, au contraire, étaient debout sains et saufs, sans aucune blessure, et ils rendaient grâces à Dieu en disant : « Nous vous glorifions, Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui avez envoyé votre Ange pour nous délivrer des tortures que nous préparaient l'impie Maximien et son ministre Anulinus, et qui avez répandu sur nos corps l'huile de votre miséricorde. » La multitude qui assistait à ce spectacle était dans l'admiration et disait : « Il est grand, le Dieu des chrétiens ! » Mais ceux qui entouraient Anulinus, aveuglés par le diable, se mirent à crier : « Faites périr ces magiciens, de peur qu'ils ne sédui-

sent nos fils et nos filles. » Aussitôt Anulinus, plein d'une rage infernale, ordonna d'allumer un grand feu, et d'y jeter Firmus et Rusticus. « Nous verrons, dit-il, si leurs maléfices pourront encore les sauver. » Les bienheureux martyrs s'étaient à peine munis du signe de la croix, qu'ils furent lancés dans le brasier, où ils se mirent à chanter au Seigneur l'hymne qui préserva les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, afin que la puissance divine vînt aussi les secourir. Sur l'heure même les flammes se divisèrent en quatre parts, brûlant ceux qui les avaient allumées, tandis qu'elles respectaient même les cheveux, et jusqu'aux franges des vêtements des soldats du Christ. Ils commencèrent alors à louer ensemble le Seigneur, en disant : « Soyez béni, ô Dieu notre Seigneur, qui nous avez visités et délivrés de l'embrasement. » Toute la foule du peuple, voyant ces merveilles, dit à Anulinus : « Qu'as-tu fait? Pourquoi nous amener ici ces magiciens? La ville de Vérone va périr tout entière. Délivre-nous donc de ces hommes redoutables. » Excité par ces clameurs, Anulinus ordonna qu'on les conduisît hors de la ville, où ils seraient décapités, après avoir été battus de verges. Les soldats firent ce qu'on leur avait commandé ; et les martyrs de Dieu Firmus et Rusticus eurent la tête tranchée hors des murs de Vérone, sur les bords du fleuve appelé l'Adige, le cinq des ides du mois d'août.

Après leur mort, Anulinus commanda d'apporter devant lui tous les écrits et tous les actes des chrétiens, pour les jeter au feu ; car il disait : « Ceux qui les liraient pourraient tomber dans l'erreur, comme les criminels que nous avons punis, et leur sépulcre serait bientôt plus honoré que les temples de nos dieux qui ont existé de tout temps. » Il défendit aussi d'ensevelir les corps des martyrs, voulant qu'ils fussent dévorés par les bêtes féroces ou les oiseaux de proie. Alors Caïus Ancharius partit avec deux parents du bienheureux Firmus, venus de Bergame pour voir l'issue de l'affaire, et tous trois se rendirent hors de la ville, pour veiller cette nuit

et garder les corps des saints martyrs. Pendant qu'ils veillaient ainsi, survinrent sept hommes qui se disaient des marchands, et qui portaient une litière avec des linceuls d'une éclatante blancheur. Ayant enveloppé avec respect les précieuses dépouilles, ils les placèrent dans la litière, disant avec des pleurs : « Malheur au peuple de cette ville à cause de ses péchés ! » Et ils marchaient psalmodiant et répétant ces paroles : « Bienheureux, Seigneur, ceux que vous avez choisis et appelés à vous; ils habiteront dans votre demeure. » Caïus Ancharius et les parents du bienheureux Firmus les suivirent jusqu'au fleuve, où ils trouvèrent un navire. Ces hommes dont nous avons parlé y placèrent les corps saints et partirent; depuis lors on ne les a plus revus. Caïus Ancharius et ses compagnons retournèrent à Véronne, le cœur pénétré de componction, et reconnaissant que le Dieu des chrétiens est seul grand et véritable. Ils crurent au Seigneur, et furent baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Après ces événements, les corps des bienheureux martyrs furent transportés dans la province de Carthage, dans la ville appelée Précone. C'est là qu'ils furent ensevelis par les Anges, à qui Dieu avait confié ce soin.

XLV.

LES ACTES DE SAINT PHILIPPE, ÉVÊQUE D'HÉRACLÉE.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ces Actes font partie de la collection de Dom Ruinart.

Le bienheureux Philippe avait été éprouvé d'abord comme diacre, bientôt ensuite comme prêtre, dans les nombreux travaux que l'Église impose à ses ministres. Le dévouement à ses devoirs lui avait mérité la louange des hommes, et ses

vertus, les joies de la conscience; l'honnêteté de ses mœurs l'avait en même temps mis à l'abri de tout reproche. Ce fut donc du consentement des frères qu'il fut enfin élevé à la dignité épiscopale. Personne n'en fut surpris : tant il en paraissait digne; plusieurs même s'étonnèrent qu'on eût attendu si longtemps. Aussitôt on vit briller dans sa personne toutes les vertus de l'évêque que l'Apôtre Paul nous a retracées dans l'Épître, où, parmi de nombreux préceptes, il a mêlé cette sentence : « Celui qui désire l'épiscopat désire une œuvre qui engage à toute perfection. » Alors confirmant dans la foi ses disciples, le prêtre Sévère et le diacre Hermès, par de fréquents entretiens, il eut le bonheur de les voir partager non-seulement ses pensées, mais encore la gloire de sa passion; en sorte qu'après les avoir eu pour ministres dans l'offrande du glorieux mystère, il les eut pour compagnons dans son martyre. Plein d'amour pour les préceptes divins, l'illustre vieillard leur consacrait sa vie, et s'offrait sans cesse à Dieu comme victime, dans cette même ville d'Adrianopolis où il devait souffrir. Comme un pilote habile et courageux souvent expose son vaisseau à la fureur des vagues et cherche à leur résister, et quelquefois il cède, et avec la sagesse d'un maître il évite la tempête; ou encore comme un habile cocher, qui tantôt lâche les rênes, et tantôt les resserre fortement, ne laissant jamais les chevaux courir sans frein, ni s'endormir dans une longue torpeur : ainsi le bienheureux Philippe gouvernait son peuple par un commandement tout divin, et veillait sur lui avec la tendresse d'un évêque.

Malgré les coups dont le menaçait une cruelle persécution, son cœur ne se laissa point troubler. Un grand nombre lui conseillaient de quitter la ville pour éviter la rage d'une affreuse cruauté; il ne voulut jamais sortir, nous apprenant par son exemple que de tels supplices étaient plus à ambitionner qu'à craindre. Il se contenta de dire : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! » et il demeura dans son église. Là il exhortait chacun des frères à la patience par des discours pleins de

la céleste doctrine. « Frères, leur disait-il, vous dont la foi est sincère, les temps annoncés par les prophéties ne sont pas éloignés. Le siècle penche vers sa ruine; il semble rouler le cercle de ses derniers jours. Le diable dans sa rage obstinée nous menace ; le pouvoir lui a été donné pour un peu de temps ; il vient, non point, il est vrai, pour perdre les serviteurs du Christ, mais pour les éprouver. Le saint jour de l'Épiphanie approche ; c'est un heureux avertissement de nous préparer à la gloire. Donc que ni les menaces des impies, ni leurs tourments ne vous épouvantent ; car le Christ donne à ses soldats la patience de souffrir et la récompense de tous les supplices qu'ils endurent. C'est pourquoi j'ai la confiance que tous les efforts de nos ennemis sont inutiles. »

Le bienheureux Philippe parlait encore, quand le stationnaire de la cité, Aristomaque, arriva pour fermer l'église des chrétiens, en y apposant les scellés de la part du gouverneur. Le bienheureux Philippe dit : « Ta croyance est bien vaine et bien insensée, si tu t'imagines que le Dieu tout-puissant habite plutôt dans des murs de pierre que dans les cœurs des hommes. Tu n'as pas compris sa parole dans le saint prophète Isaïe, quand il a dit : « Le ciel est mon trône, et la « terre est l'escabeau de mes pieds. Quelle demeure espérez- « vous donc me préparer ? » Le lendemain, le stationnaire vint faire l'inventaire de tout le mobilier de l'église, et y apposa le sceau de l'empereur. Tous les frères étaient plongés dans la tristesse ; et nous voyions le deuil et l'angoise envelopper la ville entière. Cependant le bienheureux Philippe, avec Sévère, Hermès et les autres, se demandait plein d'anxiété ce que la nécessité des circonstances exigeait. Appuyé aux portes de l'église, il ne permettait pas que personne s'éloignât du siége qui lui avait été confié. Il parlait de l'avenir, et méditait dans la douleur de son âme chacun des événements dont ils étaient les victimes. Comme des médecins habiles coupent à un malade un membre inutile et lui enlèvent ce qui est pourri ; s'ils voient quelque apparence de vie, ils préfèrent

comme remède la médecine au fer ; mais ils retranchent impitoyablement tout ce qui tombe en dissolution, de peur qu'au contact d'une chair sans vie ou malsaine, les membres voisins encore intacts ne soient atteints ; enfin, pour ne pas souiller ce qui est sain, ils tranchent ce qui est faible ; de même. en ces jours difficiles, le bienheureux Philippe, sachant habilement distinguer les méchants des bons, ordonnait aux premiers de devenir meilleurs. Quant aux bons, il les exhortait par des discours pleins de douceur à ne pas changer, distribuant ainsi le remède aux malades et les conseils à ceux qui étaient en santé.

Quelque temps après, les frères étant réunis à Héraclée pour célébrer le jour du Seigneur, le président Bassus trouva Philippe, environné de tous les fidèles, debout à la porte de l'église. Bassus aussitôt, voulant les mettre en jugement, s'assit selon l'usage. Il les fit approcher : puis s'adressant à Philippe et à la foule, il leur dit : « Quel est parmi vous le maître des chrétiens, le docteur de l'Église » Philippe répondit : « C'est moi que tu cherches. » Bassus continua : « Tu connais la loi de l'empereur qui défend aux chrétiens de tenir des réunions ; il veut que dans tout l'univers les hommes de cette secte se convertissent aux idoles ou soient mis à mort. Ainsi donc tous les vases que vous avez qu'ils soient d'or ou d'argent ou de toute autre matière, quel que soit d'ailleurs le prix du travail, de même aussi les Écritures que vous lisez et que vous enseignez, soumettez-les à l'examen de notre puissance. Que si vous ne le faites pas de bon gré, vous y serez réduits par les tourments. » Le bienheureux Philippe répondit : « Si, comme tu l'affirmes, nos tourments doivent te rejouir, notre âme est prête. Prends donc ce faible corps que tu as en ton pouvoir, et déchire-le avec toute la cruauté que tu voudras. Seulement cesse de t'attribuer un pouvoir quelconque sur mon âme. Quant aux vases que tu demandes, bientôt tu recevras tout ce que nous en avons ; car il nous est facile de vous faire ce sacrifice. Ce n'est point

avec un métal précieux, c'est par la crainte de Dieu que nous honorons le Seigneur ; c'est la beauté du cœur, et non l'ornement matériel d'une église, qui peut plaire au Christ. Quand à nos Écritures, tu ne peux les recevoir, et il serait indigne à nous de te les livrer. »

A ces paroles du saint martyr, le président fit approcher les bourreaux. Mucapor entre aussitôt : c'était un monstre qui semblait avoir abdiqué la nature humaine ; il en ignorait tous les nobles instincts. Le Président appela le prêtre Sévère ; comme on ne pouvait facilement le trouver, il fit outrager indignement Philippe. Le supplice se prolongait sans mesure, lorsque le saint diacre Hermès, témoin de tant d'indignités, sécria : « Juge, avec tes impitoyables recherches quand même on te livrerait tous nos saints livres, et qu'il ne resterait plus aucune trace écrite de cette vénérable tradition dans tout l'univers, nos descendants, fidèles à la mémoire de leurs pères, et animés par le zèle de leur propre salut, auraient bientôt refait des volumes en plus grand nombre, et ils enseigneraient avec d'autant plus d'ardeur la crainte respectueuse que nous devons au Christ. » Pour avoir ainsi parlé, on le soumit à une longue et cruelle flagellation, à la suite de laquelle il entra dans le lieu où l'on conservait cachés tous les vases sacrés ainsi que les Écritures. Il y fut suivi par Publius, l'assesseur du président ; c'était un homme avide de tous les gains honteux, et possédé par la passion du vol. Il se mit aussitôt à détourner avec adresse quelques-uns des vases dont on avait fait l'inventaire. Il ignorait, l'insensé, le châtiment dont il était menacé. Hermès voulut blâmer son audace et l'arrêter ; le monstre lui meurtrit le visage à ce point que le sang jaillit en abondance. Bassus l'ayant appris, fit venir Hermès ; l'aspect de son visage tout sanglant l'irrita contre Publius, et il fit soigner la victime. Cependant les vases qu'on avait trouvés, ainsi que toutes les Écritures, furent, par ordre du président, livrés aux mains d'un officier. Il fit ensuite conduire au forum Philippe et

tous les autres, entourés de gardes nombreux, afin de réjouir le peuple par un spectacle,et d'effrayer par un grand exemple tous ceux qui auraient voulu refuser d'obéir.

Pendant que la foule se rendait au forum, le président chargea les soldats d'emporter toutes les Écritures. Après quoi. il se rendit en toute hâte au palais, résolu d'enlever partout aux fidèles les richesses de leurs églises. Le toit lui-même de la maison du Seignenr, fut dépouillé de ses ornements. On activait à coups de fouet la répugnance de ceux qui étaient chargés de cet office, de peur qu'ils ne fussent trop lents à détruire, Ce fut comme une guerre domestique ; on eût dit qu'une sédition avait tout à coup bouleversé la cité ; tant était grande la confusion. En présence de tout les citoyens et d'un grand nombre d'étrangers réunis pour ce spectacle, les feux sont allumés, et l'on jette toutes les Écritures divines au milieu de ce vaste incendie. Les flammes s'élancèrent vers le ciel si impétueuses et si menaçantes, que tous les spectateurs s'enfuirent saisis d'épouvante. Quelques-uns cependant, au milieu de cette exécution, étaient demeurés sur le forum qui sert de marché à la ville, et entouraient le bienheureux Philippe.

Quand la nouvelle de cet affreux malheur fut arrivée jusqu'à eux, le saint prenant la parole leur dit : « Habitants d'Héraclée, juifs et païens, à quelque secte, à quelque religion que vous apparteniez, sachez que l'heure des derniers temps n'est pas éloignée, cette heure que l'Apôtre nous apprenait à craindre, lorsqu'il disait : « Voilà que du haut du ciel la colère de Dieu va se révéler pour punir l'impiété et l'injustice des hommes. » Sur Sodome autrefois a pesé la juste colère de Dieu, à cause des crimes de ses habitants. Si donc les habitants d'Héraclée redoutent le jugement de Sodome, qu'ils fuient ses injustices, et recherchent enfin le Dieu qui s'est réservé le jugement ; qu'ils abandonnent le vain culte des pierres et assurent leur salut. Ceux qui dans l'Orient ont vu les feux de Sodome, ont eu là un signe du jugement, un exemple de la

colère de Dieu. Mais ces feux ne devaient pas être seulement manifestés en Orient ; la Sicile, et même l'Italie, ont eu aussi leur merveilleux enseignement. Le saint homme Lot avec ses filles fut arraché par les Anges à la ville de Sodome, parce qu'il était exempt de péché et plein d'horreur pour les crimes de ses concitoyens. De même autrefois, en Sicile, une immense quantité d'eau s'élança de la bouche du cratère divin, en même temps qu'une flamme vengeresse descendait du ciel pour punir les pécheurs. Tout fut consumé, à l'exception de deux jeunes vierges qui échappèrent au danger. Même au milieu de la frayeur universelle, la prudence ne les avait point abandonnées : leur père était accablé par la vieillesse et les infirmités ; elles l'emportèrent pieusement dans leurs bras. Mais en cherchant à échapper à l'incendie, le doux fardeau qu'elles portaient les arrêta dans leur fuite ; un cercle de flammes pétillantes les environnait, et elles se virent contraintes d'essayer un moyen de salut désespéré. Le Christ tout-puissant ne voulut pas laisser succomber tant de piété filiale et de dévouement. Par le secours sensible de sa majesté souveraine, il rendit le père à ses enfans et les enfants à leur père, en sorte que l'on put comprendre que ce n'était pas Dieu qui avait manqué, mais bien plutôt le mérite et la vertu à tous ceux qui furent les victimes de l'incendie. Aussitôt donc s'ouvrit pour les vierges une voie libre et sûre, et partout où elles dirigeaient leurs pas, vous eussiez vu la flamme tracer, comme en se jouant, la route devant elles. Le feu suspendait son souffle embrasé ; doux et caressant comme le zéphir, il embellissait même tous les lieux sur leur passage ; on eût dit qu'à la volonté de ces vierges tout s'animait d'une nouvelle vie.

« Telle était donc la sainteté de leurs mérites et la puissance de leur piété filiale. que le feu respectait non-seulement leurs personnes, mais encore les endroits par où elles passaient. Ce lieu que la flamme n'avait pas osé toucher s'appela depuis la Piété, il a conservé jusqu'aujourd'hui ce nom glo-

rieux qui devra, mieux que tous nos écrits, transmettre à nos descendants le souvenir du miracle. Quant à ce feu intelligent, c'était sans aucun doute le feu divin qui, juge et vengeur de toutes nos actions, descend souvent du ciel sur la terre, et brûle tout ce qu'il y trouve d'inutile. Autrefois la pensée de ce feu inspira je ne sais quel amour de la mort à Hercule, en lui persuadant que les hommes dévorés par les flammes deviennent des dieux ; et l'infortuné héros se brûla sur le mont Igie. Il est vrai que le médecin Esculape, frappé de la foudre sur le mont Cynosyris, trouva dans ce feu comme une consécration divine aux yeux des gentils insensés, qui se prirent à honorer en lui ce qui n'était, certes, pas une puissance quelconque, mais le juste châtiment de ses crimes et sa triste fin. Assurément ils n'auraient pas imaginé en lui tant de puissance s'il eût continué à vivre. C'est ce même feu qui a brûlé ce que les Éphésiens appellent leur dieu, brûlé le Capitole et le temple de la ville de Rome, brûlé l'empereur Héliogabale ; ce même feu qui n'a point épargné dans Alexandrie l'asile de Sérapis, dévorant à la fois le temple et son dieu.

« Qui donc, dites-le-moi, pourrait espérer encore du secours de ces vaines idoles, qui non-seulement ne peuvent se donner l'être, mais ne sauraient même se le conserver ? Un tel dieu est créé par celui qui l'adore ; et si par hasard le matin il devient la proie des flammes, le soir l'activité vigilante de l'ouvrier l'a remis en état. Tant qu'on pourra trouver des pierres et du bois, les dieux ne manqueront point parmi les hommes. Dans Athènes, le dieu Bacchus a volontiers laissé brûler son temple, sachant que la foudre consacrerait sa divinité. Minerve avec sa lance a brûlé de même ; ni la tête de la Gorgone qui défend sa poitrine, ni l'éclat de son armure aux mille couleurs n'ont pu la défendre ; plus heureuse, si elle eût continué à tourner ses fuseaux ! De même à Delphes, le temple d'Apollon, que la tempête avait déjà renversé, fut aussi consumé par un feu mystérieux. Mais celui qui punit respecte partout sa grâce ; s'il éprouve l'homme juste, ce n'est

plus une flamme qui châtie, c'est une lumière qui fait éclater la vertu. »

Au milieu de ce long discours, Hermès aperçoit le prêtre Cataphronsius et ses ministres, qui portaient aux idoles des mets impies, de sacriléges offrandes. Aussitôt il dit aux fidèles qui l'environnaient : « Ce festin que vous voyez, c'est l'invocation du diable ; on l'apporte pour nous souiller. » Philippe lui dit : « Que le bon plaisir du Seigneur s'accomplisse ! » En même temps le président Bassus arriva, escorté d'une foule nombreuse de tout sexe et de tout âge. Ainsi qu'il a coutume d'arriver dans la multitude, les uns s'attristaient de la souffrance des saints, tandis que la colère, chez les autres, s'emportait aux plus grands excès ; ils disaient qu'il fallait contraindre à sacrifier tous les serviteurs de Dieu. Les Juifs surtout étaient les plus violents ; car le jugement de l'Écriture contre eux est toujours vrai ; c'est d'eux que l'Esprit-Saint a dit par son Prophète : « Ils ont sacrifié au démon, et non à Dieu. « Enfin le président commença l'interrogatoire ; il dit à Philippe : « Immole des victimes aux dieux. » Philippe répondit : « Comment puis-je, moi chrétien, honorer des pierres ? » Bassus dit : « Tu ne peux refuser à nos maîtres le tribut d'un sacrifice. » Philippe répondit : « Nous avons appris à obéir aux princes, à offrir aux empereurs nos hommages ; notre culte, jamais. »

Bassus dit : « Mais à la fortune de la cité, vous ne refuserez pas un sacrifice. Voyez comme elle est belle, comme elle est riante, avec quelle bienveillance elle admet à l'honneur de son service tout ce peuple nombreux. » Philippe répondit : « Je vois bien qu'elle vous plaît, puisque vous l'honorez ; pour moi, je professe hautement que l'œuvre d'un homme, quel que soit son talent, ne pourra jamais m'arracher au culte du Maître du ciel. » Bassus dit : «Laisse-toi toucher par cette belle et colossale statue d'Hercule que tu vois devant tes yeux. » Philippe répondit : « Ah ! les malheureux, dignes de toutes nos larmes ! ignorer à ce point la sainteté trois fois

adorable de la Divinité ! Infortunés que vous êtes, vous abaissez le ciel aux proportions de la terre ; et, dans votre ignorance de la vérité, vous inventez et vous fabriquez l'objet de votre culte ! Qu'est-ce donc que l'or, l'argent, l'airain, le fer ou le plomb ? N'est-ce pas de la terre, cette terre qui dans son sein les nourrit et les forme ? Vous ignorez la divinité du Christ, qu'aucune intelligence humaine ne peut ni mesurer ni comprendre ; et vous osez reconnaître quelque ombre de puissance dans ces dieux que la main d'un ouvrier, peut-être appesanti par le sommeil ou par le vin, vous a façonnés ? Si, par hasard, de son travail sort une image plus parfaite, aussitôt à cette image vous attribuez la puissance, vous la revêtez de la divinité. Convenez que vos maisons et vos palais sont des ateliers de sacriléges, où l'impiété se renouvelle sans cesse ; car enfin, lorsque, pour les usages domestiques, vous brûlez quelque morceau de bois, c'est la matière de votre dieu que vous brûlez. Quelle excuse donnerez-vous d'un pareil crime ? Vous dites, il est vrai : Ce bois n'était pas un dieu ; mais je vous répondrai : Il pouvait le devenir, si l'ouvrier l'avait voulu. Et vous ne comprenez pas dans quelles ténèbres vous êtes plongés ! Parce que le marbre de Paros est beau, le Neptune qu'on y taillera en sera-t-il meilleur ? Et parce que vous avez un bel ivoire, votre Jupiter en retirera-t-il quelque attrait de plus, si vous l'y entaillez ? Avouez que vos ouvriers ont trouvé un excellent moyen d'accroître la valeur du métal qu'ils emploient ; mais ce n'est pas au profit du dieu ; c'est au leur. Concluons donc que tout cela n'est que de la terre, qu'il faut fouler aux pieds et non pas adorer. Dieu, à notre sentiment, a fait la terre afin que nous en jouissions ; pour vous, il paraîtrait qu'il ne l'a faite que comme une matière destinée à vous fournir des dieux. »

Bassus, à ce discours, ne put s'empêcher d'admirer la généreuse fermeté de Philippe ; et déjà vaincu par le premier des accusés qu'il entendait, il se tourna, plein de colère, vers Hermès, et lui dit : « Toi, du moins, offre le sacrifice à nos

dieux. » Hermès répondit : « Je ne sacrifie pas; je suis chrétien. » Bassus dit : « Quel est ton rang dans la cité ? » Hermès répondit : « Je suis décurion ; mais voici mon maître à qui je fais profession d'obéir en tout. » Bassus dit : « C'est-à-dire que si j'amène Philippe à sacrifier, tu le suivras comme ton maître. » Hermès répondit : « Non, ni moi je ne suivrai son apostasie, ni toi tu ne triompheras de sa vertu. Un même esprit, une même force nous animent. » Bassus dit : « Tu seras livré au feu, si tu t'obstines dans cette fureur de la résistance. » Hermès répondit : « Les flammes dont tu me menaces sont vaines et sans vigueur ; presque avant de s'élever, elles retombent. Insensé ! et tu ignores les ardeurs de ce feu éternel qui se nourrit et s'agite sans relâche, pour consumer, dans d'interminables souffrances, les disciples du diable. » Bassus dit : » Sacrifie du moins à nos maîtres, à nos empereurs, en disant : Vie et puissance à nos princes ! Hermès répondit : « Nous aussi, nous cherchons pour nous la vie. » Bassus dit : « Si vous cherchez la vie, sacrifiez donc ; dérobez-vous à ces « horribles chaînes, à ces cruels tourments. » Hermès répondit : « Juge impie, non, jamais tu ne nous amèneras à ton impiété ; car tes menaces, loin de nous inspirer une lâche terreur, donnent à notre foi plus de courage. »

Le regard de Bassus, à ces mots, s'enflamma de colère, et, avec un accent de voix terrible, il commanda qu'on les reconduisît en prison. Pendant le trajet, des hommes de la foule, plus impudents que les autres, osaient porter sur Philippe leurs cruelles mains et le pousser avec violence ; souvent le saint évêque roulait à terre, en sorte que l'instant même où on le conduisait en prison ne le laissait pas sans souffrir. Mais le très-saint vieillard, comme s'il eût été insensible, se relevait de terre avec une visage joyeux qui ne témoignait ni indignation ni douleur. La stupeur avait envahi les âmes ; tous étaient en admiration devant un vieillard qui souffrait avec joie tant de cruelles insultes. Cependant les saints martyrs arrivèrent en chantant des psaumes

au Seigneur qui avait fortifié leur courage, et se livrèrent avec joie à leurs gardiens. Après quelques jours de prison, il plut à la Majeste divine qu'on leur offrît la maison d'un certain Pancrace, où, sous la surveillance des soldats du gouverneur, ils devaient être traités avec tous les égards de l'hospitalité. Or, comme ils demeuraient dans cette maison, les frères accouraient en foule de toutes parts auprès de ces saints confesseurs, qui les accueillaient avec bonté et leur enseignaient les sacrés mystères. Le diable, témoin de cette affluence, devint furieux de se voir enlever tous ses sujets; c'est pourquoi, par la trahison et les calomnies; il obtint un nouvel ordre de les remettre en prison. Mais la prison était voisine du théâtre, et même s'appuyait sur sa partie circulaire, en sorte qu'on avait pu y ménager une communication secrète. Par cette voie, les prisonniers, pénétrant dans l'enceinte réservée aux spectacles, pouvaient y recevoir la foule qui accourait pour les visiter. Cette pieuse avidité était si grande et si universelle, que la nuit même ne suspendait pas la visite des frères. Vous les eussiez vus se succéder tout le jour aux pieds de leur évêque, et, prosternés religieusement à terre, baiser avec amour les traces sacrées de ses pas ; tant ils savaient qu'était grande la puissance que Dieu lui avait donnée pour les aider !

Sur ces entrefaites, Bassus, à la fin de sa présidence annuelle, reçut un successeur dans la personne de Justin. C'était un cœur pervers, incapable de connaître Dieu et trop endurci pour le craindre. Ce changement causa aux frères une grande douleur ; car Bassus leur avait montré des égards, et, en présence de la raison, il se laissait vaincre ; même depuis quelque temps sa femme avait embrassé le service de Dieu. A l'arrivée du nouveau président, Zoïle, le magistrat de la cité, au milieu du grand concours des citoyens, donna l'ordre aux soldats d'amener Philippe devant le tribunal de Justin. A peine fut-il introduit, Justin lui dit : « Tu es l'évêque des chrétiens ? » Philippe répondit : « Je le suis, et c'est un devoir pour moi de

me montrer tel à tes yeux. » Justin dit : « Les empereurs, nos maîtres, ont daigné nous confier la mission d'amener tous les chrétiens à sacrifier. S'ils refusent, nous devons employer la contrainte, et contre l'obstination, le châtiment. Aie donc pitié de ta vieillesse, et ne l'expose pas à des tortures que la vigueur elle-même de la jeunesse aurait peine à supporter. » Philippe répondit : « Des hommes, vos semblables font des lois, et vous les recevez ; vous les gardez par la crainte d'une peine nécessairement très-courte ; combien plus nous devons, nous, obéir aux ordres de notre Dieu, qui punit les coupables dans des supplices éternels ! » Justin dit : « Il est juste d'obéir aux empereurs. » Philippe répondit : « Je suis chrétien, et je ne puis faire ce que tu m'ordonnes. On t'a donné le pouvoir de me punir, mais non de me contraindre. » Justin dit : « Tu ne soupçonnes pas quels affreux tourments vont t'envelopper. » Philippe répondit : « Me tourmenter, tu le peux ; me vaincre, jamais. Non, personne ne m'amènera à sacrifier à vos dieux. » Justin dit : « Je t'attacherai les pieds, et tu seras traîné par la ville. Si tu survis, la prison s'ouvrira encore devant toi pour de nouveaux supplices. » Philippe répondit : « Plaise à Dieu que ta parole ne soit pas vaine, et que tu accomplisses enfin tes désirs impies ! » Alors Justin le fit attacher et traîner, ainsi qu'il avait dit. Bientôt le corps du saint, heurtant avec violence contre un pavé inégal et rude, fut couvert de blessures dans tous ses membres. Les mains des frères le recueillirent et le reportèrent en prison.

Cependant, comme une troupe de bêtes sauvages qui recherchent leur proie avec des cris furieux, les ministres du nouveau président multipliaient leurs poursuites, afin de découvrir le prêtre Sévérus qui, pour se soustraire à leurs recherches, se tenait caché dans une retraite profonde. Depuis longtemps déjà leurs efforts étaient inutiles, quand, poussé par un mouvement de l'Esprit-Saint, le bienheureux confesseur se présenta lui-même à ses ennemis. Les tourments et la

mort l'appelaient aux honneurs du martyre ; il ne pouvait pas demeurer caché plus longtemps. Quand on l'eut amené devant le tribunal, Justin lui dit : » Je dois en ce moment te donner un conseil ; ne te laisse pas séduire par la folie étrange dont Philippe, votre docteur, vient d'être la victime. Sa fureur a été la seule cause de son supplice. Obéis plutôt aux ordres de l'empereur. Épargne ton corps ; ne soit pas insensible à la vie ; embrasse avec joie les biens que t'offre le monde. » Sévérus répondit : « C'est une nécessité pour moi d'être fidèle à ce qui m'a été enseigné et de garder jusqu'à la fin les mystères que j'ai appris à vénérer. » Justin dit : « Compare à loisir, dans ta pensée, d'un côté l'horreur du supplice, et de l'autre le salut qui t'est offert ; tu comprendras facilement alors que c'est un grand et précieux avantage de sacrifier aux dieux. « Mais le seul nom de sacrifice excitait l'indignation et l'horreur dans l'âme de Sévérus ; c'est pourquoi le président donna l'ordre de le jeter en prison.

Alors on fit paraître Hermès, et Justin lui dit : « Ceux qui t'ont précédé viennent de fouler aux pieds avec éclat les ordres de l'empereur ; tu verras sous peu les châtiments qui vont les frapper. Garde-toi de vouloir partager leurs tortures ; songe à assurer ta vie, la vie de tes enfants ; hâte-toi de fuir les malheurs prêts à te frapper, et sacrifie aux dieux. » Hermès répondit : « Jamais tu ne pourras obtenir ce que tu demandes. J'ai grandi dans cette foi que je défends aujourd'hui ; car c'est depuis le berceau que le saint, mon maître, a imprimé cette vérité dans mon âme. Je ne puis en aucune manière abandonner la voie; un faux pas serait un crime. A toi donc, ô président, de me déchirer au gré de ta fureur ; j'ai rendu témoignage à mon Dieu. » Justin dit : « Ta fausse sécurité n'a d'autre fondement que l'ignorance des maux qui te menacent ; sitôt que tu auras été soumis à la torture, ton âme sera déchirée par d'amers regrets ; mais il sera trop tard. » Hermès répondit : « Quelque affreuses que soient les douleurs dont tu veux m'accabler, le Christ, pour lequel nous

souffrons, nous enverra ses Anges, afin d'en tempérer la rigueur. »

Quand Justin vit que la foi du bienheureux était inébranlable, il le condamna également à la prison. Mais, au bout de deux jours, adoucissant un peu la sévérité de ses ordres, il mit les martyrs sous les lois de l'hospitalité, à la garde d'un citoyen de la ville. Cet état dura peu, et le diable eut bientôt ranimé ses fureurs contre les chrétiens. Un nouvel ordre fut donné de les reconduire en prison ; et, pendant sept mois entiers, on les retint dans des cachots infects, pour épuiser leurs forces et leur courage. Justin commanda ensuite de les conduire à Adrianopolis. A leur départ d'Héraclée, la douleur et les regrets furent grands parmi les frères, à qui on enlevait le bonheur de voir et d'entendre un si grand maître. Comme des enfants à peine sortis du berceau, si vous les arrachez violemment du sein de leurs nourrices, ne peuvent, sans pleurer, se voir enlever leur plus douce nourriture, ainsi les disciples de Philippe, se voyant enlever avec leur maître la nourriture du salut, cherchaient dans leurs larmes un adoucissement à des maux qu'aucun remède ne pouvait guérir.

Arrivés à Adrianopolis, les saints furent gardés dans les faubourgs, chez un certain Semporius, jusqu'à l'arrivée du président. Il vint enfin; et, dès le lendemain de son entrée, il fit dresser son tribunal aux thermes, devant toute la foule du peuple, et ordonna qu'on lui amenât Philippe. « La délibération a été longue, lui dit-il; quelle est enfin ta résolution? Car c'était pour te préparer à un changement qu'un délai t'avait été accordé. Sacrifie donc, si tu veux échapper au supplice et recouvrer la liberté. » Philippe répondit: « Si la prison dans laquelle nous sommes demeurés enfermés, nous l'avions choisie librement et sans contrainte, tu pourrais avec raison nous faire valoir comme une grâce le temps qu'il t'a plu de nous y laisser; mais si, au contraire, loin d'être un libre choix de notre part, cette prison n'a été qu'un châtiment qu'il nous a fallu subir, de

quel droit veux-tu que j'appelle une libéralité le temps que tu nous y as retenus? Je te l'ai déjà dit, je suis chrétien; autant de fois tu me feras la même question, autant de fois je te ferai la même réponse. Jamais je n'adorerai de vaines statues; je n'adore que le Dieu éternel, à qui j'ai consacré depuis longtemps tous mes hommages. » Le président irrité le fit alors dépouiller de ses vêtements. Quand on lui eut enlevé sa longue robe de lin, le président lui dit: « Consens-tu à faire ce que nous t'ordonnons? Est-ce que tu refuses encore ? » Philippe répondit: J'ai protesté déjà plusieurs fois que je ne sacrifierais pas. »

Après cette réponse, Justin donna l'ordre de le frapper de verges. Le martyr supporta les coups avec une généreuse constance: immobile dans sa confession, comme sur la pierre que le Christ a posée pour être le fondement de notre foi, il remplit d'épouvante les bourreaux qui le déchiraient. Alors parut un merveilleux prodige: toute la partie antérieure de sa tunique de lin demeurait intacte sous les coups, tandis que l'autre se déchirait en mille endroits. Les verges avaient profondément sillonné tous les membres; l'œil sondait dans le corps jusqu'aux profondes retraites de la vie, les entrailles étaient mises à nu; et cependant l'athlète du Christ demeurait calme et tranquille. Justin fut comme effrayé de tant de courage; il ordonna de le reconduire en prison, et fit amener Hermès. Le juge répéta ses menaces, les officiers de leur côté offraient au martyr les conseils de la prudence; mais ni les mneaces ni la persuasion ne purent l'ébranler. Il était aimé de tout le monde, et spécialement des appariteurs du juge; car autrefois il avait été magistrat, et par les services qu'il avait rendus, il s'était attaché tous les officiers du président. Saisissant donc cette occasion de lui témoigner leur reconnaissance, ils s'agitaient avec une tendre sollicitude pour le sauver. Mais le martyr sortit victorieux de ce nouveau combat, et rentra dans sa prison, comme dans le port de la sécurité et du repos. Déjà une immense joie remplissait ces lieux; on

rendait grâces au Christ; sur les ruines de l'empire du diable, les martyrs célébraient de glorieux trophées. Cette première lutte avait exalté leur courage, et multiplié leurs forces pour les épreuves plus sérieuses encore qui les attendaient. Le bienheureux Philippe lui-même, qui avait été jusque-là d'une nature délicate et sensible, au point de ne pouvoir souffrir qu'on le touchât, maintenant défendu par la protection des Anges, ne ressentait plus aucune gêne.

Au bout de trois jours, le président Justin monta sur le tribunal d'où il avait coutume de rendre la justice, et se fit amener les martyrs. Quand on les lui eut présentés, Justin dit à Philippe : « D'où te vient cette témérité qui t'emporte à mépriser la vie, et à refuser d'obéir aux ordres de l'empereur ? » Philippe répondit : « Ce n'est point le vice de la témérité qui m'emporte, mais j'adore le Dieu qui a tout créé et qui doit un jour juger les vivants et les morts ; c'est son amour et sa crainte qui m'inspirent, et jamais je ne serai assez téméraire pour mépriser sa loi. Quant à nos empereurs, je leur ai obéi depuis longues années, et maintenant encore, qu'ils me commandent des choses justes, et je m'empresserai de les exécuter ; car l'Écriture divine a ordonné de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. Je l'ai toujours fait avec fidélité, sans mériter aucun reproche. Mais aujourd'hui le temps est venu de renoncer aux caresses du monde et de ravir le ciel, en dédaignant la terre. Comprends donc enfin ce que je t'ai répété tant de fois : je suis chrétien, et je refuse de sacrifier aux dieux. »

A ces mots, Justin le laisse sans réponse, et, s'adressant à Hermès, il lui dit : « Si, déjà aux portes de la mort, la vieillesse lui inspire une sorte d'horreur pour les biens d'ici-bas, tu ne dédaigneras pas d'acheter par l'offrande d'un sacrifice des jours plus heureux. » Hermès répondit : « Je veux, ô président, te montrer en peu de mots et avec évidence, non-seulement à toi, mais à ceux qui t'assistent dans tes jugements, combien est vain et misérable le culte odieux que tu pratiques.

Comment se fait-il que la fausseté poursuive avec tant de rage la vérité, la méchanceté l'innocence, que l'homme enfin veuille toujours attaquer l'homme? Dieu n'avait pas créé dans ce monde un être plus parfait que l'homme ; mais le diable n'a pas tardé à profaner l'œuvre du ciel. Il a inventé ces dieux que vous honorez ; il vous a faits par vos sacrifices les esclaves de son empire. Comme des coursiers qui, emportés tout à coup par une folle ardeur, n'obéissent plus aux rênes ni à la main qui les conduit, et brisant le frein salutaire qui les veut arrêter, vont, sans souci de la mort, se jeter dans les précipices ; vous de même, la folie vous emporte ; vous méprisez la parole de Dieu pour écouter et garder les conseils impies du diable. Mais le ciel a prononcé sa sentence, et elle est véritable. Aux hommes bons et pieux, la gloire; aux méchants, l'infamie pour partage; car la justice appelle sur les uns la récompense, sur les autres le châtiment. Le prophète Zacharie dit : «Que le Seigneur te punisse, ô Satan! que le Seigneur « te punisse, lui qui a choisi Jérusalem. Ce bois à demi brûlé, « n'est-ce pas un tison arraché aux flammes ? » O hommes! quelle est donc la passion qui vous pousse à chercher un refuge près d'un morceau de bois brûlé, et qui vous donnera la mort ? Si vous voulez brûler avec lui, laissez-nous du moins parcourir le cercle étroit de cette vie terrestre, de manière à nous assurer les biens de l'éternelle vie. Avec cet extérieur malpropre, des vêtements sales, des cheveux mal peignés et en désordre, vous prétendez honorer les tombeaux et les temples de vos dieux ; mais ce n'est point ainsi qu'on adore. On dirait, au contraire, que vous pleurez, et que vous portez dès avant le jugement la peine du péché. Comment, au spectacle de ces folies, demeurez-vous encore dans votre aveuglement? Votre libérateur est là qui vous offre son secours, et vous n'accourez pas vers lui! Les chiens à l'odeur cherchent leur maître; au coup de sifflet de son guide qu'il a renversé sans le savoir, le cheval accourt et sait trouver son cavalier ; à la vue de l'étable, le bœuf revient à son

maître ; l'âne lui-même sait trouver le lieu où l'abrite celui qui le nourrit. Mais Israël ignore son Seigneur, selon ce qui a été écrit : « Israël ne m'a pas connu, moi, le Seigneur de « toutes choses ; ils n'ont pas craint le jugement du juste. » Qu'ils périssent donc, ou noyés dans les eaux d'un nouveau déluge, comme au temps de Noé ; ou épuisés de faiblesse, comme les Israélites dans le désert, lorsque leurs genoux tremblants se dérobaient sous eux ; ou enfin consumés dans les flammes, comme ceux qui n'avaient pas observé la loi. »

En entendant ces menaces du bienheureux Hermès, Justin s'écria plein de colère : « Pour oser parler ainsi, crois-tu donc pouvoir faire de moi un chrétien? » Hermès répondit : « Ce n'est pas toi seulement, c'est chacun de ceux qui m'entourent ici que je voudrais convertir au Christ. Du reste, n'espère pas que je sacrifie jamais à tes dieux. » Alors le président, vaincu par les généreux athlètes de Dieu, prit un moment conseil de ses ministres et de son assesseur, puis d'une voix pleine de fureur il prononça la sentence et dit : « Philippe et Hermès ont méprisé les décrets de l'empereur ; en conséquence ils ont perdu le nom et les droits du citoyen romain ; nous ordonnons qu'ils soient brûlés vifs, afin que tous apprennent par cet exemple ce qu'il en coûte de mépriser les lois de l'empire. » Aussitôt on fit sortir les confesseurs ; ils marchaient vers le bûcher d'un pas joyeux. On eût dit les deux chefs d'un grand troupeau, choisis au milieu de leurs nombreuses brebis, pour être offerts au Dieu tout-puissant comme une hostie sainte.

Cependant le bienheureux Sévérus restait seul en prison, comme un vaisseau abandonné sans gouvernail à la merci des flots, ou comme une brebis tremblante égarée dans la solitude, après avoir perdu son pasteur. Mais son âme s'exaltait dans une immense joie à la nouvelle que ses maîtres étaient conduits au martyre, le terme de toutes ses espérances. Il était tombé à genoux, et, dans sa prière mêlée de gémissements et de larmes, il disait au Seigneur : « O Dieu !

vous êtes le port sûr et tranquille de tous ceux que la tempête agite, l'espérance de ceux qui espèrent. Vous sauvez les malades, vous êtes le secours des indigents, le guide des aveugles, la miséricorde ouverte à tous ceux qui sont dans la peine; vous êtes un appui dans la fatigue, une lumière dans les ténèbres. C'est vous qui avez établi la terre sur ses fondements, donné des lois à la mer et distribué à chacun des éléments son rôle et sa place dans la création. Dans votre seule parole, le ciel et les astres, tous les êtres, ont trouvé leur perfection. Vous avez sauvé Noé des eaux et comblé Abraham de richesses; vous avez délivré Isaac et préparé la victime qui devait le remplacer sur l'autel; vous avez donné à Jacob le bonheur et la gloire de lutter avec vous; par vos Anges Lot a été retiré de Sodome, la terre de malédiction; Moïse vous a vu; Jésus, fils de Navé, a reçu de vous la sagesse, et vous avez daigné servir de guide à Joseph dans son long exil; puis, arrachant votre peuple à la terre d'Égypte, vous l'avez conduit jusqu'à la terre promise. C'est vous qui avez secouru dans la fournaise les trois enfants, que votre Majesté sainte a inondés comme d'une rosée divine, pour les préserver des flammes; c'est vous qui avez fermé la gueule des lions, et donné à Daniel, avec la vie, un repas miraculeux; vous n'avez pas laissé périr Jonas dans les profondeurs de la mer, ni sous la dent du monstre cruel envoyé pour l'engloutir; vous avez donné des armes à Judith et délivré Susanne de l'injustice de ses juges; par vous, Esther a reçu la gloire, tandis que vous ordonniez de faire périr Aman. C'est vous enfin qui nous avez amenés des ténèbres à l'éternelle lumière, ô vous, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ; vous êtes vous-même cette lumière toujours victorieuse, et c'est vous qui m'avez donné le signe de la croix et du Christ. Ne me rejetez pas, Seigneur, comme indigne des souffrances qu'ont méritées mes collègues; donnez-moi plutôt une part à leur couronne, afin que je sois réuni dans la gloire avec ceux dont j'ai pu partager la prison. Après avoir avec eux confessé votre nom à jamais

adorable et affronté comme eux les cruels tourments du juge, faites que j'aie le bonheur de jouir avec eux du repos. »

Telle était la prière de Sévérus; ces ardents désirs de la foi furent exaucés, et dès le lendemain il mérita de recevoir la grâce du martyre. Lui aussi, comme un courageux athlète, il entra pour combattre dans la lice où l'avaient précédé les maîtres avec lesquels il avait longtemps vécu. Au comble de ses vœux, non-seulement il obtenait ce qu'il avait demandé; il lui était donné de rencontrer immédiatement ce qu'il avait cherché.

Quant au bienheureux Philippe, il fallut le porter au bûcher; la douleur de ses pieds, après tant de tortures, ne lui permettait pas de marcher. Le bienheureux Hermès, enchaîné lui aussi par de semblables souffrances, le suivait lentement. Mais Hermès charmait par ses discours les fatigues de la route; il disait à Philippe : « Hâtons-nous d'arriver auprès du Seigneur; nos pieds ne doivent plus nous inquiéter beaucoup; tout à l'heure nous n'en aurons plus besoin. Les moyens de la vie présente pourront suspendre leur office, quand nous serons entrés dans le royaume du ciel. » Puis s'adressant à la multitude qui les suivait, il ajouta : « Ces souffrances, le Seigneur mon Dieu me les avait fait connaître par avance dans une révélation certaine. J'étais plongé dans un doux sommeil, quand il me sembla voir une colombe d'une blancheur plus éclatante que la neige. Elle entra dans ma chambre, et vint tout à coup se reposer sur ma tête; puis elle descendit sur ma poitrine et m'offrit une nourriture délicieuse; aussitôt j'ai compris que le Seigneur avait daigné m'appeler, et qu'il me jugeait digne du martyre. »

Pendant qu'il parlait ainsi, les martyrs arrivèrent au lieu préparé pour leur supplice. D'abord les bourreaux, selon la coutume, recouvrirent de terre les pieds du bienheureux Philippe jusqu'aux genoux, et lui lièrent les mains derrière le dos avec une corde qu'ils fixèrent avec des clous. Puis ils

ordonnèrent à Hermès de descendre de même dans la fosse. Hermès, qui soutenait avec peine sur un bâton ses pas chancelants, se prit à rire de cet ordre et dit : « Quoi ! même ici, diable impuissant, tu ne saurais me porter ! » On jeta aussitôt de la terre sur ses pieds ; mais avant qu'on allumât le bûcher, le bienheureux Hermès appela dans la foule des spectateurs un des frères nommé Vélogius. Il lui fit jurer par le nom sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il porterait à Philippe, son fils, les dernières volontés d'un père mourant, et lui dirait de payer fidèlement tout ce qu'il pouvait laisser de dettes en mourant ; parce que tel est le précepte du roi de l'univers, qui a ordonné de rendre de bon cœur à chacun les biens que nous en avons reçus. « Que mon fils soit donc fidèle à faire cette restitution, pour ne pas laisser à son père une cause d'expiation et de souffrance. » Le saint martyr voulait parler des nombreux dépôts que la confiance des fidèles avait remis en ses mains. Il ajouta avec une tendresse toute paternelle : « Tu es jeune ; que ce soit un devoir pour toi de chercher ta vie dans le travail de tes mains, comme tu te rappelles que faisait ton père ; à son exemple, vis toujours dans la paix et l'union avec le prochain. » Quand il eut achevé, les bourreaux lui lièrent les mains derrière le dos, puis ils mirent le feu au bûcher. Au milieu des flammes, tant que les martyrs purent former une parole, on entendit leurs cantiques d'actions de grâces; et quand leurs forces furent épuisées, un doux *Amen* annonça que tout était consommé.

Ainsi les bienheureux ont rendu témoignage à la vérité par le sacrifice de leur vie. Heureux disciples du Christ, ils ont suivi les traces de celui qui leur a donné la victoire; ils ont accompagné dans leurs combats les apôtres, et les martyrs qui ont succédé aux apôtres, en un mot, tous ceux dont les âmes, dégagées des liens terrestres, se sont envolées déjà dans le royaume du ciel. On trouva le bienheureux Philippe les bras étendus, comme il les avait dans la prière. Le corps du vieillard s'était renouvelé dans tout l'éclat de la jeu-

nesse; il semblait encore provoquer l'ennemi, et chercher une couronne dans de nouveaux supplices et de nouveaux combats. De même le visage du bienheureux Hermès était tout rayonnant de beauté; une couleur de vie animait ses traits; seulement, comme une trace du combatqu'il venait de soutenir, après l'incendie dont il avait été la victime, l'extrémité de ses oreilles était demeurée légèrement livide. A cette vue, tous d'une commune voix rendirent des actions de grâces au Dieu tout-puissant, qui donne la gloire et la couronne à ceux qui espèrent en lui.

Cependant le diable ne put voir, sans un violent dépit, tant de merveilles; il inspira ses fureurs et son audace au président Justin, qui fit jeter dans le courant impétueux de l'Ebre les corps des saints martyrs. C'était peu pour lui de leur avoir arraché la vie dans une injuste persécution; il leur enviait encore les honneurs de la sépulture. En apprenant cette nouvelle cruauté, les habitants d'Adrianopolis, qu'animait le zèle de la foi, préparèrent leurs filets et montèrent sur leurs barques, dans l'espérance que quelqu'un d'eux aurait le bonheur de retrouver une si riche proie. Dieu ne fut pas sourd à leurs vœux; presque aussitôt les saintes reliques tombèrent dans les filets et furent retirées entières. Ce trésor, plus précieux que l'or et les plus riches perles, fut caché à douze milles d'Héraclée, dans une ville que l'on appelle dans la langue du pays Ogetistyron, c'est-à-dire, en notre langue, le lieu des possesseurs. En ce lieu se trouvaient des sources nombreuses; un bois, de riches moissons, des vignes en faisaient l'ornement. Mais aujourd'hui la majesté divine y multiplie les miracles, pour prouver à tous qu'il ne peut laisser dans l'obscurité ses serviteurs, quand on a vu jusqu'aux abîmes profonds d'un fleuve les restituer d'eux-mêmes à notre vénération. C'est ainsi qu'il nous avertit de ne pas trembler devant les supplices, mais plutôt de tendre avec ardeur vers la couronne. Amen.

XLVI

LES ACTES DE SAINTE CRISPINE, MARTYRE.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

Dom Ruinart a reproduit ces Actes dans sa collection

Dioclétien et Maximien étant consuls, le jour des nones de décembre, à la colonie thébestine, dans la chambre du conseil, le proconsul Anulinus étant assis sur son tribunal, le greffier a dit : « On peut interroger, si tu le veux, Crispine de Thagaré, qui a méprisé les lois des empereurs nos maîtres. » Le proconsul Anulinus a dit : « Qu'on l'amène. » La bienheureuse Crispine a été amenée, et le proconsul Anulinus a dit : « Tu sais déjà ce que commandent les lois sacrées ? » La bienheureuse Crispine a répondu : « Je ne sais ce que disent ces lois sacrées. » Le proconsul Anulinus a dit : « Elles ordonnent que tu sacrifies à tous nos dieux pour le salut des empereurs, selon la loi rendue par nos maîtres Dioclétien et Maximien, très-pieux augustes, et Constance, très-noble césar. » La bienheureuse Crispine a repondu : « Je n'ai jamais sacrifié, et je ne sacrifie qu'au seul vrai Dieu et à son Fils Jésus-Christ notre Seigneur, qui est né et a souffert pour nous. » Le proconsul Anulinus a dit : « Rejette loin de toi ces superstitions, et courbe le front devant les images de nos dieux. » La bienheureuse Crispine a répondu : « Chaque jour j'adore mon Dieu ; je n'en connais pas d'autre. » Le proconsul Anulinus a dit : « Tu es pleine d'arrogance et de mépris ; tu vas donc commencer à sentir malgré toi la rigueur des lois. » La bienheureuse Crispine a répondu : « Quoi qu'il arrive, je souffrirai tout avec joie pour ma foi. » Le proconsul Anulinus a dit : « Ta folie est-elle donc si grande, que tu refuses encore

d'abandonner tes superstitions et d'adorer les dieux? » La bienheureuse Crispine a répondu : « J'adore tous les jours un Dieu, et c'est mon Seigneur; je ne connais que lui. » Le proconsul Anulinus a dit : « Je vais te montrer les lois sacrées auxquelles tu dois obéir. » La bienheureuse Crispine a répondu : « J'observe des lois, mais celles de mon Seigneur Jésus-Christ. » Le proconsul Anulinus a dit : « On te tranchera la tête, si tu n'obéis pas aux ordres des empereurs nos maîtres; nous saurons te forcer à subir une loi que toute l'Afrique accepte; au reste, tu le sais toi-même. » La bienheureuse Crispine a répondu : « Jamais vous ne me ferez sacrifier aux démons; car je sacrifie au Seigneur, qui a fait la terre, la mer, le ciel, et tout ce qu'ils contiennent. » Le proconsul Anulinus a dit : « Tu ne veux donc pas de ces dieux, que nous te forcerons à honorer, afin qu'arrachée à la mort tu leur rendes ensuite de sincères hommages? » La bienheureuse Crispine a répondu : « Ils ne sont pas sincères, les hommages qu'extorque la violence. »

Le proconsul Anulinus a dit « Puissions-nous te voir revenue à des sentiments de religion, offrant à genoux dans les temples de l'encens aux dieux des Romains! » La bienheureuse Crispine a répondu : « Je ne l'ai jamais fait depuis que je suis au monde; je ne sais ce que c'est, et je refuserai de le faire tant qu'il me restera un souffle de vie. » Le proconsul Anulinus a dit : « Fais-le cependant, si tu veux échapper à la sévérité des lois. » La bienheureuse Crispine a répondu : « Je ne crains pas tes menaces; tes tourments ne sont rien; mais si je méprisais mon Dieu qui est au ciel, je serais sacrilége; il me perdrait, et je ne reparaîtrais pas au dernier jour. » Le proconsul Anulinus a dit : « Tu ne seras pas sacrilége en obéissant à des lois sacrées. » La bienheureuse Crispine a répondu : « Que veux-tu donc? Que je sois sacrilége aux yeux de mon Dieu, pour ne l'être pas aux yeux des empereurs? Il n'en sera pas ainsi. Mon Dieu est le grand Dieu tout-puissant, qui a fait la terre, la mer et les plantes

verdoyantes ; quant aux hommes, c'est lui qui les a créés ; que peuvent-ils me faire? » Le proconsul Anulinus a dit : Tu blasphèmes, et tu continues des discours qui ne sont pas propres à te sauver. » Le proconsul Anulinus a ajouté, s'adressant au greffier : « Qu'elle soit châtiée par un honteux supplice ; qu'on lui rase d'abord les cheveux, afin que son visage prenne le premier part à la fête. » La bienheureuse Crispine a répondu : « Que tes dieux parlent eux-mêmes, et je croirai. Si je ne cherchais pas mon salut, je ne serais pas devant ton tribunal. » Le proconsul Anulinus a dit : « Que désires-tu ? Vivre longtemps ou mourir dans les supplices, comme tes compagnes Maxime Domitille et Seconde ? » La bienheureuse Crispine a répondu : « Si je voulais mourir et livrer mon âme à sa perte, en la précipitant dans le feu éternel, je me soumettrais à tes démons. » Le proconsul Anulinus a dit : « Je te trancherai la tête, si tu refuses avec mépris d'adorer les dieux immortels. » La bienheureuse Crispine a répondu : « Je rendrai grâces à mon Dieu, si tu me traites de la sorte. Le seul danger que puisse courir ma tête est d'offrir de l'encens aux idoles. » Le proconsul Anulinus a dit : « Tu persistes donc toujours dans tes absurdes rêveries ? » La bienheureuse Crispine a répondu : « Mon Dieu, qui est et qui a toujours été, m'a fait venir à la vie ; il m'a donné le salut par l'eau du saint baptême ; il est en moi, afin que je ne consente pas, comme tu le voudrais, à un sacrilége.

Le proconsul Anulinus a dit : « Pourquoi supporter plus longtemps les impiétés de cette Crispine ? Qu'on relise les actes sur le registre ? » Ils ont été relus, et le proconsul a lu la sentence : « Crispine, qui persiste dans ses honteuses superstitions et refuse de sacrifier à nos dieux, selon les lois des Augustes, sera punie par le glaive. » La bienheureuse Crispine a répondu : « Je rends grâces au Christ, je bénis le Seigneur qui daigne me délivrer ainsi de tes mains. » La bienheureuse Crispine a souffert dans la colonie thébestine

le jour des nones de décembre, par les ordres du proconsul Anulinus, Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant dans l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

XLVII

LES ACTES DES SAINTS MARTYRS TARAQUE, PROBUS ET ANDRONIC.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

La valeur de ces Actes originaux, publiés par Dom Ruinart, est reconnue de tous les critiques, même les plus exigeants. Nous avons ici ce précieux document dans sa forme première, avant qu'il ait été soumis, comme la plupart des autres, à un remaniement plus ou moins oratoire. Or nous trouvons dans cette pièce, qui n'est autre chose qu'une copie de la procédure officielle suivie contre les trois martyrs, une complète analogie avec tant d'autres Actes auxquels le changement de rédaction a enlevé trop souvent la couleur primitive. Ce sont les mêmes formes dans les interrogatoires, la même recherche dans les tourments, la même fermeté dans les réponses des martyrs. Une critique saine devra donc conclure de ce fait et de plusieurs autres semblables, que les Actes de seconde rédaction peuvent avoir droit à nos respects et à notre confiance.

Pamphile, Marcien, Lysias, Agathoclès, Parménon, Diodore, Félix, Gemellus, Athénion, Taraque et Orose, à Aquilus, Bassus, Bérullus, Timothée, et à tous les autres frères qu demeurent à Iconium, toujours fidèles en la foi, saints et unanimes dans le Christ Jésus, notre Seigneur.

Nous avons suivi de près tout ce qui s'est passé en Pamphylie, à l'occasion des athlètes du Christ, et désirant participer à leurs chaînes et à leurs souffrances, nous avons entrepris de vous faire connaître les actes de leur martyre. Et comme il était nécessaire de rassembler toutes les dépositions écrites de leur interrogatoire, nous avons obtenu de l'un des gardes armés du tribunal de les transcrire, moyennant deux cents deniers. Vous y trouverez, du commencement à la fin, tout le

récit de leur passion et des choses merveilleuses que le Seigneur a daigné opérer sous nos yeux, par ces inébranlables martyrs du Christ; nous avons donc ainsi recueilli pour vous, avec le soin le plus exact, tout ce qui s'est passé devant le juge, afin que le nom du Seigneur Jésus-Christ en soit glorifié. A notre tour nous vous demandons, frères très-chers, de vouloir bien transmettre ces détails à nos frères dans la foi qui habitent la Pisidie et la Pamphylie, afin qu'eux aussi connaissent ce qu'ont dit et ce qu'ont fait les martyrs très-intrépides de Jésus-Christ, et qu'ils le louent et le glorifient. Vous tous qui entendrez le récit de leur combat, vous serez ainsi fortifiés et animés à braver tous les tourments; armés de la foi et de l'espérance de la gloire incorruptible, pleins de l'ardeur de l'Esprit-Saint, vous saurez résister avec le courage invincible qu'il vous inspirera à tous ceux qui s'opposent à la vérité.

Dioclétien et Maximien étant consuls pour la seconde fois, le douze des calendes de juin, à Tarse, métropole de Cilicie, Numérien Maxime, gouverneur, étant assis sur son tribunal, le centurion Démétrius a dit: « Seigneur, voici devant votre puissant tribunal ceux qui ont été présentés à Votre Excellence dans la cité de Pompéiopolis par les gardes Eutolmius et Palladius, comme étant de la religion impie et détestable des chrétiens et rebelles aux ordres des princes. » Le gouverneur Maxime a dit à Taraque : « Comment t'appelles-tu ? car il faut t'interroger le premier, puisque tu es le premier en rang et aussi le plus âgé ; réponds. » Taraque a dit : « Je suis chrétien. » Maxime a repris : Laisse ce nom impie. Dis-moi, comment t'appelles-tu ? » Taraque a répondu : « Je suis chrétien. » Maxime a dit : « Frappez-le sur la bouche et dites-lui : « Ne réponds pas l'un pour l'autre. » Taraque a répondu : « Je dis le nom qui m'appartient ; si tu me demandes mon nom d'usage, mes parents m'appelaient Taraque, et quand je portais les armes, on me nommait Victor. » Maxime a dit : « De quelle condition es-tu ? » Taraque a ré-

pondu : « Ma condition est militaire, ma famille est romaine; je suis né à Claudiopolis en Isaurie, et parce que je suis chrétien, j'ai maintenant quitté la milice. » Maxime a dit : « Tu n'étais pas digne, impie, de servir dans l'armée ; cependant dis-nous comment tu as quitté la milice? » Taraque a répondu : « J'ai prié le tribun Fulvien, et il m'a donné mon congé.» Maxime a dit : « Eh bien ! songe maintenant à ton âge déjà avancé; car moi aussi je désire vivement que tu obéisses aux ordres de nos maîtres, afin que je puisse te combler d'honneurs. Approche donc et sacrifie aux dieux, comme nos princes le font eux-mêmes par toute la terre. » Taraque a répondu : « Ils se trompent en cela, entraînés par la grande erreur de Satan. » Le gouverneur a dit : « Cassez-lui les mâchoires pour avoir dit que les empereurs se trompent. » Taraque a repris : « Je l'ai dit et je le répète : ils se trompent comme hommes. » Maxime a dit : « Sacrifie à nos dieux, et laisse là tes subtiles distinctions. » Taraque a répondu : « Je sers mon Dieu et je l'honore, non par des sacrifices sanglants, mais par la pureté du cœur ; car Dieu n'a pas besoin de tels sacrifices. »

Maxime a dit : « J'ai encore pitié de ta vieillesse et de tes cheveux blancs ; c'est pourquoi je te conseille de quitter cette folie et de sacrifier à nos dieux. » Taraque a répondu : « Je ne veux pas m'écarter de la loi du Seigneur. » Maxime a dit : « Approche donc et sacrifie. » Taraque a dit : « Je ne puis faire une impiété; car je respecte la loi du Seigneur. » Maxime a repris : « Quelle autre loi y a-t-il donc, misérable? » Taraque a répondu : « Oui, il y en a une, et vous la violez, vous autres, en adorant des pierres et du bois façonnés par la main des hommes. » Maxime a dit « Frappez le sur la tête, en disant : « Quitte cette folie. » Taraque a répondu : « Je ne quitte pas cette folie qui me sauve. » Maxime a repris : « Je te la ferai bien quitter, et je te rendrai sage. » Taraque a répondu : « Fais ce que tu voudras; tu tiens mon corps en ta puissance. » Maxime a dit : « Dépouillez-le de ses vêtements, et battez-le de verges. » Taraque a répondu : « C'est

maintenant que tu vas me rendre véritablement sage, en me fortifiant par ces coups. Je désire toujours plus vivement me confier dans le nom du Seigneur et de son Christ. » Maxime a dit : « Impie et maudit, comment nies-tu les dieux, toi qui confesses que tu sers deux dieux ? » Taraque a répondu : « Je confesse le Dieu qui existe réellement. » Maxime a dit : « Tu viens de nommer à la fois un Christ et un Dieu. » Taraque a répondu : « Et c'est avec raison ; car ce Christ est le Fils de Dieu ; il est l'espérance des chrétiens ; c'est pour lui que nous souffrons, et par lui que nous sommes sauvés. » Maxime a dit : « Trêve de paroles ; approche et sacrifie. » Taraque a répondu : « Je ne suis point un parleur, je dis la vérité ; j'ai déjà soixante-cinq ans, et j'ai toujours ainsi vécu, sans m'écarter de la vérité. » Le centurion Démétrius a dit alors : « O homme ! épargne-toi ; crois-moi, sacrifie. » Taraque a répondu : « Retire-toi avec tes conseils, ministre de Satan. » Maxime a dit : « Qu'on le mette aux grands fers, et qu'on le ramène en prison. Amenez celui qui vient après. »

Le centurion Démétrius a dit : « Le voici, seigneur. » Le gouverneur Maxime a dit : « Laisse à part tout langage inutile ; comment t'appelles-tu ? » Probus a répondu : « Premièrement je dirai mon plus beau nom, qui est chrétien ; ensuite, parmi les hommes, on m'appelle Probus. » Maxime a dit : « De quelle condition es-tu ? » Probus a répondu : « Mon père était de Thrace ; je suis né à Side en Pamphylie ; je suis du peuple, mais chrétien. » Maxime a dit : « Ce nom ne te servira de rien ; crois-moi, sacrifie aux dieux, afin que tu sois honoré par les princes, et que tu gagnes notre amitié. » Probus a répondu : « Je n'ai pas besoin de l'honneur des empereurs, et je ne me soucie pas de ton amitié. J'avais des biens considérables que j'ai méprisés, pour servir le Dieu vivant par Jésus-Christ. » Maxime a dit : « Dépouillez-le, ôtez-lui son manteau, attachez-le, et, après l'avoir étendu, frappez-le de nerfs de bœuf. » Le centurion Démétrius lui a dit : « Aie pitié de toi-même, ô homme ! tu vois ton sang

couler par terre. » Probus a répondu : « Mon corps est en votre pouvoir ; mais vos tourments me sont une onction salutaire. » Maxime a dit : « Tu ne veux pas quitter ta folie, tu persistes dans ton obstination, misérable ! » Probus a répondu : « Je ne suis point fou, je suis plus sage que toi ; c'est pourquoi je ne veux pas sacrifier aux démons. » Maxime a dit : « Tournez-le et frappez-le sur le ventre. » Probus s'est écrié alors : « Seigneur ! assistez votre serviteur. » Maxime a dit : « Dites-lui, en le frappant : Où est celui qui t'assiste ? » Probus a répondu : « Il m'assiste et m'assistera ; car je méprise si bien tes tourments, que je ne t'obéis pas. » Maxime a dit : « Regarde ton corps, misérable ! la terre est inondée de ton sang. » Probus a répondu : « Sache une chose : c'est que plus mon corps souffre pour le Christ, plus mon âme se raffermit et devient vigoureuse. » Maxime a dit : « Mettez-le aux fers, étendez-le au quatrième trou, et ne souffrez pas que personne le panse. Amenez l'autre devant le tribunal. »

Le centurion Démétrius a dit : « Le voici, seigneur. » Maxime a dit : « Comment t'appelles-tu ? » Andronic a répondu : « Si tu désires connaître mon véritable nom, je te dirai que je suis chrétien. » Maxime a dit : « Ceux qui t'ont précédé n'ont rien gagné avec ce nom ; tu feras donc très-bien de nous répondre convenablement. » Andronic a répondu : « Mon nom vulgaire parmi les hommes est Andronic. » Maxime a dit : « De quelle naissance es-tu ? » Andronic a répondu : « Je suis de race noble, et du premier ordre dans la ville d'Éphèse. » Maxime a dit : « Laisse là toutes les paroles vaines et insensées, et écoute-moi docilement comme un père ; car tous ceux qui, avant toi, ont voulu raisonner comme des fous, n'en ont tiré aucun service. Honore donc les princes, et sacrifie aux dieux de nos pères. » Andronic a répondu : « Vous les nommez bien les dieux de vos pères, puisque vous avez vous-mêmes Satan pour père, et vous êtes devenus ses fils, en faisant ses œuvres. » Maxime a dit : « Ta jeunesse te rend insolent ; mais sache que de grands tourments te sont

réservés. » Andronic a répondu : « Je te parais jeune par l'âge ; mais mon esprit est avancé et préparé à tout. » Maxime a dit : « Laisse là tous ces discours, approche de l'autel et sacrifie, afin que tu puisses échapper aux tourments. » Andronic a répondu : « Penses-tu que je sois un insensé, et que je montre moins de courage que ceux qui m'ont précédé ? Je suis prêt à tout. » Maxime a dit : « Dépouillez-le, ceignez ses reins et suspendez-le. » Le centurion Démétrius a dit alors à Andronic : « Malheureux ! avant que ton corps soit perdu, écoute mon conseil, obéis. » Andronic a répondu : « Il vaut mieux perdre mon corps que mon âme ; fais ce que tu voudras. » Maxime a dit : « Obéis, et sacrifie avant que je commence à te faire périr. « Andronic a répondu : « Depuis mon enfance, je n'ai pas sacrifié aux démons ; je ne commencerai pas aujourd'hui, et surtout parce que ce sont des démons auxquels tu veux que j'offre de l'encens. »

Maxime a dit : « Qu'on le frappe. » Athanase le greffier a dit : « Obéis au gouverneur ; je suis ton père par l'âge ; c'est pour cela que je te le conseille. » Andronic a répondu : « Retire-toi et garde ton avis pour toi-même ; quoique tu sois vieux, tu n'en es pas plus sage, puisque tu oses me conseiller de sacrifier aux pierres et aux démons. » Maxime a dit : « Es-tu donc insensible aux tourments ? Peux-tu être aussi cruel envers toi-même, et t'opiniâtrer jusqu'au bout dans ces folles idées qui ne pourront te sauver ? » Andronic a répondu : « Cette folie nous est nécessaire à nous qui espérons en Jésus-Christ, tandis que la sagesse de ce monde ne produit que la mort éternelle. » Maxime a dit : « Qui t'a enseigné cette folie ? » Andronic a répondu : « Le Verbe, notre Sauveur, pour qui nous vivons et vivrons éternellement : car nous avons dans le ciel un Dieu en qui nous mettons l'espoir de notre résurrection. » Maxime a dit : « Quitte, te dis-je, cette folie, avant que je te fasse périr par des tourments plus rigoureux. » Andronic a répondu : « Mon corps est en ton pouvoir ; tu as la puissance ; fais donc ce que tu voudras. » Maxime a dit :

Déchirez-lui fortement les jambes. » Andronic a répondu : « Que Dieu te voie; car tu me fais tourmenter comme un homicide, sans que je sois coupable. » Maxime a dit : « Tu méprises les dieux et les empereurs, tu te moques de mon autorité, et tu ne te trouves pas coupable! » Andronic a répondu : « Je combats pour la piété envers le vrai Dieu. »

Maxime a dit : « Si tu avais de la piété, tu honorerais les dieux que les empereurs révèrent. » Andronic a répondu : « C'est impiété, et non piété, de laisser le Dieu vivant pour adorer du bois et des pierres. » Maxime a dit : « Malheureux! les empereurs sont donc des impies? » Andronic a répondu : « Oui, ils le sont; et toi-même, si tu voulais raisonner, tu verrais bien que c'est une impiété de sacrifier aux démons. » Maxime a dit : « Retournez-le et déchirez-lui les flancs. » Andronic a répondu : « Je suis étendu devant toi ; fais souffrir à mon corps tous les tourments qu'il te plaira. » Le gouverneur Maxime a dit : « Mettez du sel dans ses plaies et frottez-lui les côtés avec des fragments de pots cassés. « Andronic a répondu : « Tu as fortifié mon corps par ces blessures. » Maxime a dit : « Je te ferai périr petit à petit. « Andronic a répondu : « Je ne crains pas même d'être coupé en morceaux ; ma résolution est plus forte que ta volonté perverse, et je te méprise, toi et tes supplices. » Le gouverneur a dit : « Mettez-lui les fers au cou et aux pieds, et gardez-le dans la prison. »

Second interrogatoire dans la ville de Mopsueste.

Le gouverneur Fabius Caïus Numérien Maxime a dit : « Faites venir ces impies qui suivent la religion des chrétiens. » Le centurion Démétrius a répondu : « Les voici, seigneur. » Le gouverneur a dit : « Je n'ignore pas, Taraque, que la plupart des hommes honorent la vieillesse, parce qu'elle est accompagnée de sagesse et de bon sens. Prends donc toi-même une sage résolution, et ne suis pas aujourd'hui tes premiers sentiments; sacrifie aux dieux, et tu recevras des louanges pour ta piété. » Taraque a répondu : « Je suis

chrétien. Quant à ces louanges dont tu parles, je ne souhaite qu'une chose, c'est que toi-même, comme aussi les empereurs, vous sortiez tous de votre aveuglement, pour prendre des sentiments plus raisonnables, afin que le vrai Dieu vous fortifie et vous donne la vie. » Le gouverneur Maxime a dit : « Frappez-lui la bouche avec des pierres, en lui disant : Quitte cette folie. » Taraque a répondu : « Si je n'étais sage, je serais fou comme toi. » Le gouverneur a dit : « Regarde tes dents ébranlées, et prends pitié de toi-même, misé. rable ! » Taraque a répondu : « Tu ne saurais m'affliger, lors même que tu me ferais couper tous les membres l'un après l'autre, et je demeurerais ferme dans le Christ qui me donne la force. » Le gouverneur Maxime a dit : « Crois-moi, car c'est ton intérêt : approche et sacrifie. » Taraque a répondu : « Si je savais qu'il me fût plus avantageux de t'obéir, je ne souffrirais pas tout ceci. » Le gouverneur Maxime a dit : « Frappez-le sur la bouche, en lui disant de répondre. » Ta. raque a répondu : « Mes dents sont tombées et j'ai les mâchoires brisées ; je ne puis parler. » Le gouverneur Maxime a dit : « Tu es réduit à un pareil état, et tu ne veux pas cependant obéir, insensé ! Approche de l'autel et sacrifie aux dieux. » Taraque a répondu : « Si tu m'as presque ôté l'usage de la parole, tu ne me feras pas du moins changer de sentiment ; au contraire, tu as accru ma fermeté par tes supplices. »

Le gouverneur Maxime a dit : « Je saurai bien abattre cette fermeté, misérable ! » Taraque a répondu : « Je suis prêt à soutenir tous tes assauts ; mais je saurai te résister au nom du Dieu qui me fortifie. » Le gouverneur Maxime a dit : « Ouvrez-lui les mains et appliquez-y le feu. » Taraque a répondu : « Je ne crains point ton feu temporel ; je crains seulement d'être condamné au feu éternel, si je t'obéissais. » Le gouverneur a dit : « Voilà tes mains toutes perdues par le feu ; quitte donc ta folie, insensé, et sacrifie. » Taraque a répondu « : Tu me parles comme si j'étais disposé à t'obéir ; mais sache que je suis inébranlable, et que je ne céderai à aucune de tes atta-

ques. » Le gouverneur Maxime a dit : « Liez-le par les pieds, attachez-le en haut, et faites monter dans ses yeux une fumée piquante. » Taraque a répondu : « Je me suis moqué de ton feu, et je craindrais ta fumée ! » Le gouverneur Maxime a dit : « Tandis que tu es suspendu, consens à sacrifier. » Taraque a répondu : « Gouverneur, sacrifie toi-même, comme tu as accoutumé de le faire, à des hommes ; pour moi, Dieu me garde d'en faire autant ! » Maxime a dit : « Mêlez du vinaigre avec du sel, et versez-le dans ses narines. » Taraque a répondu : « Ton vinaigre est doux, et ton sel insipide pour moi. » Le gouverneur Maxime a dit : « Mettez de la moutarde dans le vinaigre, et jetez le tout dans ses narines. » Taraque a répondu : « Tes ministres te trompent, Maxime ; ils m'ont donné du miel pour de la moutarde. » Maxime a dit : « Je chercherai pour toi de nouveaux tourments à la prochaine séance, et je ferai cesser ta folie. » Taraque a répondu : « Et moi, je viendrai plus préparé encore contre tes inventions. » Le gouverneur Maxime a dit : « Détachez-le, et, après l'avoir chargé de chaînes, livrez-le au geôlier. Appelez maintenant celui qui suit. »

Le centurion Démétrius a répondu : « Le voici, seigneur. » Le gouverneur Maxime a dit : « Réponds-moi, Probus ; as-tu résolu de te délivrer des tourments, ou n'as-tu pas encore renoncé à ta folie ? Approche de l'autel, je t'y engage, et sacrifie aux dieux, comme les empereurs le font pour le salut de tous les hommes. » Probus a répondu : « Je viens devant toi aujourd'hui mieux préparé et fortifié par la torture que j'ai déjà soufferte. Éprouvez-moi donc par toutes vos inventions ; car ni vous, ni vos empereurs, ni les démons que vous servez dans votre folie, ni votre père Satan ne me persuaderont jamais cette impiété, d'adorer des dieux que je ne connais point. J'ai mon Dieu, le Dieu vivant, qui est au ciel ; c'est celui-là que j'adore et que je sers. » Maxime a dit : « Ceux-ci ne sont pas des dieux, ô le plus impie des hommes ? » Probus a répondu : « Ceux qui sont faits de bois ou

de pierre et travaillés par la main des hommes, comment peut-on croire qu'ils soient des dieux? Tu te trompes lourdement, ô gouverneur ! en voulant les servir. » Maxime a dit : « Tu dis que je me trompe, méchante tête, quand je t'avertis et quand je sers les dieux. » Probus a répondu : « Périssent les dieux qui n'ont point fait le ciel et la terre, et tous ceux qui les servent! » Le gouverneur Maxime a répondu : « Abandonne ta funeste résolution, Probus; sacrifie aux dieux, et par là tu seras sauvé. » Probus a répondu : « Je n'adore pas plusieurs dieux, mais j'adresse mes hommages religieux à ce Dieu qui seul existe réellement. » Le gouverneur Maxime a dit : « Eh bien ! approche de l'autel de Jupiter et sacrifie, afin de ne pas adorer plusieurs dieux, comme tu dis. » Probus a répondu : « J'ai un Dieu dans le ciel ; c'est celui-là que je crains ; mais je ne sers point ceux que vous appelez dieux. » Maxime a dit : « Je te l'ai déjà dit, je te le répète encore : sacrifie au grand dieu Jupiter. » Probus a répondu : « Que je sacrifie au mari de sa propre sœur, à cet adultère, à cet impudique, à ce corrupteur, comme tous les poëtes nous le représentent, pour ne pas dire le reste de ses infamies ! Tu veux me forcer à lui rendre cet honneur ! » Le gouverneur Maxime a dit : « Frappez-le sur la bouche, en disant : Ne blasphème pas. » Probus a répondu : « Pourquoi me maltraiter? je t'ai dit ce que racontent de ton dieu ceux qui l'adorent; je ne mens pas, je dis la pure vérité : tu le sais bien. »

Le gouverneur Maxime a dit : « J'ai tort d'entretenir ta folie, au lieu de te faire torturer. Que l'on prépare des fers brûlants, et qu'on le place dessus. » Probus a répondu : « Ton feu est froid et ne peut m'atteindre. » Maxime a dit : « Faites rougir de nouveau les fers, et placez Probus dessus, en le tenant des deux côtés. » Probus a répondu : « Ton feu est devenu plus froid encore, tes ministres se moquent de toi. » Le gouverneur Maxime a dit : « Liez-le, et, après l'avoir étendu à terre, déchirez-lui le dos avec des nerfs de bœuf, en lui disant : Sacrifie et sois sage. » Probus a répondu :

« Je n'ai pas craint ton feu, et tes autres tourments ne m'effraient pas davantage ; si tu peux inventer quelque nouveau supplice, hâte-toi, afin que je montre la puissance de Dieu qui est en moi. » Maxime a dit : « Rasez-lui la tête et mettez-y des charbons ardents. » Probus a répondu : « Tu m'as déjà brûlé des pieds à la tête, et je t'ai montré que j'étais serviteur de Dieu ; je souffre donc patiemment tes menaces. » Le gouverneur Maxime a répondu : « Si tu étais serviteur des dieux, tu leur sacrifierais, et tu serais plein de piété. » Probus a répondu : « Je suis serviteur de Dieu, et non de ces dieux qui perdent ceux qui les vénèrent. » Maxime a dit : « Tous ceux qui les honorent, maudit que tu es ! ne sont-ils pas pourtant autour de mon tribunal, honorés des dieux et des empereurs ? Ils vous regardent même avec compassion, vous autres que l'on punit pour votre impiété. » Probus a répondu : « Crois-moi, gouverneur, ils sont perdus, s'ils ne se repentent, et s'ils ne servent le Dieu vivant. » Maxime a dit : « Déchirez-lui le visage, afin qu'il ne dise pas le Dieu, mais les dieux. » Probus a répondu : « O juge très-injuste, je dis la vérité, et tu ordonnes que l'on me frappe sur la bouche. » Le gouverneur Maxime a dit : « Non-seulement ta bouche, mais même ta langue que je vais faire arracher jusqu'à la racine, afin que tu mettes fin à tes discours insensés, et que tu sacrifies aux dieux. » Probus a répondu : « Quoique tu puisses me faire couper l'organe de la parole, tu ne pourras m'enlever cette langue intérieure et immortelle qui me permettra de te répondre encore. » Le gouverneur Maxime a dit alors : « Qu'on le remette en prison, et que l'on amène Andronic devant le tribunal. »

Le centurion Démétrius a répondu : « Le voici, seigneur. » Le gouverneur Maxime a dit : « Andronic, ceux qui ont été examinés avant toi ont souffert inutilement de cruelles tortures ; mais après mille supplices ils ont été contraints d'honorer les dieux, et sont prêts à recevoir de la faveur des empereurs des honneurs extraordinaires. Épargne-toi donc les

tourments; sacrifie aux dieux, obéis aux empereurs, et tu recevras d'eux de grands honneurs; mais si tu refuses, j'en jure par les dieux et par les empereurs invincibles, je punirai rigoureusement ta désobéissance. » Andronic a répondu : « N'accuse pas d'une telle faiblesse ceux qui ont comparu avant moi, et ne crois pas me tromper par tes artifices, ni obtenir de moi que je t'obéisse. Ils n'ont pas abandonné la loi de leurs pères pour se laisser persuader par tes folies ; et moi je n'abandonnerai pas la foi et la fidélité que je dois au Seigneur mon Dieu et mon Sauveur. Je ne connais pas tes dieux, et je ne crains ni toi ni ton tribunal. Ainsi donc accomplis toutes tes menaces contre un serviteur de Dieu, et mets en œuvre toutes tes inventions. » Le gouverneur Maxime a dit : « Étendez-le aux pieux, et frappez-le avec des nerfs crus. » Andronic a dit : « Tu ne me fais pas grand mal, après ce serment que tu as prononcé au nom de tes dieux et des empereurs. » Le greffier Athanase a dit : « Malheureux, ton corps n'est qu'une plaie, et tu trouves que ce n'est rien ! » Andronic a répondu : « Ceux qui aiment le Dieu vivant, ne se soucient pas de cela. »

Maxime a dit : « Frottez-lui le dos avec du sel. » Andronic a dit : « Fais-moi saler davantage, afin que je sois incorruptible, et que je résiste mieux à ta malice. » Le gouverneur Maxime a dit : « Tournez-le et frappez-le sur le ventre, afin d'aigrir ses premières plaies, et que la douleur pénètre jusqu'à la moelle de ses os. » Andronic a répondu : « Je suis entièrement guéri des plaies que m'avaient faites les premiers tourments, ainsi que tu l'as vu, quand on m'a présenté à ton tribunal. Celui qui m'a guéri alors, me guérira encore. » Maxime a dit : « Méchants soldats, ne vous avais-je pas défendu que personne les pansât, et n'avais-je pas commandé de les laisser pourrir dans leurs plaies, afin qu'ils fussent réduits à nous obéir ? » Le geôlier Pégasius a dit alors : « Je le jure par ta grandeur, aucun d'eux n'a été pansé, et personne n'est entré pour les visiter; on les a gardés enchaînés dans le plus

profond de la prison. Si tu me trouves menteur, voici ma tête, prends-la. » Le gouverneur Maxime a dit : « Comment donc leurs blessures ont-elles disparu ? — J'affirme par ta puissance que j'ignore de quelle manière ils ont été guéris. » Andronic a dit alors : « Insensé ! notre Sauveur, notre médecin est grand. Il guérit ceux qui sont pieux envers le Seigneur et qui espèrent en lui, non par l'application des médicaments, mais en vertu de sa parole. Quoiqu'il habite les cieux, il nous est présent, parce qu'il est partout ; mais tu ne le connais pas, à cause de ta folie. » Le gouverneur Maxime a dit : « Ces sots discours ne te serviront de rien ; approche plutôt et sacrifie aux dieux, de peur que je ne sois forcé de te traiter avec la dernière rigueur. » Andronic a répondu : « Je n'ai rien à te répondre que ce que je t'ai dit déjà une et deux fois ; car je ne suis pas un enfant, pour me laisser séduire par des flatteries. » Maxime a dit : « Vous ne me résisterez pas toujours, vous autres, et ne mépriserez pas en vain mon tribunal. » Andronic a répondu : « Nous ne nous laisserons pas vaincre non plus par tes menaces, ô gouverneur ! et tu trouveras en nous de vaillants athlètes du Seigneur, par la force dont nous revêt le Christ. Tu n'ignores pas d'ailleurs que nous ne craignons ni toi, ni tes tourments. » Le gouverneur Maxime a dit : « Que l'on prépare pour le prochain interrogatoire divers supplices, et qu'on mette celui-ci en prison avec des chaînes de fer, sans que personne puisse le voir dans son cachot. »

Le troisième interrogatoire a été fait à Anazarbe, ville de Cilicie. Le gouverneur Fabius Caïus Numérien Maxime a dit : « Appelez ces impies de la religion des chrétiens. » Le centurion Démétrius a répondu : « Les voici, seigneur. » Maxime a dit : « Taraque, veux-tu du moins à présent céder à la violence des tourments, abandonner ta confession impudente, et sacrifier aux dieux par qui toutes choses subsistent ? » Taraque a répondu : « Malheur à toi et à eux, si le monde est gouverné par ceux qui sont destinés au feu et à des supplices

éternels, et non-seulement malheur à eux, mais à tous ceux qui font leur volonté! » Le gouverneur Maxime a dit : « Cesseras-tu de blasphémer, scélérat, ou bien penses-tu l'emporter par l'impudence de tes paroles, et m'obliger à te faire couper la tête, pour me défaire de toi? » Taraque a répondu : « Si je dois mourir aussi promptement, ce ne sera pas un grand combat; mais prolonge mon supplice, si tu le veux, afin que ma couronne augmente devant le Seigneur. » Le gouverneur Maxime a dit : « Les autres prisonniers que les lois font punir, en souffrent autant. » Taraque a répondu : « C'est là même ce qui te trompe, et il faut que tu sois grandement aveuglé pour ne pas voir que ceux qui commettent des crimes, méritent qu'on les tourmente, tandis que ceux qui souffrent pour le Christ, recevront une grande récompense. » Le gouverneur Maxime a dit : « Malheureux, quelle récompense attends-tu après une si misérable mort? » Taraque a répondu : « Il ne t'est pas permis de t'en informer, ni de savoir quelle est la récompense qui nous est réservée; c'est pourquoi je souffre tes paroles insolentes et tes menaces. »

Le gouverneur Maxime a dit : « Tu me parles, scélérat, comme si tu étais mon égal. » Taraque a répondu : « Je ne suis pas ton égal, ni ne désire l'être; mais je parle librement, et personne ne peut m'en empêcher, parce que Dieu me donne de la force par le Christ. » Maxime a dit : « Je t'ôterai bien cette liberté, misérable. » Taraque a répondu : « Personne ne peut m'ôter la liberté de parler, ni toi, ni tes empereurs, ni ton père Satan, ni les démons que tu adores. » Le gouverneur a dit : « C'est parce que je te parle, impie, que je te rends insolent. » Taraque a répondu : « Ne t'en prends qu'à toi-même; pour moi, le Dieu que je sers m'est témoin que ton visage même me fait horreur, bien loin que j'aime à te répondre. » Le gouverneur Maxime a dit : « Songe enfin à ne te pas faire tourmenter davantage; approche et sacrifie. » Taraque a répondu : « Dans ma pre-

mière confession à Tarse, et dans la seconde à Mopsueste, j'ai déclaré que j'étais chrétien; je suis ici le même; crois-moi et reconnais la vérité. » Maxime a dit : « Quand j'aurai perdu ton corps par les tortures, à quoi te servira de te repentir, misérable? » Taraque a répondu : « Si je pouvais me repentir, j'aurais craint tes tourments la première et la seconde fois, et j'aurais fait ta volonté; maintenant je suis ferme, et, par la grâce de Dieu, je ne me soucie point de toi. Fais donc ce que tu voudras, impudent. » Maxime a dit : « C'est moi qui ai accru ton impudence, en ne te punissant pas. » Taraque a répondu : « Je l'ai dit, et je te le déclare de nouveau : mon corps est en ton pouvoir; fais ce que tu voudras. » Le gouverneur Maxime a dit : « Liez-le fortement, et suspendez-le au chevalet, afin qu'il cesse ses folies. » Taraque a répondu : « Si j'étais fou, je te ressemblerais, et je t'obéirais promptement. » Maxime a dit : « Pendant que tu es attaché, consens à mes désirs, avant d'endurer les tourments qui te menacent. » Taraque a répondu : « Quoiqu'il ne te soit pas permis de me faire souffrir toutes sortes de peines, à cause de ma condition militaire, je ne refuse pas pourtant de me soumettre aux inventions de ta cruauté. Fais ce que tu voudras. »

Le gouverneur Maxime a répondu : « Un soldat qui honore avec piété les dieux et les empereurs, reçoit des dons et avance dans les honneurs; mais toi, tu n'es qu'un impie; tu as été chassé honteusement de ton corps; c'est pourquoi je te ferai souffrir les plus cruels tourments. » Taraque a répondu : « Fais ce qu'il te plaira; je t'en ai prié déjà plusieurs fois; pourquoi diffères-tu? » Maxime a dit : « Ne crois pas que je veuille, comme j'ai dit, t'ôter si promptement la vie; je te ferai périr, au contraire, peu à peu, et ce qui restera de ton corps, je le donnerai aux bêtes. » Taraque a répondu : « Fais au plus tôt ce que tu veux faire, et ne te contente pas de promettre. » Le gouverneur a dit : « Tu crois peut-être, scélérat, qu'après ta mort, quelques femmes vont embaumer ton corps avec des parfums, mais j'aurai soin

d'en faire disparaître les restes. » Taraque a répondu : « Et maintenant et après ma mort, fais de mon corps ce que tu voudras. » Le gouverneur Maxime a dit : « Approche de l'autel, je te le répète, et sacrifie aux dieux. » Taraque a répondu : « Je te l'ai déjà dit plusieurs fois, insensé, je ne sacrifie pas à tes dieux, et n'adore point tes abominations. » Le gouverneur a dit : « Prenez-lui les joues avec des pinces, et déchirez ses lèvres. » Taraque a répondu : « Tu as défiguré mon visage, mais tu as renouvelé mon âme. » Maxime a dit : « Tu me forces, misérable, à te traiter autrement que je ne voudrais. » Taraque a répondu : « Ne crois pas m'épouvanter par tes paroles ; je suis prêt à tout, car je porte les armes de Dieu. » Maxime a dit : « Quelles armes portes-tu, maudit que tu es, tout nu et tout couvert de plaies ? » Taraque a répondu : « Tu es trop aveugle pour le voir ; mais avec cette armure divine, je puis éteindre tous les traits enflammés de ton père le démon. » Maxime a dit : « Je souffre ta folie, et tes réponses ne m'aigriront point assez pour que je te fasse mourir promptement. » Taraque a répondu : « Quel mal ai-je fait, en disant que tu ne peux voir mes armes, puisque tu n'as pas le cœur pur, et que tu es, au contraire, impie et ennemi des serviteurs de Dieu ? »

Le gouverneur Maxime a dit : « Je te soupçonne d'avoir mal vécu autrefois, et d'avoir été, comme le disent certaines personnes, un enchanteur, avant de venir à mon tribunal. » Taraque a répondu : « Je n'ai point été ce que tu dis, et je ne le suis pas davantage aujourd'hui ; car je ne sers point les démons, comme vous autres; mais je sers Dieu, qui me donne la patience, et me suggère les paroles que je dois prononcer. » Maxime a dit : « Ces raisonnements ne te serviront de rien ; sacrifie pour te délivrer de ces souffrances. » Taraque a répondu : « Tu me crois bien insensé, de quitter mon Dieu, qui me fera vivre éternellement, pour m'attacher à toi, qui peux, il est vrai, soulager mon corps un instant, mais en tuant mon âme pour l'éternité. » Le gouverneur a

dit : « Faites rougir des broches au feu, et mettez-les sous ses aisselles. » Taraque a dit : « Quand tu me traiterais encore plus cruellement, tu n'obligeras point un serviteur de Dieu à adorer les démons. » Maxime gouverneur a dit : « Apportez un rasoir, coupez-lui les oreilles, et rasez-lui la tête, et placez-y ensuite des charbons ardents. » Taraque a dit : « Tu as coupé les oreilles de ma tête; mais celles de mon cœur sont encore fermes et entières. » Maxime a dit : « Avec le rasoir, enlevez-lui la peau de la tête, et placez-y encore des charbons allumés. » Taraque a dit : « Quand tu m'écorcherais tout le corps, je ne m'éloignerai pas de mon Dieu. » Maxime a dit : « Prenez les broches toutes rouges, et enfoncez-les dans ses flancs. » Taraque s'est écrié : « Que Dieu voie du ciel et qu'il juge. » Le gouverneur Maxime a dit : « Quel Dieu invoques-tu, maudit ? » Taraque a répondu : « Celui que tu ne connais pas, et qui rendra à chacun selon ses œuvres. » Le gouverneur a repris : « Je te l'ai déjà dit, je ne souffrirai pas que ces femmes enveloppent tes restes dans des linceuls, et les embaument avec des parfums ; mais je te ferai brûler, malheureux, et jeter tes cendres au vent. » Taraque a répondu : « Je te l'ai dit, et je le répète encore, fais ce que tu voudras; mon corps ici-bas est en ta puissance. » Maxime a dit : « Qu'on le remette en prison, et qu'on le garde pour l'exposer demain aux bêtes. Amenez-en un autre. »

Le centurion Démétrius a dit : « Seigneur, voici Probus. » Le gouverneur a dit : « Pense à toi, Probus, de peur de retomber dans les mêmes maux. Je suis persuadé que tu es devenu sage, et que tu veux sacrifier, afin d'être honoré de nous pour ta piété envers les dieux. » Probus a répondu : « Nous sommes tous, ô gouverneur, dans les mêmes sentiments, et servons le même Dieu véritable. N'espère pas nous entendre parler autrement : ni tes flatteries, ni tes menaces ne te serviront de rien ; tu ne pourras pas affaiblir, par ces moyens, mon courage; je me présente hardiment devant toi;

car je méprise toutes les inventions de ta cruauté. Qu'attends-tu donc pour déployer ta fureur? » Le gouverneur Maxime a dit : « Vous avez résolu et concerté entre vous de renoncer aux dieux avec la même impiété. » Probus a répondu : « Tu dis vrai; car nous nous sommes entendus pour rendre témoignage à la vérité, en nous montrant, malgré ta malice, les fermes athlètes du Christ. » Maxime a dit : « Avant que tu éprouves la sévérité de mes jugements, réfléchis sur toi-même, et cherche à éviter les tourments qui te sont préparés, en montrant ta piété pour les dieux. » Probus a répondu : « Tout ce que tu m'as fait éprouver déjà de tourments et de souffrances, m'a rempli l'âme de consolation; fais donc maintenant ce qui te plaira. » Maxime a dit : « Que l'on rougisse au feu des broches de fer, et qu'on les applique sur ses flancs, pour lui apprendre à nous débiter ses folies. » Probus a répondu : « Plus je te semble insensé, plus je suis sage selon la loi du Seigneur. » Maxime a dit : « Rougissez davantage les broches, afin de lui brûler le dos. » Probus a répondu : « Mon corps est en ton pouvoir. Que le Seigneur voie du ciel mon abaissement et mes souffrances, et qu'il juge entre nous deux. » Maxime a dit : « Celui que tu invoques, misérable, est le même qui t'a livré, comme tu le mérites, pour souffrir ces maux. » Probus a répondu : « Mon Dieu est bon, il ne veut le mal d'aucun homme; chacun connaît aussi ce qui lui est avantageux, étant maître et libre de sa raison. »

Maxime a dit : « Versez-lui du vin des autels, et mettez-lui de la chair immolée dans la bouche. » Probus a répondu : « Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, voyez du haut du ciel la violence que l'on me fait, et jugez ma cause. » Le gouverneur Maxime a dit : « Tu as beaucoup souffert, misérable, et enfin tu as participé au sacrifice; que feras-tu maintenant? » Probus a répondu : « Tu n'as rien fait de merveilleux, en m'obligeant par force à prendre part à ces sacrifices impurs; car le Seigneur connaît ma résolution. » Le gouverneur a dit : « Tu en as bu et mangé, stupide; promets-tu maintenant de

le faire de toi-même, pour être tiré de tes liens ? » Probus a répondu : « Que le malheur t'accable, homme exécrable, avant que tu puisses surmonter ma résolution, et profaner ma confession ; mais sache que quand tu m'aurais fait avaler toute la chair de tes sacrifices immondes, tu ne pourrais me souiller ; car le Seigneur voit du ciel la violence que je souffre. » Le gouverneur Maxime a dit : « Rougissez au feu les broches, et brûlez-lui le gras des jambes. » Probus a répondu : « Ni ton feu, ni tes tourments, ni ton père Satan ne peuvent obliger un serviteur de Dieu à renoncer à sa confession. » Le gouverneur a dit : « Tu n'as plus de partie saine dans ton corps, et tu persistes dans ta folie, misérable ! » Probus a répondu : « Je t'ai abandonné mon corps, afin que mon âme demeure saine et entière. » Le gouverneur Maxime a donné cet ordre : « Faites rougir des clous pointus, et percez-lui les mains. » Probus s'est écrié : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous avez bien voulu que mes mains fussent clouées pour votre nom. » Le gouverneur a dit : « Le grand nombre des tourments t'a rendu encore plus fou. » Probus a répondu : « Ta grande puissance et ta cruauté insatiable t'ont rendu non-seulement fou, mais encore aveugle ; car tu ne sais ce que tu fais. » Maxime a dit : « Impie, tu oses nommer fou et aveugle celui qui combat pour la piété des dieux. » Probus a répondu : « Plût à Dieu que tu fusses aveugle des yeux, et non pas du cœur ! »

Le gouverneur a dit : « Estropié de tout le corps, tu te plains de moi, parce que je t'ai laissé encore les yeux sains. » Probus a répondu : « Si les yeux de mon corps sont exposés aux effets de ta cruauté, les yeux de mon âme ne pourront jamais être aveuglés par les hommes. » Maxime le gouverneur a dit : « Je te crèverai les yeux, scélérat, et tu souffriras cet horrible supplice. » Probus a répondu : « Ne te contentes pas de faire cette menace pour effrayer un serviteur de Dieu ; car si tu la mets à exécution, je n'en serai pas malheureux. Tu ne saurais, en effet, nuire à mes yeux intérieurs. » Maxime a dit : « Piquez-

lui les yeux, afin que, tout vivant, il perde peu à peu la lumière du jour. » Probus a dit : « Tu m'as privé des yeux du corps; mais malheur à toi, cruel tyran! il ne te sera jamais permis de m'enlever les yeux intérieurs. » Maxime a dit : « Tu es tout entier plongé dans les ténèbres, misérable, et tu parles encore! » Probus a répondu : « Si tu connaissais les ténèbres qui sont en toi, impie, tu m'estimerais heureux. » Maxime a dit : « Tu es mort de tout le corps, et tu ne cesses pas de discourir ! » Probus a répondu : « Tant que mon esprit demeurera en moi, je ne cesserai point de parler, par la vertu du Dieu qui me fortifie. » Maxime a dit : « Après tous ces tourments, espères-tu encore vivre? ou bien penses-tu que je te laisserai mourir en paix? » Probus a répondu : « Ce que je veux, c'est, en persévérant jusqu'à la mort dans ce combat, rendre ma confession parfaite, lorsque tu m'auras fait périr avec la dernière cruauté, homme impitoyable et sans cœur! » Le gouverneur a dit : « Emportez-le dans la prison, chargez-le de fers, et ne permettez pas qu'aucun des compagnons de ces hommes criminels s'approche d'eux, pour les louer de ce qu'ils sont demeurés dans leur impiété. Au premier combat des bêtes, ils seront certainement exposés. Faites comparaître l'impie Andronic. »

Le centurion Démétrius a dit : « Le voici, seigneur. » Le gouverneur Maxime a repris : « A présent du moins, as-tu pitié de ta jeunesse, et as-tu pris la sage résolution d'être pieux envers les dieux? S'il en est autrement, tu ne trouveras point de miséricorde. Approche donc, sacrifie aux dieux, et tu seras sauvé. » Andronic a répondu : « Malheur à toi, ennemi de toute vérité, tyran plus cruel que les bêtes féroces! j'ai souffert toutes tes menaces, et maintenant tu crois me persuader de mal faire. Non, tu ne pourras ébranler ma confession; je suis prêt à soutenir toutes tes attaques avec l'aide du Seigneur, et à te montrer la vigueur de ma jeunesse et la fermeté de mon âme. » Maxime a dit : « Il me semble que tu es en furie et possédé par un démon. » Andronic a répondu :

« Si j'étais possédé du démon, je t'obéirais; mais, comme je n'ai point le démon en moi, je ne t'obéis pas; c'est toi qui es tout entier au démon et qui fais les œuvres du démon. » Le gouverneur Maxime a dit : « Ceux qui ont passé avant toi, ont dit ce qu'ils ont voulu avant les tourments; mais la rigueur des tortures les a persuadés d'être pieux envers les dieux et soumis aux empereurs, et ils se sont sauvés. » Andronic a répondu : « Quand tu mens, tu ne fais rien qui ne s'accorde avec tes mauvaises maximes; car ceux que tu adores ne sont pas eux-mêmes demeurés dans la vérité. Tu es menteur comme ton père; c'est pourquoi Dieu te jugera promptement, ministre de Satan ! » Maxime a dit : « Si je ne te traite en impie, et si je n'abaisse ta suffisance, je ne gagnerai rien. » Andronic a répondu : « Je ne crains ni toi ni tes menaces, au nom du Seigneur Dieu ! » Le gouverneur a dit : « Apportez du papyrus, faites-en des paquets, et mettez-lui le feu sous le ventre. » Andronic a dit : « Quand tu me brûlerais tout entier, tant que je respire, tu ne me vaincras pas, maudit tyran ! le Dieu que je sers m'assiste et me donne des forces. »

Le gouverneur Maxime a dit : « Tu résistes encore, insensé ! Demande du moins à mourir, pour ton intérêt. » Andronic a répondu : « Tant qu'il me restera un souffle de vie, je combattrai ta cruauté, et je ne désire qu'une chose, c'est que tu me fasses mourir tout entier ; car c'est là ma gloire devant Dieu. » Le gouverneur a dit : « Chauffez les broches, et placez-les rouges entre ses doigts. » Andronic a répondu : « Insensé, qui méprises Dieu, parce que tu es tout rempli des pensées de Satan ! Tu vois mon corps brûlé par les tourments, et tu penses que je puis encore craindre tes inventions ! J'ai en moi le Christ, et je te méprise. » Le gouverneur Maxime a dit : « Ne sais-tu pas, scélérat, que celui que tu invoques est un malfaiteur qui fut mis en croix par l'autorité d'un gouverneur nommé Pilate, et que nous en avons les actes? » Andronic a répondu : « Tais-toi, maudit ; il ne t'est pas permis de dire cela, car tu n'es pas digne de parler de lui, impie ! Si tu en étais digne, tu

ne persécuterais pas les serviteurs de Dieu; mais tu n'as point de part à son espérance. Tu te perds toi-même, misérable, et avec toi ceux que tu forces à t'obéir. » Le gouverneur Maxime a dit : « Et toi, quel profit trouves-tu à croire et à espérer en cet homme que vous appelez le Christ? » Andronic a répondu : « J'y trouve un grand profit, et j'aurai une grande récompense pour tout ce que je souffre. » Le gouverneur a dit : « Je ne veux pas ajouter de nouveaux tourments à ceux que tu as déjà soufferts ; je ne veux pas non plus te faire périr d'un seul coup ; mais je te ferai livrer aux bêtes, afin que tu voies, avant de mourir, tous tes membres déchirés par leurs dents. » Andronic a répondu : « Insensé, qui méprises Dieu parce que ton esprit est livré à Satan ! Tu es donc plus cruel que toutes les bêtes féroces et plus inhumain que tous les homicides de la terre, puisque tu accables de tant de souffrances ceux qui n'ont commis aucun crime, et que personne n'a jamais accusés. Pour moi, fort de mon Dieu que je sers, je méprise toutes les tortures que tu voudrais m'infliger. Invente donc de nouveaux tourments, ô le plus sanguinaire des juges, et tu éprouveras quelle force réside en moi, par la vertu du Christ mon Seigneur. »

Le gouverneur Maxime a dit : « Ouvrez-lui la bouche, mettez-y des viandes de dessus l'autel, et versez-y du vin. » Andronic s'est écrié : « Seigneur mon Dieu, voyez la violence que l'on me fait. » Le gouverneur a dit : « Que feras-tu maintenant, maudit démon ? Ceux à qui tu n'as pas voulu sacrifier, tu goûtes de leur autel. » Andronic a répondu : « Insensé, tu m'en as fait verser par force ! je n'en suis point souillé, parce que je ne l'ai point fait volontairement. Dieu le sait, lui qui sonde les pensées de chacun, et qui est assez puissant pour me délivrer de la fureur de Satan et de ses ministres. » Le gouverneur Maxime a dit : « Quand cesseras-tu de dire des paroles dépourvues de sens ? Je te ferai couper la langue pour t'empêcher de tant parler. J'ai tort de souffrir tes discours; c'est ce qui te rend insolent et téméraire. » Andronic a répondu : « Je t'en prie, fais-moi couper les lèvres et la langue, sur lesquelles tu

crois que j'ai reçu tes abominations. » Le gouverneur a dit : « Eh bien! misérable, te voilà au milieu de la torture; jusqu'à quand résisteras-tu, maintenant que tu as mangé des viandes consacrées, comme je te l'ai ordonné? » Andronic a répondu : « Malheur à toi, cruel tyran! malheur à ceux qui t'ont donné cette puissance! je ne goûterai jamais de tes sacrifices impies. Tu verras un jour ce que tu as fait contre un serviteur de Dieu. » Le gouverneur Maxime a dit : « Scélérat, tu maudis nos princes qui nous ont procuré une si longue paix! » Andronic a répondu : « J'ai maudit, et je maudis ces pestes et ces sangsues qui ravagent le monde. Que le Seigneur avec son bras puissant les confonde et les perde, afin qu'ils sachent ce qu'ils ont fait contre ses serviteurs. » Le gouverneur a dit : « Introduisez le fer dans sa bouche, et coupez sa langue qui blasphème, afin qu'il apprenne à ne pas injurier les empereurs. Faites disparaître ses dents et sa langue ; brûlez-les, réduisez-les en cendres que vous jetterez au vent, de peur que quelqu'un de cette religion impie, ou quelque femme ne les recueille pour les emporter comme des objets saints et précieux. Quant à lui, ramenez-le dans sa prison, où vous le garderez pour être exposé aux bêtes avec ses compagnons, au premier combat. » C'est ainsi que les martyrs de Dieu subirent leur troisième confession.

L'impie et cruel Maxime fit alors appeler auprès de lui Térentianus, pontife de Cilicie, et lui ordonna de donner le lendemain un spectacle de bêtes à tout le peuple de la ville. Aussitôt Térentianus fit enjoindre à ceux qui étaient chargés de garder les bêtes de se tenir prêts. Dès le matin, toute la ville, jusqu'aux femmes et aux enfants, sortit pour se rendre à l'amphithéâtre, situé à un mille. Quand il fut rempli, Maxime y entra et assista aux spectacles. Après que les jeux eurent duré une partie du jour, comme il y avait déjà plusieurs hommes par terre, tués ou par les gladiateurs ou par les bêtes, le gouverneur Maxime envoya tout d'un coup des soldats pour amener les martyrs. Le feu et les autres

tourments les ayant mis hors d'état de marcher, les soldats furent contraints de les porter. Nous autres qui les observions secrètement pour être témoins de leur combat, nous gravîmes la montagne voisine, et nous étant assis à l'écart, dans le creux des rochers, nous nous mîmes à prier avec beaucoup de larmes et de soupirs. Quand les martyrs eurent été apportés au milieu de l'amphithéâtre, il s'éleva un grand murmure parmi le peuple. Plusieurs étaient indignés de leur condamnation. Ils criaient : « Maxime est un juge inique. » D'autres, pour ne point voir ce spectacle, se retirèrent, adressant aussi des injures au gouverneur, qui donna ordre sur l'heure de marquer ceux qui s'en allaient, et de les citer devant lui le lendemain pour être condamnés. On lâcha alors plusieurs bêtes qui ne touchèrent point aux martyrs. Le gouverneur Maxime s'en mit fort en colère. Il fit venir celui qui était préposé aux jeux, ordonna de le battre, et lui dit ensuite avec de grandes menaces : « Si tu as quelque bête bien furieuse, lâche-la promptement contre ces criminels. » Celui-ci tout tremblant fit sortir une ourse, qui avait déjà tué trois hommes ce même jour.

Quand elle fut près des martyrs, elle ne les toucha point, mais courut à Andronic, et s'étant couchée à ses pieds, se mit à lécher ses plaies saignantes. Andronic mettait sa tête sur elle, et s'efforçait de l'irriter, pour sortir plus tôt de la vie; mais l'ourse restait couchée à ses pieds. Le gouverneur Maxime en colère la fit tuer, et elle fut égorgée auprès d'Andronic. Le pontife Térentianus, craignant que Maxime ne s'en prît à lui-même, commanda de lâcher une lionne qu'Hérode, pontife d'Antioche, lui avait envoyée. Quand elle parut, elle fit trembler les spectateurs par ses rugissements et le grincement de ses dents; et voyant les martyrs étendus par terre, elle vint à Taraque, et se coucha pareillement à ses pieds. Taraque étendit la main, et la prenant par les crins et par les oreilles, il l'attirait à lui. Elle se laissait manier comme une brebis, sans résister; enfin elle secoua la main de Taraque, et s'en retourna

vers la porte, sans s'arrêter à Probus ni à Andronic. Le gouverneur défendit qu'on lui ouvrît, et la lionne, prenant le bois de la porte avec les dents, s'efforçait de la rompre, en sorte que le peuple épouvanté criait de toutes ses forces: « Ouvrez à la lionne. » Maxime dans sa colère s'en prenait à Térentianus; enfin il commanda que l'on fît entrer des gladiateurs pour égorger les martyrs: ce qui fut exécuté à l'instant même, et ils périrent tous par le glaive.

Le gouverneur Maxime, sortant du spectacle, laissa dix soldats avec ordre de garder les corps des martyrs, que l'on avait jetés pêle-mêle avec ceux des gladiateurs, afin qu'ils ne fussent pas reconnus. Il était déjà nuit. Pendant que les soldats veillaient sur les restes des martyrs, nous autres, nous descendîmes de la montagne et nous nous jetâmes à genoux, priant Dieu qu'il nous fît la grâce de pouvoir retirer les reliques des saints martyrs. Après cette prière, nous étant approchés, nous vîmes les gardes qui faisaient bonne chère auprès d'un grand feu allumé pour les veilles de la nuit, non loin des saints corps. Nous étant un peu retirés à l'écart, nous nous mîmes de nouveau à genoux, et chacun de nous priait Dieu et son Christ, par le Saint-Esprit, de nous accorder le secours d'en haut, afin de délivrer les saintes dépouilles d'entre les corps profanes et immondes. Aussitôt la terre trembla, l'air fut agité de tonnerres et d'éclairs. Il tomba une pluie épouvantable, et l'obscurité de la nuit devint encore plus épaisse. La tempête s'étant apaisée peu après, nous fîmes encore une prière, et nous étant approchés, nous vîmes que la pluie avait éteint le feu, et que les gardes s'étaient retirés. Nous nous avançâmes avec plus de hardiesse; mais, comme nous ne pouvions discerner les saints corps entre tous les cadavres des gladiateurs, nous étendîmes les mains au ciel, priant Dieu de nous les faire connaître. Aussitôt il envoya du firmament une étoile brillante qui nous désigna les corps des martyrs, en s'arrêtant successivement sur chacun d'eux. Nous les emportâmes avec grande joie

vers le mont voisin, bénissant le Seigneur qui nous favorisait.

Ayant franchi déjà une grande partie de la montagne, nous voulûmes nous décharger pour prendre un peu de repos, et pour demander aussi au Très-Haut de nous faire connaître le lieu où devaient être placées ces saintes dépouilles. Dieu nous exauça encore, en nous envoyant la même étoile pour nous conduire jusqu'à une anfractuosité de rocher, où se trouvait une excavation. Nous y cachâmes avec grand soin les corps des martyrs, et nous revînmes vers la ville pour voir ce qui s'y passait ; car nous savions que l'on rechercherait les corps. En effet, le gouverneur Maxime fit punir les gardes, pour avoir laissé dérober les corps des martyrs. Trois jours après, Maxime s'etant retiré de la ville, nous trois, Marcius, Félix et Vérus, retournâmes auprès des martyrs, résolus de demeurer toute notre vie près de leur tombeau, afin de les préserver de toute insulte, et de mériter d'être ensevelis un jour à leurs côtés : ce que nous accomplirons en bénissant le Seigneur de tout ce qu'il a fait pour nous, lui à qui appartiennent l'honneur et la puissanse dans les siècles des siècles. Amen. Tels sont les actes que nous vous envoyons ; recevez-les avec grande joie et affection de cœur. Ces martyrs sont, en effet, les ouvriers du Christ Dieu; conservez leur souvenir, avec la grâce de Dieu, à qui est dû en tout et partout l'honneur et la gloire dans le Christ Jésus, notre Seigneur, et l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

Les saints martyrs ont consommé leur sacrifice l'année première de la persécution ; ils ont été enlevés au monde le cinq des ides d'octobre, c'est-à-dire le onze d'hyperbérétis ou octobre. La nuit suivante, les saintes dépouilles des martyrs Probus, Taraque et Andronic, mis à mort dans l'illustre cité d'Anazarbe, ont été déposées sur la montagne par la grâce de Jésus-Christ notre Seigneur, à qui sont dues la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Amen.

XLVIII

LE MARTYRE DE SAINTE EULALIE.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

Nous ne pouvions omettre dans ce recueil le charmant poëme de Prudence à la gloire de l'illustre vierge de Mérida. Nous le préférons aux Actes en prose, qui sont moins anciens, et d'ailleurs lui sont parfaitement semblables quant au fond.

Eulalie, vierge sacrée, noble de race, plus noble encore dans son courageux trépas, favorise de sa protection Mérida, qui lui donna le jour et qui garde son tombeau.

C'est aux régions où le soleil se couche qu'est située la ville qui a produit cette illustre héroïne; cité puissante et habitée par un peuple nombreux, mais plus fière encore du sang de la martyre et du sépulcre de la vierge.

La jeune fille ne comptait que douze années , lorsqu'on la vit effrayer par son courage les bourreaux tremblants, braver la flamme pétillante du bûcher et mettre sa joie dans le supplice.

Déjà on l'avait vue prendre son essor vers la patrie où règne le Père souverain ; résolue à l'hymen céleste, elle avait repoussé les joies et les amusements du jeune âge.

Lés parfums, les roses, les riches parures, n'obtinrent que son mépris; grave dans ses traits, modeste dans sa démarche, dès l'âge le plus tendre on trouvait en elle cette sagesse que la vieillesse seule peut donner.

Tout à coup une fureur impie s'anime contre les serviteurs de Dieu; on ordonne aux chrétiens de brûler un sacrilége encens, avec le foie des victimes, devant des dieux mortels.

L'âme sainte d'Eulalie en frémit ; sa noble fierté se prépare à repousser un tel assaut; son cœur intrépide, épris de

l'amour d'un Dieu, sollicite la jeune fille à braver le glaive des tyrans.

En vain la tendre sollicitude d'une mère veille à retenir la vierge généreuse dans le secret de la maison, à la campagne et loin de la ville, de peur que l'amour d'un trépas glorieux ne l'entraîne à sacrifier son sang.

Elle, dédaignant un repos qui lui semble une lâcheté, fatiguée d'un retard qui la déshonore, force les portes, la nuit, sans témoins; dans sa fuite, elle ouvre les barrières qui la retenaient, et bientôt elle prend sa route par des sentiers détournés.

De ses pieds déchirés, elle franchit des lieux couverts de ronces et d'épines; mais un chœur d'Anges l'accompagne; la sombre nuit l'environne de son silence; mais une lumière céleste la guide.

Telle l'on vit la troupe courageuse des Hébreux, nos pères, marcher à la suite de la colonne lumineuse qui brisait les ombres de la nuit, et, traçant par ses feux une voie éclatante, anéantissait l'obscurité.

Ainsi la vierge pieuse, suivant sa voie durant la nuit, obtint du ciel la clarté du jour, et n'eut point à lutter avec les ténèbres, à cette heure où elle fuyait aussi l'Égypte et commençait une route qui devait la conduire bien au delà des astres.

D'un pas hardi et prompt elle a su franchir plusieurs milles, avant que l'aurore vienne illuminer le ciel; dès le matin elle est rendue au pied du tribunal, et, dans une sainte fierté, elle vient se placer au milieu des faisceaux.

« Quelle fureur vous anime ? s'écrie-t-elle. Pourquoi perdre vos âmes imprudentes, en les abaissant devant des pierres taillées par le ciseau ? Pourquoi renier le Dieu tout-puissant ?

« Infortunés, vous poursuivez les chrétiens ; moi aussi, je suis ennemie du culte des démons, je foule sous mes pieds les idoles; de mon cœur et de ma bouche, je confesse Dieu.

« Isis, Apollon, Vénus, ne sont rien ; Maxime aussi n'est que néant : vos idoles, parce qu'elles sont faites de la main des hommes ; lui, parce qu'il les adore ; tout cela est nul et ne doit être compté pour rien.

« Que Maxime, ce prince opulent, et pourtant l'humble serviteur de ces pierres, dévoue et sacrifie jusqu'à sa tête à de telles divinités ; mais pourquoi persécute-t-il des cœurs généreux ?

« Cet empereur plein de bonté, ce maître excellent, il lui faut du sang innocent pour se nourrir. Dans sa faim, il déchire les corps des saints, et jusqu'à leurs entrailles accoutumées au jeûne ; son bonheur est de torturer jusqu'à leur foi.

« Allons, bourreau, emploie le fer et le feu ; divise ces membres sortis du limon de la terre ; il est aisé de détruire une chose si fragile : mais au dedans vit une âme que la douleur n'abattra pas. »

Un tel discours fait monter au comble la colère du préteur. « Licteur, s'écrie-t-il, saisis cette furieuse, et dompte-la par les tortures. Fais-lui sentir ce que c'est que les dieux de la patrie, et qu'on ne méprise pas en vain les édits du prince.

« Jeune fille égarée, plutôt que de t'envoyer à la mort, je voudrais, s'il est possible, t'arracher à tes erreurs perverses.

« Ta famille dans les larmes te recherche en ce moment ; cette famille d'une si illustre noblesse se désole de te voir périr à la fleur de tes ans, à la veille des pompes nuptiales.

« La splendeur d'un hyménée opulent n'est-elle donc rien pour toi ? Dans ta présomption, veux-tu donc ébranler la piété filiale ? Eh bien ! considère ces instruments d'un cruel trépas.

« Ou ta tête tombera sous le glaive, ou tes membres vont être déchirés par la dent des bêtes féroces, ou les torches embrasées vont les consumer à petit feu ; partout c'est la mort et le tombeau qui t'attendent ; ce sont les pleurs et les cris de tes parents autour du bûcher.

« Et quel si grand effort as-tu à faire pour éviter un sort si affreux? Daigne seulement, jeune fille, toucher du bout de tes doigts un peu de sel et quelques grains d'encens, et ces supplices terribles ne te regardent plus. »

La martyre garde le silence; mais elle frémit à un tel discours; dans son indignation, elle crache aux yeux du tyran, renverse d'un coup de pied les idoles, les gâteaux sacrés et l'encens.

Aussitôt deux bourreaux déchirent la chair délicate de la vierge; ses flancs sont sillonnés jusqu'aux os par les ongles de fer; Eulalie compte ses glorieuses blessures.

« C'est votre nom, Seigneur, que l'on trace sur mon corps. Que j'aime à lire ces caractères qui racontent vos victoires, ô Christ ! La pourpre de mon sang sert à écrire votre nom sacré. »

C'est ainsi qu'elle chantait dans sa joie, la vierge intrépide; pas une larme, pas un soupir; de si cruelles souffrances sont pour elle comme si elles n'étaient pas; et cependant ses membres sont arrosés à chaque instant par un nouveau jet de son sang qui jaillit tiède sous les ongles de fer.

Mais ce n'est pas la dernière de ses tortures; il ne leur suffit pas d'avoir labouré tout son corps de sillons cruels; c'est maintenant le tour de la flamme; des torches ardentes parcourent avec fureur ses flancs et sa poitrine.

La chevelure embaumée d'Eulalie s'était détachée; flottant sur les épaules, elle était venue descendre comme un voile appelé à protéger la pudeur de la vierge.

Mais la flamme pétillante des torches est montée jusqu'à la tête; en un instant elle prend à sa chevelure, et bientôt s'élève au-dessus du visage. La vierge avide de mourir ouvre ses lèvres, et aspire ce feu qui la consume.

On vit soudain une colombe plus blanche que la neige s'élancer de la bouche de la martyre, et monter vers les cieux; c'était l'âme d'Eulalie, toute pure, toute vive, tout innocente.

La tête s'incline au moment où l'âme s'est enfuie; le feu des torches s'éteint tout à coup; les membres endoloris ont cessé de souffrir; le souffle qui animait la vierge monte joyeux à travers les airs, et se dirige, semblable à l'innocent oiseau, vers les temples du ciel.

Le bourreau l'a vu s'élancer de la bouche de la jeune fille; saisi de terreur, il s'est enfui loin du théâtre de sa barbarie; le licteur lui-même a disparu tremblant.

Tout à coup une neige inattendue se forme dans l'air glacial et descend sur le Forum; comme un blanc linceul, elle vient couvrir le corps d'Eulalie, qui demeurait exposé aux injures de la saison.

Les larmes humaines accompagnent les funérailles d'un être chéri; ici ces témoignages de regret sont dépassés; les éléments eux-mêmes, ô vierge, ont reçu de Dieu l'ordre d'accomplir envers toi les devoirs suprêmes.

Aujourd'hui Mérida, ville célèbre de la Vettonie, s'honore de posséder son sépulcre; cité florissante que traverse le fleuve Ana, qui, dans son cours rapide et ombragé d'arbres toujours verts, vient baigner son élégante enceinte.

C'est là que, dans un sanctuaire où la lumière est réfléchie par l'éclat des marbres étrangers et indigènes, un tombeau digne de tout respect garde les cendres sacrées d'Eulalie.

Au-dessus étincelle un lambris tout resplendissant d'or; le pavé du temple, formé de pierres délicatement taillées, semble un jardin émaillé de fleurs et des roses les plus vermeilles.

Cueillez la violette pourprée, moissonnez des fleurs éclatantes; l'hiver, malgré sa rigueur, en produit encore; le sol glacé qu'échauffe le soleil en fournira de quoi remplir vos corbeilles.

Jeunes filles, jeunes hommes, en présentant cette offrande, n'oubliez pas de l'entourer d'un épais feuillage; ma guirlande à moi sera ces vers dactilyques que j'offre pour les chœurs; ils sont humbles, ils se ressentent de ma vieillesse; cependant ils conviennent à la fête.

C'est ainsi que nous offrirons nos hommages aux restes sacrés de la martyre et à l'autel qui couvre son tombeau : du ciel où elle repose aux pieds de Dieu, elle agrée l'offrande, et rendue propice par nos chants, elle répand sa protection sur un peuple qui est le sien.

XLIX

LES DIX-HUIT MARTYRS DE SARAGOSSE.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

Ceci est un autre chant à l'honneur d'une pléiade de martyrs espagnols, inspiré à Prudence par sa foi et son patriotisme. On y peut voir quel enthousiasme suggéraient aux chrétiens de l'époque pacifique les combats de ces martyrs qui avaient illustré par leurs victoires les premières années du siècle où florissait le prince des poëtes de l'Église primitive.

Notre peuple conserve en un même sépulcre les cendres de dix-huit martyrs, et Saragosse est la cité favorisée d'un tel trésor.

Le temple où elle le conserve, séjour des Anges les plus puissants, n'aura rien à craindre au jour où s'écroulera ce monde fragile, lui qui garde en son sein une si riche offrande à faire au Christ.

Car lorsque ce grand Dieu, déployant la force de son bras, viendra, assis sur un nuage de feu, peser les nations dans sa juste balance,

Chaque cité, levant sa tête, s'empressera d'aller au-devant de lui, afin de lui faire hommage des trésors qu'elle possède.

C'est alors que Carthage l'africaine présentera tes ossements sacrés, ô Cyprien, docteur à la mâle éloquence ! Cordoue fera don d'Acisclus, de Zoellus et de trois autres couronnes.

Mère féconde en héros, tu offriras au Christ un diadème, Tarragone, orné de trois pierres précieuses ; c'est Fructueux qui a fourni l'éclatante lame d'or qui l'entoure.

Son nom est gravé sur la pierre qui scintille au milieu ; de chaque côté deux autres jettent leurs feux, qui rivalisent de splendeur.

Gironne, humble cité, présentera les membres sacrés de Félix, et notre Calahorra, la dépouille des deux martyrs que nous vénérons.

Barcelone se dressera fière de son illustre Cucufas ; Narbonne se présentera parée de son Paul, et Arles triomphera à cause de toi, martyr Genès !

La reine des cités, la Lusitanie (Mérida) marchera au-devant du Christ portant les cendres de la jeune vierge qui lui est si chère, et les déposera sur l'autel céleste.

Complute portera dans ses mains le double vase que remplit le sang de Juste et de Pasteur, fière d'avoir à offrir les trophées de deux héros, ses fils.

Tingis, célèbre par les monuments de ses rois Massyles, portera les restes de son martyr Cassien, dont la vertu a dompté cette cité africaine, et l'a soumise au joug du Christ.

Toutes ces villes, illustrées par de sanglants sacrifices, n'ont pour attirer les regards du Christ qu'un petit nombre de ses témoins : deux, trois, et quelques-unes cinq.

Mais toi, ô Saragosse, cité dévouée au Christ, asile de la paix, que figure le bois verdoyant d'oliviers qui ombrage tes sommets, tu étaleras les dépouilles sacrées de dix-huit héros.

C'est toi qui, pour marcher au-devant du Seigneur, as préparé le plus nombreux cortége de martyrs ; à toi, la première en piété, le premier honneur et le plus éclatant.

A peine la cité mère du peuple carthaginois, à peine Rome elle-même assise sur son trône, ont mérité de te surpasser dans cette gloire, toi notre honneur.

Le sang des victimes sacrées qui s'épanche par torrents de chacune de tes portes, a repoussé de ton enceinte pu-

rifiée la race des démons, elle a dissipé les noires ténèbres.

En tes murs, plus de cette ombre funeste qui inspire l'horreur ; la peste de l'idolâtrie s'est éloignée de ton peuple ; le Christ habite ton enceinte tout entère , le Christ y est partout.

Saragosse est la patrie des martyrs ceints de la couronne céleste ; c'est de son sein que monte au ciel leur chœur auguste, couvert de vêtements blancs comme la neige.

C'est là qu'a surgi ta palme, ô Vincent ! C'est là que le clergé a conquis de si nobles triomphes, là qu'on a vu briller une famille de pontifes, la famille des Valérius.

Chaque fois que la tempête des persécutions est venue, depuis les premiers âges, ébranler l'univers entier, c'est sur cette Église que sa rage s'est déchaînée avec plus de violence.

Mais aussi jamais la lutte ne s'est passée sans que quelqu'un des nôtres ait cueilli la palme, sans que les flots d'un sang illustre aient coulé ; chaque fois le nombre des martyrs s'est accru sous l'effort de l'orage.

Toi qui devais, ô Vincent, achever ton martyre hors de nos murs, n'as-tu pas décoré notre enceine par la rosée de ton sang, présage de ton prochain trépas ?

Ce sang, tes concitoyens l'honorent, tandis que le tombeau garde tes membres sacrés, et que le sépulcre de tes pères conserve avec amour tes ossements, ô bienheureux martyr !

Vincent- est à nous, bien qu'il ait souffert loin de nos murs, et qu'il ait doté de son sépulcre victorieux une ville obscure, près des rivages de Sagonte.

A nous il appartient ; c'est dans notre arène que dès l'enfance on le vit s'exercer à la vertu, et, marqué de l'huile de la foi, exercer ses forces pour dompter un jour l'ennemi infernal.

Les nobles palmes qui sont la gloire de notre Église lui étaient connues ; après les triomphes de ses pères, on le vit à son tour se distinguer comme eux.

Et toi, vierge Encratis, n'est-ce pas au milieu de nous que

se conservent les trophées de tes victoires, toi dont le mâle courage fit tourner à la honte de l'esprit de malice ses propres fureurs ?

Tous nos martyrs ont quitté la vie ; mais toi, survivant à ton propre trépas, tu vis encore sur cette terre, notre patrie te possède encore,

Tes membres, par leurs cicatrices, attestent la série des supplices que tu enduras; ils montrent à quelle profondeur furent creusés les sillons que les ongles de fer imprimèrent sur eux.

Tes flancs, devenus le théâtre de la cruauté du bourreau, furent inondés de sang, déchirés qu'ils étaient avec tant de barbarie ; ta poitrine perdit un sein abattu par le fer, près du cœur.

Les autres martyrs sont allés jusqu'à la mort, mais ils ont moins mérité ; car la mort met un terme à la douleur des tortures, elle vient apporter le repos aux membres déchirés, et fait succéder un doux sommeil aux plus vives souffrances.

Longtemps tes blessures demeurèrent ouvertes; longtemps une fièvre ardente circula dans tes veines, tandis que de tes plaies glorieuses s'épanchait une eau corrosive.

Si donc le glaive envieux du persécuteur te refusa la gloire suprême du trépas, tes souffrances, ô martyre, ne t'ont pas moins mérité la couronne due à ceux qui succombèrent.

N'avons-nous pas vu les lambeaux conservés de ta chair labourée par les ongles de fer ? Ta vie se soutient encore ; mais la mort n'a-t-elle pas conquis déjà une portion de toi-même ?

Tu as donc été comme le trophée d'un genre nouveau, dont le Christ a fait don à notre Saragosse, qu'il a voulu faire par ta personne le séjour permanent d'un martyre continuel.

Ainsi donc, ô ville illustrée par tes dix-huit héros, tu peux continuer à célébrer ce glorieux sénat qui est tien. Optatus et Lupercus sont ta richesse.

Célèbre avec eux Successus et Martial ; chante le glo-

rieux trépas d'Urbain et de Jules, sans oublier Quintilien.

Que tes chœurs n'oublient pas Publius; qu'ils redisent la victoire de Fronton, la couronne que remporta le doux et vertueux Félix, et celle que gagna l'ardent Cécilien !

Qu'ils redisent, ô Éventius, ô Primitivus, le sang généreux versé dans vos combats; que tes triomphes, ô Apodémus soient l'objet d'un chant qui ne périsse jamais !

Restent encore quatre héros dont les noms ne peuvent se prêter au mètre de mes vers; je les désignerai sous le nom des Saturnins, appellation commune que nous a transmise la génération qui fut témoin de leurs combats.

Celui qui se passionne pour de tels noms fait peu de cas des règles du vers, et le zèle à parler des saints n'enfante par lui-même ni corruption de langage, ni barbarie.

C'est une assez belle mélodie, de réciter devant le Christ, tels qu'ils sont, des noms qui sont inscrits déjà dans le livre du ciel, ce livre qui doit se dérouler au jour marqué.

Alors un Ange, en présence du Père et du Fils, célébrera dix-huit saints martyrs qui, par le droit de leur sépulcre, tiennent sous leur pouvoir une même cité.

Dans ce nombre figurera la vierge qui a survécu à ses tortures, et aussi Vincent, qui puisa ici son sang et ses honneurs, bien que son trépas ait illustré d'autres lieux.

Ajoutons encore, pour être justes, Caïus et Crémentius, dont les combats, sans effusion de sang, n'enfantèrent pas moins pour eux une gloire immortelle.

Tous deux confessèrent le Seigneur; tous deux bravèrent la rage des persécuteurs, et goûtèrent la saveur du martyre.

Tous ces héros qui habitent sous l'autel céleste, nous venons en foule implorer d'eux le pardon de nos fautes, nous qui vivons à l'ombre protectrice de leur pourpre glorieuse.

Laissez-nous donc arroser de pieuses larmes ces marbres qui couvrent les objets de notre confiance; puissé-je, pour ma part, y obtenir le secours qui m'affranchira de mes liens !

Avec moi, cité généreuse, prosterne-toi tout entière aux tombeaux de tes saints ; tout entière aussi tu te lèveras un jour pour suivre dans les cieux leurs âmes avec leurs corps rendus à la vie.

L

LE MARTYRE DE SAINTE SOTÈRE, VIERGE.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

Nous n'avons sur cette illustre martyre que ces deux fragments de saint Ambroise, son neveu.

Dans son livre de Exhortatione virginitatis (*Cap.* XII.) *le saint Docteur célèbre ainsi sainte Sotère.*

Il est des vierges, et en grand nombre, qui, tout en cultivant avec zèle la chasteté, soignent leur beauté avec trop de recherche, affectant de se montrer plus parées, et ayant plus soin de leur visage qu'il ne convient à celles qui sont consacrées au Seigneur. Je leur dirai avec l'Apôtre : « Vous qui êtes mortes avec le Christ, pourquoi vous occupez-vous encore de ce monde, comme si vous étiez vivantes ! Toutes les choses qui portent avec elles la corruption, ne les touchez pas, ne vous souillez pas de leur contact, ne les goûtez même pas. » Qu'il me soit permis de citer ici sainte Sotère, d'apporter un exemple tiré de ma propre famille ; car nous autres pontifes, nous avons aussi notre noblesse, plus digne d'honneur que les préfectures et les consulats; nous avons les illustrations par la foi qui sont impérissables. Sotère, que je viens de nommer, n'avait pas cette recherche pour son visage. Cette vierge d'une éclatante beauté, illustre par la noblesse de ses ancêtres, estima plus sa foi que les consuldats et les préfectures dont sa famille

avait été honorée; et lorsqu'on lui commanda de sacrifier aux dieux, elle refusa d'obéir. Le farouche persécuteur ordonna qu'elle fut souffletée, pensant que cette jeune vierge céderait à la pudeur, sinon à la souffrance. Mais à peine eut-elle entendu cet ordre, qu'elle découvrit son visage avec empressement, se faisant gloire de se montrer sans voile en face du martyre. Elle alla au-devant de l'injure, se présentant d'elle-même à l'outrage, heureuse d'offrir au sacrifice ces traits dont les charmes auraient pu être une tentation pour sa vertu. Elle voyait avec joie la perte de ses agréments lui enlever un des périls que court la chasteté. Mais s'il fut donné aux bourreaux de couvrir sa face de meurtrissures, ils furent impuissants sur sa grâce et sa beauté intérieures.

Dans son livre de Virginibus, *saint Ambroise revient encore sur sainte Sotère, et s'adresse ainsi à sa sœur Marcelline* :

Mais pourquoi, ô ma sœur, irais-je chercher des exemples étrangers, lorsque l'héritage de la chasteté s'unit dans notre famille à celui du martyre ! Élevée loin des villes, n'ayant pas vécu dans la compagnie des vierges, n'ayant reçu aucun enseignement à ce sujet, comment donc as-tu connu ce qui ne t'as pas été appris ! C'est que tu as été héritière de la vertu n'ayant pas eu besoin d'en recevoir les leçons dans l'école où on l'enseigne. Sainte Sotère, dont le sang coule dans tes veines. pouvait-elle n'être pas la mère de ton âme ! Au temps de la persécution, elle eut la gloire d'être exposée aux insultes qui ne sont réservées qu'aux esclaves. Elle livra au bourreau jusqu'à son visage, bien que, dans les tortures, le visage du patient soit ordinairement ménagé, et reste plutôt le témoin que le siége des tourments. Patiente et forte, elle offrit à la douleur ses joues délicates; et le bourreau fut plutôt lassé de les meurtrir, que la martyre disposée à se laisser vaincre par une si cruelle injure. Sa tête ne fléchit pas un moment, elle ne se détourna pas; la vierge ne se permit ni un gémissement ni une larme; enfin, après avoir ensuite parcouru la série des tortures, elle tomba sous le glaive objet de son ambition.

LI

LE MARTYRE DE SAINTE AFRA.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

Dom Ruinart a donné ces Actes dans son recueil.

Dans la province de Rhétie, en la ville d'Augsbourg, la persécution sévissait contre les chrétiens, et on les soumettait tous à divers supplices pour les entraîner à sacrifier. Or il arriva que les persécuteurs saisirent Afra, connue de tout le peuple pour une prostituée. Quand elle eut été amenée au tribunal, le juge l'ayant interrogée, et ayant appris qui elle était, lui dit : « Sacrifie aux dieux; car pour toi il vaut mieux vivre que mourir dans les tourments. » Afra répondit : « J'ai assez des péchés que j'ai commis lorsque je ne connaissais pas Dieu ; je ne ferai jamais ce que tu m'ordonnes de faire. » Le juge Gaïus lui dit : « Rends-toi au Capitole et sacrifie. » Afra lui répondit : « Mon Capitole est le Christ que j'ai devant les yeux : je lui confesse chaque jour mes crimes et mes péchés ; et comme je suis indigne de lui offrir un sacrifice, je désire me sacrifier moi-même pour son nom, afin que ce corps, dans lequel j'ai péché, soit purifié par les supplices. » Le juge Gaïus dit : « J'apprends que tu es prostituée; sacrifie, car tu n'as rien de commun avec le Dieu des chrétiens. » Afra répondit : « Mon Seigneur Jésus-Christ a dit qu'il était descendu du ciel pour les pécheurs. Ses Évangiles nous attestent qu'une courtisane ayant arrosé ses pieds de larmes, a recu de lui le pardon ; et que, loin de mépriser jamais les prostituées et les publicains, il a daigné manger avec eux. »

Le juge dit : « Sacrifie, et tes amants te chériront comme

ils te chérissaient autefois, et ils te donneront de grosses sommes d'argent. » Afra répondit : « Je ne recevrai plus cet argent abominable ; celui que j'avais, je l'ai rejeté comme de l'ordure ; car il provenait d'une honteuse origine. Mes frères les pauvres n'ont pas voulu le recevoir d'abord ; mais je les ai suppliés de daigner l'accepter et de prier pour la pécheresse. Si donc j'ai rejeté l'argent que j'avais, comment pourrais-je chercher à acquérir ce que j'ai repoussé loin de moi comme de l'ordure? » Le juge Gaïus dit : « Le Christ ne te trouve pas digne de lui. C'est une folie d'appeler ton Dieu, celui qui ne te reconnaît pas pour sienne. Une courtisane ne peut porter le nom de chrétienne. » Afra répondit : « Je suis indigne du nom et de la qualité de chrétienne ; mais la miséricorde de Dieu, qui juge selon la bonté qui lui est propre, et non selon les mérites des hommes, a daigné me conférer ce titre. » Le juge Gaïus dit : « Comment sais-tu qu'il te l'a conféré ? » Afra répondit : « Je reconnais que je n'ai pas été rejetée de devant la face du Seigneur, à ce qu'il daigne m'admettre à la glorieuse confession de son saint nom, par laquelle je m'attends à recevoir le pardon de tous mes crimes. » Le juge dit : « Ce sont là des rêveries. Sacrifie plutôt aux dieux, qui t'accorderont ton salut. » Afra répondit : « Mon salut est le Christ, qui, suspendu à la croix, a promis les biens du ciel au larron pénitent. » Le juge Gaïus dit : « Sacrifie, si tu ne veux pas être fouettée en présence de ces amants qui ont vécu honteusement avec toi. » Afra répondit : « Il n'est pour moi d'autre confusion que celle de mes péchés. » Le juge dit : « Sacrifie sans retard ; car c'est une honte pour moi de disputer si longtemps avec toi ; si tu refuses, tu périras. » Afra dit : « C'est là ce que je souhaite, si toutefois je le mérite, afin que cette confession me rende digne de trouver le repos. » Le juge Gaïus dit : « Sacrifie ; autrement je te ferai torturer, puis je donnerai l'ordre de te brûler vive. » Afra répondit : « Que ce corps, dans lequel j'ai péché, souffre tous les tourments ; je ne souillerai point mon âme par les sacrifices des démons. »

Alors le juge impie dicta la sentence en ces termes: « Nous ordonnons que la courtisane Afra, qui s'est déclarée chrétienne et n'a point voulu participer aux sacrifices, soit brûlée vive. » Aussitôt les exécuteurs l'enlevèrent et la menèrent dans une île du Lech: là ils la dépouillèrent et la lièrent à un poteau. Elle leva alors les yeux au ciel et pria avec larmes, disant: « Seigneur Jésus-Christ, Dieu tout-puissant, qui n'êtes pas venu appeler les justes, mais les pécheurs, à la pénitence; vous qui, par une parole inviolable et certaine, avez daigné nous promettre qu'à l'heure même où le pécheur se convertira de ses iniquités, vous en perdrez le souvenir; recevez à cette heure la pénitence de mes souffrances, et par ce feu temporel préparé à mon corps, délivrez-moi de ce feu éternel qui brûle à la fois l'âme et le corps. » Après cette prière, on l'environna de sarments auxquels on mit le feu tout aussitôt. On l'entendit alors qui disait: « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné m'accepter comme victime pour votre saint nom, vous qui avez été offert sur la croix, unique victime pour le monde entier; juste pour les injustes, bon pour les méchants, béni pour les maudits, exempt de péché pour tous les pécheurs. Je vous offre mon sacrifice, à vous, ô mon Dieu, qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen. » En disant ces paroles, elle rendit l'esprit.

Pendant que la bienheureuse martyre du Christ Afra entrait ainsi au ciel par le triomphe du martyre, Digna, Eunomia et Eutropia, qui avaient été ses servantes, pécheresses comme elle et baptisées avec elle par le saint évêque Narcisse, se tenaient sur le bord du fleuve. Elles supplièrent les exécuteurs qui revenaient de l'île de les y transporter dans leur barque. Ils les y conduisirent, et elles trouvèrent le corps de sainte Afra dans son entier. Un enfant qui était avec elles repassa à la nage, et en porta la nouvelle à Hilaria, mère de la martyre. Celle-ci vint, de nuit, avec les prêtres de Dieu, enleva le corps et le déposa à deux milles d'Augsbourg, dans un sé-

pulcre qu'elle avait fait construire pour elle et pour les siens. Gaïus l'ayant appris, envoya ses gens à ce tombeau, leur disant : « Allez et arrêtez-les. Si elles consentent à sacrifier, vous me les amènerez avec honneur, afin que je les récompense largement ; mais si vous les voyez persister dans leur obstination et refuser toute participation aux sacrifices, remplissez le sépulcre de sarments et d'épines sèches, fermez-le sur elles, puis mettez-y le feu, afin que pas une n'échappe. » Arrivés auprès d'elles, les soldats cherchèrent d'abord à les séduire par de belles promesses, puis à les effrayer par des menaces ; enfin, les voyant fermes dans leur refus de sacrifier, ils remplirent le sépulcre de sarments et d'épines sèches, le fermèrent sur elles, y mirent le feu et partirent. Ainsi il advint que le jour même de l'ensevelissement de sainte Afra, sa mère Hilaria, et Digna, Eutropia et Eunomia, ses servantes selon la chair, mais ses sœurs dans le Christ, reçurent la couronne du martyre ; et que celles qui avaient gardé ensemble la foi de Jésus-Christ, arrivèrent aussi ensemble, avec la palme du martyre, à ce même Dieu qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles. Amen.

LII

LES ACTES DE SAINT FERRÉOL.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

Ces Actes ont été publiés par Dom Ruinart.

La race des chrétiens, que Dieu chérit, mais que le diable abhorre, était poursuivie dans toutes les provinces ; on s'efforçait par la violence de les amener à de sacriléges cérémonies. Dans la ville de Vienne, un certain Crispinus, alors président, pour obéir aux ordres des empereurs, voulut les contraindre à sacrifier. Il s'assit sur son tribunal ; et, avec la réflexion

d'une méchanceté calculée, il décréta qu'il honorerait les chrétiens obéissants, mais qu'il punirait ceux qui oseraient lui résister. Des officiers cruels se firent sans pitié les ministres de ses fureurs contre les serviteurs de Dieu. Or il arriva que parmi leurs nombreuses victimes ils lui amenèrent le bienheureux martyr Ferréol. A sa tenue, à ses armes, on reconnaissait un soldat ; mais il avait refusé d'en accomplir le service ; c'est pourquoi il avait été dénoncé comme chrétien, et le président voulait le forcer à sacrifier. « Ferréol, lui disait-il, le premier et avant tous les autres, tu dois sacrifier aux lois des invincibles empereurs ; la solde par la quelle ils paient tes services militaires t'impose en retour à leur égard la fidélité ; leur majesté commande le respect, et les honneurs dont ils entourent ta personne exigent de toi le dévouement absolu dans l'obéissance. C'est une nécessité pour toi d'obéir à mes conseils. si tu veux éviter le châtiment réservé à des refus insensés. Je te commande donc en ce moment d'obéir aux dieux ; pourquoi tarder plus longtemps ? » Le bienheureux Ferréol répondit : « Je suis chrétien ; je ne dois pas sacrifier aux dieux. J'ai servi les empereurs à la guerre aussi longtemps que je l'ai pu faire sans blesser ma religion. Jusqu'ici je n'ai eu qu'à obéir à des lois justes, et j'ai fait mon devoir ; mais je n'ai jamais obéi à des ordres sacriléges. C'est contre des coupables, et non contre des chrétiens, que je me suis engagé au service militaire. La solde que tu veux me rappeler, je ne la réclame pas. Je laisse au soldat sacrilége d'attendre sa pâture de la main d'un sacrilége empereur. Je n'ambitionne pas les avantages d'une vie qui passe. C'est assez qu'il me soit permis de rester fidèle à ma religion et de vivre en chrétien. Si l'on me refuse cette grâce, je suis prêt à mourir. »

Le président lui dit : « Ferréol, d'où te vient cette confiance en la mort ? Après avoir foulé aux pieds nos lois et insulté nos princes, peut-être le désespoir a pénétré dans ton âme. Mais notre affection pour toi peut effacer les blasphèmes que ta bouche a témérairement proférés contre les dieux et contre

les princes. Aie seulement un repentir sincère de ce que tu as dit, et consens à satisfaire aux lois en abjurant la secte des chrétiens, et en sacrifiant aux dieux. » Ferréol répondit : « Réserve tes égards et l'indulgence que tu me promets au soldat qui voudra combattre encore pour toi ou tes empereurs. Ce n'est point faire injure à la loi d'un homme que de lui préférer la loi de Dieu. Dis plutôt que celui-là est coupable qui, au mépris de la divinité, prodigue ses adorations à des êtres insensibles et périssables. Pour moi, c'est le Créateur, et non la créature, que j'adore. Celui dont la puissance a tout tiré du néant nous enseigne lui-même que ce n'est point dans les ouvrages de la main des hommes qu'il faut chercher Dieu. Pour témoin de sa parole, il a le ciel et la terre : le ciel avec tous les astres qui l'illuminent de leur splendeur, la terre avec tous les êtres que nous y voyons à nos pieds ; car toutes les créatures servent à sa gloire. Dieu, en les créant pour nous, leur a imposé la mission de nous être utiles, mais non pas celle de nous asservir. Vous, au contraire, vous jetez le trouble dans l'ordre qu'il a établi, préférant le temps à l'éternité, la mort à la vie, la brute à l'être intelligent, le mensonge à la vérité : tant est profond l'abîme où vous a entraîné l'orgueil. Aussi vous avez été condamnés à souffrir pour l'éternité avec les esprits méchants. Mais Dieu, qui commande à toute créature et dont l'empire est éternel, a donné à ses serviteurs par Jésus-Christ son Fils d'oser espérer dans la mort ; car par lui il nous a donné l'espérance de la résurrection, nous ordonnant de croire que la perte de la vie présente doit servir à augmenter en nous la jouissance d'une vie meilleure. »

Le président dit : « Je vois que tu as renoncé à ta vie ; mais ce n'est pas assez. Quand on ne veut pas se laisser fléchir par les conseils de l'humanité, il faut encore savoir mépriser la torture ; si tu ne veux pas la prévenir en sacrifiant, tu apprendras bientôt combien ses douleurs sont cruelles. » Voyant donc que les menaces ne pouvaient ébranler le bienheureux Ferréol, il le fit en sa présence cruellement

battre de verges. Mais en vain les bourreaux se succédèrent, tous dans leur ordre, les uns après les autres : le martyr demeura inflexible. Alors le président le fit charger de chaînes et jeter en prison. « C'est un rebelle, dit-il ; qu'on l'enferme dans un cachot affreux, qui soit par son abandon et sa saleté le plus grand de tous les supplices. Il a outragé la majesté des princes : qu'il sente son crime ; il a méprisé les dieux : qu'il soit privé de la lumière. Je ne veux pas que sous le poids de ses chaînes il puisse se tenir debout ; il faut que, même assis, il en soit accablé, ou plutôt il faut que, précipité à terre, il s'épuise dans les longs replis qui vont l'envelopper, jusqu'à ce que, tout étant préparé pour une question plus sévère, nous commencions à lui faire parcourir les tourments établis par la loi contre les criminels. » A peine cet ordre fut-il donné, que les officiers du président chargèrent de chaînes le bienheureux Ferréol, et ils le jetèrent en prison. Des gardes lui furent donnés pour veiller sur lui. Ils avaient mission de le retenir et de le réserver pour un deuxième interrogatoire.

Il demeura deux jours en cette prison ; le matin du troisième, pendant que les gardes étaient plongés dans un profond sommeil, le serviteur de Dieu voit ses chaînes se détacher d'elles-mêmes ; il reconnaît qu'il est libre. Il s'approche doucement de la porte : elle était ouverte. Aussitôt donc, accomplissant la parole de l'Évangile, il fuit la persécution et se hâte de gagner quelque lointaine contrée. Déjà il sortait de la ville par la porte de Lyon, quand tout à coup il s'arrête, incertain sur la route qu'il doit prendre et sur la manière dont il dérobera les traces de ses pas à ceux qui pourraient le poursuivre. Dans cette incertitude, il fait une prière, et aussitôt après sa résolution était prise. Il allait traverser le Rhône à la nage. Le passage était difficile ; mais les éléments ne sont-ils pas soumis aux serviteurs de Dieu ? Et quels sont les obstacles que n'adouciraient pas les prières d'un martyr ? Armé de la foi et sûr de la promesse du Seigneur, il entra plein de confiance dans le fleuve. Au moment où il s'étendit sur les eaux,

elles abaissèrent doucement devant lui leurs vagues impétueuses; et sur leur dos rendu plus solide, le corps du martyr demeura suspendu et à l'aise. Quelques légers efforts lui suffirent pour aborder de l'autre côté du fleuve. A peine avait-il ainsi touché heureusement le rivage, qu'il précipita ses pas; et franchissant la colline qui fermait le lit du Rhône, il arriva en courant sur les bords de la Gère. Mais là ses persécuteurs l'atteignirent; ils lui attachèrent les mains derrière le dos et le traînèrent jusqu'au lieu où nous vénérons aujoud'hui son corps; car c'est là qu'il succomba victime de la cruauté de ses gardes, qui avaient cédé à un subit emportement de fureur. La dévotion des religieux habitants de la cité, pour s'assurer un protecteur, l'ensevelit, avec la plus grande vénération, non loin du Rhône. C'est là que souvent des villes entières viennent lui offrir leurs vœux et implorer son secours, et que souvent aussi des bienfaits merveilleux récompensent leur foi, par la miséricordieuse bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui est la puissance dans les siècles des siècles. Amen.

LIII

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME SUR SAINTE PELAGIE, MARTYRE A ANTIOCHE.

(L'an de Jésus-Christ 304.)

Dom Ruinart a reproduit cette Homélie dans sa collection des Actes des Martyrs.

Dieu soit loué! Les femmes affrontent la mort, en se jouant; les jeunes filles se rient du coup qui va les enlever à la vie; bien plus, de tendres vierges, des enfants encore trop jeunes pour recevoir un époux, s'élancent avec allégresse au milieu des aiguillons de l'enfer, et n'en souffrent aucune atteinte. C'est le fils d'une vierge, c'est le Christ qui a créé pour nous

ces merveilles; car, après sa bienheureuse conception et son admirable naissance, le sceptre de la mort a été brisé, et l'empire du diable s'est évanoui. Ce n'est plus seulement aux hommes qu'il est un objet de risée; les femmes, que dis-je, les femmes? les jeunes filles elles-mêmes le méprisent. Comme un berger vigoureux, après avoir saisi le lion qui effrayait ses brebis et dévastait tout son troupeau, lui arrache les dents, lui coupe les griffes, puis enfin, tondant sa crinière, se plaît à l'exposer, au mépris, à la risée des enfants et des jeunes bergères; de même le Christ, en épousant la mort si terrible à notre nature et si effrayante pour tout le genre humain, a dissipé la crainte qu'elle inspirait, au point que nous voyons nos vierges timides rire avec elle. C'est ainsi que nous avons vu la bienheureuse Pélagie courir avec tant d'allégresse au-devant de la mort. Dans les transports de son zèle, ne voulant ni attendre la main des bourreaux, ni paraître devant le tribunal, elle devança la cruauté de ses juges; car, quoiqu'elle se fût préparée à supporter la torture, les supplices et tous les genres d'épreuves inventées contre les martyrs, elle craignai de perdre la couronne de la virginité.

Rien ne l'effrayait tant que l'insolence des impies; c'est pourquoi elle les prévint, et se déroba elle-même à leur extrême brutalité. Jamais homme n'a rien tenté de semblable; tous se laissent conduire devant les tribunaux, et c'est là qu'ils font paraître le courage qui leur est propre. Il était réservé aux femmes, plus exposées à raison de leur sexe, d'inventer contre elles-mêmes ce nouveau genre de trépas. Si elle eût pu conserver sa virginité et obtenir en même temps la palme du martyre, elle n'eût pas refusé de paraître devant le tribunal; mais, dans la nécessité où elle semblait être de sacrifier l'une ou l'autre, elle pensa que c'était une extrême folie, pouvant ambitionner une double victoire, de se retirer avec une demi-couronne. C'est pour cela qu'elle ne voulut ni se présenter devant le juge, ni se donner en spectacle à des yeux impurs, ni permettre à des regards lascifs le plaisir coupable de con-

templer sa beauté, ni exposer aux outrages la sainteté de son corps. Elle ne quitta sa demeure, le sanctuaire de sa vertu, que pour une autre demeure plus sainte, le palais de son Époux, le ciel. Grande sans doute est l'épreuve du martyr qui se voit entouré de bourreaux, fouillant avec le fer les flancs de leur victime : mais non moins grande a été l'épreuve de notre sainte. Chez le martyr, la sensation s'est déjà épuisée par avance dans la variété des tourments, en sorte que la mort ne paraît plus un objet d'effroi ; elle est plutôt une délivrance, un terme aux maux qu'il endure. Pour Pélagie, au contraire, qui jusque-là n'avait rien souffert, dont le corps, demeuré intact et sans blessure, n'avait pas connu la douleur, il fallait un grand et généreux courage, lorsqu'on l'a vue s'arracher elle-même à la vie par une mort violente. Si donc vous avez admiré la patience des martyrs, admirez aussi la mâle vertu de cette vierge ; si leur immobilité dans les supplices vous a frappés d'étonnement, ne soyez pas moins étonnés de la hardiesse intrépide d'une jeune fille, qui d'elle-même a osé affronter une pareille mort.

Et ne passez pas légèrement sur les circonstances de ce sacrifice ; mais considérez quelle dut être l'impression que ressentit cette enfant qui ne connaissait au monde que l'asile de la maison paternelle, quand elle vit la foule des soldats entourer cette maison, en assiéger les portes, la citer elle-même devant le tribunal, et la traîner sur le forum pour répondre à une accusation aussi solennelle, et dont les suites allaient avoir tant d'importance. Elle n'avait pour l'assister ni père, ni mère, ni nourrice, ni servante, ni voisin, ni ami ; elle se trouvait seule au milieu de ces bourreaux. Sortir dehors, répondre à des soldats farouches, ouvrir la bouche et laisser échapper une parole, les voir, ces barbares, et oser soutenir leur présence, même seulement oser respirer, n'est-ce pas là une force d'âme digne d'exciter notre étonnement et notre admiration ? Oui, ce fut une œuvre au-dessus de la nature humaine, et la grâce de Dieu devait y avoir la plus grande

part. Non pas sans doute que notre sainte soit demeurée passive sous l'effet de la grâce; non, elle déploya dans cette circonstance tous les dons que Dieu avait mis en elle : la ferveur, le courage, la générosité, enfin une force de volonté qui fixa son choix, anima ses mouvements et l'emporta à la mort. Mais l'heureux succès par lequel tout a été conduit à une heureuse fin, fait voir évidemment le secours de Dieu et la protection du ciel; en sorte que nous devons à la fois admirer notre sainte et la féliciter : la féliciter, parce que Dieu a daigné combattre pour elle; l'admirer, à cause de l'ardeur qu'elle a montrée. Qui donc, en effet, ne serait pas justement étonné, en apprenant qu'elle a pu méditer une entreprise aussi hardie, prendre une telle résolution et l'exécuter? Vous savez tous que le plus souvent, dans les projets longtemps réfléchis, quand vient le moment d'agir, si le plus léger trouble s'empare de notre âme, nous abandonnons tout, nous laissant épouvanter par les difficultés de la lutte. Mais elle, quoique sa résolution fût pleine de terreur et d'épouvante, elle a pu en un instant la concevoir, s'y fixer et l'accomplir. Ni la crainte des soldats qui l'entourent, ni la brièveté des instants qu'on lui laisse, ni son abandon au milieu des embûches, ni la solitude où elle se trouve dans la maison, rien ne la peut troubler. On eût dit qu'elle était entourée de ses amis et de ses proches; tant elle disposait tout avec une entière sécurité. Il est vrai qu'elle avait un appui à son courage; elle n'était pas seule; Jésus s'était fait son conseiller; il se tenait près d'elle, animait son cœur, fortifiait son âme; seul il avait suffi pour en chasser la crainte. C'était d'ailleurs un privilége qui n'était pas accordé sans motif; la martyre s'était préparée d'avance à mériter un pareil secours.

Étant donc sortie avec l'escorte, elle demanda tout à coup aux soldats la permission de rentrer pour un moment, afin de changer d'habits. Et en effet, à peine rentrée dans la maison, elle revêtit pour la corruption l'incorruptibilité, l'immortalité pour la mort, une vie sans fin pour la vie dans le temps. Com-

ment les soldats lui ont-ils pu accorder cette grâce? Comment des hommes ont-ils pu se laisser ainsi tromper par une femme? Comment n'ont-ils prévu rien de ce qui devait arriver? Comment, enfin, n'ont-ils pas soupçonné la ruse? Je l'avoue, après tout ce que j'ai raconté, je trouve encore un nouveau motif d'étonnement et d'admiration. Car on ne peut pas dire que jamais personne eût jusqu'alors fait quelque chose de semblable. On a vu un grand nombre de femmes se jeter d'elles-mêmes dans des précipices ou dans la mer, se plonger un poignard dans le sein, ou même s'étrangler. Notre siècle est plein de ces événements tragiques. Mais Dieu aveugla les cœurs des soldats, et les empêcha de prévoir la ruse qu'elle méditait. C'est ainsi qu'elle a pu s'envoler de leurs filets, et de même qu'une biche tombée entre les mains des chasseurs, si elle a pu s'enfuir sur la cime élevée d'une montagne, où ni les pieds, ni les traits de ses ennemis ne peuvent l'atteindre, s'arrête dans sa course et contemple avec assurance ceux qui tout à l'heure lui tendaient des embûches; ainsi notre sainte, tombée, elle aussi, entre les mains des chasseurs, et prise comme dans un filet, s'élança, non point sur la cime d'une montagne, mais jusqu'au plus haut des cieux, où désormais, à l'abri de l'atteinte des infidèles, elle se réjouit de les voir s'en retourner les mains vides et couverts de confusion. Et quelle confusion, en effet! le juge est à son siége, les bourreaux l'entourent, les supplices sont préparés, la multitude est rassemblée; on attend les soldats; dans l'espérance de voir paraîre leur proie; tous se livrent à des transports d'une joie sauvage; et c'est à ce moment que ceux qui étaient partis pour cette mission reviennent la tête baissée, et racontent le terrible événement qui est arrivé! Quelle honte! quel regret! quel affront pour tous ces infidèles! Voyez-les se retirer humiliés, le front couvert. Les voilà enfin convaincus par les faits que ce n'est pas contre les hommes, mais contre Dieu qu'ils ont voulu combattre. Quand Joseph fut tenté par l'épouse de son maître, il laissa à une

femme, à une barbare, le vêtement qu'elle avait saisi de ses mains impures, et s'enfuit nu ; mais notre sainte, sans avoir senti les mains profanes sur son corps, s'envola au ciel avec son âme dégagée de tout lien terrestre, laissant un corps chaste et pur aux mains de ses ennemis, qui restèrent dans une grande inquiétude, ne sachant que faire de ces restes sans vie.

Telles sont les œuvres de Dieu ; il retire ses serviteurs de l'angoisse pour les mettre au large, tandis que ses adversaires et ses ennemis, à qui tout semble réussir, il les réduit aux dernières extrémités. Et en effet, quelle plus terrible angoisse que celle où était tombée cette jeune fille ? D'un autre côté, quelle plus heureuse condition de succès que celle des soldats qui la veulent saisir ? Ils la tenaient bloquée, seule dans sa demeure comme dans une prison ; et cependant ils durent s'en retourner avec le regret d'avoir manqué leur proie. La jeune fille, destituée de tout secours et de tout appui, ne voyait plus d'issue pour échapper à son malheur ; déjà elle était dans la gueule de ces bêtes sauvages ; et cependant elle sut s'arracher de leurs dents, éviter leur fureur et demeurer victorieuse des soldats et des juges. Tant qu'elle vécut, tous espéraient la vaincre ; mais quand elle fut morte, ils tombèrent dans le plus grand embarras ; c'est ainsi qu'ils devaient apprendre que la mort des martyrs est le triomphe des martyrs. Quand, à l'entrée du port, un vaisseau chargé de riches marchandises et de pierres précieuses est assailli par une vague en fureur qui menace de l'inonder et de l'engloutir, s'il a le bonheur de l'éviter, la violence même des flots le fait entrer avec plus de vitesse au lieu désiré. Il en fut de même pour la bienheureuse Pélagie ; car l'approche des soldats, la crainte des supplices qu'on lui préparait, les menaces du juge, toutes ces choses réunies venant tomber sur elle avec plus de violence que le flot le plus terrible, la poussèrent à s'envoler plus promptement au ciel ; et l'orage qui devait engloutir son vaisseau l'introduisit dans le port de la sécurité et de la paix. Son corps lui-même, pen-

dant qu'on le portait à son tombeau, jetait une lumière plus vive que l'éclair et qui blessa les yeux du diable. La foudre lancée du ciel nous inspire moins de crainte, que la dépouille sacrée de notre martyre ne jeta d'épouvante parmi les phalanges des démons.

Et si vous voulez vous convaincre que rien de tout cela n'est arrivé sans la volonté de Dieu, vous le reconnaîtrez facilement à la sainte allégresse de la vierge, à la facilité avec laquelle elle trompa les soldats, obtint d'eux sa demande et conduisit à terme sa généreuse résolution. Ajoutez encore à toutes ces preuves le genre de son trépas. On a vu souvent des hommes tomber du haut d'un toit et ne se faire aucun mal ; d'autres, s'étant rompu seulement quelque membre, ont vécu longtemps encore après leur chute. Pour notre sainte, Dieu ne voulut pas qu'il arrivât rien de semblable. Il ordonna à l'âme de quitter sur-le-champ son corps ; elle avait suffisamment combattu, elle avait consommé une noble carrière ; Dieu voulait déjà l'admettre dans son sein. Ce n'est donc pas sa chute qui a été la vraie cause de sa mort, mais bien l'ordre de Dieu.

Cependant le corps gisait, étendu sans vie, non sur un lit, mais sur le pavé. On peut dire, il est vrai, que, dans cet état, il n'était pas sans honneur. Le pavé lui-même était devenu un objet de respect, depuis qu'il avait été trouvé digne de recevoir un corps environné de tant de gloire. Mais que dis-je? la plus grande gloire pour ce corps était d'être ainsi étendu gisant à terre; car les ignominies souffertes pour le Christ sont pour nous le comble de l'honneur.

Il était donc étendu à terre, à l'angle d'une voie publique, ce corps virginal plus pur que l'or. Les Anges l'environnaient, les Archanges le vénéraient, le Christ lui-même veillait près de lui. Si les maîtres d'ici-bas ne rougissent pas de conduire au tombeau les serviteurs qui leur ont été fidèles, à plus forte raison le Christ n'a pas rougi d'honorer de sa présence celle qui, pour lui, avait donné sa vie et bravé le plus grand des périls.

Il était étendu à terre, enveloppé dans la gloire de son martyre, paré de l'ornment de sa confession, revêtu d'une robe plus riche que le manteau des rois, que la pourpre du trône, de la double robe de la virginité et du martyre. C'est avec ces riches ornements que Pélagie se présenta au tribunal du Christ.

Nous aussi efforçons-nous d'avoir, et pendant notre vie et à notre mort, une robe semblable à la sienne, sachant bien que celui qui recherche les vêtements brodés d'or pour sa parure, loin d'en tirer aucun profit, ne fait que s'exposer à de nombreux reproches, si ses rêves de vaine gloire l'accompagnent jusque dans la mort ; tandis que celui dont la vertu fait l'ornement trouvera, même après la mort, de nombreux admirateurs. Les cours des empereurs, aux yeux de tous, ne sont-elles pas inférieures en éclat et en grandeur au simple tombeau d'un saint qui a vécu dans la vertu et la piété? Vous êtes vous-mêmes les témoins de cette vérité , vous qui fuyez comme d'affreuses cavernes les sépulcres des hommes puissants, malgré les riches étoffes d'or, qui les recouvrent, et qui accourez avec tant de zèle près d'une sainte, parce qu'elle est montée vers Dieu avec l'auréole du martyre, portant, au lieu d'une robe éclatante d'or, la triple parure de la souffrance, de la confession et de la virginité. Imitons-la donc autant qu'il est en nous. Elle a méprisé la vie; nous, méprisons les délices ; n'ayons pour le somptueux appareil des richesses qu'un sourire de pitié; évitons la bonne chère, fuyons l'intempérance...

Ainsi nous aurons recueilli de cette fête les généreux sentiments qu'elle inspire, et par ces vrais honneurs que nous aurons rendus à notre martyre, nous provoquerons sa bienveillante tendresse. Puissiez-vous, par ses prières et celles de tous les martyrs qui ont combattu comme elle, continuer de plaire en toutes choses à Dieu, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles ! Amen.

LIV

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYTOSTOME SUR LES SAINTES DOMNINE, BERNICE ET PRODOSCE.

(Sous la persécution de Dioclétien.)

Dom Ruinart a reproduit aussi cette Homélie parmi ses Actes.

Vingt jours ne se sont pas encore écoulés depuis que nous avons célébré la mémoire de la Croix, et voici que nous célébrons la mémoire des martyrs. Voyez avec quelle promptitude la mort du Christ porte son fruit. Pour une telle brebis ont été immolées ces jeunes filles, pour un tel agneau ces victimes, pour un tel sacrifice ces oblations. Vingt jours ne sont pas écoulés, et déjà le bois de la croix a produit les brillantes fleurs des martyrs. Ce sont là les effets de la mort du Christ. Les faits eux-mêmes vous présentent donc aujourd'hui la preuve de ce que je vous disais alors. Il a brisé, disais-je, les portes d'airain et rompu les gonds de fer; les faits vous le prouvent aujourd'hui. S'il n'avait pas brisé les portes d'airain, ces femmes, les trouvant fermées, n'auraient pu entrer si aisément; s'il n'avait pas rompu les gonds de fer, de jeunes vierges n'auraient pu les enlever; s'il n'avait pas rendu les cachots vains et inutiles, ces martyres n'y seraient pas entrées avec tant d'assurance. Béni soit Dieu! La femme est intrépide devant la mort; la femme qui a introduit la mort en nous, la femme autrefois l'arme du démon, a renversé sa puissance; ce vase si faible exposé au mépris est devenu une arme que rien ne peut briser. Quel sujet d'admiration! des femmes sont intrépides devant la mort. Rougissez, Gentils, soyez confondus, Juifs, vous qui ne croyez pas à la résurection du Christ. Pouvez-vous demander une preuve de sa résurection

plus évidente que ces étonnants changements? Des femmes sont intrépides devant la mort redoutable jusqu'alors pour les saints eux-mêmes. Mais c'est assez parler de la mort : louons maintenant nos martyres, à moins que votre attention ne soit lassée; mais il faut d'abord reprendre notre récit de plus haut.

Une guerre fut autrefois déclarée à l'Eglise, guerre la plus terrible de toutes; car elle était double, à la fois extérieure et intestine; déclarée d'un côté par les amis, de l'autre par les ennemis; suscitée par les étrangers et par les familles elles-mêmes. Une seule guerre eût été déjà un mal intolérable, et ne se fût-elle déclarée qu'à l'intérieur, elle eût été la plus grande des calamités. Mais alors il y en avait deux, et les parents en faisaient une bien plus cruelle que celle des étrangers. Nous pouvons, en effet, nous défendre aisément d'un ennemi qui s'avoue; mais comment découvrir les desseins funestes de celui qui, se couvrant des dehors de l'amitié, a néanmoins dans le cœur la haine d'un ennemi? Deux guerres étaient donc déclarée, l'une civile, l'autre extérieure, ou, à dire plus vrai, l'une et l'autre était une guerre civile. Ceux, en effet, qui attaquaient au dehors, je veux dire les juges, les magistrats et les soldats, n'étaient ni des étrangers ni des barbares, nés dans d'autres régions ou sous un autre empire; régis par les mêmes lois, ils aimaient la même patrie et étaient membres du même État. C'était donc une guerre civiles que faisaient les juges; mais les proches en faisaient une plus dangereuse encore, guerre nouvelle et inattendue, guerre d'une cruauté inouïe. Les frères étaient trahis par leurs frères, les enfants par leurs parents, les femmes par leurs maris. Tous les droits du sang étaient foulés aux pieds, l'univers entier était bouleversé, les hommes ne se reconnaissaient plus entre eux; car le démon régnait en maître. Au milieu de ce désordre et de cette guerre, ces femmes, si toutefois nous devons appeler femmes celles qui, dans des corps féminins, ont montré des âmes viriles; que dis-je? qui, s'élevant au-dessus de la nature,

ont combattu avec un courage surhumain ; ces femmes donc, abandonnant leur ville, leur maison, leur famille, partirent pour l'exil. « Puisque le Christ est méprisé, disaient-elle, il n'est plus rien de précieux pour nous, il n'est plus de lien qui nous puisse retenir. »

Cette mère abandonna donc sa demeure, emmenant avec elle ses deux filles. Ne détournez pas votre attention, en m'entendant dire que des femmes délicates se soumirent par leur fuite à des maux qu'elles n'avaient jamais connus; mais considérez attentivement la grandeur de ces maux et les immenses difficultés de leur résolution. Lorsque des hommes entreprenent un court voyage, ils ont des bêtes de somme; les serviteurs ne leur manquent pas; ils prennent des chemins sûrs, ils peuvent toujours revenir sur leurs pas; et néanmoins ils éprouvent des ennuis et supportent de continuelles misères. Ici nous voyons une mère et deux jeunes vierges, sans serviteurs, trahies par leurs amis, tourmentées au milieu du plus violent orage par d'affreuses terreurs, environnées de mille dangers, attaquées dans leurs âmes, environnées de tout côté d'ennemis : quelle langue pourrait redire les combats, le courage, la magnanimité, la foi de ces femmes ? Si la mère était partie seule, ses combats auraient été moins terribles; mais conduisant avec elle deux filles, deux vierges, elle avait ainsi un double sujet de crainte, un nouveau surcroît d'inquiétude. Plus un trésor est grand, plus la garde en est difficile. Elle s'enfuit néanmoins avec ces jeunes vierges, parce qu'elle n'avait plus de retraite pour les cacher. Pour conserver la fleur de la virginité, il faut des refuges secrets, des portes, des verroux, des gardiens, des défenseurs, des servantes, des nourrices, la sollicitude de la mère, la prévoyance du père, tous les soins des parents; et avec tout cela, c'est à peine si elle peut être sauvée: la leur était sans défense. De quelle protection cette infortunée mère pouvait-elle donc couvrir ses filles? De celle de la loi divine. Elle n'avait pas de maison dans laquelle elle lès pût mettre en sûreté, mais une main puissante

s'étendait sur elles du haut du ciel; elle n'avait ni porte ni verrou, mais elle avait la seule porte capable d'éloigner les dangers. Au milieu de Sodome la maison de Lot était assiégée, mais rien ne la pouvait forcer; car elle renfermait des Anges. Ainsi ces martyres, entourées par des Sodomites et des ennemis de tout genre, ne pouvaient être vaincues, parce qu'elles avaient en leurs âmes le Seigneur des Anges; traversant des déserts, elles n'étaient exposées à aucun péril, parce qu'elles étaient sur un chemin conduisant au ciel. A travers les guerres, les tumultes, les orages, elles marchaient donc sans crainte. O merveille! des agneaux s'avancent au milieu des loups, des brebis au milieu des lions, et pas un regard lascif ne s'arrête sur elles! Dieu ne permit pas aux Sodomites de voir la porte qu'ils cherchaient; ainsi il aveugla tous les yeux pour préserver la beauté virginale de ces martyres.

Elles se rendirent à Édesse, ville ignorée de leurs persécuteurs, mais illustre par sa piété. Et c'était surtout ce qu'il leur fallait, puisqu'elle venaient y chercher un refuge contre l'orage, un port contre la tempête. Édesse reçut donc ces étrangères sur la terre, et dont le ciel était la patrie; elle accepta et garda ce précieux dépôt. Mais que personne n'accuse ces femmes de lâcheté parce qu'elles ont fui; elles accompplissent par là le précepte du Seigneur: « Lorsqu'ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre. » Selon ces paroles, elle s'enfuirent; et durant leur fuite, une même couronne se tressait pour elles. Quel était leur titre à la recevoir? Le mépris de toutes les choses présentes; « car quiconque abandonnera ses frères, ses sœurs, ses amis ou ses proches, recevra le centuple, dit le Seigneur, et il possédera la vie éternelle. » Elles habitèrent à Édesse, ayant le Christ pour hôte. Quand deux ou trois sont réunis en son nom, il est au milieu d'eux. Ces femmes qui n'étaient pas seulement réunies en son nom, mais exilées pour lui, n'avaient-elles pas plus de droit encore à son secours? Pendant qu'elles vivaient en ce lieu, on envoyait partout de criminels édits, dictés par la tyrannie et

la cruauté les plus barbares. « Que les proches, y disait-on, livrent leur proches, les maris leurs femmes, les enfants leurs parents, les parents leurs enfants, les frères leurs frères, les amis leurs amis. » Ici rappelez-vous les paroles du Christ et reconnaissez sa prédiction ; il avait annoncé tout cela, lorsqu'il disait : « Le frère livrera son frère, le père son fils, et les enfants s'élèveront contre leurs parents. »

On put voir alors des parricides, des fraticides, des pères meurtriers de leurs enfants : partout régnait le désordre et la confusion ; mais ces femmes jouissaient d'une profonde paix. N'étaient-elles pas, en effet, défendues en toutes manières par l'espérance des biens futurs? Elles vivaient en exilées, et cependant elles n'étaient pas des exilées ; elles avaient une vraie patrie, la fois ; un pays, leur confesion ; et soutenues par les plus nobles espérances, elles n'étaient pas atteintes par les malheurs présents ; car elles n'envisageaient plus que les biens futurs. Sur ces entrefaites, arrive pour ressaisir sa proie le père et le mari, le père de ces vierges, le mari de cette femme : si toutefois il faut appeler père et époux un homme qui se prêtait à de tels forfaits. Épargnons-le cependant, puisqu'il a été père de deux martyres et époux d'une martyre ; n'augmentons pas par nos reproches la douleur du coup qu'il leur porta. Considérons, au contraire, la prudence de ces femmes. Lorsqu'il fallait fuir, elles ont fui ; lorsqu'il a fallu combattre, elles se sont arrêtées, et se sont laissé charger de chaînes pour l'amour du Christ. S'il ne faut pas, en effet, rechercher les épreuves, il faut les supporter quand elles arrivent ; prouver d'un côté notre mansuétude, de l'autre notre courage. C'est ce qu'elles firent alors ; elles revinrent sur leurs pas et combattirent. La carrière était ouverte, et l'heure de la lutte était venue. Voyons donc quel fut le combat.

Elles arrivèrent à la ville d'Hiérapolis, et de là elles montèrent à la cité sainte par le moyen que je vais dire. Un fleuve coulait près de la route qu'elles suivaient ; les soldats, arrêtés pour prendre leur repas, s'étaiént enivrés ; d'autres disent que

le père, entrant dans le dessin, aida les martyres à tromper la surveillance des gardes : je veux le croire ; en rendant plus facile leur course vers le martyre, peut-être voulut-il préparer pour le jour du jugement, une excuse à sa trahison. Quand il eut écarté un moment les soldats par son influence, elles allèrent au bord du fleuve, et se précipitèrent elles-mêmes dans ses eaux. La mère s'y jeta avec ses deux filles. Écoutez ceci, mères et jeunes filles; obéissez ainsi à vos mères, jeunes filles; et vous, ô mères, élevez vos filles et aimez-les comme cette mère. Elle se précipita donc dans le fleuve, ayant ses filles à ses côtés : l'épouse était entre les deux vierges, le mariage était entouré de la virginité, et le Christ était au milieu d'elles. Pareille au tronc d'un arbre entouré de deux vigoureux rejetons, cette bienheureuse mère, entourée de ses filles, les plongeait avec elle dans les eaux. Elles y furent noyées et baptisées d'un nouveau baptême. Oui, c'était un illustre baptême : le Christ n'appelle-t-il pas sa mort un baptême ? Parlant au fils de Zébédée : « Vous boirez, dit-il, mon calice, et vous serez baptisés du baptême par lequel je serai moi-même baptisé. »

Cette femme souffrit donc, non pas un double, mais un triple martyre : elle souffrit une fois dans son propre corps, et deux fois dans ses filles. Pour se précipiter dans le fleuve, il lui fallait un grand courage; mais pour entraîner ses filles avec elle, il lui en fallait un plus grand encore. Les mères ne redoutent pas tant la mort pour elles-mêmes que pour leurs filles. Aussi est-ce par l'immolation de ses filles que les tourments du martyre ont été accrus pour Domnine; car il lui a fallu contraindre la nature, résister au feu de l'amour maternel, étouffer le cri des entrailles et la voix du cœur. Une mère voyant mourir sa fille, s'écrie que la vie est trop amère ; celle-ci n'assiste pas seulement au trépas de ses filles, elle les traîne à la mort de sa propre main. Quel supplice que celui dont le seul récit nous fait trembler d'épouvante ! Les soldats déjoués les attendaient pour continuer leur route : et

déjà elles étaient au milieu des anges, des célestes soldats du Christ. Leurs gardiens ne s'en apercevaient pas ; car ils n'avaient pas les yeux de la foi. Paul dit que « les mères seront sauvées par la génération des enfants ; » ici, au contraire, c'est par la mère que les filles sont sauvées. Ainsi des mères peuvent enfanter d'un enfantement mille fois préférable au premier ; les douleurs en sont plus amères, mais le fruit est bien plus doux. Une mère peut nous dire ce qu'elle souffre en voyant expirer sa fille ; mais nulle ne peut dire ce qu'il faut souffrir pour lui porter de sa propre main le coup fatal. Pourquoi donc cette femme n'attendit-elle pas le jugement ? Elle voulut ériger un trophée avant la bataille, saisir la couronne avant le combat, remporter le prix avant la lutte : non qu'elle redoutât les tourments, mais bien l'impudique curiosité des yeux lascifs. Elle ne craignait pas que les bourreaux déchirassent son sein, mais elle tremblait que ses filles ne fussent condamnées à perdre leur virginité. Ce n'est pas par lâcheté qu'elle a devancé le jugement ; car elle a souffert dans le fleuve un bien plus terrible supplice. Il est plus dur et plus horrible, comme je l'ai dit déjà, de précipiter de ses mains ses propres filles, la plus chère moitié de soi-même, dans un gouffre, et de les voir ainsi périr, que de sentir déchirer ses membres ; et il lui fallut plus de magnanimité pour saisir ces jeunes vierges et les traîner jusqu'à l'abîme qui devait les engloutir, que pour supporter la torture. Voir ses filles égorgées par d'autres est un moindre déchirement que de leur ôter la vie de ses propres mains, que d'être soi-même leur bourreau.

Vous confirmerez mes paroles, ô mères qui m'entendez, vous qui avez éprouvé les douleurs de l'enfantement et mis des filles au monde. Comment a-t-elle pu saisir ces innocentes vierges ? Comment ses mains ne se sont-elles pas glacées ? Comment son bras ne s'est-il pas roidi ? Comment a-t-elle conservé sa raison ? Son action n'était-elle pas plus pénible que mille tourments ? Ce n'était pas son corps, mais

son âme qui était déchirée. Mais pourquoi chercher à décrire ce qui ne se peut rendre? Les paroles ne pourront jamais exprimer la grandeur d'un tel martyre; et la femme qui a soutenu ce combat a seule connu ce qu'il pouvait être. Écoutez, ô mères, écoutez, ô jeunes vierges : mères, pour élever ainsi vos filles ; jeunes vierges, pour obéir ainsi à vos mères. Car s'il convient de louer la mère qui a commandé, il faut célébrer aussi les filles qui lui ont obéi. La mère n'a pas eu besoin de liens pour retenir ses victimes : elles n'ont pas résisté; mais du même pas, avec le même courage, elles ont marché au martyre et se sont précipitées dans le fleuve, laissant sur la rive leurs chaussures comme un signe pour les gardes. Dans leur prévoyance elles voulurent laisser à ces gens un moyen de défense, si la cruauté du juge les accusait de trahison ou de s'être laissé corrompre par l'or de leurs prisonnières. La présence de leurs chaussures montrait qu'elles s'étaient jetées d'elles-mêmes, et malgré eux, dans le fleuve.

Mais un ardent amour de ces saintes embrase vos cœurs. Prosternons-nous donc devant leurs reliques, et baisons leurs châsses. Les châsses des martyrs doivent avoir une grande vertu, puisque leurs ossements en ont une si puissante. Non-seulement en ce jour de fête, mais tous les jours faisons notre cour à ces martyres; prions-les, supplions-les d'être nos protectrices. C'est surtout maintenant que nous devons mettre en elle notre confiance : elles sont mortes, mais elles portent les stigmates du Christ, et en les lui montrant, elles peuvent tout obtenir de ce grand roi, puisqu'elles sont si puissantes auprès de lui. Par nos instances, par nos continuelles visites, gagnons leurs bonnes grâces, et par elles nous obtiendrons de Dieu miséricorde. Puissions-nous l'obtenir de la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père, gloire et puissance, avec le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles! Amen.

LV

LETTRE DE THÉODORE, ÉVÊQUE D'ICONIUM, DANS LAQUELLE EST RACONTÉ LE MARTYRE DE SAINT CYR ET DE JULITTE, SA MÈRE.

(Sous la persécution de Dioclétien.)

Ce document est reproduit par Dom Ruinart.

Votre piété, dans des lettres auxquelles je dois déférence et respect, a daigné demander à ma petitesse et à ma misère de lui raconter un célèbre martyre que la renommée publie, que toutes les voix ont chanté, le martyr de Cyr et de Julitte sa mère. Vous désirez savoir si la ville d'Iconium, où l'on dit que l'illustre Julitte et son glorieux fils naquirent, conserve encore leurs Actes, comme une gloire de la patrie; et parce que ceux qui nous restent renferment, dans un style plein d'enflure et sans goût, de vaines bagatelles, étrangères à l'espérance des chrétiens, vous demandez que j'écrive à votre sainteté s'il ne serait pas possible de retrouver les véritables Actes. En recevant ces religieuses questions, je me suis tout aussitôt empressé de répondre à votre désir; c'est pourquoi, avec tout le zèle et la diligence dont j'étais capable j'ai pris les prétendus Actes de Cyr et de Julitte sa mère; je les ai parcourus et lus avec la plus grande attention, et je me suis convaincu, père très-saint, très-illustre évêque, que vous les avez bien jugés. Je comparerais volontiers au chant criard des grenouilles ou des geais ces récits fabriqués par les manichéens, si je ne me trompe, ou par quelques autres hérétiques, qui ont à dessein embrassé des fables et cherché témérairement à nous faire illusion, regardant comme un châtiment et une folie le grand mystère de la tendresse d'un Dieu. Cependant, après de longues recherches et un examen attentif, n'ayant pu rien trouver davantage, nous avons interrogé,

dans le pays même de l'Isaurie, des personnages de haute distinction, et nous leur avons demandé si du moins les traditions conservées dans les familles nous pourraient fournir quelques indications certaines, capables de jeter du jour sur le dernier combat de nos saints martyrs.

Voici ce que m'ont rapporté à leur sujet deux témoins dignes de foi : Marcien, dont la religieuse probité est connue, et qui, depuis longtemps tribun et chancelier parmi les notaires de l'empereur Justinien, exerçait alors son commandement à la tête d'un corps d'armée, et avec lui Zénon, personnage d'une grande sagesse, qui lui servait d'assesseur et de conseiller. Ils nous ont rapporté que les plus nobles patriciens de la Lycaonie honoraient commme leur parente et comme la plus glorieuse fleur sortie de leur sang la sainte martyre Julitte ; qu'à raison de ce double lien de famille et de patrie, chaque année on célébrait sa mémoire, dans la province, par des fêtes.

La persécution sévissait avec violence, sous le gouvernement de Domitien, comte de Lycaonie, homme cruel et barbare, qui n'avait pas de plus grand plaisir que de répandre le sang des chrétiens. Notre sainte, mal défendue par son origine royale, prit la fuite avec deux servantes et son fils âgé de trois ans, nommé Cyr, et destiné à un glorieux triomphe. Elle s'éloigna donc rapidement d'Iconium, qui l'avait vue naître, et renonçant à toutes les richesses qu'elle possédait en ce monde, elle arriva à Séleucie. Dans cette ville, elle trouva les chrétiens encore plus persécutés qu'à Iconium. Le préfet que Dioclétien avait établi à Séleucie, Alexandre, venait de recevoir de l'empereur un édit qui ordonait de soumettre à tous les supplices ceux qui refuseraient de sacrifier aux idoles que les gentils honorent faussement du nom de dieux. La bienheureuse Julitte se rappela le précepte de l'Écriture « : Laissez à la colère son libre cours; » et, pour ne point s'exposer elle-même au danger, elle s'enfuit à Tarse, capitale de la première Cilicie. Mais comme s'il eût voulu la poursuivre, le barbare Alexandre, ce jour-là même, suivait par hasard la

même route. Notre grande martyre Julitte fut donc arrêtée ; elle portait dans ses bras son fils Cyr, jeune enfant dans un âge encore bien tendre, mais que Dieu appelait à partager le martyre de sa mère. Quand les soldats l'eurent saisie, les deux servantes aussitôt l'abandonnèrent et prirent la fuite ; mais elles se tinrent à portée, afin d'observer au moins à distance les supplices et le combat de leur maîtresse. Julitte fut, en effet, amenée devant le tribunal. Alexandre lui demanda son nom, sa condition, sa patrie. Elle répondit avec assurance, et se couvrant du nom de notre Seigneur Jésus-Christ, elle dit : « Je suis chrétienne.

Alexandre, à ces mots, ordonne d'abord de lui enlever son enfant, et il se le fait apporter ; car il avait pitié des grâces et de la simplicité d'un âge si tendre et incapable encore d'une résolution libre. Tournant toute sa fureur contre la mère, il la fit étendre sur le chevalet, et commanda de la déchirer cruellement avec de fortes lanières. L'enfant, arraché du sein de la généreuse martyre, ne céda qu'à la violence; de tous ses membres qu'il agitait avec effort il tendait vers sa mère ; ses yeux ne pouvaient s'en détacher, dès le moment où les bourreaux l'avaient remis au préteur. Pour la mère, on exécuta aussitôt contre elle les ordres du juge, par une sanglante flagellation ; car elle ne savait répondre qu'une seule chose, qu'elle était chrétienne et qu'elle ne ferait jamais de sacrifices aux démons. Immobile comme une statue sous les coups qui la déchiraient, elle répétait sans cesse le même cri de sa foi. Pendant ce temps-là le préteur, qui avait reçu l'enfant dans ses bras, le caressait doucement ; il s'efforçait d'arrêter ses larmes, et le plaçant sur ses genoux, essayait de lui donner un baiser. Mais l'enfant, les yeux fixés sur sa mère, éloignait de lui le préteur, détournait la tête, ou s'aidant de ses petites mains, il déchirait avec les ongles le visage odieux qui s'offrait à ses caresses. Tout à coup, comme le petit de la chaste tourterelle imitant la voix de sa mère, le bienheureux enfant émet un cri et redit avec elle : « Je suis chrétien. » En même temps il frappait du pied

les flancs du préteur ; car c'est ainsi que l'enfance s'emporte dans ses mouvements et exprime sa colère. Alors le monstre furieux (je ne puis appeler du nom d'homme celui qui devant la faiblesse et l'innocence ne sait pas s'adoucir et pardonner); le monstre saisit l'enfant par le pied, et du haut de son siége il le jette à terre. La tête de cette noble et innocente victime se brisa contre les angles des degrés ; par la violence du coup, la cervelle jaillit, et le tribunal tout entier fut arrosé de sang. Ainsi l'enfant remettait son âme entre les mains de Dieu son père, dont il s'était montré digne. A ce spectacle, Julitte fut remplie d'une joie dont elle ne put contenir les transports : « Grâces vous soient rendues, Seigneur, s'écria-t-elle, pour avoir permis que mon fils consommât son sacrifice, et reçut avant moi, de votre bonté infinie, la couronne d'immortalité ! »

Cependant le juge, devenu plus furieux après ce premier crime, ordonne au bourreau d'élever la martyre et de la suspendre pour l'écorcher vive, puis de verser de la poix bouillante sur ses pieds. Pendant l'exécution un héraut lui criait : « Julitte, aie pitié de toi et sacrifie aux dieux ; délivre-toi de ces tortures, redoute la mort affreuse qui vient de frapper ton fils. » Mais la bienheureuse martyre, inébranlable au milieu des supplices, élevait à son tour la voix, et répondait avec une généreuse constance : « Je ne sacrifie point à des démons, à des statues sourdes et muettes; mais j'honore le Christ, le Fils unique de Dieu, celui par qui le Père a créé toutes choses ; j'ai hâte de retrouver mon fils. C'est dans le royaume des Cieux qu'il me sera donné de le voir. » A ces mots la cruelle folie du juge ne connaît plus de bornes ; voyant qu'il ne peut vaincre le courage de sa victime, il prononce sa dernière sentence : « Cette femme aura la tête tranchée par le glaive, et le corps de son fils sera traîné au lieu où l'on jette les cadavres des criminels. » Sur-le-champ les bourreaux ferment la bouche de Julitte au moyen d'un bâillon qu'ils attachent avec violence, puis ils la conduisent, d'après les ordres du préteur, au lieu de l'exécution. Julitte leur demanda par signe quelques

instants pour prier le Dieu qui seul est bon. Les bourreaux se laissèrent fléchir; ils lui accordèrent un moment, et détachèrent le bâillon. Alors la sainte se mit à genoux et fit à Dieu cette prière : « Je vous rends grâce, Seigneur, d'avoir appelé mon fils avant moi, et d'avoir daigné lui accorder, pour la gloire de votre nom terrible et saint, en échange d'une vie passagère et vaine, la vie éternelle dans le séjour des bienheureux ; recevez aussi votre indigne servante, et que j'aie le bonheur d'être réunie aux vierges prudentes, à qui il a été donné d'entrer dans la demeure des esprits célestes, où rien de souillé ne peut pénétrer, où mon âme bénira Dieu votre Père, le créateur et le conservateur de toutes choses, ainsi que l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Amen. » Au moment où elle achevait de dire Amen, le bourreau, brandissant son glaive avec effort, abattit la tête de la généreuse martyre. Le corps fut jeté hors de la ville, au lieu où l'on avait porté les restes du glorieux enfant.

Ce fut le dix-sept des calendes d'août que Julitte, l'illustre martyre, et son fils commencèrent, avec le secours de la grâce du Christ, leurs combats et leur triomphe. Les deux servantes enlevèrent les corps pendant la nuit, et le lendemain elles les ensevelirent dans un champ voisin de la ville de Tarse. Une d'elles, qui vivait encore au temps du très-religieux empereur Constantin, fit connaître la vérité sur tous ces faits, et montra le lieu où reposaient les martyrs. Alors les fidèles, pour rendre gloire au Dieu très-bon, et désirant recevoir par ces reliques sacrées le secours et l'appui dont ils avaient besoin, accoururent en foule, et ils ont continué dans la suite à fréquenter ce saint lieu.

Tel est le récit exact des événements; je l'ai écrit pour édifier votre piété. A votre tour confiez le dépôt à des chrétiens fidèles, capables d'instruire les autres et de leur inspirer une confiance certaine, afin qu'ils ne soient pas égarés par ces libelles manifestement tissus de fables et que l'on fait circuler partout, mais qu'au contraire ils croient à la vérité, qui est

tout entière dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui soit, avec le Père et l'Esprit-Saint, gloire, honneur et puissance dans les siècles des siècles ! Amen.

LVI

LES ACTES DE SAINTE LUCIE , VIERGE.

(Sous la persécution de Dioclétien)

Ces Actes ont été publiés par Surius.

La renommée qu'avait acquise la bienheureuse martyre Agathe s'était déjà répandue dans toute la province de Sicile, et les habitants de Syracuse se rendaient en foule à la cité de Catane, éloignée pourtant de près de cinquante milles afin d'y vénérer le sépulcre où reposait cette vierge très-sainte, lorsque la bienheureuse Lucie, issue elle-même d'une des plus nobles familles de Syracuse, voulut à l'occasion de la fête de la martyre, visiter ses restes précieux. Elle s'y rendit avec sa mère Eutychia, qui, depuis quatre années, souffrait d'un flux de sang que tout l'art des médecins n'avait pu arrêter. Pendant la célébration des mystères, on vint à lire ce passage de l'Évangile, où il est rapporté qu'une femme fut guérie d'un flux de sang en touchant seulement la frange du manteau du Christ. Durant cette lecture, la bienheureuse Lucie disait à Eutychia : « Mère, si tu crois à la vérité de ce que l'on vient de lire, crois aussi que la martyre Agathe, qui a souffert pour le Christ, le possède maintenant pour toujours ; approche avec foi de son sépulcre, et tu seras délivrée. »

Après les saints mystères, quand tout le peuple s'était déjà retiré, la mère et la fille se prosternèrent sur la tombe d'Agathe, suppliant avec larmes que leur demande fût exaucée. Elles prièrent longtemps ; et le sommeil ayant surpris la

vierge Lucie, elle vit en songe la bienheureuse Agathe parée de riches vêtements et entourée des Anges, qui lui dit : « Ma sœur Lucie, ô vierge toute dévouée au Seigneur, pourquoi me demander ce que tu peux toi-même si promptement obtenir ? Ta foi a déjà sauvé ta mère, et la voilà guérie. Sache aussi que tu seras un jour l'honneur de la ville de Syracuse, de même que j'ai illustré la cité de Catane ; et cela parce que tu as préparé dans la pureté de ton cœur et dans ta virginité une demeure très-agréable au Christ. » A ces mots, Lucie toute tremblante s'éveilla, et dit à Eutychia : « Ma mère, ma mère, tu es guérie. Maintenant, je t'en prie au nom de celle qui t'a rendu la santé par ses prières, promets-moi de ne jamais me parler d'époux, et de renoncer à recevoir de moi une postérité sur cette terre. Quant à ces biens que tu me destinais pour m'unir à un homme mortel qui m'enlèverait la fleur de ma virginité, laisse-les à ma disposition dès maintenant, puisque j'ai résolu de me consacrer à Jésus-Christ, le gardien de ma vertu. »

Sa mère Eutychia lui répondit : « J'ai gardé fidèlement toute la fortune de ton père, qui est mort il y a bientôt neuf ans ; et, loin d'avoir diminué ton patrimoine, je crois, au contraire, qu'il s'est augmenté entre mes mains. D'ailleurs tu connais mieux que moi encore tout ce que je peux posséder. Reste donc auprès de moi pour me fermer les yeux, et après ma mort tu pourras faire de ces biens tout ce qu'il te plaira. » Lucie dit à sa mère : « Écoute, ô ma mère, le conseil que je vais t'adresser. Celui qui ne donne à Dieu que ce qu'il ne peut emporter, et seulement les biens dont il ne peut plus jouir, ne saurait lui être bien cher. Si donc tu veux être agréable au Seigneur, abandonne-lui maintenant ta fortune, quand tu peux encore en user durant cette vie. Si tu la donnes au dernier moment, lorsque tu ne pourras plus t'en servir, tu sembleras lui laisser seulement ce qu'il n'est plus en ton pouvoir de garder avec toi. Je te le répète, ô ma mère, offre au Christ dès cette vie ce que tu possèdes, et commence

ton offrande par ces biens que tu pensais à me laisser à moi-même. » La bienheureuse vierge entretenant ainsi chaque jour sa mère de ces projets, ils commencèrent à s'exécuter; et l'on fit une première disposition de ces richesses pour les pauvres, qui en reçurent de grands soulagements dans leurs nécessités.

Pendant que les terres étaient mises en vente, ainsi que les joyaux de la famille, le fiancé de la bienheureuse vierge, informé des ces aliénations, commença à se livrer à l'inquiétude, et s'informa auprès de la nourrice de Lucie, pour savoir quel était le but de ces ventes subites de terres et de joyaux de prix. La nourrice, femme avisée, lui fit cette réponse adroite: « Ta future épouse a trouvé l'occasion d'acheter à vil prix des possessions de la valeur de mille sous d'or et plus; voulant les acquérir en ton nom, elle a été obligée de se défaire de ses terres. » L'insensé crut à la réalité de ce marché tout terrestre, et libre alors de toute inquiétude, il s'offrit lui-même pour aider l'opération de la vente. Mais bientôt ayant appris que tout l'argent qu'elle avait produit venait d'être distribué à des pauvres, à des veuves, à des orphelins, à des voyageurs, il en appela au tribunal du consulaire Paschasius, disant que sa fiancée pratiquait avec zèle, contre les ordres des empereurs, toutes les observances des chrétiens. Paschasius se fit amener la vierge Lucie, et lui commanda de sacrifier aux démons. La bienheureuse Lucie lui dit : « Que parles-tu de sacrifier? Un sacrifice vivant, immaculé et agréable à Dieu, notre Père, c'est de visiter et de secourir les veuves et les orphelins dans leurs nécessités. Depuis trois années, je n'ai pas fait autre chose ; et c'est là le sacrifice que j'offre au Dieu éternel. Maintenant, comme il ne me reste plus rien à lui sacrifier, je me présenterai moi-même au Seigneur comme une hostie vivante. Si cette offrande lui plaît, qu'il consomme lui-même le sacrifice. » Paschasius reprit : « Tu pourrais tenir de pareils discours à des compagnons de ta secte, à un chrétien ; mais pour moi qui dois veiller à l'exécution des

décrets des princes, ils ne peuvent me toucher. » Lucie répondit : « Tu observes les lois de l'empire, et moi celles de mon Dieu ; tu redoutes les princes, moi je crains le Seigneur ; tu ne voudrais pas offenser la majesté impériale, ni moi celle du Très-Haut ; tu désires surtout plaire aux empereurs, moi je ne cherche qu'à être agréable aux yeux du Christ. Fais donc ce que tu jugeras convenable ; pour moi, j'agirai comme je crois le devoir pour mon bien. »

Paschasius dit alors : « Tu as dilapidé ton patrimoine avec ceux qui t'ont corrompue ; voilà pourquoi tu parles comme une vile courtisane. » Lucie répondit : « Mon patrimoine est en lieu sûr, et jamais je n'ai laissé approcher de mon esprit ou de ma personne aucun corrupteur. » Paschasius dit : « Quels sont les corrupteurs de l'esprit et ceux du corps ? » Lucie répondit : « Vous autres, vous êtes de ces corrupteurs de l'esprit dont parle l'Apôtre, en disant : « Ils corrompent « les bonnes mœurs par leurs mauvais entretiens. » En effet, vous conseillez aux âmes humaines la fornication, afin qu'elles abandonnent leur époux qui est leur créateur, pour suivre le diable, en sacrifiant à ces idoles honteuses et sans puissance. Quant aux corrupteurs du corps, ce sont ceux qui préfèrent la jouissance du temps à celle de l'éternité, et une joie passagère à un bonheur sans fin. » Paschasius dit : « Ces belles paroles cesseront, quand les verges résonneront. » Lucie répondit : « Les paroles de Dieu ne cesseront jamais. » Paschasius dit : « Tu es donc Dieu toi-même ? » Lucie répondit : « Je suis la servante du Seigneur, et voilà pourquoi je prononce les paroles du Seigneur ; car c'est lui qui a dit : « Lorsque « vous parlerez en présence des juges, c'est l'Esprit-Saint lui-« même qui parlera en vous. » Paschasius reprit : « L'Esprit-Saint est donc en toi, et il parle par ta bouche ? » Lucie répondit : « L'Apôtre a dit : « Ceux qui vivent chastement sont « les temples de Dieu, et l'Esprit de Dieu vit dans leurs âmes. » Paschasius ajouta : « Je te ferai conduire au lupanar, afin qu'après que tu auras été violée, l'Esprit-Saint t'abandonne. » Lucie

répondit : « Le corps ne contracte aucune souillure, s'il n'y a pas le consentement de l'esprit; et même lorsque tu placerais de l'encens dans ma main, pour offrir un sacrifice par cette main, Dieu, à qui rien n'échappe, se rirait de cette violence; car il juge seulement le consentement de l'esprit et la volonté du cœur. Il souffre les impudiques, comme il souffre les serpents, les voleurs et les meurtriers. Si donc tu me fais outrager, ma chasteté recevra une double couronne. » Paschasius irrité dit : « Si tu ne veux pas consentir à l'instant à ces rites prescrits par les Augustes, tu seras conduite dans un lieu de débauche, et tu y périras sous le poids de l'opprobre et de l'infamie. » Lucie répondit : « Je te l'ai déjà dit : jamais tu ne pourras me faire consentir au péché. Quant au traitement odieux que tu veux faire subir à ce corps qui semble être en ton pouvoir, il ne peut atteindre la servante du Christ. »

Le consulaire ordonna d'appeler de ces hommes qui font un métier de la débauche, et leur livra la vierge Lucie en disant : « Exposez-la au public, et que tous ceux qui voudront la violer le puisse faire, jusqu'à ce qu'elle périsse. »

Mais dès que ces abominables voulurent l'entraîner au lupanar, l'Esprit-Saint la fixa à terre par un si grand poids, qu'il leur fut impossible de la mouvoir. Ils s'approchèrent alors tous ensemble, et, réunissant leurs efforts, ils tâchèrent de l'ébranler; mais ce fut en vain, et la vierge du Seigneur demeura immobile à sa place. Ils voulurent encore l'entraîner en attachant des cordes à ses pieds et à ses mains, mais tout fut inutile : elle était aussi inébranlable qu'un rocher. Paschasius, outré de dépit, et ne sachant plus comment vaincre cette résistance miraculeuse, fit appeler des mages, des aruspices et les prêtres de tous les temples, et ceux-ci employèrent tous leurs sortiléges et toutes leurs supertitions contre la vierge du Christ, afin de l'ébranler; mais elle demeurait toujours plus solidement attachée à sa place, sans que l'on pût la faire avancer d'un seul pas. Paschasius ordonna alors de ré-

pandre une eau infecte sur toute sa personne; car il pensait que c'étaient ses secrets magiques qui la rendaient ains immobile. Enfin il fit venir plusieurs paires de bœufs, que l'on attela ensemble pour la forcer à changer de place; mais tous leurs efforts ne purent seulement la faire chanceler. Paschasius lui dit en ce moment : « Quels sont donc les maléfices que tu emploies? » Lucie répondit : « Les maléfices ne viennent pas de moi; mais les bénéfices, Dieu daigne me les accorder! » Paschasius reprit : « Comment se peut-il faire qu'une faible jeune fille, tirée avec effort par un millier d'hommes, ne puisse pas même être ébranlée? » Lucie répondit : « Tu en amènerais dix mille, qu'ils pourraient entendre et éprouver ces paroles de l'Esprit-Saint : « Ils tom-« beront, mille à ta gauche et dix mille à ta droite. »

Cependant le consulaire Paschasius, tourmenté toujours splus par l'insuccès de ses tentatives contre la vierge du Christ, e plaignait hautement de ne pouvoir vaincre cette jeune fille. Lucie lui dit alors : « Pourquoi te troubler ainsi ? Pourquoi te livrer au dépit et à la colère? Si tu as reconnu que mon corps était véritablement le temple du Seigneur, crois désormais au Christ; si tu ne l'a pas reconnu, éprouve-moi de nouveau pour savoir où est la vérité. » Mais Paschasius ne se possédait plus; car il sentait qu'il faisait rire de lui-même. Il ordonna enfin d'allumer un grand feu autour de la vierge, et de jeter sur tous ses membres de la poix, de la résine et de l'huile, pour activer les flammes. Mais Lucie, invoquant le nom du Seigneur Jésus-Christ, demeurait immobile et inaccessible à l'ardeur du bûcher, et elle dit au juge : « J'ai prié mon Seigneur et mon Dieu Jésus-Christ, afin que ce feu ne pût me nuire, et que les serviteurs du Christ en prennent occasion de triompher et insulter à leurs ennemis. Je lui ai demandé aussi de prolonger mon martyre, afin d'enlever la crainte des tourments à ceux qui croient, et de faire taire les paroles méprisantes et les sarcasmes de ceux qui n'ont pas la foi. »

A ce moment les amis de Paschasius, ne pouvant supporter qu'il fût plus longtemps le jouet d'une faible femme, saisirent une épée et la plongèrent tout entière dans le flanc de la vierge du Seigneur. Lucie, frappée à mort, eut cependant, avant de rendre l'âme, tout le temps de prier et d'adresser ses dernières paroles à la foule qui l'entourait. Elle dit : « Je vous annonce que la paix est rendue à l'Église, que Dioclétien est descendu du trône et que Maximien a fini aujourd'hui même sa carrière ; et de même que la cité de Catane a pour protectrice ma sœur Agathe, de même aussi, sachez-le, j'ai été désignée par le Seigneur pour protéger cette ville et ses habitants, si vous voulez embrasser la foi. » Ainsi parlait Lucie, la servante du Christ, malgré l'horrible blessure par où s'échappaient déjà ses entrailles, lorsque l'on vint devant ses propres yeux charger de chaînes le consulaire Paschasius. On avait, en effet, envoyé aux princes des dénonciations faites par les Siciliens, et dans lesquelles il était accusé d'avoir pillé la province. Conduit de Sicile à Rome, il comparut devant tout le Sénat assemblé, qui le condamna à la peine capitale. Cependant la martyre de Dieu, la très-sainte vierge Lucie était toujours au lieu où elle avait reçu le coup mortel ; elle ne rendit l'esprit qu'après que les prêtres venus auprès d'elle lui eurent donné les saints mystères, et au moment où tout le peuple fidèle répondait : Amen. En ce même lieu fut élevé une basilique sous son nom ; son culte y fleurit encore, et y fleurira jusqu'à la fin des siècles. Amen.

LVII

LE MARTYRE DE LA VIERGE SAINTE FÉBRONIA.

(Sous la persécution de Dioclétien.)

Ces Actes font partie de la collection des Bollandistes.

Sous l'empire de Dioclétien, le préfet Anthime se trouvant en proie à une grave maladie, fit appeler son frère Sélénus, et lui dit : « Ami, je vais quitter ce monde, je laisse donc à ta garde mon fils Lysimaque. Nous l'avons fiancé, tu le sais, à la fille du sénateur Prosphorus; n'oublie pas, lorsque je ne serai plus, de faire célébrer ce mariage, et sers désormais de père à mon enfant. » Le préfet ayant ainsi exprimé ses dernières volontés, se tut, et trois jours après, il avait cessé de vivre. Alors, l'empereur Dioclétien fit appeler en particulier Lysimaque, fils d'Anthime, et son oncle Sélénus, et s'adressant au premier, lui dit: « Jeune homme, je me proposais, à cause de l'amitié que je portais à ton père, de t'élever après sa mort à la haute dignité qu'il occupait; mais ayant appris que tu montrais un certain penchant pour la religion des chrétiens, je diffère l'exécution de mon dessein, et je t'ordonne de partir pour l'Orient, afin d'y étouffer la superstition des disciples du Christ. Quand tu seras de retour, si tu as accompli mes ordres, je te mettrai en possession de la charge de préfet. »

Lysimaque, entendant ces paroles, n'osa rien répondre à l'empereur; il était bien jeune encore, car il avait à peine vingt ans. Sélénus, tombant alors aux pieds de Dioclétien, lui dit : « Je t'en conjure par ton immortalité, ô empereur, accorde-lui quelques jours seulement, afin que je puisse célébrer ses noces. Je partirai moi-même ensuite avec lui, pour exécuter fidèlement ce que commande ta divine ma-

jesté. » L'empereur répondit : « Il n'en sera pas ainsi ; vous partirez l'un et l'autre pour l'Orient, afin d'exterminer le christianisme; et lorsque vous aurez achevé comme il convient cette grande entreprise, vous pourrez revenir : et je me joindrai volontiers à vous dans la célébration du mariage de Lysimaque. » Ni Sélénus, ni Lysimaque n'osèrent rien répliquer ; ils prirent les derniers ordres de Dioclétien, et se dirigèrent vers l'Orient à la tête d'une nombreuse toupe de soldats. Lysimaque emmena avec lui Primus, qui avait le titre de comte et qui était son cousin du côté maternel, et le fit chef de son armée.

Arrivés en Orient, ils traversèrent la Syrie, la région de Palmyre et la Mésopotamie, faisant périr par le fer et par le feu tous les chrétiens qu'ils rencontraient; car Sélénus était très-cruel. Non content de les avoir immolés, il ordonnait de jeter leurs corps en pâture aux bêtes féroces. Bientôt son affreuse barbarie répandit la terreur dans toute la contrée. Mais Lysimaque une nuit appela secrètement le comte Primus, et lui dit : « Primus, mon ami, si mon père a persévéré dans le paganisme jusqu'au dernier jour de sa vie, tu n'ignores pas que ma mère est morte chrétienne, et a fait tous ses efforts pour que moi-même je le devinsse ; mais la crainte de l'empereur et de mon père a mis obstacle à ce dessein. Cependant elle m'a fait une recommandation suprême, c'est de ne jamais persécuter les chrétiens, et de me rendre plutôt le Christ favorable. Maintenant, tu le vois, tous ceux qui tombent entre les mains de cet oncle sanguinaire, on les fait périr dans les plus cruelles tortures. Mon âme compatit au sort de ces victimes de sa fureur. Désormais je veux donc relâcher secrètement tous les chrétiens qui tomberont en notre pouvoir, avant que son horrible cruauté leur ait arraché la vie. » Primus entendant ces paroles, ne fit plus arrêter personne, et il donnait même avis aux habitants des monastères de chercher promptement des refuges assurés, pour échapper à la cruauté de Sélénus.

Pendant leur séjour dans ces contrées, les envoyés de l'empereur résolurent de se rendre à Sibapolis, ville située sur les limites de l'Assyrie, mais sous la dépendance de Rome. Il se trouvait en ce pays un monastère de femmes, où vivaient cinquante religieuses. A leur tête était placée la pieuse Bryénis, disciple elle-même de la diaconnese Platonide, qui avait dirigé autrefois ce saint troupeau. Bryénis suivait très-exactement les traditions et la règle de sa vénérable maîtresse. Voici quelle était cette règle : La sixième férie, il n'était permis à aucune des sœurs de travailler ; elles restaient réunies à l'oratoire. La psalmodie achevée, Platonide expliquait aux religieuses les divines Écritures jusqu'à tierce, et remettait ensuite la Bible entre les mains de Bryénis, en lui ordonnant de continuer cet exercice juqu'à vêpres. Bryénis ayant été appelée ensuite au rang de diaconnesse, observa les mêmes usages. Sous sa direction se trouvaient alors deux jeunes filles. L'une d'elles s'appelait Procla, et l'autre Fébronia. La première avait vingt-cinq ans, la seconde dix-huit. Fébronia était la nièce de la vénérable Bryénis. Douée d'une beauté merveilleuse ; elle avait la taille haute et bien prise ; sa physionomie était si gracieuse, il y avait tant de charmes dans tous ses traits, que l'œil en était comme ébloui. Bryénis se demandait à elle-même comment elle pourrait protéger l'innocence d'une jeune fille aussi attrayante. Les autres sœurs prenaient chaque jour leur repas vers le soir ; Bryénis voulut que Fébronia ne mangeât que de deux en deux jours. Frappée elle-même des dangers que courait sa vertu, Fébronia ne mangeait jamais de pain et ne buvait jamais d'eau jusqu'à se rassasier. Elle s'était fait faire une sorte de banc, long de trois coudées, large d'un palme et demi, sur lequel elle prenait son repos au moment fixé par la règle. Souvent même elle reposait sur la terre nue. Si l'esprit tentateur venait fatiguer son esprit par des fantômes nocturnes, elle se levait aussitôt, conjurant le Seigneur avec beaucoup de larmes d'éloigner d'elle les embûches de Satan. Puis ouvrant un livre, elle se livrait tout

entière à la lecture des saintes lettres. Pleine d'ardeur pour l'étude dès son enfance, elle était devenue fort savante, au point que Bryénis admirait son aptitude pour la science sacrée.

Lors donc que le vendredi, les sœurs étaient réunies à l'oratoire, Bryénis ordonna à Fébronia de faire la lecture et l'explication du livre saint. Mais parce que ce jour-là d'illustres matrones accouraient de toutes parts, avides d'entendre la doctrine du salut, Bryénis commanda de tendre un grand voile pendant cette lecture, afin de dérober Fébronia à tous les regards; bien moins encore souffrit-elle jamais que la jeune vierge vît le visage d'un homme. Le bruit de ses savantes leçons rendit bientôt Fébronia célèbre dans toute la ville. Ce qui rendait sa renommée plus éclatante encore, c'était l'éloge que toutes les sœurs faisaient de sa rare beauté, de son humble soumission, de son admirable douceur. La femme d'un sénateur, nommée Hiéria, touchée des vertus de Fébronia, brûlait du désir de converser avec l'épouse du Seigneur. Païenne encore, Hiéria n'avait pas été admise à l'initiation du baptême. Après sept mois de mariage, elle avait perdu son mari, et étant rentrée dans sa famille, elle vivait paisiblement auprès de ses parents, qui étaient aussi adonnés au culte des fausses divinités. Un jour donc elle vint au monastère, et se fit annoncer par la portière à la vénérable Bryénis. A son approche, Hiéria se jeta à ses pieds, les embrassa et lui dit : « Au nom de celui qui a fait le ciel et la terre, ne repousse pas une misérable païenne, qui a été jusqu'à présent le jouet des idoles ; ne me prive pas des instructions de ma sœur Fébronia ; laisse-moi apprendre par elle la voie du salut, afin qu'il me soit donné de parvenir au bonheur réservé aux chrétiens. Arrache-moi à la vanité du siècle et aux infamies du culte des faux dieux ; car mes parents veulent me contraindre à de secondes noces. Je suis assez malheureuse d'avoir commis le mal, par l'ignorance où j'étais d'une doctrine meilleure. »

Hiéria, en disant ces paroles, arrosait de ses larmes les pieds de Bryénis, qui finit par être touchée de compassion et lui dit : « Noble matrone, lorsque j'ai reçu Fébronia dans ce monastère, elle n'avait encore que deux ans; en voici bientôt seize qu'elle est sous ma conduite. Dieu sait que jamais elle n'a vu le visage d'un homme, ni celle d'une femme du siècle, ni aucune des parures que l'on porte dans le monde. Sa nourice elle-même n'a pas revu son visage, bien que souvent elle m'ait demandé cette faveur avec larmes. Cependant, puisque tu désires avec tant d'ardeur t'entretenir avec Fébronia pour connaître le vrai Dieu, je vais t'introduire auprès d'elle, après t'avoir revêtue d'un habit monastique. » Bryénis conduisit alors Hiéria dans l'intérieur du monastère pour la présenter à la jeune fille. Fébronia, voyant la noble matrone revêtue de l'habit monastique, se persuada qu'on lui présentait une religieuse étrangère, et se jeta à ses pieds. Quand elles se furent donné le baiser de paix, Bryénis les fit asseoir l'une et l'autre, et ordonna à Fébronia de lire les saintes Écritures. Hiéria se sentit tout d'abord émue jusqu'au fond de son âme des paroles de Fébronia ; elles passèrent la nuit dans cet exercice, sans que les explications du texte sacré pussent fatiguer Fébronia, ou lasser l'attention d'Hiéria, qui répandit une telle abondance de larmes que la terre en était toute trempée.

Quand le jour parut, il fut très-difficile à Bryénis d'engager Hiéria à quitter l'oratoire, pour retourner auprès de ses parents. Elle se retira enfin après avoir embrassé Fébronia à plusieurs repises, et en versant comme elle des pleurs abondants. Retournée dans sa famille, elle n'eut pas de repos jusqu'au moment où, entraînés eux-mêmes par ses exhortations, tous les siens résolurent d'abandoner le culte des idoles et les autres superstitions des gentils, pour reconnaître le créateur de toutes choses. Cependant Fébronia interrogea Thomaïs, qui tenait le second rang après la diaconesse, et lui dit : « Ma mère, dis-moi quelle est cette religieuse étrangère qui fondait en larmes, comme si elle n'avait jamais entendu ex-

pliquer les saintes Ecritures. » Thomaïs répondit : « Tu ignores donc qui elle est? — Comment la connaîtrais-je, reprit Fébronia, puisqu'elle est étrangère? » Thomaïs répondit : « C'est Hiéria, qui a été l'épouse d'un sénateur. — Pourquoi dit alors Fébronia, ne m'as-tu pas prévenue; voilà que je lui ai parlé comme à une sœur. » Thomaïs répondit : « Notre mère l'a voulu ainsi. » Dans ces mêmes jours, Fébronia fut atteinte d'une grave maladie qui la conduisit aux portes de la mort, et la retint longtemps sur son lit formé de planches. Hiéria vint auprès d'elle, et voulut la soigner jusqu'à son entier rétablissement.

Un bruit se répandit alors dans toute la contrée; on disait que Lysimaque et Sélénus venaient livrer les chrétiens aux supplices. A cette nouvelle les clercs, comme les moines et les laïques, abandonnant tout, prirent la fuite. L'évêque même de la ville chercha un asile pour échapper à la persécution. Les religieuses qui habitaient ce monastère dans Sibapolis, vinrent aussitôt près de la diaconesse Bryénis, lui disant : « Que ferons-nous ? Voilà que ces bêtes féroces ont pénétré dans la ville, et tous fuient pour échapper au supplice qui les menace. » Bryénis répondit : « Que voulez-vous donc maintenant? » Elles répondirent : « Que vous nous commandiez de nous cacher pendant quelque temps, afin de sauver notre vie. » Bryénis reprit : « Vous n'avez pas encore vu l'ennemi, et vous pensez déjà à fuir! Vous n'avez pas encore commencé le combat, et vous êtes déjà vaincues! Mes filles, il n'en sera pas ainsi; restons, combattons, mourons pour celui qui est mort pour nous, afin de vivre avec lui. »

Ces paroles apaisèrent les sœurs; mais le lendemain l'une d'elles, nommé Æthéria, dit aux autres : « Je sais que c'est à cause de Fébronia que notre mère refuse de nous laisser quitter le monastère; veut-elle donc pour elle seule nous faire toutes périr? Je vous le dis à présent, allons la trouver, et je parlerai pour toutes, comme il convient. » Les unes applaudissaient à la proposition d'Æthéria, les autres la méprisaient;

en sorte qu'il en résulta parmi les religieuses un grave dissentiment ; enfin elles se réunirent toutes à cette pensée d'aller demander à la diaconesse ce que l'on devait faire. Bryénis les voyant s'approcher, et étant instruite des conseils donnés par Æthéria à ses compagnes, la regarda sévèrement et lui dit : « Que désires-tu, Æthéria ? » Celle-ci répondit : « Que tu nous ordonnes de nous dérober à la tempête qui nous menace. Sommes-nous meilleures et plus fortes que l'évêque et le clergé de cette ville ? Tu dois considérer aussi l'extrême jeunesse de plusieurs de nos sœurs. Si elles tombent entre les mains des soldats furieux, elles deviendront peut-être les victimes de leur brutalité ; et nous perdrions ainsi le fruit de tant de soins prodigués à leur enfance. Nous devons craindre d'ailleurs d'être trop faibles pour résister à la riguenr des tourments, et de mettre par là notre salut en danger. Si tu veux nous commander de chercher un asile, nous emmènerons avec nous notre sœur Fébronia ; ce n'est d'ailleurs qu'à cette condition que nous quitterons le monastère. »

A peine Fébronia eut-elle entendu ces paroles, qu'elle s'écria : « Vive le Seigneur, dont je suis l'épouse et qui prend soin de mon âme ! je ne sortirai point de ce lieu sacré ; c'est ici que je veux être ensevelie. » Bryénis dit cependant à Æthéria : « Exécute ton dessein, si tu le veux ; je demeure, quant à moi, étrangère à ces machinations. » Puis, se tournant vers les autres sœurs, elle leur dit : « Que chacune de vous fasse ce qu'elle jugera convenable. » Alors la crainte l'emportant dans leur cœur, toutes les religieuses, au milieu de cris entrecoupés et de sanglots, firent leurs adieux à la vénérable diaconesse et à Fébronia, et sortirent du monastère en se frappant la poitrine. En ce moment Procla, élevée depuis son enfance avec Fébronia, se jeta à son cou, et, la serrant dans ses bras, elle s'écria : « Ma sœur bien-aimée, prie pour moi. » Fébronia, qui avait saisi sa main, la retenait en disant : » Toi, du moins, chère Procla, crains Dieu, et ne nous abandonne pas. Ne vois-tu pas combien je suis malade ? Si je viens à mourir,

notre mère n'aura pas assez de forces pour me donner la sépulture ; demeure donc avec nous, afin de me rendre les derniers devoirs. » Procla répondit : Chère sœur, puisque tu le désires, je ne t'abandonnerai pas. » Fébronia répondit : « Je t'en conjure devant le Seigneur, témoin de la promesse, ne m'abandonne pas. » Néanmoins, vers le soir, Procla avait disparu.

Bryénis voyant le monastère entièrement dépeuplé à cause de la tempête furieuse qui le menaçait, entra dans l'oratoire, se prosterna la face contre terre, et, donnant un libre cours à ses larmes, remplit de ses lamentations toute cette sainte demeure. Thomaïs, la seconde après elle dans le monastère, s'assit à ses côtés et lui dit pour la consoler : » Arrête tes larmes, ma mère et ma maîtresse ; Dieu est assez puissant pour nous soutenir dans la tribulation, et pour faire tourner à notre avantage ces cruelles épreuves. Quel est celui qui, après s'être confié au Seigneur, a été trompé dans son attente ? Quel est celui dont l'amour persévérant a été méprisé par le Très-Haut ? » Bryénis lui répondit : « Tes paroles sont vraies, chère Thomaïs ; mais que faire de Fébronia ? Où la cacher ? Comment pourrons-nous la sauver de l'opprobre ? De quel œil la verrai-je traînée en captivité par la main des barbares ? » Thomaïs reprit : « Mère, as-tu donc oublié mes paroles ? Celui qui a puissance de ressuciter les morts saura bien donner à Fébronia la force et le salut. Allons, ma vénérable mère, essuie tes larmes et viens encourager Fébronia ; car elle est malade et gisant sur sa couche. »

Elles s'approchèrent alors du lit de planches sur lequel la jeune vierge était étendue. Bryénis, en la voyant, ne put d'abord retenir ses pleurs et ses gémissements ; elle se jeta le visage sur les genoux de Fébronia et versa un torrent de larmes ; mais la jeune sœur, fixant ses regards sur Thomaïs, lui dit : « Ma mère, d'où viennent ces plaintes douloureuses de notre grande mère et maîtresse ? Naguère je l'ai entendue dans l'oratoire pousser des cris perçants. » Thomaïs répondit : « C'est à cause de toi, ma fille, c'est à cause des maux que

les tyrans vont faire pleuvoir sur nous qu'elle gémit et se lamente. Ta jeunesse, ta beauté la jettent dans de mortelles angoisses. » Fébronia dit : « Je vous en conjure, mes mères, priez pour votre servante. Dieu peut laisser tomber un regard sur ma bassesse; il peut m'armer de force et de patience, comme il l'a fait en faveur de ceux qui lui ont voué un amour pur et sincère. » Thomaïs lui répondit : « Ma fille, l'heure du combat va sonner; si les soldats se saisissent de nous, comme nous sommes vieilles, notre mère et moi, ils nous immoleront ; mais toi, chère enfant, qui es dans la fleur de l'âge, ils te tendront des piéges. Lors donc qu'ils voudront te séduire par leurs paroles flatteuses, ne les écoute pas. S'ils étalent à tes yeux de l'or, de l'argent, des étoffes précieuses, des tables délicieusement servies, ma chère fille, garde-toi de te laisser corrompre, de perdre le fruit de tes travaux, de devenir le jouet des idoles et la proie du démon. Rien de plus glorieux que la virginité : une riche récompense, des couronnes éclatantes lui sont réservées. L'Époux des vierges est un époux immortel, et cette immortalité, il la partage avec ceux qui lui donnent leurs cœurs. Redouble donc tes efforts, chère Fébronia, pour contempler bientôt celui qui possède ton amour. Mais tremble, ma fille, d'abjurer tes engagements et de violer jamais tes promesses; tremble de perdre les arrhes qu'il t'a données comme gage de sa foi. Il sera terrible, le jour où, assis sur le trône de sa gloire, le souverain juge rendra à chacun selon ses œuvres. » Fortifiée par ces paroles, Fébronia, qui déjà se préparait généreusement elle-même à combattre les esprits de l'abîme, répondit à Thomaïs: « Mère, tu fais bien d'affermir le courage de ta servante, et déjà tu m'as rendue plus intrépide et plus forte; toutefois, sache-le, si j'eusse voulu éviter le combat, je serais sortie avec mes sœurs, et je me serais cachée comme elles; mais, parce que je brûle de posséder celui à qui j'ai consacré mon cœur, je ferai tous mes efforts afin de me réunir à lui, s'il veut me rendre digne de combattre pour son nom. »

Bryénis ayant entendu ces paroles, voulut à son tour parler à la jeune fille et lui dit : « Mon enfant, ma chère Fébronia, souviens-toi des enseignements que tu as reçus de ma bouche, et de ceux que tu as donnés aux autres. N'oublie pas que tu n'avais encore que deux ans, lorsque je te reçus des bras de ta nourrice. Depuis ce temps je t'ai gardé avec tant de sollicitude que pas un homme n'a vu ton visage, et que pas même une femme du monde ne s'est offerte à tes regards. Tels sont les soins dont je t'ai entourée dès ton enfance. Je t'en conjure, ma fille, ne déshonore pas ma vieillesse, ne réduis pas à néant les labeurs de ta mère spirituelle : rappelle à ton souvenir les athlètes qui t'ont précédée dans la lice : hommes, femmes, jeunes vierges, ils ont glorieusement confessé la foi ; ils ont reçu de leur céleste chef la palme de la victoire. Souviens-toi de Lybis et de Léonide, ces deux illustres sœurs et martyres : celle-ci est devenue la proie des flammes, celle-là a livré sa tête au glaive du bourreau. Tu n'a pu oublier non plus la jeune Eutropia, qui, à l'âge de douze ans, souffrit le martyre avec sa mère ; car tu étais ravie d'admiration au seul récit de son héroïque combat. Après avoir été condamnée à périr sous une grèle de flèches, le juge ordonna de la dégager de ses liens, afin qu'elle pût, dans son effroi, prendre la fuite à son gré. Mais sa mère lui dit : « Ma fille Eutropia, ne fuis pas ; » et aussitôt, joignant ses mains derrière le dos, elle demenra immobile, tomba transpercée d'un dard, et, poussant un grand cri, elle expira sur l'heure même. Jusqu'à ce moment suprême, elle respecta la défense de sa mère. N'avais-tu pas sans cesse à la bouche, ô Fébronia l'éloge de son courage? Pourtant ce n'était encore qu'une enfant sans instruction, tandis que tu es depuis longtemps la maîtresse des autres. » La nuit se passa au milieu de ces discours et de ces encouragements.

Dès le matin, le soleil venait à peine de se montrer à l'horizon, lorsqu'un affreux tumulte se fit entendre à tous les habitants de la ville, leur annonçant que Lysimaque et Sélé-

nus venaient d'y faire leur entrée. Des soldats s'étaient déjà saisis d'un grand nombre de chrétiens pour les jeter en prison, lorsque des païens indiquèrent à Sélénus le monastère des vierges du Seigneur. L'impie persécuteur y envoie aussitôt ses statellites. Les soldats ayant donc entouré la sainte demeure, brisèrent les portes à coups de haches, et pénétrant dans l'intérieur s'emparèrent de Bryénis, qu'ils voulaient d'abord immoler à leur fureur. Voyant le péril, Fébronia s'élança de sa couche, et tombant aux pieds des soldats, elle s'écria : « Je vous adjure par le Dieu qui est au ciel, égorgez-moi la première, pour que je ne vois pas la mort de ma vénérable mère. » En ce moment survint le comte Primus, qui réprimanda les soldats et les chassa du monastère; puis il s'adressa à Bryénis et lui dit : « Où sont donc les personnes qui habitaient cette demeure? » Elle répondit : « L'épouvante qu'inspirait votre approche leur a fait abandonner le monastère. » Primus dit : « Plût au ciel que vous vous fussiez sauvées aussi avec elles ! » et il ajouta : « Je vous donne la permission de vous retirer et de chercher une retraite ; » et ayant rallié sa troupe, il la ramena avec lui.

Primus, de retour au prétoire aborda Lysimaque, qui lui demanda si les rapports faits sur le monastère de femmes étaient vrais. « Ils sont exacts, » répondit le comte ; et prenant Lysimaque à part, il lui dit : « Toutes les personnes qui s'y trouvaient ont pris la fuite; nous n'y avons plus rencontré que deux vieilles femmes et une jeune fille. Mais je crois nécessaire, seigneur, de te faire connaître la merveille qui a frappé mes regards. La jeune vierge que j'ai vu dans ce monastère est d'une beauté si remarquable, que parmi toutes les autres femmes je n'en vis jamais d'aussi ravissante. Je prends à témoin les dieux immortels, lorsque je l'ai considérée sur sa couche faite de planches grossières, j'ai été saisi de stupeur. En vérité, si ce n'est l'excès de son indigenee et la bassesse de sa condition, elle serait digne de devenir ton épouse. » Lysimaque lui dit : « Ma mère ne m'a-t-elle pas

défendu de verser le sang des chrétiens ; ne m'a-t-elle pas recommandé, au contraire, de les protéger ? Comment pourrais-je donc dresser des piéges aux servantes du Christ ? Je ne ferai pas cela; et je te prie, mon cher Primus, de les prendre sous ta sauve garde, de les faire sortir du monastère, de peur qu'elles ne tombent entre les mains de mon cruel oncle Sélénus. » A ce moment un des soldats de Primus, homme méchant et cruel , courut annoncer à Sélénus que le monastère renfermait une vierge d'une très-grande beauté, et que le comte Primus avait proposé à Lysimaque d'en faire son épouse. Le farouche persécuteur, transporté de colère en apprenant cette nouvelle, envoya aussitôt une cohorte pour cerner le monastère et empêcher celles qui l'habitaient encore de prendre la fuite. Il faisait en même temps annoncer par un héraut dans toute la ville que Fébronia serait le lendemain interrogée publiquement à son tribunal. Au bruit de cette proclamation, non-seulement les citoyens de la ville, mais tous les habitants des pays circonvoisins, hommes et femmes, accoururent pour être témoins de ce spectacle.

Le lendemain, dès l'aube du jour, les soldats de Sélénus étant arrivés au monastère, arrachèrent Fébronia de sa couche, la chargèrent de chaînes, et lui mettant au cou une sorte de carcan, ils l'entraînèrent avec eux, Bryénis et Thomaïs l'embrassaient étroitement en poussant des cris déchirants, et elles suppliaient les gardes de leur accorder encore quelques instants pour adresser à la jeune vierge leurs dernières recommandations. Ceux-ci, pénétrés d'une vive compassion pour Fébronia, se rendirent à leurs désirs ; mais Bryénis et Thomaïs les ayant ensuite conjurés de les emmener avec leur jeune sœur, qu'elles craignaient de laisser seule en proie à une frayeur mortelle, les satellites de Sélénus leur répondirent : « Ce n'est pas vous que l'on demande, mais Fébronia, qui est seule obligée de comparaître. » Alors les vénérables servantes du Christ commencèrent à prodiguer à Fébronia leurs encouragements et leurs consolations. Bryénis lui disait :

« Ma fille, voilà que tu marches au combat ; songe que le céleste époux va te contempler au milieu de la lutte, et que les Vertus angéliques tiennent déjà suspendue sur la tête ta couronne de la victoire. Ne redoute pas les tourments, et garde-toi de donner au démon l'occasion de t'insulter. N'aie donc aucune pitié de ton corps, lorsque, sous les coups des verges et des fouets, il tombera comme en lambeaux ; ce corps, bon gré mal gré, ne doit-il pas devenir bientôt la proie du tombeau et la pâture des vers ? Voilà que je vais rester au monastère, attendant dans les larmes une nouvelle d'affliction ou de joie. O mon enfant, je t'en conjure, fais que ce soit une nouvelle de joie ! Oh ! qui m'apprendra que Fébronia a consommé son sacrifice, et qu'elle est au nombre des martyrs ? »

Fébronia répondit à ces paroles : « Ma mère, jamais je n'ai transgressé tes ordres. Cette fois encore je saurai pratiquer ce que tu me conseilles ; les peuples verront et seront dans l'étonnement; ils proclameront bienheureuse la vieillesse de Bryénis, en disant : « Vraiment c'était la jeune plante que cultivaient les mains de l'illustre Bryénis. Je leur montrerai dans le corps d'une femme l'intrépidité d'un guerrier. En attendant, ô ma mère, prie pour ton enfant, et laisse-moi partir. » Thomaïs dit alors à Fébronia : « Vive le Seigneur ! ma chère fille ; je veux moi-même aller, en habits du siècle, assister à tes combats. » Comme les soldats entraînaient la jeune fille, elle dit encore à Bryénis et à Thomaïs : « Mes mères, daignez m'accorder votre bénédiction à mon départ pour la lutte ; priez encore pour moi, et permettez-moi de partir. » Alors Bryénis, les mains levées au ciel, dit à haute voix : « Seigneur Jésus, qui avez apparu sous les traits de Paul à votre servante Thècle, au milieu de ses combats, montrez-vous aussi, à l'heure du péril, à cette faible enfant. » A ces mots, elle pressa une dernière fois Fébronia sur son cœur, et la couvrit de larmes et de baisers. Les soldats l'ayant saisie aussitôt, l'entraînèrent hors de la sainte maison. Bryénis y rentra avec des lamentations entrecoupées de sanglots, et se

prosterna sur le pavé de l'oratoire, implorant à grands cris le secours du Seigneur pour sa chère Fébronia.

Cependant Thomaïs la seconde mère du monastère après la diaconesse, s'étant revêtue d'un habit séculier, se rendit au tribunal pour être témoin des combats de la vierge du Christ. Les nobles matrones qui venaient à toutes les sixièmes féries entendre la doctrine sainte de la bouche de Fébronia, accoururent en toute hâte, se frappant la poitrine et déplorant amèrement le triste sort de leur maîtresse. Dans ce moment la sénatrice Hiéria, ayant appris que la très-pieuse Fébronia était traînée publiquement au tribunal de Sélénus, se leva avec des cris déchirants qui mirent dans l'émoi ses parents et toutes les personnes de sa maison. Comme on lui demandait quel malheur la menaçait, elle répondit : « Ma sœur Fébronia va publiquement subir la torture; ma maîtresse est amenée en jugement, parce qu'on l'accuse d'être chrétienne. » Les parents d'Hiéria s'efforçaient de calmer ses alarmes et de sécher ses pleurs; mais elle poussait des cris plus lamentables encore, et disait : « Laissez-moi, laissez-moi pleurer, dans toute l'amertume de mon âme, ma sœur et ma maîtresse Fébronia. » On fit alors écho à sa douleur, on pleura avec elle la servante du Seigneur ; et ses parents, voyant combien était profonde sa désolation, lui permirent de se rendre au tribunal, en la faisant accompagner d'une nombreuse troupe de suivantes, de serviteurs et d'esclaves. Hiéria se mit aussitôt en marche, entourée de tout ce cortége, et rencontra une multitude de femmes qui se dirigeaient, comme elle, vers la place publique. De ce nombre était Thomaïs ; elles se reconnurent, et, mêlant leurs larmes, se hâtèrent d'arriver au lieu où devait combattre la vierge chrétienne.

Une multitude immense entourait le tribunal. Sélénus et Lysimaque étant arrivés et s'étant assis, ordonnèrent d'amener devant eux Fébronia. La jeune fille parut, les mains liées derrière le dos et le cou chargé d'un lourd collier de fer. A sa

vue l'émotion gagna tous les cœurs; ce n'était partout que larmes et sanglots. Fébronia étant conduite au milieu de l'assemblée, Sélénus fit cesser le tumulte, et lorque le silence fut rétabli, il dit à Lysimaque : « Commence l'interrogatoire et recueille les réponses. » Lysimaque s'adressa ainsi à la servante du Seigneur : « Dis-moi, jeune fille, quelle est ta condition ? » Fébronia répondit : « Je suis esclave.—De qui?—De Jésus-Christ. » Lysimaque reprit : « Comment t'appelles-tu ? » Fébronia répondit : « Humble chrétienne.—Mais c'est ton nom que je veux savoir, » dit Lysimaque. Fébronia répondit : « Je suis une humble chrétienne ; si tu tiens à connaître mon nom, ma vénérable mère m'appelle Fébronia. »

Sélénus fit alors cesser les questions de Lysimaque, et se mit lui-même à interroger, disant : « O Fébronia, les dieux m'en sont témoins, j'avais résolu de ne pas même t'accorder l'honneur de l'interrogatoire ; mais ta vertu et ton savoir, joints aux charmes d'une si rare beauté, désarment ma fureur et suspendent les éclats de mon courroux. Je ne t'interrogerai pas comme un juge, mais je te parlerai comme un père le langage de la persuasion. Écoute-moi donc, ô ma fille! Les dieux immortels, je les en prends à témoin, savent que mon frère Anthime et moi nous avons fiancé au seigneur Lysimaque une jeune vierge romaine, dont l'alliance doit lui procurer de vastes possessions et de grandes richesses. Maintenant donc je suis décidé à rompre tous les engagements contractés avec la fille de Phosphorus ; c'est toi-même qui seras l'épouse du noble Lysimaque, que tu vois assis à ma droite, et dont la beauté n'est pas indigne de tes charmes. Écoute mon conseil comme celui d'un père, et je te comblerai de gloire sur la terre. Que ta pauvreté ne te fasse pas rougir ; je n'ai ni femme, ni enfants ; ainsi tous mes biens sont à toi ; je te les donne, j'en formerai ta dot et t'en établirai pour toujours la maîtresse. Lysimaque et Fébronia seront mes enfants, et je vous servirai à tous deux de père. Ma fille, tu seras alors comblée d'honneurs et de richesses ; toutes les femmes, ravies

de tant de gloire, te proclameront heureuse; l'empereur lui-même, qui a promis d'élever le seigneur Lysimaque aux premières charges de l'empire et de le faire préfet à son retour, voudra t'honorer aussi de ses faveurs et te prodiguer ses dons les plus magnifiques. Voilà toutes mes promesses, ô Fébronia, tu les as entendues; donne maintenant à ton père une réponse qui soit agréable aux dieux et qui réjouisse mon âme. Mais si je vois que la persuasion n'a pas d'empire sur ton cœur, j'en atteste les dieux immortels, tu es entre mes mains: dans trois heures tu ne seras plus en vie. Réponds-moi maintenant comme il te plaira. »

Fébronia répondit à ces paroles: « Une couche nuptiale, qui n'est pas faite de main d'homme, m'attend dans les cieux. J'ai là un époux incomparable, un époux immortel qui me donne pour dot le royaume céleste tout entier. Je ne veux et je ne puis lui préférer un époux périssable et mortel. Ainsi donc, ô juge, ne te consume pas en vains efforts; je ne serai ni séduite par les flatteries, ni ébranlée par les menaces. » A cette réponse le juge, transporté de colère, dit à ses gardes: « Arrachez-lui ses vêtements et couvrez-la de misérables haillons, afin qu'elle paraisse aux yeux de tous vile et méprisable. Quand elle se verra dans cet état d'ignominie, elle se reprochera sans doute d'avoir préféré à l'éclat d'une condition glorieuse le mépris général et la risée de la foule. » A l'instant les soldats arrachèrent à Fébronia ses vêtements, et jetant sur ses épaules une tunique déchirée, ils l'exposèrent ainsi dépouillée aux yeux de la multitude. Sélénus prit alors la parole: « Que dis-tu maintenant, Fébronia? Ne vois-tu pas de quelle gloire tu es déchue, et dans quel opprobre tu es tombée? » Fébronia répondit: « Écoute, ô juge! lors même que tu ne m'aurais laissé aucun vêtement, je ne regarderais pas cet état comme un opprobre. C'est le même ouvrier qui a fait l'homme et la femme. Dailleurs je ne me suis pas seulement attendue à être dépouillée de mes habits, mais je suis encore disposée à braver le fer et la

flamme ; et plaise au ciel que je sois trouvée digne de souffrir pour celui qui a daigné souffrir pour moi ! »

Alors Sélénus dit : « O impudente ! ô femme digne de tous les mépris ! je le vois, tu te glorifies des charmes de ton éclatante beauté ; voilà pourquoi, tu ne regardes pas ta nudité comme une infamie ; voilà pourquoi, au lieu d'en rougir, tu t'en fais, en présence du peuple, un titre de gloire. » — « Mon Christ m'en est témoin, s'écria Fébronia, jamais jusqu'à ce jour je n'ai vu la figure d'un homme ; et maintenant que je suis tombée entre tes mains, tu m'appelles impudente ! Dis-moi donc, juge insensé, l'athlète qui combat aux jeux olympiques essaya-t-il jamais d'engager la lutte sous le poids de ses vêtements ? Ne reste-t-il pas dépouillé, lorsqu'il est aux prises avec son adversaire, jusqu'à ce qu'il l'ait vaincu ? Maintenant je me vois en face du feu et des tortures, pourquoi entrer dans la lice chargée de mes habits ? Ne faut-il pas que ce corps soit dépouillé pour recevoir les coups des verges ? Voyons, quand est-ce que je me mesurerai avec ton père, le démon, afin de montrer à tous les mépris que je fais de tes supplices ? » Sélénus dit alors : « Elle demande des supplices, elle brave les tortures et la menace du bûcher ! Attachez-la promptement à quatre poteaux, et allumez sous elle un brasier ardent. Je veux encore que quatre soldats la frappent sans interruption et déchirent ses flancs à coups de verges. » On exécuta cet ordre, et des épaules de la vierge le sang ruisselait à flots. Cependant le brasier placé au-dessous et activé par les flots d'huile qu'on y répandait sans cesse, consumait lentement les chairs de Fébronia. Ce supplice durait déjà depuis longtemps, lorsque la multitude des assistants, émue de compassion, se mit à crier : « Juge très-clément, pitié pour la jeune fille ! » Mais Sélénus demeurait inflexible, et commandait aux bourreaux de faire pénétrer les fouets plus profondément encore, jusqu'à ce que, voyant les lambeaux de chair tomber à terre avec le sang de la victime, il leur ordonna de suspendre leurs coups.

Ceux-ci, pensant quelle avait cessé de vivre, la détachèrent.

A la vue des tortures que l'on infligeait à Fébronia, Thomaïs sentit son courage l'abandonner, et elle tomba aux pieds d'Hiéria. La noble matrone se mit à pousser des cris déchirants, et s'écria : « Hélas! ma sœur Fébronia! hélas! ma chère et vénérée maîtresse! voilà qu'en un seul jour je suis privée tout à la fois de tes instructions et de ma vénérable sœur Thomaïs, qui se meurt à cause de toi. » Apercevant Hiéria. Fébronia, qui gisait à terre, demanda aux soldats de jeter un peu d'eau sur son visage. Quand ils l'eurent fait, elle revint entièrement à elle-même, et sollicita la faveur de parler à Hiéria. Mais le juge ne voulut pas y consentir, et lui ordonna, au contraire, de se relever pour répondre à ses questions. Il lui dit : « Dis-moi maintenant Fébronia, comment t'a réussi ce premier engagement de la lutte? » Fébronia répondit : « Ce premier engagement suffit pour t'apprendre que je suis invincible, et que je me ris de tes tourments. » Sélénus dit alors : « Eh bien! suspendez-la au chevalet; déchirez-lui les flancs avec les ongles de fer, approchez-la encore du brasier et brûlez-la jusqu'aux os. » Les ministres du tyran exécutèrent cet ordre barbare; et bientôt de nouveaux lambeaux de chair tombèrent à terre avec des ruisseaux de sang; les flammes du brasier dévoraient déjà les entrailles de la vierge chrétienne. Fébronia, levant les yeux au ciel, s'écria : « Seigneur, venez à mon aide; ne m'abandonnez pas à cette heure de souffrances. » Et elle se tut aussitôt; car le feu brûlait cruellement.

A ce moment plusieurs des assistants, ne pouvant souffrir plus longtemps la cruauté de Sélénus, s'éloignèrent en gémissant; les autres suppliaient le juge, avec de grands cris, d'écarter le feu et de faire cesser les tortures. Le juge ordonna donc d'écarter le feu; et tandis que Fébronia était encore suspendue au chevalet, il essaya de nouveau de lui arracher quelques paroles; mais elle ne put rien lui répondre. Alors, par son ordre, la martyre fut enlevée du chevalet et attachée

à un poteau. Un médecin ayant été appelé, Sélénus lui dit : « Arrache à cette malheureuse et infâme créature l'organe de la parole, puisqu'elle refuse de répondre à son juge, et jette-le dans les flammes. » A l'instant Fébronia fit sortir sa langue, et la présentant, pour ainsi dire, au ministre du tyran, elle semblait l'exhorter et lui dire : « Coupe-la si tu veux. » Celui-ci ayant saisi la langue, se mettait en devoir de la couper; mais la foule s'y opposa, conjurant Sélénus, au nom de tous les dieux, de ne le pas permettre. Ce juge cruel et impitoyable y consentit enfin, mais en ordonnant d'arracher à la vierge toutes ses dents. Sur-le-champ le médecin, armé de son instrument, se mit à arracher les dents à la jeune fille, et les jetait par terre. Dix-sept lui avaient été extraites de cette sorte, et le sang coulait en abondance de sa bouche meurtrie, lorsque Sélénus dit au médecin de s'arrêter. Fébronia, épuisée par une si grande perte de sang, s'évanouit; mais le médecin, lui ayant donné un remède énergique, lui fit reprendre ses sens.

Alors Sélénus commença de nouveau à interroger Fébronia, et lui dit : « Maintenant du moins, vas-tu obéir à ton juge et rendre gloire aux dieux? » Fébronia répondit : « Sois anathème, cruel et exécrable vieillard, toi qui arrête mes pas, et m'empêches d'arriver à l'époux de mon âme! Hâte-toi de me faire sortir de ce corps de boue; car je suis attendue par celui qui possède mon cœur. » Sélénus lui dit : « Eh bien! dans un moment le fer et le feu t'auront exterminée. Je sais que la présomption de ta jeunesse t'inspire une imprudente audace; tu vois cependant quels avantages tu en tire, cette folle confiance est la cause de tous tes malheurs. » La vierge ne put rien répondre; tant étaient vives ses souffrances. Alors, transporté de colère, le juge dit au médecin : « Coupe les mamelles de cette effrontée. » Celui-ci s'approchait déjà pour exécuter cet ordre, lorsque le peuple se mit à crier : « O juge, nous t'en conjurons, épargne à cette jeune fille un si cruel supplice! » Outré d'indignation, le tyran dit au médecin : « Coupe

donc, impie! coupe, ennemi des dieux! » Aussitôt le barbare exécuteur, s'armant d'un fer tranchant, abattit la mamelle droite de la martyre. Elle jeta un grand cri, et, les yeux élevés vers le ciel, elle dit : « Seigneur mon Dieu, voyez mes souffrances, et recevez mon âme entre vos mains. » Ce furent ses dernières paroles.

Lorsque les deux mamelles eurent été coupées, Sélénus ordonna d'appliquer le feu sur les blessures, et la douleur se fit sentir jusque dans la poitrine de la vierge chrétienne. A ce spectacle la foule fut saisie d'indignation, et, ne pouvant plus supporter la vue de ces affreuses tortures, un grand nombre de spectateurs s'éloignèrent en s'écriant : « Anathème à Dioclétien et à ses dieux ! » Cependant Thomaïs et Hiéria envoyèrent au monastère une jeune fille chargée d'annoncer à Bryénis tout ce qui s'était passé. A son arrivée auprès de la vénérable diaconesse, la messagère lui dit d'une voix haute : « Thomaïs et Hiéria te mandent ces paroles : « Ne te lasse pas d'élever « tes mains au ciel, ne cesse pas de crier vers le Seigneur ; « car Fébronia est aux prises avec d'épouvantables tortures. » Bryénis, ayant entendu ces mots, se jeta à genoux en disant : « Seigneur Jésus, venez au secours de votre servante Fébronia. » Elle pria longtemps, prosternée contre terre et criant : « Hélas! hélas ! hélas! où es-tu, Fébronia? » La jeune fille était sur le théâtre du combat. Cependant Bryénis, les mains élevées vers le ciel, continuait ses lamentations et disait : « Seigneur, ayez pitié de votre pauvre servante Fébronia ; ah ! puissé-je apprendre de mes oreilles la consommation de son sacrifice et la compter au nombre des martyrs ! »

Au même moment le juge ordonnait de détacher Fébronia du poteau ; mais à peine fut-elle déliée, qu'elle tomba par terre ; car son corps, affaibli par les tortures, ne pouvait plus se tenir debout. Alors Primus dit à Lysimaque : « Cette jeune fille va périr. » Lysimaque répondit : « Ne parle pas ainsi, mon cher Primus ; car c'est pour le salut de plusieurs et peut-être pour le mien, qu'elle endure tous ces tourments. J'ai entendu

souvent ma mère parler comme elle a parlé. Mais était-il en mon pouvoir d'absoudre cette jeune fille et de la sauver? Laisse-la donc soutenir son combat jusqu'à la fin ; car le salu t de plusieurs y est attaché. » A ce moment Hiéria cria au juge « O barbare ! ô monstre d'inhumanité ! tous les maux que tu fais souffrir à cette vierge infortunée ne te suffisent donc pas ! Tu as donc oublié ta propre mère, dont le corps fut semblable au sien? Tu ne te rappelles donc pas que, né sous de funestes auspices, tu reçus de ses mamelles ta première nourriture, et que ce fut là, dans la carrière de la vie, le premier pas qui te conduisit à cette situation élevée dont tu abuses aujourd'hui pour le malheur des autres? Je m'étonne qu'aucun de ces souvenirs n'ait pu adoucir ton cœur féroce. Ah ! que le roi des cieux ne t'épargne pas plus que tu n'as épargné cette tendre victime? » A ces paroles, à ces imprécations, le tyran, tout bouillant de colère, ordonna de traîner Hiéria à son tribunal. Hiéria le prévint ; la sérénité sur le front, l'allégresse dans le cœur, elle s'avança en disant : « Dieu de Fébronia, quoique je ne sois qu'une pauvre païenne, agréez mon sacrifice avec celui de ma maîtresse. »

Déjà elle abordait le tribunal, lorsque des hommes dévoués aux intérêts de Sélénus lui conseillèrent de ne pas mettre publiquement la riche et puissante Hiéria à la torture ; car toute la multitude, lui dirent-ils, confesserait avec elle le nom du Christ, et la ville serait bientôt perdue. Sélénus se rendit à leur avis, et renonça à l'interrogatoire public ; mais, frémissant de rage, il lui cria d'une voix animée par la colère : « Écoute, Hiéria : que les dieux te punissent des maux sans nombre que as appelés sur la tête de Fébronia ! » Et il commanda sur l'heure de couper les deux mains et le pied droit de Fébronia. Les licteurs placèrent un billot sous la main droite, et un coup de hache la sépara du bras ; la gauche fut coupée de la même manière. Ensuite le bourreau mit sur le billot le pied droit de la jeune vierge, saisit sa hache, et ramassant toutes ses forces, déchargea un coup terrible.

mais qui ne servit de rien, parce qu'il avait porté sur le talon; il frappa un second coup, mais aussi inutilement. Cependant la foule poussait des cris toujours plus furieux. Le licteur, frappant enfin un troisième coup, réussit à exécuter l'ordre du tyran. Fébronia éprouva dans tout son corps des convulsions violentes; néanmoins, sur le point d'expirer, elle s'efforçait encore de mettre le pied gauche sur le billot, demandant par ce signe que l'on le lui coupât comme l'autre. A ce spectacle, le juge s'écria : « Voyez l'opiniâtreté de cette impudente! » Et il s'écria en fureur; « Coupez aussi ce pied-là, et faites-le disparaître. »

Alors Lysimaque se levant dit à Sélénus : « Que veux-tu faire encore à cette malheureuse? Allons-nous-en; il est temps de dîner. » Le juge barbare répondit : « Que les dieux me punissent, si je lui laisse un souffle de vie! Je resterai ici tant qu'elle n'aura pas expiré. » Et comme l'agonie se prolongeait, il dit aux bourreaux : « Cette misérable vit encore. Où est donc votre courage? Ne voyez-vous pas qu'il lui reste encore un souffle de vie? » Et il ordonna de lui trancher la tête. Un soldat tire son épée, enlace sa main gauche dans la chevelure de Fébronia; puis après avoir marqué l'endroit où il devait frapper, il lui porte le coup mortel, la tête de la victime tomba comme celle de l'agneau que l'on égorge au pied de l'autel. Aussitôt les juges se levèrent pour aller dîner. Lysimaque versait des larmes. La foule cependant se précipita pour enlever le corps de la martyre; mais Lysimaque fit placer autour, des soldats pour garder ses dépouilles. Lui-même était en proie à une telle émotion et à une douleur si profonde, qu'il ne voulut ni boire ni manger; il se renferma dans sa chambre, et là il pleurait la cruelle mort de Fébronia. Sélénus, son oncle, apprenant cette affliction, ne voulut pas manger non plus. Il quitta la table pour aller se promener dans la cour du prétoire. Tout à coup il tomba dans une noire mélancolie, et marchant à grands pas de côté et d'autre, il levait par moment les yeux aux ciel, lorsque tout à coup saisi par un délire

furieux, il se mit à rugir comme un lion, à mugir comme un taureau blessé; enfin dans un accès de rage, il se frappa la tête contre une colonne et tomba sans mouvement et sans vie.

Les gens de la maison se hâtèrent d'accourir en poussant de grands cris. Lysimaque étant survenu et ayant appris ce qui s'était passé, dit en branlant la tête : « Il est grand, le Dieu des chrétiens ! Béni soit le Dieu de Fébronia ! il a vengé l'effusion du sang innocent. » Et il ordonna d'enlever le corps de Sélénus. Lorsque le cadavre eut été emporté, Lysimaque manda le comte Primus et lui dit : « Je t'adjure par le Dieu des chrétiens d'exécuter fidèlement mes ordres. Commande sur-le-champ de faire pour le corps de Fébronia un cercueil de bois incorruptible, et ordonne de publier partout que tous les chrétiens qui voudront assister à ses funérailles, pourront se présenter sans crainte, maintenant que mon oncle est mort. Tu connais, cher Primns, mes intentions ; prends donc avec toi des soldats, désigne pour porter le corps ceux qu'il te plaira, et fais-le transporter au monastère, où il sera remis à la vénérable Bryénis. Que personne, parmi le peuple, n'enlève aucun des membres qui ont été séparés du corps. Ne souffre pas qu'un chien ou aucun animal immonde lèche le sang répandu. La terre même qui en est imprégnée, recueille-la et fais-la transporter au monastère. »

Le comte Primus exécuta ponctuellement les ordres que lui avait donnés Lysimaque. Il chargea quelques soldats de transporter au monastère le corps de Fébronia : pour lui, il prit la tête, les mains, les pieds, tous les membres, toutes les chairs qui avaient été séparées du tronc, et les ayant enveloppés dans sa chlamyde, il se dirigea vers le monastère. Mais tout le peuple se rassembla autour de lui ; chacun voulait enlever quelque membre, quelque lambeau de chair. Primus environné, pressé, assiégé par cette multitude, courait un grand péril. Les soldats, qu'il avait avertis, tirèrent alors l'épée du fourreau, et parvinrent, non sans peine, à le dégager et à le faire entrer dans le monastère, où il fut suivi seulement de Tho-

maïs et de la noble Hiéria. Bryénis, à la vue du corps si affreusement mutilé de sa chère Fébronia, tomba évanouie. Primus plaça des gardes aux portes du monastère, et revint au prétoire, où l'attendait Lysimaque.

Cependant Bryénis ayant recouvré ses sens, se releva de terre, et embrassant les restes de Fébronia, fit entendre ces plaintes déchirantes : « Ah ! Fébronia ! ha ! ma fille ! c'est aujourd'hui que tu es ravie à la tendresse de ta mère ! Et qui maintenant expliquer a les saintes Écritures à nos sœurs ? Quelles mains feuilleteront désormais tes livres ? » Elle achevait ces paroles, lorsque toutes les vierges consacrées au Seigneur arrivèrent avec Éthéria ; elles se prosternèrent devant le saint corps et lui rendirent, en le baisant, honneur et vénération. Hiéria fit comme elles, et dit d'une voix haute : « Moi aussi, je veux vénérer les pieds qui ont écrasé la tête du serpent ; moi aussi, ô ma bienheureuse sœur, je baiserai sur tes membres les saintes plaies qui ont sauvé ton âme. Qu'une couronne de louanges orne ta tête, ô toi dont les glorieux combats ont conquis à notre sexe une si belle couronne ! »

Pendant qu'elle parlait, le signal de none se fit entendre ; alors Bryénis, élevant la voix, s'écria : « Fébronia, voici le moment de la prière ; viens aussi, ma fille, viens chanter les louanges de Dieu avec nous. » Puis elle se mit à dire en syriaque : *Bra ! Bra ! Bra ! teliothà coume talithà, coumethà.* » C'est-à-dire : « Hélas ! hélas ! hélas ! ma fille, ma chère Fébronia, où es-tu ? Lève-toi, viens à nous. » Thomaïs ajouta : « Ma fille Fébronia, jamais tu n'as enfreint les ordres de la grande diaconesse ; pourquoi ne veux-tu plus obéir à sa voix ? »

Au milieu de ces plaintes et des ces cris confus, la nuit s'avançait rapidement. Après avoir lavé le corps de la martyre avec soin, on le déposa sur un lit de bois, en remettant à sa place chaque membre séparé. Alors Bryénis fit ouvrir la porte à la foule, qui entra en glorifiant le Seigneur ; les nobles matrones de la ville déploraient la perte de leur illustre maîtresse. Il vint aussi quelques saints Pères avec une multitude

de leurs moines, et ils passèrent près du saint corps toute la nuit en prières. Lysimaque appela alors le comte Primus, et lui dit : « Mon cher Primus, je renonce aux superstitions de nos pères, et je veux m'attacher de toutes les puissances de mon être à Jésus-Christ.—Et moi aussi, répondit Primus, je dis anathème à Dioclétien et à sa puissance; je renonce à nos anciennes erreurs, et j'embrasse la religion de Jésus-Christ. » A l'instant ils quittèrent le prétoire, se rendirent au monastère, où ils se mêlèrent à foule des fidèles.

Le lendemain matin arrivèrent les personnes qui apportaient le cercueil. Après avoir récité des prières et répandu beaucoup de larmes, on y déposa le corps de Fébronia, en ayant soin de remettre en leur endroit les membres qui avaient été coupées ; les dents furent placées sur sa poitrine. La foule remplit le cercueil d'encens, de parfums et d'aromates, à tel point qu'on ne voyait plus le corps. En même temps des cris s'élevaient de toutes parts pour empêcher que le cercueil ne fut fermé ; vainement l'évêque, le clergé et les moines s'efforçaient-ils de persuader au peuple qu'il laissât faire la sépulture. On ne les écoutait point. Enfin Bryénis, du haut d'une estrade, adressa ces paroles à l'assemblée : « Mes seigneurs et mes frères, laissez-aller le saint corps à la place qui lui est réservée. » La foule obéit enfin à sa voix, et accompagna de ses prières et de ses larmes le sacré dépôt jusqu'au sépulcre qui était préparé dans l'intérieur du monastère ; et tous se retirèrent en glorifiant le Très-Haut.

Un grand nombre de gentils, qui avaient été témoins de ces funérailles, se convertirent à Jésus-Christ et reçurent le baptême. Lysimaque et Primus reçurent aussi l'onde salutaire, et renonçant au monde, se mirent sous la conduite du seigneur archimandrite Marcellus. Jusqu'au dernier jour de leur vie, ils remplirent avec un zèle admirable tous les exercices de la vie religieuse, et, leur carrière achevée, ils s'endormirent paisiblement dans le Seigneur. Une foule de soldats crurent aussi en Jésus-Christ et reçurent le baptême. Hiéria et ses parents

furent à leur tour éclairés des lumières de la foi et plongés dans le bain de la régénération. La noble matrone fit alors ses adieux à sa famille , et méprisant les biens de ce monde, se consacra au Seigneur dans le monastère de Bryénis, auquel elle apporta tout ce qu'elle possédait. A son entrée dans le saint asile, elle tomba aux pieds de l'abbesse et lui dit : « Je vous en conjure, ma mère, recevez votre servante à la place de Fébronia ; je vous entourerai des mêmes soins qu'elle. » A ces mots elle mit en pièces toutes ses brillantes parures, elle arracha ses bracelets, et se dépouilla de ses bijoux enrichis d'or et de pierreries, pour les déposer sur le tombeau de la glorieuse martyre.

Au jour où l'on célèbre pieusement la mémoire du martyre de Fébronia, les vierges qui habitent les monastères et une foule d'autres personnes se rassemblent auprès de son tombeau, afin d'y être témoins d'un miracle qui s'y produit chaque année. Au milieu de la nuit, pendant le cours des prières, la bienheureuse Fébronia apparaît à sa place et y demeure jusqu'à la troisième oraison. A ce moment toute l'assemblée est saisie d'une crainte respectueuse, et personne n'ose ni toucher la sainte, ni même lui parler. La première année qu'elle apparut de la sorte au milieu de la stupeur universelle, Bryénis s'écria : « Voici ma fille Fébronia ! » Et elle accourait déjà pour l'embrasser ; mais la vision disparut. Dans la suite, personne n'eut plus la présomption de vouloir la toucher, ni même d'approcher d'elle ; mais, au lieu de leurs premières frayeurs, les religieuses, inondées de larmes, n'éprouvèrent plus qu'une vive allégresse en présence de la merveilleuse apparition.

L'évêque de la cité éleva lui-même, en l'honneur de Fébronia, un belle église qu'il mit six ans à construire. Lorsqu'elle fut achevée, il convoqua tous les évêques des alentours, leur donna un grand festin, et le vingt-cinq de juin, il célébra la nuit les saints mystères, pour faire la dédicace de la nouvelle basilique. Le concours était si grand, que ni l'église,

ni le monastère ne pouvaient suffire à la foule, et de toutes parts retentissait le chant des psaumes sacrés. Le lendemain, lorsque fut terminé le service divin, les évêques se réunirent au monastère pour faire la translation du saint corps. Une foule nombreuse les suivait avec des flambeaux et des parfums. Les évêques pénétrèrent ensuite dans l'intérieur du monastère, et, après quelque moments donnés à la prière, ils s'assirent. Alors ils mandèrent la vénérable diaconesse Bryénis, et lui adressèrent ces paroles : « Qui pourrait, sur cette terre, louer dignement et la sainteté de ta vie et le mérite de tes œuvres? Les monastères devraient toujours avoir à leur tête d'aussi dignes supérieures ; ils pourraient alors espérer de produire pour le Seigneur des fruits de grâce et de sainteté, à l'exemple de ta fille Fébronia. Mais, comme il est impossible de célébrer dignement les louanges de cette auguste martyre, et qu'il n'est pas de bouche pour la glorifier d'une manière convenable, nous ne pouvons mieux faire que de garder un respectueux silence. C'est aussi parce que nous reconnaissons notre impuissance à lui payer, soit par nos discours, soit par nos œuvres, aucun tribut digne d'elle, que nous venons à toi, comme à notre sœur spirituelle, pour t'adresser cette prière : Honore avec nous cette glorieuse martyre, et accorde-nous son corps, afin que nous le placions dans le sanctuaire que nous avons fait élever à son honneur. »

A cette demande des évêques, les religieuses poussèrent un même cri de douleur, et tombèrent toutes ensemble à leurs pieds, en disant : « Nous vous en prions humblement, très-saints Pères, ayez pitié de notre misère et ne nous privez pas de notre plus précieux trésor. » Ces lamentations universelles, ces instantes prières se prolongeant, l'évêque de Sibapolis dit à la vénérable diaconesse : « Écoute-moi, ma sœur ; tu sais quel zèle j'ai déployé pour faire construire une basilique en l'honneur de la glorieuse martyre. Six années entières ont été employées à ce grand ouvrage ; voudras-tu souffrir que mes travaux restent inutiles et sans fruit? » Bryénis répondit :

« Si cette translation est agréable à la glorieuse martyre, qui suis-je, hélas! pour l'empêcher? Entrez donc, mes pères vénérés, prenez ces restes sacrés et emportez-les avec vous. » Les évêques s'étant levés, pénétrèrent dans l'enceinte du monastère et s'agenouillèrent pour faire leur prière. Alors Hiéria s'écria : « Malheur à nous, parce que la tribulation et la désolation tombent aujourd'hui sur notre demeure! Malheur à nous, parce que nous livrons nous-mêmes notre perle la plus précieuse! » Puis, se tournant vers Bryénis, elle dit : « Que faites-vous, ma mère? pourquoi me privez-vous de ma sœur? C'est pour elle que j'ai tout sacrifié et que je me suis jetée entre vos bras! » Bryénis, touchée de cette profonde désolation, se tourna vers Hiéria, et lui dit : « Pourquoi t'affliger, ma fille? S'il plaît à la bienheureuse Fébronia de nous quitter, elle nous quittera ; s'il en est autrement, elle ne sortira pas d'ici. »

Cependant les évêques, après avoir terminé leurs prières, se levèrent, et lorsque tous les assistants eurent répondu Amen, ils approchèrent leurs mains du sacré dépôt. Tout à coup le tonnerre se mit à gronder dans les airs, et toute l'assemblée demeura frappée d'épouvante. Un instant après ils abordèrent de nouveau le cercueil ; mais un horrible tremblement de terre se fit sentir, menaçant d'engloutir toute la cité. Les évêques et toute l'assemblée reconnurent à ce signe que la sainte martyre refusait de quitter le monastère. Alors les prélats dirent à la vénérable diaconesse Bryénis : « Puisque la bienheureuse Fébronia ne veut pas abandonner cet asile, prends toi-même un de ses membres séparés du corps, daigne nous le remettre, et nous nous retirerons satisfaits avec cette précieuse dépouille. » Bryénis prit aussitôt la clef et ouvrit le cercueil; mais à l'instant même un rayon lumineux descendit sur le saint corps et l'entoura d'une clarté merveilleuse. La diaconesse, non sans un grand effroi, allongea le bras pour prendre une des saintes mains, afin de la remettre à l'évêque; mais elle sentit son bras paralysé par une puissance

invisible. Elle s'écria alors en versant des larmes : « Ma fille Fébronia, ne t'irrite pas contre ta mère; souviens-toi de mes travaux et de soins que je t'ai donnés, et ne couvre pas ma vieillesse de confusion. » A ces mots elle remit à sa place cette main bénie; puis, les bras étendus, elle fit cette prière mêlée de pleurs et de gémissements : « Glorieuse et puissante vierge, accorde-nous quelque faveur et ne contriste pas le cœur de ta mère. » Alors elle prit une des dents déposées sur la poitrine de la martyre, la remit à l'évêque de Sibapolis et referma immédiatement le tombeau.

Les évêques ayant pris cette préciuse relique, la renfermèrent dans un coffre d'or, et se mirent en marche, le cœur plein d'allégresse. Le peuple les précédait au chant des psaumes, portant des cierges allumés et brûlant des parfums. Arrivés à l'église, les évêques se placèrent sur un lieu élevé et présentèrent à la foule l'objet sacré qu'ils tenaient dans leurs mains. Tous les aveugles, tous les boiteux, tous les possédés qui se trouvaient là furent guéris à l'instant. Cette nouvelle s'étant répandue dans l'assemblée, les jeunes gens coururent chercher les malades dans toute la ville et les apportèrent, les uns sur leurs épaules, les autres sur des lits; quelques-uns furent amenés sur des bêtes de somme; et tous, quelles que fussent leurs infirmités, recouvrèrent une santé parfaite. Tant que dura l'affluence des malades, le peuple ne voulut pas souffrir que l'on enlevât la sainte relique; mais lorsque la santé eut été rendue à tous les infirmes, on renferma pieusement un si saint objet. Tout ceci se passa le vingt-cinq de juin. Ensuite tous les assistants se retirèrent dans leurs demeures comblés de faveurs signalées, pleins de joie et glorifiant notre Seigneur Jésus-Christ avec l'Esprit-Saint, à qui appartiennent l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Bryénis vécut encore deux ans après la consécration de l'église dédiée à sainte Fébronia; elle mit toutes choses dans un ordre parfait et s'endormit dans la paix du Seigneur. Pour moi, Thomaïs, lorsque Bryénis fut morte, je pris en main le

gouvernement de son monastère. Instruite par moi-même et par le seigneur Lysimaque de tout ce qui concernait la bienheureuse martyre, je résolus d'écrire sa vie et ses combats pour la gloire de cette victorieuse servante du Christ et pour l'utilité de ceux qui l'entendront, afin que, pleins d'ardeur et de joie, ils louent et célèbrent le Père, le Fils et le Saint-Esprit, maintenant et dans les siècles des siècles. Amen.

LXVIII

LE MARTYRE DE SAINT INDÈS ET DE SAINTE DOMNA.

(Soua la persécution de Dioclétien.)

Nous avons pris ces Actes dans la collection de Surius.

Maximien était déjà depuis deux ans empereur des Romains, et l'on pouvait présager la tempête terrible que son impiété devait bientôt faire éclater. Cependant les affaires des chrétiens étaient dans l'état le plus florissant, et, grâce à leur piété, elles prospéraient comme aux plus beaux jours. Ces beaux jours étaient l'œuvre des orthodoxes, qui, tels que les cigales, chantaient hautement les vérités de la foi; mais avant tous les autres il faut citer l'hirondelle chanteuse de notre Église, Cyrille, célèbre pour la rectitude de sa foi, et pour la liberté qu'il mettait à l'annoncer. Il faisait l'ornement de Nicomédie, plus encore par ses vertus que par son siége épiscopal; il menait une vie conforme à ses discours, établissait des monastères qu'il dirigeait, soutenant ceux qui existaient déjà, en même temps qu'il en fondait de nouveaux. Il était donc allumé, oui, il était allumé, ce feu de la piété dont une voix a dit: « Je suis venu apporter le feu en terre; et qu'est-ce que je veux, sinon qu'il brûle? » Il fut si bien entretenu, et prit tant de force, qu'il gagna le palais même, et y

persuada plusieurs de ceux qui y demeuraient, de laisser aux pauvres l'or et les richesses qui pourraient éteindre ce feu, afin de ne plus suivre que le Christ et son parti.

En apprenant ces choses, Maximien trouva qu'une telle situation n'était plus tolérable; mais comme c'étaient deux guerres à la fois, l'une qu'il voulait faire à la religion, et l'autre que des nations qu'il avait vaincues suscitaient de nouveau, son esprit resta quelque temps partagé. Enfin, considérant qu'il fallait en finir d'abord avec la guerre des barbares, comme la plus redoutable, il se dit qu'à son retour il viendrait à bout plus sûrement de la religion : « Aidé par les dieux de mes pères, dit-il, j'apprendrai à ceux qui les outragent qu'on ne les insulte pas impunément avec cette violence. » Après avoir manifesté des intentions aussi hostiles, et tenu un langage aussi superbe, il partit contre les barbares. Le flambeau de la piété grandissait toujours en lumière, et les soldats du Christ se préparaient au combat. Parmi les fidèles, on vit fleurir alors une plante admirable de piété, une vierge éclatante de beauté, nommée Domna, d'une naissance glorieuse, qui avait été élevée dans le palais, et consacrée à ceux qu'on appelait faussement des dieux, qui y étaient placés. La première des prêtresses, elle présidait aux sacrifices et à tous les mystères de ces vains dieux. Mais ce bon arbre cherchait une bonne terre; cet olivier fertile voulait s'élever dans la maison de Dieu et donner de bons fruits. Aussi, lorsque la doctrine de la foi venant à s'étendre, elle ouït les divines Écritures, son âme fut habile à saisir l'étincelle de la piété, et se remplit bientôt de l'amour spirituel. Le livre de Paul, dont l'univers a été rempli, les Actes des autres Apôtres, qu'elle reçut, furent lus par elle avec empressement et jusqu'au bout; elle en reconnut la vérité, le charme, et surtout le fruit qu'elle sut goûter. La joie, l'admiration, la douleur, se partageaint son âme : la joie, de ce qu'elle était tombée sur un pareil trésor ; l'admiration, quand elle considérait la foi des chrétiens, et saisissait l'union qui règne entre cette étude de la vérité et la vertu ; enfin la douleur,

par la réflexion qu'elle faisait sur le malheureux état et sur la nuit profonde où elle jugeait qu'elle avait vécu jusqu'à ce moment.

Désireuse d'obtenir cette sainte foi, sans plus tarder, elle fit venir la fille d'un sénateur qu'on tenait pour chrétienne, et qui était une vierge parfaite, voulant apprendre le culte de vérité et se servir d'elle pour la guider vers la religion. Instruite par elle des mystères, elle court au baptême, et au milieu de la nuit, à l'insu de tous, elle vient trouver Cyrille le pontife. Celui-ci, après avoir récité sur elle quelques paroles des divines Écritures, la signa de l'auguste croix du Christ, et l'admit comme catéchumène. Il ordonna ensuite à un pieux diacre, nommé Agapit, de lui faire accomplir les exercices préliminaires. Tandis qu'elle y était appliquée, aussi bien qu'au jeûne et à l'oraison, elle ne s'étudia pas moins à se cacher qu'à acquitter ses nouveaux devoirs. Personne n'avait connaissance de son secret, hors un eunuque de la cour qui lui ressemblait par ses sentiments. On l'appelait Indès, Barbare de naissance, bien qu'il ne le fût pas de mœurs; car il était d'un caractère doux et bon, qui dénotait une grande tranquillité et un grand calme interieur. Il vint donc à la foi comme elle, et même, par suite des circonstances, il la précéda au martyre. Ainsi tous deux, au temps fixé, s'approchent du baptême, et la jeune fille, peu après sa première naissance, en reçoit une seconde ; car elle n'avait pas alors plus de quatorze ans.

Le fondement une fois jeté, enracinée dans la pierre ferme, c'est-à-dire le Christ, elle se mit à édifier par-dessus. Peu soucieuse du pain et du breuvage matériels, elle s'attacha au pain que perçoit l'intelligence et aux paroles divines; et non contente de chercher à se remplir l'esprit de ce qui avait été dit, elle s'appliquait à le rendre dans ses œuvres; en quoi elle n'eut pas besoin d'un long temps; car aussitôt qu'elle avait ouï la divine Écriture, elle mettait en pratique ce qu'elle avait entendu. Comme elle lisait les Actes des Apôtres, étant arrivée à cet endroit où il est dit que ceux qui vendaient leurs biens

en apportaient le prix aux pieds des apôtres, elle résolut d'en faire autant. Réunissant donc tout ce qu'elle avait d'or, d'argent et d'effets précieux, elle en chargea ses serviteurs, et s'en alla la nuit prier Cyrille de les accepter, attendu qu'elle le vénérait comme un apôtre, et de les distribuer aux pauvres. Après en avoir ainsi disposé selon sa volonté, elle s'en retourna, continuant à occuper le même logement.

Cyrille, son père selon l'esprit, peu de temps après s'en alla à Dieu, le Père de tous. La bienheureuse jeune fille n'avait pas écouté avec légèreté ses avertissements; elle les avait, au contraire, cachés dans le fond de son cœur. Durant tout le jour, de concert avec Indès, son émule dans la vertu, purifiant son âme par le jeûne, elle vaquait avec lui à l'oraison et aux saints entretiens, ne prenant de nourriture qu'à la nuit. Ils ne mangeaient que du pain sec, et ne buvaient que de l'eau. Quant à ce qui leur était assigné par l'empereur, les pauvres seuls en profitaient; en sorte qu'ils pratiquaient la charité en même temps que l'abstinence. Tout en agissant ainsi, ils cherchaient le secret; mais il ne pouvait se faire que la montagne restât cachée, ou la lampe sous le boisseau, ou le trésor enfoui dans la terre. La façon en laquelle ils apparurent et que je dirai, les rendit d'un exemple salutaire aux orthodoxes, tandis que les impies et les méchants y trouvèrent seulement de quoi être confondus. Ils étaient si éloignés du bien, qu'au lieu de prendre dans la vertu de ces saints un fruit de salut, ils voulurent les punir et leur faire un crime de leur abstinence; car ils ignoraient leur religion et n'avaient pas encore découvert leur secret.

Lorsque leur vie d'abstinence fut arrivée à la connaissance de celui qui était chargé de l'entretien de la table impériale, plutôt que d'admirer leur charité et de s'étonner d'une telle tempérance, il en vint tout de suite aux coups, et les battit longtemps, pour les contraindre à dire où passaient les aliments qui leur étaient servis. Eux qui avaient appris à cacher le bien qu'ils faisaient, supportèrent ce traitement avec courage, préférant mourir plutôt que de parler, pour ne pas tarir la

source des bienfaits qu'il écoulaient sur les indigents. Alors un eunuque, Perse de naissance et aussi quant à l'impiété, vint au préfet, et se mit le premier à leur faire un crime de leur vertu. « Ils vivent, dit-il, dans la chasteté, s'abtiennent d'aliments, et donnent aux chrétiens pauvres ce qu'ils reçoivent ; ainsi ce qui leur vient de l'empereur est donné en aliment à ceux qui sont les adversaires de l'empereur. Si vous voulez, ajouta-t-il, connaître plus clairement cette affaire, vous n'avez qu'à faire ouvrir leurs meubles ; par là vous pourrez vous éclaircir sur ce qui reste encore obscur. »

Le préfet l'entendit, et saisissant avec joie cette occasion de s'assurer de la vérité, il leur prend les clefs, et fait aussitôt l'ouverture ; mais il trouve tout autre chose que ce qu'il espérait. Il découvre les objets les plus dignes de respect, savoir la figure de la divine croix, puis un livre vénérable, savoir les Actes des Apôtres si chers à Dieu. Tout, dans ce meuble, annonçait la richesse de ceux qui ont caché leur trésor dans les cieux. Deux nattes étendues sur le sol même, c'était là le magnifique ameublement de Domna et d'Indès, ces nobles personnages ; sauf encore un encensoir d'argile, une lampe, et un coffret de bois, où ils avaient déposé l'oblation sainte dont ils étaient devenus participants. L'impie eunuque, s'étant emparé de ce livre et du coffret, leur demanda où étaient l'or , les habits de prix, et le reste de leur élégant et magnifique ameublement. Comme ils ne tenaient encore aucun compte de ces questions et persévéraient dans leur silence, il les fit mettre à la torture ; mais il trouva qu'il frappait en vain comme sur le diamant ; car il ne put rien savoir. Il laissa donc dans le meuble le saint livre ainsi que le coffret lui-même, comme objets pour lui de nulle valeur ; toutefois il fit mettre ailleurs en prison nos saints, jusqu'à ce qu'il en eût référé à l'empereur. Mais la jeune fille, en quittant la salle, prit adroitement sans qu'on s'en aperçût le livre, qui était petit et pouvait facilement se cacher, et le mit sous ses habits. Indès de la même manière enleva le coffret de bois, et c'est ainsi qu'on les emmena en prison. Pendant le temps

assez long qu'ils y furent renfermés, ils n'eurent que le pain sacré pour nourriture, et pour boisson les eaux de la grâce divine. Quant à la nourriture que le corps réclamait, ils en furent privés au point qu'ils ne pouvaient même obtenir de l'eau. Tel était l'ordre du cruel préfet, qui voulait les faire périr par le supplice de cette faim qu'ils avaient rassasiée chez les indigents, et châtier leur charité par sa cruauté.

Le besoin devint si grand, et le supplice si intolérable, que la vierge en tomba malade, sa jeune constitution ne pouvant résister à une telle épreuve. Mais il ne pouvait se faire qu'ils fussent abandonnés de Celui qui prend soin des oiseaux et des bêtes, qui ouvre sa main et remplit de bénédiction tout ce qui respire. Il était nuit : des Anges célestes du chœur des Vertus s'approchent d'eux ; ils les entourent d'une éclatante lumière, leur apportent une table chargée de mets, et s'en retournent au ciel. Indès et Domna prirent aussitôt ce qui leur était servi, et oublièrent les maux passés. Tout réjouis de la splendeur de ces Esprits qu'ils avaient vus, et de la douceur qu'ils goûtèrent dans les mets qui leur avaient été apportés, ils chantèrent avec un grand à-propos ce verset de David : « Mon âme est comme rassasiée, et ma bouche proférera des louanges avec des lèvres tressaillant d'allégresse. » Le jour était déjà venu, quand le préfet voulut savoir si la faim avait triomphé d'eux, et les avait rendus plus dociles. Mais lorsqu'il vit qu'ils étaient tout joyeux, le visage allègre, et l'âme encore davantage, aussitôt cessant d'employer la violence qui ne lui avait pas réussi, il entreprit les voies de la persuasion. Simulant la douceur, il ordonna qu'on ne leur fît plus rien souffrir, et qu'on leur fournît abondamment ce dont ils auraient besoin, aliments, argent, habits, comme auparavant. Mais la jeune fille n'avait que faire d'argent et d'habits, ou si elle en avait besoin, ce n'était pas pour elle, mais pour les pauvres, auxquels elle distribuait des pièces mêmes de ses vêtements; et elle pensait que faire l'aumône était aussi nécessaire à son âme que les aliments le sont au corps. C'est pourquoi elle passait plusieurs

jours sans manger, afin d'avoir de quoi sustenter les autres avec abondance. Comme une foule de pauvres venaient à elle la supplier, ainsi qu'une tendre nourrice, de les délivrer de la faim, ne sachant plus que dépenser pour subvenir à tant de besoins, elle jeta les yeux sur ses parures. Elle attacha ensemble sa ceinture ornée de pierreries et de perles, avec d'autres objets en or et en argent, les descendit par la fenêtre et les fit passer à un pieux diacre nommé Alpius, le priant de les vendre et de distribuer aux pauvres l'argent qu'il en pourrait tirer. On ne saurait dire à combien de misérables ces objets procurèrent de quoi vivre, et combien de riches elle provoqua par cet exemple à venir au secours des indigents. Mais comme il ne fallait pas qu'une personne aussi chaste, qui pratiquait tant d'autres vertus, et se sentait emportée par un si fort courant vers la bienfaisance, demeurât plus longtemps dans les tabernacles des pécheurs et à la cour, il y fut pourvu par la volonté d'en haut ; nous allons voir avec quelle sagesse.

La vierge se rappela David, l'ancêtre de Dieu, et la dissimulation dont il avait usé lorsque, fuyant de la face de Saül, il changea de visage, et feignit d'avoir l'esprit égaré ; en sorte qu'il échappa à des gens vraiment insensés, et érigea sur eux un trophée de victoire. Elle imagina et feignit quelque chose de pareil, tournant les yeux, laissant échapper sa salive, battant des mains et proférant des paroles sans suite ; quelquefois elle pleurait, d'autres fois elle riait hors de propos et sans raison. A ce spectacle, ceux qui demeuraient dans le palais, les uns la plaignaient, d'autres restaient étonnés, et quelques-uns la plaignaient et même temps qu'ils s'étonnaient. Le cruel préfet, informé de ce qui se passait par quelqu'un de son entourrage, et ayant vu par lui-même ce qu'il en était, en fut chagriné et vivement contrarié. Car la jeune fille simula plus que jamais ses accès, dans le temps où le préfet avait les yeux sur elle. Il en fut même effrayé, et lui donna plusieurs gardes, de crainte qu'en l'absence de l'empereur il ne lui arrivât quelque accident, et qu'en se précipitant elle ne mît sa vie en dan-

ger. Les gardes la surveillèrent assez longtemps, sans qu'elle se départît du personnage qu'elle avait entrepris de jouer, simulant toujours la folie avec une grande intelligence. Elle était même fort à charge à ceux qui la gardaient, dont elle rompait les oreilles par des cris désordonnés, et fatiguait les yeux par des actions niaises et impertinentes ; d'autres fois elle troublait leur sommeil par ses clameurs ; en un mot, elle leur était devenue tout à fait insupportable. Enfin, malgré eux, ils jugèrent qu'il fallait en finir en la renvoyant aux chrétiens ; c'était tout ce qu'elle demandait. Ils allèrent donc demander à l'eunuque de remettre cette jeune fille aux chrétiens, prétendant qu'ils seraient ainsi débarrassés d'une charge insupportable, en même temps qu'ils lui ménageraient une prompte guérison. « Car, disaient-ils, il y en a parmi nous qui lui ressemblaient dans sa folie et l'on dit qu'ils les guérissent, nous ne savons comment, et qu'ils leur rendent la raison. » Voilà donc ce qu'ils demandaient pour se délivrer de toute importunité ; mais Dieu fit en sorte, ainsi que la vierge en avait le plus ardent désir, que tout réussît au gré de ses vœux. Ils ne savaient pas, comme dit le proverbe, qu'ils mettaient un cheval aux champs, et un dauphin dans l'eau.

Le préfet les écoute, et voulant lui-même être quitte de tout souci, il fait mander le bienheureux Anthime, qui avait succédé à Cyrille comme évêque de Nicomédie. Lorsqu'il fut arrivé, grâce à la connaissance que Dieu lui avait donnée des choses qui restaient au fond des cœurs, il sut aussitôt en esprit ce qu'il en était de la jeune fille. Comprenant tout ce qu'il y avait de sagesse sous cette apparence de folie, il garda un profond silence. La vierge de son côté, en présence de l'évêque, ne montrait plus ni fureur ni folie ; mais comme si déjà il lui eût imposé, elle se tenait calme et paisible, au point que les assistants en étaient dans l'admiration, considérant combien de puissance il y avait dans le seul regard d'un saint. Le préfet pria donc l'évêque de prendre avec lui la jeune fille, et même Indès avec elle, et de les faire garder honorablement

dans quelque lieu sacré. En même temps il lui donna de l'argent pour leur entretien et pour tous leurs besoins. L'évêque les reçut volontiers, mais non l'argent. Il les envoya dans un monastère, joyeux plus qu'on ne saurait dire de voir que tout avait réussi.

Cependant Maximien avait remporté la victoire sur les ennemis. Dieu lui ouvrait la voie qui pouvait le conduire au salut s'il avait voulu seulement rechercher Celui par la main de qui tout s'était fait, et reconnaître la vérité. Mais, aveuglé en cette rencontre, il attribuait la victoire au secours de ses faux dieux. Bien loin de songer à en rendre grâces au vrai Dieu, il se hâtait de venir faire la guerre à Dieu même. Laissant donc tout autre soin de côté, il redoublait d'aigreur contre les chrétiens, offrait des sacrifices et célébrait des fêtes aux démons ; se couvrant même de la peau du renard, il s'insinuait en dessous dans la faveur du peuple par des dons et des honneurs, et cherchait à cacher sa perversité. Il résolut d'abord de donner une grande fête. On ne voyait pas qu'il préparait tout cela pour faire la guerre aux chrétiens ; mais l'affaire se montait dans les ténèbres, la ruse et la malice. Ces idoles que les impies honoraient en les faisant fabriquer d'or et d'argent, leur creusaient en retour la fosse du trépas. Elles furent exposées solennellement par ordre de cet impie, placées sur un trône, et couronnées de ses mains. Puis il leur fit sacrifier de taureaux, et commanda aux abominables sacrificateurs d'asperger le peuple ; en quoi il profitait des circonstances. Car alors les spectateurs étaient bouche béante, écoutant les choses qui se disaient sur le théâtre. Ceux donc qui étaient fermes et solides dans la foi, et dont le christianisme ne s'était pas seulement arrêté au nom, mais avait pénétré jusqu'au fond du cœur, s'apercevant de ce qui avait lieu, et dont la vue seule leur faisait horreur, quittèrent aussitôt le théâtre, préférant noblement répandre leur propre sang, plutôt que de se souiller d'un sang aussi impie. Mais ceux qui faisaient plus d'estime des plaisirs et des amusements,

souillèrent leur corps et leur âme, se préparant, hélas ! pour une jouissance passagère, des supplices épouvantables.

Alors Maximien, emporté toujours davantage dans son impiété, voulant non-seulement la pratiquer dans sa vie privée, mais en faire publiquement profession, adressa au peuple assemblé ces discours où respirait le plus grossier mépris de Dieu : « Où vous en allez-vous, en préférant ainsi les ténèbres à la lumière, en ne considérant pas comme des dieux ceux de qui dépend le monde ? Ne voyez-vous pas ces victoires et ces trophées ? Ne voyez-vous pas tant de biens ajoutés à d'autres biens ? comment ceux que nous possédions d'abord sont en bon état, et comment il s'y en ajoute chaque jour de nouveaux, en sorte que nous étendons notre puissance en des lieux où elle n'était pas reconnue ? et cet accroissement de gloire ? et cet empire qui va toujours s'agrandissant ? ces villes qui nous sont tributaires, ou qui le seront bientôt ? qui sont prises, ou sur le point de l'être ? les rois de tant de peuples qui sont réduits comme en esclavage ? enfin, tout qui nous réussit à souhait ? A la providence de qui en sommes-nous redevables ? Croyez-en cette heureuse disposition des saisons, ces pluies modérées, ces récoltes de fruits qui viennent même en tout temps de l'année, et promettent l'abondance. »

Il continuait à s'étendre sur ce sujet, attribuant faussement ce qui existe à ceux qui n'existent pas ; il se disposait même à poursuivre encore ; mais Celui dont les jugements sont toujours justifiés ne permit pas, du haut des cieux, que le mensonge se glorifiât davantage à l'encontre de la vérité, et devînt ainsi pour ceux qui seraient faciles à pervertir une cause de ruine. En effet, tandis qu'il continuait à pérorer, comme le temps était serein et le soleil dans tout son éclat, il se fit tout à coup un grand fracas de tonnerre, les éclairs partirent des nues, on se trouva dans les ténèbres, et il tomba une grêle épaisse que poussaient les vents. Un si horrible fléau disait assez haut qu'il procédait du courroux de Dieu grièvement offensé. Aussi les uns, pour avoir seulement en-

tendu le tonnerre, en furent étourdis aussi bien qu'épouvantés, et tombèrent par terre demi-morts ; les autres se mirent à fuir, et se firent plus de mal encore, s'écrasant les uns les autres, et trouvant ainsi une mort violente. L'impie empereur lui-même faillit périr ; ce qui n'eût pas manqué, si le ciel n'avait jugé que c'était là un châtiment au-dessous de ce qu'il méritait. Mais Dieu ne s'en tint pas à ce qu'on vient de dire, pour les terrifier : les rivières débordant entraînèrent les moissons, et emportèrent à la mer les travaux des laboureurs, et tout cela en plein été, lorsqu'on ne s'attendait plus à voir tomber la pluie. Néanmoins tout ce qui arriva était peu de chose pour pénétrer jusqu'à l'âme de Maximien, et l'engager à se désister de son impiété. En effet, comme il cherchait ensuite sur le tableau où étaient inscrits ceux qui servaient les douze premiers faux dieux, n'y trouvant plus Domna ni Indès, il en fut rempli de chagrin et de colère, et s'informa de ce qu'ils étaient devenus.

Lorsqu'il eut appris du chef des eunuques que Domna avait perdu l'esprit, et qu'elle se trouvait en ce moment chez ceux qui pouvaient la guérir ; qu'Indès était avec elle pour la garder et la servir, enflammé de colère, il se mit à crier : « Misérable ! si Domna était tourmentée par un démon, peut-être n'as-tu pas eu tort de la retirer du service des dieux ; mais pourquoi Indès, cet adorateur des dieux ? Pourquoi de telles mesures, et, autant qu'il dépendait de toi, priver ces grands dieux de leurs adorations ? Mais j'en jure par eux, tu n'échapperas pas au châtiment que tu mérites ! » Il dit, et n'oublia pas ce qu'il avait dit : car il l'envoya soigner les chameaux qui étaient dans le territoire de Claudiopolis, lui enlevant la dignité de préfet, et le réduisant à la plus vile condition. Ensuite il fit appeler Indès, et lui ordonna de reprendre son premier service auprès des dieux. Celui-ci, de retour, reprit en effet son service, c'est-à-dire que, souhaitant le bonsoir ou plutôt la male nuit aux dieux et aux déesses ainsi qu'à leurs prêtres, il vaquait au seul Dieu, dans la prière et le

jeûne. Non seulement il ne se laissa pas aller à l'impiété des païens ; mais il amena un grand nombre d'entre eux à la communion de la vérité. C'est qu'en effet rien ne persuade autant qu'un discours, lorsque le reste de la vie y répond ; et pour cette raison Indès gagna beaucoup de gens à Dieu. Il était véritablement un sel divin, capable de se conserver lui-même et de conserver les autres. Telle était donc sa condition; mais il devenait de plus en plus intolérable à Maximien, qu'après avoir vaincu les barbares et terrifié des milliers d'ennemis par sa seule présence, il fût vaincu chez lui par les siens encore jeunes et non encore arrivés à la maturité de l'âge.

Se dépouillant peu à peu des apparences qu'il pouvait avoir d'humanité, il combattait ouvertement contre le Christ, renversant les temples sacrés, élevant des édifices aux démons. Il envoyait partout des préfets sévères en paroles, et cruels dans les châtiments, et dont la férocité envers les chrétiens trouvait dans les dispositions de l'empereur un supplément à ce qui pouvait lui manquer. Il leur enjoignait, en effet, de ne rien relâcher aux chrétiens qui n'obéiraient pas, et de les punir comme s'il eût été là lui-même pour examiner de ses yeux avec quel soin ils procédaient aux interrogatoires, quel génie et quelle rigueur ils déployaient dans les suplices, disant qu'ils lui seraient d'autant plus agréables, qu'ils auraient infligé plus de tourments aux disciples du Christ. C'est après les avoir excités de la sorte qu'il envoyait ses préfets, sans compter qu'il se montrait lui-même le type de la barbarie ; car tout le premier il tuait, punissait, faisait disparaître, bannissait, n'épargnant aucune violence ni aucune tyrannie. Il allait même jusqu'à unir aux voies de rigueur des moyens plus doux, qu'il présentait comme on ferait des aliments : mais ce n'était que pour en devenir plus cruel, et se donner des prétextes de punir les fidèles pour n'avoir pas cédé à la simple parole. Il chercha souvent le bienheureux Anthime, et voyant qu'il ne pouvait le trouver, il

entra dans l'église comme une bête féroce qui cherche partout, après l'avoir fait entourer d'une troupe nombreuse de satellites et de soldats. Il joua d'abord la douceur, cherchant à imposer aux uns par le déploiement de sa puissance, et à entraîner les autres par la persuasion, en leur montrant une bienveillance dont il les mettait à même de profiter. Avec deux moyens si puissants, la terreur et la persuasion, il se serait assuré des fidèles : et une fois pris, il les aurait conduits à l'impiété. Dans cette pensée, il fit au peuple ce discours :

« Quand j'ai à traiter avec les barbares qui refusent de se soumettre à mon empire, et n'obéissent point aux lois romaines, je n'en viens pas tout d'abord aux armes; je retiens mes traits, et je ne promène pas aussitôt l'épée du carnage ; mais, à l'exemple des bons médecins, j'essaie avec des paroles de douceur et de bonté, comme avec l'huile, de faire disparaître la tumeur. Quand je trouve que les médicaments ne font rien, j'emploie alors le feu, et je taille en même temps si rudement dans le vif, que si d'abord je me suis montré plus humain que personne, on n'en trouve pas de plus rigoureux que moi lorsqu'on a laissé passer le moment de la clémence et de la douceur. Qu'il ne vous arrive donc jamais d'éprouver mon mécontentement et ma colère : pour cela, vous n'avez qu'à venir faire des libations aux dieux, et les prier de vous regarder d'un œil favorable ; alors vous recevrez de nous des honneurs, des emplois et de l'argent ; alors vous serez reçus dans nos bonnes grâces et notre intimité. N'est-ce pas chose absurde que des barbares qui parlent un autre langage, s'accommodent si aisément de ce qui vient de notre part, tandis que vous, élevés dans les lois des Romains, instruits dans les sciences des Grecs, vous mes sujets, ne professeriez pas une soumission absolue à mon égard ? On vous verrait désobéir aux princes, faire ouvertement la guerre à votre empereur, et vous priver de sa faveur et de ses bienfaits ! Quittez, quittez cette fausse religion, sinon le châtiment ne se fera pas attendre. Regardez cet édifice qui vous inspire tant de confiance. J'y ferai mettre le feu, et vous

y périrez tous dans un moment. Alors vous connaîtrez par vous-mêmes le grand danger qu'il y a dans une audace étrangère à la saine raison. »

Ainsi le cruel Maximien joignait la bienveillance à l'inhumanité, et mêlait dans son discours le bien et le mal, les promesses et les menaces, donnant à ses paroles la douceur du miel. Mais le sage Glycérius, qui était réellement un divin sacrificateur et un prêtre, et s'étudiait à offrir l'hommage de ses paroles au Christ auquel il sacrifiait, dans une réponse faite en peu de mots dits à propos, enchaîna la langue de Maximien, troubla et consterna son cœur et ne l'étonna pas moins qu'il n'excita sa colère. Car il dit : « Tes dons ni tes promesses ne nous flattent point, et tes menaces ne nous inquiètent en rien. Comment aurions-nous quelque envie, ou comment notre âme serait-elle éprise de tous ces biens, lorsque tout ce qui vient du monde n'est pour nous qu'un songe? Et de quels maux peux-tu menacer des gens à qui c'est un supplice de ne pas souffrir les dernières rigueurs pour le Christ? Quant à ces trophées dont tu te fais gloire et que tu as élevés sur tant de nations, ils tournent à notre avantage, ils viennent à l'appui de mes paroles. Ainsi donc, après avoir triomphé de tant d'ennemis, on te voit aussitôt vaincu par des femmes et des enfants, par tous ceux, dis-je, qui pratiquent la religion chrétienne ; et combien supérieure n'apparaîtra pas la vertu de mon Christ? De plus, qui donc est si stupide et si insensé qu'il ait oublié ces tonnerres et ces foudres qu'on a entendus il y a quelque temps, et ces signes épouvantables envoyés par Dieu, ces morts violentes, et l'inondation et la perte des biens de la terre qui s'ensuivit ; parce que tu as osé attribuer à tes faux dieux, ô empereur, ce qui appartient à Dieu seul, à Dieu qui exerce sa colère sur ceux qui les honorent? Cesse donc de nous faire ainsi la guerre : nous avons des armes d'en haut, que le roi de l'univers a remises entre nos mains, de même que tu en as donné aujourd'hui à tes satellites ; avec ces armes nous accepterons la bataille, et nous remporterons la victoire. Si l'on nous

frappe, nous tuons; et si nous tombons, c'est sur toi que nous élevons un trophée. »

A ce discours si vif, l'empereur, blessé au fond du cœur, cacha néanmoins ce qu'il éprouvait dans son âme, et sans rien dire de plus, il sortit du temple. Cependant le peuple fidèle rendait gloire à Dieu, et remerciait le sage Glycérius. Mais il était impossible que Maximien contînt longtemps sa colère. Emporté par sa fureur, il fait arrêter Glycérius comme il se rendait à l'église, et ordonne qu'on le lui amène. Aussitôt qu'il fut arrivé, sans l'interroger auparavant, il le fait battre tout d'abord avec des nerfs de bœuf, et avec tant de violence, que les forces manquèrent aux bourreaux et la voix à leur victime. Pendant qu'on le frappait, il ordonna au héraut de lui dire : « Retiens ta langue, Glycérius; ne sois pas arrogant, séditieux, ni insolent. Respecte les coutumes des romains; révère les empereurs. » Tels étaient les ordres de Maximien; mais le bourreau ne gagna rien sur le martyr, et le héraut ne put lui inspirer la honte. S'élevant au-dessus des coups des licteurs et des proclamations du héraut, il ne cherchait que son roi dont il implorait le secours, disant: « Seigneur Jésus-Christ, vous m'avez donné la force de parler ; accordez-moi de même celle de souffrir pour vous. Si j'endure en ce moment des rigueurs, que j'en reçoive une plus grande récompense. » C'était jeter de l'huile sur le feu. Maximien sentit redoubler sa fureur, et excita ceux qui frappaient à continuer leur besogne, jusqu'à ce que le corps du martyr étant renversé à terre, ne parût différer en rien d'un cadavre. Épuisé de sang, la peau boursoufflée, les chairs mêmes étaient enlevées, et l'on voyait les os à nu. Ce spectacle émut non-seulement les âmes pieuses et charitables, mais celles des infidèles ; quant à Maximien, il n'en fut pas touché ; il avait le cœur plus dur qu'une pierre.

Glycérius était donc dans cet état, ne différant en rien d'un mort, sinon qu'il avait encore la langue libre et l'esprit plein de force : « Je suis chrétien, disait-il, je suis serviteur du Christ, qui seul est vrai Dieu. Je n'ai qu'un Seigneur,

qu'un roi. » Le tyran, ne pouvant souffrir cette liberté, ordonne qu'on le délie, et qu'on le conduise hors de la ville pour le brûler. Arrivé au lieu désigné, le généreux martyr, se tournant vers l'Orient, rendit grâces au Christ de l'avoir délivré de nombreux périls, et pria aussi pour lui-même et pour les fidèles de tous pays. Il fit ensuite sur son corps le signe du Christ; et l'on attacha ensuite au poteau cette sainte victime, ce bélier sans défaut, pour celui qui à cause de nous fut attaché aussi au bois. Le feu ayant été allumé, Glycérius fut offert à Jésus comme un sacrifice d'holocauste acceptable, comme une hostie sainte qui pouvait convenir à l'autel d'en haut. Cet exemple fit-il comprendre à Maximien que les fidèles étaient immuables dans leurs sentiments? Loin de là; il faisait amener d'abominables victimes au temple des douze dieux qui était dans le palais; des sacrificateurs impies s'y montraient revêtus d'habits blancs d'une grande magnificence; mais Indès, seul, couvert de vêtements noirs pendant cette cérémonie, se livrait à la douleur dans la retraite où il s'était renfermé, déplorant la perte de ces impies.

On le dénonce à l'empereur, qui le fait aussitôt saisir et traduire devant le même magistrat. Celui-ci, avant même qu'Indès eût parlé, jugeant à son costume que ce qui se passait n'était pour lui qu'un sujet d'affliction et de deuil, lui fit mettre les fers aux pieds et aux mains, un carcan au cou, et le retint ainsi en prison. Maximien cherchait encore Domna et comme si la fureur lui eût enlevé la raison, oubliant ce qu'on lui en avait dit, il répétait sans cese : « Où est Domna; la prêtresse de Diane et de Minerve? » On lui refait l'histoire de tout ce qui était arrivé à la jeune vierge, et on lui représente où en sont les choses, après les mesures prises par le chef des eunuques. Maximien proféra toute sorte d'invectives contre cet officier, et irrité qu'on lui eût laissé la vie, il lui fit trancher la tête; puis il fit chercher Domna dans les monastères pour la replacer auprès de ses dieux. La supérieure du monastère où la sainte habitait en ayant été avertie, fit

prendre à la jeune fille un habit d'homme, et lui coupa les cheveux; puis l'accompagnant de ses larmes et de ses prières, elle la confia à des guides, la faisant sortir de sa retraite virginale.

Le monstre ne cessait de la faire chercher; et comme il ne la trouvait pas, il fouillait partout dans les monastères, qui étaient ainsi cruellement ruinés, tandis qu'on insultait les vierges, ces vierges que les yeux d'un homme ne devaient pas même regarder. On eût dit une ville prise d'assaut. Celles des religieuses qui en avaient la force, et n'étaient pas empêchées par l'âge ou la maladie, s'enfuyaient vers les montagnes et les cavernes, dans des solitudes ignorées, préférant vivre avec les bêtes sauvages, moins féroces que des hommes, qui ne trouvaient aucun mal à outrager des corps consacrés par la virginité. Mais les machinations de l'ennemi tournèrent à sa honte; le Dieu qui naquit d'une vierge n'abandonna pas ces vierges au milieu même des licteurs, et ne permit pas qu'elles trahissent leur chasteté non plus que leur foi. Comme la lune parmi les étoiles, on en distinguait une remarquable entre toutes par sa beauté, sa naissance et sa vertu. On l'appelait Théophila. Le récit suivant montrera combien elle méritait un tel nom.

Frappés des charmes de sa personne, les licteurs l'avaient déjà emmenée, et la faisaient entrer de force dans un lieu infâme. Alors élevant les mains et les yeux vers le ciel : « Mon Jésus, s'écria-t-elle avec un regard suppliant, mon amour, ma lumière, mon esprit, le gardien de ma chasteté et de ma vie, voyez celle qui vous est fiancée. Voyez, ô mon fiancé, vous qui êtes au-dessus de tout reproche, et hâtez-vous; je n'ai pas même le temps de prier; que je ne manque pas à mes engagements; et ne m'abandonnez pas aux bêtes; que les loups ne déchirent pas votre brebis. O mon fiancé, sauvez votre fiancée : conservez ma pureté, ô vous qui êtes la fontaine de toute pureté! Que votre nom soit glorifié ici, comme il est glorifié par les intelligences angéliques. » C'est ainsi qu'elle

pria en répandant des larmes; et Dieu fit voir qu'il l'avait exaucée. Suivons notre récit. On introduit la vierge dans le lieu infâme; à peine entrée, sans tenir compte du lieu ni des circonstances, elle se met à l'accomplissement de ses devoirs. Elle tire aussitôt de son sein le livre sacré des Évangiles ; elle l'ouvre, et commence sa lecture. Cependant l'un des débauchés entre après elle, et pendant quelque temps, il écoute la lecture. S'étant enfin approché d'elle, il est tout à coup saisi d'une si grande terreur, et d'un tel tremblement, qu'il tombe à terre comme mort, et reste ainsi aux pieds de Théophila sans respiration. Il se passa ainsi des heures, si bien qu'un autre, impatienté de ne le pas voir sortir, entra lui-même; mais il ne fut pas plutôt auprès de la jeune fille, qu'une lumière extraordinaire vint subitement l'éblouir pour le laisser ensuite dans des ténèbres si profondes, qu'il ne cherchait plus la vierge, mais s'efforçait de sortir sans se heurter quelque part.

La même aventure, avec quelques circonstances de plus, étant arrivée à plusieurs autres, il n'y en eut pas un seul désormais qui osât entrer; ou du moins, ce n'était plus la passion, mais la curiosité qu'ils ressentaient. Le spectacle qui s'offrait à leurs yeux présentait quelque chose de terrible pour ceux qui les avaient précédés, et de merveilleux à raconter. La jeune fille était assise modestement, et lisait; près d'elle se tenait debout un jeune homme d'une admirable beauté, tout éclatant de lumière, et lançant de ses yeux comme des éclairs. A cette vue, transis d'effroi, ils ne purent que s'écrier: « Qui est comme le Dieu des chrétiens? » Et ne pouvant plus y tenir, ils jugèrent qu'ils feraient bien de fuir. Ils sortaient donc en grande hâte de la maison, sans que pas un songeât au plaisir, et plusieurs même adjurant leur impiété. Maximien ne laissa pas que d'en être instruit. Voyant qu'aucun des soldats qui gardaient la jeune vierge n'avait pu en triompher, et que plusieurs, au contraire, s'étaient déclarés vaincus, et avaient appris à honorer le Dieu des chrétiens, il appela sortilége ce qui n'était que la grâce de Dieu, disant que les chrétiens

usaient d'artifices pour en imposer au vulgaire; mais il ne parlait ainsi que pour se faire illusion à lui-même, et à tous ceux qui s'appliquent à de pareilles futilités.

Cependant le personnage éclatant de lumière qui semblait défendre la jeune vierge, la fit sortir de la maison, et la conduisit en la guidant par sa lumière. Lorsqu'il l'eut amenée à la sainte église, et qu'il l'eut rendue dans le vestibule, il lui dit : « La paix soit avec toi! » et il se retira. Pour elle, elle était remplie à la fois de crainte et de joie; de crainte en voyant qu'il l'avait quittée; de joie, pour avoir échappée, sans essuyer d'outrage, aux mains des débauchés. Elle va donc frapper à la porte de l'église, où le peuple était déjà assemblé, et chantait l'office de la nuit selon l'usage. Un diacre entendant du bruit à la porte, et ayant appris qui elle était, en avertit ceux qui étaient dans l'église. Tous aussitôt se précipitent vers elle; car, indépendamment de sa naissance, qui était distinguée, comme nous l'avons dit, elle était encore plus illustre par sa vertu. Lorsqu'ils la virent, et qu'ils surent à quelles gens et à quel traitement elle avait échappé, ainsi que les prodiges opérés à son égard, ils se mirent à répandre des torrents de larmes, et à adresser à Dieu de ferventes actions de grâces. D'abord ils l'avaient plainte de ce qu'on l'avait emmenée; mais maintenant ils déploraient le sort même des impies, et ne savaient quelles bénédictions lui donner. Elle-même, prosternée à terre, attachée à la balustrade de l'autel, pleurait avec tant de violence qu'elle provoquait tout le monde à verser de même des torrents de larmes. Enfin, tous rendaient des actions de grâces à Dieu de tout leur cœur. Voilà ce qu'il en fut de cette vierge.

Mais à un homme méchant comme Maximien, il fallait des suppôts aussi méchants. Ces misérables étaient donc, comme des chiens de chasse, à la piste de tous ceux qui, à l'insu de l'empereur, rendaient à Dieu un culte pieux. Ils dirigèrent leurs calomnies contre Dorothée, personnage distingué, que dans la langue latine on appelait un préfet, mais

que sa piété rendait encore plus recommandable ; on attaqua de même Mardonius et Mygdonius, et aussi notre Indès, ainsi que quelques autres, très-attachés au Christ, et que l'empereur honorait fort. Ces dénonciateurs dont les dents étaient des armes et des flèches, comme parle l'Écriture, et un glaive tranchant, disaient à l'empereur : « Si vous ne pouvez venir à bout de vos serviteurs, de ceux même qui habitent votre palais, et dépendent de vous, pourquoi, ô empereur, essayer de gagner les autres, prenant une peine inutile, et vous tourmentant en pure perte? On pourra difficilement faire changer d'opinion aux autres, qui les voient se moquer de vous, et ne pas tenir compte de la gravité de votre tribunal. Voyez, en effet, jusqu'où va leur audace. Non contents de mépriser ceux qui pensent autrement qu'eux, ils portent des aliments à ceux de leur opinion qui se tiennent cachés, les préparent et les instruisent pour la résistance. Ils envoient des lettres à ceux qui sont au loin, pour les confirmer dans leurs sentiments et les encourager à la constance. Vous ne faites rien contre eux ou contre leur religion, qu'ils ne leur en donnent aussitôt connaissance. »

Ces paroles allumèrent la colère de Maximien, et plus vite qu'on ne le saurait raconter, il se fait amener nos saints. Ils se présentent sans manifester le moindre signe de crainte. Mais lui, d'un air farouche : « Misérables, dit-il, les plus ingrats des hommes! comment, après avoir reçu de moi tant d'honneurs et partagé presque mon autorité impériale, vous montrez-vous si pervers envers votre bienfaiteur? Pour remercîment de ses bienfaits, vous dites partout qu'un certain Jésus est votre roi et celui des autres; vous cachez les chefs de cette nouvelle religion, vous les sustentez, vous nourrissez des gens dont la mort et l'anéantissement étaient pour moi le plus beau, le premier de mes trophées ! Tout cela n'est-il pas vrai, attesté par les faits plus encore que par les paroles? » Comme si c'eût été un chien qui aboyait, ils ne donnèrent aucune attention à ses paroles, et ne les jugeant pas dignes

d'une réponse, ils gardèrent le silence. Maximien était toujours plus irrité de ce silence: « Par les dieux immortels! s'écria-t-il, je ne vous épargnerai pas; je vous accablerai de supplices; je consumerai vos chairs, je briserai vos os, je vous ferai périr dans les flammes, et je jetterai vos restes à la voirie pour y devenir la pâture des chiens et des oiseaux. Vous serez ainsi traités selon vos mérites, et j'empêcherai par là les autres d'imiter votre exemple. »

Ces menaces n'ébranlèrent pas encore nos saints; ils détachèrent aussitôt leurs ceintures, et quittant leurs vêtements, ils se tinrent prêts pour le martyre, se déclarant, d'un seul cœur et d'une seule âme, chrétiens et serviteurs du Christ. Puis s'adressant à Maximien : « Tyran, lui dirent-ils, ces honneurs et toutes ces vaines dignités ne nous ont jamais été de rien. A quoi bon un honneur qui, vous séparant de Dieu, vous réduit sous la servitude des démons? Telles sont, en effet, vos faveurs, à vous autres impies; nous les fuyons, bien loin de les rechercher. Ici nous avouons notre infériorité, ainsi que dans ce qui tient à notre corps et à notre vie, dont tu peux disposer. » Voyant qu'ils étaient tout préparés, et animés de tels sentiments, Maximien ordonna qu'on les étendit par les pieds et par les mains, et qu'on les frappât cruellement avec des nerfs de bœuf. Aussitôt six licteurs, s'emparant de chacun d'eux, les battirent une grande partie du jour sans la moindre compasion, encore qu'ils pussent voir la terre tout imprégnée du sang des martyrs. Pour eux, ils supportaient ce supplice avec une parfaite constance, ne disant pas un mot, et glorifiant intérieurement celui pour lequel ils enduraient ces souffrances. Après les avoir ainsi battus, on les mit en prison, avec un carcan au cou, et des fers aux pieds et aux mains. De là Maximien, comme un torrent furieux, se précipita sur tous les fidèles; en quoi il ordonnait de le seconder aux présidents et aux gouverneurs les plus connus pour leur impiété. Tous ses sujets qui confessaient que le Christ était Dieu, étaient aussitôt livrés aux bour-

reaux et déchirés misérablement par toute espèce de tortures. De cette manière, chaque jour celui qui s'est sacrifié pour nous recevait l'offrande de victimes raisonnables, dont le martyre faisait un pieux holocauste.

Il convenait qu'au jour de la naissance du Christ, qui est une des plus grandes fêtes, il y eût plus de sacrifices qui lui fussent offerts. On célébrait donc le jour où naquit le Sauveur, et tout ce qu'il y avait de saint se trouvait réuni pour rendre gloire. Les profanes serviteurs du profane Maximien allèrent lui dire : « Les chrétiens célèbrent aujourd'hui un de leurs plus grands jours de fête ; car c'est aujourd'hui que, d'après leurs histoires, leur Dieu serait né ; tandis qu'ils sont réunis à cette occasion en très-grand nombre, il nous faudrait aviser à ne pas manquer un si beau coup de filet. Faites occuper par des soldats les sorties du temple ; placez un autel devant la porte, et que des hérauts annoncent à tous ceux qui sont dans le temple qu'ils aient à sortir, et à sacrifier sur l'autel sans retard. S'ils n'obéissent pas, ce sera à vous d'en décider, selon votre pouvoir et votre jugement. Mais si vous nous permettez de le dire, les soldats pourraient mettre le feu autour du temple, et faire périr tous ceux qui n'auraient pas obéi. De la sorte, vous serez débarrassé de gens qui apportent un notable préjudice à vos sujets, et qui vous donnent de grands soucis, comme nous l'avons remarqué. » Ce discours n'était pas achevé, que Maximien y donnant les mains, s'écria : « J'en jure par les grands dieux, c'était depuis longtemps mon dessein. Je ne sais ce qui m'a empêché jusqu'à ce jour de l'exécuter ; mais je vous rends grâces, dieux, d'avoir inspiré à ceux-ci la même pensé, dans un moment où il me sera si facile de lui donner suite. » Il ordonne aussitôt aux préfets de faire envelopper le temple par des troupes, d'entasser alentour des sarments et d'autres matières combustibles, et d'ériger un autel à la porte du temple. Il fait ensuite proclamer par des hérauts que tous eussent à sortir du temple, et à sacrifier sur l'autel ; que s'ils

n'obéissaient pas, on fermât soigneusement les portes, qu'on interdît toute autre issue, et qu'on mît le feu; ainsi tous périraient avec le temple, et seraient consumés dans les flammes, comme ils le méritaient. Tels furent les ordres de Maximien.

Un héraut vient donc aussitôt dans le temple pour intimer les volontés de l'empereur. Il s'avance, et d'une voix élevée : « Vous tous qui m'entendez, dit-il, Maximien, le seigneur de l'univers, m'envoie vers vous pour vous donner le choix entre deux propositions. Ou bien vous sacrifierez aux dieux, et l'autel est tout préparé ; ou si vous n'obéissez pas, vous périrez tous, et le feu est prêt. Choisissez donc tout de suite ce que vous voulez. » Il n'en dit pas davantage. Alors l'archidiacre de l'église, le cœur tout embrasé du feu de la grâce divine, se tenant au coin de l'autel : « Mes frères, dit-il, vous tous qui n'avez qu'une âme, lorsque tout à l'heure nous lisions ce qu'ont fait les trois enfans (pourrions-nous n'en pas parler?), nous admirions leur courage, leur piété inébranlable ; nous admirions comment, au sein même des flammes, comme s'ils eussent été au milieu d'une prairie verdoyante de gazon, ils chantaient un hymne et invitaient toute la création à s'unir avec eux pour louer le Dieu de l'univers. Non-seulement nous les jugions bienheureux, mais nous désirions encore partager leurs couronnes. Nous voici dans des circonstances et avec des princes tout semblables; quand le nom serait changé, c'est toujours la même impiété, la même cruauté. Montrons-nous pieux comme l'ont été ces jeunes athlètes. Ne serait-il pas absurde que ces enfants dans un âge encore tendre, seulement trois en nombre, et n'ayant pas eu d'exemple de la grandeur d'âme pour la défense de la religion eussent combattu si glorieusement, tandis que nous autres, presque innombrables, la plupart dans la plénitude de l'âge, instruits par tant de beaux exemples, nous paraîtrions attachés à la vie, lâches et abjects de cœur? Une occasion se rencontre, et nous n'en profiterions pas? nous ne mépriserions

pas cette vie qui n'est que pour un temps, quand il s'agit de Dieu qui nous a créés, et a donné sa vie jusqu'à mourir pour nous? Et comme gage de la fermeté et de l'inviolabilité de notre foi, nous ne lui offririons pas notre mort? Et je dis ceci, lors même que nous ne devrions compter sur aucune récompense. Mais qu'est-ce donc que les souffrances du temps, si on les compare avec les récompenses du ciel? Là nous trouvons une vie exempte de misères et de troubles, une vie éternelle, au lieu de celle-ci qui est si courte et si pénible; une gloire incessante, au lieu d'une gloire inconstante et caduque; des richesses qui ne se peuvent dérober, une volupté qui ne devient jamais à charge. Voudrions-nous encore demeurer en ce monde, et ne pas plutôt passer sur-le-champ à cette gloire, en souffrant pour le Christ, lorsque nous en trouvons l'occasion? Si nous agissions autrement, ceux qui ont du sens ne trouveraient-ils pas qu'il y aurait de quoi pleurer sur nous? Rappelez-vous, ou plutôt regardez cet autel. Là celui qui est notre Seigneur a été immolé pour nous. Et nous, dans ce même lieu sacré, nous ne lui sacrifierions pas notre vie, dont les flammes vont faire à sa gloire un holocauste! »

Par ce discours l'archidiacre anima tellement les fidèles, qu'ils n'avaient plus que le désir de mourir. Tous ensemble avec lui s'écrièrent: « Nous sommes chrétiens, ô empereur! nous sommes chrétiens, et nous n'adorons pas tes dieux. » On rapporta cette réponse à Maximien. Mais il n'avait pas attendu la fin du discours pour faire mettre le feu, et prendre les mesures afin que tous fussent consumés sans miséricorde avec le temple, sans qu'il pût s'en échapper un seul. Les chrétiens réunirent bien vite les catéchumènes, hommes, femmes et enfants, et les partagèrent en quatre groupes, qui furent baptisés et confirmés par l'onction sainte; puis ils leur distribuèrent les mystères sacrés. Les ministres de l'empereur étaient également à leur office, et allumaient le feu, qui commença bientôt à s'élever; enveloppant tout l'édifice, les flammes se joignirent, dévorant tout au de-

dans comme au dehors. Le feu se développait avec d'affreux sifflements; mais nos martyrs louaient Dieu à haute voix, et chantaient le cantique des trois enfants, invitant toute la création à célébrer le Seigneur. Ils ne cessèrent de chanter que lorsque leurs sacrifices eurent été acceptés, chastes victimes immolées à l'Agneau égorgé pour le salut du monde.

Cinq jours s'étaient passés, et le feu consumait encore les débris. Lorsqu'il se fut éteint, il ne s'en exhala aucune odeur désagréable, soit des corps, soit de la fumée; c'était plutôt une odeur suave et d'un parfum merveilleux. Il s'échappait aussi de l'endroit une lumière pareille à l'éclat du soleil levant. Maximien s'imaginant avoir triomphé de tout, et se croyant désormais quitte de soucis, se délassait au théâtre, et dans des courses de chevaux et de chars. C'était moins vaincre qu'être vaincu. Les fidèles n'en prirent occasion que de parler avec plus de liberté, ainsi qu'on le verra par ce qui suit. En face du théâtre s'élevait le temple de Cérès, que les infidèles tiennent pour une de leurs grandes déesses. Maximien s'y rendait avec ses troupes et le peuple, pour y accomplir ses détestables sacrifices. Un soldat nommé Zénon, indigné qu'on insultât ainsi la religion et transporté de zèle, monta sur un lieu élevé, et de là se mit à crier : « Tu te trompes, ô empereur, en sacrifiant à des pierres insensibles, à un bois muet; car ces idoles ne sont pas plus qu'elles ne paraissent; s'il s'y trouve quelque chose de plus, c'est l'œuvre des démons qui entraînent à leur perte leurs malheureux adorateurs. Sois intelligent, ô Maximien, et levant au ciel les yeux du corps et ceux de l'âme, cherche dans les choses visibles celui qui les a créées. A l'œuvre reconnais l'ouvrier, et apprends à honorer d'un culte pieux le Dieu qui ne se complaît pas dans le sang et la fumée de ces animaux dépourvus de raison, mais dans les âmes des hommes purs, et dans un cœur pur. »

Lorsqu'il l'eut entendu, Maximien ordonna qu'on lui brisât

les mâchoires en les fracassant avec un caillou : il criait, d'une part, aux licteurs de frapper fort, et de l'autre, au saint de ne pas dire de mal des dieux. C'est ainsi que l'on brisa au martyr toutes ses dents et qu'on lui broya les mâchoires ; à peine respirait-il encore, lorsqu'on ordonna de le transporter hors de la ville et de lui trancher la tête, pour avoir parlé avec trop de liberté. Ainsi le génereux Zénon accomplit rapidement sa course, et offrit sa tête, pour aller se réunir au Christ, qui est le chef de nous tous.

Le chœur sacré qui était réuni autour de saint Dorothée, et était dirigé par un maître excellent et tout divin, je veux dire Anthime, ne pouvait manquer de voir couronnées toutes les têtes dont il se composait. La grâce divine y pourvoyait d'en haut avec sagesse et prévoyance. Anthime leur écrivait du bourg où il se tenait caché, lès aidant de ses prières dans la lutte qu'ils soutenaient à la face du ciel. Ce commerce fut découvert par les satellites du cruel empereur, qui saisirent une lettre, et amenèrent celui qui la portait devant le tyran. Après que celui-ci eut vu cet homme, et qu'il eut pris connaissance de la lettre, dont le contenu sans doute lui déplut, encore qu'il ne renfermât que des choses belles et bonnes, enflammé de colère, il se fit amener tout aussitôt ceux à qui elle était adressée.

« Était-ce une vaine conjecture que je faisais, leur dit l'empereur, lorsque je prédisais que vous me deviendriez rebelles. Gens abominables, déjà vous vous êtes soulevés contre moi, et vous êtes passés du côté d'un ennemi à qui je fais une guerre acharnée. » Il leur donna la lettre à lire; puis il fit introduire celui qui en avait été chargé. En le voyant. les martyrs furent tout remplis de joie, et comme il était à distance, ils le saluèrent de l'air et du geste. Alors Maximien se dressant de toute sa hauteur, jeta sur lui un regard terrible, et lui dit : « Déclare-moi, misérable, quel est celui qui t'a remis cette lettre, et en quel lieu il se tient caché. » Le diacre, après s'être adressé mentalement à Dieu, et lui

avoir demandé la grâce de n'ouvrir la bouche que pour exprimer la vérité, répondit : « Celui qui m'a remis la lettre est un pasteur qui, se trouvant éloigné de son troupeau, lui écrit pour l'animer à la piété, surtout en ce moment qu'il sent l'approche des loups et des bêtes féroces. Il prend donc la parole pour commander à son troupeau ce qu'il doit faire. Et ce qu'il dit n'est pas de lui, mais il le tient du premier pasteur, qui a dit : « Ne craignez point ceux qui tuent le « corps, mais ne peuvent tuer l'âme. » J'ai déclaré qui m'avait donné cette lettre ; quant au lieu où il est, je ne le dirai pas. Ce serait certainement de la démence de trahir son pasteur, surtout lorsqu'on en a reçu tant de faveurs. D'ailleurs il se montrera bien sans nous ; car « une ville pla- « cée sur une montagne ne peut rester cachée, » a dit une voix divine à qui la vérité est chère. »

Sur cette courageuse réponse, Maximien, qui ne pouvait entendre une langue s'exprimer avec liberté, ordonna que celle-ci fût coupée, et que le saint fût ensuite accablé de pierres. Après le sacrifice de sa langue, le martyr assailli de pierres de toutes parts semblait d'en pas faire cas; mais ayant déjà une partie du corps ensevelie, tandis que l'autre était encore en butte aux coups, son âme s'élevait de plus en plus, et montait dans les cieux pour se joindre au Christ, la Pierre angulaire. La colère de Maximien ne s'apaisait pas ; Dorothée et les siens furent donc soumis à toute sorte de supplices ; mais la constance ne leur fit jamais défaut. Ils invoquaient le Christ, et loin de prendre garde aux tourments qui, sur eux, n'avaient pas prise, ils s'en faisaient des délices, et n'en reprochaient que plus vivement au tyran sa cruauté. Celui-ci, à la fin fatigué, les condamna tous à mort ; mais prononça pour chacun une sentence différente. Il ordonna que Dorothée fût décapité. Modonius brûlé vif, Mygdonius enterré tout vivant, Gorgonius, Indès et Pierre précipités dans la mer avec une meule au cou. C'est ainsi que ces illustres martyrs du Christ, en souffrant divers genres

de mort, parvinrent néanmoins par un même chemin jusqu'au Seigneur.

A ces nouvelles, la bienheureuse Domna se sentit d'une part remplie de joie, particulièrement à cause d'Indès, avec qui elle n'avait qu'un cœur et qu'une âme; mais d'autrepart elle était excité à les suivre, et soupirait après les mêmes combats et les mêmes récompenses que celles qui leur étaient échues. C'est pourquoi le Seigneur ne dédaigna pas sa servante. Elle lavait sans cesse, pour la blanchir toujours davantage, sa robe nuptiale déjà si pure; elle regrettait qu'elle ne fût pas encore empourprée par le sang du martyre, qui lui donnerait tout l'éclat qui convient au vêtement de la fiancée. Toutefois la vie qu'elle menait différait peu du martyre, tant elle était austère et rigoureuse; car vivant au fond d'une caverne, comme dans un tombeau, elle n'y buvait que l'eau d'une fontaine qui s'y trouvait, et ne se nourrissait que des herbes qui poussaient autour de l'entrée.

Tandis qu'elle menait cette vie, elle descendit un jour de sa montagne, portant encore les habits d'homme que lui avait fait prendre Agapé, sa mère spirituelle, pour la dérober à de criminelles tentatives. Elle vint donc ainsi à la ville pour y chercher Agapé; mais ayant appris qu'elle avait consommé sa course par le martyre, et offert sa vie comme un sacrifice d'holocauste avec les autres qui avaient été consumés par les flammes dans le temple, elle conçut une grande douleur, non de ce qu'Agapé avait péri, mais de ce qu'elle-même n'avait pu partager son sort. La grâce divine l'appelait enfin à la gloire du martyre; et tout l'y conduisait, quand elle descendit sur le bord de la mer. Elle trouva sur le rivage des pêcheurs qui disposaient leurs filets et préparaient leurs rames. La voyant avec ses habits d'homme, ils l'appelèrent non d'après ce qu'elle était, mais selon ce qu'elle paraissait, et lui dirent : « Venez, jeune homme, nous donner un coup de main, et nous vous ferons part de notre pêche. » Domna se rendit à l'invitation. Mais lorsqu'elle fut entrée dans la

barque, les regards et les esprits de ces pêcheurs furent tout étonnés de voir qu'elle n'avait que l'apparence virile, tandis que son air, ses manières révélaient une modestie et une beauté toutes virginales. Ils jetèrent donc leurs filets ; mais ce ne fut qu'avec de grandes peines qu'ils les revelèrent, tant ils étaient appesantis. Parvenus au rivage, ils voient, à la faveur des rayons de la lune, une grande quantité de poissons, avec des cadavres retenus dans les filets.

A cette vue ils furent troublés, Tout émus et tremblants, ils débarrassèrent leurs filets de ces cadavres qu'ils déposèrent sur le rivage ; puis, ramassant leurs filets, ils se disposèrent à passer sur la rive opposée, et voulaient y emmener avec eux la jeune fille. Comme elle s'y refusait, ils lui remirent pour salaire du pain et des poissons, et s'en allèrent. Elle avait appris la mort d'Indès et de ses compagnons, ainsi que le genre de leur martyre que nous avons décrit plus haut ; elle s'approcha donc des corps, les examina avec une grande attention, et s'en rendit parfaitement compte. Ayant reconnu aux traits du visage et à tous les signes extérieurs que c'étaient là les corps des saints martyrs, elle les prit dans ses bras, les couvrit de ses baisers, les embrassant plus étroitement encore de l'âme que des lèvres. Dans l'intervalle, elle voit un navire qui s'avançait vers le rivage, et qui, après avoir laissé tomber ses voiles, cherchait à aborder en ne se servant plus que des rames. La jeune vierge s'en approcha, et cria aux matelots selon l'usage, puis leur montra ses poissons. Le pilote, pensant qu'elle voulait les vendre, lui demanda quel prix elle en faisait, Elle répondit qu'elle les donnait gratis ; et comme le pilote, n'en croyant rien encore, insistait sur le prix, tandis qu'elle continuait sans rien dire à les offrir en pur don : « Au nom du Christ, s'écria le pilote, combien les vendez-vous ? » A cette exclamation, la vierge, comprenant que c'était un fidèle, ne voulut plus lui rien cacher. Elle l'appela du vaisseau sur le rivage, et lui montrant les corps des saints, elle se l'associa dans le ministère le plus beau, lui découvrant de qui étaient ces corps,

et lui racontant comment ils étaient morts martyrs du Christ.

A cette nouvelle, le pilote apporta aussitôt du navire des linceuls tout neufs, des vêtements blancs, des parfums et des aromates. Domna lava d'abord les corps avec l'eau qu'elle put se procurer, mais surtout avec ses larmes, et aidée du pilote, elle les ensevelit décemment; puis ils les portèrent ensemble jusqu'au mur de la cité, voisin du torrent, près d'une des portes, à l'endroit où Dorothée et les siens avaient trouvé la fin de leur vie, et là ils les déposèrent dans une fosse. Alors le pilote, qui croyait, toujours avoir affaire à un homme, pria la jeune vierge, puisqu'ils étaient frères en religion, de rester avec lui pour le reste de sa vie. Mais elle n'y consentit pas et le pria de continuer son chemin ; elle ajouta : « Je dois rester ici, parce que je n'ai plus longtemps à vivre, et je ne veux pas que mon corps soit séparé de ces corps, ni mon âme de leurs âmes. » Elle resta donc, sans s'éloigner des saintes reliques, qu'elle honorait de parfums et d'aromates achetés avec l'argent que le pilote lui avait laissé en quantité suffisante.

Cette œuvre de lumière ne pouvait rester longtemps cachée à ceux qui vivaient dans les ténèbres, et le désir que Domna ressentait pour le martyre devait avoir bientôt son accomplissement. On instruisit Maximien de ce qui se passait, et en apprenant l'amour qu'elle portait à ces morts, il partit d'un grand éclat de rire qui aurait excité la pitié, s'il n'avait pas dû faire couler tant de larmes. « Il est juste, dit-il, qu'elle subisse une mort pareille, et qu'elle apprenne par elle-même qu'elle n'a aucune raison de rendre de si grands honneurs à des hommes qui n'ont plus rien après la mort. » Il dit, et envoya aussitôt des gens pour l'immoler. Ils la trouvèrent occupée à prier; ils lui tranchèrent la tête, et la jetèrent dans les flammes. On lui joignit peu après le sage Anthime, qui par ses enseignements et ses avis avait offert au Christ nombre de martyrs. Maximien, irrité du zèle qu'il montrait pour la foi, et rempli de fureur, essaya d'abord par la violence des tourments de le faire apostasier. Le bourreau, fatigué de le tor-

turer, donna la mort à l'athlète en le frappant de l'épée.

Comme des astres brillants, ces glorieux saints remplirent Nicomédie de lustre et de splendeur, et lui furent un plus riche ornement que n'auraient été l'or, les perles et les pierres précieuses. Il y en eut vingt mille, qui se distinguent dans le chœur des martyrs par leur nombre et leur beauté. On en fait la mémoire le lendemain de la Nativité du Christ, avant la fête des enfants qui, par l'épée, comme ceux-ci par le feu, furent offerts au Dieu qui s'était revêtu de la chair. En tête de ceux qui périrent en masse, il faut nommer l'admirable Glycérius, le très-saint Zénon et Théophile ; en outre, avec Mardomus, Dorothée, les bienheureux Indès et Pierre, ainsi que Mygdonius ; plus trois vierges : Agape, Théophila et Domna, de beaucoup la plus belle et la plus digne de vénération. Tout ceci à la gloire du Christ, notre vrai Dieu, à qui sont dus gloire, honneur et adoration, maintenant et dans tous les siècles des siècles. Amen.

LIX

LE MARTYRE DE SAINT ADRIEN ET DE SES COMPAGNONS.

(Sous la persécution de Dioclétien.)

Ces Actes sont empruntés aux Bollandistes.

Le tyran Maximien avait résolu pour la seconde fois de persécuter les disciples du Christ, Il entra bientôt à Nicomédie, dans le dessein de faire périr tous les fidèles, et s'étant rendu d'abord au temple des dieux, il leur offrit des sacrifices, et ordonna que les citoyens de la ville fissent aussi leurs offrandes. Aussitôt le peuple s'empressa de toutes parts, pour obéir à ce commandement impie. Les uns offraient des taureaux, les autres des génisses ; la plupart des brebis, des béliers, des boucs ou des oiseaux, Cette ville était très-adonnée au culte des

idoles, et tous les habitants sacrifiaient à l'envi dans les rues, sur les places publiques, dans l'intérieur des maisons, au point que l'odeur et la fumée de ces nombreux sacrifices remplissaient tous les lieux circonvoisins. Des crieurs publics parcouraient aussi tous les quartiers de la ville, proclamant à haute voix que tous les citoyens devaient, par l'ordre des empereurs, offrir des sacrifices et des libations aux idoles, et que si l'on trouvait quelque chrétien, il fallait le livrer aux flammes. Plusieurs personnages de distinction furent ensuite désignés pour visiter toutes les maisons, avec ordre, s'ils découvraient quelques disciples du Christ, hommes ou femmes, de les amener devant le tribunal du juge, afin qu'on pût les soumettre aux plus affreux supplices. D'autres envoyés de l'empereur répandaient l'argent à pleines mains pour engager les habitants de Nicomédie à dénoncer les chrétiens et à les livrer aux bourreaux. Alors on vit les voisins, les amis, les parents se dénoncer mutuellement, entraînés les uns par l'appât des récompenses, les autres par la crainte du supplice ; des châtiments terribles ayant été décernés contre ceux qui cacheraient les chrétiens.

Cependant on vint annoncer à ceux qui faisaient ces recherches que plusieurs disciples du Christ étaient cachés dans une caverne ; ils avaient été entendus la nuit, chantant des psaumes et des cantiques. Aussitôt une troupe de soldats fut envoyée pour cerner la caverne ; les chrétiens furent saisis et amenés dans la ville où se trouvait l'empereur. Maximien se rendait aux temples pour y adorer ses dieux et leur immoler des victimes, lorsque les soldats lui présentèrent leurs prisonniers et lui dirent : « Empereur, voici que nous avons parcouru toute la ville, et nous avons vu tous les citoyens honorant les dieux par des offrandes et obéissant à tes ordres ; ceux-là seulement se sont montrés assez audacieux pour refuser d'exécuter ta divine volonté et pour faire injure aux dieux. » L'empereur fit aussitôt arrêter son char, et quand les chrétiens furent arrivés près de lui, il leur dit : « Répondez-moi : d'où êtes-

vous ? « Les saints lui répondirent : « Par notre origine, nous appartenons à ce pays; par la foi, nous sommes Galiléens. » L'empereur reprit : « Ne connaissez-vous pas les peines qui ont été décrétées contre les sectateurs de cette religion ? Ne savez-vous pas qu'elle a été la fin de ceux d'entre vous qui sont déjà tombés entre nos mains ? » Ils répondirent : « Nous ne l'ignorons pas ; mais nous méprisons tes ordres insensés, et nous nous moquons de tes dessins pervers, aussi bien que de Satan lui-même, qui agit par le moyen des enfants de l'infidélité, dont tu es le prince et le chef. »

L'empereur en colère s'écria : « Vous osez qualifier mes ordres d'insensés ! Par les dieux tout-puissants, je jure de broyer vos corps sous le poids des plus affreuses tortures. » Et il ordonna qu'on les étendît sur le chevalet, pour y être déchirés à coups de verges. Il dit ensuite : « Qu'il vienne maintenant, votre Christ, et qu'il vous délivre, s'il le peut. » Quand on les eut frappés pendant assez longtemps, d'autres bourreaux furent appelés, et ils recommencèrent le supplice ; mais les martyrs disaient : « Fais venir encore d'autres bourreaux, si tu le veux, ennemi du Très-Haut ; en augmentant nos souffrances, tu multiplies nos couronnes. » Le tyran leur dit : « Misérables, voici que je vais vous faire trancher la tête, et vous attendez des couronnes ! Abjurez donc vos idées, et ne vous perdez pas vous-mêmes sans ressource. » Les martyrs répondirent : « C'est toi, ennemi de la vérité, c'est toi que Dieu perdra, parce que tu tourmentes ses serviteurs qui ne sont coupables d'aucune faute. » Le cruel empereur ordonna alors de leur briser la bouche avec des pierres arrondies.

Pendant ce supplice, les martyrs dirent à Maximien : « Tyran impie et sanguinaire, tu nous fais torturer sans miséricorde, comme si nous étions coupables de quelque crime ; mais l'Ange du Seigneur te frappera, toi et les tiens. Prince barbare, n'es-tu pas rassasié des tourments que tu nous a infligés ? Penses-tu que nos corps soient insensibles ? N'es-tu pas toi-même revêtu d'une chair semblable à la nôtre, quoiqu'elle soit souillée

par tous les vices, tandis que nos corps sont purs et sans tache? Ne vois-tu pas, fils du diable, que les pierres qui devaient nous briser la bouche, se sont brisées elles-mêmes sans pouvoir nous atteindre ? » A ces mots , l'empereur , transporté d'une violente colère, s'écria : « Par les dieux, je jure que je vais vous faire couper la langue, afin que tous les hommes apprennent par ce châtiment à ne pas contredire leurs maîtres. » Les martyrs répondirent : « Tu as donc une grande haine pour ceux qui contredisent leurs maîtres ? » Maximien répondit : « Non-seulement je les déteste, mais je les châtie rudement. » Les martyrs reprirent : « Réfléchis donc à tes paroles, ô le plus impie des tyrans ! Si ceux qui méprisent les maîtres de la terre méritent à tes yeux la haine et le supplice, comment peux-tu nous forcer à agir contre les ordres de Jésus-Christ, notre seigneur et notre sauveur, nous exposant ainsi à partager justement les tortures qui te sont préparées, à toi et à ton père le diable ? »

Maximien dit · « Quelles sont ces tortures qui me sont préparées, dites-vous ? » Les saints répondirent : « Le feu inextinguible, le ver rongeur qui ne meurt jamais, des tourments sans fin, des peines éternelles, un lieu de perpétuelle damnation, des ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents, et tous les supplices connus de Dieu seul, qui les a préparés. » L'empereur dit alors : « Je vais ordonner que l'on vous coupe la langue, afin de faire cesser ces bavardages. » Les saints répondirent : « Insensé, quand tu nous auras privés, de ce membre qui nous sert à louer Dieu, ne vois-tu pas que les gémissements de notre âme n'en monteront que plus sûrement vers notre Créateur, et que les cris de notre cœur n'en pénétreront que plus facilement jusqu'à lui? Ce sang même que tu répands avec fureur, deviendra l'organe d'une voix puissante qui , mieux que la trompette, ira proclamer jusqu'au tribunal du Seigneur l'injustice de nos souffrances. » L'empereur, irrité par cette réponse, dit : « Enregistrez fidèlement leurs noms , chargez-les de chaînes

et jetez-les dans un cachot ; là vous leur ferez souffrir les plus cruels tourments ; car la peine du glaive est trop douce pour de pareils hommes. Il faut les punir par les plus affreux supplices, afin que par cet exemple l'on puisse ramener toute cette contrée dans le droit chemin. »

Cependant Adrien le chef des gardes, voyant la constance et l'unanimité des martyrs au milieu des tourments, leur dit : « Je vous en conjure au nom de votre Dieu, dites-moi la vérité. Quelle est donc cette gloire et cette récompense que vous attendez en échange de si cruels supplices ? Car elle doit, à mon avis, être grande et magnifique, la récompense que vous espérez. » Les saints répondirent : « Nous te l'avouerons avec sincérité, la bouche ne peut point dire ni exprimer, l'oreille ne peut point entendre ni comprendre tout ce que nous espérons avoir un jour en partage. » Adrien reprit : « N'avez-vous donc rien appris à ce sujet, ni dans votre loi, ni dans vos prophètes, ni dans vos autres écritures ? » Les saints répondirent : « Les prophètes eux-mêmes n'ont point connu parfaitement ces choses ; car ils étaient hommes, eux aussi, et ils ne nous ont transmis que ce que l'Esprit-Saint leur avait inspiré. Voici d'ailleurs ce qu'est cette gloire dont nous parlons : « L'œil de l'homme n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, « et son cœur n'a jamais compris ce que Dieu prépare à ceux « qui l'aiment. »

Adrien ayant entendu ces paroles, s'élança au milieu des martyrs et dit aux greffiers : « Mettez mon nom avec ceux de ces hommes respectables ; car moi aussi je suis chrétien. » L'empereur, devant lequel les accusés venaient d'être conduits apercevant Adrien parmi eux, s'imagina qu'il voulait porter quelques témoignages contre les martyrs, et dit : « Écrivez sur-le-champ l'accusation portée contre les coupables par notre cher Adrien. » Les greffiers répondirent : « Adrien vient de se déclarer chrétien, et il demande avec instance que son nom soit inscrit parmi ceux des accusés. » Le tyran, en proie à une violente colère, s'adressa lui-même à Adrien et lui dit :

« Demande-moi pardon promptement, déclare devant nous tous que ces paroles se sont échappées de tes lèvres par surprise, et j'effacerai ton nom de la liste des condamnés. » Adrien répondit : « Je ne veux plus désormais demander pardon qu'à mon Dieu des crimes et des égarements de ma vie passée. » Maximien, de plus en plus irrité, ordonna qu'on le chargeât de chaînes, et qu'on le traînât en prison avec les saints ; puis il fixa le jour où il voulait les entendre.

Cependant un des serviteurs d'Adrien, regagnant en toute hâte la maison de son maître, vint annoncer ce qui s'était passé à Natalie son épouse, et lui dit : « Mon maître Adrien vient d'être chargé de chaînes et jeté en prison. » A cette nouvelle, Natalie se leva, déchira ses vêtements, et s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots : Quel crime a donc commis mon époux, pour être ainsi jeté dans les fers ? » Le serviteur répondit : « J'ai vu livrer au supplice certains hommes, à cause du nom de celui qu'on appelle le Christ, et parce qu'ils refusaient de sacrifier aux dieux ; mon maître, sans y être forcé par personne, a demandé aux greffiers de l'inscrire parmi les condamnés, et il a dit : « Je mourrai volontiers « avec eux. » Natalie reprit : « Sais-tu pour quel motif ces hommes ont été châtiés ? » Le serviteur répondit : « Je l'ai déjà dit : ils ont subi ces tourments pour n'avoir pas voulu sacrifier. » A ces paroles, Natalie, transportée de joie, changea ses vêtements qu'elle avait déjà déchirés, et courut sur-le-champ à la prison. Elle-même était née de parents chrétiens, et jusqu'alors elle n'avait pas osé déclarer sa foi, parce qu'elle voyait l'impiété partout maîtresse.

Mais lorsqu'elle fut arrivée dans la prison, se jetant aux pieds de son mari, elle baisa ses chaînes en disant : « O Adrien, mon seigneur, que tu es heureux d'avoir trouvé des richesses que tes parents ne t'avaient point léguées ! Ainsi sera béni quiconque craint le Seigneur. Tu peux maintenant marcher avec assurance vers le siècle éternel, mettant en réserve des trésors que tu retrouveras au jour de la nécessité, trésors qui

feront alors défaut à ceux qui jouissent pour le moment d'une brillante fortune, mais qui seront le partage de ceux qui vivent aujourd'hui dans la pauvreté, dans ces jours où il ne sera plus donné de prêter, ni d'emprunter, où personne ne pourra arracher un malheureux aux supplices qu'il aura mérités; alors que le fils n'aura rien à attendre de son père, ni la fille de sa mère, que les monceaux d'or seront inutiles à leur possesseur, que le serviteur ne pourra rien pour son maître, ni l'ami pour son ami. Chacun, en effet, devra alors porter son propre fardeau. Mais pour toi, mon seigneur, mon époux, toutes tes richesses te suivront au tribunal du Christ pour y réclamer la récompense promise. Va donc avec confiance vers le Dieu qui t'a créé, et sans rien craindre des maux à venir; va recevoir du juste juge la récompense que tu as méritée; car tu n'as plus à redouter le feu qui ne s'éteint jamais et les autres tourments. Tout ce que je te demande, ô mon seigneur, c'est que tu persévères dans la vocation à laquelle tu as été appelé; que rien ne t'en éloigne, ni tes proches, ni tes amis, ni tes richesses, ni tes possessions, ni tes esclaves, ni, en un mot, aucun objet terrestre. Ne regarde plus maintenant que les biens éternels, et que tes yeux ne s'abaissent plus sur les objets éphémères et périssables de ce monde. Ne te laisse pas amollir par les adulations de tes amis, et prends garde qu'ils ne te dérobent ta foi par la douceur de leur langage. Ah! plutôt repousse leurs flatteries avec horreur, foule aux pieds leurs conseils impies et détestables. N'aie plus d'attention que pour ces saints qui t'environnent; suis l'exemple de leur générosité et imite leur patience. Que la colère de l'empereur ne brise point ton courage; que tous les genres de tourments ne t'effraient point; que le feu et la flamme te trouvent insensible et inébranlable. » Ayant prononcé ces paroles, Natalie garda le silence.

Adrien lui répondit: « Ma sœur, retourne dans notre demeure, et restes-y en paix. Quand je saurai qu'on nous appelle au tribunal, j'enverrai quelqu'un pour t'avertir, afin

que tu sois présente à ma dernière heure. » Alors, quittant les pieds de son époux, Natalie s'approcha successivement de tous les saints, qui étaient au nombre de vingt-trois ; elle baisa leurs chaînes et leur dit : « Je vous en supplie, mes seigneurs, fortifiez cette brebis du Christ ; encouragez sa patience par vos conseils ; mettez-lui sous les yeux les récompenses réservées à ceux qui persévèrent dans la foi. Ce sont vos souffrances qui l'ont instruit. Il est le fruit de vos tourments, l'oblation offerte à Dieu par vos douleurs. Gagnez donc aussi cette âme à Jésus-Christ avec la vôtre, afin que le Christ soit votre débiteur. Soyez ses pères, et remplacez auprès de lui les impies qu'il eut pour parents selon la chair. Fortifiez son cœur par de salutaires avis, afin que, plein du désir de l'héritage éternel, il soutienne courageusement la lutte jusqu'au terme. »

Ayant prononcé ces paroles, elle se jeta à leurs pieds et baisa respectueusement leurs chaînes ; puis retournant auprès d'Adrien qui, ayant les pieds serrés dans les entraves, se trouvait dans l'intérieur de la prison, elle lui dit : « Prends garde, mon seigneur et mon époux, de ne point te laisser ébranler par l'élégance et la beauté de ton corps, ni par l'éclat de ta jeunesse ; car tout cela est destiné à devenir la pâture des vers ; que rien ne te fasse illusion, ni l'or, ni l'argent, ni les vêtements précieux, ni les autres vanités de ce genre. Toutes ces choses, je te le dis, ne nous serviront de rien au jour terrible du jugement ; les objets terrestres demeureront alors sur cette terre ; personne ne pourra donner ou recevoir aucun prix en échange de son âme. Dieu n'agréera d'autre paiement que celui d'une âme sainte. » Ayant dit ces paroles, elle le salua, et retourna joyeuse dans sa maison.

Au bout de quelques jours, Adrien, apprenant qu'il allait être appelé au tribunal, dit aux saints : « Permettez-moi, mes seigneurs, de me rendre dans ma demeure et d'amener ma sœur, votre servante, afin qu'elle puisse assister à notre der-

nière lutte; car je lui ai promis avec serment queje la ferais venir à l'heure de notre combat. » Les saints ayant consenti, il donna une forte somme d'argent au gardien de la prison, et il sortit, laissant les martyrs pour garants de sa parole. Comme il était déjà en chemin, un des habitants de la ville l'ayant aperçu, courut en toute hâte chez Natalie son épouse, pour lui apprendre qu'Adrien était délivré et qu'il allait arriver à l'instant. Celle-ci ne voulut pas d'abord croire à cette nouvelle; mais elle disait : « Qui donc aurait pu le décharger de ses chaînes ? Plaise à Dieu que je n'aie pas le triste avantage de le voir absous et séparé des saints ! » Comme elle achevait, son serviteur survint, qui lui dit : « Mon maître est délivré : le voici qui arrive. » Alors Natalie, s'imaginant qu'il avait fui devant le martyre, fut pénétrée d'une incroyable douleur, et des larmes amères coulèrent de ses yeux. Dès qu'elle l'eut aperçu, laissant échapper les objets qu'elle tenait à la main, elle se leva et ferma la porte en criant : « Loin d'ici, loin de moi celui qui a déserté le camp du Seigneur et qui a menti à son Dieu. Non, je ne veux pas dire une parole devant cette bouche qui a renié son Créateur, ni entendre un mot de cette langue trompeuse qui a ourdi le mensonge à la face de son Dieu. » Et, se tournant vers lui, elle ajouta d'une voix sévère : « O le plus misérable des hommes ! Qui donc t'a forcé d'entreprendre une œuvre que tu ne devais pas achever ? Qui t'a séparé d'avec les saints ? Qui a pu te séduire au point de te faire abandonner cette compagnie où règnent la paix et la justice ? Quel motif t'a fait prendre la fuite, avant même que le combat soit engagé ? Pourquoi as-tu jeté les armes, sans avoir vu l'ennemi ? Quelles blessures as-tu reçues, lorsque aucun trait n'avait encore été lancé ? Je m'étonnais que d'une nation pour laquelle Dieu n'est rien, que de ce repaire d'impies, il pût sortir quelque chose de bon et de digne d'être offert au Seigneur. Comment, en effet, parmi cette race homicide, pourrait-il se rencontrer une hostie assez pure pour être consacrée à Dieu ?

Que ferai-je donc, moi la plus infortunée des femmes, moi qui suis née de parents pieux, et qui me trouve unie à ce rejeton de l'impiété? Tu n'as donc pu, au prix d'une heure de souffrances, me faire porter le titre d'épouse d'un martyr, plutôt que d'un infâme et d'un traître ? Ma joie n'a été que d'un instant, et mon opprobre durera pendant les siècles. Durant une heure j'ai été heureuse au milieu de mes compagnes ; désormais je ne puis plus paraître parmi elles que couverte d'ignominie. »

Cependant le bienheureux Adrien, à ces discours de Natalie, se sentait pénétré de la joie la plus vive, d'une force plus grande et d'une ardeur toute nouvelle pour accomplir sa promesse. Il s'étonnait d'entendre de telles paroles s'échapper de la bouche d'une femme qui, jeune encore, n'était mariée que depuis quelque temps ; car il y avait à peine treize mois qu'il l'avait épousée. Mais, la voyant si cruellement tourmentée et affligée si profondément, il lui dit : « Ouvre-moi, Natalie, ouvre-moi ; non, je ne me suis point, comme tu le penses, soustrait au martyre : loin de mon cœur une pareille lâcheté ! mais je viens pour t'emmener avec moi, afin que tu assistes toi-même à notre combat, ainsi que je te l'ai promis. » Mais elle, n'ajoutant pas foi à ces paroles, répondit : « Cet autre Judas veut encore me tromper. Retire-toi : je n'ai besoin de personne, et je veux me conduire désormais par moi-même. » Après avoir longtemps attendu à la porte, Adrien lui dit : « Ouvre-moi, ma chère Natalie, ouvre-moi au plus tôt ; car voici que je m'en retourne, et je ne te verrai plus, et tu te désoleras ensuite de ne m'avoir pas vu avant mon trépas. Les saints se sont portés caution pour moi, et si le gardien de la prison ne m'y retrouve pas à l'heure fixée, ils seront torturés pour eux et pour moi, et ils succomberont à la peine, étant déjà épuisés par les supplices que le tyran leur a fait subir. »

Quand la bienheureuse Natalie eut entendu que les saints servaient de caution à son mari, et qu'ils seraient mis à la

torture si Adrien ne revenait pas, elle ouvrit la porte, et ils s'agenouillèrent l'un devant l'autre par un sentiment de mutuel respect. Alors Adrien dit à son épouse : « Natalie, tu es heureuse entre toutes les femmes, toi qui seule as procuré le salut de ton mari, par un amour qui n'a pas eu encore son égal. Bénie soit ta couronne ! car tu as vaincu sans combat, et tu t'es associée à mon martyre, sans en avoir subi les tourments. » Et ils se rendirent ensemble au tribunal. Dans la route, Adrien dit à Natalie : « Ma sœur, as-tu mis ordre à tes affaires ? » Elle répondit : « Mon époux et mon seigneur, ne t'occupe plus des choses de ce monde, de peur qu'elles ne séduisent ton cœur. Que le but que tu dois atteindre fixe seul toutes tes pensées. Chasse promptement de ton esprit toutes les vanités de ce monde sujet à la corruption, et hâte-toi d'aller jouir de ces biens impérissables qui te sont réservés, à toi et aux saints avec lesquels tu marches dans la voie du Seigneur. »

Dès qu'ils furent entrés dans la prison, la bienheureuse Natalie se prosterna aux pieds des saints et baisa leurs chaînes avec respect. Ayant remarqué toutes leurs chairs putréfiées par suite des meurtrissures, au point que les vers s'échappaient de leurs plaies, elle envoya ses suivantes lui chercher en grande quantité des linges du tissu le plus fin et le plus précieux ; car, riche et honorée, elle brillait au premier rang parmi les femmes de Nicomédie ; et la noble origine de ses parents et de son époux lui-même ajoutait encore à son illustration. Ayant donc pris les linges qu'on lui apporta, elle se mit à essuyer de ses mains les blessures des saints, et à bander les plaies de leurs mains et de leurs pieds ; car leurs membres étaient tout disloqués par le poids des chaînes ; et elle demeura sept jours dans la prison, pansant avec la plus grande sollicitude les blessures des martyrs.

Le tyran Maximien ayant enfin ordonné que l'on fît comparaître les saints devant son tribnnal, les licteurs se rendirent à la prison et les placèrent, attachés tous à une même

chaîne, sur des bêtes de somme; car leurs corps, brisés par la torture, ne pouvaient pas les soutenir. Adrien les suivait, les mains liées derrière le dos. Quand ils furent arrivés, le chef des scribes dit à l'empereur : « Les accusés sont présents devant ton tribunal. » Maximien dit : « Qu'on les revête d'habits convenables, et qu'on les introduise tous ensemble, afin qu'ils puissent tous être témoins de leurs supplices réciproques, et que ce spectacle les décide à renoncer à leur religion. » Le chef des scribes dit : « Ceux qui ont été déjà tourmentés ne peuvent, pour le moment, être de nouveau soumis à la torture : mais que l'on introduise Adrien qui, n'ayant encore rien souffert, peut la supporter entièrement. Quant aux autres, leurs corps sont dans un tel état de dislocation, que les côtes sont apparentes ; et si la torture leur était de nouveau infligée, ils ne tarderaient pas à rendre le dernier soupir, sans attendre les supplices qui leur sont préparés. Or nous ne voulons pas les faire arriver au terme en abrégeant leurs peines, comme s'ils n'étaient nullement coupables ; mais qu'on leur accorde un délai de quelques jours ; et ils subiront alors les châtiments dus à leurs crimes. Si donc tu l'ordonnes, ô empereur, on va faire entrer Adrien ; il a, lui, assez de force pour supporter la torture tout entière. »

Le tyran dit : « Revêtez-le du vêtement du supplice. » On le dépouilla aussitôt de ses habits ; et portant lui-même le chevalet sur ses épaules, il fut amené devant l'empereur. Pendant qu'il s'avançait, les martyrs lui dirent : « Adrien, voici que tu as été jugé digne de porter la croix et de marcher sur les traces du Seigneur ; prends donc garde que la crainte ne t'abatte ; ne recule pas en arrière, de peur que ta récompense ne soit perdue, et que le diable ne te dérobe ton trésor. Ne te laisse pas intimider par les supplices qui frappent tes yeux ; mais contemple en esprit la récompense qui t'attend ; approche avec confiance et fais rougir le tyran ; les souffrances de cette vie ne sont rien en comparaison de

la gloire qui nous est réservée. » Natalie, de son côté, lui disait : « N'oublie pas, ô mon époux et mon seigneur, de tenir toujours ton esprit attaché à Dieu seul, afin que rien ne puisse troubler ni égarer ton cœur, quand tu verras les tourments fondre sur toi. La peine que tu vas souffrir est peu de chose ; mais la gloire qui t'attend sera éternelle ; l'affliction est courte ; mais le repos qui t'est réservé n'aura pas de fin ; la douleur passera promptement, et bientôt après tu partageras la félicité des Anges. Au service des rois de la terre, pour une faible solde, tu savais supporter les châtiments ; avec combien plus de constance ne dois-tu pas souffrir toutes les peines que l'on t'infligera et qui te mériteront le royaume des cieux ?

Cependant Adrien fut introduit devant Maximien, qui lui dit : « Persistes-tu encore dans ta folie ? » Adrien répondit : « J'ai renoncé en effet à la folie ; et c'est pour cela que je suis prêt à sacrifier ma vie pour sauver mon âme. » Le tyran dit : « Écoute-moi, approche et sacrifie aux dieux immortels ; adore-les, comme nous faisons tous ; ou, si tu refuses, tu seras soumis à des tourments dont tu ne peux te faire l'idée. » Le bienheureux Adrien répondit : « O empereur, toi et les tiens, vous êtes tous dans l'erreur, puisque vous dédaignez le Dieu vivant qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, pour adorer des idoles immondes et sans vie. Pour moi, jamais je ne reconnaîtrai ces dieux de pierre qui sont sourds, muets, insensibles comme toi. Fais donc promptement ce que tu as résolu. »

A ces mots, Maximien en colère donna l'ordre de le frapper de verges ; et la bienheureuse Natalie, apprenant que l'on commençait à le tourmenter, courut l'apprendre aux saints martyrs, en disant : « Mon seigneur vient de commencer son martyre. » Et ceux-ci se prosternant, adressèrent pour lui leurs prières au Très-Haut. Déjà la chair du martyr tombait en lambeaux et son sang inondait la terre, quand le tyran lui cria : « Ce sont des hommes trompeurs qui t'ont enseigné

cette doctrine. » Le saint répondit : « Comment oses-tu appeler trompeurs ceux qui m'ont montré le chemin de la vie éternelle ? Les trompeurs sont ceux qui, à ton exemple, séduisent les hommes et les conduisent à leur perte. » L'empereur, furieux de cette réponse, commande de frapper le martyr avec plus de violence encore. Le saint lui dit alors : « En redoublant mes tourments, tyran sanguinaire, tu ne fais qu'augmenter l'éclat de ma couronne. »

Cependant la bienheureuse Natalie ne cessait de rapporter aux autres martyrs toutes les interrogations de l'empereur et les réponses d'Adrien. Maximien dit : « Malheureux, aie donc pitié de ta jeunesse, et ne te perds pas toi-même sans raison. Je le jure par les dieux immortels, je ne puis voir ta beauté sans être ému de compassion sur ton sort. » Le saint répondit : « J'ai vraiment pitié de moi-même, lorsque je refuse de sacrifier. » Le tyran dit : « Reconnais le pouvoir des dieux, et ils te seront propices ; nous te rendrons nous-mêmes de grands honneurs, et tu seras rétabli dans ta dignité première. Toi, du moins, tu es noble ; tes parents possèdent de grandes richesses, tandis que ces hommes qui t'ont séduit sont grossiers et issus de familles pauvres et méprisables. » Le saint répondit : « Je sais que tu connais ma patrie, la noblesse de ma race et mes parents ; mais si tu connaissais aussi bien l'origine de ces hommes dont tu parles, leurs richesses et la patrie qu'ils espèrent, tu leur demanderais de prier pour toi ; tu les conjurerais d'obtenir ta délivrance de ces dieux qui t'abusent, et tu arriverais peut-être à la gloire et à la félicité qui seront leur partage. »

Maximien, transporté de fureur, commanda à quatre hommes de frapper le martyr sur le ventre ; et lorsqu'il vit que les entrailles lui sortaient du corps, il fit suspendre le supplice. Le bienheureux Adrien, en effet, était encore jeune et frêle. Le tyran lui dit alors : « Tu vois, Adrien, combien je te ménage ; ne veux-tu donc pas changer ta résolution ? Invoque seulement les dieux ; je fais aussitôt appeler les médecins

pour panser tes blessures, et dès aujourd'hui tu seras avec moi dans mon palais. » Adrien répondit : « C'est en vain que tu me promets le secours des médecins, les honneurs les plus distingués, ton amitié et l'hospitalité dans ta propre demeure; je ne céderai jamais, si je n'entends tes dieux me dire d'abord, de leur propre bouche, ce qu'ils feront pour moi, et de quels bienfaits ils me combleront ; je saurai alors quelle est leur puissance. » L'empereur dit : « Les dieux ne rendent pas d'oracles, et ils ne parlent pas. » Le saint répondit : « Prince impie, puisque tes dieux ne parlent pas et ne rendent aucun oracle, comment peux-tu leur sacrifier et les adorer, et comment veux-tu encore nous forcer, nous qui sommes doués de la parole, de les honorer par des sacrifices ? »

Le tyran, toujours plus irrité, commanda alors de jeter en prison tous ces chrétiens, et fixa un jour pour les interroger plus à loisir. Les soldats entraînèrent aussitôt les saints, tirant avec violence ceux qui pouvaient encore se tenir debout, et traînant par terre, comme des morceaux de bois, ceux que la violence des tourments avait entièrement épuisés. Natalie soutenait elle-même Adrien, relevant pieusement avec ses mains la tête du martyr, et elle lui disait : « Tu es heureux, mon seigneur Adrien, puisque tu as été jugé digne de la société des saints ; tu es heureux de souffrir pour celui qui a souffert pour toi ; tu vas maintenant contempler l'éclat de sa gloire; car quiconque aura participé à ses souffrances partagera aussi sa glorieuse félicité. »

Quand ils furent tous réunis dans la même prison, les saints martyrs s'approchèrent d'Adrien pour le saluer, et ceux qui gisaient à terre et qui ne pouvaient faire usage de leurs pieds, s'approchèrent en rampant sur les mains pour lui offrir le baiser de paix. La bienheureuse Natalie essuyait son sang, et pansait tout son corps couvert de blessures. Et les saints martyrs, en l'embrassant, lui disaient : « Réjouis-toi, frère bien-aimé, parce que ton nom est inscrit parmi les noms des fidèles serviteurs de Dieu. » Le bienheureux Adrien leur ré-

pondit : « Vous pouvez, mes frères, vous réjouir, puisque vous avez vaincu ; mais priez pour moi, afin que le démon ne puisse rien contre mon âme ; car je sens mon corps bien affaibli. » Les saints lui dirent : « Confie-toi au Seigneur ; Satan ne prévaudra point sur toi ; il prendra la fuite, vaincu par ta patience. A la vérité, nous avons craint pour toi, quand tu étais encore homme ; maintenant que tu es élevé au-dessus de la nature humaine, l'ennemi ne pourra plus prévaloir. Ne crains donc rien ; tu seras vainqueur. »

Cependant les diaconesses, et d'autres femmes de noble extraction, étaient restées dans la prison pour soigner les plaies des saints martyrs ; et tandis que les unes s'occupaient à panser leurs blessures, les autres étanchaient avec leurs voiles et leurs longs vêtements le sang qui en découlait. Elles se partagèrent entre elles les athlètes du Christ, afin que chacune pût savoir à qui elle devait consacrer ses soins et sa sollicitude. Mais le tyran ayant appris qu'un grand nombre de femmes nobles et de matrones des plus illustres les entouraient ainsi, en fut très-courroucé, et défendit qu'aucune d'elles entrât désormais dans la prison. Cette nouvelle étant parvenue à la bienheureuse Natalie, elle se fit couper les cheveux, revêtit un habit d'homme, et ayant ainsi pénétré toute seule dans la prison, elle pansait les blessures de tous les martyrs. Ensuite, assise aux pieds du bienheureux Adrien, elle lui dit : « Je t'en prie, ô mon seigneur et mon époux, souviens-toi de ta femme qui t'a assisté dans ton martyre, qui a préparé ton corps pour le combat, qui a appelé sur ta tête la couronne de gloire. Prie donc pour moi le Christ, notre Seigneur, afin qu'il m'accorde d'obtenir avec toi une part de ce céleste héritage qui t'attend ; car j'ai participé à tes travaux et à tes peines dans cette vie terrestre. Que ce soit la première demande que tu adresseras à Dieu pour moi ; le Christ te l'accordera ; il aime, en effet, qu'on l'implore pour de telles grâces. Tu connais d'ailleurs la perversité des habitants de cette ville et l'impiété de l'empereur ; je crains donc

qu'il ne veuille, après ta mort, me livrer à un homme impie, et qu'ainsi notre couche nuptiale ne soit un jour souillée. Je t'en conjure, conserve ton épouse, ainsi que l'Apôtre te l'a enseigné. Accorde-moi, pour prix de ma vie chaste et pure, de mourir avec toi afin que toutes les femmes, voyant quelle profonde affection tu me portes, apprennent à aimer véritablement leurs époux, et à les entourer des soins les plus tendres. »

Ayant prononcé ces paroles, elle se leva, et toujours revêtue de ses habits d'homme, elle alla rendre aux saints martyrs les services dont ils avaient besoin, elle leur offrait des mets simples et délicats; car ils étaient en proie à de vives douleurs causées par leurs blessures qui commençaient à peine à se cicatriser. Mais dès que les autres femmes eurent appris que Natalie, les cheveux coupés et sous un habit d'homme, donnait des soins aux martyrs, elles sacrifièrent également leur chevelure, et vêtues de la même manière, pénétrèrent dans la prison pour y servir les saints; en quoi elles furent imitées même par les plus nobles matrones. Maximien ayant été informé de ce stratagème, et avant appris en même temps que les forces des martyrs s'épuisaient par la violence des douleurs que leur causaient leurs plaies envenimées, ordonna d'apporter une enclume, de la placer sour leurs pieds, et de leur briser les pieds et les jambes avec une barre de fer, ajoutant: « Je saurai faire en sorte qu'ils ne terminent pas leur vie, comme les autres hommes, par une mort ordinaire. »

Bientôt les licteurs parurent dans la prison, apportant les instruments du supplice. A cette vue, la bienheureuse Natalie vint à leur rencontre, et leur demanda de commencer par Adrien, de peur que cet affreux tourment infligé aux autres saints, ne lui causât trop de frayeur. Lorsque les bourreaux eurent placé sur l'enclume la jambe du bienheureux Adrien, Natalie, lui saisissant le pied, l'étendit sur l'instrument fatal. Alors les licteurs, frappant de toutes leurs forces, lui coupèrent les pieds et brisèrent ses jambes. Natalie lui

dit : « Je t'en supplie, serviteur du Christ, tandis que tu respires encore, étends aussi la main, afin qu'ils la coupent, et que tu sois en tout semblable aux saints martyrs, qui ont encore plus souffert. » Le bienheureux Adrien étendit aussitôt la main, et la présenta à Natalie. Celle-ci la plaça sur l'enclume, et les licteurs la tranchèrent d'un seul coup. A l'instant même il rendit son âme au Seigneur. Les bourreaux se rendirent ensuite auprès des autres martyrs, avec l'enclume et la barre de fer, et ils leur brisèrent les jambes ; ceux-ci présentaient eux-mêmes leurs pieds, même avant l'arrivée des licteurs, et ils disaient : « Seigneur Jésus, recevez notre esprit ; » et en prononçant ces paroles, ils rendaient à Dieu leurs âmes saintes et pures.

Maximien ordonna de livrer leurs corps aux flammes, de peur, disait-il, que les Galiléens ne vinssent pour les enlever et les honorer comme des dieux. Mais la bienheureuse Natalie cacha dans ses vêtements la main de saint Adrien, afin de la préserver des flammes. Les licteurs se hâtèrent de transporter les corps des martyrs dans une fournaise ardente qui leur était déjà préparée. La bienheureuse Natalie les suivait, recueillant le sang qui coulait des membres des martyrs, pour en oindre son propre corps. D'autres femmes pieuses et d'une naissance illustre suivaient également et recueillaient le sang des martyrs sur des linges de grand prix et sur de la pourpre, qu'elles cachaient ensuite dans leur sein. Les habits mêmes des licteurs, teints du sang des martyrs, furent payés par les plus nobles matrones au poids de l'or, et même avec des pierres précieuses de la plus haute valeur.

Lorsqu'on fut arrivé à la fournaise, les bourreaux jetèrent, par son ouverture supérieure, les corps des martyrs dans les flammes, pendant que toutes ces pieuses femmes, les larmes aux yeux, s'écriaient : « Grands saints, ne nous oubliez pas dans le lieu de votre repos. » La bienheureuse Natalie, se précipitant à grands cris, voulait s'élancer elle-même dans la fournaise ; elle disait : « Adrien, mon seigneur, ne m'aban-

donne pas; je veux te suivre; » mais à peine les corps des martyrs furent-ils lancés dans les flammes, que l'on entendit tout à coup d'affreux éclats de tonnerre, auxquels vinrent se mêler la pluie, la grêle, la foudre et un horrible tremblement de terre. On eût dit que la ville allait être inondée par les eaux du ciel, et la fournaise elle-même fut éteinte par la violence de la pluie et de l'orage. Les bourreaux, saisis de frayeur par tout ce qu'ils voyaient et entendaient, prirent la fuite en désordre; d'autres, tombant la face contre terre, expirèrent sur le coup.

A ce moment, les chrétiens qui entouraient en grand nombre la fournaise enlevèrent, avec le secours de Natalie et des autres femmes pieuses, les reliques des saints martyrs; le feu les avait épargnés, et leurs cheveux mêmes n'étaient pas brûlés. Au même instant un homme honorable et religieux, que l'on nommait Eusèbe, vint, avec son épouse, se jeter aux pieds de Natalie et des frères : et leur dit : « Nous demeurions depuis longues années dans cette ville en lieu secret; mais ne pouvant plus supporter l'impiété de nos concitoyens et l'effusion du sang dont un prince impie a inondé ces murs, nour nous sommes retirés depuis quelque temps à Byzance, adandonnant tout ce que nous possédions en cette contrée. Livrez-nous donc les corps des saints martyrs; nous les emmènerons avec nous sur un vaisseau, et nous les tiendrons soigneusement cachés dans nos demeures jusqu'à la mort du sanguinaire empereur; alors nous les rapporterons avec des prières et des psalmodies, comme nous avons coutume d'en user dans ces sortes de translations. Si nous les laissions dans cette ville, le tyran s'en emparerait pour les brûler de nouveau, et nous nous trouverions avoir livré nous-mêmes ces restes précieux, que Dieu a sauvés de la combustion au moyen du tonnerre, des tremblements de terre et des tempêtes. » Tous les assistants agréèrent cette proposition; on déposa les corps saints dans un vaisseau qui les transporta à Byzance, secondé par un vent favorable.

Mais Natalie conserva précieusement la main de son bienheureux époux Adrien ; car elle disait : « Je ne serai pas du moins privée de ce trésor, lors même que l'on viendrait à découvrir et à détruire les restes sacrés des serviteurs du Christ. » Elle enveloppa ce membre glorieux dans la pourpre, avec des parfums et des plantes aromatiques, et le plaça au chevet de son lit, sans confier ce secret à personne. Au bout de quelques jours, un personnage considérable de la ville, qui avait dans l'armée la charge de tribun, se rendit auprès de l'empereur, pour le prier de lui donner en mariage la bienheureuse Natalie, qui possédait de grandes richesses et tenait le premier rang parmi les plus nobles matrones, à cause de l'ancienneté de sa famille et aussi par son admirable beauté. On envoya près d'elle des femmes d'un rang honorable pour solliciter sa main. Elle leur répondit : Cette nouvelle me cause beaucoup de joie; mais veuillez m'accorder un délai de trois mois, pour me préparer à une telle alliance; car celui qui me recherche est assurément d'une naissance très-distinguée. » Mais elle méditait dans son cœur de s'enfuir secrètement, et de se rendre dans la ville où reposaient les corps des saints martyrs.

Ayant ainsi donné le change à ces nobles femmes, elle entra dans sa chambre, et, se prosternant la face contre terre, auprès de son lit, elle s'écria : « Seigneur, notre Dieu, père des affligés, qui assistez ceux dont le cœur est dans la peine, abaissez vos regards sur votre servante, et ne permettez pas que la couche de votre martyr Adrien soit profanée. Avez-vous oublié, Seigneur miséricordieux, les chaînes dont votre serviteur fut chargé, parce qu'il confessait la gloire de votre Nom ? Avez-vous oublié les tourments qu'il a endurés, quand on lui a coupé les pieds et les mains ? Souvenez-vous, Seigneur, de sa patience dans ces affreuses tortures, et délivrez l'épouse d'Adrien de l'approche de l'ennemi qui voudrait la souiller, vous qui êtes le Dieu de miséricorde et de bonté, à qui est la gloire et l'honneur dans tous les siècles. Amen. »

Ayant fait cette prière, elle s'endormit, épuisée de chagrin et de lassitude. Mais voici qu'un des saints martyrs lui apparut et lui dit : « La paix soit avec toi, Natalie, servante du Christ. Aie confiance, Dieu ne t'a pas abandonnée; nous n'avons pas oublié non plus toutes les fatigues, toutes les souffrances que tu as endurées pour nous; et à peine arrivés en la présence de notre Seigneur, nous l'avons prié de vouloir bien te réunir à nous prochainement. » Natalie répondit : « Adrien, mon époux et mon seigneur, s'est-il présenté avec vous devant Jésus-Christ? — Natalie, répondit le martyr, il s'y est présenté même avant nous. Hâte-toi donc de te lever; monte sur le vaisseau qui t'attend, et rends-toi promptement au lieu où nos corps reposent; car c'est là que Dieu doit te visiter et t'appeler à nous. » Dès que la bienheureuse Natalie se fut réveillée et qu'elle eut repris ses sens, elle abandonna tout ce qui se trouvait en sa possession, et ne prenant avec elle que le coffre où se trouvait la main du martyr Adrien, elle monta sur un vaisseau qui devait la conduire à Byzance. Elle y trouva un grand nombre de fidèles qui fuyaient comme elle les cruautés du tyrannique empereur. Mais, lorsque le tribun eut été informé de son départ, il courut demander aide et protection à Maximien, et, prenant avec lui une troupe de soldats, il monta sur un autre vaisseau, et poursuivit longtemps sur mer la servante du Christ. Il avait déjà parcouru près d'un millier de stades, quand il s'éleva tout à coup un vent contraire, qui repoussa son navire, et fit même périr dans les flots irrités plusieurs de ses satellites.

Cependant, vers le milieu de la nuit, l'esprit malin apparut à ceux qui naviguaient avec la bienheureuse Natalie; il montait une espèce de vaisseau dans lequel on croyait voir aussi des passagers; et imitant la voix du pilote, il leur dit : « D'où venez-vous, et où prétendez-vous vous rendre? » Ceux-ci répondirent : « Nous venons de Nicomédie. nous nous rendons à Byzance. » Le faux pilote leur dit : « Vous vous trompez complétement de route; détournez le vaisseau vers la gau-

che. » Or il disait cela afin de les entraîner au sein des mers et de les perdre. Les passagers, croyant qu'on leur indiquait la véritable route, ordonnèrent aux matelots de tendre les voiles dans le sens indiqué par l'esprit de ténèbres. Mais tout à coup le bienheureux Adrien leur apparut, porté lui aussi comme sur un navire, et leur cria : « Vous avez bien navigué jusqu'à présent; n'écoutez pas cet imposteur, car il veut vous perdre. » Aussitôt le malin esprit disparut. Alors Natalie se levant, aperçut le bienheureux Adrien qui la précédait, et elle s'écria : « Voici mon époux et mon seigneur Adrien ; c'est lui-même que je vois. » Le saint disparut au même moment. Le vent était propice, et il les conduisit bientôt à Argyropolis, qui est à côté de Byzance; en sorte qu'ils arrivèrent promptement au lieu où reposaient les corps des saints martyrs.

La bienheureuse Natalie étant descendue du vaisseau, s'approcha de ces saintes dépouilles, et déposa la main du martyr sur son corps, et s'étant mise à genoux, elle pria durant de longues heures. S'étant ensuite levée, elle salua tous les frères et toutes les sœurs, et se recommanda à leurs prières. Les fidèles l'engagèrent vivement à prendre du repos ; car elle était brisée par la fatigue du voyage. Mais voici que, pendant son sommeil, le bienheureux martyr lui apparut et lui dit : « Paix à toi, servante du Christ et fille des martyrs ! Viens maintenant avec nous, viens recevoir la récompense que tu as méritée. » Et Natalie rendit aussitôt son âme au Seigneur. Quand les fidèles voulurent la réveiller, ils s'aperçurent qu'elle avait cessé de vivre, et qu'elle était allée au Christ. Se levant donc aussitôt, ils se mirent en prières, et ils la déposèrent, avec beaucoup de respect et d'attention, auprès de trois martyrs dans cet édifice qui était construit en forme de dôme. C'est là qu'ils se renfermèrent eux-mêmes en grand nombre pour vaquer au jeûne et à la prière et servir Dieu, après avoir renoncé à tous les biens de ce monde. Les bienheureux martyrs ont souffert pour le Christ, le vingt-sixième jour du mois

d'août, dans la ville de Nicomédie, sous l'empire du cruel Maximien, et sous le règne de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui sont dus l'honneur et la gloire dans tous les siècles des siècles. Amen.

LX.

LES ACTES DE SAINT JANVIER, ÉVÊQUE.

(Sous la persécution de Dioclétien.)

Ces Actes ont été publiés et annotés par le savant Mazzochi, dans son *Kalendarium Neapolitanæ Ecclesiæ.*

Au temps de l'empereur Dioclétien, Constantin étant consul pour la cinquième fois et Maximien pour la septième, il s'éleva une violente persécution contre les chrétiens. Dans l'Église formée en la ville de Misènes vivait un diacre nommé Sossius, homme d'une rare prudence et d'une très-grande sainteté. Il était âgé de trente ans environ. Les violences des païens l'empêchaient, il est vrai, de se montrer en public ; mais il savait se rendre secrètement auprès des fidèles, la nuit comme le jour, afin de les fortifier à l'approche des derniers combats, et de travailler aussi à la conversion des infidèles, qu'il attirait en grand nombre à la foi du Christ. Le bienheureux Janvier gouvernait en ces jours l'Église de Misènes, et Sossius lisant devant lui, dans un jour de fête, le saint Évangile de Dieu, l'évêque aperçut tout à coup, sur la tête du saint diacre, une flamme qui s'élevait vive et brillante, et que personne autre ne vit à ce moment. A ce signe, l'évêque Janvier reconnut que Sossius serait martyr ; et baisant avec joie cette tête qui devait souffrir pour le Christ, il lui fit part de son pressentiment et rendit grâces au Seigneur.

Peu de jours après, Dracontius, juge de la Campanie, était informé de leurs paroles et de leurs actes. Il donna l'ordre

aussitôt de les arrêter et de les amener devant son tribunal. Les satellites n'ayant trouvé que Sossius, le conduisirent en présence du juge. Dracontius commanda de le jeter dans un noir cachot, jusqu'au jour où se ferait l'interrogatoire. Sossius fut aussitôt chargé de chaînes et gardé par les soldats dans sa prison. Lorsque le bienheureux Janvier apprit que le saint diacre était dans les fers, il s'empressa d'accourir, avec son diacre Festus et son lecteur Désidérius, afin de consoler le confesseur du Christ. Étant entré dans le cachot, l'évêque s'écria, à la vue du bienheureux Sossius : « Comment peut-on tenir ainsi enchaîné l'homme de Dieu, sans qu'il soit accusé d'aucun crime ? » Les gardes, qui entendirent ces paroles, se hâtèrent de les rapporter au juge, en lui disant : « Ces hommes, que par l'ordre de ta Puissance nous devions arrêter, sont venus à la prison et se sont écriés : « Comment « peut-on tenir ainsi enchaîné l'homme de Dieu, sans qu'il « soit accusé d'aucun crime ? » Le juge ordonna aussitôt de les saisir et de les amener devant son tribunal. On les trouva encore auprès du diacre Sossius, et ils n'hésitèrent pas à se rendre devant le juge.

Dès qu'ils furent arrivés, Dracontius, assis sur son siége, interrogea ainsi le bienheureux évêque Janvier : « Dis-moi, ô homme, de quelle religion es-tu ? » Janvier répondit : « Je suis chrétien et évêque. » Le juge dit : « De quelle ville ? » Janvier répondit : « De l'Église de Bénévent. » Le juge dit : « Et ceux-ci, que sont-ils pour toi ? » Janvier répondit : « L'un est mon diacre, et l'autre lecteur. » Le juge dit : « Et ils se déclarent aussi chrétiens ? » Janvier répondit : « Assurément, car si tu les interroges, j'ai en Jésus-Christ la ferme espérance qu'ils s'avoueront véritablement chrétiens. » Interrogés par le juge, ils répondirent en effet : « Nous sommes chrétiens, et prêts à mourir pour l'amour de notre Dieu. » Alors le juge, plein de colère, dit au bienheureux évêque Janvier et à ses compagnons : « Approchez et offrez aux dieux des libations comme le veulent les empereurs ; vous pourrez ensuite vous

retirer sains et saufs. » Janvier répondit : « Chaque jour nous offrons à Jésus-Christ, notre tout-puissant Seigneur, un sacrifice de louange ; mais jamais nous ne sacrifierons à vos dieux impuissants. » Entendant cette réponse, le juge commanda de les reconduire en prison, et de préparer l'amphithéâtre pour le jour suivant, afin de les livrer aux ours avec le bienheureux Sossius.

Le lendemain, l'amphithéâtre de la ville de Pouzzoles ayant été préparé selon les ordres du juge Dracontius, les saints furent conduits dans l'arène. On n'attendait plus que le juge lui-même qui, retenu par les affaires publiques, tardait beaucoup à venir. Enfin l'arénarius vint le trouver à son tribunal, et lui dit : « Seigneur, l'heure est trop avancée ; il sera difficile d'entendre les accusés à l'amphithéâtre. » Alors le juge Dracontius ordonna que les saints lui fussent amenés, et s'étant assis, il dicta leur sentence en ces termes : « Nous ordonnons que l'évêque Janvier, les diacres Sossius et Festus, et Désidérius le lecteur, qui se déclarent chrétiens et méprisent nos commandements, subissent la peine capitale.

Comme on conduisait les martyrs au supplice, Proconsulus, diacre de l'Église de Pouzzoles, et deux laïques nommés Eutychis et Acutius, qui se trouvaient au milieu de la foule, s'écrièrent tout d'une voix : « Quel crime ces hommes ont-ils commis, pour que le juge ordonne de les mettre à mort ? » On rapporta ces paroles à Dracontius, qui commanda sur l'heure même de les arrêter, et de leur trancher la tête avec les saints martyrs. Sur leur route un pauvre vieillard, qui se trouvait dans une extrême indigence, s'approcha d'eux, espérant recevoir quelque bienfait des saints martyrs. Il se jeta aux genoux du bienheureux Janvier, le suppliant de vouloir bien lui donner un de ses vêtements. Le saint évêque dit à ce vieillard : « Lorsque l'on déposera mon corps dans la sépulture, tu prendras l'orarium dont je me servirai pour bander mes yeux ; car je te le donne. »

La mère du bienheureux Janvier, qui était alors dans la

cité de Bénévent, avait vu en songe, trois jours auparavant, l'évêque son fils qui, porté dans les airs, montait au ciel. S'étant réveillée, elle demandait à ses suivantes ce que cela pouvait être, lorsqu'on vint tout à coup lui annoncer que l'évêque Janvier avait été jeté dans les fers pour la cause du Christ. Pleine d'émoi à cette nouvelle, elle se prosterna la face contre terre pour prier le Seigneur, et rendit l'âme.

Lorsque les saints furent arrivés au lieu où ils devaient périr par le glaive (c'était auprès d'une solfatare), saint Janvier fléchit les genoux et fit cette prière : « Seigneur, Dieu tout-puissant, je remets mon âme entre vos mains. » Et se levant, il prit son orarium, le lia sur ses yeux, et se mettant à genoux, porta la main à sa tête, avertissant en même temps le bourreau de frapper. Ce dernier donna de son épée avec tant de force, qu'il trancha d'un même coup la tête et un doigt de la main du saint martyr. Tous les autres furent à l'instant même décapités, et reçurent ainsi la couronne éternelle. Après sa mort, saint Janvier apparut au vieillard, et lui donnant l'orarium dont il s'était servi pour couvrir ses yeux, il lui dit : « Voici que je te rends ce que je te dois ; prends donc ce que je t'ai promis. » Cet homme ayant reçu l'orarium, le cacha avec un grand respect dans son sein. Cependant le bourreau et les gardes se moquaient du vieillard et lui disaient : « As-tu reçu ce que t'avait promis celui qui vient d'être décapité ? » Mais il leur répondit : « Certainement ; » et il leur montra l'orarium. Ils le reconnurent à leur tour, et demeurèrent dans un grand étonnement.

Les chrétiens des diverses villes de la province surveillaient de loin les corps des saints, afin de les enlever pendant la nuit et de les ensevelir chacun dans leur cité. Ils prenaient des précautions pour n'être point vus ; et la nuit venue, comme tous les gardes étaient plongés dans le sommeil, le bienheureux Janvier apparut à un de ceux qui se disposaient à emporter les saints corps, et lui dit : « Frère, lorsque tu enlèveras mon corps, recherche avec soin le doigt de ma main

qui a été tranché avec ma tête, et place-le avec mes autres dépouilles. » Il fut fait comme le saint l'avait prescrit. Les précieuses dépouilles qui gisaient dans la solfatare (où plus tard l'on éleva une basilique à saint Janvier), furent secrètement emportées, la nuit, par ceux qui désiraient de ces saints martyrs faire leurs patrons et leurs protecteurs. Les Napolitains trouvèrent moyen, par la permission divine, de choisir le corps du bienheureux martyr Janvier, afin qu'il fût leur intercesseur auprès du Christ.

Dans la suite, les temps étant devenus plus tranquilles, le vénérable évêque de Naples, suivi de tout le peuple pieux de la cité, fit la translation de ces précieuses dépouilles dans la basilique où elles reposent encore aujourd'hui, et produisent même de nos jours, par la grâce de Jésus-Christ, des œuvres merveilleuses et innombrables dues au mérite du saint martyr. On célèbre la fête du bienheureux Janvier le treize des calendes d'octobre.

LXI.

LE MARTYRE DE SAINTE FAUSTA ET DE SES COMPAGNONS

(Sous la persécution de Dioclétien.)

Les Bollandistes nous ont fourni ces Actes.

L'empereur Maximien ayant appris qu'une jeune vierge de treize ans, du nom de Fausta, fille du protecteur Gemellus venait de perdre ses parents, et qu'on l'élevait dans la doctrine des chrétiens, donna l'ordre à un des premiers officiers du palais, nommé Évilasius, de se rendre à Cyzique pour y rechercher la jeune épouse du Christ et lui persuader de sacrifier aux dieux. Si elle refusait, on devait la précipiter dans la mer. Évilasius étant arrivé à Cyzique, se fit amener cette jeune fille d'un âge si tendre encore, et la pressa très-

vivement de sacrifier aux idoles. Mais Fausta lui dit : « O Évilasius, je ne sacrifierai jamais à des divinités sourdes et aveugles, qui sont l'œuvre de la main des hommes ; car j'ai pour époux le Sauveur Jésus-Christ qui est dans les cieux, et que je ne puis pas abandonner sans perdre la récompense qu'il m'a promise. » Évilasius lui répondit : « Écoute-moi, Fausta, comme si j'étais ton père, et consens à sacrifier à notre grand dieu Jupiter, à l'invincible Mars, à Apollon, à Esculape ; tu le feras d'ailleurs, j'en suis assuré, quand tu sauras quelle sentence a été portée contre toi. » Fausta répondit : « Ne me crois pas assez folle pour t'obéir ; je suis jeune, il est vrai ; mais mon esprit est plein de force et mon cœur tout dévoué à Dieu. » Alors Évilasius commanda de lui raser la tête, pour lui faire honte ; et comme on l'entraînait, elle tenait ses regards attachés au ciel, où elle voyait Jésus-Christ qu'elle aimait. Évilasius dit ensuite à ses ministres : « Placez devant cette jeune fille les instruments de la torture ; car si elle ne les voit pas de près, elle ne voudra jamais consentir à sacrifier. » Les bourreaux obéirent à cet ordre, et présentèrent à Fausta : « tous leurs instruments de suplice. Alors Évilasius dit à Fausta : « Tu vois ces instruments qui serviront à te tourmenter ? » Fausta répondit : « Je les vois ; mais mon âme n'en est pas effrayée, ô cruel et sanguinaire Évilasius ! »

Le juge irrité ordonna aussitôt de la suspendre au chevalet et de commencer à la tourmenter. Pendant la torture, la jeune vierge leva les yeux au ciel et dit : « Seigneur Dieu, Père de notre Sauveur Jésus-Christ, qui avez assisté les trois enfants dans la fournaise ardente, préservé Daniel de la gueule des lions, conduit Moïse à travers la mer Rouge comme sur la terre ferme, retiré Pierre des eaux et brisé ses chaînes ; vous dont le seul regard fait trembler la terre, soyez-moi propice, malgré mes péchés. » A l'instant même des éclairs brillèrent dans le ciel, et la foudre frappa plusieurs des spectateurs. Évilasius, témoin de ce prodige

qu'il attribuait à la magie, craignait d'en être victime, ainsi que ses ministres, et il s'écria : « Fausta, tu as voulu me tromper et m'effrayer en te livrant devant moi à ton art magique. » Fausta répondit : « Évilasius, écoute-moi, fais travailler à une statue qui ait ma ressemblance, commande ensuite d'employer contre elle tous les genres de torture. » Évilasius se réjouissant à la pensée qu'il obtiendrait quelque consentement de la vierge par cette condescendance, ordonna que l'on se mît aussitôt à l'œuvre pour faire la statue. Quand elle fut terminée le juge dit à Fausta : « Voilà cette image, elle a été faite comme tu le désirais ; maintenant dis-nous quelle est ta pensée. » Fausta lui répondit : « Si tu étais sage et prudent, tu comprendrais mon intention. » Évilasius dit : « Je t'affirme, par tous les dieux et par le salut de l'empereur, que je l'ignore complétement. Dis-moi donc ton dessein. Fausta répondit : « O Évilasius, celui qui frappe et tourmente mon image, peut-il lui nuire, et ne perd-il pas vainement toute la peine qu'il se donne ? » Évilasius dit : « O dieux ! cette jeune fille se moque de moi. » Fausta répondit : « Je n'ai pas voulu t'insulter, mais te montrer seulement que tu ne gagnes rien à vouloir me torturer ; car de même que cette statue ne sent aucun des mauvais traitements qu'on lui inflige, de même je suis aussi insensible à tes tourments ; tu perds ta peine ; redouble encore, si tu le veux, la violence des supplices : mon corps est en ton pouvoir ; mais Dieu seul a puissance sur mon âme. »

Évilasius ayant entendu cette réponse, ordonna d'apporter un coffre en bois, d'y enfermer la vierge chrétienne et d'enfoncer çà et là de longs clous, afin de la transpercer dans toutes les parties de son corps ; mais la bienheureuse Fausta se mit à chanter, dans cette espèce de cercueil, ces paroles : « Je ne craindrai pas la souffrance, parce que, Seigneur, vous êtes avec moi. »

Les bourreaux se lassaient d'enfoncer les clous dans le bois, tandis que la martyre disait d'une voix haute : « Jé-

sus-Christ, secourez-moi dans mon épreuve. » Une force divine arrêtait aussitôt leurs efforts. Ils se retirèrent donc, et vinrent dire à Évilasius : « Cette femme que tu nous as donnée à tourmenter, nous résiste toujours; depuis la première heure jusqu'à la sixième, nous n'avons cessé d'enfoncer des clous dans le coffre qui la renferme ; nous en avons pris d'une plus grande longueur, mais ils n'ont pu l'atteindre; nous avons mis du feu autour d'elle, mais elle n'a cessé de chanter ces paroles : « Lors même que je passerai par le feu, il ne pourra me brûler. » Évilasius entendant ce qu'on lui rapportait, se trouvait fort embarrassé pour vaincre la résistance de la vierge et lui faire sentir les rigueurs de sa colère. Il lui dit : « Fausta tu as voulu me tromper par tes opérations magiques ; je suis, il est vrai, âgé de quatre-vingts ans, mais je n'ai jamais vu de pareils prodiges. Maintenant je te le jure par le salut de l'empereur et par tous les dieux, je ne te ferai aucun mal, si tu consens à sacrifier. » Un moment après, il ajouta : « Je sais aussi que je serai englouti dans les flots à cause de toi, et je souffre en ce moment, parce que je combats ton Dieu. Dis-moi donc toute la vérité. »

Fausta commença alors à lui parler en ces termes : « Évilasius, si je te dis la vérité et que tu en éprouves de la colère tu ne pourras me maltraiter ; permets-moi de te parler à cette condition. » Le juge le lui accorda. Fausta dit aussitôt : « Écoute-moi avec une grande attention ; car ce que je vais te révéler est de la plus haute importance, comme tu le verras toi-même. Dans peu de temps je t'aurai persuadé d'entrer dans ma religion. » Évilasius entendant ces paroles de la bienheureuse Fausta, se retira avec elle dans un lieu secret, et recueillit de sa bouche les paroles du salut. Elles firent sur son esprit une telle impression, que se voyant païen et adorateur des idoles, il fut presque résolu d'embrasser la vie des chrétiens. Fausta lui disait : « Notre Dieu est tout-puissant ; c'est lui qui récompense les justes et punit les méchants; il renverse les idoles, et montre à toute la terre que vos dieux ne

sont que des démons. S'il a en horreur les vices des hommes et s'il les châtie par des fléaux, il préserve de tout mal ceux qui aiment les vertus célestes, qui gardent la chasteté ainsi que ses autres commandements ; lui seul est le Dieu véritable ; nous mourons tous sur cette terre, mais nous avons en lui une vie nouvelle. »

Évilasius comprenant alors combien est grande la miséricorde du Seigneur, ouvrit son âme à l'Esprit-Saint, et commença à goûter la vérité. Déjà la puissance de l'empereur ne lui inspirait plus aucune crainte ; il n'exagérait plus sa charge de préfet, et donnait même des ordres pour adoucir la sévérité des lois. Cependant un de ses officiers, voyant son changement, se rendit en hâte auprès de l'empereur et lui dit : « Évilasius préfère à ton service celui du Christ, et bientôt il sera chrétien, si ta puissance ne parvient pas à l'arrêter. » Maximien, transporté de colère, fit appeler le préfet du prétoire et lui dit : « Jure-moi par les dieux que tu ne te livreras pas aux adorateurs du Christ. » Le préfet du prétoire fit le serment, et partit pour Cyzique afin d'arrêter Évilasius. Arrivé dans cette ville, cet envoyé de l'empereur l'interrogea et lui dit : « Misérable, comment as-tu osé renier les dieux et te donner à ces chrétiens insensés ? » Évilasius répondit : « Par le Fils du Très-haut, je te le dis, tu seras heureux, si tu veux reconnaître le Dieu vivant et éternel ; car tous les autres dieux ne sont que des démons. » Le préfet du prétoire entendant ces paroles fermes et le serment solennel qui les accompagnait, fut saisi d'effroi, parce que lui-même sacrifiait aux dieux ; mais la colère bientôt l'emportant, il fit suspendre Évilasius au chevalet, et ordonna de le tourmenter cruellement.

Celui-ci cependant criait à haute voix : « O Fausta, douce colombe du Christ, toi qui es pure et sans tache, invoque pour moi ton époux, quoique je t'aie fait cruellement souffrir. C'est par toi que j'ai connu le Fils de Dieu ; tu m'as tiré des ténèbres, tu m'as conduit à la lumière, tu m'as délivré de l'esclavage du diable ; viens à moi comme une mère, prends-moi

dans tes bras, donne-moi le lait comme à un enfant; ne rougis pas de ma vieillesse ; désormais je veux être d'en haut, et ne plus tenir à la terre que je méprise. Que le souvenir des tortures que je t'ai infligées ne t'empêche pas de me secourir ; mais au contraire qu'il soit pour moi, ô ma dame et ma maîtresse, le motif de mon espérance au jour du salut. » Fausta entendant ces prières d'Évilasius, oublia tout ce qu'elle avait souffert par ses ordres, et dit : « O mon Dieu, accordez-moi le bienfait de votre grâce, et daignez recevoir Évilasius au nombre des brebis de votre bercail, afin qu'il soit compté un jour au nombre des justes. »

Le préfet du prétoire entendant les paroles que la bienheureuse Fausta adressait à Évilasius, ordonna de la faire comparaître devant son tribunal. Les bourreaux ouvrirent la prison, où la vierge jeune et délicate se tenait en prières. Elle y avait opéré déjà de nombreux prodiges. Les cruels soldats l'entraînèrent toute nue et sans voile, pour la couvrir d'ignominie ; mais elle marchait d'un pas joyeux et comme une véritable épouse du Christ. Le préfet du prétoire lui dit : « Fille méchante et perverse, tu as donc travaillé contre toutes les lois de l'honnêteté à nous enlever un prêtre de nos dieux pour lui faire adorer ton Christ ! » Fausta répondit : « J'ai la confiance que mon Dieu, qui a rendu Évilasius le fils de la vérité, lui qui était auparavant le père des démons, t'appellera toi aussi à la connaissance de son nom. » Le préfet dit : « Ne crois pas qu'Évilasius te suive dans ta secte, et pour ce qui est de toi, j'exposerai bientôt tes membres au soleil, que tu ne veux pas adorer. » Fausta répondit : « Mon corps est entre tes mains, fais ce qu'il te plaira. » Le préfet irrité de cette réponse commanda de percer les talons de la jeune vierge et d'y enfoncer des clous en fer. Lorsqu'on eut exécuté cet ordre, la servante du Christ sembla n'éprouver aucune douleur ; car elle était soutenue par la puissance divine. Le préfet voyant que ce supplice la trouvait insensible, dit à ses officiers : « Si quelqu'un parmi vous peut imaginer

une torture plus cruelle, qu'il la propose, et il sera récompensé.

Alors un nommé Claudius s'écria : « Qu'elle soit livrée aux bêtes. » Le préfet donna l'ordre aussitôt d'amener pour le lendemain les bêtes féroces. Lui-même se rendit ce jour-là à l'amphithéâtre, où les bourreaux entraînèrent la vierge chrétienne, dépouillée de ses vêtements. Aussitôt on lâcha contre elle une lionne, qui courut se jeter à ses pieds comme pour l'adorer. Le préfet, à cette vue, commanda de lâcher toutes les bêtes à la fois ; mais elles accoururent ensemble se prosterner aussi aux pieds de Fausta. Voyant ce nouveau miracle, le préfet ordonna de la traîner au dehors dans l'état de nudité où elle se trouvait. Mais comme on l'entraînait, la vierge s'écria :» Seigneur Jésus-Christ, couvrez l'œuvre de vos mains. » A l'instant même un nuage descendu du ciel la couvrit comme l'épouse du Christ. Cependant le préfet répétait à ses offi-
» ciers : Si quelqu'un parmi vous peut trouver une peine encore plus forte contre cette chrétienne, je le ferai récompenser largement. » Un certain Eusèbe lui dit alors : » Donne-moi tout pouvoir sur cette femme, et je saurai bien lui persuader de sacrifier. » Il se fit apporter, en effet, un grand nombre de clous, et les enfonça à la tête, au front, sur tout le visage, sur la poitrine et les jambes de Fausta ; et bientôt la vierge chrétienne fut couverte de ces clous comme la semelle des chaussures des soldats.

Pendant ce supplice, la bienheureuse Fausta priait et disait : « Seigneur Jésus-Christ, qui vivez et régnez dans tous les siècles, vous le soleil de justice sur cette terre, qui ne connaissez point de couchant, vous la couronne des saints, qui avez daigné m'appeler à votre service, malgré mes péchés, accordez à ce préfet, adorateur des idoles, la grâce de connaître que vous seul êtes Dieu. » Eusèbe cependant, voyant qu'il était vaincu par une jeune fille, ordonna d'apporter une grande chaudière, qu'il fit remplir de poix et de bitume ; et quant elle fut embrasée par les flammes, il

commanda d'y jeter Fausta et Évilasius ; mais ayant l'un et l'autre commencé à réciter des psaumes, la chaudière fut refroidie en un instant. Le préfet, voyant alors que la confiance des chrétiens avait reçu sa récompense, s'écria : « O Dieu qui avez réuni Évilasius à votre colombe Fausta, daignez me recevoir avec eux, afin que je complète cette trinité. » La bienheureuse Fausta dit aussitôt : « Seigneur, qu'il en soit ainsi ; montrez votre miséricorde, et faites promptement éclater votre puissance. » Elle parlait encore, que déjà les cieux étaient ouverts, et le Fils de Dieu apparut sur les nuages, entouré de l'armée céleste et de la troupe resplendissante des élus.

Le préfet, témoin de ce prodige, cria au Seigneur, en disant : « Dieu tout-puissant, recevez-moi comme Évilasius dans le sein de votre épouse. » Et courant près de la chaudière, il leva les yeux, et s'y jeta lui-même, en s'écriant : « Au nom du Père, du Fils et Saint-Esprit, moi aussi je suis à vous. » Fausta, pleine d'allégresse en voyant ses vœux exaucés, saisit le préfet par la main ainsi qu'Évilasius, et la douleur ne put les atteindre. Elle dit alors d'une voix haute : « Me voici entourée des miens, comme une vigne abondante en fruits ; c'est ce qu'a dit le Seigneur lui même : Là où deux ou trois se rassemblent en mon nom, je me trouve au milieu d'eux. » Quand elle eut parlé, on entendit une voix qui descendait du haut des airs et qui disait : « Venez, le Père céleste vous demande. » Ils entendirent avec joie cette annonce, et rendirent l'esprit tous trois, au même moment. C'était le douzième jour des calendes d'octobre.

L'empereur Maximien, apprenant ce qui était arrivé à Évilasius et à son préfet, se mit à maudire ses dieux, Apollon, Mars et Esculape, qui n'avaient pu préserver ses serviteurs de la séduction des chrétiens. Les fidèles du Christ qui avaient été présents à l'interrogatoire et témoins du martyre, se hâtèrent d'enlever les corps des bienheureux, et les ensevelirent en chantant des hymnes d'allégresse ; ils retour-

nèrent ensuite dans leurs demeures, louant et bénissant le Seigneur Père, le Fils et le Saint-Esprit, à qui sont dus honneur, gloire et puissance dans tous les siècles des siècles. Amen.

LXII

LES ACTES DE SAINT DÉMÉTRIUS, MARTYR.

(Sous la persécution de Dioclétien.)

Ces Actes sont extraits de la collection des Bollandistes.

L'empereur Maximien, appelé aussi Hercule, après avoir soumis à la domination romaine les Goths et les Sarmates, était retourné à Thessalonique, et cet ennemi de Dieu, plongé toujours plus avant dans les erreurs des Gentils, faisait alors son séjour dans cette ville. A cette époque, le culte insensé des idoles jouissait d'une grande puissance, et se trouvait partout entouré des plus grands honneurs. Les ministres des faux dieux poursuivaient ceux qui confessaient que le Christ est Fils de Dieu, et livraient impunément aux plus affreux supplices les adorateurs de la véritable sagesse. Parmi leurs victimes se trouve le bienheureux Démétrius, qui, méprisant toute crainte servile, manifestait très haut les sentiments de son cœur. Depuis sa jeunesse, il avait mené une vie pure et irréprochable ; de sa bouche sortaient toujours des paroles de salut, qu'il adressait avec une grande ferveur et une sainte liberté à tous ceux qu'il rencontrait, suivant ce que dit l'apôtre Paul au bienheureux Timothée : « Presse-les à temps et à contre-temps. »

Le très-saint Démétrius était issu d'une famille sénatoriale. Il avait d'abord exercé la charge d'excepteur ou intendant des troupes, et fut depuis élevé à la dignité de proconsul de la Grèce. L'empereur Maximien l'avait même honoré des

insignes consulaires. Pour lui, méprisant toutes ces pompes mondaines, il n'avait jamais à la bouche que de saints discours ; il expliquait à ceux qui voulaient l'écouter comment, par la venue du Verbe de Dieu dans la chair, l'homme, perdu jadis et enseveli dans la mort du péché, avait été délivré de l'erreur, et lavé de toutes ses iniquités. Il montrait que c'est ce Verbe divin qui fait resplendir partout la lumière de la vérité et rend libres les âmes de ceux qui croient en lui. « La justice, la mansuétude, la paix, la charité, l'accompagnent, disait Démétrius ; il permet d'espérer en une vie future ; il ordonne de mépriser les biens terrestres, parce qu'il peut accorder ceux qui sont éternels et incorruptibles ; il promet aux siens la résurrection d'entre les morts et l'entrée du paradis. »

Le bienheureux martyr Démétrius enseignait publiquement ces grands mystères, et confirmait par toutes ses actions cette sublime doctrine. Aussi une multitude de gentils se rassemblait autour de lui sous les voûtes souterraines des bains publics et auprès du portique d'Énée, situé au côté occidental du grand forum de Thessalonique. Le bruit de ses prédications se répandit bientôt dans la ville entière, et même dans le pays circonvoisin. Alors les soldats de l'empereur et les licteurs publics auxquels il avait été ordonné de rechercher les chrétiens, se saisirent de Démétrius, qui, loin de fuir ou de se cacher, célébrait en ce moment avec ses frères, selon la coutume, les rites sacrés de la religion. Ils l'emmenèrent devant Maximien, l'ennemi de Dieu, comme une grande prise, voulant lui prouver par là quelle diligence ils avaient mise dans leurs recherches, puisque le plus illustre des chrétiens n'avait pu leur échapper.

Or l'empereur, désireux en ce moment d'assister aux jeux publics, se dirigeait vers le théâtre de la ville, qui est appelé Stade. Il s'y trouvait, pour son usage, une sorte de loge faite de grandes pièces de bois et comme suspendue, qui lui permettait, ainsi qu'à ceux qui l'accompagnaient, de voir sans

danger ces luttes où l'on répandait le sang humain ; et ce spectacle était un de ses plaisirs favoris. Maximien aimait surtout à voir combattre un gladiateur nommé Lyæus, vandale de nation, et d'une force si prodigieuse que non-seulement à Rome, mais aussi à Sirmium et à Thessalonique, il terrassait et mettait à mort tout adversaire qu'on lui opposait, avec une puissance et une dextérité qui ne pouvait lui venir que d'un long et fréquent exercice.

Comme personne n'osait se mesurer avec ce redoutable lutteur, l'empereur l'avait en grande affection et lui parlait toujours d'un visage riant. Il le louait, il admirait la vigueur de ses membres, et se glorifiait de la force musculaire de ce barbare comme de quelque grand avantage. Maximien venait d'arriver au stade et descendait de son char, lorsque les satellites qui conduisaient le bienheureux Démétrius s'avancèrent pour le lui présenter. Il avait, en effet, demandé à ses gardes si l'accusé persistait à adorer le Christ, et ayant appris qu'il osait même exhorter les autres à embrasser le même culte, il avait ordonné qu'on le lui amenât.

Voyant alors paraître cet homme illustre qui se reconnaissait hautement chrétien, et qui semblait disposé à tout souffrir pour le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, il ne put s'empêcher d'admirer sa constance et le calme de sa physionomie, qui était d'une grande beauté ; mais ne voulant pas se distraire du spectacle qui allait commencer, il fit enfermer le vénérable martyr dans une des salles souterraines qui avoisinaient les bains publics. En y entrant, le serviteur du Christ aperçut un énorme scorpion qui se dressa de terre sous ses pieds, voulant le piquer avec sa queue. Le bienheureux fit un signe de croix sur la hideuse bête, qui périt aussitôt. L'Ange de Dieu parut alors, et plaçant une couronne sur la tête du martyr, lui dit : « Athlète du Christ, sois fort et robuste dans le combat qui t'attend. »

L'empereur entra cependant au théâtre et s'assit sur son estrade. Ayant fait introduire par les appariteurs le gla-

diateur Lyæus, il demanda aux assistants si quelqu'un voulait se mesurer, en combat singulier, avec cet homme, promettant pour encouragement, outre le prix accoutumé, une forte somme d'argent. Un jeune adolescent d'une rare beauté, et qui ne portait encore sur son agréable visage qu'une barbe naissante, se présenta aussitôt. Il s'appelait Nestor, et connaissait le glorieux martyr Démétrius, parce qu'il l'avait vu opérant des miracles et entouré souvent des respects de la foule. Il s'était même auparavant rendu auprès du saint martyr, et après s'être jeté à ses pieds, il lui avait dit : « Démétrius, serviteur du Dieu vivant, je veux seul combattre avec Lyæus ; mais invoque pour moi le Christ. » Le bienheureux, traçant le signe de la croix sur le front et sur la poitrine du jeune homme, lui avait répondu : « Tu vaincras Lyæus, et tu souffriras le martyre pour le Christ. »

Nestor se rendit donc dans le stade, et ayant descendu tous les gradins, il déposa sa tunique et vint se placer devant l'empereur, qui le regarda d'abord avec une grande surprise, et lui dit après avec douceur : « Jeune homme, c'est la misère sans doute, qui te porte à cette témérité de vouloir seul combattre contre Lyæus, afin qu'avec la victoire, si tu la remportes, tu puisses acquérir en même temps la richesse, ou, si tu es vaincu, tu mettes fin avec la vie à ta cruelle pauvreté, Mais j'ai pitié de ta jeunesse, et je veux même récompenser ton audace. Ainsi retire-toi sain et sauf avec ces présents, et n'aie pas la hardiesse de te mesurer contre ce fameux gladiateur, qui en a fait périr de bien plus forts que toi. »

Nestor ne voulut pas recevoir ce que lui offrait la munificence de Maximien, et ne fut pas troublé davantage des éloges qu'il donnait à la force prodigieuse de Lyæus ; mais il répondit : « Je ne désire pas tes richesses, ô empereur, et ce n'est pas pour les obtenir que je me présente au combat ; j'y viens seulement pour triompher de Lyæus ; et sa défaite me sera plus agréable que toutes les richesses et que la vie

même. » Entendant ces paroles, Maximien et ceux qui l'entouraient furent transportés de colère contre Nestor, dont ils ne pouvaient souffrir la jactance. L'empereur excita lui-même Lyæus au combat, lui donnant, par ses encouragements, une nouvelle audace.

A ce moment Nestor, ayant fait sur sa poitrine le signe protecteur de la croix, saisit un sabre à lame recourbée qu'on lui présentait, et, les yeux levés au ciel, s'écria : « O Dieu de Démétrius, ô Jésus-Christ, Fils bien-aimé du Père, qui avez donné à votre fidèle serviteur David la victoire sur le philistin Goliath; venez briser et confondre l'audace de Lyæus et de Maximien. » Il dit, et s'élança à travers la barrière contre son ennemi. Les deux combattants se joignirent, et Lyæus reçut dans le cœur un coup de son adversaire, qui le renversa mourant, et couvrit l'empereur de confusion. Nestor se mit à louer le Seigneur, qui avait accordé aux prières du bienheureux Démétrius la mort si prompte du barbare. Quant à Maximien, il s'était levé de son siége, dès qu'il avait vu tomber Lyæus, et disait avec tristesse, en regagnant le palais impérial : « Par tous les dieux, il faut qu'il y ait eu dans ce combat quelque maléfice ; car celui qui a été vaincu par ce jeune homme avait souvent triomphé dans des luttes bien autrement périlleuses. » Ayant fait ensuite appeler Nestor, il lui adressa ces paroles : « Dis-moi, jeune homme, quel art magique as-tu donc employé pour vaincre Lyæus, ou quels étaient les protecteurs qui sont venus à ton secours? » Nestor répondit : « Ce n'est ni l'art magique, ni aucun enchantement qui l'ont fait périr; mais le Dieu de Démétrius, le Dieu des chrétiens, a envoyé son Ange, et par ma main il a terrassé cet orgueilleux scélérat. » L'empereur irrité commanda que Nestor serait conduit hors la porte Dorée, pour y être frappé de son propre glaive, comme chrétien, par Ménutien, préfet de la cité. C'est ainsi que le bienheureux jeune homme remporta la couronne du martyre.

Quelques-uns des principaux officiers de l'empereur lui

dirent alors que Démétrius devait être regardé comme le premier auteur de la mort du gladiateur Lyæus. Maximien sentit aussitôt s'allumer sa colère, et persuadé que la rencontre qu'il avait faite du serviteur de Dieu, quand il se rendait au stade, avait été d'un mauvais augure, il ordonna qu'on le perçât à coups de lances dans la prison souterraine où on l'avait enfermé. Le serviteur du bienheureux Démétrius, nommé Lupus, était présent au martyre de son maître, et recueillit le sang dans le vêtement même de l'athlète du Christ. Il prit aussi l'anneau impérial qui ornait la main du serviteur de Dieu, et l'ayant teint de son sang, opéra par lui de nombreuses guérisons. Bientôt le bruit se répandit dans toute la ville de Thessalonique que ceux qui souffraient de quelque maladie, ou qui étaient tourmentés des démons, recevaient, par la prière du saint martyr et par la vertu de son anneau, leur entière délivrance. L'empereur l'ayant appris, ordonna du haut de son tribunal que Lupus, qui avait guéri ces malades, et quelques autres chrétiens avec lui, seraient mis à mort le jour des assises publiques.

Cependant le corps du bienheureux Démétrius, laissé sans sépulture par ceux qui l'avaient massacré, était exposé à toutes les insultes. Quelques frères animés d'un zèle pieux vinrent pendant la nuit, à cause de la crainte qu'inspirait l'empereur; et ayant relevé ces sacrées dépouilles, les ensevelirent dans la fosse même où on les avait jetées, et les couvrirent d'une grande quantité de terre, pour qu'elles n'eussent pas à souffrir des atteintes des animaux féroces. Ce saint corps fut donc laissé en ce lieu; mais bientôt des miracles s'y produisirent, des guérisons, des grâces particulières furent accordées à ceux qui s'approchaient avec foi de la tombe du martyr; et le bienheureux Démétrius devint célèbre dans toute la Macédoine et la Thessalie.

Lorsque les erreurs de l'idolâtrie furent enfin dissipées, et que la foi chrétienne eut commencé à briller de tout son éclat, il arriva que Léontius, préfet de l'Illyrie, vint à tomber

très-dangereusement malade, tandis qu'il traversait la Dacie. Ses serviteurs l'amenèrent couché dans une litière jusqu'à Thessalonique, et le déposèrent sur la terre qui couvrait les sacrés ossements du martyr Démétrius ; aussitôt qu'il eut touché cette tombe miraculeuse, il recouvra la santé. Lui et les siens se mirent alors à louer le Seigneur, et lui rendirent des actions de grâce, ainsi qu'au très-glorieux martyr qui avait fait si promptement sentir sa présence. Léontius ordonna ensuite de démolir les salles souterraines qui avaient servi de prison au serviteur de Dieu, ainsi que les bains publics et les portiques qui les avoisinaient ; il purgea ce lieu de tous les immondices qui le déshonoraient, et construisit sur le tombeau du saint, entre le stade et les nouveaux bains, un temple magnifique en son honneur, qu'il enrichit de présents somptueux.

Comme il allait retourner en Illyrie, il voulut prendre avec lui une certaine partie des reliques du martyr, afin de lui ériger un temple dans cette grande province ; mais le très-glorieux martyr lui ayant apparu pendant la nuit, lui défendit d'en rien faire. Léontius reçut alors la tunique du serviteur du Christ, qui était teinte de son sang, et une partie du linge dont il se servait pour essuyer sa sueur ; et il les déposa dans un coffret d'argent disposé pour cet usage. L'hiver était rude au moment où le préfet d'Illyrie voulait se mettre en route, et le Danube, sorti de son lit depuis assez longtemps, ne permettait pas même aux navires de tenter la traversée ; aussi Léontius se résolut d'attendre. Mais le très-glorieux martyr Démétrius lui apparut de nouveau, et lui dit : « Ne crains rien ; prends avec toi ce que tu as voulu emporter, et entre hardiment dans le fleuve. » Le préfet étant donc, dès le matin, monté sur son char, traversa le fleuve sans difficulté tenant dans ses mains les saintes reliques. Il arriva ainsi à Sirmium, et déposa le coffret d'argent et le trésor qu'il contenait dans l'église de Saint-Démétrius, qu'il fit construire non loin du temple vénérable de la martyre Anastasie, décoré,

lui-même avec une grande magnificence. Pendant la route et lorsque les chevaux du char se reposaient, Léontius avait opéré avec ces objets sacrés de nombreux miracles et des guérisons multipliées, par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et la puissance, maintenant et dans tous les siècles des siècles. Amen.

LXIII.

LES ACTES DE SAINT MARIN.

(Sous la persécution de Dioclétien.)

Les Bollandistes ont publié ces Actes.

Le saint martyr Marin, vieillard vénérable, vivait au temps de l'empereur Dioclétien, et pendant que Lysias était gouverneur de la Cilicie. Il avait reçu le jour dans la ville d'Anazarbe, métropole de la province. On le saisit tout à coup, et il fut conduit devant le gouverneur, qui se trouvait à Tarse. Ayant été interrogé, il confessa qu'il était chrétien et dévoué au Christ. Lysias lui ordonna de sacrifier, en lui promettant de la part du prince de grands honneurs et de grandes richesses. Le bienheureux Marin répondit : « Je méprise la faveur des empereurs aussi bien que ton amitié ; l'une et l'autre sont caduques et périssables ; pour moi, j'ai mis mon espérance dans le Christ mon sauveur ; je ne connais que lui, et je sais que la vie éternelle est réservée à ceux qui le suivent. C'est à cette vie que j'aspire de toutes les forces de mon âme ; aussi ne puis-je sacrifier aux idoles qui sont l'œuvre de la main des hommes. » Lysias dit : « C'est par égard pour ta vieillesse et pour tes cheveux blancs, que je souffre les injures que tu adresses aux dieux. » En même temps il le menaça de la torture, s'il ne voulait pas sacrifier. Le martyr

répondit : « Celui qui désire voir le Christ ne cède pas aux menaces, et ne s'effraie pas à l'aspect du glaive. Je méprise donc tes tourments, parce que je suis revêtu de Jésus-Christ. » Lysias dit : « La clémence du tribunal ne suffira pas, je le vois, pour ramener ce vieillard à de meilleurs sentiments. » Aussitôt par ses ordres le martyr fut dépouillé de ses vêtements, étendu à terre ; et on se mit à le battre avec des verges recouvertes encore de leur écorce ; il fut ensuite chargé de lourdes chaînes et jeté en prison.

Le lendemain, on le ramena pour un second interrogatoire. Lysias lui dit : « Réponds-moi, vieillard ; te voilà arrivé presque au terme de ta course ; tu vois même déjà les portes de la mort ; es-tu décidé enfin à sacrifier, ou voudrais-tu, par ton obstination, amener ta propre perte ? » Le bienheureux Marin répondit : « Fortifié par la foi que j'ai dans le Christ, je refuse de sacrifier aux démons ; j'honore Dieu, lui qui a fait le ciel et la terre, qui a tiré toutes choses du néant et qui gouverne le monde par sa douce providence. » Le président dit : « Ce vieillard, qui comparaît devant nous, ne veut pas se laisser persuader et méprise tous nos ordres ; qu'on le suspende par les pieds à un poteau, et que l'on perce tout son corps avec des épées. » Pendant ce supplice le martyr disait : « Voyez, Seigneur, et venez à mon aide ; donnez à votre athlète la constance, afin qu'il puisse achever la lutte sans faute et sans faiblesse. » Comme on le pressait encore de sacrifier, il dit : « Seigneur, vous qui dès ma jeunesse avez amorti en moi le feu des passions, et qui avez daigné m'appeler à ce combat, ne permettez pas maintenant que Satan me trompe et me fasse tomber. » A ce moment Lysias ordonna d'appliquer la flamme aux blessures faites par le glaive, afin de rendre plus cruelles les souffrances du bienheureux vieillard. Mais bientôt cet homme barbare, voyant tous ses efforts inutiles, porta la sentence capitale contre Marin. Les bourreaux entraînèrent le soldat du Christ hors de la ville et lui tranchèrent la tête. Son corps fut abandonné, pour devenir la proie des chiens et des bêtes

sauvages ; mais il était gardé à vue par des satellites, afin qu'il ne fût pas enlevé par les chrétiens, qui lui auraient rendu les honneurs dus aux martyrs.

Non loin de là vivaient dans la prière les bienheureux Xanthias et Saprice; or, peu de jours après la mort de Marin, au milieu d'une nuit d'orage, les gardes effrayés par les éclairs et la tempête, et par les signes éclatants qu'ils voyaient dans le ciel, ayant pris la fuite, ces hommes vénérables saisirent l'occasion qui se présentait et enlevèrent avec crainte et tremblement le saint corps. Après l'avoir décemment enseveli dans un linceul de prix, ils se hâtèrent de le porter sur le haut de la montagne voisine, dans une profonde caverne qu'ils connaissaient. C'est là qu'ils achevèrent eux-mêmes leur course, et qu'ils méritèrent, après les luttes d'une glorieuse confession, de reposer auprès de l'athlète du Christ, dans ce lieu appelé Rhadamnus, à six milles à peu près de la ville d'Anazarbe, jouissant de la récompense promise aux victorieux par le Sauveur, à qui soit la gloire et la puissance dans les siècles des siècles ! Amen.

LXIV.

LE MARTYRE DES SAINTS DONAT, ROMULUS, SYLVAIN, VÉNUSTUS ET HERMOGÈNE.

(Sous la persécution de Dioclétien.)

Les Bollandistes ont publié ces Actes.

En ce temps-là, sous le règne des empereurs Dioclétien et Maximien, il fut décrété que l'on poursuivrait avec la plus grande rigueur dans toutes les villes et les bourgades ceux qui s'appelaient chrétiens, afin de les obliger à renier la foi du Christ. Le président Victorien, envoyé par les princes, se

rendit alors à Sirmium pour persécuter les fidèles, et commença ses poursuites par les membres du clergé. Sur son ordre le saint diacre Donat, qui était attaché à l'Église de Singidunum, fut saisi par les satellites et jeté dans un cachot. Le lendemain, dès la pointe du jour, le président se l'étant fait amener, lui dit : « Donat qui a pu te persuader de renoncer au culte des dieux que nous honorons, ainsi que nos empereurs ? » Le bienheureux Donat répondit : « Je n'adore pas tes dieux sourds et muets ; car je ne rends mes hommages qu'à mon Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu vivant, qui est le seul Dieu véritable et tout-puissant. » Le président Victorien dit tout en colère : « Laisse donc là ces folies. » Le bienheureux Donat répondit : « Tu est fou,et tes maîtres sont des insensés. » Transporté de fureur en entendant cette réponse, le président commanda de la garroter, et prononça contre lui la sentence capitale.

Ce juge cruel frappa de la même condamnation un prêtre de l'Église de Sirmium, nommé Romulus. Ce prêtre avait combattu généreusement pour la foi et pour le salut du peuple qui lui était confié, avec le vaillant athlète du Christ, le bienheureux diacre Donat. Un autre diacre de la même église, appelé Sylvain, refusant d'adorer les idoles et d'obéir aux décrets impies des empereurs, fut aussi livré par Victorien aux plus affreux supplices, et mérita par sa constance la couronne éternelle. Tant de cruautés ne pouvant toutefois satisfaire la rage du président, il résolut, afin de faire plus de victimes, de parcourir, sous prétexte de la nécessité de sa charge, les villes de son gouvernement ; et ce fut ainsi qu'étant arrivé à Civilitana, il donna l'ordre de saisir le bienheureux Vénusus, frère de saint Donat, et de l'amener devant son tribunal. Il lui dit dès qu'il l'aperçut : « Vénustus, souviens-toi que j'ai fait trancher la tête à ton frère Donat ; penses y sérieusement, et tu n'hésiteras pas à sacrifier à nos dieux, que nous vénérons tous, ainsi que nos princes ; si tu refuses, le même sort t'est réservé. » Le bienheureux Vénustus répondit avec un sourire

de dédain : « Vive mon Seigneur Jésus-Christ ! J'ignore s'il y a plusieurs dieux, comme tu le dis; car je ne reconnais qu'un seul Dieu vivant et véritable, Père, Fils et Saint-Esprit, un et trine tout à la fois. » Le président Victorien dit : « Assez de paroles : sacrifie. » Le saint martyr répondit : « Je ne sacrifie pas à tes dieux vains et impuissants ; c'est à Dieu le Père, qui règne dans les cieux, que j'offre chaque jour un sacrifice de louanges. » Alors le président, plein de fureur, ordonna à ses ministres de saisir Vénustus, de le conduire hors de la ville pour être frappé du glaive ; et l'athlète du Christ reçut le coup de la mort, pendant qu'il priait le Seigneur.

On amena ensuite au président le bienheureux Hermogène, que les satellites avaient déjà garrotté. Victorien lui dit : « Hermogène, réponds-moi : veux-tu donc aussi te laisser séduire ? » Hermogène répondit : « C'est toi, malheureux, qui es déjà séduit. » Victorien reprit : « Tu prends sans doute le nom de chrétien ? » Hermogène répondit : « Oui, je m'appelle chrétien. » Victorien dit : « Quel est ton office comme chrétien ? » Hermogène répondit : « Je suis de ceux qui ont coutume de lire au peuple l'Écriture. » Le président dit : « Quels sont les préceptes que tu lis au peuple et les voies salutaires que tu lui enseignes ? » Le bienheureux Hermogène répondit : « Ce sont les préceptes pieux et les saints enseignements de mon Seigneur Jésus-Christ, le Roi des siècles. » Le président dit : « Et quel est le Dieu que tu adores ? » Le bienheureux Hermogène répondit : « C'est le seul vrai Dieu, qui a fait le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent. » Le président lui dit : « Est-ce que nos dieux ne sont pas de vrais dieux ? » Le bienheureux Hermogène répondit : « Tes dieux sont de bois et de pierre ; ils n'ont rien de divin, et ils ne peuvent t'apporter le salut, ni sauver aucun homme. » Le président dit : « Hermogène, je te conseille de ne pas te perdre toi-même ; approche et sacrifie à nos dieux ; autrement je te ferai bientôt punir cruellement. » Le bienheureux Hermogène répondit : « Je t'ai dit déjà que je ne sacrifie

pas à tes dieux impuissants, sourds et muet. » Le président irrité ordonna alors de le jeter en prison. Les gardes se saisirent de sa personne, et l'ayant enchaîné, l'entraînèrent avec eux.

Comme ils passaient devant un temple d'idoles, l'athlète du Seigneur fit le signe du Christ et commanda avec menaces à l'esprit mauvais qui s'y cachait. Au même instant la plus grande partie du temple s'écroula, et voilà que le démon, en sortant des idoles, se mit à crier : « Qu'y a-t-il de commun entre nous et toi, homme de Dieu ? Tu viens, avant le temps, pour nous tourmenter ; » et disant ces paroles, il entra dans la fille du président, criant par sa bouche : « Si l'homme de Dieu, que vous avez jeté en prison, ne vient me chasser, je ne sortirai pas d'ici. » Le président, entendant cette déclaration, fit venir en secret Hermogène, et lui dit : « Peux-tu, Hermogène, sauver ma fille ? » Le bienheureux Hermogène lui répondit : « Moi-même, je ne le pourrais pas ; mais il me sera facile de la sauver au nom de Jésus-Christ mon Seigneur. » Le président dit : « Si cela est en ton pouvoir, comme tu l'affirmes, fais-le promptement. »

L'homme de Dieu dit alors : « Si tu veux croire en mon Seigneur Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, qui est ressuscité d'entre les morts le troisième jour, je ferai ce que je t'ai promis. » Le président répondit : « Je croirai à ton Dieu, quand je verrai ma fille délivrée. » Le bienheureux Hermogène dit : « Je sais que tu me trompes et que tu ne croiras pas, parce que ton cœur est endurci ; mais je délivrerai ta fille, à cause du peuple ici présent. » Ayant aussitôt fléchi les genoux, il pria le Seigneur en disant : « Dieu tout-puissant, vous qui connaissez toutes choses, faites, par la force de votre bras, que le démon sorte de cette jeune fille. » A ces paroles il se leva, posa la main sur la tête de la fille du président, et ayant fait le signe du Christ, il dit : « Je te commande, esprit immonde, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, de sortir de cette jeune fille, et te défends d'oser jamais la molester. » A l'instant même le démon s'enfuit, et la jeune

fille tomba comme morte. Hermogène élevant la voix, se mit à louer et à glorifier le Seigneur, qui venait de la sauver.

Le président, voyant sa fille sauvée et qui bénissait elle-même le Dieu du ciel, endurcit son cœur et lui dit : « Mon enfant, ce sont nos dieux qui t'ont délivrée. » Le bienheureux Hermogène l'entendant ainsi parler, sourit de pitié et dit : « Tes dieux sont impuissants, comme tu le seras bientôt toi-même ; ils ne peuvent même te protéger. » Victorien, ce juge inique, dit alors : « Hermogène, tu as tenu trop longtemps des discours vains et inutiles ; approche, et sacrifie aux dieux qui ont sauvé ma fille. « Le serviteur de Dieu répondit : « Vive le Seigneur mon Dieu, qui seul a pu délivrer ta fille ! C'est lui que j'adore, c'est à lui que j'offre tous mes sacrifices. » Victorien dit : « Hermogène, j'ai pitié de la beauté de ta jeunesse ; mais si tu n'obéis promptement, je vais te soumettre aux plus affreuses tortures. » Et il ordonna de l'enchaîner et de le reconduire en prison. Peu de temps après, l'ayait fait revenir devant son tribunal, il lui dit : « Hermogène, les empereurs ont ordonné que l'on sacrifiât. » L'athlète du Christ répondit : « Je ne veux pas obéir aux ordres de l'empereur, ni me soumettre à tes commandements. » Plein de fureur en entendant ces paroles, le président commanda de lui mettre un bâillon à la bouche, et de le conduire hors de la ville pour y être décapité. Quand on fut arrivé au lieu du supplice, le bienheureux martyr se jeta à genoux et pria le Seigneur Jésus de recevoir son esprit ; à l'instant il eut la tête tranchée, dans ce même lieu. Des hommes pieux vinrent bientôt pour enlever sa précieuse dépouille, qu'ils déposèrent auprès des corps des autres martyrs. Les bienheureux Donat, Vénustus et Hermogène ont consommé leur glorieuse passion le douze des calendes de septembre, au temps des empereurs Dioclétien et Maximien, sous le règne de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles ! Amen.

APPENDICE.

Nous terminons ce volume par les Actes de sainte Barbe, vierge et martyre, comme nous avons terminé le précédent par ceux de sainte Catherine d'Alexandrie. En plaçant ainsi à part ces deux intéressants documents, nous n'avons pas assurément l'intention d'infirmer leur valeur historique quant au fond et aux principaux détails ; mais la rédaction de ces Actes dans la forme où ils sont ayant été très-tardive, ils nous ont semblé mieux à leur place dans l'Appendice que dans le corps du volume.

LES ACTES DE SAINTE BARBE, VIERGE ET MARTYRE.

(Sous la persécution de Dioclétien.)

Nous avons pris le texte de ces Actes dans Surius.

L'impie empereur Maximien, dans son ardeur pour le culte des idoles, n'avait rien plus à cœur que d'adorer les démons, et de soutenir son impiété de toutes les ressources qu'il avait en sa puissance. Quant à ceux qui honoraient le divin nom du Christ, ils n'avaient qu'une chose à faire ; c'était d'abjurer leur foi, ou sinon, livrés à toute sorte de supplices, ils perdaient à la fois et leurs biens et la vie. En une certaine ville nommée Héliopolis, vivait un homme païen de religion, mais puissamment riche, et tenant un rang élevé dans le monde. Il s'appelait Dioscore, et il avait une fille unique du nom de Barbe, qu'il aimait autant qu'on peut l'imaginer d'une personne sur laquelle il faisait reposer toutes ses espérances. Comme elle était très-belle, et qu'il voulait la préserver de tout danger, désireux de la dérober à la vue des personnes du dehors, il éleva une tour dans laquelle il disposa pour elle un logement avec tant d'adresse, qu'il n'y avait pas moyen d'approcher d'elle ni même de l'apercevoir. Et c'était là une mesure de la Providence, dans la prévision de l'avenir ; car, dans cette tour, la grâce du divin Paraclet vint luire secrètement à la jeune vierge, faire briller à ses yeux la science céleste, et lui donner merveilleusement la connaissance du vrai Dieu. Ainsi la tour renfermait cette vierge, édifiée elle-même sur le fondement de la foi, et conservée de la sorte pour être le salut d'un grand nombre.

Cependant elle était déjà nubile, et son père s'inquiétait beaucoup, se demandant à qui il la donnerait pour épouse ; et plusieurs aussi qui ne se distinguaient pas moins par leur

naissance que par leurs richesses, s'abouchèrent avec lui pour traiter de ce mariage. La beauté de la jeune fille, bien qu'on ne l'eût pas contemplée, mais par ce qu'on entendait dire, faisait vivement rechercher son alliance. Son père crut donc qu'il devait, autant par convenance que par honneur, la prévenir des projets dont il était si grandement occupé, et qui devaient couronner tous les soins qu'il s'était donnés. Il vient donc la trouver, lui parle de mariage, et lui expose toutes les précautions et toutes les peines qu'il a prises dans ce but. Mais elle, bien loin d'y donner son consentement, ne voulut pas même en entendre un mot ; elle repoussait ce dessein comme une chose insensée et odieuse. Elle alla jusqu'à répondre, avec impatience même : « Ne me parle plus jamais de cette affaire, ou je ne t'appellerai plus mon père, et tu me réduiras à attenter à ma vie. » Son père, qui trouvait qu'il était plus honnête de la gagner que de la contraindre, crut que sa résistance provenait moins d'un sentiment opiniâtre de désobéissance, que d'un grand attachement pour la chasteté. D'ailleurs il espéra qu'en lui donnant du temps, elle changerait d'avis et se rendrait à ses désirs; sans rien ajouter à ses discours, il descendit donc de la tour et sortit. De là il se rendit à des bains qu'il faisait bâtir, et voulant presser l'achèvement des constructions, il fit venir un grand nombre d'ouvriers, leur commanda de lui livrer au plustôt l'édifice achevé, moyennant un prix convenu qu'il leur paya, et partit aussitôt pour un pays éloigné.

Comme il prolongeait son absence, sa fille Barbe, cette servante de Dieu, descendit de la tour, afin de voir où en était la construction des bains. Lorsqu'elle y fut arrivée, en examinant l'ouvrage, elle vit que la partie qui regardait le midi ne recevait le jour que par deux fenêtres ; sur quoi elle reprit les ouvriers : « Pourquoi, leur dit-elle, n'avez-vous pas pratiqué une troisième fenêtre ? l'édifice en aurait reçu plus de lumière, et aussi plus d'élégance et de beauté. » Comme ils lui répondaient que tel avait été l'ordre de son père, Barbe

insista pour qu'ils en ouvrissent une troisième. Eux, n'osant faire ce changement, alléguaient la crainte qu'ils avaient de son père. Alors Barbe indiqua du doigt les trois fenêtres en leur disant : « Il faut que vous construisiez ici trois fenêtres. Si mon père le prend mal, c'est moi qui lui en rendrai raison. » Les ouvriers cédèrent, et firent ce qui venait de leur être commandé. La décoration des bains étant achevée, la sainte venait souvent les inspecter ; et comme la grâce divine régnait dans son cœur, et que sa foi la remplissait de confiance dans le Christ, un jour qu'elle était devant le bassin, tournée vers l'Orient, elle imprima sur les marbres dont il était revêtu le signe de la croix avec son doigt. Afin que la postérité en eût connaissance, et que la vertu du Christ fût publiée, l'impression du signe de la croix, faite avec le doigt de la vierge sur le marbre, est restée visible jusqu'à ce jour, comme si elle avait été gravée avec le fer, excitant moins encore l'admiration des spectateurs qui peuvent la toucher, qu'un redoublement de foi dans leur cœur. Car ces bains existent encore aujourd'hui et sont d'un grand soulagement pour ceux qui aiment le Christ ; car ils y trouvent la guérison de toutes leurs infirmités. On peut même comparer ces bains au courant du Jourdain, à la fontaine de Siloé, ou à la piscine Probatique, sans trop s'écarter de la vérité ; puisque la vertu du Christ y accomplit sans cesse de nouveaux miracles. En traversant la salle des bains, la généreuse martyre jetant les yeux sur les idoles que son père adorait comme des dieux, éprouva un profond déplaisir, et soupira avec une grande amertume, songeant à l'aveuglement de celui qui les adorait ; puis elle leur cracha au visage, en disant : « Puissent vous ressembler ceux qui vous adorent et qui réclament votre secours ! » Après quoi elle se retira dans sa tour, où elle s'adonnait aux prières, aux jeûnes, et ne faisait plus fond que sur les biens célestes.

Peu de temps après, son père étant de retour, et parcourant la maison, vint à jeter les yeux sur les bains, et aperçut aussitôt la troisième fenêtre ; il demanda comment on avait

ainsi outre-passé ses ordres. Les ouvriers lui exposèrent que sa fille était l'auteur de ce changement. Il la fit venir, et lui demanda si cela était vrai. Elle ne nia pas le fait ; mais au contraire elle dit qu'il fallait que la chose fût ainsi, et que c'était mieux de cette manière. Là-dessus il s'emporta : « Dis-moi, s'écria-t-il, comment et pourquoi c'est mieux de cette manière. — Parce que, répondit-elle, il y a une grande différence de deux à trois. Trois fenêtres éclairent tout homme venant en ce monde. » Ce qu'elle dit pour signifier la majesté de la sainte Trinité. Le père, étonné d'un tel langage, la prit à part, et l'ayant amené dans l'intérieur des bains : « Comment, lui demanda-t-il, la lumière de trois fenêtres vient-elle éclairer tout homme venant en ce monde ? » Elle répondit : « Fais attention, mon père, et tu comprendras ces paroles ; » puis, lui montrant du doigt le signe de la croix : « Voilà, continua-t-elle, ce qui rappelle le Père, le Fils et le Saint-Esprit. De cette lumière est éclairée en son âme toute créature raisonnable. » Ce discours de vérité sonna mal à des oreilles infidèles et habituées au mensonge ; aussi le père oublia vite qu'il était père, et se changea promptement en tyran et en assassin. Il tira l'épée qu'il portait au côté, et voulut tuer Barbe de sa propre main. Celle-ci levant les yeux, les mains et l'esprit au ciel, appela à son secours celui qui pouvait la sauver. Il n'y manqua pas cette fois encore. De même que jadis il avait sauvé Thècle, la protomartyre, de ceux qui la poursuivaient, en ordonnant au rocher qui se dressait devant elle de s'ouvrir et de la recevoir dans son sein, il fit un semblable miracle pour sauver la glorieuse vierge dont nous parlons. Ce bourreau (car un père meurtrier de son enfant ne mérite plus le nom de père) s'avançait sur elle l'épée haute ; la pierre alors se sépara par la force de la puissance divine, et l'arrachant aux mains qui ne voulaient que le meurtre, lui permit de gagner un refuge dans la montagne. Mais le père n'y comprit rien davantage ; il voulait sa fille, non parce qu'il était père, mais plutôt parce qu'il était devenu le fils de celui qui

fut homicide dès le commencement, comme dit la sainte Écriture, et il n'avait l'intention, après l'avoir trouvée, que de tuer et massacrer.

Il rencontra deux bergers, auprès desquels il s'enquit de ce que sa fille était devenue. L'un deux, qui était d'un naturel doux et compatissant, et qui n'aurait jamais voulu livrer au père sa fille qu'il cherchait, fit semblant de n'en rien savoir, préférant la sauver par un mensonge, au lieu de lui faire tort en disant la vérité. Hérode fit-il mieux en restant fidèle à un serment qu'il n'avait émis que pour favoriser un plaisir coupable? L'autre, au contraire, sans dire mot, mais par un signe, ce qui est bien plus perfide, indiqua le chemin qui conduisait à la retraite de la jeune vierge. Il ne tarda pas à en être justement puni : la martyre maudit ses brebis, qui dès lors ne furent plus des brebis, mais furent changées en scarabées. En détestation de cette trahison, on voit sans cesse de ces insectes voltiger auprès du tombeau de la sainte martyre. Dioscore, son père, suivant donc les indications de ce misérable berger, trouva bientôt la sainte dans la montagne, et comme il était en fureur, il l'accabla de coups. Il la prit ensuite par les cheveux, et la tirant avec violence, il la renferma dans une étroite demeure, posant des gardes, fermant et scellant la porte. Il courut ensuite prévenir Martien, qui commandait en ces lieux, et lui exposa toute l'affaire; c'était en somme que sa fille refusait d'adorer les dieux, et préférait rendre ses hommages aux objets vénérés par les chrétiens, ce à quoi il ne se fût jamais attendu. Il vint ensuite lui remettre lui-même sa fille, l'ayant fait jurer, lui, son père! de ne pas l'épargner, et de la réduire par les plus cruels supplices.

Martien, après avoir fait disposer son tribunal et pris place, se fit présenter la sainte. A la vue de tant de beauté et de modestie, oubliant le serment qu'il avait fait au père, il était plus disposé à tomber en admiration devant l'accusée qu'à la châtier. Il lui adressa donc la parole avec douceur :

« Par pitié pour toi, ô Barbe, lui dit-il, sacrifie avec nous aux dieux immortels ; car je ressens pour toi un vif intérêt, et je ne voudrais pas soumettre tant de beauté à la rigueur des tortures. Si tu refuses d'obéir, tu m'obligeras à te traiter selon mon bon plaisir. » La martyre reprit : « J'offre un sacrifice de louanges à mon Dieu, qui a créé le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment. Quant à tes dieux vains, il y a longtemps que cette prophétie a été prononcée sur eux par David inspiré de la Divinité : « Les simulacres des nations, or et argent, ou-« vrages de la main des hommes ; » et encore : « Les dieux des « nations sont des démons ; mais le Seigneur a fait les cieux. » C'est là ce que je reconnais hautement moi-même, et je déclare vaine l'espérance que l'on peut mettre en eux. » Lorsqu'elle eut ainsi parlé, le juge transporté de colère ordonne qu'on la dépouille et qu'on la frappe sans pitié avec des nerfs de bœuf ; puis, pour rendre les blessures plus cuisantes, il commande de les frotter avec une étoffe de crin. Pendant cet horrible supplice, les veines s'ouvrirent de tous côtés, et le sang de la vierge commença à ruisseler en abondance. Après les coups, ce fut la prison, afin que le juge eût le temps de réfléchir à quel supplice il la livrerait.

Quand arriva le milieu de la nuit, une lumière vint du ciel envelopper la sainte, et le Christ lui apparut pour lui donner courage, et lui recommander de ne pas craindre les maux que peuvent faire les hommes. « Je suis avec toi, lui dit-il, et tu seras préservée à l'ombre de mes ailes. » Ces paroles n'étaient pas dites, que déjà s'était opéré en la jeune vierge ce qui a été annoncé par le prophète Isaïe : ses plaies se guérirent tout à coup, et disparurent comme si elles n'eussent jamais existé, prodige qui fut suivi d'une grande joie et d'une grande allégresse : car la joie éternelle était sur sa tête, pour me servir encore des expressions d'Isaïe. Une femme pieuse et craignant Dieu, nommée Julienne, qui conversait alors avec la martyre, voyant ce qui était arrivé, et comment ses plaies avaient été guéries en un moment, rendit gloire à Dieu, et

s'associant comme une sœur à la martyre, se disposa elle-même aux coups et aux plaies. Cependant le juge, voulant procéder à un second interrogatoire, se fit amener la sainte à son tribunal, où tous purent voir l'admirable prodige qui avait eu lieu. Pas une seule blessure, pas la moindre trace des coups de verges n'apparaissaient sur le corps de la martyre ; mais Martien, s'aveuglant manifestement devant la vérité, au lieu d'attribuer cet événement à la toute-puissance de Dieu, et de se repentir de ce qu'il avait fait, ne rougit pas de faire honneur de cette guérisson à ses fausses divinités : « Tu vois, ô Barbe, dit-il, comme les dieux te protégent et prennent soin de toi, pour t'avoir ainsi guérie. » Mais la martyre du Christ : « Aussi aveugles que toi, répondit-elle, n'étant ce qu'ils sont que par la main de l'homme, comment auraient-ils pu faire quelque chose de pareil ? Si tu veux savoir quel est celui qui m'a guérie, c'est Jésus-Christ le Fils du Dieu vivant ; mais tu ne saurais le voir, dans les profondes ténèbres qui te privent des yeux de l'esprit. »

A ces paroles, le juge, plus furieux que jamais, et ne pouvant plus se contenir, ordonne aux bourreaux de déchirer les flancs de la vierge avec des peignes de fer, et de brûler avec des torches ardentes ces membres déjà déchirés par le fer. Il fait ensuite frapper la tête de la martyre avec un maillet. Tout cela fut promptement exécuté ; mais à cette vue, la pieuse et compatissante Julienne regrettant de ne pouvoir venir au secours de son amie, faisait du moins ce qu'elle pouvait, sans s'inquiéter des assistants, ni même du juge, et versait d'abondantes larmes. Martien l'ayant remarquée et reconnue pour être aussi chrétienne, ressentit un nouveau mouvement de fureur, et commanda qu'on l'attachât de même et qu'elle fût déchirée avec les peignes de fer, ainsi que la martyre. Éprouvée de la sorte par ces différents combats, Barbe, dans le temps où elle était le plus cruellement lacérée, leva les yeux au ciel et dit : « Seigneur, qui connaissez les cœurs, vous savez que c'est par amour pour vous et pour

votre sainte loi que je me suis ainsi offerte tout entière, et remise entre vos mains. Ne m'abandonnez donc pas, Seigneur; mais recevez-moi avec miséricorde; affermissez-nous et fortifiez-nous toutes deux, en sorte que nous achevions la course présente. » C'est ainsi que la martyre du Christ suppliait le Seigneur, pour qui elle endurait ces tourments, afin qu'il vînt, par son secours, fortifier la faiblesse de sa nature. Elle savait qu'il avait dit la vérité dans ces paroles : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible. »

Le tyran, qui s'était posé en adversaire du Seigneur, espérant triompher de la force d'une âme par la multiplicité des tourments, imagina de nouveaux supplices; il commanda que l'on coupât avec un instrument tranchant les mamelles de la vierge. Qui ne frémirait à la seule pensée d'un tel supplice? D'où venait donc à de simples femmes la force de supporter un traitement semblable, si ce n'est l'amour invincible qu'elles avaient pour le Christ? Barbe, la servante du Christ, n'ignorait pas quel était le remède à ces atroces douleurs; c'est pourquoi elle implorait de nouveau le secours divin : « O Christ! disait-elle, ne détournez pas de nous votre face, et ne nous retirez pas votre Esprit. Rendez-nous, Seigneur, la joie de votre salut, et confirmez-nous dans votre crainte par votre Esprit souverain! » Toutes deux, animées d'une même pensée, souffraient avec la même constance. Le président, avec une perfidie pleine de méchanceté, les fit séparer; il envoya Julienne en prison, et commanda qu'on promenât Barbe toute nue par la ville, en la battant de verges. La martyre se voyant si indignement traitée, employa son recours ordinaire; levant les yeux au ciel elle dit : « Seigneur, qui couvrez les cieux de nuages, et étendez sur la terre un voile de ténèbres, vous-même, ô souverain Roi, couvrez ma nudité; faites que mon corps ne soit pas vu par les infidèles, et que ceux qui m'entourent ne m'insultent ni ne m'outragent par leurs regards. » Le Seigneur descendit aussitôt de son sanctuaire pour s'établir son défen-

seur; il lui apparut donc, et lui remplit le cœur de joie; il la couvrit d'un vêtement qui la rendit invisible; et, la course achevée, elle fut ramenée devant le cruel Martien.

Convaincu dès lors que ni promesses ni menaces ne produiraient aucun effet sur la sainte, non plus que sur Julienne, et ne voulant pas ajouter à la honte de sa défaite en tentant l'impossible, il ordonna qu'on leur tranchât la tête. Le père, ce bourreau de sa fille, était présent au moment où fut prononcée la sentence; il ne trouva pas que ce fût assez de la voir périr sous les coups des licteurs. Si lui-même ne portait le premier coup, ce serait de sa part, à ce qu'il pensait, lâcheté et faiblesse insigne; ce serait une honte pour lui, s'il ne montrait pas une cruauté sans bornes. Ainsi donc, la sentence rendue, il prend la jeune fille et l'emmène sur la montagne voisine, suivie de Julienne. Barbe aussitôt, fléchissant le genou, recourut à la prière, qui toujours lui avait été chère : « Dieu, dit-elle, qui ne connaissez pas de commencement, qui avez étendu le ciel comme une voûte et affermi la terre sur les eaux; vous qui ordonnez aux nuées de pleuvoir, et faites paraître le soleil pour distribuer la lumière à tous, justes et pécheurs, bons et méchants, à cette heure où je vous prie, ô Roi suprême! exaucez ma demande. Celui donc qui se souviendra de votre nom et de mon combat, que jamais la peste n'entre dans sa demeure, ni rien qui puisse apporter dommage ou tourment aux personnes; car vous savez, Seigneur, que nous sommes, chair et sang, l'ouvrage de vos mains sacrées, ayant l'honneur d'être formés à votre image et à votre ressemblance. » Elle dit, et du ciel une voix se fit entendre, qui l'appelait, elle et Julienne sa compagne, et l'assurait en même temps que sa demande était accordée. Barbe ayant entendu cette voix pleine de douceur, se releva et fut conduite au lieu de son trépas.

Lorsqu'elle y fut arrivée, elle inclina la tête, et de la main de son père, du glaive de son père, elle reçut la consommation de son martyre, bon fruit d'un mauvais arbre, comme

on en peut juger. Julienne fut également immolée au même lieu par quelqu'un des soldats qui se trouvaient là. Mais en ce lieu même la justice de Dieu atteignit le père, sans que sa bonté lui donnât le moindre répit, à cause de l'énormité du crime, ou encore parce qu'il n'y avait aucun espoir de conversion. En effet, comme il s'en retournait de la montagne, il fut frappé de la foudre, et perdit ainsi non-seulement cette vie passagère, mais encore celle qui dure toujours, homme vraiment misérable, et indigne de l'une et de l'autre. Le président Martien eut aussitôt connaissance de la descente de ce feu venu divinement du ciel, feu qui ne faisait que commencer, mais annonçait cet autre feu qui devait le punir éternellement.

Cependant Valentien, homme bon et religieux, enleva les corps sacrés, et après les avoir honorés, ainsi qu'il convenait, par des chants pieux, il les déposa avec respect et honneur au lieu dit Gélassus, situé à deux milles d'Euchaïte, où ils sont le remède à tous les maux, la joie des âmes, et l'objet d'un tendre amour chez les fidèles, à la gloire du Christ, notre vrai Dieu, à qui appartiennent honneur, puissance, majesté et grandeur, maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Amen.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

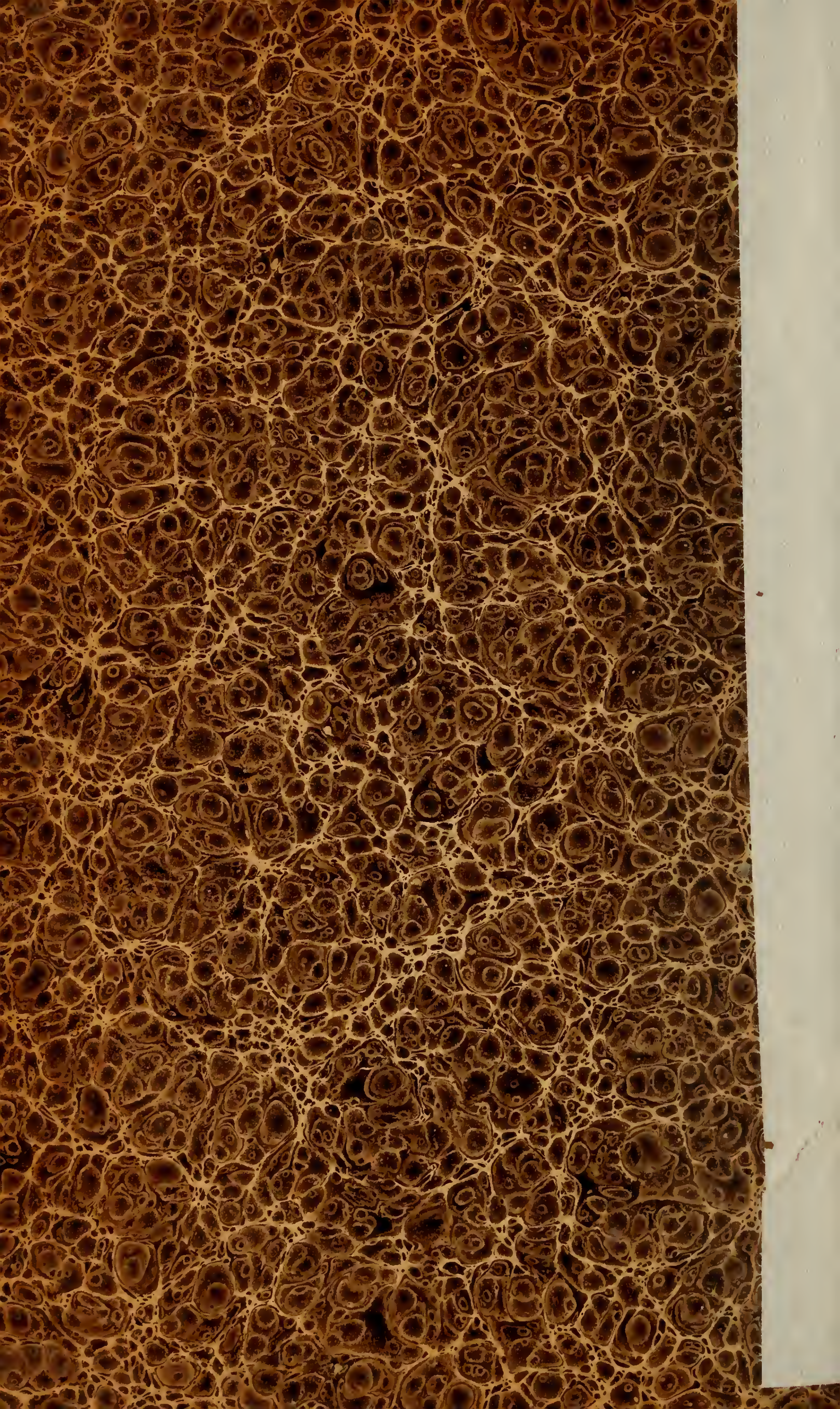
TABLE

DES ACTES DES MARTYRS CONTENUS DANS CE VOLUME.

QUATRIÈME SIÈCLE.

Pages.

APPENDICE.




UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

